JAMES CLAVELL

shōgun

Le roman des samouraïs

2

Le LIVRE de POCHE

Texte intégral

JAMES CLAVELL

Shôgun

LE ROMAN DES SAMOURAÏS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR ROBERT FOUQUES DUPARC

Tome II

STOCK

35

Blackthorne attendit dans le jardin. Il portait l'uniforme brun que lui avait donné Toranaga, ses épées et un pistolet chargé, caché dans la ceinture. Il avait compris, d'après les explications rapides de Fujiko et des serviteurs, qu'il devait accueillir Buntaro, car le samouraï était un important général, un *hatamoto* et l'invité d'honneur de sa maison. Il avait donc pris un bain, s'était changé et était venu à sa rencontre. Il avait vu Buntaro très brièvement la veille, lors de son arrivée. Buntaro et Mariko avaient passé le restant de la journée avec Toranaga et Yabu, et Blackthorne avait été laissé avec Omi et Naga pour organiser la démonstration d'« attaque » qui s'était finalement révélée satisfaisante. Mariko était revenue très tard à la maison. Elle lui avait raconté l'évasion de Buntaro. « C'était très difficile, mais peut-être pas tant que ça, Anjin-san, car mon mari est très courageux.

— Que va-t-il se passer maintenant ? Vous partez ?

— Sire Toranaga ordonne que tout soit comme avant.

— Vous avez changé, Mariko. Une lueur s'est éteinte en vous.

— C'est votre imagination qui vous fait croire ça. C'est simplement le soulagement de le savoir vivant quand j'étais persuadée qu'il était mort.

— Oui. Mais ça fait quand même une différence, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Je remercie Dieu que mon maître n'ait pas été capturé… qu'il vive pour obéir à sire Toranaga. Excusez-moi, Anjin-san, je suis très fatiguée.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Que pourriez-vous faire ? Réjouissez-vous pour lui et pour moi. Rien n'a changé. Rien n'est fini puisque rien n'a commencé. Tout est comme avant. Mon mari est vivant. »

Ne souhaiterais-tu pas plutôt qu'il soit mort ? se demanda Blackthorne une fois dans le jardin. Non. Alors pourquoi ce pistolet caché ? Te sens-tu coupable ?

Non. Rien n'a jamais commencé.

N'est-ce pas ?

Non.

Tu as cru la prendre. N'est-ce pas la même chose que de l'avoir vraiment prise ?

Il vit Mariko sortir de la maison et marcher dans le jardin. Elle ressemblait à une miniature de porcelaine et suivait Buntaro dont la corpulence paraissait encore plus imposante, à côté d'elle. Fujiko accompagnait Mariko.

Il s'inclina. « Bienvenue dans ma maison, Buntaro-san. »

Ils s'inclinèrent tous. Buntaro et Mariko s'assirent sur des coussins en face de lui. Fujiko s'assit près de lui. Nigatsu et la servante Koi, versèrent le thé et le saké.

« *Domo*, Anjin-san. *Ikaga desu ka* ? *Li. Xowa jozuni shabereru voni natta na.* Très bien. Vous commencez à bien parler japonais. »

Blackthorne perdit très vite le fil de la conversation, car Buntaro mâchait ses mots et parlait rapidement sans se soucier de lui.

« Désolé, Mariko-san. Je n'ai pas compris.

— Mon mari voudrait vous remercier, car vous avez tenté de lui sauver la vie avec cet aviron. Vous vous souvenez ? Quand nous nous sommes échappés d'Osaka ?

— *Ah, so desu ! Domo.* Dites-lui que je reste persuadé que nous aurions dû revenir vers le rivage. Nous avions le temps. La servante s'est noyée inutilement.

— Il dit que c'était le *karma.*

— C'était surtout le gaspillage d'une vie », répondit Blackthorne, regrettant sa rudesse. Il remarqua qu'elle ne traduisait pas.

« Mon mari dit que la stratégie de l'"assaut" est bonne, vraiment très bonne.

— *Domo.* Dites-lui que je suis heureux qu'il se soit échappé indemne, heureux qu'il prenne le commandement du régiment et, bien sûr, dites-lui aussi qu'il est le bienvenu ici.

— *Domo,* Anjin-san. Buntaro-sama dit que la stratégie est très bonne, mais qu'il gardera toujours son arc et ses épées, car il peut tuer à une plus grande distance et avec plus de précision et de rapidité qu'avec un mousquet.

— Nous tirerons demain et nous verrons, s'il le désire.

— Vous perdrez, Anjin-san, je suis désolée. Puis-je vous avertir et vous dire de ne pas tenter ce genre d'expérience ? »

Blackthorne vit les yeux de Buntaro aller et venir de l'un à l'autre. « Merci, Mariko-san. Dites-lui que j'aimerais le voir tirer.

— Il vous demande si vous savez vous servir d'un arc.

— Oui, mais pas comme un véritable archer. Chez nous, on n'utilise plus les arcs. Hormis l'arbalète. J'ai été entraîné uniquement pour la mer où nous ne nous servons que des canons, des mousquets et des sabres d'abordage. Nous nous servons parfois de flèches enflammées, mais seulement quand les voiles ennemies sont à proximité.

— Il vous demande comment vous vous servez de ces flèches et comment vous les fabriquez ? Sont-elles différentes des

nôtres ? Sont-elles semblables à celles décochées sur la galère, à Osaka ? »

Blackthorne expliqua et les habituelles interruptions et questions recommencèrent. Il s'était fait à leur esprit incroyablement curieux sur tous les aspects de la guerre, mais il trouvait ce genre de discussion très fatigant.

Sans Mariko, il savait qu'il n'aurait jamais pu leur devenir aussi précieux. Ce sont mes connaissances qui me tiennent hors du trou, se rappela-t-il. Mais ça ne me pose aucun problème, car j'ai encore des tas de choses à leur apprendre et il reste encore une bataille à gagner. Une vraie bataille. Tu es toujours sain et sauf. Tu as toute une marine à organiser. Et puis le retour à la maison.

« Anjin-san, Buntaro-sama vous demande si vous pouvez montrer à ses hommes comment fabriquer ces flèches.

— Où peut-on se procurer de la poix ?

— Je ne sais pas. » Mariko lui demanda où on trouvait normalement cette matière, à quoi elle ressemblait et qu'est-ce qu'elle sentait, puis elle parla à Buntaro. Fujiko n'avait pas dit un seul mot, mais ses yeux et ses oreilles ne perdaient rien de la conversation.

« Mon mari dit qu'il en discutera avec Sire Toranaga. Peut-être que la poix existe quelque part dans le Kwanto. Si nous n'avons pas de poix, nous avons des huiles lourdes – les huiles de baleine – qui pourrait servir de substituts. Il demande si vous utilisez parfois des engins incendiaires, comme les Chinois.

— Oui. Mais nous ne pensons pas qu'ils aient beaucoup d'intérêt, sauf en cas de siège. Les Turcs les ont utilisés quand ils se sont battus avec les Chevaliers de Malte. Les engins

incendiaires sont essentiellement utilisés pour semer le feu et la panique.

— Il vous demande de lui donner des détails sur cette bataille.

— C'était, il y a quarante ans. Dans la plus grande… »

Blackthorne se tut. Son esprit était en ébullition. Six mille Turcs, la crème de l'Empire ottoman, s'étaient battus contre six cents chevaliers chrétiens soutenus par quelques milliers d'auxiliaires maltais. Les Chevaliers avaient, dans leur vaste forteresse de Saint-Elme, soutenu six mois de siège et avaient contraint l'ennemi à se retirer, penauds et honteux. Cette victoire avait sauvé la chrétienté de la destruction par les hordes infidèles.

Blackthorne venait de comprendre soudain que cette bataille lui donnait l'une des clefs de la forteresse d'Osaka. Comment l'investir, la harceler, enfoncer ses portes, la conquérir.

« Vous disiez, senhor ?

— C'était il y a quarante ans, dans la plus grande mer intérieure que nous ayons en Europe, la Méditerranée. Ce n'était qu'un siège semblable à des milliers d'autres. Il n'est pas utile d'en parler. » Il mentait. Un tel savoir était inestimable. Il ne fallait pas le livrer maintenant. Mariko lui avait souvent expliqué que la forteresse d'Osaka se dressait inexorablement entre Toranaga et la victoire. Blackthorne était sûr que la solution concernant la forteresse d'Osaka pouvait devenir son visa de sortie de l'empire. Il se rendit compte que Mariko était troublée. « Senhora ?

— Rien, senhor. » Elle traduisit ce qu'il avait dit, mais il n'ignorait pas qu'elle savait qu'il cachait quelque chose. Une odeur de pot-au-feu détourna son attention.

« Fujiko-san !

— *Hai,* Anjin-san ?

— *Shokuji wa madaka ? Kyaku wa… sazo kufuku de oro, neh ?* Quand dîner ? Invités peut-être faim.

— *Ah, gomen nasai, hi ga kurete kara ni itashimasu. »* Blackthorne la vit indiquer le soleil et comprit qu'elle avait dit : au coucher du soleil. Il acquiesça et grogna, ce qui passait au Japon pour impoli : « Merci, je comprends. » Mariko se tourna vers Blackthorne. « Mon mari voudrait que vous lui racontiez une des batailles à laquelle vous avez pris part.

— Elles sont toutes consignées dans le manuel de guerre.

— Il dit qu'il l'a lu avec grand intérêt, mais qu'il ne contient que peu de détails. Il aimerait tout savoir de vos batailles d'ici demain. Racontez-en une maintenant, si ça ne vous dérange pas.

— Elles sont toutes rapportées dans le manuel de guerre. Peut-être demain, Mariko-san. » Il voulait avoir le temps de réfléchir à cette idée géniale qui venait de lui traverser l'esprit. Et il était de plus fatigué de parler, fatigué d'être questionné constamment. Il voulait surtout manger.

« Je vous en prie, Anjin-san. Racontez-en une encore une fois, pour mon mari ? » Il entendit son ton suppliant et se laissa convaincre.

« Bien sûr. Laquelle lui plairait, pensez-vous ?

— Celle qui s'est déroulée près de la "Zélande", aux Pays-Bas. »

Il se mit à raconter cette bataille qui ressemblait à n'importe quelle autre. Des hommes y mouraient la plupart du temps par la faute et la stupidité de leurs officiers.

« Mon mari dit que ce n'est pas la même chose ici. Les officiers doivent être excellents s'ils ne veulent pas mourir très vites.

— Mes critiques ne s'adressaient, bien sûr, qu'à nos officiers européens.

— Buntaro-sama dit qu'il vous parlera de nos guerres et de nos chefs. En particulier du Taikô. Dans les prochains jours. Ainsi vous serez quittes.

— *Domo.* » Blackthorne s'inclina légèrement. Il sentait le regard de Buntaro qui le fusillait.

Qu'attends-tu de moi, fils de pute ?

Le dîner fut un désastre, pour tout le monde.

« Excusez-moi, Anjin-san. Qu'est-ce que c'est que ça ? Là.

— Où ? Ah, là. C'est un faisan. Sire Toranaga me l'a envoyé avec un lièvre. Nous allons le manger, au dîner. Du moins vais-je le manger.

— Merci, mais… mon mari et moi nous ne mangeons pas de viande. Pourquoi ce faisan est-il suspendu là, dans cette chaleur ? Ne devrait-il pas être emporté à la cuisine et préparé ?

— C'est notre façon de préparer la viande. Nous la pendons pour qu'elle faisande.

— Comme ça ? Excusez-moi, Anjin-san, mais ça va pourrir très vite. Il a encore des plumes et… il n'a pas été vidé.

— La chair du faisan est sèche, Mariko-san. Il faut donc le pendre quelques jours, deux semaines peut-être. Ça dépend du temps. Puis vous le déplumez, vous le videz et vous le préparez.

— Vous… vous le laissez pourrir à l'air ? Comme… Votre concubine dit que vous avez ordonné que personne d'autre que vous ne le touche ?

— Oui. Vous ne pendez pas le gibier ? Tout le monde n'est pas bouddhiste.

— Non, Anjin-san, je ne le crois pas.

— Certaines personnes pensent qu'il faut pendre un faisan par les plumes de la queue jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même, mais ce sont de vieilles histoires de sorcières. La bonne façon, c'est de le suspendre par le cou. Les jus restent où ils sont. Certains le laissent pendre jusqu'à ce que le cou se détache, mais je n'aime pas, personnellement, la viande aussi faisandée. » Il se tut en voyant le visage de Mariko devenir vert.

« Nan desu ka, Mariko-san ? » lui demanda Fujiko.

Mariko expliqua. Ils rirent tous nerveusement et Mariko se leva en essuyant la sueur qui lui couvrait le front. « Je suis désolée, Anjin-san, veuillez m'excuser un moment… »

Votre nourriture est tout aussi bizarre, avait-il envie de dire. Que penser du calamar cru de la veille, de cette viande blanche et caoutchouteuse, de cette unique sauce de soja pour la faire descendre ? Ou des tentacules de pieuvre en lamelles, toujours crues, avec du riz froid et des algues ? Oui, tout ça est merveilleusement servi dans de jolis petits bols, mais ça ressemble à de la pâtée pour chiens ! Oui, bon Dieu, c'est assez pour rendre un homme malade ! Il souleva le couvercle. Ce bouillon riche en graisses lui faisait venir l'eau à la bouche. Il en offrit fièrement, mais tous refusèrent et le supplièrent de manger. Ils le contemplaient avec une fascination malsaine qu'ils essayaient en vain de dissimuler. Son appétit disparut. Il essaya de ne pas faire attention à eux, mais n'y parvint pas. Son estomac gargouillait. Cachant son irritation, il reposa son bol et remit le couvercle sur le plat. Il leur dit que ce n'était pas à son goût et ordonna à Nigatsu d'enlever le plat.

« Doit-on jeter le contenu, demande Fujiko ? dit Mariko, remplie d'espoir.

— Oui. »

Fujiko et Buntaro se détendirent.

« Voulez-vous encore un peu de riz ?

— Non merci. »

Mariko s'éventa en souriant et lui remplit sa tasse, mais Blackthorne n'était pas calmé et il décida de faire dorénavant sa cuisine en privé dans les collines et de chasser ouvertement. Qu'ils aillent au diable, pensa-t-il. Si Toranaga peut chasser, pourquoi pas moi ? Quand vais-je le voir ? Combien de temps vais-je encore attendre ?

« La vérole sur cette attente et la vérole sur Toranaga ! » dit-il tout fort en anglais. Il se sentit tout de suite mieux.

« Pardon, Anjin-san ? demanda Mariko en portugais.

— Rien. Je me demandais seulement quand j'allais voir sire Toranaga.

— Il ne me l'a pas dit. Très bientôt, je l'espère. »

Buntaro buvait son saké et sa soupe à grand bruit, comme le voulait la coutume. Blackthorne en fut vite agacé. Mariko parlait gaiement avec son mari qui ne lui répondait que par grognements, sans même la regarder. Elle ne mangeait pas. Il était encore plus irrité de voir Mariko et Fujiko assister au repas de Buntaro et de devoir, lui aussi, s'accommoder de sa présence.

« Dites à Buntaro-sama que dans mon pays l'hôte boit à la santé de son invité d'honneur. » Il leva sa tasse avec un sourire contraint. « Longue vie et bonheur. »

Buntaro écouta les explications de Mariko, acquiesça, leva sa tasse à son tour, fit un sourire forcé et but.

Il appela quelqu'un, puis le panneau s'ouvrit immédiatement. Son garde, éternellement présent, s'inclina et lui tendit son arc et son carquois. Buntaro les prit et parla avec véhémence à Blackthorne.

« Mon mari… mon mari dit que vous vouliez le voir tirer, Anjin-san. Il pense que demain est trop éloigné. Il pense que maintenant est le moment approprié. Il vous demande de choisir un des piliers de la porte du jardin. Lequel choisissez-vous ?

— Je ne comprends pas », dit Blackthorne. La porte d'entrée devait être à quarante mètres, quelque part de l'autre côté du jardin. Elle était cachée à leurs regards par le panneau coulissant à sa droite.

— Le pilier droit ou le gauche ? Choisissez ! » Sa voix était urgente.

Prévenu, il regarda Buntaro. L'homme semblait complètement détaché, loin d'eux. « Gauche, dit-il, fasciné.

— *Hidari* », dit-elle.

Buntaro sortit immédiatement une flèche du carquois, banda l'arc à hauteur d'œil et relâcha la tension avec une précision sauvage. La flèche siffla sous le nez de Mariko, frôla une de ses mèches de cheveux et disparut à travers le panneau. Une autre flèche partit avant même que la première n'ait eu le temps de disparaître, puis une troisième, chacune frôlant Mariko au passage. Elle restait calme et immobile, toujours agenouillée.

Une quatrième puis une cinquième flèche. Le silence était empli par l'écho de la corde qui vibrait. Buntaro soupira et revint à lui doucement. Il posa l'arc sur ses genoux. Mariko et Fujiko essayèrent de reprendre leur respiration. Elles sourirent, s'inclinèrent et complimentèrent Buntaro qui salua. Ils regardèrent Blackthorne qui comprit qu'il venait d'être témoin de quelque chose de magique. Toutes les flèches étaient passées par le même trou dans le panneau coulissant.

Buntaro rendit l'arc à son garde et ramassa sa petite tasse. Il la fixa pendant quelques instants, puis la leva vers Blackthorne,

la vida et parla sèchement, à nouveau brutal et fruste. « Il… mon mari vous demande poliment d'aller voir. » Blackthorne réfléchit un instant, essayant de calmer son cœur. « Pas besoin. Il a touché la cible. Ça va de soi.

— Il aimerait en être sûr.

— J'en suis sûr.

— Je vous en prie, Anjin-san, vous lui feriez un grand honneur.

— Je n'ai pas besoin de lui faire honneur.

— Puis-je vous soumettre encore ma requête ?

— Comment dites-vous : c'était merveilleux à voir ? »

Elle le lui dit. Il prononça la phrase et s'inclina. Buntaro s'inclina à son tour, pour la forme. « Demandez-lui de venir avec moi.

— Il vous demande d'y aller seul.

— Pourquoi ?

— Vous devez vérifier par vous-même si son tir est précis, senhor. S'il ne l'est pas, vous devez vous en rendre compte seul. Ainsi, ni vous ni lui ne serez embarrassés.

— Et s'il a raté ?

— Il n'a certainement pas raté, mais en des circonstances aussi impossibles, la précision ne compte pas, comparée à la grâce, la noblesse du mouvement, la puissance du tir ou le détachement de l'archer face à sa défaite ou sa victoire. »

Les flèches étaient fichées en plein milieu du pilier, à un centimètre les unes des autres. Blackthorne se retourna vers la maison et put voir, à quarante pas de là, le petit trou percé dans le panneau de papier. C'est impossible d'être aussi précis, pensa-t-il. De là où il était, il ne pouvait voir ni le jardin ni la porte. Il faisait nuit noire au-dehors. Blackthorne se tourna vers le pilier

et leva son fanal. Il tenta d'arracher une flèche avec la main, mais la tête en acier était trop profondément encastrée. Il aurait pu briser le pilier de bois, mais n'en avait pas envie. Il hésita. Le garde s'avança pour l'aider, mais il secoua la tête. *« Iyé. Domo.*

— Mariko-san, dites à ma concubine que je voudrais que ces flèches restent à jamais plantées dans ce pilier. Toutes. Pour me souvenir d'un tel archer. Je n'ai jamais rien vu de pareil. » Il salua Buntaro.

« Merci, Anjin-san. »

Blackthorne but à la santé de Buntaro pendant plus d'une heure. Il finit par sentir sa tête flotter. Buntaro s'écroula au milieu des tasses renversées. Le panneau s'ouvrit aussitôt. Le garde entra avec Mariko. Ils soulevèrent Buntaro et le portèrent dans la pièce voisine, dans la chambre de Mariko. Le garde referma le panneau et se posta devant, la main sur le pommeau de son épée dégainée. Fujiko attendit en regardant Blackthorne. Des servantes entrèrent et firent disparaître le désordre. Blackthorne passa avec lassitude ses mains dans ses cheveux et refit son catogan, puis se leva et sortit sous la véranda. Sa concubine le suivit. Il s'assit lourdement sur le perron et but, cerné par la nuit. Fujiko s'agenouilla derrière lui et se pencha. « *Gomen nasai,* Anjin-san, en montrant la maison d'un geste de menton, *Wakarimasu ka ?*

— *Wakarimasu, shigataga ganai.*

— *Ari ato,* Anjin-sama.

— *Anatawa suimin ima,* Fujiko-san, dit-il en cherchant ses mots. Vous dormir maintenant.

— *Dozo, gomen nasai,* Anjin-sama, *suimin, neh ? »* dit-elle en lui montrant sa propre chambre. Ses yeux l'imploraient. « *Iyé, watashioyogu ima.* Non, je vais aller nager.

— *Hai.* » Elle se retourna, obéissante, et appela deux serviteurs qui arrivèrent en courant. C'était deux jeunes hommes du village réputés pour être d'excellents nageurs. Blackthorne n'émit aucune objection. Il savait que ça ne servirait à rien. « De toute façon… », dit-il tout fort en descendant la colline, suivi de ses hommes. Son esprit était embrumé par les vapeurs d'alcool. « Je l'ai fait s'endormir. Il ne peut lui faire aucun mal, pour l'instant. »

Blackthorne nagea pendant une heure et se sentit mieux. Quand il revint, Fujiko l'attendait sous la véranda avec un pot de thé. Il en accepta une tasse, puis alla se coucher et s'endormit aussitôt. La voix de Buntaro le réveilla en sursaut. Son cœur battait la chamade et sa main agrippa la crosse du pistolet chargé qu'il gardait constamment sous le *futon.* Mariko se mit à parler. Blackthorne ne put saisir que quelques mots, mais il ressentait parfaitement la violence et les supplications. Il n'entendit pas de gémissements, de cris ou de pleurs. Elle gardait son calme habituel. Buntaro explosa à nouveau. Blackthorne ne voulait pas écouter. « Ne vous en mêlez pas », lui avait-elle dit, et elle avait raison. Il n'avait aucun droit. Buntaro, lui, en avait beaucoup. « Je vous supplie, Anjin-san. Soyez prudent. Souvenez-vous de ces oreilles pour écouter et de cette Palissade octuple. » Il s'allongea de nouveau. Il était couvert de sueur. « Voyez-vous, Anjin-san », lui avait-elle dit cet après-midi-là, en finissant sa fiasque de saké. (Il s'était moqué du manque d'intimité de ce pays, des gens partout, des murs de papier, de ces yeux et de ces oreilles qui vous épiaient.) Voyez-vous, vous devez créer votre propre intimité. On nous apprend dès l'enfance à disparaître intérieurement, à nous replier en nous-mêmes, à élever d'impénétrables murs derrière lesquels nous

vivons. Si nous ne pouvions agir ainsi, nous deviendrions tous fous et nous nous tuerions.

— Quels murs ?

— Oh, vous savez, nous possédons un surprenant labyrinthe où nous dissimuler. Rituels et coutumes, tabous en tous genres. Même notre langue obéit à des nuances que la vôtre ignore et qui nous permettent d'éluder poliment toutes les questions auxquelles nous ne voulons pas répondre.

— Mais comment arrivez-vous à vous boucher les oreilles, Mariko-san ? C'est impossible.

— Oh, c'est très facile avec un peu de pratique. On nous l'apprend dès que nous savons parler. Cela devient une seconde nature. Comment pourrions-nous survivre autrement ? Vous commencez d'abord par chasser les gens de votre esprit pour atteindre un autre plan. Regarder un coucher de soleil ou écouter la pluie nous aide beaucoup… Anjin-san, remarqué les différents bruits que la pluie fait ? Si vous *écoutez* vraiment, le présent s'évanouit, *neh ? Écouter* les bourgeons éclater et les pierres grandir sont également de très bons exercices. Bien sûr, vous n'êtes pas supposé *voir* ces choses. Ce ne sont que des signes, des messages transmis à votre *hara,* votre centre, pour vous rappeler combien la vie est éphémère, pour vous aider à gagner votre *wa,* votre harmonie, Anjin-san, une harmonie parfaite qui est la qualité la plus recherchée de la vie japonaise, de l'art… » Elle avait ri. « Voyez l'effet que provoque le saké sur moi. » Le bout de sa langue avait effleuré ses lèvres d'une manière si excitante. « Je vais vous livrer un secret : ne vous trompez pas sur nos sourires, notre gentillesse, notre cérémonial, nos courbettes et nos attentions. Derrière tout cela, nous pouvons nous trouver à des millions de *ri,* seuls, en sécurité, invulnérables. Voilà ce que nous cherchons : l'oubli.

Peut-être l'un de nos poèmes les plus, anciens, qui se trouve dans le *Kojiko,* notre premier livre d'histoire écrit il y a un millier d'années, va-t-il éclairer ce que je viens de vous dire :

Huit cumulus se sont levés
Pour permettre aux amants de se cacher
La Palissade octuple de la province
d'Izumo

Entoure ces octuples
Oh, quelle est merveilleuse
cette Palissade octuple !

« Nous deviendrions certainement fous si nous n'avions pas cette Palissade octuple. Oh, oui ! »

Souviens-toi de la Palissade octuple, se dit-il, en entendant les sifflements furieux de Buntaro, je ne sais rien d'elle. Rien de lui, à dire vrai. Pense au Régiment des mousquets, à ta maison, à Felicity, à Baccus, à Toranaga et à Omi-san. Le bruit d'un coup le rappela à lui. La voix de Mariko s'éleva à nouveau. Un second coup. Blackthorne se retrouva instantanément debout et ouvrit le *shoji.* Le garde au visage sinistre lui faisait face et se tenait devant la porte de Mariko, l'épée prête.

Blackthorne s'apprêtait à se lancer sur lui quand la porte du fond s'ouvrit. Fujiko, les cheveux flottant sur son kimono de nuit, s'approcha. Le bruit des vêtements que l'on déchire et les coups ne semblaient pas du tout l'atteindre. Elle salua poliment le garde, puis Blackthorne, et lui prit le bras en lui faisant signe de regagner sa chambre. Il n'avait qu'une balle dans son pistolet. Il préféra battre en retraite. Fujiko le suivit et ferma le panneau derrière elle. Effrayée, elle secoua la tête en guise

d'avertissement, mit un doigt sur ses lèvres et secoua encore une fois la tête. Ses yeux le suppliaient. « *Gomen nasai, wakarimasu ka ?* » dit-elle dans un souffle.

Mais il concentrait son attention sur le mur de la pièce voisine, ce mur qu'il pouvait si facilement détruire. Elle regarda le mur, elle aussi. Elle s'assit, lui faisant signe de l'imiter. Mais il ne pouvait pas. Il resta debout, prêt à affronter cette charge qui allait tous les engloutir, aiguillonné par le cri plaintif qui suivit un autre coup.

« Iyé ! » Fujiko était terrorisée. Il lui fit signe de s'écarter de son chemin.

« Iyé, iyé, supplia-t-elle encore.

— IMA ! »

Fujiko se leva immédiatement et lui fit signe d'attendre. Elle courut prendre les épées dans le *Takonama.* Ses mains tremblaient. Elle se saisit de la longue épée, la sortit du fourreau et s'apprêta à franchir le mur à sa suite. Un dernier coup claqua et un torrent de colère déferla. L'autre panneau s'ouvrit brutalement, et Buntaro s'en alla à l'insu de tous. Le silence retomba sur la maison, puis la porte du jardin se referma violemment. Blackthorne se dirigea vers la porte de la chambre. Fujiko s'interposa. Il l'écarta et ouvrit le panneau. Mariko était toujours à genoux dans un coin de la pièce, une marque violacée à la joue, les cheveux hirsutes, le kimono déchiré, des bleus sur les cuisses et au bas du dos. Il se précipita pour l'aider à se relever, mais elle s'écria : « Allez-vous-en, je vous en prie, allez-vous-en, Anjin-san ! »

Il vit le filet de sang au coin de sa bouche. « Jésus, dans quel état vous êtes…

— Je vous ai dit de ne pas vous en mêler. Je vous en prie, allez-vous-en », dit-elle d'une voix plus calme. Elle vit Fujiko sur

le pas de la porte. Elle lui adressa la parole. Fujiko prit, obéissante, le bras de Blackthorne pour l'emmener, mais il se libéra.

« Non. *Iyé !* »

Mariko dit : « Votre présence me fait perdre la face et m'empêche de retrouver la paix. Vous me faites honte. Allez-vous-en !

— Je veux vous aider. Ne comprenez-vous pas ?

— Vous n'avez aucun droit dans cette affaire. C'est une dispute conjugale, une affaire privée, entre mari et femme.

— Ce n'est pas une excuse pour frapper…

— Pourquoi ne m'écoutez-vous pas, Anjin-san ? Il peut me battre à mort s'il le désire. Il en a le droit et j'aurais aimé qu'il le fasse ! Je n'aurais plus à supporter cette honte. Vous croyez que c'est facile de vivre dans la honte ? Si je pleurais comme il veut que je pleure, si je lui demandais pardon comme il veut que je lui demande pardon, si je le craignais comme il veut que je le craigne, si j'écartais les jambes comme il veut que je les écarte, en simulant la terreur, si je faisais toutes ces choses féminines que mon devoir m'impose, il serait comme un enfant au creux de ma main, mais je n'en ferai rien.

— Pourquoi ?

— Parce que telle est ma vengeance. Pour lui faire payer le fait de m'avoir bannie pendant huit ans, de m'avoir laissée vivante après la trahison. Pour m'avoir laissée en vie. »

Elle s'assit, le visage douloureux, et arrangea son kimono froissé. « Je ne me redonnerai jamais plus à lui. Je l'ai fait une fois, consentante, même si je l'ai détesté dès la première minute ou je l'ai vu.

— Pourquoi l'avez-vous donc épousé ? Vous m'avez bien dit que les femmes ont le droit de refuser, qu'elles peuvent ne pas

se marier contre leur gré !

— Je l'ai épousé pour faire plaisir à Sire Goroda et à mon père. Elle bougea, tentant d'apaiser la douleur qui lui tenaillait le flanc. « Il n'y a que haine entre mon mari et moi.

Ça lui serait si facile de me laisser gagner la petite alcôve de la mort.

— Pourquoi ne vous laisse-t-il pas vous en aller ? Divorcer ? Pourquoi ne vous accorde-t-il pas ce que vous désirez ?

— Parce que c'est un homme. » La douleur la fit grimacer. Blackthorne se mit à genoux près d'elle et la consola. Elle le repoussa, essayant de se maîtriser. Fujiko observait la scène stoïquement. Elle était toujours sur le pas de la porte.

« Tout va bien, Anjin-san. Je vous en prie, laissez-moi.

— Je n'ai pas peur de lui. » Elle rejeta avec lassitude une mèche qui lui gênait les yeux et scruta le plafond.

Qu'arriverait-il si Buntaro apprenait la vérité ? Ou Toranaga ? S'ils étaient au courant de la rencontre sur l'oreiller… « Vous êtes folle ? lui avait dit Fujiko, la première nuit.

— Non.

— Alors pourquoi allez-vous prendre la place de la servante ?

— À cause du saké et pour m'amuser, Fujiko-san. Par curiosité, aussi. »

Elle avait menti, cachant sa véritable raison : parce qu'il l'excitait, parce qu'elle le désirait, parce qu'elle n'avait jamais eu d'amants.

C'était cette nuit ou jamais et il fallait que ce soit l'Anjin-san. Lui seul.

Elle s'était donc rendue dans sa chambre et il l'avait emportée au septième ciel. La veille, quand la galère était

arrivée, Fujiko lui avait discrètement demandé : « Y seriez-vous allée si vous aviez su que votre mari était vivant ? »

Elle avait une fois de plus menti. « Bien sûr que non.

— Vous allez le dire à Buntaro-sama, *neh ?* Vous allez lui parler de cette rencontre sur l'oreiller avec l'Anjin-san ?

— Pourquoi le ferais-je ?

— Je pensais que telle était votre intention. Si vous le dites à Buntaro-sama pendant qu'il en est encore temps, sa colère éclatera et vous mourrez très vite, avant même qu'il ait réalisé ce qu'il a fait.

— Non, Fujiko-san. Il ne me tuera jamais. Malheureusement.

— Je n'ai pas peur de lui, répéta Blackthorne.

— Je sais, dit-elle. Mais, je vous en supplie, ayez peur de lui pour moi. »

Blackthorne se dirigea vers la porte.

Buntaro l'attendait à une centaine de mètres sur le sentier qui descendait au village. Trapu, immense et pâle comme la mort. Le garde était près de lui. L'aube était triste et sombre. Les bateaux de pêche étaient déjà à pied d'œuvre. La mer était calme.

Blackthorne vit Buntaro, l'arc à la main. Il vacillait légèrement et Blackthorne espéra que l'homme aurait ainsi plus de difficultés à bien viser. Cela lui permettrait de s'approcher. Impossible de se cacher. Il chargea ses deux pistolets et alla au-devant des deux hommes.

Au diable l'abri, pensa-t-il, sachant en même temps que ce qu'il faisait était fou. Il n'avait aucune chance contre ces deux samouraïs et cet arc, il n'avait pas le droit de se mêler de tout ça. Alors qu'il n'était pas encore à portée de pistolet, Buntaro s'inclina profondément. Le garde fit de même. Blackthorne

s’arrêta, flairant le danger. Il regarda autour de lui. Personne à proximité. Comme dans un rêve, il vit Buntaro se mettre à genoux, placer son arc à ses côtés, poser ses mains à plat sur le sol et le saluer comme l’aurait fait un paysan devant son seigneur. Le garde l’imita.

Blackthorne, stupéfait, les regardait bouche bée. Quand il fut certain que ses yeux ne lui jouaient pas de tour, il avança lentement, les pistolets toujours prêts dans sa main. Il ne visait pas, mais s’attendait à une trahison. Il s’arrêta à portée des pistolets. Buntaro n’avait pas bougé. La coutume voulait qu’il s’agenouillât et qu’il s’inclinât à son tour parce qu’ils étaient égaux ou presque. Il n’arrivait cependant pas à comprendre le pourquoi d’une telle cérémonie alors que le sang allait couler.

« Debout, fils de catin ! » Blackthorne était prêt à appuyer sur la détente. Buntaro ne dit rien, ne fit rien. Il garda la tête baissée, les mains à plat sur le sol. Le dos de son kimono était trempé de sueur. Conscient qu’il était impoli de rester debout, Blackthorne s’agenouilla et, tenant toujours ses pistolets, posa les mains sur le sol et leur rendit leur salut. Il s’assit sur ses talons. « *Hai ?* » demanda-t-il avec une politesse forcée. Buntaro se mit immédiatement à marmonner lâchement des excuses. Pourquoi exactement, Blackthorne n’en savait rien. Il saisissait un mot çà et là. Saké plusieurs fois, mais c’était surtout une humble supplication pour être pardonné. Buntaro s’arrêta de parler et s’inclina à nouveau.

La colère aveugle de Blackthorne avait disparu.

Buntaro releva la tête et dit : *« Arigato, arigato,* Anjin-sama. *Domo. Gomen nasai. »*

Pourquoi toutes ces excuses ? Pense ! Tu dois arriver à penser comme eux. La solution lui traversa brusquement l’esprit. Ce doit être parce que je suis *hatamoto,* et Buntaro, l’invité, a

détruit le *wa* de ma maison. En ayant une violente querelle avec sa femme, dans *ma* maison, il *m'a* offensé. Il est donc dans son tort et doit s'excuser. Qu'il le pense sincèrement ou pas, une excuse est obligatoire de la part d'un samouraï à un autre, d'un invité à son hôte…

Fujiko était sous la véranda. Toujours aussi polie. À quoi pensez-vous ? se demanda-t-il en la saluant. Elle lui rendit son salut.

La porte de Mariko était fermée.

« Mariko-san ?

— Oui, Anjin-san ? »

Il attendit, mais la porte resta fermée. « Ça va, Mariko-san ?

— Oui, merci. » Il l'entendit s'éclaircir la gorge puis reprendre d'une voix faible : « Fujiko a prévenu Yabu-san et Sire Toranaga que je suis indisposée aujourd'hui et que je ne pourrai pas servir d'interprète.

— Vous feriez mieux de voir un docteur.

— Oh, merci… Je… je me suis fait un point de côté. Ça va bien, je vous assure. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter.

— Écoutez-moi. Je m'y connais un peu en médecine. Vous ne crachez pas de sang, n'est-ce pas ?

— Oh, non. Quand je suis tombée, je me suis juste heurté la joue. Ça va très bien, je vous assure. »

Au bout d'un moment, il dit : « Buntaro m'a fait ses excuses.

— Oui. Fujiko a regardé la scène de la porte du jardin. Je vous remercie humblement d'avoir bien voulu accepter ses excuses. Merci. Je suis désolée, Anjin-san, que vous ayez été dérangé. C'est impardonnable que votre harmonie… Acceptez également mes excuses. Je n'aurais jamais dû me laisser aller à dire de

telles choses. C’était très impoli de ma part. Excusez-moi. Cette querelle est ma faute. Acceptez toutes mes excuses.

— D’avoir été battue ?

— D’avoir refusé d’obéir à mon mari, d’avoir refusé de l’aider à dormir, repu, d’avoir manqué à mon hôte, d’avoir également dit ce que j’ai dit.

— Vous êtes sûre que je ne puis rien faire pour vous ?

— Non, merci, Anjin-san. »

Mais Blackthorne ne la vit pas pendant huit jours.

36

« Je t’ai invité pour chasser, Naga-san, pas pour que tu me répètes des choses déjà entendues mille fois, dit Toranaga.

— Pour la dernière fois, je vous en supplie, père, faites cesser l’entraînement, interdisez les mousquets, éliminez le barbare, constatez que cette expérience est un échec et finissez-en avec cette horreur !

— Pour la dernière fois, non ! » Le faucon encapuchonné, perché sur le gant de Toranaga, changea de position et se mit à siffler de colère devant le ton menaçant de son maître.

Ils se trouvaient dans le sous-bois ; les rabatteurs et les gardes étaient suffisamment éloignés pour ne rien entendre. La journée était couverte, humide et étouffante.

« Très bien, père, mais il est de mon devoir de vous rappeler que vous êtes en danger ici, et d’exiger de vous, avec toute la politesse requise et pour la dernière fois, que vous quittiez Anjiro.

— Pour la dernière fois, non !

— Alors, prenez ma tête !

— Je l’ai déjà !

— Prenez-la aujourd’hui, ou laissez-moi en finir puisque vous ne voulez rien écouter.

— Apprends donc la patience, jeune chiot !

— Comment puis-je être patient quand je vous vois vous détruire ? Il est de mon devoir de vous le dire. Vous êtes ici à chasser, à perdre votre temps, pendant que vos ennemis montent le monde entier contre vous. Les régents se réunissent

demain. Presque tous les *daimyôs* du Japon se trouvent déjà à Osaka ou sont en route. Vous êtes le *seul* à refuser. Vous allez être récusé. Plus rien ne peut vous sauver. Vous devriez être à Yedo, entouré de vos légions. Ici, vous êtes nu et sans défense. Nous ne pouvons pas vous protéger. Nous avons à peine mille hommes. Yabu-san n'a-t-il pas mobilisé tout Izu ? Il a plus de huit mille samouraïs sur vingt *ri* à la ronde. Six mille autres ferment ses frontières. Vos espions disent qu'il a une flotte mouillée au nord, prête à vous couler si vous tentez de vous échapper ! Vous êtes son prisonnier, vous ne vous en rendez pas compte ? Un seul pigeon d'Ishido, et Yabu peut vous détruire quand il le désire. Comment savez-vous s'il n'est pas déjà en train de vous trahir ?

— Je suis sûr qu'il l'envisage. Je le ferais si j'étais lui. Pas toi ?

— Non.

— Alors tu serais vite mort et ce ne serait que justice. Mais ta famille, tout ton clan et tes vassaux le seraient aussi, et ce serait impardonnable. Tu es un imbécile, un stupide petit insolent ! Tu ne te sers pas de ta cervelle. Tu n'écoutes rien ; tu n'apprends rien. Tu ne veux pas tourner ta langue sept fois dans ta bouche avant de parler ! Tu ne cherches pas à calmer tes humeurs ! Tu te laisses manipuler de la façon la plus puérile et tu crois que tout peut se résoudre à la pointe de ton épée. Si je ne prends pas ta stupide petite tête, c'est uniquement parce que tu es jeune. J'ai toujours pensé que tu avais des possibilités. Tes erreurs ne sont pas malveillantes. Tu n'es pas perfide et ta loyauté est hors de doute. Mais si tu n'apprends pas rapidement la patience et l'autodiscipline, je t'enlèverai ton statut de samouraï et je t'enverrai ainsi que toute ta descendance grossir la classe paysanne ! » Le poing droit de Toranaga retomba sur la selle et le faucon émit un cri perçant. « Tu as compris ? »

Naga était abasourdi. Il n'avait jamais vu son père crier de colère ou perdre son sang-froid. Son père lui avait toujours pardonné. Il avait toujours été calme et grave, mais aujourd'hui… Naga descendit prestement de cheval et se prosterna. « Pardonnez moi, père, je ne voulais pas vous mettre en colère… C'est seulement parce que je meurs d'angoisse pour vous… Excusez-moi d'avoir troublé votre harmonie…

— *Tiens ta langue ! »* hurla Toranaga, dont le cheval fit un écart. Il enfonça ses genoux dans les flancs de l'animal pour ne pas être vidé de selle, tint les rênes un peu plus fermement dans sa main droite, mais le cheval ne se calma pas. Le faucon, qui avait perdu l'équilibre, entra dans une colère folle, quitta le poing de Toranaga et se mit à voleter en piaillant, excité par l'agitation inhabituelle qui l'entourait. « Là, ma beauté, là… »

Toranaga essaya de le calmer tout en reprenant le contrôle de son cheval tandis que Naga saisissait la bride et empêchait la bête de déguerpir. Le faucon criait. Fermement retenu par son jet, il finit par revenir sur le gant expert de Toranaga, mais ses ailes continuèrent de bouger nerveusement. Les clochettes, qu'il avait aux pattes, tintaient furieusement. Toranaga tourna son attention sur Naga. « Eh bien ? »

Naga s'agenouilla près de son cheval et s'inclina. « Vous avez tout à fait raison, Sire… Ce que vous avez dit sur moi. Veuillez m'excuser de vous avoir offensé.

— Pas de m'avoir donné de mauvais conseils ?

— Je… je vous supplie de me mettre auprès de quelqu'un qui puisse m'éduquer et m'éviter ainsi de recommencer mes erreurs. Je n'ai jamais voulu vous donner de mauvais conseils, jamais.

— Très bien. Tu passeras chaque jour quelques heures avec l'Anjin-san. Il peut être l'un de tes professeurs.

— Lui !

— Oui. Tu apprendras ainsi la discipline et, si tu arrives à te débarrasser de ce rocher qui bouche tes oreilles et t'empêche d'*écouter,* tu apprendras certainement des choses très utiles pour toi. Pour moi aussi, à l'occasion. » Naga fixa le sol d'un air sombre et renfrogné.

« Je veux que tu apprennes tout ce qu'il sait sur les mousquets, les canons et l'art de la guerre. Tu deviendras mon expert. Je te veux très féru en la matière. » Naga ne dit rien.

« Je veux que tu deviennes son ami.

— Comment le pourrais-je, Sire ?

— Pourquoi ne cherches-tu pas un moyen ? Fais travailler ta cervelle. Réfléchis !

— Je vais essayer. Je vous le jure.

— Je veux que tu fasses mieux que ça. Tu as l'ordre de réussir. Sers-toi d'un peu de "charité chrétienne". Tu dois en savoir assez pour pouvoir le faire, *neh ? »*

Naga fit grise mine. « C'est impossible à apprendre. J'ai pourtant essayé, c'est la vérité ! Tout ce que raconte Tsukku-san n'est que dogme, bêtises qui feraient vomir n'importe qui. Le christianisme est pour les paysans, pas pour les samouraïs. Tu ne tueras pas, tu ne prendras pas plus d'une femme et cinquante stupidités de ce goût-là ! Je vous ai obéi par le passé et vous obéirai toujours ! Pourquoi ne pas me laisser seulement faire les choses que je peux faire, Sire ? Je deviendrai chrétien si c'est ce que vous voulez, mais je ne peux pas croire. C'est de la fiente et… excusez-moi de parler ainsi. Je deviendrai l'ami de l'Anjin-san. Je vous le promets.

— Bien. Souviens-toi qu'il vaut vingt mille fois son poids de soie brute. Il possède plus de connaissances que tu ne pourrais en amasser durant vingt vies. »

Naga se maîtrisa et acquiesça.

« Bien. Tu commanderas deux des bataillons. Omi en commandera deux également et le cinquième sera tenu en réserve sous le commandement de Buntaro.

— Et les quatre autres, Sire ?

— Nous n'avons pas assez de mousquets pour eux. C'était une ruse pour égarer Yabu.

— Pardon, Sire ?

— Ce n'était qu'un prétexte pour amener mille hommes de plus ici. Ils arrivent bien demain ? Avec deux mille samouraïs, j'arriverai bien à tenir Anjiro et à me ménager une voie de salut, si besoin est, *neh ?*

— Mais Yabu-san peut encore… » Naga préféra se taire, sachant qu'il était une fois de plus sur le point d'émettre un faux jugement. « Pourquoi suis-je donc aussi stupide ? demanda-t-il amèrement. Pourquoi ne puis-je entrevoir les choses comme vous ? Ou comme Sudara-san ? J'aimerais être utile. Je ne veux pas vous provoquer tout le temps.

— Apprends donc la patience, mon fils, et calme tes humeurs. Ton tour viendra.

— Sire ? »

Toranaga se sentit tout à coup fatigué. Il en avait assez d'être patient. Il leva le visage vers le ciel. « Je crois que je vais dormir quelques instants. » Naga prit immédiatement la selle et la couverture et les posa à terre. Toranaga le remercia. Quand il fut certain que tout était en ordre, il s'allongea et ferma les yeux. Il ne voulait pas dormir, penser simplement. Il savait que c'était un très mauvais signe d'avoir perdu son sang-froid. Tu as de la chance que ça se soit produit en présence de Naga qui ne comprend rien. Si c'était arrivé devant Omi ou Yabu, ils auraient deviné ton inquiétude et ça les aurait poussés à te

trahir. Tu as eu de la chance, cette fois-ci. L'angoisse envahit de nouveau l'esprit de Toranaga. Que se passe-t-il à Osaka ? J'ai fait de très mauvais calculs sur les *daimyôs,* sur ceux qui accepteraient ou rejetteraient l'invitation. Suis-je trahi ? Tant de dangers me cernent…

Et l'Anjin-san ? C'est un faucon, lui aussi. Mais il n'est pas apprivoisé. Je ne le tiens pas encore sur mon poing. Quelles sont ses proies ? Le Vaisseau noir, le Rodrigues-anjin, l'affreux et arrogant commandant qui n'en a plus pour longtemps sur cette terre, tous les prêtres en robes noires et tous ces prêtres puants, aux cheveux longs, tous ces Portugais, ces Espagnols, sans oublier Omi, Yabu, Buntaro, Ishido et moi-même.

Toranaga se retourna pour s'installer plus confortablement et se sourit à lui-même.

Mais l'Anjin-san n'est pas un faucon de grande envergure ; c'est un faucon de petite taille, aux ailes courtes ; un faucon de poing que l'on envoie directement sur tout ce qui bouge, un vautour qui attrape des perdrix ou des lièvres faisant trois fois son poids en fondant sur eux à une vitesse incroyable et en les tuant d'un seul coup de serres, un faucon qui déteste le capuchon et ne l'acceptera pas, un faucon qui se perche sur votre poignet, arrogant, dangereux et sans pitié, les yeux jaunes, un ami fidèle qui peut devenir une peste quand il est de mauvaise humeur. Oui, l'Anjin-san est de petite envergure. Vers qui vais-je le diriger ? Sur qui va-t-il fondre ?

Omi ? Pas encore.

Yabu ? Pas encore.

Buntaro ?

Pourquoi l'Anjin-san s'est-il avancé vers Buntaro en brandissant ses pistolets ? À cause de Mariko, bien sûr. Se sont-ils rencontrés sur l'oreiller ? Ils en ont eu mille fois l'occasion. Je

le crois, oui. « Somptueux », avait-elle dit le premier jour. Très bien. Il n'y a pas de mal à ce qu'ils se rencontrent sur l'oreiller. Buntaro passait pour un homme mort. Du moment que ça reste un secret. Mais l'Anjin-san a été stupide de risquer si gros avec la femme d'un autre homme. N'en existe-t-il pas mille autres, libres et indépendantes, tout aussi belles, petites ou grandes ? Il s'est comporté comme un barbare stupide et jaloux. Souviens-toi du Rodrigues-anjin. Ne s'est-il pas battu en duel ? N'a-t-il pas tué un autre barbare selon leur coutume, pour ravir la fille d'un marchand de basse classe et pour l'épouser à Nagasaki ?

Non, l'Anjin-san ne fondra pas sur Buntaro. J'ai besoin de cet imbécile. Quand Buntaro avait fini de cuver son vin, Toranaga l'avait fait appeler.

« Comment osez-vous faire passer vos intérêts avant les miens ! Pendant combien de temps Mariko-san va-t-elle être indisponible ?

Le docteur a parlé de quelques jours, Sire. Je vous prie de m'excuser.

— Je vous avais pourtant bien dit que j'avais besoin de ses services pour les vingt jours à venir. Vous ne vous souvenez pas ?

— Oui, je suis désolé.

— Si elle vous a déplu, quelques claques sur les fesses suffisaient. Toutes les femmes en ont besoin. Mais vous vous êtes comporté comme un rustre, un grossier paysan. Vous avez égoïstement mis en danger l'entraînement. Sans elle, je ne peux pas parler à l'Anjin-san.

— Je sais, Sire. J'en suis désolé. C'est la première fois que je la bats. C'est… Elle me rend fou. Tellement que… que je n'y vois plus clair.

— Pourquoi ne divorcez-vous pas ? Pourquoi ne la renvoyez-vous pas ? Pourquoi ne la tuez-vous pas ou ne lui ordonnez-vous pas de se trancher la gorge dès que je n'aurai plus besoin d'elle ?

— Je ne peux pas, Sire. Je ne peux pas, avait dit Buntaro. Elle est… Je l'ai désirée dès le premier instant où je l'ai vue. »

Toranaga avait laissé Buntaro vider son sac puis l'avait congédié en lui ordonnant de rester éloigné de Mariko. Il avait envoyé son docteur personnel pour la faire examiner. Le rapport avait été favorable : pas de blessures internes, seulement quelques ecchymoses. Pour sa propre sécurité, car il s'attendait à être trahi et qu'il voyait le temps s'enfuir, il avait décidé d'accroître sa pression sur eux tous. Il avait ordonné à Mariko de rester dans la maison d'Omi avec, pour instructions, de se reposer et d'éviter l'Anjin-san. Il avait ensuite convoqué l'Anjin-san et avait feint la colère quand leur conversation s'était révélée impossible. Il l'avait congédié sans tambour ni trompette. L'entraînement avait été intensifié. Naga avait reçu l'ordre d'emmener l'Anjin-san en marche forcée afin de l'exécuter, mais il n'y avait pas réussi.

Toranaga souriait à présent, sous ce ciel chargé de pluie. L'Anjin-san est de petite envergure, c'est vrai. Mariko est tout aussi intelligente, mais plus brillante et d'une nature impitoyable. Elle ressemble à un faucon pèlerin. Pourquoi la femelle du faucon est-elle toujours plus dodue, plus puissante, plus rapide que le mâle ? Pourquoi est-elle toujours supérieure à lui ? Je dois placer Naga juste au-dessus de sa proie et le laisser fondre. Qui sera sa proie ? Omi ou Yabu ?

« Yabu-san, quelle est donc votre décision ? avait-il demandé le deuxième jour.

— Je ne me rends pas à Osaka tant que vous n'y allez pas vous-même, Sire. J'ai décrété la mobilisation générale d'Izu.

— Ishido va vous récuser.

— Il vous récusera d'abord, Sire. Si le Kwanto tombe, Izu tombe également. J'ai conclu un pacte solennel avec vous. Je me range de votre côté. Les Kasigi honorent toujours leurs contrats.

— Je suis tout aussi honoré de vous avoir comme allié », avait menti Toranaga, satisfait de voir que Yabu faisait une fois de plus ce qu'il avait prévu. Le lendemain, Yabu avait convié son hôte à passer ses hommes en revue puis, devant eux, s'était agenouillé et avait fait serment de vassalité.

— Vous me reconnaissez comme suzerain ? avait dit Toranaga.

— Oui. Tous les hommes d'Izu également. »

Le bruit assourdi des premières gouttes de pluie sortit Toranaga de sa méditation. Naga indiqua du doigt, fiévreusement, un point quelque part vers l'ouest. Tous les yeux se tournèrent vers l'endroit qu'il montrait.

Le pigeon volait en ligne directe, venant de l'ouest. Il voleta et alla se percher dans un arbre lointain pour s'y reposer un instant, puis reprit son envol alors que la pluie se mettait à tomber très fort. Loin vers l'ouest, dans son sillage, se trouvait Osaka.

37

Le serviteur retenait gentiment, mais fermement le pigeon pendant que Toranaga enlevait ses vêtements trempés. Il était revenu au galop sous la pluie battante. Naga et les autres samouraïs encombraient anxieusement le seuil, indifférents à la pluie chaude qui tombait à torrents en tambourinant sur le toit de tuiles.

Toranaga se sécha les mains soigneusement. L'homme lui tendit le pigeon. Deux petits cylindres cabossés, en argent, étaient attachés à ses pattes. Un seul aurait été normal. Toranaga maîtrisa avec difficulté ses doigts qui tremblaient, détacha les tubes et s'approcha de la fenêtre pour en examiner les sceaux. Il reconnut le sceau secret de Kiri. Naga et ses hommes l'observaient, tendus. Il resta de marbre, ne brisa pas les sceaux malgré son envie, et attendit qu'un serviteur lui apporte un kimono sec et une ombrelle de papier huilé. Il regagna alors ses appartements dans la forteresse. Une fois calme et détendu, il posta des gardes, s'enferma et brisa les cachets. Le papier des trois petits parchemins était extrêmement fin, les caractères minuscules, le texte très long. Le décodage fut laborieux. Une fois terminé, il lut le message puis le relut par deux fois. Il laissa ensuite errer son esprit. La nuit tombait. La pluie cessa.

« Naga. Naga-san ! »

Naga arriva en courant. « Oui, père ?

— Fais venir Yabu-san et ses conseillers sur le plateau aux premières lueurs de l'aube, ainsi que Buntaro, nos trois capitaines et Mariko-san. Je veux que l'Anjin-san se tienne prêt,

au camp. Les gardes devront veiller et nous entourer à deux cents pas.

— Oui, père. » Naga tourna les talons, mais, incapable de se contenir, dit : « C'est la guerre, n'est-ce pas ? »

Parce qu'il avait besoin d'une source d'optimisme au sein de la forteresse, Toranaga ne fit pas de remontrances à son fils pour son impertinence et son manque de discipline.

« Oui… Mais selon mes termes, à moi. »

Naga referma le panneau coulissant et s'en alla sans attendre. Toranaga savait que rien ne viendrait gommer l'excitation dans la démarche de Naga ni le feu couvant au fond de ses pupilles, même s'il se composait une attitude calme en apparence. Rumeurs et contre-rumeurs allaient circuler dans Anjiro pour se répandre encore plus rapidement à travers toute la péninsule d'Izu et au-delà, si le feu était correctement attisé.

« Me voilà engagé », dit-il tout fort aux fleurs du *Takonama.* Les ombres dansaient à la lueur des bougies.

Kiri lui avait écrit : « Sire, je prie Bouddha pour que vous soyez sain et sauf. Ce pigeon étant le dernier, je supplie donc Bouddha de le guider vers vous… Des traîtres ont tué les autres la nuit dernière. Celui-ci a été sauvé parce qu'il était malade et que je le soignais dans mes appartements.

« Hier matin, Sire Sugiyama a brusquement démissionné, comme prévu. Mais avant d'avoir pu s'échapper, il est tombé dans une embuscade tendue par les *ronin* d'Ishido. Certains membres de sa famille ont malheureusement été capturés avec lui. Je crois savoir qu'il a été trahi par quelqu'un de son entourage. La rumeur circule qu'Ishido lui avait offert un compromis : s'il retardait sa démission jusqu'à la réunion du Conseil des régents pour que vous puissiez être récusé, Ishido lui garantissait le Kwanto, en échange. En signe de bonne foi,

Ishido devait immédiatement le relâcher avec toute sa famille. Sugiyama a refusé de vous trahir. Ishido a ordonné aux *eta* de le persuader. Ils ont torturé ses enfants et sa concubine sous ses yeux, mais il n'a pas cédé. Ils ont tous péri de mort affreuse. La sienne survenue en dernier, a été particulièrement atroce.

« Il n'y a bien sûr aucune preuve de cette trahison et ce ne sont que des on-dit, mais j'y crois. Ishido a proclamé qu'il n'était pas au courant de ces meurtres, qu'il n'y avait pas pris part et qu'il allait pourchasser les "meurtriers". Il a tout d'abord déclaré que Sugiyama n'avait jamais démissionné. Le Conseil, selon lui, pouvait donc toujours se réunir. J'ai envoyé des exemplaires de la démission de Sugiyama aux autres régents, Kiyama, Ito et Onoshi. J'en ai également envoyé un à Ishido et j'en ai fait circuler quatre autres parmi les *daimyôs.* Depuis hier, comme vous l'aviez si bien prévu avec Sugiyama, le Conseil n'existe plus légalement. Sur ce point-là, votre succès est total.

« Bonne nouvelle : Sire Mogami a quitté la ville sain et sauf avec toute sa famille et ses samouraïs. Sires Maeda, Kukushima, Asano, Ikeda, Okudiara, ainsi que Sire Oda, qui est chrétien, ont tous réussi à quitter Osaka la nuit dernière pour se mettre à l'abri.

« Mauvaise nouvelle : les familles Maeda, Ikeda et Oda ainsi que celles d'une douzaine d'autres *daimyôs* importants n'ont pu s'échapper et sont retenues en otages, comme le sont cinquante ou soixante seigneurs neutres, mais de moindre importance.

« Mauvaise nouvelle : hier, votre demi-frère, Sire Zataki, Seigneur de Shinano, s'est publiquement déclaré en faveur de l'héritier Yaemon, contre vous. Il vous accuse de comploter avec Sugiyama pour renverser le Conseil des régents en créant la confusion et le désordre. Votre frontière nord-est est à présent

menacée et ses cinquante mille fanatiques se battront contre vous.

« Mauvaise nouvelle : presque tous les *daimyôs* ont accepté l'"invitation" de l'empereur.

« Mauvaise nouvelle : nombreux sont vos amis et alliés irrités parce que vous ne leur avez pas personnellement fait part de votre stratégie. Votre vieil ami, le grand Sire Shimazu, est au nombre de ceux-là. On m'a dit cet après-midi qu'il avait ouvertement exigé que tous les seigneurs reçoivent l'ordre de l'empereur de s'agenouiller dès maintenant devant Yaemon.

« Mauvaise nouvelle : dame Ochiba tisse habilement sa toile. Elle promet fiefs et titres aux *daimyôs* neutres. C'est un ennemi dangereux. C'est vraiment dommage qu'elle ne soit pas de votre côté, Tora-chan. Dame Yodoko exhorte à la prière et au calme, mais personne ne l'écoute. Dame Ochiba veut précipiter la guerre pendant qu'elle vous sent faible et isolé. Désolé, mon seigneur, mais vous l'êtes et je crois que vous avez été trahi.

« La pire des nouvelles, enfin : les régents chrétiens, Kiyama et Onoshi, se sont alliés ouvertement contre vous. Ils ont fait ce matin une déclaration commune, déplorant la "défection" de Sugiyama, disant que son action n'a créé que confusion au sein du royaume : Nous devons tous être forts pour le bien de l'empire. Les régents détiennent la responsabilité suprême. Nous devons nous tenir prêts à écraser tout seigneur ou toute coalition visant à rejeter le testament du Taikô ou la succession "légale", ont-ils affirmé. Cela veut-il dire qu'ils ont l'intention de réunir un Conseil des régents de quatre membres ? L'un de nos espions chrétiens aux quartiers généraux des Robes noires a murmuré que le prêtre Tsukku-san aurait quitté Osaka secrètement il y a cinq jours, mais nous ne savons pas s'il est allé à Yedo ou à Nagasaki, où le Vaisseau noir est attendu.

Saviez-vous qu'il arriverait plus tôt, cette saison ? Peut-être dans vingt ou trente jours ?

« Sire, j'ai toujours hésité à émettre des opinions fondées sur des on-dit, des rumeurs ou des intuitions, mais il reste peu de temps et je peux très bien ne plus pouvoir vous parler dans les jours qui viennent. Trop de familles sont retenues ici. Ishido ne les laissera jamais partir (pas plus qu'il ne nous laissera partir). Ces otages constituent un énorme danger pour vous. Peu de seigneurs possèdent autant que Sugiyama le sens du devoir. Beaucoup, je pense, vont se ranger du côté d'Ishido, à cause de ces otages. Je crois que Maeda va vous trahir. Asano probablement. Sur deux cent soixante-quatre *daimyôs,* vingt-quatre vous suivront. Cinquante autres peuvent se joindre à vous. C'est à peu près tout. Kiyama et Onoshi entraîneront la quasi-totalité sinon l'ensemble des *daimyôs* chrétiens dans leur sillage et je ne pense pas qu'ils viendront se ranger de votre côté. Sire Mori, le plus grand et le plus riche de tous, reste comme toujours votre adversaire personnel. Il entraînera à sa suite Asano, Kobayakawa et, peut-être, Oda. Votre position devient terriblement précaire avec l'hostilité de votre demi-frère, sire Zataki. Je vous conseille de déclarer "Ciel pourpre" immédiatement et de marcher au plus vite sur Kyoto. C'est votre dernière chance. En ce qui nous concerne, dame Sazuko et moi-même, tout va pour le mieux. L'enfant s'annonce bien et, si c'est son *karma* de naître, il naîtra. Nous sommes en sécurité dans cette partie de la forteresse qui nous est réservée. Les portes sont fermées à double tour et la herse est baissée. Nos samouraïs sont pleins de dévotion pour vous et votre cause et si c'est notre *karma* de quitter cette vie, nous la quitterons sereinement. Dame Sazuko a besoin de vous. Vous lui manquez énormément. Quant à moi, Tora-chan, j'ai hâte de vous revoir,

de rire avec vous et de voir votre sourire. Mon seul regret, dans la mort, serait de ne plus pouvoir faire toutes ces choses et de ne plus pouvoir veiller sur vous. Si la vie existe après la mort, si Dieu, Bouddha ou les *kami* existent, je jure que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les faire pencher de votre côté… Bien que je doive leur demander d'abord de me rendre mince, plus jeune, plus pulpeuse et attirante, tout en me laissant les joies de la table. Ce serait vraiment le Paradis : rester perpétuellement jeune et mince et continuer de manger !

« Je vous envoie mes éclats de rire. Que Bouddha vous bénisse. »

Toranaga leur lut le message en omettant les passages intimes concernant Kiri et dame Sazuko. Ils étaient assis sur des nattes, au centre du plateau. Ils étaient sans gardes, loin des oreilles indiscrètes.

« J'ai besoin de vos conseils. Mes conseillers sont à Yedo. Le problème est urgent et je veux que vous agissiez tous à leur place. Que va-t-il arriver et que dois-je faire, Yabu-san ? »

Yabu était aux quatre cents coups. Chaque route semblait mener au désastre. « Tout d'abord, que veut dire au juste "Ciel pourpre", Sire ?

— C'est le nom de code de mon plan final de bataille. C'est une marche ne dépendant que de la mobilité de mes troupes et de l'effet de surprise, pour prendre possession de Kyoto, débarrasser la capitale des forces du mal qui l'environnent, pour délivrer l'empereur des mains de ceux qui, menés par Ishido, l'ont trompé. Une fois le Fils du Ciel hors de leurs serres, je lui présenterai une pétition pour révoquer le mandat du présent Conseil et obtenir son mandat pour en former un autre qui ferait passer les intérêts du royaume et de l'héritier avant les siens propres. Je serai à la tête de quatre-vingts ou cent mille

hommes, laissant mes terres sans défense, mes flancs à découvert. » Toranaga constata que tous le regardaient, ahuris. Il ne fit pas mention de tous les samouraïs d'élite disséminés au fil des ans dans nombre d'importants châteaux et de provinces, prêts à se révolter pour créer une confusion essentielle à la bonne réalisation du plan. Yabu s'écria : « Mais vous seriez obligé de vous battre à chaque pas du chemin. Ikawa Jikkyu contrôle le Tokaidô sur une centaine de *ri.* Le reste est contrôlé par les forces d'Ishido.

— J'ai de toute façon l'intention de marcher en direction du nord-ouest le long du Koshu-Kaïdô, puis de tomber sur Kyoto en me tenant éloigné des zones côtières. »

Ils se mirent tous à parler, mais Yabu les interrompit : « Sire, le message dit que votre parent, Zataki-san, est déjà passé à l'ennemi ! Votre route du nord est également bloquée. Sa province est à cheval sur le Koshu-Kaïdô. Il va falloir vous battre dans la province de Shinano. C'est une région montagneuse, très rude. Ses hommes sont loyaux. Vous serez taillé en pièces.

— C'est la seule voie de salut. Je suis d'accord, mais il y a trop de gens hostiles sur cette route côtière. »

Yabu jeta un coup d'œil vers Omi. Il aurait aimé pouvoir le consulter. Il détestait ce message et la situation confuse qui régnait à Osaka. Il détestait parler le premier et haïssait surtout ce statut de vassal qu'il avait accepté sur les instances d'Omi.

« C'est votre seule chance, Yabu-san, lui avait dit Omi, pressant.

— La seule façon que vous ayez d'éviter le piège de Toranaga et d'avoir du champ pour manœuvrer… »

Igurashi l'avait interrompu, furieux : « Il vaudrait mieux tomber sur Toranaga tant qu'il a peu d'hommes ici, le tuer et

apporter sa tête à Ishido pendant qu'il en est encore temps.

— Il vaudrait mieux attendre, être patient… » Omi est le meilleur conseiller que j'aie jamais eu, se dit-il. Mais le plus dangereux. Omi est assez habile pour s'emparer d'Izu, si je meurs. Quelle importance cela a-t-il ? De toute façon, nous sommes tous morts. « Vous êtes complètement isolé, dit-il à Toranaga.

— Ai-je encore le choix ? demanda Toranaga.

— Pardon, Sire, combien de temps faudrait-il pour préparer cette attaque ? demanda Omi.

— Elle est prête.

— Izu est prêt également, Sire, dit Yabu. Vos quatre cents hommes, mes seize mille plus le Régiment des mousquets… Est-ce suffisant ?

— Non. "Ciel pourpre" est le plan du désespoir… tout doit être risqué en une seule attaque.

— Vous devez vous lancer dès que les pluies cesseront, insista Yabu.

— Quel choix avez-vous ? Ishido va immédiatement former un nouveau Conseil. Ils ont toujours le mandat. Vous serez récusé, aujourd'hui, demain ou après-demain. Pourquoi attendre et se laisser dévorer ? Peut-être le Régiment des mousquets pourrait-il nous frayer un chemin à travers les montagnes ! Déclarez "Ciel pourpre" ! Tous les hommes jetés dans une grande attaque : c'est la voie du guerrier – digne d'un samouraï, Toranaga-sama. Nos mousquets chasseront Zataki de notre chemin. Que vous réussissiez ou que vous échouiez, quelle importance cela a-t-il ? Notre tentative vivra à jamais ! »

Naga dit : « Oui, mais nous vaincrons… nous vaincrons ! » Les capitaines acquiescèrent, soulagés de voir enfin la guerre sur le point d'éclater. Omi ne dit rien.

Toranaga regarda Buntaro. « Eh bien ?

— Je vous prie de m'excuser, Sire, si je ne donne pas mon opinion. Mes hommes et moi-même nous ferons ce que vous déciderez de faire. Tel est mon devoir. Mon opinion ne vous est d'aucun intérêt.

— J'accepterais cette réponse en des circonstances normales, mais pas aujourd'hui !

— Alors je suis pour la guerre. Yabu-san a raison. Marchons sur Kyoto, aujourd'hui, demain ou quand les pluies cesseront. "Ciel pourpre" ! J'en ai assez d'attendre.

— Omi-san ?

— Yabu-sama a raison, Sire. Ishido tournera le testament du Taikô pour bientôt former un nouveau Conseil. Celui-ci aura le mandat de l'empereur. Vos ennemis applaudiront, la plupart de vos amis hésiteront puis se décideront à vous trahir. Le nouveau Conseil vous récusera et…

— Et "Ciel pourpre" est déclaré ! interrompit Yabu.

— Si Toranaga-sama l'ordonne, oui, mais je ne crois pas que l'ordre de récusation ait une valeur quelconque. Vous pouvez, l'ignorer !

— Pourquoi ? » demanda Toranaga. Toute l'attention de l'auditoire se reporta sur Omi.

« Je suis d'accord avec vous, Sire. Ishido est une plaie, *neh ?* Tout *daimyô* qui accepte de le servir en est une également. Les loyaux sujets connaissent Ishido pour ce qu'il est et savent que l'empereur a été une fois de plus trompé. » Omi avançait prudemment sur des sables mouvants.

« Je crois qu'il a commis une erreur fatale en faisant assassiner sire Sugiyama. Je crois que tous les *daimyôs* vont, à cause de ces crimes horribles, le suspecter de trahison et peu

d’entre eux se plieront aux ordres de “son Conseil”. Vous êtes sauf pour un temps.

— Combien de temps ?

— Les pluies sont encore avec nous pendant deux mois, au moins. Quand les pluies cesseront, Ishido envisagera de vous envoyer Ikawa Jikkyu et sire Zataki, en même temps. Son armée les soutiendra sur la route du Tokaïdô. Entre temps, jusqu’à la fin des pluies, tout *daimyô* qui nourrira un ressentiment quelconque contre un autre *daimyô* ne fera que verser un pourboire à Ishido jusqu’à ce que ce dernier fasse le premier mouvement. À ce moment-là, je crois qu’ils l’oublieront, qu’ils se vengeront et prendront possession des territoires. L’empire sera déchiré comme il l’était avant le Taikô. Mais vous, Sire, vous avez avec Yabu-sama un peu de chance, suffisamment de forces pour tenir les cols menant au Kwanto et à Izu et les défendre contre la première vague que vous écraserez. Je ne crois pas qu’Ishido puisse monter d’autre attaque. Quand Ishido et les autres auront dépensé toute leur énergie, vous et Sire Yabu vous pourrez alors sortir prudemment de derrière vos montagnes et conquérir peu à peu l’empire tout entier.

— À quel moment cela se passera-t-il ?

— À l’époque de vos enfants, Sire.

— Tu proposes une bataille défensive ? demanda Yabu dédaigneusement.

— Je crois que vous êtes tous les deux en sécurité derrière vos montagnes. Attendez, Toranaga-sama, attendez jusqu’à ce que vous ayez plus d’alliés. Tenez les cols. C’est faisable ! Le général Ishido est une peste, mais il n’est pas stupide au point de lancer toutes ses forces dans une seule bataille. Il se cachera dans la forteresse d’Osaka. Pour le moment, nous devons renforcer la sécurité ; nous ne devons pas nous servir de notre Régiment de

mousquets. Nous devons le tenir toujours prêt, jusqu'à ce que vous sortiez de derrière vos montagnes. »

Omi sentait tous ces regards qui le fixaient. Il s'inclina devant Toranaga : « Excusez-moi d'avoir parlé si longtemps, Sire. »

Toranaga l'observa puis jeta un coup d'œil sur son fils. Il se rendit compte de l'excitation retenue du jeune homme et comprit qu'il était temps de le faire fondre sur sa proie. « Naga-san ?

— Ce qu'a dit Omi-san est vrai, dit Naga. Pour la plus grande part, mais je vous conseille d'utiliser ces deux mois à vous faire des alliés pour isoler Ishido un peu plus et, quand les pluies cesseront, d'attaquer sans prévenir… "Ciel pourpre" !

— Tu n'es pas d'accord avec Omi-san sur une guerre de longue durée ?

— Non. Mais n'est-ce pas… » Il se tut.

« Continue, Naga-san. Parle ouvertement.

— Sire, il m'est venu à l'esprit… » Il se tut encore une fois et dit d'un trait : « N'est-ce pas là votre grande chance de devenir shôgun ? Si vous réussissez à vous emparer de Kyoto, si vous obtenez le mandat de l'empereur, pourquoi voulez-vous former un Conseil ? Pourquoi ne pas faire une pétition et l'envoyer à l'empereur pour devenir shôgun ? Ce serait mieux, et pour vous et pour le royaume. » Naga tenta de dissimuler la peur qui transparaissait dans sa voix, car il prêchait la trahison contre Yaemon et la plupart des samouraïs présents. « Je dis que vous devriez être shôgun ! » Il se tourna vers les autres : « Si on laisse échapper cette possibilité… Omi-san, vous avez raison en ce qui concerne une guerre de longue durée, mais je dis que sire Toranaga doit prendre le pouvoir pour pouvoir ensuite le donner. Une guerre de longue durée ruinerait l'empire et le découperait à nouveau en mille fragments ! Qui veut de ça ?

Sire Toranaga doit devenir shôgun, pour faire cadeau de l'empire à Yaemon, à sire Yaemon. L'empire doit d'abord être consolidé. L'occasion ne se représentera plus… » Ses paroles se perdirent. Il redressa le dos, affolé par ce qu'il venait de dire, mais heureux d'avoir dit publiquement ce qu'il avait toujours pensé.

Toranaga soupira : « Je n'ai jamais cherché à devenir shôgun. Combien de fois devrais-je le répéter ? Je soutiens mon neveu Yaemon ainsi que le testament du Taikô. » Il les regarda tous, les uns après les autres. Naga fit la grimace, mais Toranaga lui dit gentiment : « Ton ambition et ton zèle t'excusent. Malheureusement, beaucoup de personnes, plus âgées et plus sages que toi, pensent de même. Il n'en est rien. Il n'y a qu'un seul moyen de régler ce malentendu stupide, c'est de porter Sire Yaemon au pouvoir. C'est ce que j'ai l'intention de faire. » Toranaga se tourna vers Igurashi. « Que me conseillez-vous ? »

Le samouraï borgne s'exécuta : « Je ne suis qu'un soldat. Je ne suis pas un conseiller. Je ne vous pousserais pourtant pas à lancer "Ciel pourpre", surtout si, comme Omi-san le dit, nous pouvons faire la guerre selon nos propres termes. Je me suis battu, il y a plusieurs années, dans la province de Shinano. C'est une région difficile. Sire Zataki était à cette époque-là de notre côté. Je ne voudrais pour rien au monde me battre à nouveau dans cette région, surtout si Zataki est maintenant notre ennemi. Si votre principal allié, Sire Maeda, est susceptible de vous trahir, comment pouvez-vous dresser un plan valable ? Sire Ishido lancera deux ou trois cent mille hommes contre vous tout en en gardant une centaine de mille en réserve à Osaka. Nous n'avons pas assez d'hommes, même avec les mousquets, pour passer à l'attaque. Mais en nous servant de nos mousquets derrière nos montagnes, nous pourrions tenir

les cols éternellement, si tout se passe comme le prévoit Omi-san. Vous avez assez de riz… Le Kwanto ne fournit-il pas la moitié de l'empire ? Au moins un tiers. Nous pourrions vous fournir tout le poisson dont vous auriez besoin. Vous seriez en sécurité. Laissez venir à vous ces petites pestes d'Ishido et d'Ikawa Jikkyu. Vos ennemis se mangeront bientôt entre eux. Sinon, tenez "Ciel pourpre" prêt. Un homme ne peut mourir qu'une seule fois pour son seigneur.

— Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter ? » demanda Toranaga. Personne ne répondit. « Mariko-san ?

— Je n'ai pas à parler ici, Sire, répondit-elle. Je suis sûre que tout ce qui devait être dit l'a été. Me permettez-vous néanmoins de vous poser une question au nom de tous vos conseillers ici présents : que pensez-vous qu'il arrivera ? »

Toranaga choisit ses mots : « Je crois que ce que prévoit Omi-san va effectivement arriver. Le Conseil conservera suffisamment de poids pour rassembler une force alliée invincible. Quand les pluies cesseront, ces troupes seront lancées contre le Kwanto en passant par Izu. Izu et le Kwanto seront engloutis. Les *daimyôs* ne se battront entre eux qu'après ma mort.

— Pourquoi, Sire ? osa demander Omi.

— Parce que j'ai trop d'ennemis, que je suis maître du Kwanto, que j'ai guerroyé pendant quarante ans et que je n'ai jamais perdu une bataille. Ils ont tous peur de moi. Je *sais* que les vautours se rassembleront d'abord pour me détruire. Sachez tous que je suis l'unique obstacle de Yaemon, même si je ne représente pour lui aucune menace. Telle est l'ironie de l'histoire. Ils croient tous que je veux devenir shôgun. Il n'en est rien. C'est une guerre inutile. »

Naga rompit le silence. « Qu'allez-vous faire, Sire ?

— Lancer “Ciel pourpre”, vraisemblablement.

— Mais vous avez dit qu’ils allaient nous dévorer ?

— Ils le feraient… si je leur en donnais le temps. Mais je ne vais pas le leur donner. Nous déclarons la guerre sur-le-champ !

— Et les pluies ?

— Nous arriverons trempés à Kyoto. Puants et mouillés. La surprise, la mobilité, l’audace et le temps font gagner les guerres, *neh ?* Yabu-san avait raison. Les mousquets nous fraieront un passage à travers les montagnes. »

Ils discutèrent pendant une heure de l’importance que devait avoir une guerre pendant la saison des pluies, puis Toranaga les congédia, à l’exception de Mariko. Il ordonna à Naga de faire venir l’Anjin-san.

« Mariko-san, cherchez à savoir, avec tact et discrétion, combien coûterait le contrat de la courtisane Kiku.

— Kiku-san, Sire ?

— Oui.

— Tout de suite ?

— Cette nuit serait bien. » Il la regarda d’un air narquois.

« Son contrat n’est pas forcément pour moi. Il peut être pour l’un de mes officiers.

— Je crois pouvoir vous dire que le prix variera selon la personne, Sire.

— En effet. Mais convenez d’un prix. La fille a bien sûr le droit de refuser quand on lui dira le nom du samouraï. Dites à sa mama-san que Kiku est une dame de première classe de Mishima et non de Yedo, Osaka ou Kyoto, ajouta Toranaga avec un plaisir non dissimulé. Je m’attends donc à payer le prix de Mishima et non ceux pratiqués à Yedo, Osaka ou Kyoto.

— Oui, bien sûr.

— Donnez-moi votre opinion, Mariko-san.

— Je pense que nous sommes en sécurité entre vos mains, tout comme le pays l'est entre vos mains.

— Je veux que vous me parliez sérieusement.

— Je vous parle sérieusement, Sire. Tout ce que vous faites est bien. Par la Mado… Oui, par la Madone, je vous jure que je le pense.

— Très bien, mais je veux quand même votre opinion.

— Vous devriez tout d'abord amener secrètement Sire Zataki de votre côté. Je serais étonnée que vous ne sachiez déjà comment vous y prendre. Vous avez certainement scellé un pacte avec votre demi-frère. Vous lui avez soufflé cette "défection" pour mettre Ishido dans une fausse position. Vous n'attaquerez jamais le premier. Vous ne l'avez jamais fait. Vous avez toujours préconisé la patience. Ordonner "Ciel pourpre" publiquement n'est qu'une diversion supplémentaire de votre part. Je suis certaine que vous devez faire ce que vous comptiez faire : feindre le lancement de "Ciel pourpre" et ne jamais mettre le plan à exécution. Ishido ne saura plus où il en est, car il est évident que ses espions vont lui faire part de votre plan. Il va devoir éparpiller ses troupes, dans le mauvais temps, pour parer à une menace qui ne se concrétisera jamais. Vous utiliserez ces deux mois à vous faire des alliés, à miner les alliances d'Ishido, à briser la coalition par n'importe quel moyen. Vous devez, bien sûr, essayer d'attirer Ishido hors de la forteresse. Si vous n'en faites rien, Sire, il gagnera. Vous perdrez, du moins, le shôgunat. Vous…

— Je me suis expliqué clairement à ce sujet. » Toranaga était vert de rage. « Vous ne savez pas ce que vous dites. »

Mariko dit d'un air désinvolte : « Je dois vous confier des secrets, Sire, à cause des otages. C'est un couteau dans votre laie.

— Qu'en est-il des otages ?

— Un peu de patience, je vous en prie, Sire. Il se peut que je ne puisse plus vous parler de cette façon que l'Anjin-san appelle "une conversation intime, ouverte, à l'anglaise". Vous n'êtes jamais seul comme vous l'êtes à présent. Je vous prie d'excuser mes mauvaises manières. » Mariko rassembla ses idées et poursuivit : « Mon opinion est que Naga-san a entièrement raison. Vous devez devenir shogun, *sinon vous aurez manqué à votre devoir vis-à-vis de l'empire et des Minowara.*

— Comment osez-vous dire une telle chose ? »

Mariko garda son calme. La colère sous-jacente de Toranaga ne la touchait pas. « Je vous conseille d'épouser la dame Ochiba. Il y a encore huit années avant que Yaemon n'hérite légalement. C'est une éternité ! Qui sait ce qui peut arriver en huit mois. Imaginez-en huit ans !

— Toute votre famille peut disparaître en huit jours !

— Oui, Sire, mais cela n'a rien à voir avec vous, votre devoir ou le royaume. Naga-san a raison. Vous devez prendre le pouvoir pour pouvoir le donner. » Elle ajouta hors d'haleine et d'un air faussement grave : « Votre fidèle conseiller peut-il aller maintenant se faire seppuku ou doit-il seulement le faire plus tard ? » Elle fit semblant de s'évanouir. Toranaga éclata de rire devant son incroyable effronterie et tapa du poing sur le sol. Quand il put parler, il ânonna : « Je ne vous comprendrai jamais, Mariko-san.

— Mais vous me comprenez très bien, Sire, dit-elle en s'essuyant le front. Vous avez la gentillesse de permettre à votre dévoué vassal de vous faire rire, de faire entendre ses requêtes,

de dire ce qui doit et devait être dit. Excusez mon impertinence, je vous en prie.

— Pourquoi le devrais-je ? Pourquoi ? » Toranaga lui souriait.

« À cause des otages, Sire.

— Ah, les otages. » Il redevint sérieux.

« Je dois me rendre à Osaka, Sire.

— Oui, je sais. »

38

Accompagné par Naga, Blackthorne descendit la colline d'un air triste et se dirigea vers les deux silhouettes assises sur des *futons* au milieu du cercle des sentinelles. Au-delà de ce cercle, les flancs des montagnes s'élevaient vers le ciel nuageux. La journée était triste et lourde. Blackthorne avait mal à la tête d'avoir trop pensé à Mariko, de s'être trop rongé à son sujet. Il la reconnut et sa détresse disparut.

Il était venu plusieurs fois chez Omi pour voir Mariko ou prendre de ses nouvelles. Les samouraïs l'avaient toujours renvoyé poliment, mais fermement. Omi lui avait dit en tant que *tomodashi,* en tant qu'ami, que Mariko allait très bien.

Fujiko était allée plusieurs fois la voir. Elle était chaque fois revenue en disant également que Mariko allait très bien. Elle ajoutait à chaque fois l'inévitable : « Ne vous inquiétez pas, Anjin-san. Vous comprenez ? » Quant à Buntaro, il agissait comme si rien ne s'était passé. Blackthorne avait été pris de l'aube au crépuscule par les séances d'entraînement accéléré. Il avait dû faire abstraction de son sentiment de frustration en essayant d'instruire les samouraïs et en se démenant comme un beau diable pour apprendre leur langue. À la tombée de la nuit, il était épuisé, en sueur et trempé jusqu'aux os. Il ne s'était jamais senti aussi seul.

Il s'assit en tailleur face à Toranaga. La brise légère faisait voleter son kimono. Il écouta l'air absent, répondit. Rien n'était important. La guerre est imminente, disait-elle. Quand ? lui avait-il demandé. Très bientôt. Vous allez partir immédiatement et faire un bout de chemin avec moi, Anjin-san, parce que je

vais à Osaka. Mais vous, vous allez à Yedo par la route pour préparer votre bateau à cette guerre… Un silence de mort s'abattit tout à coup sur eux. La terre se mit à trembler.

Il sentit ses poumons sur le point d'éclater. Chaque fibre de son être hurlait d'effroi. Il essaya de se mettre debout, mais n'y parvint pas. Toranaga et Mariko s'agrippaient désespérément au sol, de leurs pieds et de leurs mains. Le grondement roulant venait du ciel et de la terre. Il les cernait, de plus en plus terrifiant, à leur crever les tympans. Ils ne firent plus qu'un avec la fureur. Il s'arrêta un instant, mais reprit aussitôt. Blackthorne sentit qu'il allait vomir. Il cracha pour débarrasser sa bouche de ce goût amer. Il s'agrippait à la terre, le corps parcouru de haut-le-cœur. Une avalanche de rochers dégringola avec fracas du sommet de la montagne, au nord, dans la vallée. Une partie du camp des samouraïs disparut. Blackthorne s'entendit hurler, mais aucun son ne sembla sortir de sa bouche. La secousse cessa.

La terre était à nouveau ferme, comme elle l'avait toujours été. Ses mains, ses genoux et son corps tremblaient sans qu'il puisse les contrôler. Il essaya de les calmer et reprit sa respiration.

La terre se remit à gronder. La deuxième secousse commença. Elle fut plus violente. La terre s'entrouvrit à l'autre bout du plateau et la crevasse béante se dirigea vers eux à une incroyable vitesse, passa à cinq pas et poursuivit sa course. Blackthorne vit Toranaga et Mariko au bord de ce gouffre. Il vit, comme dans un cauchemar, Toranaga vaciller, Blackthorne sortit de sa stupeur et se précipita. Sa main droite saisit la ceinture de Toranaga. La terre tremblait comme une feuille dans la rafale. La crevasse faisait vingt pas de profondeur sur dix de large. Une odeur de mort s'en dégageait. De la boue et

des rochers tombèrent dans cet abîme, emmenant Toranaga et Blackthorne dans leur chute. Blackthorne se débattit pour s'assurer un appui. À moitié assommé, Toranaga planta ses orteils dans la paroi et tiré par Blackthorne, se hissa hors de la crevasse. Ils s'étendirent tous les deux sur le sol, haletants, enfin saufs. À ce moment-là, une autre secousse se produisit. La terre se rouvrit. Mariko hurla, en essayant de se mettre hors champ, mais cette nouvelle crevasse la happa. Blackthorne rampa jusqu'au bord. Les secousses mineures le déséquilibraient. Il vit Mariko qui tremblait sur une corniche, quelques pas en dessous. L'ouverture faisait trente pas de profondeur. Il se laissa glisser. La boue et les pierres l'aveuglaient. Il saisit Mariko, la poussa à l'abri sur une autre corniche. Ils cherchaient tous deux leur équilibre quand une nouvelle secousse fit s'effondrer la corniche. Ils étaient perdus. La main de fer de Toranaga agrippa alors la ceinture de Blackthorne, stoppant ainsi leur descente aux abîmes.

« Pour l'amour de Dieu… », hurla Blackthorne. Ses bras étaient déchirés de douleur. Il cherchait un point d'appui. Toranaga le retint jusqu'à ce qu'ils soient saufs sur une arête étroite. À ce moment-là, la ceinture craqua. Toranaga se mit en hâte à l'abri, leur criant de faire vite, car la crevasse se refermait. Blackthorne et Mariko étaient encore très loin dans le goulet. Toranaga ne leur était plus d'aucun secours. La terreur prêta à Blackthorne une force inhumaine. Il parvint à arracher Mariko à cette tombe et la hissa vers le sommet de la crevasse. Toranaga se saisit du poignet de Mariko et la ramena sur le bord. Blackthorne tenta de la suivre, mais la paroi s'effondra et il retomba au fond. La paroi opposée s'avançait dans un craquement sinistre. Il crut qu'il était pris au piège, mais parvint à se dégager. Il se retrouva, allongé sur le bord, la

moitié du corps suspendu dans le vide. Ses poumons cherchaient l'air. La crevasse se refermait. Elle s'arrêta subitement. Six pas de large, huit de profondeur. Tout tremblement cessa ; la terre se raffermit, le silence retomba. Ils attendirent à quatre pattes que l'horreur recommence. Blackthorne se releva. La sueur coulait sur tout son corps.

« Iyé ! » Toranaga lui fit signe de se remettre par terre. Il avait le visage barbouillé de terre. Une blessure à la tempe, là où sa tête avait cogné contre un rocher.

Les gardes se relevèrent et accoururent vers Toranaga.

« Iyé ! cria-t-il. Attendez ! »

Ils obéirent et se remirent à quatre pattes. L'attente parut éternelle. Puis un oiseau prit son envol et partit à tire-d'aile en piaillant. Un autre le suivit. Blackthorne s'assit sur ses talons. « Est-ce terminé ? »

Mariko ne répondit pas. Elle était hypnotisée par la crevasse. Il se dirigea vers elle en titubant : » ça va ?

— Oui… oui », dit-elle, hors d'haleine. Son visage était maculé de boue, son kimono sale et déchiré. Il l'aida à s'éloigner du bord. Elle était encore étourdie. Blackthorne regarda Toranaga : « *Ikaga desu ka ? »* Toranaga était incapable de parler. Sa poitrine lui faisait mal. Ses bras et ses jambes étaient lacérés. Il pointa le doigt. La crevasse qui l'avait à moitié englouti n'était plus maintenant qu'un fossé étroit, qui s'élargissait un peu plus au nord, mais n'était pas aussi large ni aussi profond qu'il l'avait été quelques instants auparavant. Blackthorne haussa les épaules : « *Karma ! »*

Après de difficiles efforts, Toranaga dit : « La peste soit sur le *karma,* sur le tremblement de terre. La peste soit sur ce fossé. J'ai perdu mes épées ! »

Blackthorne éclata de rire, heureux et soulagé d'être toujours vivant. Toranaga se mit à rire lui aussi et leur hilarité gagna Mariko à son tour.

Toranaga se releva, avec mille précautions. Repris par l'amour de la vie, il se mit à faire le clown près du fossé. Il s'arrêta, fit signe à Blackthorne de le rejoindre. Il se plaça au-dessus du fossé, jambes écartées, entrouvrit son pagne et, dans un énorme éclat de rire, dit à Blackthorne d'en faire autant. Blackthorne obéit et les deux hommes essayèrent de pisser. Mais rien ne vint, pas même une gouttelette. Blackthorne s'assit pour retrouver ses forces, les mains tendues en arrière, posées sur le sol. Il se tourna vers Mariko : « Le tremblement de terre est-il vraiment fini, Mariko-san ?

— Jusqu'à la prochaine secousse, *neh ? »* Elle continuait d'enlever la boue qui souillait ses mains et son kimono.

« C'est toujours comme ça ?

— Parfois, c'est plus faible. Parfois, il y a une autre secousse au bout d'un jour ou d'une demi-journée. Parfois, il n'y a qu'une secousse. On ne peut pas savoir, Anjin-san. C'est fini jusqu'à ce que ça recommence, *karma, neh ? »* Les gardes les observaient, immobiles. Ils attendaient un ordre de Toranaga. Au nord, le feu faisait rage dans le bivouac improvisé. Les samouraïs se battaient contre les flammes et fouillaient les rochers à la recherche des cadavres. Igurashi avait disparu. La terre l'avait englouti. Toranaga, brusquement sérieux, dit : « *Domo,* Anjin-san*, neh ? Domo.*

— *Dozo,* Toranaga-sama. *Nané mo. Hombun, neh ?* Ce n'est rien – devoir. »

Puis, comme il ne savait pas assez de mots et qu'il voulait être clair et précis, il dit : « Mariko-san, veuillez expliquer que je crois savoir ce que sire Toranaga et vous-même voulez dire par

karma. Des tas de choses me semblent plus clairs. Je ne sais pas pourquoi… peut-être parce que je n'ai jamais eu aussi peur. Ça m'a peut-être éclairci les idées, car je n'ai jamais pensé aussi clairement. Nous étions presque morts, il y a quelques instants. L'inquiétude et la nausée étaient inutiles, n'est-ce pas ? *Karma.* Oui, je sais maintenant ce qu'est le *karma.*

— Oui. » Elle traduisit à Toranaga.

« Il dit : "Très bien, Anjin-san. *Karma* est le début du savoir. La patience est très importante. Les hommes forts sont ceux qui sont patients. La patience, c'est ne pas se laisser aller aux sept émotions : haine, adoration, joie, angoisse, colère, peine, peur. Si vous ne vous laissez pas aller à ça, vous serez *patient.* Vous saisirez alors très vite les différentes facettes des choses et vous serez en harmonie avec l'éternité".

— Vous croyez ça, Mariko-san ?

— Tout à fait. J'essaie moi aussi d'être patiente, mais c'est difficile.

— Je suis d'accord avec vous. C'est aussi le *wa,* votre harmonie, votre "tranquillité", *neh ?*

— Oui. Voilà. Votre âge s'est de nouveau envolé. » Elle ajouta en latin : « Vous voilà de nouveau vous-même, mieux qu'avant !

— Vous êtes belle comme toujours. » Ses yeux brillèrent et elle évita de rencontrer le regard de Toranaga.

Blackthorne s'en rendit compte et prit note de sa prudence. Il se leva et alla jeter un coup d'œil dans la crevasse aux parois pleines d'aspérités. Il sauta dedans avec précaution et disparut.

Mariko se leva, affolée, mais Blackthorne refit très vite surface. Il tenait l'épée de Fujiko à la main. Elle était encore dans son fourreau. Sa courte épée avait disparu.

Il s'agenouilla devant Toranaga et lui offrit son épée. « *Dozo,* Toranaga-sama. *Kara samouraï ni samouraï, neh ?* D'un

samouraï à un autre.

— *Domo,* Anjin-san. » Le seigneur du Kwanto accepta l'épée et la ficha dans sa ceinture, puis il sourit, se pencha et frappa sur l'épaule de Blackthorne : « *Tomo, neh ?* Ami, n'est-ce pas ? »

— *Domo. »* Blackthorne détourna le regard. Son sourire disparut. Une colonne de fumée s'élevait au-dessus du tertre qui abritait le village. Il demanda tout de suite la permission à Toranaga de se retirer pour aller voir si rien n'était arrivé à Fujiko.

« Il vous y autorise, Anjin-san. Nous devons le retrouver à la forteresse au coucher du soleil, pour le repas du soir. Il veut encore aborder quelques sujets de discussion avec vous. »

Blackthorne retourna au village. Il était dévasté. Mais les bateaux étaient intacts. De nombreux incendies brûlaient encore. Les habitants charriaient des seaux de sable et des seaux d'eau. Il tourna le coin de la rue. La maison d'Omi penchait sur un côté. La sienne n'était plus que cendres.

39

Fujiko était blessée. Nigatsu, sa servante, était morte. La première secousse avait fait s'écrouler les piliers centraux de la maison et se répandre les charbons du feu de la cuisine. Fujiko et Nigatsu avaient été faites prisonnières par l'une des poutres et les flammes avaient transformé Nigatsu en torche vivante. Fujiko avait pu se libérer. Elle gisait à demi consciente sur l'un des *futons* sauvé de l'incendie. Quand elle vit que Blackthorne était indemne, elle faillit pleurer. « Je remercie Bouddha, Anjin-san. Vous n'êtes pas blessé », dit-elle faiblement.

Elle essaya de se relever, mais il la pria de ne pas bouger. Elle avait les jambes et le bas du dos sévèrement brûlés. Un docteur s'occupait d'elle et lui mettait des pansements calmants, trempés dans un mélange de thé et d'herbes.

« *Shigata ga nai* », dit le docteur. Il ordonna aux servantes de changer les pansements régulièrement et donna à Blackthorne des herbes pour ses écorchures en lui disant qu'il reviendrait bientôt. Puis il monta la pente et se rendit dans la maison d'Omi.

Blackthorne se tenait à l'entrée du jardin. Les flèches de Buntaro étaient toujours fichées dans le pilier gauche. Il en toucha une, d'un air absent, ordonna à une servante d'apporter du thé et retourna auprès de Fujiko. Il l'aida à boire, lui tint la main jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Les serviteurs essayaient de sauver tout ce qui pouvait l'être. Ils travaillaient rapidement, aidés par quelques habitants. Ils savaient que les pluies allaient bientôt commencer. Quatre hommes construisaient un abri temporaire.

Un samouraï grimpa la colline. Il apportait un message de Toranaga. Blackthorne et Fujiko devaient venir dormir à la forteresse jusqu'à ce que la maison soit reconstruite. Deux palanquins arrivèrent. Blackthorne souleva doucement Fujiko, l'allongea dans l'un d'eux, l'abandonna aux bons soins des servantes et renvoya son palanquin en disant qu'il allait les rejoindre.

La pluie se mit à tomber. Il s'assit sur une pierre dans le jardin qui lui avait procuré tant de plaisir et qui n'était plus que décombres. Le petit pont était rompu, l'étang détruit et le ruisseau avait disparu.

Ses oreilles lui dirent de revenir à lui. Il leva la tête. Omi l'observait, assis sur les talons. Il pleuvait toujours. Omi portait un kimono propre sous un manteau de pluie en paille de riz et avait un chapeau conique en bambou.

« *Karma,* Anjin-san, dit-il en montrant les décombres fumants.

— *Yoi.* » Omi lui montra sa maison : « *Watakushi no yuya wa hakaisarete imasen ostukai ni narimasen ka ?* Mes bains n'ont pas été endommagés. Voulez-vous en profiter ?

— *Ah, so desu ! Domo,* Omi-san. » Blackthorne, reconnaissant, le suivit le long d'un sentier sinueux jusque dans la cour. Des serviteurs et des habitants du village, sous la surveillance de Mura, martelaient et clouaient, sciaient et réparaient. Les piliers centraux étaient déjà en place. Omi lui expliqua par signes que les serviteurs s'étaient débrouillés pour étouffer le feu. » Dans un jour ou deux, la maison sera debout, lui dit-il. Aussi belle qu'avant. La vôtre demandera plus de temps, une semaine peut-être, Anjin-san. Ne vous inquiétez pas, Fujiko-san est une très bonne maîtresse de maison. Elle aura tout arrangé

financièrement avec Mura en un rien de temps et votre maison sera plus belle que jamais. On m'a dit que Fujiko-san était brûlée ? Ça arrive parfois, mais il ne faut pas s'inquiéter, car nos docteurs s'y connaissent en brûlures. Les rizières ont été à peine touchées et le système d'irrigation est intact. Les bateaux n'ont pas été endommagés. C'est également très important. Seuls cent cinquante-quatre samouraïs ont été tués par l'avalanche. Ce n'est pas énorme, *neh ?* Quant au village… une semaine et il n'y paraîtra plus. Cinq paysans et quelques enfants ont été tués. Rien du tout. Anjiro a eu beaucoup de chance. On m'a dit que vous aviez sauvé Toranaga-sama de la mort. Nous vous sommes tous reconnaissants, Anjin-san. Si nous l'avions perdu… Sire Toranaga dit qu'il a accepté votre épée… Vous avez beaucoup de chance. C'est un très grand honneur. Oui. Votre *karma* est très bon, très fécond. Nous vous remercions beaucoup. Nous parlerons plus longtemps après votre bain. Je suis heureux de vous avoir comme ami. »

Les serviteurs escortèrent Blackthorne jusqu'aux bains. Fujiko va aller mieux. J'ai eu de la chance d'être là pour sortir Toranaga de ce mauvais pas, pour sauver Mariko. J'ai de la chance que Toranaga ait été là pour nous sortir de la crevasse, tous les deux.

Un abri avait été temporairement installé dans un coin du jardin. Omi l'y attendait en compagnie d'une vieille femme édentée.

« Asseyez-vous, Anjin-san, dit Omi.

— Merci pour vêtements, dit Blackthorne dans un japonais hésitant.

— N'en parlons plus, je vous en prie. Voulez-vous du thé ou du saké ?

— Thé, merci.

— Je vous présente ma mère. » Il était clair qu'Omi avait une adoration pour elle. Blackthorne la salua.

« C'est un honneur pour moi, Anjin-san, dit-elle.

— Merci, mais honneur est pour moi.

— Nous avons été si désolés de voir brûler votre maison, Anjin-san.

— Faire quoi ? C'était le *karma, neh ?*

— Oui, c'était le *karma.* » La vieille femme détourna le regard et se renfrogna : « Dépêchez-vous ! L'Anjin-san veut son thé bouillant ! »

La fille qui accompagnait la servante lui coupa la respiration. Il se souvint d'elle. N'était-ce pas cette fille qu'il avait vue avec Omi, la première fois, quand il traversait le village pour aller s'embarquer sur la galère ?

« Voici ma femme, dit Omi avec précision et élégance.

— Très honoré, répondit Blackthorne.

— Veuillez excuser sa lenteur, dit la mère d'Omi. Le thé est-il assez chaud pour vous ?

— Merci. Délicieux. » Blackthorne avait noté que la mère d'Omi n'avait pas utilisé le nom de la jeune femme comme elle aurait dû le faire. Il n'en fut pas surpris, car Mariko lui avait déjà parlé de la position dominante qu'occupaient les belles mères dans la société japonaise.

En regardant la belle-mère de Midori, Blackthorne se rappela que cette vieille harpie avait droit de vie ou de mort, de divorce ou de dégradation sur elle, pourvu que son mari, chef de la maison, soit d'accord. De toute façon, Omi lui obéirait.

Midori était gracieuse. Elle avait un visage ovale, une épaisse chevelure soyeuse. Elle était beaucoup plus belle que Mariko, mais n'en avait ni la flamme ni la force intérieure.

Omi dit : « Mère, j'ai beaucoup de chance d'avoir l'Anjin-san comme ami.

— Nous avons tous de la chance, répondit-elle.

— Non, moi j'ai la chance, dit Blackthorne. J'ai la chance avoir amis famille de Kasigi Omi-san. » Nous mentons tous, pensa Blackthorne, mais je ne sais pas pourquoi vous mentez. Pour ma part, je mens pour me préserver et parce que c'est la coutume. Mais je n'ai pas oublié…

Un groupe de cavaliers monta la pente, Naga à leur tête. Il sauta de cheval et traversa le jardin. Tous les villageois s'arrêtèrent de travailler et se mirent à genoux. Il leur fit signe de continuer leur travail.

« Désolé de vous déranger, Omi-san, mais Sire Toranaga m'envoie.

— Je vous en prie. Vous ne me dérangez pas. Joignez-vous nous. »

Midori céda immédiatement son coussin en s'inclinant profondément.

« Voulez-vous du thé, du saké, Naga-sama ? »

Naga s'assit. « Ni l'un ni l'autre. Je n'ai pas soif. Merci.

— Comment va Sire Toranaga ? demanda Omi.

— Très bien. Vous nous avez rendu un très grand service, Anjin-san. Je vous remercie personnellement.

— Le devoir, Naga-san. Peu de chose. Sire Toranaga m'a sorti de… m'a sorti de terre également.

— Oui, mais c'était après. Je vous remercie beaucoup.

— Puis-je faire quelque chose pour sire Toranaga, Naga-san. » L'étiquette permettait enfin à Omi d'en venir au vif du sujet.

Il voudrait vous voir après le souper. Une réunion au sommet aura lieu à ce moment-là. – J'en serai très honoré.

— Vous devez me suivre maintenant, Anjin-san. S'il vous plaît.

— Bien sûr. C'est un honneur pour moi. »

Blackthorne se retrouva à cheval et ils descendirent la colline au petit galop. « Anjin-san.

— *Hai ?*

— Je vous remercie de tout cœur d'avoir sauvé Sire Toranaga. Permettez-moi d'être votre ami… » Il proféra encore quelques mots que Blackthorne ne comprit pas.

« Toranaga-sama dit que toute la poudre à canon et toutes les munitions ont été réembarquées sur votre bateau, Anjin-san, avant de partir pour Yedo. Combien de temps vous faudrait-il pour reprendre la mer ?

— Tout dépend de l'état du bateau. Si les hommes l'ont caréné en ont pris soin, si le mât a été remplacé, etc. Sire Toranaga est-il au courant de l'état du bateau ?

— Le bateau semble en état, dit-il, mais il n'est pas marin. Il n'en est donc pas certain. Il n'est pas remonté à bord depuis qu'il a été remorqué jusqu'à Yedo et qu'il a donné des instructions pour qu'on le répare. En supposant que le bateau soit en excellent état de marche, combien de temps vous faudrait-il pour être prêt pour la guerre ? »

Blackthorne eut un coup au cœur. « Contre qui est-ce que je me bats, Mariko-san ?

— Sire Toranaga demande contre qui vous aimeriez vous battre ?

— Contre le Vaisseau noir », répondit Blackthorne immédiatement. Il espérait que c'était le bon moment pour exposer le plan qu'il avait ourdi ces derniers jours. Il espérait

que le fait d’avoir sauvé Toranaga le matin lui donnait le privilège d’éviter les écueils.

« Quoi ? s’exclama Mariko, surprise.

— Le Vaisseau noir. Dites à sire Toranaga qu’il n’a qu’à me donner ses lettres de marque et je ferai le reste. Avec mon bateau et un tout petit peu d’aide…, nous partageons le butin et la soie. »

Elle éclata de rire. Toranaga ne broncha pas.

« Mon… mon maître dit que ce serait un acte de guerre impardonnable contre une nation amie. Les Portugais sont essentiels au Japon.

— Oui, c’est vrai… pour le moment. Mais je crois qu’ils sont ses ennemis, tout comme ils sont les miens. Quels que soient les services qu’ils vous rendent, nous pouvons faire mieux qu’eux et à moindre prix.

— Peut-être, mais il ne croit pas que la Chine voudra commercer avec vous. Les Anglais pas plus que les Néerlandais n’occupent encore de position forte en Asie et nous avons besoin de la soie. Nous en avons continuellement besoin.

— Il a raison, bien sûr, mais dans un an ou deux la situation va changer. Il en aura alors la preuve. Je suggère autre chose. Je suis déjà en guerre avec les Portugais. Au-delà de la limite des trois miles se trouvent les eaux internationales. Avec mes lettres de marque, je peux légalement arraisonner le Vaisseau noir, en faire ma prise et aller de port en port pour vendre la cargaison. Ce sera facile avec mon bateau et mon équipage. Dans quelques semaines ou quelques mois, je pourrai livrer le Vaisseau noir, avec toute sa cargaison, à Yedo. La moitié de la valeur sera… une taxe portuaire.

— Il dit que ce qui vous arrive avec vos ennemis en pleine mer ne l’intéresse pas. La mer appartient à tout le monde, mais

ce pays est nôtre et nos lois ne peuvent être transgressées.

— Oui. » Blackthorne savait que sa course était dangereuse, mais son intuition lui disait qu'il avait choisi le bon moment et que Toranaga mordait à l'hameçon. « Ce n'était qu'une suggestion. Sire Toranaga m'a demandé contre qui j'aimerais me battre. Excusez-moi, mais il est bon, de temps à autre, de dresser des plans pour parer à toute éventualité. Je crois qu'en cela les intérêts de Sire Toranaga sont les miens. »

Mariko traduisit, Toranaga grogna et parla brièvement. « Sire Toranaga apprécie les suggestions intelligentes, Anjin-san, mais cela est ridicule. Même si vos intérêts étaient semblables, et en vérité ils ne le sont pas, comment pourriez-vous attaquer un si gros bateau avec neuf hommes ?

— Je ne le ferais pas. Il me faut un nouvel équipage, Mariko-san. Quatre-vingts ou quatre-vingt-dix marins et canonniers expérimentés. Je les trouverai à Nagasaki sur des bateaux portugais. Il faut qu'il y ait quelques Français, un Anglais ou deux si j'ai de la chance, quelques Allemands ou Hollandais. Renégats pour la plupart. J'ai besoin d'un sauf-conduit jusqu'à Nagasaki, d'une protection et d'un peu d'argent ou d'or. On trouve toujours des marins prêts à signer pour quelques ducats et une part de butin.

— Mon maître dit que celui qui commanderait un tel navire dans une attaque devrait être fou.

— Je suis d'accord, mais il me faut un équipage si je veux prendre la mer.

— Serait-il possible d'entraîner nos samouraïs à devenir des loups de mer et des canonniers ?

— Sans problème, mais ça prendrait des mois. Ils seraient prêts l'année prochaine, mais il n'y aurait aucune chance de prendre le Vaisseau noir cette année.

— Sire Toranaga dit qu'il n'a nullement l'intention d'attaquer le Vaisseau noir des Portugais, cette année ou l'année prochaine. Ils ne sont pas ses ennemis et il n'est pas en guerre avec eux.

— Je le sais, mais je suis en guerre avec eux. Excusez-moi. Ce n'est qu'une discussion, mais il me faut quelques hommes pour prendre la mer et être au service de Sire Toranaga, s'il le désire. »

Ils étaient dans les appartements privés de Toranaga qui donnaient sur le jardin. La forteresse avait été épargnée par le tremblement de terre. La nuit était humide et étouffante. La fumée s'élevait paresseusement des bâtons d'encens et faisait fuir les moustiques.

« Sire Toranaga ne pense pas que vous puissiez capturer le Vaisseau noir avec quatre-vingt-dix hommes.

— Je peux le prendre de vitesse et le couler, avec *Érasme.* Je sais, bien sûr, que ce ne sont que des mots, Mariko-san. Pourtant, si j'avais le droit d'attaquer mon ennemi, je mettrais avec la marée, voile sur Nagasaki. Si le Vaisseau noir était déjà au port, je hisserais mes pavillons de combat et je resterais au large pour lui bloquer le passage. Je le laisserais finir ses opérations commerciales puis, quand le vent serait suffisant pour son voyage de retour, je ferais semblant d'avoir besoin de ravitailler et je le laisserais sortir, prendre quelques lieues d'avance, car nous allons plus vite que lui. Mes canons feraient le reste. Une fois qu'il aurait amené ses couleurs, j'amarinerais ma prise et la ramènerais à Yedo. Il a presque quatre cents tonnes d'or à son bord.

— Pourquoi le capitaine ne saborderait-il pas son navire une fois que vous l'aurez battu, si vous le battez, et avant que vous ne l'amariniez ?

— Habituellement… » Blackthorne allait dire « L'équipage se mutine si le capitaine est un fanatique, mais je n'en ai jamais rencontré d'aussi fou. La plupart du temps, vous faites un marché avec le capitaine… Épargner leurs vies, leur donner une petite part du butin et un mouillage sûr dans le port le plus proche. Mais cette fois-ci, il faudrait marchander avec Rodrigues. Je le connais et je sais ce qu'il fera. » Mais il préféra ne pas révéler son plan. Il vaut mieux laisser les barbares et leurs habitudes de barbares aux barbares, se dit-il. « Habituellement, le bateau vaincu abandonne, Mariko-san. C'est l'une nos coutumes navales : éviter des pertes humaines inutiles.

— Sire Toranaga dit que c'est une coutume dégoûtante. Il interdirait toute reddition s'il avait une marine. Et si le bateau n'était pas encore au port ?

— Je balaierais les mers pour l'accrocher à quelques lieues, dans les eaux internationales. Il serait plus facile à capturer parce que très chargé, mais plus difficile à ramener à Yedo. Quand est-il attendu ?

— Mon maître ne sait pas. D'ici trente jours, peut-être. Le bateau doit arriver plus tôt. »

Blackthorne savait qu'il était très proche du but. « Il faut donc le bloquer et le capturer à la fin de la saison. »

Elle traduisit et Blackthorne crut lire la déception sur le visage de Toranaga.

« Il existerait un autre moyen si nous étions en Europe. Nous pourrions naviguer de nuit et le prendre de force, par surprise. »

Toranaga raffermit sa main sur le pommeau de son épée.

« Vous oseriez faire la guerre dans *notre* pays contre *vos* ennemis ? »

Les lèvres de Blackthorne étaient sèches. « Non, ce n'est qu'une supposition. Mais si l'état de guerre existait entre sire Toranaga et les Portugais, s'il désirait leur faire beaucoup de mal, ce serait une façon. Si j'avais deux ou trois cents combattants bien disciplinés, un bon équipage et l'*Érasme,* ce serait facile d'aborder le Vaisseau noir et de l'emmener au large. Toranaga-sama pourrait même choisir l'heure et la date de l'attaque-surprise. »

Long silence.

« Sire Toranaga dit que nous ne sommes pas en Europe, aucun état de guerre n'existe et n'existera jamais entre lui et les Portugais.

— Bien sûr. Un dernier point, Mariko-san ! Nagasaki n'est pas sous le contrôle de Sire Toranaga, n'est-ce pas ?

— Non, Anjin-san. C'est Sire Harima qui contrôle le port et l'arrière-pays.

— Les Jésuites ne contrôlent-ils pas en pratique le port et tout le commerce ? » Blackthorne nota sa mauvaise volonté à traduire. « N'est-ce pas la vérité, Mariko-san ? Sire Harima n'est-il pas catholique ? Kyushu n'est-elle pas en grande partie catholique ? Les Jésuites ne contrôlent-ils donc pas, d'une certaine façon, toute l'île ?

— Le christianisme est une religion. Les *daimyôs* contrôlent leurs propres provinces, Anjin-san.

— Mais on m'a dit que Nagasaki était propriété des Portugais. On m'a dit qu'ils y agissaient comme si ce sol leur appartenait. Le père de Sire Harima n'a-t-il pas vendu ces terres aux Jésuites ? »

La voix de Mariko se fit tranchante. « Oui, mais le Taikô a repris ces terres. Aucun étranger n'a le droit d'en posséder dans ce pays.

— Le Taikô n'a-t-il pas laissé les édits tomber en désuétude ? Ainsi, aujourd'hui, rien n'arrive à Nagasaki sans le consentement des Jésuites. Les Jésuites ne contrôlent-ils pas tout le commerce maritime de Nagasaki ? Ne négocient-ils pas tous les marchés et n'agissent-ils pas comme vos intermédiaires ? »

— Vous êtes bien informé, Anjin-san, dit-elle sèchement.

— Peut-être Sire Toranaga devrait-il enlever le contrôle de ce port à l'ennemi. Peut-être…

— Ce sont vos ennemis, Anjin-san, pas les nôtres, dit-elle, mordant enfin à l'hameçon. Les Jésuites sont…

— *Nan ja ? »*

Elle se tourna vers Toranaga et lui expliqua ce qu'ils venaient de se dire. Quand elle eut fini, il lui parla très sévèrement.

« Hai », dit-elle plusieurs fois en le saluant. Elle eut un sourire forcé, furieuse de s'être laissé prendre.

« Notre maître demande pourquoi vous posez tant de questions sur sire Harima et Nagasaki.

— Pour lui montrer simplement que le port de Nagasaki est contrôlé par des *étrangers.* Par les *Portugais.* Selon la loi qui me gouverne, j'ai le droit d'attaquer l'ennemi là où il se trouve.

— Mais ce n'est pas "n'importe où", dit-il. C'est le pays des dieux ici, et une telle attaque y est impensable. – Je suis d'accord. Mais si jamais Sire Harima ou les Jésuites devenaient hostiles, ce serait bien là un moyen de les chasser.

— Sire Toranaga dit qu'il ne permettra jamais, pas plus que ne le permettrait n'importe quel *daimyô,* l'attaque d'une nation étrangère contre une autre sur le sol japonais, ou l'assassinat *d'un* des nôtres par eux. Pour ce qui est de trouver des combattants et un équipage, ce serait tâche facile pour quelqu'un parlant japonais. Il y a beaucoup de *wako* à Kyushu.

— *Wako ?*

— Oh, excusez-moi. Ce sont les corsaires que nous appelons ainsi, Anjin-san. Ils avaient de nombreux repères autour de Kyushu, mais ils ont été pour la plupart éliminés par le Taikô. On peut encore, malheureusement, trouver des survivants. Les *wako* ont terrorisé les côtes de Chine pendant des siècles. C'est à cause d'eux que la Chine nous a fermé ses ports. Sire Toranaga dit qu'il ne vous laissera jamais dresser un plan d'attaque sur terre, même si vous avez raison de vouloir harceler l'ennemi de votre reine, en haute mer. Il répète que ce pays n'est pas "n'importe où". C'est le pays des dieux. Vous devez être patient comme il vous l'a déjà demandé.

— J'ai l'intention de l'être à sa manière. Je ne veux battre l'ennemi que parce qu'il *est* l'ennemi. Je crois, de tout cœur, qu'il est aussi le sien.

— Sire Toranaga dit qu'il a été prévenu contre vous par les Portugais ; ils lui ont dit que *vous* étiez *son* ennemi. Tsukku-san et le père visiteur en sont certains.

— Si je pouvais m'emparer du Vaisseau noir en mer et le ramener sous pavillon anglais, serais-je autorisé à le vendre ainsi que *toute* sa cargaison à Yedo, selon nos coutumes ?

— Sire Toranaga dit que cela dépend.

— Si la guerre éclate, aurai-je l'autorisation d'attaquer l'ennemi de sire Toranaga ?

— Il dit que c'est le devoir d'un *hatamoto.* Un *hatamoto* reste constamment sous ses ordres. Mon maître veut que je souligne ce point : au Japon, les problèmes ne se résolvent que par la méthode japonaise.

— Je comprends. Je voulais simplement lui montrer ce que je sais et ce que je pouvais faire pour l'aider.

— Il dit que le devoir d'un *hatamoto* est de toujours aider son seigneur, Anjin-san. Il me demande de répondre à toutes les questions que vous voudrez me poser.

— Merci. Puis-je lui demander s'il aimerait avoir sa propre marine, comme je le lui avais suggéré à bord de la galère ?

— Je vous ai déjà dit qu'il aimerait avoir une marine moderne, Anjin-san, dont les équipages ne seraient formés que de samouraïs. Quel est le *daimyô* qui ne le souhaiterait pas ?

— Alors, dites-lui ceci : si j'avais assez de chance pour me saisir du Vaisseau noir, je le ramènerais à Yedo pour le faire réparer. Je transborderais ma part de butin sur *Érasme* et je revendrais le Vaisseau noir aux Portugais, ou j'en ferais cadeau à Toranaga-sama, ou je le brûlerais, ou… J'en ferais ce qu'il veut. Puis je rentrerais chez moi. Je reviendrais d'Angleterre au bout d'un an et je lui ramènerais quatre navires de guerre, cadeaux de la reine d'Angleterre.

— Il demande où serait votre bénéfice ?

— Il me resterait beaucoup d'argent, une fois que la reine aurait payé les bateaux. J'aimerais emmener avec moi l'un de ses conseillers personnels comme ambassadeur auprès de ma reine. Un traité d'amitié liant nos deux pays pourrait lui être d'un immense intérêt.

— Sire Toranaga dit que ce serait vraiment trop généreux de la part de votre reine. Il ajoute : si par miracle une telle chose se produit, qui entraînera mes marins, samouraïs et capitaines ?

— Moi, au début. Si ça lui fait plaisir. J'en serais très honoré. D'autres pourraient ensuite prendre ma place.

— Il demande ce qu'"au début" veut dire.

— Deux années. »

Toranaga eut un sourire fugitif.

« Notre maître dit que deux années ne suffiraient pas. Il ajoute que tout ça n'est de toute façon qu'illusion. Il n'est pas en guerre avec les Portugais ou avec Sire Harima de Nagasaki. Ce que vous faites hors des eaux japonaises est votre *karma. »* Mariko semblait troublée. « Vous êtes un étranger, hors de nos eaux. Ici, vous êtes samouraï.

— Je sais l'honneur qu'il m'a fait. Puis-je lui demander où un samouraï peut emprunter de l'argent, Mariko-san ?

— Chez un usurier, Anjin-san. Où d'autre ? Chez un usurier malhonnête et pourri. Pourquoi avez-vous besoin d'argent ?

— Y a-t-il des usuriers à Yedo ?

— Oh oui. Les usuriers existent partout, *neh ?* N'est-ce pas la même chose dans votre pays ? Demandez à votre concubine, Anjin-san. Elle peut vous aider. Ça fait partie de son devoir.

— Vous m'avez dit que nous partions demain, pour Yedo.

— Oui.

— Fujiko-san ne pourra malheureusement pas faire le voyage. »

Mariko parla avec Toranaga.

« Sire Toranaga dit qu'elle partira avec la galère. Il demande quoi vous avez besoin d'emprunter de l'argent.

— Il me faut un nouvel équipage, Mariko-san… pour mettre voile n'importe où, pour servir Sire Toranaga. Est-ce permis ?

— Un équipage venant de Nagasaki ?

— Oui.

— Il vous donnera sa réponse quand vous arriverez à Yedo.

— *Domo,* Toranaga-sama. Quand j'arriverai à Yedo, où devrai-je aller, Mariko-san ? Y aura-t-il quelqu'un pour me guider ?

— Ne vous inquiétez pas, Anjin-san. Vous êtes l'un des *hatamoto* de Sire Toranaga. » Quelqu'un frappa à la porte.

« Entrez. »

Naga ouvrit le panneau et s'inclina. « Excusez-moi, père, mais vous m'aviez demandé de vous prévenir dès que vos officiers seraient là.

— Merci. J'arrive tout de suite. »

Toranaga réfléchit puis fit amicalement signe à Blackthorne de suivre Naga-san.

« Suivez-le, Anjin-san. Il va vous montrer votre chambre. Merci de votre point de vue.

— Oui, Sire. Merci de m'avoir écouté. Je vais essayer d'être patient et parfait.

— Merci, Anjin-san. » Toranaga le regarda s'en aller. Quand ils furent seuls, il se tourna vers Mariko. « Eh bien, qu'en pensez-vous ?

— Deux choses, Sire. Tout d'abord, sa haine des Jésuites est sans bornes ; elle dépasse même sa haine des Portugais. Il représente donc le fouet dont vous pouvez vous servir pour flageller l'un ou l'autre ou les deux à la fois. Nous savons qu'il est courageux. Nous savons aussi que l'argent reste son but. Même sa reine est un marchand et "vend" des terres à ses seigneurs. Ils ne sont pas si différents de nous, hormis le fait qu'ils ne comprennent pas ce que veut dire la puissance. Ils ne comprennent pas que la guerre signifie la vie et que la vie signifie la mort.

— Les Jésuites sont-ils mes ennemis ?

— Je ne le crois pas.

— Les Portugais ?

— Je crois qu'ils ne sont préoccupés que par leurs bénéfices, des terres à conquérir, l'expansion de la parole divine.

— Les chrétiens sont-ils mes ennemis ?

— Non, Sire, même si certains de vos ennemis sont chrétiens – catholiques ou protestants.

— Vous pensez donc que l'Anjin-san est mon ennemi ?

— Non, Sire. Je crois qu'il vous honore et qu'en temps voulu il deviendra un loyal et fidèle vassal.

— Qui sont mes ennemis parmi nos chrétiens ?

— Les sires Harima, Kiyama, Onoshi et tous les samouraïs qui se retournent contre vous. »

Toranaga éclata de rire. « Les prêtres les contrôlent-ils comme le dit l'Anjin-san ?

— Je ne le crois pas.

— Ces trois-là vont-ils se ranger dans le camp adverse ?

— Je ne sais pas, Sire. Ils ont été, par le passé, hostiles et en même temps amicaux à votre égard. Mais s'ils se rangeaient du côté d'Ishido, ce serait très mauvais pour vous.

— Je suis bien d'accord. Vous êtes vraiment un conseiller de premier ordre. Ce doit vous être difficile d'être catholique, d'être amie avec l'ennemi et d'écouter les idées ennemies.

— Oui, Sire.

— Ce sera encore très difficile. Ce le sera peut-être même plus.

— Oui, Sire. Mais il vaut mieux connaître le revers de la médaille. Vous ne devez pas douter de ma loyauté, Sire. Je ferai toujours mon devoir, si difficiles que puissent devenir les circonstances.

— Merci. Ce qu'a dit l'Anjin-san était très intéressant, *neh ?* Intéressant, mais stupide. Oui, merci, Mariko-san. Dois-je ordonner votre divorce ?

— Sire ? »

Toranaga l'observait en silence. Oui, pensa-t-il, cette femme est un faucon. Mais contre qui vais-je la diriger ?

« Non, Sire, dit-elle finalement. Je ne préfère pas.

— L'Anjin-san est un homme vraiment bizarre. Sa tête déborde de rêves. C'est vraiment ridicule de penser attaquer nos amis portugais ou le Vaisseau noir. »

Mariko hésita. « S'il dit qu'une flotte est possible, en ce cas je le crois moi aussi.

— Je ne suis pas d'accord. Vous avez raison quand vous dites qu'il est le point d'équilibre face aux autres et, comme le dit si bien Omi : nous avons besoin de lui pour le moment, pour apprendre tout ce qu'il sait.

— Oui.

— Il est temps d'ouvrir l'empire, Mariko-san. Ishido le fermera aussi hermétiquement qu'une huître. Si j'étais de nouveau président du Conseil des régents, je signerais des traités d'amitié avec toutes les nations disposées à le faire. J'enverrais des hommes et des ambassadeurs. Il serait bien de commencer par la reine de ce barbare. Peut-être devrais-je, pour une reine, envoyer un ambassadeur femme, mais il faudrait qu'elle soit très intelligente et habile.

— Il faudrait qu'elle soit très forte et très fine, Sire.

— Oui, ce serait un voyage dangereux.

— Tous les voyages sont dangereux.

— Si l'Anjin-san rentrait chez lui avec son bateau plein d'or, reviendrait-il ? »

Elle dit au bout d'un long moment : « Je ne sais pas. »

Toranaga se décida à ne pas la harasser. « Merci, Mariko-san, dit-il amicalement. Je veux que vous soyez présente à la réunion pour traduire ce que je dirai à l'intention de l'Anjin-san.

— À vos ordres, Sire.

— Ce soir, quand vous irez à la maison de thé pour acheter le contrat de Kiku, emmenez l'Anjin-san avec vous. Dites à sa concubine de s'occuper des préparatifs. Il a besoin d'une récompense, *neh ?*

— *Hai. »*

Quand elle fut arrivée devant le panneau coulissant, Toranaga lui dit : « Je vous donnerai ordre de divorcer dès que l'histoire avec Ishido sera réglée. »

Elle agrippa le panneau très fort, hocha la tête légèrement pour bien lui montrer qu'elle avait entendu, mais ne se retourna pas. La porte se referma derrière elle.

Les cent cinquante officiers étaient alignés en rangs disciplinés. Yabu, Omi et Buntaro étaient à leur tête. Mariko était agenouillée près de Blackthorne. Toranaga entra à la tête de sa garde personnelle et s'assit sur le coussin unique qui leur faisait face. Il leur rendit leurs saluts puis exposa brièvement le motif de la réunion et dévoila pour la première fois son plan de l'ultime bataille. Il ne leur dit pas que l'attaque se ferait par la route nord. Sous les acclamations générales (ses guerriers étaient heureux de voir la fin de leurs incertitudes), il leur annonça qu'il lancerait le mot code "Ciel pourpre" qui déclenchait l'attaque dès que les pluies cesseraient. « Je m'attends entre-temps à ce qu'Ishido réunisse illégalement un nouveau Conseil des régents. Je m'attends à être illégalement récusé. Je m'attends à ce qu'ils me déclarent illégalement la guerre. » Il se pencha ; son poing gauche fermé reposait sur sa cuisse. L'autre était contracté sur le pommeau de son épée. « Écoutez-moi. Je soutiens et défends le testament du Taikô. Je reconnais mon neveu Yaemon comme Kwampaku et héritier du Taikô. Je ne convoite aucune autre terre. Je ne vise aucun autre

honneur. Mais si des traîtres m'attaquent, je dois me défendre. Si des traîtres trompent Sa Majesté Impériale et tentent de prendre le pouvoir dans ce pays, il est de mon devoir de défendre l'empereur et de bouter le mal, *neh ? »*

Un rugissement d'approbation accueillit sa déclaration. Les cris de guerre « Kasigi » et « Toranaga » retentirent dans la pièce et se répercutèrent à travers la forteresse.

« Le Régiment d'attaque, sous le commandement de Toda Buntaro-san, va se tenir prêt à partir pour Yedo dans cinq jours. Kasigi Omi-san en sera le commandant en second. Sire Kasigi Yabu, vous voudrez bien décréter la mobilisation générale d'Izu et ordonner que six mille hommes soient postés aux frontières au cas où ce traître d'Ikawa Jikkyu déploierait ses forces vers le sud pour nous couper nos lignes de communication. Quand les pluies cesseront, Ishido attaquera le Kwanto… »

Omi, Yabu et Buntaro acquiescèrent en silence.

« Nos mousquets nous fraieront un chemin, avait dit Yabu, enthousiaste.

— Oui », avait dit Omi qui ne faisait pas confiance à ce plan, mais qui n'avait rien d'autre à proposer. C'est de la folie, se disait-il, bien que satisfait d'avoir été promu second. Je n'arrive pas à comprendre comment Toranaga peut penser qu'il y ait une chance de succès par la route nord. Il n'y en a pas. Et il s'était bouché les oreilles pour ne pas entendre l'exhortation de Toranaga et pour se concentrer sur le problème de sa vengeance. L'attaque de Shinano t'offrira certainement une douzaine de possibilités de manipuler Yabu sur la ligne de front, sans aucun risque pour toi. Une guerre, n'importe laquelle, tournera à ton avantage pourvu qu'elle ne soit, bien sûr, pas perdue…

Puis il entendit Toranaga dire : « J'ai failli être tué aujourd'hui. L'Anjin-san m'a sorti de terre. C'est la seconde fois, peut-être même la troisième, qu'il me sauve la vie. Ma vie n'est rien comparée à l'avenir de mon clan. Quoique cela fasse partie de la *Bushido*, quoique les vassaux n'aient aucune récompense à attendre pour services rendus, il est de mon devoir en tant que suzerain d'accorder quelques faveurs de temps à autre. »

Au milieu des acclamations générales, Toranaga dit : « Anjin-san, asseyez-vous ici ! Vous aussi, Mariko-san ! »

Omi regarda avec jalousie le géant se dresser et s'agenouiller à l'endroit indiqué par Toranaga. Tout le monde, à cet instant, aurait souhaité avoir fait la même chose que le barbare.

« L'Anjin-san recevra un fief d'une valeur de deux mille koku par an près du village de pêcheurs de Yokohama, au sud de Yedo. Il recevra en outre le droit de recruter deux cents samouraïs en tant que samouraï et *hatamoto* de la maison de Yoshi Toranaga-Noh-Chikitada-Minowara. Il recevra de surcroît dix chevaux, vingt kimonos, tout l'équipement nécessaire pour ses vassaux et le rang d'amiral et de pilote du Kwanto. » Toranaga attendit que Mariko ait fini de traduire, puis il cria : « Naga-san ! »

Naga, obéissant, apporta un paquet enveloppé dans de la soie. Toranaga ôta le tissu. Le paquet contenait deux épées. « Vu que la terre a englouti mes épées et que j'étais désarmé, l'Anjin-san est redescendu dans la crevasse pour retrouver son épée et pour me la donner. Anjin-san, je vous donne celles-ci en échange. Elles ont été ciselées par le maître armurier Yori-Ya. Souvenez-vous que l'épée est l'âme du samouraï. S'il les oublie ou les perd, il n'est jamais pardonné. »

Blackthorne prit les épées sous les acclamations, salua correctement et les ficha dans sa ceinture, puis salua encore

une fois.

« Merci, Toranaga-sama. Vous me faites trop d'honneur. Merci. »

Il s'apprêtait à partir, mais Toranaga le pria de rester. « Asseyez-vous ici, près de moi, Anjin-san. » Toranaga se retourna vers les visages fanatiques de ses officiers.

Imbéciles ! Avait-il envie de leur crier. Ne comprenez-vous donc pas que cette guerre, pendant ou après la pluie, serait un désastre ? N'importe quelle guerre avec Ishido, Ochiba, Yaemon et leurs alliés se solderait par le massacre de toutes mes troupes, par votre massacre et la disparition de ma personne et de toute ma lignée. Ne comprenez-vous donc pas que je n'ai aucune chance, à moins d'attendre et d'espérer qu'Ishido ne s'étrangle lui-même ?

Il préféra les exhorter un peu plus ardemment, car il était essentiel de faire perdre l'équilibre à l'ennemi.

« Écoutez-moi, samouraïs. Vous allez bientôt avoir l'occasion de prouver votre valeur, d'homme à homme, comme nos ancêtres prouvaient la leur. Je détruirai Ishido et tous ses traîtres. Le premier sera Ikawa Jikkyu. Je donne donc toutes ses terres, les deux provinces de Suruga et Totomi, d'une valeur de trois cent mille *koku,* à mon fidèle vassal sire Kasigi Yabu et avec Izu, le confirme comme suzerain, lui et sa lignée, de ses provinces. »

Tonnerre d'acclamations. Yabu était rouge de plaisir. Omi frappait le sol du pied et criait aussi hystériquement que les autres. Son butin était maintenant sans limites. Comment tuer Yabu sans attendre la guerre ? Pourquoi ne pas laisser l'Anjin-san le faire pour toi ? se demanda-t-il. Il se mit à rire bruyamment à cette seule pensée. Buntaro se pencha vers lui et

lui tapa sur l'épaule, croyant que son rire était un rire de bonheur à l'égard de Yabu et de ce qui lui arrivait.

« Vous recevrez bientôt le fief que vous méritez, *neh ?* » Buntaro criait au-dessus du tumulte. « Vous méritez aussi sa reconnaissance. Vos idées et vos conseils sont inestimables.

— Merci, Buntaro-san.

— Ne vous inquiétez pas. Nous pouvons nous frayer un chemin à travers n'importe quelle montagne.

— Oui. » Buntaro était un général féroce et Omi savait qu'ils allaient bien ensemble ; lui, le stratège valeureux, et Buntaro, le hardi meneur d'hommes. Si quelqu'un était capable de se frayer un chemin à travers les montagnes, c'était bien lui. D'autres acclamations fusèrent quand Toranaga ordonna que du saké soit apporté pour clore la réunion. Omi but son saké et regarda Blackthorne vider une seconde tasse. Son kimono était propre, ses épées correctement mises.

Tu as beaucoup changé, Anjin-san, depuis ce premier jour, pensa-t-il, satisfait. Nombreuses sont encore les idées européennes fermement enracinées en toi, mais tu deviens presque civilisé…

40

— J’ai pour instructions de savoir si Kiku serait libre ce soir, dit Mariko.

— Je suis désolée, dame Toda, mais je n’en suis pas certaine, répondit Gyoko, sa mama-san, avec un grand sourire. Puis-je vous demander si ce très honoré client a l’intention de garder Kiku-san toute la soirée ou une partie seulement ? Peut-être jusqu’à demain, à condition qu’elle ne soit pas retenue ? »

La mama-san était une grande femme, élégante, dans la cinquantaine. Elle buvait trop de saké et son cœur était un boulier. Son nez pouvait flairer une pièce d’argent à vingt *ri.* Les deux femmes se trouvaient dans une pièce voisine des appartements privés de Toranaga.

Mariko dit d’une voix douce : « C’est au client d’en décider, mais peut-être qu’un accord parant à toute éventualité pourrait être conclu dès maintenant ?

— Je suis vraiment désolée, mais je ne puis vous dire si elle est libre ou pas. Elle est si recherchée. Je suis sûre que vous comprenez, dame Toda.

— Oh, oui, bien sûr. Nous avons vraiment beaucoup de chance d’avoir une dame de telle qualité, ici, à Anjiro. » Mariko appuya bien sur le mot « Anjiro ».

« La maison de thé a-t-elle subi de graves dommages ? demanda-t-elle.

— Heureusement, non. Hormis quelques vêtements et poteries de prix. Ça va quand même coûter une petite fortune pour faire réparer le toit et remettre le jardin en état. C’est

toujours si cher de faire faire les choses rapidement, vous ne trouvez pas ?

— Oui. C'est une très dure épreuve, à Yedo, Mishima ou dans ce village.

— C'est si important de vivre dans un joli cadre, *neh ?* Le client nous honorera-t-il de sa présence ou préfère-t-il que Kiku-san vienne le voir ici, si elle est libre ?

— Saké, Gyoko-san ?

— Oui, merci, dame Toda. »

La servante versa le breuvage, puis Mariko la congédia.

Elles burent sans rien dire, pendant un moment. Mariko resservit à boire.

« Que cette poterie est gracieuse. Qu'elle est élégante ! dit Gyoko.

— Elle est très ordinaire. Je suis désolée de devoir l'utiliser.

— Si Kiku est libre, cinq *koban* seraient-ils acceptables ? » Un *koban* était une pièce d'or de dix-huit grammes qui équivalait à trois *koku* de riz.

« Je suis désolée. Peut-être me suis-je mal fait comprendre ? Je n'ai pas l'intention d'acheter toute la maison de thé de Mishima. Je ne veux que les services de cette personne ce soir. »

Gyoko se mit à rire. « Ah, dame Toda, votre réputation est tout à fait méritée. Puis-je attirer votre attention sur le fait que Kiku-san est une dame de première classe ? La corporation lui a fait cet honneur, l'année dernière.

— C'est vrai et je suis sûre qu'elle le mérite, mais c'était à Mishima. Même à Kyoto… Vous disiez, bien sûr, cela pour rire ? »

Gyoko retint la grossièreté qu'elle avait sur la langue et sourit.

« Il me faudra malheureusement rembourser les clients qui, je m'en souviens maintenant, ont loué ses services. Pauvre enfant, quatre de ses kimonos ont été complètement détruits par l'eau déversée pour éteindre les flammes. Les temps deviennent très durs, madame ; je suis sûre que vous voudrez bien le comprendre. Cinq *koban* ne constituent pas une somme déraisonnable.

— Bien sûr que non. Cinq *koban* sont chose courante à Kyoto pour une semaine de festivités en compagnie de deux dames de première classe. Mais nous ne vivons pas en des temps normaux et nous devons savoir faire quelques concessions. Un demi-*koban.* Un peu de saké, Gyoko-san ?

— Merci. Ce saké est si bon… la qualité en est si extraordinaire, si fine. Encore un, s'il vous plaît, et je m'en irai. Si Kiku-san n'est pas libre ce soir, je serais ravie de vous envoyer une autre dame. Akeko, par exemple. À moins qu'un autre jour soit préférable ? Après-demain, peut-être ? »

Mariko ne répondit pas. Cinq *koban* étaient une somme folle. Ce qu'il aurait fallu payer pour une célèbre courtisane de première classe à Yedo. Un demi-*koban* était plus que raisonnable pour Kiku. Mariko connaissait le prix des courtisanes parce que Buntaro louait leurs services de temps à autre et parce qu'il avait racheté le contrat de l'une d'entre elles. Mariko avait dû payer les factures. Ses yeux sondaient Gyoko. La femme sirotait calmement son saké. Ses mains ne tremblaient pas.

« Peut-être, dit Mariko. Mais je ne le pense pas. Pas d'autre dame, pas d'autre nuit, pas d'autre jour… Si la chose ne peut se faire ce soir, j'ai bien peur qu'après-demain ne soit trop tard. Désolée ». Mariko sourit et haussa les épaules.

Gyoko reposa sa tasse tristement. « On m'a dit que notre glorieux samouraï allait nous quitter. Dommage ! Les nuits sont si agréables, ici. Nous n'avons pas l'air de la mer, à Mishima. Je suis désolée, mais il faut que je m'en aille.

— Un koban, peut-être. Si cet accord vous satisfaisait, j'aimerais discuter du prix de son contrat.

— Son contrat ?

— Oui. Un peu de saké ?

— Oui, merci. Son contrat ? C'est tout autre chose. Cinq mille *koku.*

— Impossible !

— Oui, acquiesça Gyoko. Mais Kiku-san est comme ma fille. C*'est* ma propre fille. Mieux qu'une fille. J'ai entrepris son éducation quand elle avait six ans. C'est la dame la plus experte du Monde du saule pleureur, à Izu. Oh ! Je sais, vous avez de plus grandes dames à Yedo, plus spirituelles et plus savantes. Kiku-san n'a pas eu la chance d'être mêlée à des personnes de qualité égale. Mais même à présent, personne ne peut égaler sa façon de chanter ou de jouer du samisen. Je le jure par tous les dieux. Donnez-lui un an à Yedo avec un maître et elle pourra se mesurer avec n'importe quelle courtisane dans tout l'empire. Cinq mille *koku* représentent une bien petite somme pour acquérir une telle fleur. » La sueur couvrait le front de Gyoko. « Excusez-moi, mais je n'avais jamais envisagé de vendre son contrat. Elle a dix-huit ans à peine. Elle est, sans honte, la seule dame de première classe dont j'ai eu le privilège de m'occuper. Je ne crois pas être capable de vendre son contrat, même au prix que je viens de vous indiquer. Je vais reconsidérer le problème. Nous pourrions peut-être en discuter demain ? Perdre Kiku-san, ma petite Kiku-chan ? » Les larmes perlèrent au coin de ses yeux et Mariko pensa : si ce sont de vraies

larmes, alors toi, Gyoko, tu n'as jamais ouvert tes jambes à une verge princière !

« Désolée, *neh ?* » dit Mariko courtoisement. Elle laissa la femme geindre et pleurer et remplit sa tasse à nouveau. Combien vaut ce contrat ? se demandait-elle. Cinq cents *koku* seraient plus que suffisants. Ça dépend du degré de frustration de l'homme en question, Toranaga n'est certainement pas frustré. Pour qui l'achète-t-il donc ? Pour Omi ? Probablement. Pourquoi sire Toranaga ordonne-t-il que l'Anjin-san vienne à la maison de thé ?

« Vous êtes d'accord, Anjin-san ? lui avait-elle demandé, avec un petit rire nerveux.

— Vous voulez dire que sire Toranaga m'a réservé une dame ? Ça fait aussi partie de ma récompense ?

— Oui. C'est Kiku-san. J'ai… j'ai ordre de jouer les interprètes.

— Vous avez reçu un ordre ?

— Oh, je serais très heureuse d'être votre interprète. Vous ne pouvez pas refuser. Ce serait terriblement impoli après tant d'honneurs, *neh ?* » Elle lui avait souri en le défiant, si fière de l'incroyable générosité de Toranaga. « Je n'ai jamais vu l'intérieur d'une maison de thé. J'aimerais tant parler avec une vraie dame du Monde du saule pleureur.

— Avec qui ?

— Oh, on les appelle comme ça parce qu'elles sont censées être aussi fragiles et gracieuses qu'un saule. On les appelle parfois le Monde mouvant, car elles ressemblent aux nénuphars qui flottent sur un lac. Je vous en prie, Anjin-san, acceptez.

— Que va penser Buntaro-sama ?

— Il sait que je m'occupe de tout ça pour vous. Sire Toranaga le lui a dit. C'est tout ce qu'il y a de plus officiel, vous savez. »

Elle avait ajouté en latin : « Il y a une autre raison dont je vous ferai part plus tard.

— Dites-la-moi maintenant.

— Plus tard.

— Vous… Comment puis-je vous refuser ?

— Tout doit se passer dans la joie, promis ?

— Dans le rire et la joie. Promis. »

Elle l'avait quitté pour faire les préparatifs.

« Je suis déchirée à la pensée de vendre le contrat de ma beauté, marmonnait Gyoko. Oui, encore un petit peu de saké, merci. Ensuite, il faut que je m'en aille. » Elle vida sa tasse et la tendit pour que Mariko la remplisse. « Pouvons-nous nous entendre sur deux *koban* la soirée ? C'est un geste pour bien montrer mon désir de plaire à une dame de tant de mérite.

— Un *koban.* Si ça vous va, nous pourrions peut-être parler plus sérieusement du contrat, ce soir, à la maison de thé. Je suis désolée d'être si pressée par le temps, mais vous comprenez… » Mariko agita vaguement la main vers la salle de conférences. « Affaires d'État, sire Toranaga, l'avenir du royaume, vous comprenez, Gyoko-san ?

— Oh oui, dame Toda, bien sûr. » Gyoko s'apprêta à se lever. « Pouvons-nous nous entendre sur un *koban* et demi pour ce soir ? Tout serait ainsi réglé.

— Un.

— *Oh ko,* madame, le demi-*koban* n'est qu'un simple geste qui ne mérite même pas discussion. Par tous les dieux, dame Toda, je me mets à votre merci. Pensez, je vous prie, aux enfants que je dois habiller, éduquer et nourrir pendant des années, qui n'atteignent jamais la valeur de Kiku-san, mais qui doivent être chéries tout autant.

— Un *koban* d'or, demain, *neh ? »*

Gyoko prit le flacon de porcelaine et remplit deux tasses. Elle en offrit une à Mariko, vida l'autre et la remplit à nouveau sans attendre.

« Un *koban*, dit-elle.

— Merci, vous êtes bien bonne. Oui, les temps sont durs. » Mariko avala son vin d'un air grave. « Je viendrai à la maison de thé dans un petit moment, avec l'Anjin-san. »

« Le barbare ? s'exclama Kiku, la respiration coupée.

— Le barbare. Et il sera là dans un moment à moins qu'on ne l'arrête. Il vient avec elle, la plus cruelle et la plus terrible harpie que j'ai jamais rencontrée. Puisse-t-elle, dans sa prochaine vie, renaître sous les traits d'une putain de quinzième rang d'une ruelle oubliée. »

En dépit de sa peur, Kiku se mit à rire. « Oh, mama-san, ne jurez pas ainsi ! Elle paraît si charmante et un *koban* tout entier… Vous avez fait un marché merveilleux ! Tout doux, nous avons du temps devant nous. Un peu de saké vous enlèvera vos brûlures et votre énervement. Ako, sois aussi rapide que le colibri ! » Ako disparut.

« Oui, le client est bien l'Anjin-san », dit Gyoko en s'étouffant une seconde fois, Kiku l'éventa et lui fit respirer des herbes odorantes.

« Je croyais qu'elle discutait pour sire Buntaro ou pour sire Toranaga lui-même. Quand elle m'a dit que c'était pour l'Anjin-san, je lui ai bien sûr demandé pourquoi ce n'était pas sa concubine, Fujiko-san, qui menait les négociations, comme l'exigent les bonnes manières. Elle m'a répondu que Fujiko-san s'était gravement brûlée et qu'elle-même avait reçu l'ordre de Sire Toranaga de parler avec moi.

— Je dois avoir de la chance de pouvoir servir un aussi grand seigneur !

— Tu l'auras. Tu l'auras si nous dressons un plan. Mais le barbare ! Que vont dire tous tes clients ? Que vont-ils dire ?

Bien sûr, je n'ai pas pris de décision définitive et j'ai dit à dame Toda que je ne savais pas si tu étais libre. Tu peux donc refuser si tu le veux, sans offenser qui que ce soit.

— Que pourraient dire mes clients ? Sire Toranaga l'a ordonné. Il n'y a rien à faire, *neh ? »* Kiku cacha son appréhension.

« Oh ! Tu peux facilement refuser. Mais tu dois faire vite, Kiku-chan. *Oh ko.* J'aurais dû être plus maligne… j'aurais dû…

— Ne t'inquiète pas, Gyoko-sama. Tout ira bien. Nous devons regarder les choses en face. C'est un gros risque, *neh ?*

— Oui, très gros.

— Nous ne pourrons pas faire marche arrière si nous acceptons.

— Oui, je le sais.

— Conseille-moi.

— Je ne peux pas, Kiku-chan. J'ai l'impression d'avoir été prise au piège par les *kami.* Ce doit être leur volonté. »

Kiku pesa le pour et le contre. « On joue le jeu. On accepte. Il est samouraï après tout et *hatamoto* de surcroît. Il est le vassal préféré de sire Toranaga. N'oublie pas ce qu'a dit la diseuse de bonne aventure : "Kiku t'aidera à devenir riche et célèbre." Je prie d'avoir l'occasion de pouvoir te rendre toutes les largesses. »

Gyoko tapota les merveilleux cheveux de Kiku. « Oh, mon enfant, tu es si bonne, merci, merci. Je crois que tu es très sage. Je suis d'accord. Laissons-le nous rendre visite. » Elle lui pinça

la joue affectueusement. « Tu as toujours été ma favorite ! Mais j'aurais demandé le double si j'avais su que c'était pour l'amiral barbare.

— Nous avons eu le double, mama-san.

— J'aurais dû en tirer le triple. »

Kiku tapota la main de Gyoko, « Ne t'inquiète pas… C'est le début de ta grande chance.

— Oui, c'est vrai que l'Anjin-san n'est pas un barbare comme les autres, Dame Toda m'a dit qu'on lui avait donné un fief de deux mille *koku*, qu'il avait été nommé amiral de la flotte de Toranaga, qu'il prenait des bains comme une personne civilisée et qu'il ne puait plus… »

Ako arriva hors d'haleine et versa le vin sans en perdre une goutte. Gyoko commença à se sentir mieux après le quatrième verre. « Cette nuit doit être parfaite. Oui, Sire Toranaga l'a ordonné. L'Anjin-san ressemble vraiment à un *daimyô*. Deux mille *koku* par an… par tous les *kami*, nous devons avoir beaucoup de chance ! Kiku-san, écoute-moi ! » Elle se pencha davantage et Ako fit de même. « J'ai demandé à dame Toda, vu qu'elle parle leur langue bizarre, si elle connaissait des coutumes étranges, des danses ou des histoires, des positions ou des instruments pour lesquels l'Anjin-san marquerait une préférence.

— Ce serait très utile, dit Kiku, affolée d'avoir accepté.

— Elle ne m'a rien dit. Elle parle leur langue, mais ne sait rien de leurs rencontres sur l'oreiller. Je lui ai demandé si elle lui avait posé la question. Elle m'a dit que oui, mais que ça avait eu des résultats désastreux. » Gyoko raconta ce qui s'était passé dans la forteresse d'Osaka. « Vous pouvez imaginer combien la situation a dû être embarrassante.

— On sait au moins qu'il ne faut pas lui proposer des garçons. C'est déjà quelque chose.

— À part ça, seule la servante l'a rencontré sur l'oreiller.

— A-t-on le temps de la faire venir ?

— Je l'ai vue. Un mois de salaire ne lui a pas fait ouvrir la bouche. Stupide petite gourgandine !

— Est-elle présentable ?

— Pour une servante amateur, oui. Elle m'a dit qu'il était assez léger, très viril, qu'il l'avait abondamment rencontrée sur l'oreiller dans la position la plus classique et qu'il était excessivement bien membré.

— Ça ne nous aide pas beaucoup, mama-san !

— Je sais. Peut-être que le mieux reste de tout tenir prêt d'avance, au cas où.

— Il va falloir que je fasse très attention. Il est très important que tout se passe à la perfection. Ce sera très difficile sinon impossible de l'amuser correctement si je ne peux pas lui parler.

— Dame Toda a dit qu'elle serait là pour faire l'interprète.

— C'est très gentil à elle. Ça me sera très utile, même si ce n'est pas la même chose.

— C'est vrai ? Encore un peu de saké, Ako… gracieusement, mon enfant. Verse-le avec grâce. Kiku-san, tu es une courtisane de première classe. Improvise ! L'amiral barbare a sauvé la vie de sire Toranaga ce matin et règne dans son ombre. Notre avenir dépend de toi ! Je sais que tu vas réussir, que tu vas faire merveille. Ako !

— Oui, maîtresse ?

— Veille à ce que les *futons* soient parfaits, que tout soit parfait. Veille à ce que les fleurs… non, je m'occuperai des fleurs moi-même ! Et Cook ? Où est Cook ? » Elle caressa le genou de

Kiku. « Porte le kimono doré avec le kimono vert en dessous. Nous devons impressionner dame Toda, ce soir. » Elle sortit en hâte pour faire mettre la maison en ordre. Quand tout fut fait, l'horaire des filles réaménagé, Gyoko se rendit dans sa chambre et s'étendit quelques instants pour rassembler ses forces. Elle n'avait pas encore parlé à Kiku de l'offre concernant le contrat. Je vais attendre un peu et voir. Si j'arrive à conclure le marché que je désire, je laisserai peut-être ma douce et merveilleuse Kiku partir. Mais jamais avant de savoir chez qui elle va. Je suis contente d'avoir bien précisé ce point à dame Toda avant de me retirer.

Blackthorne la regarda et murmura : « Alléluia !

— Voici Kiku-san », dit Mariko, enthousiasmée par la réaction de Blackthorne. La fille entra dans un bruissement de soie. Elle s'agenouilla, salua et dit quelque chose à Blackthorne qui ne comprit pas.

« Elle dit que vous êtes le bienvenu, que vous faites un très grand honneur à cette maison.

— *Domo.*

— *Do itashemashite*, Anjin-san. »

Il vit les mains parfaites saisir la fiasque sans hésitation, vérifier la température puis remplir la tasse qu'il tenait levée vers elle comme Mariko le lui avait appris. Gyoko et ses servantes avaient attendu patiemment à l'entrée de la maison de thé pour les accueillir.

« Voici Gyoko-san. C'est la mama-san, ici.

— Si honorée, Anjin-san.

— Mama-san ? Vous voulez dire mama ? Maman ? C'est la même chose en anglais, Mariko-san. Mama-mummy – maman.

— Oh, c'est presque la même chose, mais "mama-san" veut simplement dire "belle-mère" ou "mère adoptive", Anjin-san. »

Au bout d'un moment, Gyoko et Kiku-san firent leurs excuses et se retirèrent. Blackthorne sourit à Mariko. Elle ressemblait à un enfant. Elle dévorait tout des yeux.

« J'ai toujours voulu voir l'intérieur d'un de ces endroits, Anjin-san. Les hommes ont tellement de chance ! N'est-ce pas ravissant ? N'est-ce pas adorable ? Gyoko-san l'a fait complètement arranger par des maîtres artisans. Regardez la qualité des bois et… vous êtes si bon de me permettre d'être avec vous. Je n'aurais jamais plus d'autre occasion… regardez les fleurs… quelle charmante composition… regardez le jardin… »

Blackthorne était très heureux et en même temps déçu qu'une servante soit dans la pièce et que le panneau soit ouvert. Il était dangereux, même dans une maison de thé, que Mariko reste seule avec lui.

« Vous êtes belle, lui dit-il en latin.

— Vous aussi. Je suis si fière de vous. Amiral de la flotte. Et Fujiko… »

Elle était si fière qu'elle ne pouvait pas rester en place !

« Ses brûlures sont vilaines.

— N'ayez crainte. Nos docteurs sont très expérimentés. Elle est jeune, forte et confiante. Oubliez tout ça cette nuit. Plus de questions sur Ishido, Ikawa Jikkyu, les batailles, les mots codés, les fiefs ou les bateaux. Seules les choses magiques comptent pour vous, ce soir.

— Vous êtes magique pour moi. »

Elle remua son éventail, versa le vin et ne dit rien. Il l'observa puis ils sourirent ensemble, « Des langues et des oreilles nous entourent. Restons prudents. Oh, je suis si heureuse pour vous.

— Quelle était l'autre raison ? Vous m'avez dit qu'il y avait une autre raison ?

— Ah, oui, l'autre raison. » Le même parfum capiteux tournoyait autour de lui. « C'est une ancienne coutume que nous pratiquons encore, Anjin-san. Quand une dame mariée éprouve un sentiment bien précis pour un autre homme et veut lui donner quelque chose d'important qu'elle ne peut lui donner, elle s'arrange alors pour qu'une autre prenne sa place… un cadeau… la courtisane la plus parfaite qu'elle puisse payer.

— Vous avez dit : "quand une femme *éprouve un sentiment bien précis* pour quelqu'un d'autre" ? Vous voulez parler d'amour ?

— Oui. Cette nuit seulement.

— Toi.

— Toi, Anjin-san.

— Pourquoi cette nuit, Mariko-san ? Pourquoi pas avant ?

— Cette nuit est une nuit magique et les *kami* sont avec nous. Je te désire. »

Kiku était sur le seuil.

« Comment dire à cette dame qu'elle est extrêmement belle ? » Mariko le lui dit et il répéta les mots. La fille rit de bon cœur, accepta le compliment et le retourna. « Kiku-san demande si vous voulez qu'elle chante ou qu'elle danse pour vous ?

— Que préférez-vous ?

— Cette dame est ici pour votre plaisir, samouraï, pas pour le mien.

— Et vous ? Vous êtes ici pour mon plaisir ?

— Oui. D'une certaine manière… très privée.

— Demandez-lui donc de chanter. »

Kiku frappa doucement dans ses mains et Ako apporta le samisen. C'était un instrument très long qui ressemblait un peu à une guitare et qui avait trois cordes. Ako tendit un médiator

d’ivoire à Kiku qui dit : « Dame Toda, ayez la gentillesse de dire à notre hôte que je vais d’abord chanter le chant de la libellule.

— Je serais très honorée, Kiku-san, si vous m’appeliez Mariko-san cette nuit.

— Vous êtes trop bonne, madame.

— Je vous en prie.

— Je le ferai si ça vous fait plaisir, quoique… » Elle eut un merveilleux sourire. « Merci, Mariko-sama. »

Elle pinça une corde. Dès que ses invités avaient franchi la porte de son monde, tous ses sens s’étaient mis à l’unisson. Elle les avait secrètement observés pendant qu’ils étaient avec Gyoko-san ou seuls, cherchant un indice susceptible de la mettre sur la voie, de lui faire savoir ce qui lui ferait plaisir ou intéresserait dame Toda.

Elle ne s’était pas préparée à ce qui lui sauta aux yeux : l’Anjin-san désirait dame Toda. Cela n’avait rien de surprenant, car dame Toda était la plus belle, la plus accomplie et la plus importante des femmes. Elle, seule, pouvait lui parler. Ce qui, en revanche, la surprit était cette certitude que dame Toda le désirait tout autant, sinon plus.

Ses doigts pincèrent une seconde corde, pleine de mélancolie. Elle vit que, si Mariko était subjuguée par sa musique, ce n’était pas le cas de l’Anjin-san. Pourquoi ? Kiku était certaine que ce n’était pas sa façon de jouer qui était en cause. Elle pinça une troisième corde au son plus limpide et cristallin. Pas de doute, se dit-elle, ça ne lui plaît pas. Elle laissa le son mourir et se mit à chanter sans accompagnement. Mariko se laissa envoûter une fois de plus. Il resta de glace. Kiku prit immédiatement la décision de s’arrêter. « Cette nuit n’est pas faite à la joie. Mariko-san, comment puis-je dire “excusez-moi, s’il vous plaît” dans sa langue ?

— *Per favor.*

— *Per favor.* Anjin-san, nous ne devons rien faire d'autre que rire, cette nuit, *neh ?*

— *Domo*, Kiku-san. *Hai.*

— Il est difficile d'amuser et de distraire sans paroles, mais ce n'est pas impossible, *neh ?* Je sais ! » Elle se leva et se mit à jouer la pantomime. Elle imita le *daimyô*, le porteur, le pêcheur, le fauconnier, le samouraï et le fit si bien que Mariko et Blackthorne pleurèrent bientôt de joie et applaudirent comme des fous. Kiku s'inclina sous leurs applaudissements, but un peu de thé, s'essuya le front. Elle remarqua qu'il avait mal aux épaules et dans le dos. « *Oh, per favor, senhor ! »*

Elle s'agenouilla et lui massa le cou. Ses doigts experts découvrirent très vite les zones douloureuses.

« Mon Dieu, c'est… *hai*… juste là, oui ! »

Elle le massa comme il le lui demandait. « Votre cou va se sentir mieux. Vous êtes resté trop longtemps assis, Anjin-san !

— Ça très bon, Kiku-san.

— Merci, Anjin-san. Mariko-san, voulez-vous bien m'aider ? Ses épaules sont si grandes ! Massez-lui l'épaule gauche pendant que je lui masse la droite. Mes mains ne sont pas assez fortes, je suis désolée. »

Mariko se laissa convaincre. Kiku cacha son sourire en le sentant se raidir sous les doigts de Mariko. Elle était très satisfaite de ses improvisations. « Ça va mieux, Anjin-san ?

— Oh, oui, merci.

— Je vous en prie, c'était mon plaisir. Mais dame Toda est tellement plus habile que moi. » Kiku sentait leur attraction mutuelle, bien qu'ils fissent tout pour la cacher. « Voulez-vous manger ? »

Le dîner fut immédiatement servi.

« Pour vous, Anjin-san », dit-elle fièrement. Le plat contenait un petit faisan, coupé en morceaux, grillé sur du charbon de bois et accompagné d'une douce sauce de soja.

« Délicieux, délicieux. Prenez donc un morceau, Mariko-san.

— Merci. » Elle le prit, mais ne le mangea pas.

Kiku prit un morceau avec ses baguettes et le mâchonna avec grand plaisir.

« C'est bon, *neh ?*

— Non, Kiku-san. Très bon ! Très bon !

— Je vous en prie, Anjin-san. Réservez-vous. » Elle prit un second morceau. « Comment avez-vous… Comment ça ? » Il désigna l'épaisse sauce brune.

Mariko traduisit. « Kiku dit que c'est du sucre et du soja avec un peu de gingembre. Elle demande si vous avez du sucre et du soja, dans votre pays.

— Du sucre de betterave, oui. Du soja, non, Kiku-san.

— Comment peut-on vivre sans soja ? » Kiku devint solennelle. « Dites à l'Anjin-san que nous avons du sucre depuis mille ans. Le moine bouddhiste Ganjin nous l'a rapporté de Chine. Nos meilleurs produits nous viennent de Chine, Anjin-san. Le thé est arrivé ici il y a quelque cinq cents ans. Le moine bouddhiste Ei sai a apporté quelques graines et les a plantées dans la province de Chikuzen, là où je suis née. Il nous a aussi apporté le bouddhisme zen. »

Mariko traduisit puis Kiku éclata de rire. « Excusez-moi, Mariko-sama, mais vous avez l'air tous les deux si sérieux. Je faisais semblant de parler du thé avec gravité, comme si ça avait de l'importance ! Ce n'était que pour vous amuser ! »

Elles regardaient Blackthorne terminer son faisan. « Bon, dit-il. Très bon. S'il vous plaît, remerciez Gyoko-san.

— Elle en sera très honorée. » Kiku leur versa encore du saké puis, sachant que le moment était venu, dit innocemment : *« Puis*-je vous demander ce qui s'est passé aujourd'hui pendant le tremblement de terre ? On m'a dit que l'Anjin-san avait sauvé la vie de sire Toranaga. Cela serait un honneur pour moi d'entendre cette histoire de vive voix. »

Elle se réinstalla et laissa Mariko et Blackthorne à la joie de leur récit. Elle ajoutait de temps à autre un « Oh ! » ou un « Et alors ? » Quand ils eurent fini, Kiku s'émerveilla de leur courage et de la chance de sire Toranaga. Blackthorne s'absenta quelques instants. Mariko rompit le silence : « Vous n'avez jamais mangé de viande de votre vie, n'est-ce pas, Kiku-san ?

— Il est de mon devoir de faire tout ce qui peut lui faire plaisir, juste pendant un petit moment, *neh ?*

— Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point une courtisane devait être parfaite. Je comprends pourquoi il faut qu'il y ait toujours un Monde mouvant, un Monde du saule.

Je mesure combien les hommes ont de la chance et combien je ne suis pas à la hauteur.

— Mais ce n'était pas mon but. Loin de moi cette pensée, Mariko-sama. Ce n'est pas notre but. Nous ne sommes là que pour faire plaisir, le temps d'un instant fugitif.

— Je voulais simplement dire que je vous admirais beaucoup. J'aimerais avoir une sœur comme vous. »

Kiku s'inclina. « Je ne suis pas digne de cet honneur. » L'amitié les rapprochait. « C'est un endroit secret et on peut faire confiance à tout le monde. Pas d'yeux indiscrets. La chambre de plaisir, dans le jardin, est très obscure si on veut qu'elle le soit. Et l'obscurité garde tous les secrets.

— La seule façon de garder un secret, c'est de rester seule et de le murmurer dans un puits vide à midi, *neh ? »* dit Mariko. Elle avait besoin d'un peu de temps pour se décider.

« Pas besoin d'un puits entre deux sœurs. J'ai congédié ma bonne jusqu'à l'aube. Notre chambre de plaisir est un endroit très intime.

— Vous devez y être seule avec lui.

— Je peux toujours être seule, toujours.

— Vous êtes si gentille avec moi, Kiku-chan.

— C'est une nuit magique, *neh ?* Une nuit très spéciale.

— Les nuits magiques se terminent toujours trop vite, petite sœur. Les nuits magiques appartiennent aux enfants. Je ne suis plus une enfant.

— Qui sait ce qui arrive pendant une nuit magique ? « L'obscurité retient tout. »

Mariko secoua la tête tristement et toucha Kiku avec tendresse. « Oui, mais pour lui, si cette nuit vous contenait, ce serait magnifique. »

Kiku laissa tomber le sujet. « Suis-je un cadeau pour l'Anjin-san ? Il ne m'a pas demandé de lui-même ?

— S'il vous avait vue, comment aurait-il pu ne pas vous demander ? En vérité, vous lui faites un très grand honneur de l'accueillir.

— Mais il m'a vue une fois. Mariko-san. J'étais avec Omi-san et ils allaient s'embarquer sur la galère.

— L'Anjin-san dit qu'il a vu Midori-san avec Omi-san. C'était donc vous ? À côté du palanquin ?

— Oui. Sur la place. Oui, c'était moi, Mariko-san. Il m'a dit : *"Konnichi wa"*, mais il ne se souvient bien sûr pas de ça.

Comment s'en souviendrait-il ? C'était dans une vie antérieure, *neh ?*

— Il se souvient d'elle, de cette belle fille à l'ombrelle verte. Il m'a dit que c'était la plus belle fille qu'il ait jamais vue. Il m'en a parlé plusieurs fois. » Mariko l'étudia de plus près. « Oui, Kiku-san, il pouvait facilement vous confondre avec elle, sous une ombrelle. »

Kiku versa du saké et Mariko tomba en extase devant son élégance et sa grâce.

« Mon ombrelle était vert d'eau », dit-elle, heureuse qu'il s'en soit souvenu.

« À quoi ressemblait alors l'Anjin-san ? Était-il très différent ? La nuit des hurlements a dû être quelque chose de terrible.

— Oh, oui, ce fut terrible. Il avait l'air plus vieux à cette époque-là. La peau de son visage était plus tendue… mais nous devenons trop sérieuses, grande sœur. Vous ne pouvez savoir l'honneur que vous me faites en me permettant de vous appeler ainsi. Cette nuit est une nuit vouée au plaisir. Plus de gravité, *neh ?*

— Oui, je suis d'accord avec vous. Pardonnez-moi.

— Maintenant, passons à des problèmes plus pratiques. Auriez-vous la gentillesse de me conseiller ?

— Tout ce que vous voulez, Kiku-san.

— En ce qui concerne les rencontres sur l'oreiller, les habitants de son pays préfèrent-ils une position plutôt qu'une autre ? En auriez-vous eu connaissance ? Je suis désolée de vous le demander, mais vous seriez peut-être capable de me guider. »

Il fallut à Mariko toute son expérience pour ne pas paraître stupéfaite.

« Non. Pas à ma connaissance. L'Anjin-san est très susceptible pour tout ce qui touche aux rencontres sur l'oreiller.

— Pourrait-on le lui demander, indirectement, en lui montrant les instruments ?

— Je ne pense pas que vous puissiez interroger un étranger comme ça. En tout cas, pas l'Anjin-san. Je suis désolée, mais je ne connais pas ces instruments dont vous me parlez, à part bien sûr les *harigata.* »

Kiku demanda sans façon : « Ça vous ennuierait de les voir ? Je pourrai tous vous les montrer, en sa présence peut-être. Ainsi nous n'aurions pas besoin de lui demander. Nous pourrions vite nous faire une idée selon ses réactions. » Mariko hésita. Sa curiosité l'emportait sur son jugement.

« Si cela peut se faire avec humour… »

Elles entendirent Blackthorne s'approcher. Kiku l'accueillit avec chaleur et lui versa du vin. Ils parlèrent et jouèrent à de petits jeux stupides puis Kiku, jugeant le moment venu, leur demanda s'ils voulaient voir le jardin et les chambres de plaisir. Ils sortirent dans la nuit. Le jardin étincelait à la lumière des torches, là où les gouttes de pluie subsistaient encore. Le sentier serpentait près d'un petit plan d'eau et d'une cascade gargouillante. Au bout du sentier, au milieu du bosquet de bambous, se trouvait une petite maison isolée. Surélevée. Il fallait monter quatre marches pour accéder à la véranda.

« C'est ravissant, Kiku-san, dit Mariko.

— La maison de thé de Mishima est bien plus belle, Mariko-san. Installez-vous confortablement, Anjin-san ! *Per favor,* est-ce que ça vous plaît ?

— Oui, beaucoup. »

Kiku vit qu'il était encore étourdi par la nuit et le saké, mais tout à fait sensible à la présence de Mariko. Elle fut très tentée

de se lever et de s'en aller, mais si elle le faisait, elle savait qu'elle violerait la loi. Non, pensa-t-elle, je ne peux pas la mettre dans une telle situation, d'autant que ce peut être utile pour mon avenir. Je le lui ai offert et Mariko s'est obligée à refuser. Sagement. Sont-ils amants ? Je ne sais pas. C'est leur *karma.*

Elle se pencha et rit avec un air de conspirateur : « Écoutez-moi, grande sœur. Dites à l'Anjin-san qu'il y a plusieurs instruments ici qui servent pour les rencontres sur l'oreiller. Demandez-lui s'ils ont les mêmes chez eux.

— Il dit que non, Kiku-san. Il n'en a jamais entendu parler.

— Est-ce que ça l'amuserait de les voir ? Ils sont dans la pièce voisine. Je peux aller les chercher… Ils sont vraiment très excitants.

— Aimeriez-vous les voir, Anjin-san ? Elle dit qu'ils sont très "amusants". Mariko changea de mot volontairement.

« Pourquoi pas », dit Blackthorne, la gorge serrée. Tout son être était enivré de son parfum et de sa féminité. « Vous… vous utilisez des instruments pour vous rencontrer sur l'oreiller ?

— Kiku-san dit qu'ils en utilisent parfois, Anjin-san. Elle dit, et c'est vrai que notre coutume veut que nous prolongions au maximum l'instant "des nuages et de la pluie", car nous croyons, nous mortels, ne plus faire qu'un avec les dieux, en cet instant fugitif. » Mariko l'observa. « Il est donc très important que nous le fassions durer le plus longtemps possible, *neh ?* C'est presque un devoir.

— Oui.

— Elle dit qu'il est tout à fait primordial de ne plus faire qu'un avec les dieux. C'est une très bonne croyance.

— Oh, oui.

— Voulez-vous du saké, Anjin-san ?

— Merci. »

Elle s'éventa. « Tout ce qui concerne les nuages, la pluie, le feu et le torrent, comme nous le disons parfois, est très japonais, Anjin-san. Il est très important d'être japonais quand il s'agit de rencontres sur l'oreiller, *neh ? »*

Il grimaça et salua comme un courtisan. « Oui. Je suis japonais, Mariko-san. *Honto ! »*

Kiku revint avec un coffret garni de soie. Elle l'ouvrit, en sortit un pénis en ivoire, grandeur nature, et un autre fait d'un matériau plus mou, plus élastique, que Blackthorne n'avait jamais vu de sa vie.

« Ce sont des *harigata* tout à fait ordinaires, Anjin-san, dit Mariko, les yeux rivés sur les autres objets. Vos femmes en ont certainement, Anjin-san !

— Certainement pas ! Non, elles n'en ont pas », ajouta-t-il en se souvenant qu'il devait tout prendre avec humour.

Mariko n'arrivait pas à en croire ses oreilles. Elle expliqua à Kiku, qui en fut tout aussi surprise. Kiku se mit à parler et Mariko approuva.

« Kiku-san dit que c'est très étrange. Ici, presque toutes les femmes en utilisent un, hygiéniquement, sans y attacher d'importance. Comment une femme pourrait-elle rester en bonne santé si elle était frustrée, dans un domaine où l'homme, lui, ne l'est pas ? Êtes-vous bien sûr, Anjin-san ? Ne vous moquez-vous pas de nous ?

— Non. Je… je suis sûr que nos femmes n'en utilisent pas. Ce serait… Jésus… Ce… non… Nous… Elles… n'en ont pas.

— Sans eux, la vie doit être difficile. Nous avons un dicton qui dit qu'un *harigata* est comme un homme, mais en mieux, puisqu'il ressemble exactement à sa meilleure part sans en avoir les mauvaises, *neh ?* C'est également mieux parce que tous

les hommes ne sont pas… n'ont pas la suffisance des *harigata.* Un *harigata*, Anjin-san, vous est complètement dévoué. Il ne se fatigue jamais de vous comme un homme peut le faire. Il peut aussi bien être doux ou du… Anjin-san, vous m'avez promis, vous vous souvenez ? Avec humour !

— Vous avez raison ! » Blackthorne fit la grimace. « Par Dieu, vous avez raison, excusez-moi. » Il prit le *harigata* et l'étudia de près en sifflotant, puis le tenant en l'air il dit : « Vous disiez professeur-san ? Il peut être dur ?

— Oui, dit-elle gaiement. Il peut être dur ou doux, comme vous voulez. Les *harigata* ont surtout plus d'endurance. Ils ne s'usent jamais !

— Voyez-vous ça ?

— N'oubliez pas qu'il y a des femmes qui n'ont pas la chance d'être mariées à un homme viril. Sans l'un de ces instruments pour les aider à assouvir des besoins normaux, ces femmes se laisseraient empoisonner physiquement. Leur harmonie serait très vite détruite. Les femmes n'ont pas la liberté que possèdent les hommes, *neh ?* Le monde appartient aux hommes et à juste titre, *neh ?*

— Oui et non. » Il sourit.

« Je plains vos femmes qui doivent ressembler aux nôtres. Quand vous rentrerez, vous devez le leur dire, Anjin-san. Vous devez les instruire. Oh, oui, dites-le à votre reine, elle comprendra. Nous nous y connaissons en matière de rencontres sur l'oreiller.

— J'en ferai part à Sa Majesté. » Blackthorne mit le *harigata* de côté.

« Quoi d'autre ? »

Kiku sortit un collier fait de quatre grosses boules en jade blanc, espacées et séparées par un gros fil de soie. Mariko

écouta attentivement les explications de Kiku, les yeux écarquillés. Elle agita son éventail et fixa le collier d'un air rêveur jusqu'à ce que Kiku ait terminé. « *Ah so desu,* Anjin-san, ceci s'appelle un *konomi-shinju,* perles de plaisir. Le senhor ou la senhora peuvent s'en servir. Un peu de saké, Anjin-san ?

— Merci.

— L'homme ou la femme peuvent s'en servir. Les boules sont soigneusement introduites dans l'anus. Au moment où éclate l'instant des nuages et de la pluie, on retire les boules, très lentement, une à une.

— Quoi ? »

Mariko posa le collier sur le coussin qui était en face de lui. « Dame Kiku dit que le moment propice est très important et que toujours… Je ne sais pas comment vous appelez ça, oh oui, il faut toujours utiliser une pommade très grasse… Anjin-san, pour que ça ne fasse pas mal. »

Elle releva le visage et ajouta : « Elle dit aussi qu'on peut trouver des perles de plaisir de différentes tailles et que, si elles sont utilisées correctement, elles peuvent déclencher un résultat d'une ampleur extraordinaire. »

Il éclata d'un rire hystérique et bredouilla en anglais : « J'parie un coffret de doublons contre une paire de saucisses qu'on peut en être sûr !

— Je n'ai pas compris, Anjin-san. »

Quand il put parler, il dit en portugais : « Je parie une montagne d'or contre un brin d'herbe, Mariko-san, que le résultat doit en effet être considérable. » Il prit le collier : « Perles de plaisir, n'est-ce pas ? » le reposa et demanda : « Qu'y a-t-il d'autre ? »

Kiku était contente du succès de l'expérience. Elle lui montra ensuite un *himitsu-kawa,* une secrète peau.

« C’est un anneau de plaisir, Anjin-san, que l’homme porte pour rester en érection quand il est fatigué. Kiku-san dit qu’avec cet instrument, un homme peut honorer sa femme, même après avoir eu son orgasme, même si son désir s’est estompé.

— Dieu fasse que je ne porte pas une telle chose et que j’honore ma femme. Demandez à Kiku de m’en acheter quand même trois, au cas où ! »

Elle lui montra ensuite le *hiro-gumbi,* la Force des Faibles. De fines tiges séchées qui, trempées et enroulées autour des Parties incomparables, gonflaient et faisaient paraître le membre très fort. Il y avait encore d’autres instruments – pour exciter, augmenter l’excitation – toutes sortes de pommades : pour lubrifier, faire gonfler ou durcir.

« Jamais pour ramollir ? demanda-t-il, au comble de l’hilarité.

— Oh, non, Anjin-san, ce serait contre nature ! »

Kiku lui montra encore d’autres anneaux de plaisir.

« Plus la femme est excitée, plus l’homme a du plaisir, *neh ?* disait Mariko. Bien sûr, l’homme a le devoir de donner du plaisir à une femme, n’est-ce pas ? Si, par malchance, il est petitement membré, fatigué, vieux ou déficient, il peut quand même l’honorer correctement grâce à l’un de ces instruments.

— Vous les avez déjà utilisés, Mariko-san ?

— Non, Anjin-san, je n’en avais jamais vu. Ce sont… Les épouses ne sont pas faites pour le plaisir. Leur rôle est d’enfanter, de surveiller la maison et les serviteurs.

— Les femmes ne s’attendent pas à trouver du plaisir ?

— Ce ne serait pas normal. Le plaisir appartient seulement aux dames du Monde du saule. » Mariko s’éventa et traduisit pour Kiku. « C’est certainement la même chose chez-vous. Le devoir de l’homme est de faire plaisir à la femme.

— Dites-lui que je suis désolé, mais c’est justement le contraire.

— C’est bien dommage. Un peu de saké ?

— Dites à Kiku qu’on nous apprend à avoir honte de nos corps et des rencontres sur l’oreiller et… toutes ces stupidités. Je m’en suis rendu compte en vivant ici. Maintenant, je suis un peu plus au courant parce que je suis un petit peu plus civilisé. »

Mariko traduisit. Il vida sa tasse. Kiku la lui remplit à nouveau. Elle se pencha, retint sa longue manche de sa main gauche tout en versant de la main droite.

L’extraordinaire atmosphère de sensualité avait disparu. C’est peut-être aussi bien, pensa-t-elle. Mariko et l’Anjin-san sont au moins en sécurité. Pour une nuit de plus.

Elle les regarda puis sentit un changement de ton dans leur voix.

« Je dois vous quitter, lui dit Mariko en latin.

— Partons ensemble.

— Je vous supplie de rester. Pour votre honneur et le sien. Et le mien, Anjin-san.

— Je ne veux pas de ce cadeau. C’est vous que je veux.

— Je suis vôtre, croyez-le bien, Anjin-san. Restez, je vous en supplie, et sachez que cette nuit je suis vôtre. »

Il n’insista pas.

41

Le messager descendait le sentier au galop en direction du village endormi. L'aube colorait déjà le ciel, et les bateaux de pêche qui étaient allés jeter leurs filets près des bancs de sable rentraient. Il avait voyagé sans faire de halte depuis Mishima en traversant cols et mauvaises routes, réclamant une monture fraîche là où il pouvait. Les sabots de son cheval résonnèrent dans les rues du village. Des yeux l'épiaient. Son étendard portait l'emblème de Toranaga. Il connaissait le mot de passe. Il fut néanmoins mis à l'épreuve et contrôlé quatre fois avant d'obtenir l'autorisation d'entrer et d'obtenir une audience auprès de l'officier de garde.

« Nouvelles urgentes en provenance de Mishima, Naga-san, de la part de Sire Hiro-matsu. »

Naga prit le parchemin et rentra en hâte. Il s'arrêta devant le panneau coulissant constamment gardé. « Père ?

— Oui ? »

Naga ouvrit le panneau et attendit. L'épée de Toranaga retourna dans son fourreau. L'un des gardes apporta une lampe à huile.

Toranaga s'assit sous la moustiquaire et brisa le cachet. Il avait ordonné il y a quinze jours à Hiro-matsu de se rendre secrètement à Mishima avec un régiment d'élite. Mishima était une cité fortifiée sur la route du Tokaidô qui gardait le passage du col menant, à travers les montagnes, vers les villes d'Atami et Odawara, sur la côte orientale d'Izu. Atami était la clef d'Odawara, au nord. Odawara était la clef de tout le Kwanto.

Hiro-matsu écrivait : « Sire, votre demi-frère, Zataki, seigneur de Shinano, est arrivé hier, venant d'Osaka. Il a demandé un sauf-conduit pour venir vous voir à Anjiro. Il voyage officiellement avec une centaine de samouraïs et de porteurs sous le sceau du "nouveau" Conseil des régents. J'ai le regret de vous apprendre que les nouvelles envoyées par dame Kiritsubo étaient fondées. Zataki est devenu un traître et fait ouvertement étalage de son allégeance à Ishido. Ce que dame Kiritsubo ne savait pas, c'est que Zataki est à présent à la place de Sire Sugiyama. Il m'a montré sa nomination officielle, dûment signée par Ishido, Kiyama, Onoshi et Ito. Je voulais tuer ce morveux moi-même, mais j'ai obéi à vos ordres. Je laisse donc passer tout messager d'Ishido. Le prêtre barbare Tsukku-san voyage avec lui. Il est arrivé de Numazu par bateau, venant de Nagasaki. Il a demandé la permission de vous rendre visite. Je l'ai envoyé avec le convoi. Deux cents de mes hommes les escortent. Ils arriveront dans deux jours environ à Anjiro. Quand revenez-vous à Yedo ? Des espions disent que Jikkyu mobilise secrètement et que les clans du nord sont prêts à se joindre à Ishido, maintenant que la province de Shinano est contre vous. Je vous supplie de quitter Anjiro immédiatement. Partez par mer. Laissez Zataki vous rejoindre à Yedo, là où nous pouvons nous occuper de lui efficacement. »

Toranaga donna un coup de poing sur le sol.

— Naga-san, va chercher Buntaro-san, Yabu-san et Omi-san. Qu'ils viennent ici tout de suite.

Ils arrivèrent très rapidement. Toranaga leur lut le message. « Nous ferions mieux d'annuler tout entraînement. Envoyez le Régiment des mousquets, au complet, dans les montagnes. »

Omi dit : « Excusez-moi, Sire, mais vous pourriez intercepter le convoi dans les montagnes, disons à Yokosé. Invitez-y sire

Zataki. Invitez-le à venir faire une cure dans l'une des stations thermales proches, mais organisez la rencontre à Yokosé. Dès qu'il aura livré son message, lui et tous ses hommes pourront être escortés jusqu'à la frontière ou tués, comme vous voudrez.

— Je ne connais pas Yokosé. »

Yabu dit d'un air important : « C'est très joli. Presque au centre d'Izu, de l'autre côté des montagnes, dans un vallon. Près de la rivière Kano. Le Kano coule vers le nord et se jette dans la mer en traversant Mishima et Numazu, *neh ?* Yokosé serait un excellent lieu de rencontre, Sire. La station thermale de Shuzenji – très chaude – est l'une des meilleures que nous ayons. Vous devriez y aller, Sire. Je crois qu'Omi-san vient de faire une excellente suggestion.

— Pourrions-nous défendre l'endroit facilement ?

— Oui, Sire. Il y a un pont. Les montagnes tombent à pic. N'importe quel attaquant devrait se battre le long d'une route sinueuse. Les deux cols peuvent être tenus par quelques hommes. Vous ne risquez pas de tomber dans une embuscade. Nous avons suffisamment d'hommes pour vous défendre et tuer dix fois leur nombre, si besoin est.

— Nous les tuerons quoi qu'il arrive, *neh ?* dit Buntaro avec mépris.

— Mais il vaut mieux que ça se passe là-bas. Sire, je vous en prie, laissez-moi nettoyer l'endroit. Cinq cents archers, pas de mousquetaires. Des cavaliers. Ajoutés aux hommes envoyés par mon père, ce sera plus que suffisant. »

Toranaga vérifia la date du message. « Quand atteindront-ils la croisée des chemins ? »

Yabu regarda Omi pour se renseigner. « Cette nuit au plus tôt ?

— Oui, demain à l'aube, peut-être.

— Partez immédiatement, Buntaro-san, dit Toranaga. Contenez-les à Yokosé, mais empêchez-les de passer la rivière. Je partirai demain à l'aube avec cent hommes de plus. Nous devrions arriver là-bas, vers midi. Yabu-san, occupez-vous du Régiment des mousquets pour le moment et couvrez notre retraite. Placez-le en embuscade de chaque côté de la route Heikawa, que nous puissions nous rabattre sur vous, en cas de besoin. »

Buntaro s'apprêtait à partir, mais s'arrêta au moment où Yabu disait : comment peut-il s'agir d'une trahison, Sire ? Ils n'ont que cent hommes ?

— Je m'attends à la trahison, Sire Zataki ne viendrait pas se jeter dans la gueule du loup sans avoir de plan, car il va de soi que j'essaierai de prendre sa tête si je le peux, dit Toranaga. S'il ne commandait pas ses fanatiques, nous aurions une meilleure possibilité de franchir ses montagnes. Pourquoi vient-il tout risquer ici ? Pourquoi ? »

Omi dit avec hésitation : « Serait-il prêt à redevenir votre allié ? » Ils connaissaient tous la rivalité qui existait depuis toujours entre les deux demi-frères, rivalité jusque-là amicale.

« Non, pas lui. Je ne lui ai jamais fait confiance. Quelqu'un, parmi vous, lui ferait-il confiance ? »

Ils secouèrent la tête.

Yabu dit : « Il n'y a vraiment aucune raison de vous inquiéter, Sire. Sire Zataki est un régent, oui, mais ce n'est qu'un messager, *neh ? »*

Imbécile, avait envie de crier Toranaga. Tu ne comprends donc rien ?

« Nous allons bientôt le savoir. Buntaro-san, partez sur-le-champ.

— Oui, Sire. Je vais soigneusement choisir le lieu de la rencontre, mais ne le laissez pas s'approcher à moins de dix pas. J'étais avec lui en Corée. Il est trop rapide à l'épée.

— Oui. »

Buntaro s'en alla. Yabu dit : « Zataki peut être tenté de trahir Ishido. Même s'il ne commande pas ses troupes, les montagnes de Shinano restent impitoyables. Quel est son appât ?

— L'appât est évident, dit Toranaga. Le Kwanto. N'est-ce pas ce qu'il veut et a toujours voulu ? N'est-ce pas ce que tous mes ennemis convoitent ? N'est-ce pas ce qu'Ishido lui-même désire ? »

Ils ne répondirent pas.

Toranaga dit gravement : « Puisse Bouddha nous venir en aide. La paix instaurée par le Taikô n'est plus. La guerre commence. »

Les oreilles de Blackthorne avaient compris l'urgence de ces sabots qui approchaient. Ces bruits lui avaient murmuré qu'il y avait du danger. Il s'était immédiatement réveillé, prêt à l'attaque ou à la retraite, tous ses sens en éveil. Le son des sabots était passé puis s'était dirigé vers le haut de la colline, vers la forteresse. Il attendit. Aucun bruit d'escorte. Un messager seul, probablement, pensa-t-il. D'où vient-il ? Serait-ce déjà la guerre ?

L'aube était proche. Blackthorne apercevait un morceau de ciel, couvert, chargé de pluie. L'air était chaud et salé, et soulevait la moustiquaire de temps à autre. Un moustique bourdonna, de l'autre côté du réseau de fines mailles, Blackthorne était heureux de se trouver du bon côté. Jouis de la tranquillité pendant qu'elle dure, se dit-il. Kiku dormait près de lui, lovée comme un chaton. Engourdie de sommeil, elle lui

paraissait encore plus belle. Il se rallongea confortablement dans la douceur des couvertures, sur le tatami.

C'est tellement mieux qu'un lit. Mieux que n'importe quelle couchette ! Mais il va falloir bientôt remonter à bord, tomber sur le Vaisseau noir et le capturer, *neh ?* Je crois que Toranaga est d'accord, même s'il ne l'a pas dit explicitement. N'a-t-il pas accepté à la japonaise ? Au Japon, *les problèmes se résolvent par la méthode japonaise.* Je crois que c'est vrai. Je voulais être mieux informé. N'a-t-il pas dit à Mariko de tout me traduire et de m'expliquer tous ses problèmes politiques ? Je voulais de l'argent pour acheter un nouvel équipage. Ne m'a-t-il pas donné deux mille *koku* ? J'ai demandé deux ou trois cents corsaires. Ne m'a-t-il pas donné deux cents samouraïs ainsi que le titre et le pouvoir dont j'avais besoin ? M'obéiront-ils ? Bien sûr. Il m'a fait samouraï et *hatamoto.* Ils obéiront donc jusqu'à la mort et je les ramènerai à bord de l'*Érasme* et je commanderai l'attaque.

Qu'est-ce que j'ai comme chance ! Incroyable ! J'ai tout ce que je veux, sauf Mariko. Mais je l'ai quand même. J'ai son amour et j'occupe ses pensées. J'ai possédé son corps la nuit dernière, cette nuit magique qui n'a jamais existé. Nous nous sommes aimés sans nous aimer. Y a-t-il une différence ?

Il n'y a pas d'amour entre Kiku et moi. Simplement, un désir. Ce fut extraordinaire pour moi. J'espère que ce le fut également pour elle. J'ai essayé d'être tout à fait japonais et de faire mon devoir en lui faisant plaisir comme elle m'a fait plaisir. Il se souvint de s'être servi d'un anneau de plaisir. Il s'était senti un peu gauche et timide et lui avait tourné le dos, pour le mettre. Il avait eu peur de voir son érection disparaître, mais il n'en avait rien été. L'anneau mis en place, ils s'étaient à nouveau rencontrés sur l'oreiller. Son corps avait frémi et ses vibrations

l'avaient amené à un stade d'excitation qu'il n'avait jamais connu jusque-là.

Je n'aime pas Kiku-san. J'ai de l'affection pour elle. J'aime Mariko-san sans réserve et j'aime bien Fujiko-san. Rencontrerais-tu Fujiko-san sur l'oreiller ? Non, je ne pense pas que j'en serais capable. N'est-ce pas ton devoir ? Si tu acceptes les privilèges du samouraï, si tu exiges des autres qu'ils te traitent comme un samouraï avec tout ce que cela implique, tu dois en accepter les devoirs et les responsabilités, *neh ?* C'est juste et honorable, *neh ?* Ton devoir te contraint de donner un fils à Fujiko.

Et Felicity. Qu'en dirait-elle ? Quand tu rentreras chez toi, qu'adviendra-t-il de Fujiko et de Mariko-san ? Remettras-tu cap une fois de plus vers l'inconnu hostile, recommenceras-tu à te battre contre les tempêtes du détroit de Magellan, contre le scorbut et les mutineries pendant six cent quatre-vingt-dix-huit jours pour revenir une fois de plus au Japon ? Pour recommencer à mener cette vie ?

Décide-toi !

Il se souvint alors des compartiments de l'esprit dont lui avait parlé Mariko : « Soyez japonais, Anjin-san. Il le faut, si vous voulez survivre. Faites comme nous. Abandonnez-vous sans en avoir honte au rythme du *karma.* Ne vous plaignez pas des forces que vous ne pouvez pas contrôler. Mettez chaque chose dans son compartiment et abandonnez-vous au *wa,* l'harmonie de la vie. Abandonnez-vous, Anjin-san. »

Oui. Je prendrai une décision quand le moment viendra. Il me faut d'abord un équipage, puis capturer le Vaisseau noir, faire la moitié du tour de la terre pour retourner en Angleterre, acheter et équiper les navires de guerre. Je prendrai ma décision à ce moment-là.

Kiku remua puis s’enfouit plus profond dans les couvertures et vint se blottir tout contre lui. Il sentait sa chaleur à travers son kimono de soie. Il en fut excité.

« Anjin-chan, murmura-t-elle.

— *Haï ?* »

Il ne la réveilla pas. Il était heureux de la bercer et se reposa, stupéfait de la sérénité que l’abandon lui avait procurée.

« Oui, Omi-sama. Certainement, dit Gyoko. Je vais chercher l’Anjin-san tout de suite. Excusez-moi. Ako, viens avec moi. » Gyoko envoya Ako chercher du thé puis traversa le jardin en se demandant quelles nouvelles urgentes le messager avait apportées. Elle aussi, elle avait entendu les sabots. Pourquoi Omi est-il si bizarre, aujourd’hui ? Pourquoi si froid et si brutal ? Pourquoi s’est-il lui-même dérangé pour une aussi petite tâche ? Pourquoi n’a-t-il pas envoyé un samouraï ? Qui sait ? Omi est un homme. Comment les comprendre ? Surtout les samouraïs. Mais il y a quelque chose d’anormal. Le messager aurait-il apporté une déclaration de guerre ? Je le pense. Si c’est la guerre, alors ce sera la guerre et la guerre n’a jamais fait de mal à notre profession. En temps de guerre, l’argent a encore moins de signification pour eux. Très bien ! Elle se sourit à elle-même. Souviens-toi des temps de guerre, il y a quarante années de ça, quand tu avais dix-sept ans et que tu étais la perle de Mishima ? Souviens-toi de tous les éclats de rire, des rencontres sur l’oreiller et des nuits qui se changeaient en jours. Elle se dépêcha et fit en sorte que ses pas soient suffisamment sonores pour annoncer sa présence. Elle monta les marches de cèdre poli et frappa à la porte.

« Anjin-san, Anjin-san ? Je suis désolée, mais sire Toranaga a envoyé quelqu’un vous chercher. Vous avez ordre de vous rendre immédiatement à la forteresse.

— Quoi ? Qu’avez-vous dit ? »

Elle répéta ce qu’elle venait de dire en utilisant des mots plus simples.

« Ah, compris ! Très bien. Je là-bas aller vite, l’entendit-elle dire avec son accent amusant.

— Excuse-moi, Kiku-san.

— Oui, mama-san ? » Le panneau s’ouvrit. Kiku lui souriait. Son kimono pendait et ses cheveux étaient gracieusement décoiffés. « Bonjour, mama-san. Vous avez fait de beaux rêves ?

— Oui, merci. Je suis désolée de te déranger, Kiku-chan. Voudrais-tu du thé frais ?

— Oh ! » Le sourire de Kiku disparut. C’était la phrase code que Gyoko utilisait en présence de n’importe quel client pour dire à Kiku que son client attitré, Omi-san, se trouvait dans l’enceinte de la maison de thé. Kiku pouvait toujours finir son histoire ou sa chanson plus rapidement et aller voir Omi-san si elle le désirait. Kiku rencontrait très peu de clients sur l’oreiller, même si elle en distrayait beaucoup, car ses clients pouvaient difficilement s’offrir ses services.

« Qu’y a-t-il ? demanda Gyoko.

— Rien, mama-san. Anjin-san, voudriez-vous du thé ?

— Oui, s’il vous plaît.

— Il arrive tout de suite. Ako, dépêche-toi, ma petite !

— Oui, maîtresse. » Ako apporta deux tasses, versa le thé. Gyoko se retira en s’excusant encore de l’avoir dérangé. Kiku tendit elle-même la tasse à Blackthorne qui la vida, assoiffé. Puis elle l’aida à s’habiller. « Kiku-san ?

— Oui, Anjin-san ?

— Maintenant, je vais.

— Oui. Allons-y ensemble. » Il prit tendrement son visage entre ses mains calleuses et l'embrassa.

« Merci. Pas assez de mots pour remercier.

— C'est moi qui devrais le faire. Permettez-moi de vous remercier, Anjin-san. Partons maintenant. »

Elle laissa Ako coiffer et arranger ses cheveux. Elle mit la ceinture de son kimono propre et sortit avec lui. Elle marchait à ses côtés comme c'était son privilège. Il mit sa main sur son épaule. Elle en fut irritée, car ils n'étaient plus dans l'intimité des chambres. Elle eut soudain l'horrible pressentiment qu'il allait l'embrasser en public. Mariko lui avait dit que c'était une coutume barbare. Oh, Bouddha, faites que cela n'arrive pas, pensa-t-elle, morte de peur. Ses épées étaient dans la pièce de réception. La coutume voulait que toutes les armes soient laissées sous bonne garde, en dehors des chambres de plaisir, pour éviter les querelles mortelles entre clients et empêcher toute femme de la maison de mettre fin à ses jours. Les dames du Monde du saule n'étaient pas toutes heureuses, n'avaient pas toutes de la chance. Blackthorne glissa les épées dans sa ceinture. Kiku le salua jusque sous la véranda. Il chaussa ses sandales. Gyoko et ses pensionnaires étaient toutes assemblées pour saluer le départ de l'invité d'honneur. De nombreux samouraïs allaient et venaient sur la place. Buntaro était parmi eux. Kiku ne voyait pas Omi. Elle était pourtant certaine qu'il les regardait. L'Anjin-san semblait immensément grand. Elle, toute petite, à côté de ce géant. Ils traversèrent la cour et virent Omi en même temps. Il se tenait près de la porte. Blackthorne s'arrêta.

« Bonjour, Omi-san. » Il s'inclina.

Il ne savait pas que Kiku et Omi étaient plus qu'amis. Comment pourrait-il le savoir ? pensa-t-elle. Personne ne le lui a

dit. Pourquoi le lui aurait-on dit ? Quelle importance cela a-t-il, de toute façon ?

« Bonjour, Anjin-san. » La voix d'Omi était amicale. Ses yeux de jais la regardèrent. Elle le salua. Son sourire était parfait. « Bonjour, Omi-san. Notre maison est très honorée.

— Merci, Kiku-san. »

Elle sentit son regard scrutateur, mais feignit de ne pas s'en rendre compte. Elle resta les yeux baissés. Gyoko, les servantes et les courtisanes observaient la scène, de la véranda.

« Je vais forteresse, Omi-san, dit Blackthorne. Tout va ?

— Oui. Sire Toranaga vous a fait demander.

— Aller maintenant. Espère voir vous bientôt.

— Oui. »

Kiku releva son visage. Omi la fixait toujours. Elle lui fit son plus beau sourire et regarda l'Anjin-san qui fixait Omi intensément. Sentant le regard de Kiku posé sur lui, il se tourna vers elle et lui rendit son sourire. Elle eut le sentiment que ce sourire était forcé. « Désolé, Kiku-san, Omi-san, devoir partir maintenant. » Il salua Omi qui lui rendit son salut. Il passa la porte. Elle le suivit en respirant à peine. Sur la place, l'agitation cessa. Elle le vit se retourner dans ce silence. Elle eut, pendant un moment affreux, la certitude qu'il allait l'embrasser. Mais il n'en fit rien, à son grand soulagement. Il resta là à attendre comme l'aurait fait n'importe quelle personne civilisée. Elle s'inclina en lui montrant toute sa tendresse. Omi la fusillait du regard.

« Merci, Anjin-san », dit-elle en lui souriant. Un soupir parcourut la place. « Revenez nous rendre visite. Je vais compter les moments jusqu'à votre retour. »

Il salua et sortit, arrogant, comme l'aurait fait tout samouraï de qualité, puis parce qu'il l'avait traitée tout à fait

correctement et qu'elle voulait se venger de la froideur qu'Omi avait mis dans son salut, elle resta là au lieu de rentrer immédiatement dans la maison. Elle regarda l'Anjin-san s'éloigner. C'était lui faire encore plus d'honneur. Elle attendit qu'il ait atteint le coin de la rue. Elle le vit se retourner. Il agita la main, elle s'inclina très profondément. Elle était heureuse de retenir l'attention de la place tout en feignant de ne pas le remarquer. Elle ne rentra qu'après qu'il eut disparu. Avec fierté et élégance. Tous les hommes la regardèrent. Ils enviaient l'Anjin-san, car il devait être un vrai homme pour qu'elle lui fasse tant d'honneurs.

« Vous êtes si belle, lui dit Omi.

— J'aimerais que vous disiez la vérité, Omi-san, lui répondit-elle en souriant. Voudriez-vous prendre un peu de thé, Omi-sama ? Manger quelque chose ?

— Avec vous, oui. »

Gyoko se joignit à eux et dit, mielleuse : « Veuillez excuser mes mauvaises manières, Omi-sama. Restez avec nous, je vous en prie. Avez-vous déjà mangé ?

— Non, pas encore. Je meurs de faim. » Omi jeta un coup d'œil vers Kiku. « Avez-vous déjà mangé ? »

Gyoko l'interrompit : « Permettez-nous de vous apporter quelque chose de pas trop mauvais, Omi-sama. Quand tu te seras changée, Kiku-san, viens nous rejoindre, *neh ?*

— Bien sûr. Excusez-moi, Omi-sama, de me présenter ainsi devant vous. Veuillez m'excuser. » La jeune femme se retira en courant, feignant un bonheur qu'elle ne ressentait pas. Ako la suivit.

Omi dit brièvement : « Je voudrais passer la nuit avec elle. Seulement manger et me distraire.

— Bien sûr, Omi-sama. » Répondit Gyoko en s'inclinant. Elle savait que Kiku ne serait pas libre. « Vous honorez ma maison et vous nous faites beaucoup d'honneur. Kiku-san a tellement de chance de recevoir vos faveurs. »

« Trois mille *koku* ? » Toranaga était scandalisé.

« Oui, Sire », dit Mariko. Ils se trouvaient sous la véranda de la forteresse. La pluie avait commencé de tomber, mais ne faisait pas diminuer la chaleur caniculaire de la journée. Elle écouta, indifférente, fatiguée. Elle attendait avec impatience les fraîcheurs automnales.

« Je suis désolée, mais je n'ai pas pu marchander beaucoup plus. J'ai parlé avec elle jusqu'à l'aube. Je suis désolée, Sire, mais vous m'aviez ordonné de conclure le marché hier au soir.

— Mais trois mille *koku*, Mariko-san ! C'est un taux usuraire ! » Toranaga était heureux d'avoir un nouveau problème en tête. Cela lui permettait d'oublier ce qui le tracassait. Le prêtre chrétien Tsukku-san voyageait avec Zataki, ce régent parvenu, et cela n'augurait rien de bon. Il avait examiné et vérifié toutes les possibilités d'évasion ou de retraite, avait envisagé toutes les attaques qu'un homme pouvait envisager. La réponse était restée la même : si Ishido se met rapidement en mouvement, je suis perdu. Il faut que je gagne du temps. Comment ? Si j'étais Ishido, je lancerais l'attaque maintenant, avant la fin des pluies. Je mettrais des hommes en position comme le Taikô et moi-même l'avons fait pour détruire le Beppu. Le même plan réussira toujours. C'est si simple ! Ishido ne peut être stupide au point de ne pas voir que la seule façon de défendre le Kwanto est de posséder Osaka et toutes les terres entre Yedo et Osaka. Tant qu'Osaka nous est hostile, le Kwanto est en danger. Le Taikô le savait. Pourquoi me

l'aurait-il donné, autrement ? Sans Kiyama, Onoshi et les prêtres barbares…

Toranaga remit avec effort les problèmes à venir dans leur compartiment et se concentra sur cette impossible somme d'argent. « Trois mille *koku* ? C'est hors de question !

— Je suis d'accord avec vous, Sire. C'est entièrement ma faute. J'avais même pensé que cinq cents *koku* seraient excessifs, mais la femme Gyoko a refusé de baisser son prix. Elle fait pourtant une concession.

— Laquelle ?

— Gyoko accepterait de baisser son prix à deux mille cinq cents *koku* si vous acceptiez de la voir pendant un bâtonnet de temps.

— Une mama-san renoncerait à cinq cents *koku* uniquement pour me parler ?

— Oui, Sire.

— Pourquoi ? demanda-t-il, méfiant.

— Elle m'a donné ses raisons, Sire, mais m'a supplié de la laisser vous les exposer elle-même. Je crois que sa proposition vous intéresserait, Sire. Et cinq cents *koku*… Ce serait une économie. Je suis navrée de n'avoir pu conclure un marché plus avantageux, même si Kiku-san est de première classe et mérite pleinement ce statut. Je sais que je vous ai manqué.

— C'est vrai, dit Toranaga sèchement. Même mille *koku* seraient de trop. Nous sommes à Izu, pas à Kyoto !

— Vous avez tout à fait raison, Sire. J'ai dit à cette femme que la somme qu'elle exigeait était élevée, que je ne pouvais pas conclure le marché moi-même, bien que vous m'en ayez donné l'ordre. J'espère que vous me pardonnerez cet acte de désobéissance, mais je lui ai dit qu'il me faudrait tout d'abord

consulter dame Kasigi, la mère d'Omi-san, avant de conclure quoi que ce soit. »

Le regard de Toranaga s'éclaira. Il avait oublié tous ses problèmes. « Ah, c'est conclu sans l'être ?

— Oui, Sire. Rien ne vous lie avant que j'aie consulté la dame Kasigi. J'ai dit à Gyoko que je lui donnerais la réponse aujourd'hui à midi. Pardonnez, je vous prie, ma désobéissance.

— Vous auriez dû conclure le marché comme je vous l'avais ordonné ! »

Toranaga était intérieurement aux anges. Mariko lui avait ainsi habilement laissé la possibilité d'accepter ou de refuser sans perdre la face. Il aurait été impensable qu'il discute lui-même sur une question d'argent. Mais *oh ko,* trois mille *koku*… « Vous dites que le contrat de cette fille vaut assez de riz pour nourrir un millier de familles pendant trois années ?

— Elle vaut bien chaque grain de riz si elle est destinée à la personne adéquate. »

Toranaga la regarda, « Oh ? Dites-moi un peu qui elle est et ce qui est arrivé. »

Elle lui raconta tout, sauf le sentiment qu'elle éprouvait à l'égard de l'Anjin-san et qu'il ressentait lui aussi. Elle ne lui parla pas non plus de l'offre que lui avait faite Kiku.

« Bien. Oui, très bien. Très habile, dit Toranaga. Il a dû vraiment la satisfaire pour qu'elle reste, dès la première fois, sur le pas de la porte.

— Oui.

— Les trois *koku* investis lui ont fait le plus grand bien. Sa renommée va maintenant toujours le précéder. »

Mariko acquiesça, pas peu fière du succès de Blackthorne.

« C'est une dame exceptionnelle, Sire. »

Toranaga était indigné par la confiance de Mariko face au marché conclu. Cinq cents *koku* auraient été très suffisants pour ce contrat. La plupart des mama-san n'arrivaient pas à gagner une telle somme qu'au bout d'une vie entière. Qu'une d'entre elles envisage de céder cinq cents *koku*…

« Elle vaut bien chaque grain de riz, avez-vous dit ? J'arrive difficilement à le croire.

— Elle les vaut si elle est destinée à l'homme qu'il lui faut. Je le crois très aisément. Mais je ne pourrais dire qui est cet homme. »

On frappa au *shoji.*

« Oui ?

— L'Anjin-san est à la porte principale, Sire.

— Faites-le venir.

— Bien, Sire. »

Toranaga s'éventa. Il avait subrepticement regardé Mariko et avait vu son visage s'éclairer. Il avait fait exprès de ne pas la prévenir de sa venue. Que faire ? Tout ce qui est prévu reste en vigueur, mais j'ai maintenant, plus que jamais, besoin de Buntaro, de l'Anjin-san et d'Omi-san. Et j'ai extrêmement besoin de Mariko.

« Bonjour, Toranaga-sama. »

Il rendit à Blackthorne son salut.

« Mariko-san, dites-lui qu'il part avec moi à l'aube. Vous aussi. Vous poursuivrez votre voyage sur Osaka. » Un frisson la parcourut. « Oui, Sire.

— Je vais Osaka, Toranaga-sama ?

— Non, Anjin-san. Mariko-san, dites-lui que je me rends à la station thermale de Shuzenji pour quelques jours. Vous m'y accompagnerez tous les deux. Vous poursuivrez sur Osaka. Il

fera une partie du voyage avec vous jusqu'à la frontière, puis continuera seul jusqu'à Yedo. »

Il les observa tandis que Blackthorne lui parlait.

« Désolée, Toranaga-sama, mais l'Anjin-san demande humblement s'il pourrait m'utiliser » pendant quelques jours encore. Il dit que ma présence à ses côtés ferait considérablement avancer le problème de son bateau. Si cela vous plaît, il prendra immédiatement l'un de vos bateaux côtiers pour m'amener jusqu'à Osaka et, de là, poursuivra sa route jusqu'à Nagasaki. Il dit que cela permettra de gagner du temps.

— Je n'ai rien décidé en ce qui concerne son bateau et son équipage. Il peut ne pas avoir besoin d'aller à Nagasaki. Soyez très claire là-dessus. Rien n'est encore décidé, mais j'envisagerai quand même la requête vous concernant. Vous connaîtrez ma décision demain. Vous pouvez vous en aller, maintenant… Oh, oui, Mariko-san, dites-lui, pendant que j'y pense, que je veux sa généalogie. Qu'il la transcrive sur papier. Vous la traduirez, certifiant ainsi son authenticité.

— Oui, Sire. Vous la voulez tout de suite ?

— Non. Quand il arrivera à Yedo, ce sera bien suffisant. »

Mariko expliqua à Blackthorne.

« Pourquoi veut-il ma généalogie ? »

Mariko le regarda, étonnée. « Tous les samouraïs doivent enregistrer leurs dates de naissance et de mort, Anjin-san, ainsi que tous leurs fiefs et les donations qu'ils se sont vu accorder. Comment un suzerain pourrait-il sauvegarder un équilibre ? N'est-ce pas la même chose dans votre pays ?

— Nous n'écrivons rien. Ce n'est pas officiel. Tout le monde est enregistré ?

— Oh, oui, même les *eta*, Anjin-san. Comme ça, personne ne peut prétendre à ce qu'il n'est pas. »

Blackthorne mit cette question-là de côté en se disant qu'il en reparlerait plus tard et abattit une autre carte dans le jeu qu'il jouait avec Toranaga, espérant qu'elle allait sceller la mort du Vaisseau noir. Mariko écouta attentivement, le questionna, puis se tourna vers Toranaga. « Sire, l'Anjin-san vous remercie de vos faveurs et de vos nombreux cadeaux. Il vous demande de lui faire l'honneur de choisir ses deux cents vassaux. Il dit que votre choix n'a pas de prix.

— Vaut-il mille *koku* ? » demanda Toranaga. Il vit la surprise de Mariko et celle de l'Anjin-san. Je suis heureux de constater que vous êtes encore transparent, Anjin-san, sous votre vernis d'homme civilisé, pensa-t-il. Si j'étais un joueur, je parierais bien que ce n'est pas de vous… ce choix que vous me demandez de faire.

« Hai.

— Très bien, répondit-il, irrité. Puisque l'Anjin-san est si généreux, j'accepte son offre. Mille *koku.* Ça me permettra de venir en aide à un samouraï dans le besoin. Dites-lui que ses hommes l'attendront à Yedo. Je vous verrai demain matin à l'aube, Anjin-san.

— Oui, merci, Toranaga-sama.

— Mariko-san, veuillez consulter la dame Kasigi sur-le-champ. Puisque vous êtes tombée d'accord sur le prix, elle acceptera certainement le marché que vous avez conclu, aussi incroyable et intolérable qu'il puisse paraître. Envoyez un serviteur à la femme Gyoko et faites-lui dire d'être ici au coucher du soleil. Elle peut amener la courtisane avec elle. Kiku-san pourra chanter pendant que nous discuterons, *neh ? »*

Il les congédia, satisfait d'avoir économisé mille cinq cents *koku.*

« Me restera-t-il assez d'argent pour acheter un équipage ?

— Oh, oui, Anjin-san. Mais il n'a pas encore donné son accord pour que vous alliez à Nagasaki. Cinq cents *koku* suffisent pour vivre pendant toute une année et les cinq cents autres vous laissent encore la possibilité d'acheter tous vos marins. Cinq cents *koku*, cela fait environ cent quatre-vingts *koban* en or. C'est une somme énorme. »

Fujiko se releva avec difficulté et parla à Mariko.

« Votre concubine vous demande de ne pas vous inquiéter, Anjin-san. Elle peut vous donner des lettres de crédit auprès de certains usuriers qui vous avanceront ce dont vous avez besoin. Elle s'occupera de tout.

— Oui, mais ne dois-je pas payer toute ma suite ? Comment paierai-je la maison, Fujiko-san, mes serviteurs ? »

Mariko était choquée. « Ça ne vous regarde pas. Votre concubine vous a dit qu'elle s'occupait de tout. Elle… »

Fujiko l'interrompit et les deux femmes parlèrent pendant un moment.

« Ah so desu, Fujiko-san ! » Mariko se tourna vers Blackthorne. « Elle dit que vous ne devez pas perdre votre temps en pensant à ça et vous supplie de l'utiliser pour résoudre les problèmes de Sire Toranaga. Elle a de l'argent personnel dont elle peut se servir, si la nécessité s'en fait sentir. »

Blackthorne cligna des yeux. « Elle me prêterait son argent personnel ?

— Oh non, Anjin-san. Elle vous le *donnerait.* Si vous en aviez besoin. N'oubliez pas les problèmes de cette année. L'année

prochaine, vous serez riche. Quant aux membres de votre suite, deux *koku* par an leur suffisent. N'oubliez pas que Toranaga-sama vous offre toutes leurs armes et leurs chevaux. Deux *koku* suffisent pour les nourrir, eux et toute leur famille. N'oubliez pas aussi que vous avez donné la moitié de votre revenu annuel à Sire Toranaga pour être sûr qu'il les choisirait personnellement. C'est un honneur immense, Anjin-san.

— Vous croyez ?

— Assurément. Fujiko est d'accord avec moi. Vous avez fait preuve d'intelligence et de finesse en ayant cette idée.

— Merci. »

Tu es en train de retrouver tes esprits et tu te mets à penser comme eux, se dit-il joyeusement. Oui, c'était très habile à toi de demander ça à Toranaga. Tu vas avoir les meilleurs hommes qui soient. Tu n'y serais jamais arrivé tout seul. Que représentent mille *koku* en échange du Vaisseau noir ? Toranaga peut reprendre aussi vite ce qu'il donne. Tu crois qu'il est ton ami, mais s'il a assassiné une femme et un de ses fils favoris, comment peux-tu chérir son amitié ou compter sur ta vie ?

« Votre concubine s'occupera de tout et vous suggère de prendre deux chevaux pour vous et un pour vos bagages. Deux serviteurs. Un homme et une femme…

— L'homme suffira.

— Je suis désolée, mais la femme doit aussi partir avec vous ainsi qu'une cuisinière et un gâte-sauce.

— Il n'y aura pas de cuisine dont nous… dont je puisse me servir ?

— Oh, oui. Mais vous devez avoir quand même votre cuisinière personnelle, Anjin-san. Vous êtes *hatamoto.* »

Il savait que ce n'était pas la peine de discuter. « Je vous laisse tout faire.

— C'est très sage à vous. Il faut que je m'en aille à présent faire mes bagages. Excusez-moi. » Mariko se retira, heureuse. Ils n'avaient pas beaucoup parlé, juste assez pour savoir que même si la nuit magique n'avait jamais eu lieu, même si, comme de la nuit précédente, il ne fallait jamais parler, elles vivraient éternellement dans leur imagination.

« Vous.

— Vous.

— J'ai été tellement fière d'apprendre que Kiku était restée si longtemps sur le seuil. Votre image est immense, Anjin-san.

— J'ai failli oublier ce que vous m'aviez dit. J'ai été à deux doigts de l'embrasser en public.

— *Oh ko,* Anjin-san. Ç'aurait été affreux !

— *Oh ko,* vous pouvez le dire ! Si vous ne me l'aviez pas dit, j'aurais aujourd'hui perdu la face. Je serais un ver se tortillant dans la poussière.

— Je suis heureuse que cette soirée ait été à votre goût. Être japonais au Japon, voilà qui est sage, *neh ?*

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier de m'avoir tant appris, de m'avoir guidé et de m'avoir ouvert les yeux, de… » Il allait dire : de m'avoir aimé, mais il préféra ajouter : « De m'avoir permis d'être.

— Je n'ai rien fait. Vous avez tout fait vous-même.

— Je vous remercie. De tout. Et de votre cadeau.

— Je suis heureuse que votre plaisir ait été immense.

— Je suis triste que le vôtre ait été nul. Je suis si heureux que vous ayez ordre d'aller à cette station thermale. Mais pourquoi à Osaka ?

— Oh, je n’ai pas ordre d’aller à Osaka, Sire Toranaga me permet d’y aller. Nous avons des biens et des problèmes de famille à régler. Mon fils est là-bas. Je pourrai en même temps apporter des messages à dame Kiritsubo et à la dame Sazuko.

— N’est-ce pas dangereux ? Souvenez-vous de vos paroles… La guerre est imminente et Ishido est l’ennemi. Sire Toranaga n’a-t-il pas dit la même chose ?

— Si, mais la guerre n’a pas éclaté, Anjin-san. Et les samouraïs ne se battent pas contre leurs femmes, à moins que celles-ci ne se battent contre eux.

— Mais vous ? Vous souvenez-vous du pont d’Osaka, au-dessus des douves ? Ne m’avez-vous pas suivi pour tromper Ishido ? Il m’aurait tué. Vous souvenez-vous de votre épée, lors du combat à bord du bateau ?

— Ce n’était que pour protéger la vie de mon suzerain, ma vie, quand elles étaient en danger. C’était mon devoir, Anjin-san, rien de plus. Je ne cours aucun danger. J’ai été dame de compagnie de dame Yodoko, la veuve du Taikô, de dame Ochiba, la mère de l’héritier. Je suis très honorée d’être leur amie. Je suis tout à fait en sécurité. Voilà pourquoi Toranaga-sama me permet de m’y rendre. Mais vous, vous courriez un danger en y allant, à cause de l’évasion de Sire Toranaga et de ce qui a été fait à Sire Ishido. Il vaut mieux que vous ne mettiez pas les pieds là-bas. Nagasaki est plus sûr, pour vous.

— Il a donc accepté que je m’y rende ?

— Non, pas encore. Mais quand il vous le permettra, vous pourrez y aller sans danger. Toranaga détient toute la puissance, à Nagasaki. »

Il eut envie de demander si elle était plus grande que celle des Jésuites.

« Je prie que Sire Toranaga vous ordonne d'aller à Osaka par mer. » Il la vit trembler légèrement. « Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Sinon… Sinon que la mer ne me plaît pas.

— Va-t-il vous ordonner de faire le voyage par bateau ?

— Je ne sais pas, mais… » Elle détourna la conversation et prit un ton ironique en parlant à nouveau en portugais. « Mais nous devrions emmener, pour votre santé, Kiku-san avec nous, *neh ?* »

Il rit avec elle. « Ce serait très bien, quoique… » Il se tut en se souvenant avec précision du regard d'Omi. « Vous savez, Mariko-san, quand j'étais sur le seuil, je suis sûr d'avoir vu Omi-san la regarder d'une façon très spéciale, comme un amant, un amant jaloux. Je ne savais pas qu'ils étaient amants.

— Je crois qu'il est un de ses clients préférés. En quoi cela vous concerne-t-il ?

— C'était un regard complice. Tout à fait spécial.

— Il n'a aucun droit sur elle, Anjin-san. Elle est courtisane de première classe. Elle est libre d'accepter ou de refuser qui bon lui semble.

— Si nous étions en Europe et que je rencontre cette femme sur l'oreiller… Vous comprenez, Mariko-san ?

— Je crois comprendre, Anjin-san, mais en quoi cela vous concerne-t-il ? Vous n'êtes pas en Europe, Anjin-san, et il n'a aucun droit légal sur elle. Si elle vous accepte tous les deux, quelle importance cela a-t-il ?

— J'ai dit qu'il était son amant. Ça a une énorme importance, *neh ?*

— Mais qu'est-ce que ça a à voir avec sa profession, avec une rencontre sur l'oreiller ?

Il avait fini par la remercier et par laisser tomber le sujet. Mais sa tête et son cœur lui dictaient la prudence. Ce n'est pas aussi simple que vous le pensez, Mariko-san, même ici. J'aurais aimé savoir qu'il était son amant. Je préférerais avoir Omi comme ami plutôt que comme ennemi, Mariko aurait-elle à nouveau raison ? Une rencontre sur l'oreiller n'aurait-elle pour eux vraiment rien à voir avec l'amour ? Que le seigneur me vienne en aide. Je ne sais plus où j'en suis. Je suis en partie oriental, mais occidental surtout. Il faut que je me comporte et que je pense comme eux si je veux rester vivant.

« Anjin-san ?

— Oui, Fujiko-san.

— Ne vous inquiétez pas pour l'argent. Je ne peux pas supporter votre inquiétude. Je suis désolée de ne pouvoir venir à Yedo avec vous.

— Bientôt se voir à Yedo, *neh ?*

— Oui. Le docteur dit que je guéris très vite. La mère d'Omi est d'accord.

— Quand docteur là ?

— Au coucher du soleil. Je suis désolée de ne pouvoir partir avec vous demain. »

Il réfléchit encore sur ses devoirs envers sa concubine, puis remit cette pensée dans son compartiment, car une nouvelle idée venait de surgir. Il trouva l'idée excellente. « Je aller maintenant. Revenir bientôt. Vous reposer… Compris ?

— Oui. Excusez-moi de ne pas me lever et de… Je suis désolée. »

Il se rendit dans sa chambre, sortit un pistolet de sa cachette, vérifia s'il était armé et le fourra dans son kimono. Puis il partit seul vers la maison d'Omi. Omi n'était pas là. Midori l'accueillit, lui offrit du thé qu'il refusa poliment. Elle portait son enfant de

deux ans dans les bras. Elle lui dit qu'elle était désolée, mais qu'Omi n'allait pas tarder à revenir. L'Anjin-san veut-il l'attendre ? Elle paraissait mal à l'aise, quoiqu'attentive et polie. Il refusa à nouveau, la remercia en lui disant qu'il reviendrait plus tard, puis il redescendit vers sa maison. Les habitants du village avaient enlevé les décombres qui jonchaient le sol et s'apprêtaient à tout rebâtir. Rien n'avait pu être sauvé de l'incendie, à part les ustensiles de cuisine. Fujiko ne voulait pas lui dire le prix des réparations. « Ça ne coûte rien. Ne vous inquiétez pas. »

Blackthorne vit Omi monter la colline, grave et tendu. Il vint à sa rencontre. En le voyant, Omi sembla se calmer. « Oh, Anjin-san, dit-il cordialement. On m'a dit que vous partiez aussi avec Toranaga-sama, à l'aube. Très bien, nous pourrons faire le chemin ensemble. »

En dépit de l'amitié apparente d'Omi, Blackthorne restait sur ses gardes.

« Omi-san, maintenant, je aller là-bas. » Il indiqua du doigt le plateau.

« S'il vous plaît, vous venir avec moi, oui ?

— Il n'y a pas d'entraînement aujourd'hui.

— Compris. S'il vous plaît, vous venir avec moi. Oui ?

— Très bien, Anjin-san. Mais nous y allons à cheval. Je vous rejoins tout de suite. » Omi grimpa la colline et rentra chez lui. Blackthorne ordonna à un serviteur de seller son cheval et se mit en selle maladroitement, du côté droit comme le voulait la coutume au Japon et en Chine. Omi réapparut, accompagné par quatre samouraïs. Ils grimpèrent tous ensemble la route pleine d'ornières, jusqu'au plateau. Ils dépassèrent de nombreuses compagnies en ordre de marche. Leurs fanions flottaient au bout des lances. En longeant la crête, ils virent que le Régiment

des mousquets avait reçu son ordre de route. Chaque homme était près de sa monture. Yabu, Naga et leurs officiers ouvraient la marche. La pluie se mit à tomber à grosses gouttes.

« Toutes troupes aller ? demanda Blackthorne inquiet.

— Oui.

— Aller Shuzenji avec Toranaga-sama, Omi-san ?

— Je ne sais pas. »

Son instinct de conservation l'avertit de ne pas poser d'autres questions, mais l'une d'elles exigeait pourtant une réponse. « Et Buntaro-sama ? Avec nous demain ?

— Non. Il est déjà parti. Il était sur la place, ce matin, quand vous êtes sorti de la maison de thé. Vous ne l'avez pas vu ? » Blackthorne n'arrivait pas à lire les pensées d'Omi. « Non. Pas voir, désolé. Il aller à Shuzenji aussi ?

— Je crois, oui. Je n'en suis pas certain. Pourquoi vouliez-vous que je vienne ici ?

— Montrer endroit. » Avant qu'Omi ait pu ajouter un seul mot, Blackthorne avait déjà éperonné son cheval. Il nota les points de repère avec son sens aigu de navigateur et se rendit très vite au bon endroit près de la crevasse. Il descendit de selle et fit signe à Omi. « S'il vous plaît.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Omi d'une voix tranchante.

— S'il vous plaît, ici, Omi-san. Seul. »

Omi fit signe à ses gardes de s'éloigner et rejoignit Blackthorne. « *Nan desu ka ?* » Sa main se contracta sur le pommeau de son épée.

— Cet endroit Toranaga-sama… » Blackthorne ne trouvait pas ses mots. Il s'expliqua par gestes. « Compris ?

— C'est ici que vous l'avez sorti de terre, *neh* ? Et alors ? »

Blackthorne le regarda puis regarda son épée et le regarda à nouveau sans rien dire. Il essuya la pluie qui coulait sur son visage.

« Nan desu ka ? » répéta Omi, de plus en plus agacé.

Blackthorne ne répondit pas. Omi fixa la crevasse puis tourna à nouveau son regard vers Blackthorne. Ses yeux s'éclairèrent tout à coup.

« Ah, so desu ! Wakarimasu ! » Omi réfléchit, puis appela l'un de ses gardes. « Fais venir Mura ici immédiatement, avec vingt hommes et des pelles ! »

Le samouraï partit au galop. Omi renvoya les autres au village. Il descendit de cheval et se tint près de Blackthorne.

« Oui, Anjin-san, dit-il. C'est une excellente idée. Excellente.

— Idée ? Quelle idée ? demanda Blackthorne innocemment. Juste montrer endroit… Penser vous vouloir connaître endroit, *neh ?* Désolé… Pas comprendre.

— Toranaga-sama a perdu ses épées ici. Elles sont très précieuses. Il sera content de les récupérer. Très content, *neh ?*

— *Ah so !* Pas mon idée, Omi-san, dit Blackthorne. Idée Omi-san.

— Bien sûr. Merci, Anjin-san. Vous êtes un bon ami et votre esprit fonctionne bien. J'aurais dû y penser moi-même. Oui, vous êtes un bon ami et nous avons tous besoin d'amis pour les mois à venir. La guerre nous guette, que nous le voulions ou non.

— S'il vous plaît ? Pas comprendre. Parler trop vite.

— Je suis heureux que nous soyons amis. Vous et moi. Compris ?

— *Hai.* Vous dire guerre ? Guerre maintenant ?

— Bientôt. Que peut-on faire ? Rien. Ne vous inquiétez pas. Toranaga-sama vaincra Ishido et ses traîtres. C'est la vérité, compris ? Il n'y a pas à s'inquiéter, *neh ?*

— Compris. Je partir maintenant. Ma maison. D'accord ?

— Oui. Je vous reverrai à l'aube. Merci encore. »

Blackthorne acquiesça, mais ne s'en alla pas. « Elle est belle, *neh ?*

— Qui ?

— Kiku-san. » Blackthorne avait les jambes légèrement écartées. Il était prêt à bondir en arrière, à braquer son pistolet sur Omi et à tirer. Il se souvenait avec précision de l'incroyable rapidité avec laquelle Omi avait décapité le pauvre Tamazaki. Il se tenait prêt et se disait que sa sécurité exigeait qu'il parlât le plus vite possible de Kiku. Omi n'en parlerait jamais. Parce qu'elle lui était étrangère et motif de honte, la jalousie qu'il éprouvait l'empoisonnerait jusqu'au moment où il exploserait aveuglément et férocement.

« Kiku-san ? dit Omi.

— *Hai.* » Blackthorne voyait qu'Omi était troublé. Il était tout de même content d'avoir choisi le moment et le lieu. « Elle est belle, *neh ?*

— Belle ?

— *Hai.* »

La pluie redoubla d'intensité. Les grosses gouttes faisaient gicler la boue. Les chevaux frissonnaient. Les deux hommes étaient trempés.

« Oui, dit Omi. Kiku-san est très belle. » Il continua de parler, mais Blackthorne ne put saisir la signification de ce flot de paroles.

« Pas assez de mots maintenant, Omi-san… Pas assez pour parler clairement. Plus tard, oui. Pas maintenant, compris ? »

Omi sembla ne pas entendre, puis il dit : « Nous avons tout le temps, Anjin-san, tout le temps pour parler d'elle, de vous et de moi. Mais je suis d'accord avec vous. Ce n'est pas le moment, *neh ?*

— Croire compris, oui. Hier, pas savoir Omi-san et Kiku-san très amis, dit-il, le poussant dans ses retranchements.

— Elle n'est pas ma propriété.

— Maintenant, savoir vous et elle très amis. Maintenant…

— Maintenant, partir. Le sujet est clos. Cette femme n'est rien. Rien ! »

Blackthorne resta, entêté, là où il était. « Prochaine fois, je…

— Cette conversation est finie ! Vous n'avez pas entendu ? Finie !

— *Iyé, iyé,* par Dieu ! »

Omi chercha son épée. Blackthorne recula de deux pas sans s'en rendre compte, mais Omi ne dégaina pas et ne sortit pas son pistolet. Les deux hommes étaient prêts, mais ni l'un ni l'autre ne voulait engager le combat.

« Que voulez-vous dire, Anjin-san ?

— Prochaine fois, je demander… pour Kiku-san. Si Omi-san dire oui… oui. Si non… non ! Compris ? Ami à ami, *neh ? »*

Omi relâcha légèrement le pommeau de son épée. « Je vous répète qu'elle n'est pas ma propriété. Merci de m'avoir montré cet endroit, Anjin-san. Au revoir.

— Ami ?

— Bien sûr. » Omi s'approcha et tint la bride du cheval pendant que Blackthorne montait en selle. Blackthorne jeta un coup d'œil sur Omi. Il aurait aimé brûler la cervelle de ce

samouraï, là, maintenant, s'il avait pu le faire. Sa sécurité lui dictait cette action.

« Au revoir, Omi-san. » Omi le regarda s'en aller et ne se retourna pas avant qu'il ait disparu de l'autre côté du tertre. Il signala l'endroit exact de la crevasse à l'aide de quelques pierres, puis, profondément troublé, s'accroupit et attendit sans prêter attention au déluge.

Mura et les paysans arrivèrent très vites, maculés de boue.

« Toranaga-sama est tombé dans la crevasse à cet endroit-là, Mura, et ses épées y sont enterrées. Apportez-les-moi avant le coucher du soleil.

— Bien, Omi-sama.

— Si vous aviez un tant soit peu de jugeote, si vous aviez mes intérêts à cœur, moi votre suzerain, vous l'auriez déjà fait.

— Veuillez excuser, je vous prie, ma stupidité. »

Omi s'en alla. Ils le regardèrent partir puis se placèrent en cercle autour des pierres et se mirent à creuser.

42

Ils arrivèrent à Yokosé à midi. Buntaro avait intercepté Zataki la veille au soir et comme Toranaga le lui avait ordonné, l'avait accueilli officiellement. « Je lui ai demandé de camper à l'extérieur du village, au nord, Sire, jusqu'à ce que le lieu de la rencontre ait été aménagé. La rencontre aura lieu ici, cet après-midi, si cela vous convient. » Il ajouta : « J'ai pensé que l'heure de la chèvre serait favorable.

— Très bien.

— Il voulait vous rencontrer cette nuit, mais j'en ai décidé autrement. Je lui ai dit que vous "seriez honoré" de le rencontrer aujourd'hui ou demain quand il le désirait, mais après la tombée de la nuit. »

Toranaga grogna son approbation, mais ne descendit pas de cheval. Il portait un pectoral, un casque et une armure légère en bambou. Il fit un tour d'horizon, soigneusement. L'endroit avait été bien choisi. Pas la moindre possibilité de tendre une embuscade. Pas de maisons ou d'arbres pouvant dissimuler des archers ou des mousquetaires. À l'est seulement, le terrain se relevait un peu. Au nord et au sud, ils étaient gardés par le village et le pont qui enjambait la rivière au courant rapide. Ici, dans le goulet, l'eau tourbillonnait et le lit était infesté de rochers. Vers l'est, derrière lui, le sentier grimpait, très raide jusqu'au col, sur la crête enveloppée de brouillard, à cinq *ri* de là. Les montagnes, pour la plupart volcaniques, les surplombaient. Elles avaient toutes leurs sommets perdus dans la brume. Au centre de la clairière, un énorme baldaquin avait

été installé en hâte. Deux coussins de brocart étaient posés sur les tatamis, l'un en face de l'autre.

« J'ai des hommes ici, là et là-bas, poursuivit Buntaro. Vous pouvez voir sur plusieurs *ri* dans toutes les directions, Sire. De très bonnes positions de défense… Le pont et tout le village sont couverts. À l'est, votre retraite est assurée par d'autres hommes postés en nombre. Le pont est, bien sûr, bloqué par des sentinelles et j'ai laissé une "garde d'honneur" d'une centaine d'hommes au campement de Zataki.

— Sire Zataki est là-bas ?

— Non, Sire. J'ai choisi une auberge pour lui et sa suite, aux abords du village. Une auberge digne de son rang. Je l'ai invité à profiter des bains. Cette auberge est isolée et gardée. J'ai laissé entendre que vous iriez à Shuzenji demain et qu'il y serait votre invité. » Buntaro indiqua une auberge propre, d'un étage, à la lisière de la clairière, près d'une source chaude qui jaillissait d'entre les rochers en gargouillant et formait une baignoire naturelle. « Cette auberge est la vôtre, Sire. » Un groupe d'hommes agenouillés, têtes baissées, se tenait devant l'établissement. « C'est le chef du village et les anciens. Je ne savais pas si vous vouliez les voir tout de suite.

— Plus tard. » Le cheval de Toranaga hennit faiblement et secoua la tête de droite et de gauche. Les brides s'agitèrent. Toranaga le calma. Tout à fait satisfait par le dispositif de sécurité, il fit signe à ses hommes et descendit de selle. L'un des samouraïs de Buntaro se saisit des rênes. Toranaga s'étira pour soulager les muscles perclus de son dos et de ses jambes. Il avait fait le chemin depuis Anjiro d'une seule traite, en une marche forcée où l'on ne s'arrêtait que pour changer de monture. Le reste du convoi – palanquins et porteurs – sous le

commandement d'Omi, se trouvait encore loin derrière. La route, depuis Anjiro, avait longé la côte, puis avait bifurqué.

Ils avaient pris la route intérieure ouest et avaient traversé des forêts luxuriantes regorgeant de gibier.

« Bien, oui, très bien, dit-il. Vous avez fait du bon travail.

— Si vous voulez me faire honneur, Sire, dit Buntaro, permettez-moi d'éliminer immédiatement sire Zataki et ses hommes.

— Il vous a insulté ?

— Non… Au contraire… Ses manières étaient dignes d'un courtisan, mais l'étendard sous la protection duquel il voyage est une trahison à votre égard.

— Patience. Combien de fois devrais-je vous le répéter ? dit Toranaga avec indulgence.

— J'ai bien peur que ce ne soit souvent encore, Sire, répondit Buntaro d'un ton bourru. Excusez-moi. Je vous en prie.

— Vous étiez son ami.

— Il était votre allié.

— Il vous a sauvé la vie à Odawara.

— Nous étions du même côté », dit Buntaro qui ne pouvait plus se contenir. Comment peut-il vous faire ça, Sire ? Votre propre frère ! Ne lui avez-vous pas fait de faveurs ? N'avez-vous pas combattu du même côté ?

— Les gens changent. » Toranaga reporta toute son attention sur le baldaquin. De délicats rideaux de soie avaient été pendus aux poutres, au-dessus de la plate-forme, par souci de décoration. Des glands de brocart formaient une frise et se mariaient très bien avec les coussins du même tissu.

« C'est bien trop riche. Ça donne trop d'importance à cette rencontre, dit-il. Un peu de simplicité. Enlevez les rideaux, tous

les glands et tous les coussins ; renvoyez-les au marchand et, s'il ne redonne pas l'argent à l'intendant, dites-lui de les vendre. Qu'il achète quatre coussins, pas deux. Qu'ils soient ordinaires, bourrés de grains.

— Oui, Sire. »

Le regard de Toranaga tomba sur la source et erra sur ce spectacle pendant quelques instants. L'eau, bouillonnante et sulfureuse, sifflait en jaillissant d'entre les rochers. Son corps réclamait un bain d'urgence.

« Et le chrétien ?

— Sire ?

— Tsukku-san ?

— Il est quelque part dans le village, mais de l'autre côté du pont. Il n'a pas l'autorisation, à moins que vous ne la lui donniez, de venir de ce côté-ci. Pourquoi ? Est-ce important ? Il a dit qu'il serait très honoré de vous voir, quand cela vous conviendrait. Voulez-vous le voir ?

— Était-il seul ? »

Les lèvres de Buntaro se retroussèrent. « Non. Vingt acolytes l'escortaient. Tous tonsurés comme lui ; tous des hommes de Kyushu, Sire, tous bien né et tous samouraïs ; tous avec de très belles montures, mais pas d'armes. Je les ai fait fouiller. Soigneusement.

— Et lui ?

— Bien sûr, lui aussi. Lui plus qu'aucun autre. Il y avait quatre pigeons dans ses bagages. Je les ai confisqués.

— Bien. Tuez-les… Un imbécile les aura tués par erreur, désolé, *neh ?*

— Compris. Vous voulez que j'aille le chercher ?

— Plus tard. Je le verrai plus tard. »

Buntaro fronça les sourcils. « Ai-je eu tort de le faire fouiller ? » Toranaga fit non de la tête et regarda à nouveau la ligne de crête, d'un air absent. Il était complètement perdu dans ses pensées. « Envoyez deux hommes de confiance surveiller le Régiment des mousquets.

— C'est déjà fait, Sire. » Le visage de Buntaro s'éclaira, satisfait.

« Quelques yeux et quelques oreilles à nous sont disséminés parmi les gardes personnels de Sire Yabu. Il ne lui sera pas possible de péter sans que nous le sachions, si tel est votre désir.

— Très bien. »

La tête du convoi des bagages, encore éloignée, venait de tourner dans le sentier. Toranaga pouvait voir les trois palanquins. Omi était dans celui de tête. L'Anjin-san chevauchait à ses côtés.

Il leur tourna le dos. « J'ai amené votre femme avec moi.

— Oui, Sire.

— Elle m'a demandé la permission de se rendre à Osaka. »

Buntaro le fixa sans rien dire.

« J'ai donné mon accord, à condition, bien sûr, que vous soyez d'accord, vous aussi.

— Si vous approuvez, Sire, j'approuve, répondit Buntaro.

— Je peux soit la laisser prendre la route de Mishima, soit lui faire accompagner l'Anjin-san jusqu'à Yedo d'où elle irait à Osaka par la mer. L'Anjin-san est d'accord pour en prendre la responsabilité… si vous êtes d'accord.

— Ce serait plus sûr par la mer.

— Tout dépend du message de sire Zataki. Si Ishido me déclare officiellement la guerre, je devrai alors le lui interdire.

Sinon, votre femme pourra partir demain ou après-demain, si vous êtes d'accord.

— Quelle que soit votre décision, je suis d'accord.

— Déléguez cet après-midi vos pouvoirs à Naga-san. C'est le moment de faire la paix avec votre femme.

— Excusez-moi, Sire. Je dois rester avec mes hommes. Je vous supplie de me laisser avec mes hommes jusqu'à ce que vous soyez reparti sain et sauf.

— Vous déléguerez cet après-midi vos pouvoirs à mon fils. Vous me rejoindrez avec votre femme, pour le repas du soir. Vous resterez à l'auberge. Vous y ferez la paix. »

Buntaro fixa le sol, puis dit d'un air renfrogné : « Oui, Sire.

— Vous avez ordre d'essayer de conclure la paix. » Il allait ajouter : une paix honorable vaut mieux qu'une guerre, *neh ?* Mais ce n'était pas vrai et cela aurait pu engendrer une discussion philosophique. Il était fatigué et n'avait aucune envie de discuter. Il voulait prendre un bain et se reposer. « Allez chercher le chef du village ! »

Toranaga lui dit sèchement que la note qu'il présenterait à son intendant le jour du départ devrait, bien sûr, être raisonnable. « *Neh ? – Hai.* » Le chef du village et les anciens bénissaient les dieux de leur chance et des moissons d'argent que cette visite allait déverser sur eux. Le sémillant vieillard fit entrer Toranaga dans l'auberge après s'être incliné et avoir encore dit combien ils étaient honorés de recevoir le plus grand *daimyô* de tout l'empire dans leur village. Toranaga inspecta les lieux entièrement. Des servantes de tous âges lui souriaient au passage. Il y avait dix chambres autour d'un jardin indéfinissable. Une petite maison de thé en occupait le centre. À l'ouest, niché au creux des rochers, une maison de bains alimentée par les eaux de source. Toute l'auberge était fermée

par une palissade. Une allée couverte menait aux bains. C'était très facile à défendre.

« Je n'ai pas besoin de toute l'auberge, Buntaro-san. Trois pièces seront amplement suffisantes. Une pour moi, une pour l'Anjin-san et une pour les femmes. Vous en prendrez une quatrième. Pas la peine de payer le reste.

— Mon intendant me dit qu'il a conclu un marché très intéressant portant sur toute l'auberge, Sire. Il paie jour après jour. C'est moins que moitié prix et nous sommes encore hors saison. J'ai donné mon accord sur le prix en raison de votre sécurité.

— Très bien, mais je veux voir la note avant de partir. Pas besoin de gaspiller de l'argent. Vous feriez mieux de remplir les chambres avec des gardes. Quatre par pièce.

— Oui, Sire. » Buntaro avait déjà pensé faire ça. Il regarda Toranaga s'en aller avec deux gardes, entourés par quatre des plus jolies servantes, et le vit se diriger vers sa chambre, dans l'aile est. Il se demanda quelles étaient les femmes qui allaient occuper la chambre. Fujiko ? Peu importe, pensa-t-il, je le saurai bien assez vite. Toujours pensif, il sortit dans la cour. Pourquoi Osaka ?

À l'heure de la chèvre, les sentinelles s'écartèrent, sur le pont. Un cortège le traversa ; les étendards d'abord portant les bannières revêtues du tout-puissant emblème des régents, puis le riche palanquin, enfin les nombreux gardes. Les habitants du village étaient à genoux, intérieurement stupéfaits par tant de pompe et de richesse. Le chef du village avait prudemment demandé s'il devait rassembler tous les habitants en l'honneur d'une telle occasion. Toranaga avait fait répondre que ceux qui ne travaillaient pas pourraient assister au spectacle avec la

permission de leur maître. Le chef du village, avec encore plus de prudence, avait donc formé une délégation qui comprenait essentiellement des vieux et des très jeunes, juste en assez grand nombre pour constituer un comité d'accueil. Saigawa Zataki, seigneur de Shinano, était plus grand que Toranaga et avait cinq ans de moins que lui. Il avait la même carrure d'épaules et le même nez proéminent, mais son ventre était plat et sa barbe brune et très fournie. Ses yeux ne formaient que deux fentes minuscules sur le visage. Quoiqu'il y eût une étrange ressemblance entre les deux frères quand ils étaient vus séparément, ensemble ils étaient tout à fait dissemblables.

Le kimono de Zataki était richement brodé. Son armure était imposante et étincelante. Ses épées avaient visiblement beaucoup servi.

« Bienvenu, cher frère. » Toranaga quitta le dais et s'inclina. Il portait le plus simple des kimonos, des sandales militaires en paille et ses épées. « Excusez-moi de vous recevoir aussi simplement, mais j'ai fait aussi vite que je pouvais.

— Excusez-moi de vous déranger. Vous semblez en bonne forme, cher frère. Vous avez très bonne mine. » Zataki sortit de son palanquin et lui rendit son salut, commençant ainsi l'interminable cérémonial et ses formalités.

« Prenez ce coussin, Sire Zataki.

— Je serais très honoré si vous preniez place d'abord, Sire Toranaga.

— Vous êtes trop bon. Mais faites-moi honneur en vous asseyant le premier. »

Ils continuèrent à jouer ce jeu qu'ils avaient joué de nombreuses fois entre eux. Ils finirent par s'asseoir l'un en face de l'autre, à deux épées de distance. Buntaro était à la gauche de Toranaga. Zataki avait son aide de camp principal, un

samouraï d'un certain âge aux cheveux grisonnants, à sa gauche. Les samouraïs de Toranaga étaient assis en rangs, à vingt pas autour du dais. Ils portaient tous volontairement l'uniforme avec lequel ils avaient voyagé, mais leurs armes étaient en parfait état. Omi était assis à même la terre, contre le bord de l'estrade. Naga se trouvait de l'autre côté. Les hommes de Zataki étaient richement vêtus. Leurs amples manteaux aux épaules retroussées comme des ailes étaient serrés à la taille par des ceintures à boucle d'argent. Ils étaient également bien armés. Ils s'installèrent eux aussi, à vingt pas. Mariko servit le thé et les deux frères échangèrent des paroles anodines. Mariko s'inclina et se retira. Zataki dit brusquement : « J'amène les ordres du Conseil des régents. »

Un silence soudain tomba sur la place. Ils étaient tous surpris par les mauvaises manières de Zataki, par sa façon insolente de dire « les ordres » et non « un message » et de ne pas avoir laissé Toranaga lui demander : « En quoi puis-je vous être utile ? » comme l'exigeait le cérémonial. Naga jeta un regard rapide sur son père. Il vit la rougeur du cou de Toranaga, signe infaillible d'un accès de colère imminent. Naga fut stupéfait d'entendre sa réponse calme et sereine : « Vous avez des ordres ? Pour qui, cher frère ? Vous avez certainement un message. »

Zataki sortit deux rouleaux de sa manche. La main de Buntaro chercha en hâte son épée devant la soudaineté du geste de Zataki. Le rituel exigeait que tous les mouvements soient lents et calculés. Toranaga n'avait pas bougé. Zataki brisa le sceau du premier rouleau et lut d'une voix haute et glaciale : « Sur ordre du Conseil des régents, au nom de l'empereur Go Niji, Fils du Ciel, nous saluons notre illustre vassal Yoshi Toranaga Noh-Minowara et l'invitons à faire acte d'obéissance

devant nous à Osaka. Nous le pressons également d'informer notre illustre ambassadeur, le régent, Sire Saigawa Zataki, de la décision qu'il compte prendre face à ladite invitation. » Il releva la tête et, d'une voix tout aussi forte, poursuivit : « C'est signé par tous les régents et scellé avec le grand sceau du royaume. » Il plaça hautainement le rouleau devant lui. Toranaga fit signe à Buntaro qui s'avança, s'inclina profondément devant Zataki, ramassa le rouleau, se tourna vers Toranaga et s'inclina à nouveau. Toranaga accepta le parchemin et fit signe à Buntaro de regagner sa place. Toranaga étudia le parchemin pendant un temps interminable.

« Toutes les signatures sont authentiques, dit Zataki. Vous acceptez ou vous refusez ? »

À voix basse, pour que seuls ceux qui se trouvaient sous le dais en dehors d'Omi et de Naga puissent l'entendre, Toranaga dit : « Pourquoi ne vous enlèverais-je pas la tête pour vos détestables manières ?

— Parce que je suis le fils de ma mère, répondit Zataki.

— Ça ne vous protégera pas longtemps si vous continuez ainsi.

— Alors, elle mourra avant son heure.

— Pardon ?

— Dame notre mère se trouve à Takato. » Takato était l'imprenable citadelle et capitale de Shinano. « Je suis désolé de vous dire que son corps y resterait à jamais.

— Comédie ! Vous la respectez autant que je la respecte.

— Sur son esprit immortel, cher frère, je la respecte, c'est vrai. Mais je déteste encore plus ce que vous êtes en train de faire au royaume.

— Je ne cherche pas à prendre de nouveaux territoires et…

— Vous cherchez à renverser la succession.

— Vous avez tort, une fois de plus. Je protégerai toujours mon neveu contre les traîtres.

— Vous cherchez à renverser l'héritier. Voilà ce que je crois. J'ai décidé de rester vivant et j'ai donc fermé Shinano et la route du nord contre vous, *quel qu'en soit le prix,* et je continuerai ainsi jusqu'à ce que le Kwanto soit entre des mains amies… *quel qu'en soit le prix.*

— Dans *vos* mains, cher frère ?

— N'importe quelles mains, sauf les vôtres, cher frère.

— Vous avez confiance en Ishido ?

— Je n'ai confiance en personne. C'est vous qui me l'avez enseigné. Ishido est Ishido, mais sa loyauté est hors de doute. Vous voudrez bien l'admettre.

— J'admets qu'Ishido essaie de me détruire et de diviser le royaume, qu'il a usurpé le pouvoir et qu'il est en train de bafouer le testament du Taikô.

— Mais vous avez bien comploté avec Sire Sugiyama pour couler le Conseil des régents, *neh ? »* La veine du front de Zataki battait. « Qu'avez-vous à dire ? L'un de ses conseillers a avoué la trahison. Vous complotiez avec Sugiyama pour qu'il accepte Sire Ito à votre place. Vous aviez ensuite l'intention de démissionner la veille de la première rencontre et de vous échapper de nuit en jetant ainsi la confusion dans le royaume. J'ai entendu cette confession…, cher frère.

— Étiez-vous l'un des assassins ? »

Zataki rougit de colère. « Des *ronin* pleins de zèle ont tué Sugiyama. Ce n'était pas moi ni les hommes d'Ishido !

— Curieux que vous ayez pris si rapidement sa place comme régent, *neh ?*

— Non. Ma lignée est aussi ancienne que la vôtre, mais je n'ai pas ordonné qu'on le tue. Ishido non plus. Il l'a juré sur son honneur de samouraï. Je le jure, moi aussi. Ce sont des *ronin* qui ont tué Sugiyama, mais il méritait de mourir.

— Par la torture, déshonoré, au fond d'une cave puante, ses enfants et ses concubines découpés en morceaux sous ses yeux ?

— C'est une rumeur colportée par des mécontents ignominieux. Par *vos* espions, peut-être, pour discréditer Sire Ishido et, à travers lui, dame Ochiba et l'héritier. Il n'y a pas de preuves.

— Regardez leurs corps.

— Les *ronin* ont incendié la maison. Il n'y a pas de corps.

— C'est bien commode, *neh ?* Comment pouvez-vous avaler de telles sornettes ? Vous n'êtes pas un paysan stupide !

— Je refuse de rester assis et d'écouter pareils propos. Donnez-moi votre réponse maintenant. Prenez ma tête et notre mère meurt ou laissez-moi partir, » Zataki se pencha. « Dans les minutes qui suivront ma décapitation, dix pigeons s'envoleront pour Takato. J'ai des hommes de confiance au nord, à l'est et à l'ouest, à un jour de marche d'ici, hors de votre portée. S'ils échouent, j'en ai d'autres en sécurité de l'autre côté de vos frontières. Si vous me décapitez, si vous me faites assassiner ou si je meurs à Izu – *quelle que soit la raison* –, notre mère meurt aussi. Maintenant, prenez ma tête ou finissons-en avec ces parchemins et je quitte Izu sur-le-champ. Choisissez !

— Ishido a assassiné Sire Sugiyama. Je vous en fournirai la preuve en temps voulu. C'est important, *neh ?* Je n'ai besoin que d'un peu…

— Vous n'avez plus le temps ! Le message vous ordonne de donner une réponse immédiate. Bien sûr, vous refusez d'obéir.

Alors, c’en est fait. Voici… »

Zataki posa le second parchemin sur le tatami. « Voici votre récusation officielle et l’ordre de vous faire seppuku que vous allez traiter avec un égal dédain. Que le Seigneur Bouddha vous pardonne ! Maintenant, tout est réglé. Je pars immédiatement. La prochaine fois que nous nous rencontrerons, ce sera sur un champ de bataille et je me suis promis que ce jour-là je verrais votre tête au bout d’une pique avant le coucher du soleil. »

Toranaga garda les yeux fixés sur son adversaire. « Sire Sugiyama était votre ami et le mien. Notre camarade. Aussi honorable qu’un samouraï puisse l’être. La vérité sur sa mort devrait avoir de l’importance pour vous.

— La vôtre en a beaucoup plus, cher frère.

— Ishido vous a dupé comme un enfant affamé se laisserait attraper par le sein de sa mère ! »

Zataki se tourna vers son conseiller.

« Sur votre honneur de samouraï, ai-je bien posté des hommes ? Quelle est la teneur du message ? » Le vieux et digne samouraï aux cheveux grisonnants, chef des hommes de confiance de Zataki, se sentait mal à l’aise et avait honte de cette explosion de haine. « Désolé, Seigneur, dit-il dans un murmure étouffé, s’inclinant devant Toranaga. Mais mon maître vous dit, bien sûr, la vérité. Comment mettre sa parole en doute ? Excusez-moi, mais il est de mon devoir, en tout honneur et humilité, de vous faire remarquer à tous deux qu’un tel… qu’un tel manque de politesse n’est pas digne de votre rang et de la solennité d’une telle rencontre. Je me demande vraiment comment vous feriez pour retenir vos vassaux, s’ils vous avaient entendus. Vous oubliez votre devoir en tant que samouraïs et votre devoir envers vos hommes. Excusez-moi, je vous en prie. » Il les salua. « Mais ce devait être dit. Tous les

messages sont identiques, sire Toranaga, et portent tous le sceau officiel de sire Zataki : « Mettez, madame, ma mère à mort. Immédiatement ! »

— Comment puis-je vous prouver que je n'essaie pas de renverser l'héritier ? demanda Toranaga.

— Abdiquez en faveur de votre fils et héritier – sire Sudara – et faites-vous seppuku aujourd'hui. Alors, moi et tous mes hommes – jusqu'au dernier – nous soutiendrons Sudara, seigneur du Kwanto, dit Zataki.

— Je réfléchirai à votre proposition.

— Pardon ?

— Je réfléchirai à votre proposition, répéta Toranaga plus fermement. Nous nous reverrons demain à la même heure, si cela vous convient. »

Zataki grimaça. « Est-ce encore un de vos tours ? Pourquoi nous rencontrer à nouveau ?

— Pour parler de votre proposition. » Toranaga brandit le parchemin qu'il tenait à la main. « Je vous donnerai ma réponse demain.

— Buntaro-san ! » Zataki indiqua le second parchemin. « Veuillez donner ceci à votre maître.

— Non ! » La voix de Toranaga se répercuta dans la clairière. Il ajouta avec toute la pompe requise : « Je suis très honoré d'accepter officiellement le message du Conseil. Je donnerai demain, à cette heure-ci, ma réponse à leur illustre ambassadeur, mon très cher frère, seigneur de Shinano. »

Zataki le fixa avec méfiance. « Quelle ré…

— Veuillez m'excuser, Seigneur, interrompit le vieux samouraï, d'une voix basse et secrète. Je suis désolé, mais sire Toranaga reste tout à fait correct en émettant cette suggestion.

Vous lui avez donné un choix solennel à faire. Il est honorable et juste de lui laisser le temps qu'il demande. »

Zataki ramassa le second parchemin et le fourra dans sa manche.

« Très bien, j'accepte. Veuillez excuser mes mauvaises manières, sire Toranaga. Veuillez enfin me dire où se trouve Sire Kasigi Yabu ? J'ai un parchemin pour lui. Un seul, dans son cas.

— Je vais le faire chercher. »

Le faucon replia ses ailes et fondit sur le pigeon, dans un bruissement de plumes, le tint dans ses serres et le ramena vers la terre, en tombant comme une pierre. À quelques pieds du sol, il lâcha sa proie, maintenant morte, freina sa chute et se posa sur l'oiseau. Toranaga et Naga galopèrent vers le sommet de la colline. Le *daimyô* se laissa descendre de cheval et rappela doucement le faucon sur son poing. L'oiseau obéissant vint se percher sur le gant et fut immédiatement récompensé d'un morceau de viande. Toranaga lui remit son capuchon en serrant les lacets avec les dents. Naga ramassa le pigeon, le mit dans la gibecière à moitié pleine qui pendait à la selle de son père, se retourna et fit signe aux rabatteurs et aux gardes. Toranaga remonta en selle, le faucon confortablement perché sur son gant. Il regarda le ciel et évalua le temps qui restait avant la nuit.

« Il devrait faire beau temps, Naga-san. Pas de nuages. Je crois que j'irai chasser, demain à l'aube.

— Oui, père. » Naga le regarda. Il était perplexe et avait, comme toujours, peur de lui poser des questions. Il aurait bien aimé tout savoir. Il n'arrivait pas à comprendre comment son père pouvait se sentir aussi détaché après une aussi hostile rencontre. Saluer Zataki avant de partir, convoquer les

fauconniers, les rabatteurs et les gardes, les emmener vers les collines au-delà de la forêt paraissait à Naga la preuve irréelle d'une maîtrise de soi. La seule pensée de Zataki lui faisait se dresser les cheveux sur la tête et il savait que le vieux conseiller avait raison. Si un seul dixième de la conversation avait été surprise, les samouraïs se seraient précipités pour défendre l'honneur de leur maître. Il se serait lui-même jeté sur Zataki, n'eût été la menace planant au-dessus de sa très chère grand-mère. Voilà bien la raison pour laquelle mon père est ce qu'il est et se trouve là où il se trouve… pensa-t-il.

Il entrevit les cavaliers qui débouchaient de la forêt et venaient à leur rencontre. Les lumières des auberges scintillaient comme des lucioles. « Père !

— Pardon ? Oui, je les aperçois. Qui sont-ils ?

— Yabu-san, Omi-san et… huit gardes.

— Tes yeux sont meilleurs que les miens. Ah, oui, je les reconnais. »

Naga dit sans y penser : « Je n'aurais pas laissé Yabu-san aller voir sire Zataki sans… » Il se tut puis ajouta en bégayant : « Excusez-moi…

— Pourquoi n'aurais-tu pas envoyé Yabu-san seul ? »

Naga se maudit d'avoir ouvert la bouche et hésita sous l'œil attentif de son père. « Excusez-moi. Peut-être parce que je n'aurais pas su la nature du marché conclu entre eux deux. Je ne lui fais pas confiance.

— Si Yabu-san et Zataki-san ont l'intention de me trahir dans mon dos, ils le feront, témoin ou pas. Il est parfois plus sage de jeter du lest. Voilà comment il faut prendre le poisson, *neh ?*

— Oui. Veuillez me pardonner, père.

— Je suis heureux que tu comprennes, mon fils, dit-il pour l'encourager, connaissant ses qualités et les appréciant à leur

juste valeur. Tu es un bon fils, ajouta-t-il sincèrement.

— Merci, père, dit Naga, rempli d'orgueil à ce compliment si rare. J'espère seulement que vous voudrez bien pardonner ma stupidité et m'apprendre à mieux vous servir.

— Tu n'es pas stupide. » Yabu est stupide, faillit ajouter Toranaga. Moins les gens en savent, mieux c'est. Il contempla les cavaliers qui approchaient. Yabu et Omi montèrent la colline et mirent pied à terre. Ils s'arrêtèrent à dix pas et saluèrent.

« Il m'a donné un parchemin, dit Yabu, fou de rage, en le brandissant. » Nous vous invitons à quitter Izu pour Osaka aujourd'hui. Présentez-vous à la forteresse d'Osaka ou toutes vos terres seront confisquées et vous serez déclaré hors-la-loi. Il écrasa le parchemin dans son poing et le jeta au sol. « Aujourd'hui !

— Vous feriez mieux de partir tout de suite », dit Toranaga. La stupidité et l'insolence de Yabu le mettaient soudainement de mauvaise humeur.

« Sire, je vous en supplie, dit Omi en se jetant à ses genoux. Sire Yabu est votre dévoué vassal. Je vous supplie de ne pas l'accabler de sarcasmes. Excusez-moi d'être impoli, mais Sire Zataki… Veuillez excuser mon impolitesse.

— Yabu-san, pardonnez ma remarque. Elle se voulait amicale. » Toranaga maudissait sa défaillance, « Nous devrions tous garder le sens de l'humour à la lecture de ces messages, *neh ?* »

Il rappela son fauconnier, lui donna l'oiseau, le congédia ainsi que les rabatteurs, puis fit signe à tous les samouraïs, à l'exception de Naga, de s'éloigner. Il s'accroupit et pria Yabu d'en faire autant. « Il vaudrait peut-être mieux que vous me racontiez ce qui s'est passé.

— Il n’y a rien à raconter. Je suis allé le voir. Il m’a reçu avec le minimum de courtoisie. J’ai d’abord reçu les “salutations” de Sire Ishido puis une invitation très sèche pour m’allier secrètement avec lui, mettre au point votre prochain assassinat et tuer tous les samouraïs vous appartenant et qui se trouvent à Izu. J’ai refusé d’entendre et, sans aucune forme de politesse, Zataki m’a tendu ceci ! » Son doigt pointa le parchemin méchamment. « Si vous ne l’aviez pas déclaré intouchable, je l’aurais mis en pièces ! Je vous demande d’annuler cet ordre. Je ne peux vivre avec une telle honte. Je dois tirer vengeance !

— Est-ce bien ce qui s’est passé ?

— Ça ne vous suffit pas ? »

Toranaga ne releva pas l’impolitesse de Yabu et cria à Omi : « Vous êtes à blâmer, *neh ?* Pourquoi n’avez-vous pas eu l’intelligence de mieux défendre votre maître ? Vous êtes sensé être son conseiller. Vous auriez dû lui servir de bouclier, attirer sire Zataki à découvert, essayer de savoir ce qu’Ishido avait en tête, quelle était la nature de la corruption, quels étaient leurs plans. Vous avez laissé passer l’occasion comme un pauvre lourdaud stupide et sans expérience ! »

Omi baissa la tête. « Excusez-moi, Sire.

— Je devrais, mais je ne vois pas pourquoi Sire Yabu, lui, vous pardonnerait. Votre Seigneur a maintenant accepté ce parchemin. Il s’est compromis. Il lui faut prendre une décision. Pourquoi croyez-vous que j’ai fait ce que j’ai fait ? Pour retarder, bien sûr, retarder.

— Mais un jour ? Que représente un jour ? demanda Yabu.

— Un jour pour vous est un jour de moins pour l’ennemi. »

Le regard de Toranaga se tourna brusquement vers Omi. « Le message d’Ishido était-il oral ou écrit, Omi-san ? »

Yabu répondit à sa place : « Oral, bien sûr. »

Toranaga garda le regard fixé sur Omi : « Vous avez manqué à votre devoir vis-à-vis de votre seigneur et à mon égard.

— Excusez…

— Qu'avez-vous dit exactement ? »

Omi ne répondit pas.

« Vous avez aussi oublié vos bonnes manières. Qu'avez-vous dit ?

— Rien, Sire. Je n'ai rien dit.

— Comment ça ? »

Yabu tonitrua : « Il n'a rien dit à Zataki parce qu'il n'était pas là. Zataki a demandé à me parler seul à seul.

— Oh ? » Toranaga dissimula le plaisir qu'il ressentait en forçant Yabu à avouer ce qu'il soupçonnait déjà. « Excusez-moi, Omi-san, je vous en prie. Je croyais que vous étiez présent.

— Ce fut une erreur de ma part, Sire. J'aurais dû insister. Vous avez raison. J'ai manqué à mon devoir. J'aurais dû me montrer plus inflexible. Excusez-moi, Yabu-sama. »

Avant que Yabu n'ait eu le temps de répondre, Toranaga dit : « Vous êtes pardonné, Omi-san. Si votre seigneur a décidé d'aller contre votre avis, c'est son privilège. Êtes-vous allé contre son avis, Yabu-sama ?

— Oui… oui…, mais je ne pensais pas que c'était important. Vous croyez que je…

— Le mal est fait. Quelles sont vos intentions ?

— Considérer le message pour ce qu'il représente, Sire. Croyez-vous que j'aurais pu ne pas le prendre ?

— Bien sûr. Vous auriez pu négocier avec Zataki, gagner un jour. Peut-être plus. Des semaines même. » Toranaga retournait le couteau dans la plaie. Il était aux anges de voir Yabu ferré à l'hameçon par sa stupidité.

« Je suis désolé, mais vous vous êtes compromis. Peu importe, comme vous le dites si bien : “Plus vite on choisit son côté, mieux vaut.” » Il se leva. « Pas besoin de retourner au Régiment, cette nuit. Rejoignez-moi tous les deux pour le repas du soir. J’ai fait préparer un divertissement. Pour tout le monde, ajouta-t-il à mi-voix. Il en éprouva une énorme satisfaction.

Les doigts habiles de Kiku pincèrent une corde. Elle se mit à chanter et la pureté de sa voix emplit la nuit silencieuse. Ils étaient assis, fascinés, dans la grande pièce donnant sur le jardin. Toranaga regarda autour de lui, sensible aux courants nocturnes. Mariko était assise entre Blackthorne et Buntaro, Omi près de Yabu. La place d’honneur était toujours vide. Zataki avait été convié, mais avait bien sûr décliné l’invitation pour cause de santé précaire, quoiqu’on l’ait vu galoper dans les collines au nord et qu’on le sût présentement en train de faire une rencontre sur l’oreiller. Il était réputé pour son insatiable virilité. Naga et des gardes triés sur le volet veillaient aux alentours. Gyoko était quelque part en arrière-plan. Kiku-san était agenouillée sous la véranda et leur faisait face, petite, seule et gracile.

Mariko a raison, pensa Toranaga. La courtisane vaut bien le prix. Son esprit était absolument fasciné par elle, et son angoisse au sujet de Zataki décrut. Dois-je encore la demander cette nuit ? Dois-je dormir seul ? Sa virilité frissonna au souvenir de la nuit précédente.

« Ainsi donc, Gyoko-san, vous vouliez me voir ? lui avait-il demandé.

— Oui, Sire. »

Il alluma un bâton d’encens. « Continuez, je vous en prie. »

Gyoko s’était inclinée, mais il l’avait à peine regardée. C’était la première fois qu’il voyait Kiku de si près. La proximité

améliorait encore ses traits charmants épargnés par les rigueurs de la profession.

« Je vous en prie, jouez-nous quelque chose pendant que nous parlons », avait-il dit, surpris que Gyoko soit disposée à parler en sa présence, Kiku avait obéi, mais sa musique n'avait rien de comparable à celle qu'elle avait jouée la veille au soir. Cette nuit, c'était une musique pleine de promesses et d'excitation.

« Sire, avait dit Gyoko. Je veux tout d'abord vous remercier humblement de l'honneur que vous me faites, que vous faites à ma pauvre maison et à ma Kiku-san, première de mes dames du Monde du saule. Le prix que je demande pour son contrat est insolent, je le sais impossible, j'en suis certaine, non encore accepté jusqu'à ce que dame Kasigi et dame Toda aient pris, dans leur sagesse, une décision. Si c'était votre problème, vous auriez déjà tranché depuis longtemps, car que représente cet argent méprisable pour un samouraï, à plus juste titre, pour le plus grand *daimyô* du monde ? »

Gyoko s'était arrêtée de parler pour faire son petit effet. Il n'avait pas mordu à l'hameçon, mais avait secoué légèrement son éventail, ce qui pouvait être différemment interprété – irritation, accord ou rejet absolu du prix demandé.

« Qu'est-ce que l'argent, sinon un moyen de communication ? poursuivit-elle. – Tout comme la musique de Kiku-san. Que faisons-nous en fait, nous les femmes du Monde du saule ? Nous ne faisons rien d'autre que communiquer et distraire, éclairer l'âme de l'homme et alléger son fardeau… »

Toranaga avait retenu une réponse caustique, se souvenant que la femme avait acheté un bâtonnet de temps pour cinq cents *koku.* Cinq cents *koku* méritaient bien un auditoire attentif. Il la laissa donc parler et l'écouta d'une oreille, prêtant l'autre à cette perfection musicale qui lui remuait les entrailles

et le mettait dans un doux état euphorique. Il fut brutalement ramené à la réalité par une parole de Gyoko. « Pardon ?

— Je vous suggérais de prendre le Monde du saule sous votre protection et de changer ainsi le cours de l'histoire.

— Comment cela ?

— En faisant ce que vous avez toujours fait, Sire. En vous sentant concerné par l'avenir de l'empire… avant de vous sentir concerné par le vôtre. » Il ne releva pas cette exagération stupide et s'interdit d'écouter la musique. Il venait de tomber dans un premier piège en disant à Gyoko d'amener la fille avec elle, dans un second piège en se repaissant de sa beauté et de l'odeur de son parfum, dans un troisième piège en lui permettant de jouer avec séduction pendant que sa maîtresse parlait.

« Le Monde du saule ? Qu'y a-t-il donc avec le Monde du saule ?

— Deux choses. Sire. Le Monde du saule est tout d'abord imbriqué dans le monde quotidien, pour le malheur des deux. Par là, nos dames ne peuvent atteindre cette perfection que tous les hommes sont en droit d'attendre d'elles.

— Oh ? » Les effluves du parfum de Kiku vinrent caresser ses narines. C'était un parfum qu'il ne connaissait pas. Il la regarda involontairement. Elle ébaucha une esquisse de sourire et baissa les yeux langoureusement. Ses doigts tapotèrent les cordes. Il les sentit très précisément sur tout le corps. Il essaya de se concentrer. « Désolé, Gyoko-san, vous disiez ?

— Veuillez excuser mon manque de clarté, Sire. Tout d'abord, le Monde du saule devrait être séparé du monde quotidien. Ma maison de thé de Mishima se trouve dans une rue au sud de la ville. Les autres maisons de thé sont éparpillées dans toute la ville. C'est la même chose à Kyoto et à Nara, dans tout l'empire.

Même à Yedo. J’ai pensé que Yedo pourrait donner ce nouvel exemple.

— Quel exemple ? » Son cœur cessa de battre pendant une seconde au son d’un accord parfait.

« Toutes les corporations ont leurs rues, des endroits précis dans chaque ville. Nous devrions recevoir notre quartier, Sire. Yedo est une ville neuve. Vous devriez envisager de réserver un quartier pour notre Monde du saule. Rassemblez, regroupez toutes les maisons de thé dans l’enceinte de ce quartier. Interdisez à toutes les maisons de thé, si modestes soient-elles, d’exister à l’extérieur de cette enceinte.

Son esprit était à présent attentif, car venait de surgir devant lui une idée extraordinaire. Elle était d’ailleurs si extraordinaire qu’il s’en voulut de ne pas y avoir pensé lui-même. Toutes les maisons de thé et toutes les courtisanes derrière une enceinte. Voilà qui faciliterait la tâche de la police ! Voilà qui permettrait de lever l’impôt plus aisément ! Voilà qui permettrait d’espionner et de surveiller les clients. La simplicité de l’idée le suffoqua. Il connaissait aussi l’influence primordiale qu’exerçaient les dames de première classe.

Mais son enthousiasme ne transparut pas. « Quel est l’avantage d’un tel système, Gyoko-san ?

— Nous aurions notre corporation, Sire, ainsi que la protection qu’une telle corporation entraîne. Une vraie corporation regroupée en un seul endroit et à qui tous obéiraient…

— Devraient obéir.

— Oui, Sire. Ils devraient y obéir pour le bien de tous. La corporation serait responsable de la vérité des prix et du maintien d’un certain niveau. Ainsi, en quelques années, une dame de seconde classe de Yedo en vaudrait une de Kyoto… Si le

projet se révélait viable à Yedo, pourquoi ne pourrait-on pas l'étendre à chaque ville de vos domaines ?

— Mais ces propriétaires dans leur quartier réservé seraient des monopolistes, *neh ?* Ils pourraient pratiquer des prix d'entrée usuraires, fermer les portes à n'importe qui, ayant tout autant de droit qu'eux de travailler au sein du Monde du saule, *neh ?*

— Oui. Cela pourrait aussi arriver, Sire. Ça arrivera dans certains endroits, mais des lois strictes peuvent aisément assurer la justice. Le bon triomphera du mauvais, pour notre bien et celui de nos honorés clients. Ensuite, les dames du…

— Finissons-en d'abord avec ce premier point, Gyoko-san, dit Toranaga sèchement. Voilà donc un point contre vous et votre suggestion, *neh ?*

— Oui, Sire, c'est possible. Mais n'importe quel *daimyô* peut aisément ordonner qu'il en aille autrement. Vous, Sire, vous n'auriez aucun problème. Chaque quartier serait responsable de sa tranquillité et de sa paix. Et des impôts.

— Ah, oui, les impôts ! Ce serait certainement plus facile de les lever. C'est un très bon point en faveur de ce projet. »

Les yeux de Gyoko fixaient le bâton d'encens. Plus de la moitié était déjà consumée. « Vous, dans votre immense sagesse, vous pourriez décréter que notre Monde du saule serait le seul Monde au sein du Monde entier à ne pas payer d'impôts, jamais, jamais, jamais. » Elle releva le visage et le regarda innocemment. « Après tout, Sire, notre monde n'est-il pas également appelé le "Monde mouvant" ? La beauté n'est-elle pas notre seule offrande ? La jeunesse n'est-elle pas une grande part de cette beauté ? La jeunesse, cette chose si éphémère et fugitive, n'est-elle pas un cadeau des dieux, une chose sacrée ?

Vous devez savoir mieux que quiconque combien la jeunesse est fugitive, combien une femme est éphémère, Sire. »

La musique cessa. Ses yeux se tournèrent vers Kiku-san. Elle le regardait intensément, en fronçant légèrement les sourcils.

« Oui, dit-il sincèrement. Je sais combien éphémère elle peut être. Je vais réfléchir à ce que vous venez de dire. Ensuite ?

— Ensuite… » Gyoko rassembla ses esprits. « Ensuite et pour finir, Sire vous pourriez laisser votre marque indélébile sur le Monde du saule. Voyez, par exemple, certaines de nos dames, comme Kiku-san… Elle a appris à chanter, à danser et à jouer du samisen depuis l'âge de six ans. Chaque moment de sa journée est voué à un dur travail de perfectionnement. Elle est devenue, et c'est assurément justifié, dame de première classe, mais elle reste quand même une courtisane et certains clients s'attendent à profiter de son art tout en la rencontrant également sur l'oreiller. Je crois que deux classes de dames devraient être instituées. D'une part, les courtisanes qui seraient comme toujours joyeuses, spirituelles et assureraient le côté physique. D'autre part, une nouvelle classe… peut-être que le mot *gei-sha* pourrait très bien les définir : artistes, personnes uniquement vouées à leur art. Les *gei-shas* n'auraient pas à faire de rencontres sur l'oreiller. Elles ne seraient là que pour distraire. Elles seraient danseuses, chanteuses ou musiciennes – des spécialistes –, et ne s'adonneraient qu'à cette profession. Que les *geishas* distraient l'esprit et l'âme des hommes par leur beauté, leur grâce et leur art. Que les courtisanes satisfassent le corps par leur grâce et leur art tout aussi incomparable. »

Il fut à nouveau frappé de la simplicité et des incroyables horizons que dévoilait une telle idée. « Comment sélectionneriez-vous une *gei-sha ?*

— Par ses aptitudes. À la puberté, son propriétaire déciderait du cours que prendrait son avenir. La corporation pourrait approuver ou désapprouver le choix de cette nouvelle recrue, *neh ?*

— C'est une idée extraordinaire, Gyoko-san. »

La femme s'inclina et frissonna. « Excusez mes digressions, Sire, mais de cette façon, quand la grâce se fane et que le corps s'épaissit, la fille peut encore espérer posséder une valeur et un avenir. Elle n'a pas à subir la chute que subissent aujourd'hui la plupart des courtisanes. Je plaide en faveur des artistes qui existent parmi elles, comme ma Kiku-san. Je vous supplie d'accorder à ces quelques élues l'avenir et la position qu'elles méritent dans ce pays. Il faut des années et des années de pratique pour apprendre à chanter, danser ou jouer de la musique. Les rencontres sur l'oreiller n'ont besoin que de jeunesse. Il n'y a pas de meilleur aphrodisiaque, *neh ? »*

Toranaga l'observait. « Les *gei-shas* pourraient ne pas faire de rencontres sur l'oreiller ?

— Ça ne ferait pas partie du devoir de la *gei-sha*. Elle ne serait jamais *contrainte* de faire des rencontres sur l'oreiller, Sire. Si une *gei-sha* souhaitait la faire avec un homme en particulier, ce serait du ressort de sa vie privée. Un arrangement pourrait être conclu avec la permission de sa maîtresse. Les *geishas* et les apprenties *geishas* seraient intouchables. Excusez-moi d'avoir parlé si longtemps. » Gyoko et Kiku s'inclinèrent. Il ne restait qu'une minuscule fraction du bâton d'encens.

Toranaga les interrogea longuement, enchanté de cette possibilité qui lui était offerte de pénétrer dans leur monde. Ce qu'il apprit l'excita au plus haut point. Il mémorisa ces renseignements pour un usage ultérieur puis envoya Kiku dans le jardin. « Cette nuit, Gyoko-san, je voudrais qu'elle reste, si elle

le veut bien, jusqu'à l'aube… Si elle est libre. Auriez-vous l'amabilité de le lui demander ? Je comprendrais très bien qu'elle soit très fatiguée. Elle a si magnifiquement et si longtemps joué que je le comprendrais aisément. Peut-être pourrait-elle envisager ma demande ? Je vous serais très reconnaissant si vous le lui demandiez.

— Bien sûr, Sire. Je sais qu'elle sera très honorée par votre invitation. Il est de notre devoir de servir, *neh ?*

— Oui. Mais elle est comme vous le faisiez remarquer si justement spéciale. Je comprendrais très bien qu'elle soit fatiguée. Demandez-le-lui dans un moment, s'il vous plaît. » Il donna à Gyoko une petite bourse de cuir. Elle contenait dix *koban.* Il regrettait ses largesses, mais savait que sa position l'exigeait. Peut-être ceci compensera-t-il cette soirée fatigante ?

« Il est de notre devoir de servir, Sire », dit Gyoko. Il vit qu'elle essayait de maîtriser ses doigts qui comptaient, malgré eux, les pièces à travers la peau. « Merci, Sire. Excusez-moi. Je vais le lui demander. »

De façon étrange et inattendue, des larmes coulèrent sur son visage.

« Écoutez-moi, Gyoko-san, je vous comprends. Ne vous inquiétez pas. Je vais réfléchir à tout ce que vous m'avez dit. Oh, oui, vous partirez toutes les deux avec moi, peu après l'aube. Quelques jours en montagne seront un agréable changement. Je pense que le prix du contrat sera accepté, *neh ? »*

Gyoko s'inclina, remercia, essuya ses larmes et dit avec fermeté : « Puis-je vous demander le nom de l'honorable personne pour qui le contrat de Kiku-san a été acheté ?

— Yoshi Toranaga-Noh-Minowara. »

43

Toranaga regarda le prêtre à la haute stature s'approcher à travers la clairière. Les lueurs des torches lui faisaient un visage mince et beaucoup plus grave. Sa robe orange bouddhiste était élégante et un rosaire et une croix pendaient à sa ceinture. Le père Alvito s'arrêta à dix pas de Toranaga, s'agenouilla et le salua respectueusement.

Toranaga était seul sous le dais. Les gardes étaient en demi-cercle autour de lui. Blackthorne se trouvait à proximité. Il était nonchalamment adossé à l'estrade comme il en avait reçu l'ordre. Ses yeux fusillaient le prêtre. Alvito fit celui qui ne le remarquait pas.

« Il est bon de vous voir, Sire, dit le père Alvito.

— De vous voir également, Tsukku-san. » Toranaga fit signe au prêtre de s'installer confortablement sur le coussin disposé sur un tatami jeté à même le sol, devant l'estrade. « Ça fait longtemps que je ne vous ai pas vu.

— Oui, Sire. Nous avons beaucoup de choses à nous dire. »

Alvito se rendit bien compte que le coussin était à même le sol et non sous le dais. Il avait également remarqué les épées de samouraï que portait Blackthorne. « Je vous apporte un message confidentiel de la part de mon supérieur, le père visiteur, qui vous salue respectueusement.

— Merci, mais parlez-moi d'abord de vous.

— Puis-je saluer le pilote ? »

Toranaga acquiesça.

« Je dois vous féliciter, pilote, dit Alvito en portugais. Vos épées vous vont bien.

— Merci, mon père ; j'apprends à m'en servir. Mais je suis navré de vous annoncer que je ne suis pas encore très expert. Quand je dois me battre, j'ai toujours recours aux pistolets, aux canons ou aux sabres d'abordage.

— Je prie pour que vous n'ayez jamais à vous battre, pilote, et que vos yeux s'ouvrent à la miséricorde infinie de Dieu.

— Mes yeux sont ouverts. Ce sont les vôtres qui sont embrumés.

— Pour l'amour de votre âme, pilote, gardez les yeux ouverts ainsi que l'esprit. Vous avez peut-être tort. Je dois cependant vous remercier d'avoir sauvé la vie de Sire Toranaga.

— Qui vous a dit ça ? »

Alvito ne répondit pas et se tourna vers Toranaga.

« Qu'avez-vous dit ? demanda Toranaga, rompant ainsi le silence.

— Bien qu'il soit un ennemi de ma foi et un pirate, je suis heureux qu'il vous ait sauvé la vie, Sire. Dieu agit de façon mystérieuse. Vous avez fait beaucoup d'honneurs au pilote en le faisant samouraï.

— Il est *hatamoto* également. Avez-vous apporté le dictionnaire ?

— Oui, Sire, ainsi que plusieurs cartes montrant les bases portugaises sur la route venant de Goa. Le livre est dans mes bagages. Voulez-vous que j'envoie quelqu'un le chercher ou puis-je le lui donner plus tard ?

— Donnez-le-lui plus tard. Ce soir ou demain. Avez-vous apporté le rapport ?

— Au sujet des mousquets soi-disant apportés de Macao ? Le père visiteur le rédige, Sire.

— Et le nombre des mercenaires japonais employés dans chacune de vos nouvelles bases ?

— Le père visiteur a exigé qu'on lui fasse un rapport sur chacune d'entre elles, Sire. Il vous les transmettra dès que le travail sera achevé.

— Bien. Racontez-moi maintenant comment vous avez appris mon sauvetage ?

— Toute chose arrivant à Toranaga-Noh-Minowara devient sujet de rumeur ou de légende. Venant de Mishima, nous avons entendu dire que vous aviez été presque englouti dans un tremblement de terre, Sire, mais que le "barbare doré" vous en avait sorti, que vous en aviez fait de même pour lui et une dame. Je suppose qu'il doit s'agir de dame Mariko ? »

Toranaga acquiesça brièvement. « Oui. Elle est ici à Yokosé. Elle aimerait se confesser demain, selon vos coutumes. Je pense que cette confession exclut tout ce qui me concerne, moi et mon *hatamoto, neh ?* Je le lui ai déjà expliqué. »

Alvito s'inclina en guise d'assentiment. « Avec votre permission, pourrais-je dire la messe pour tous les chrétiens qui sont ici, Sire ? Ce sera, bien sûr, fait avec discrétion. Demain ?

— J'envisagerai. » Toranaga continua pendant quelques instants cette conversation futile, puis dit : « Vous avez un message pour moi ? De votre prêtre en chef ?

— Avec humilité, Sire, je me permets de vous répéter que c'est un message confidentiel. »

Toranaga feignit d'y réfléchir. Il avait donné des instructions à l'Anjin-san sur la façon de se comporter et sur ce qu'il devait dire.

« Très bien. » Il se tourna vers Blackthorne. « Anjin-san, vous pouvez vous retirer. Nous parlerons plus tard.

— Oui, Sire, répondit Blackthorne. Désolé. Le Vaisseau.

— Oh oui, merci. » Toranaga était soulagé de voir que la question de l'Anjin-san ne faisait pas trop « phrase répétée d'avance. » « Alors, Tsukku-san, le Vaisseau noir est-il déjà à quai ? » demanda Toranaga.

Alvito fut surpris du japonais parlé par Blackthorne et très embarrassé par la question.

« Oui, Sire. Il est arrivé il y a quatorze jours.

— Quatorze ? Vous avez compris, Anjin-san ?

— Oui, merci.

— Très bien. Vous pourrez poser toutes les questions que vous voulez à Tsukku-san, plus tard, *neh ?*

— Oui, Sire. Excusez-moi. » Blackthorne se leva, salua et s'en alla nonchalamment.

Toranaga le regarda partir. « Un homme vraiment très intéressant – surtout pour un pirate. À nous deux, Tsukku-san. Racontez-moi d'abord tout sur le Vaisseau noir.

— Il est arrivé à bon port, Sire, avec la plus énorme cargaison de soie jamais vue. » Alvito feignit l'enthousiasme. « L'accord conclu entre sires Kiyama, Harima, Onoshi et vous-même prend effet. Votre trésorerie va s'enrichir d'une dizaine de milliers de *koban,* l'année prochaine. Les soies sont de première qualité, Sire. J'ai apporté un exemplaire de la déclaration d'expédition à l'intention de votre intendant. Le commandant Ferriera me prie de vous transmettre ses hommages et espère vous voir très bientôt. Le père visiteur m'a envoyé d'urgence d'Osaka à Nagasaki pour m'assurer que tout était en ordre. C'est au moment où je quittais Nagasaki que j'ai appris que vous quittiez Yedo pour Izu. Je suis donc venu aussi vite que possible. Je suis

allé en bateau jusqu'à Nimazu, puis j'ai fait le reste du trajet par la route. Je suis tombé sur sire Zataki à Mishima et je lui ai demandé la permission de me joindre à lui. Voilà la raison de mon retard.

— Votre bateau est toujours à Nimazu ?

— Oui, Sire. Il m'attend là-bas.

— Bien. » Toranaga se demanda pendant quelques instants s'il allait oui ou non envoyer Mariko à Osaka à bord de ce bateau. Il remit sa décision à plus tard.

« Veuillez donner ce soir la déclaration à mon intendant.

— Oui, Sire.

— Le marché concernant la cargaison de cette année est-il conclu ?

— Oui, Sire. » Les mains d'Alvito devinrent moites. « Sire Kiyama ni Sire Onoshi n'acceptent pas d'abandonner le général Ishido. Je suis désolé. Ils n'acceptent pas de se joindre à votre étendard en dépit de nos pressions et de nos suggestions. »

La voix de Toranaga se fit sourde et cruelle : « Je vous ai déjà fait remarquer que j'exigeais autre chose que des suggestions !

— Je suis désolé de vous apporter de mauvaises nouvelles sur ce plan-là, Sire, mais aucun d'entre eux n'accepte de revenir publiquement à…

— Publiquement, vous dites ? Pourquoi pas secrètement… secrètement ?

— Ils étaient aussi catégoriques en privé que publi…

— Vous leur avez parlé séparément ou ensemble ?

— Ensemble et séparément. Mais rien de ce que nous leur avons suggéré…

— Vous avez seulement "suggéré" ? Pourquoi ne leur avez-vous rien ordonné ?

— Comme dit le père visiteur, Sire, nous ne pouvons pas donner d'ordres à un *daimyô* ni à un…

— Oui, mais vous pouvez donner des ordres à vos ouailles, *neh ?*

— Oui, Sire.

— Les avez-vous menacés d'excommunication ?

— Non, Sire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils n'ont pas commis de péché mortel », dit Alvito fermement.

Son cœur battait la chamade. Il détestait être le messager de ces mauvaises nouvelles, pires que ce qu'il disait, car Sire Harima, qui possédait Nagasaki légalement, leur avait déclaré confidentiellement qu'il mettait toute son influence et son immense fortune à la disposition d'Ishido.

« Excusez-moi, Sire, mais ce n'est pas moi qui fais les lois divines, pas plus que vous ne faites le code de la *Bushido.* Nous devons faire avec ce que…

— Vous excommuniez de pauvres imbéciles pour une chose aussi naturelle qu'une rencontre sur l'oreiller, mais quand deux de vos brebis se comportent illégalement – traîtreusement même – vous ne faites que des "suggestions". Saisissez-vous la gravité de tout ça, *neh ?*

— Je suis désolé, Sire. Excusez-moi, mais…

— Je ne vous excuserai peut-être pas, Tsukku-san. Nous l'avons déjà dit : chacun doit prendre son parti, dit Toranaga.

— Nous sommes bien sûr de votre côté, Sire, mais nous ne pouvons ordonner à sire Kiyama ou à sire Onoshi de faire quoi que ce soit…

— Je peux heureusement donner des ordres à mon chrétien.

— Pardon, Sire ?

— Je peux donner ordre de libérer l'Anjin-san, avec son bateau et ses canons.

— Faites attention à lui, Sire. Le pilote est diaboliquement rusé, mais c'est un hérétique, un pirate. Il ne faut pas lui faire confiance…

— L'Anjin-san est un samouraï et un *hatamoto,* ici. En mer, il est peut-être un pirate. Si c'est un pirate, je pense qu'il attirera d'autres corsaires, d'autres *wako.* Beaucoup. Ce qu'un étranger fait en pleine mer le regarde, *neh ?* Ça a toujours été notre politique, *neh ? »*

Alvito garda son calme et essaya de faire fonctionner sa cervelle. Personne n'avait prévu que l'Ingeles deviendrait si proche de Toranaga.

« Ces deux *daimyôs* chrétiens ne prennent aucun engagement… pas même secret ?

— Non, Sire. Nous avons essayé de…

— Aucune concession. Aucune ?

— Non, Sire…

— Pas d'échange, de marché, de compromis, rien ?

— Non, Sire. Nous avons tout essayé. Persuasion, tentations. Croyez-moi, je vous en prie. » Alvito savait qu'il était pris au piège. Il laissa paraître son désarroi. « Si ça ne tenait qu'à moi, je les menacerais d'excommunication. Mais une menace visant à obtenir un gain temporel serait une faute de ma part, Sire. Un péché mortel. Je risquerais la damnation éternelle.

— Voulez-vous dire que s'ils péchaient contre votre foi, vous les excommunieriez ?

— Oui. Je ne veux pas dire par là que nous pourrions nous servir de ce motif pour vous les rallier, Sire. Excusez-moi, mais

ils… ils vous sont totalement opposés pour le moment. Je suis désolé, mais c'est la vérité. Ils l'ont dit tous les deux très clairement, ensemble et séparément. Devant Dieu, je prie pour qu'ils changent d'avis. Nous vous avons donné notre parole que nous essaierions, devant Dieu, le père visiteur et moi. Nous avons tenu notre promesse. Devant Dieu, nous avons échoué.

— Alors, je vais perdre, dit Toranaga. Vous le savez, n'est-ce pas ? S'ils restent les alliés d'Ishido, tous les *daimyôs* chrétiens vont se ranger de son côté. Alors, il faut que je perde. Vingt samouraïs contre un seul des miens, *neh ?*

— Oui.

— Quel est leur plan ? Quand vont-ils m'attaquer ?

— Je ne sais pas, Sire.

— Me le diriez-vous si vous le saviez ?

— Oui… oui, je vous le dirais. »

J'en doute, pensa Toranaga. Il détourna le regard et contempla la nuit. Le poids de son angoisse l'étouffait. Va-t-il falloir déclarer "Ciel pourpre" ? se demanda-t-il, désespéré. Va-t-il falloir lancer cette stupide attaque vouée à l'échec, sur Kyoto ? Il haïssait la cage dans laquelle il était prisonnier. Comme le Taikô et Goroda avant lui, il devait tolérer la présence des prêtres chrétiens parce qu'ils étaient aussi inséparables des marchands portugais que l'étaient les mouches du cheval. Ils détenaient tout pouvoir temporel et spirituel sur leur troupeau indocile. Il n'y avait pas de commerce sans les prêtres. Leur bonne volonté de négociateurs et d'intermédiaires dans les opérations du Vaisseau noir était vital, car ils parlaient la langue et avaient la confiance des deux parties. Si les prêtres devenaient interdits de séjour dans l'empire, tous les barbares s'en iraient et ne reviendraient jamais. Le Taikô avait tenté de se débarrasser des prêtres tout en continuant d'encourager le

commerce. Le Vaisseau noir n'était plus venu pendant deux ans. Des espions avaient raconté comment le chef des prêtres, veuve noire installée à Macao, avait ordonné que le commerce soit interrompu en signe de représailles contre les édits d'expulsion du Taikô. Il savait qu'à la longue le Taikô devrait finir par céder. Au bout de la troisième année, le Taikô s'était plié devant l'inévitable, avait invité les prêtres à revenir et avait fermé les yeux sur les édits, sur la trahison et la rébellion qu'avaient fomentées les prêtres.

Il n'y a pas de possibilités de fuite hors cette réalité, pensa Toranaga. Je ne crois pas ce que dit l'Anjin-san : que le commerce soit aussi essentiel pour les barbares qu'il l'est pour nous que leur croyance leur fasse faire du commerce quels que soient les malheurs que nous infligions aux prêtres. Le risque est trop gros pour tenter l'expérience et je n'ai plus le temps ni la puissance pour essayer. Nous avons fait l'expérience une fois et nous avons échoué. Qui sait ? Peut-être les prêtres pourraient-ils nous attendre pendant dix ans. Ils sont assez impitoyables pour nous faire ça. S'ils décidaient d'interdire le commerce, je crois qu'il cesserait immédiatement. Nous ne pourrions pas attendre dix ans. Pas même cinq. Et si nous expulsions tous les barbares, il faudrait au moins vingt ans avant que l'Anglais comble le vide. Si l'Anjin-san dit toute la vérité et si… – et c'est un « si » énorme –, si les Chinois acceptaient de commercer avec eux au lieu de le faire avec les barbares du Sud… Je ne crois pas que les Chinois changeraient leurs habitudes. *Ils n'ont jamais changé.* Vingt ans, c'est trop long. Dix ans, c'est également trop long. Aucune possibilité de fuir hors de cette réalité. Si, de plus, nous poussons trop loin ces prêtres chrétiens, impavides et fanatiques, ils risquent de placer leur influence, leur puissance commerciale et maritime du côté

de l'un de ces grands *daimyôs* chrétiens. Ils seraient encore capables de faire venir une armée de conquistadores pour le soutenir. *Comme ils ont failli le faire la dernière fois.* Les armées barbares d'invasion et les prêtres ne sont pas en eux-mêmes une menace. Nous avons écrasé les hordes de Koublaï khan. Nous pouvons régler son compte à n'importe quel envahisseur, mais, alliées à l'un des nôtres, elles pourraient donner une puissance absolue à ce *daimyô.* Kiyama ou Onoshi ? Lequel des deux ? Tous les deux sont aidés par Harima de Nagasaki. Mais qui portera la bannière ultime ? Kiyama puisqu'Onoshi, le lépreux, n'en a plus pour longtemps sur cette terre. Ils ont quatre cent mille samouraïs à eux deux. Leur base est Kyushu. Il y a peut-être cinq ou six cent mille chrétiens supplémentaires à travers tout le pays. Plus de la moitié sont des samouraïs, convertis par les Jésuites, tous disséminés parmi les armées de tous les *daimyôs.* Un vaste réseau de traîtres en puissance, d'espions ou d'assassins, *si les prêtres leur en donnent l'ordre.* Pourquoi ne le feraient-ils pas ? Ils obtiendraient ce qu'ils veulent : pouvoir absolu sur toutes nos âmes, donc sur l'âme de ce pays des dieux, pour hériter de notre terre. Il serait si facile à cette petite bande de prêtres barbares de nous conquérir. Combien sont-ils au Japon ? Cinquante ou soixante ? Mais ils détiennent la puissance et *ils croient.* Ils sont prêts à mourir heureux pour leur Foi, avec fierté et héroïsme, le nom de Dieu sur les lèvres. Nous l'avons vu à Nagasaki quand l'expérience du Taikô s'est révélée désastreuse. Pas un seul prêtre ne s'est rétracté. Des dizaines de milliers de personnes ont assisté à leur mort. Des dizaines de milliers se sont converties et ce « martyre » a procuré un immense prestige à la religion chrétienne.

C'est donc Kiyama.

Le plan est-il déjà au point avec Ishido, la dame Ochiba et Yaemon ?

Harima les a-t-il secrètement unis à sa destinée ? Immédiatement, lancer l'Anjin-san contre le Vaisseau noir et Nagasaki ?

Que dois-je faire ?

Rien. Sois patient. Recherche l'harmonie, mets de côté toutes tes inquiétudes sur la vie ou la mort, l'oubli ou l'au-delà, maintenant ou après. Dresse un nouveau plan. Quel plan ? Avait-il envie de crier. Il n'y en a pas !

« Ça m'attriste de les voir se liguer avec le véritable ennemi.

— Je jure que nous avons tout fait, Sire. » Alvito le regarda avec pitié.

« Oui, je le crois. Je crois aussi que le père visiteur et vous-même avez tenu votre promesse. Je vais donc tenir la mienne. Vous pouvez commencer la construction de votre temple à Yedo. L'emplacement a été réservé. Je ne peux pas empêcher les autres prêtres, ceux qui ont les cheveux longs, d'entrer dans l'empire, mais je peux au moins les déclarer indésirables sur mes terres tout comme je peux déclarer indésirables les nouveaux barbares. Quant à l'Anjin-san… » Toranaga haussa les épaules. « Combien de temps tout ceci… C'est le *karma, neh ? »*

Alvito remerciait Dieu de son infinie bonté.

« Soyez remercié, Sire. Je sais que vous ne le regretterez pas. Je prie pour que vos ennemis soient battus à plate couture, pour que vous puissiez récolter les récompenses du ciel.

— Je suis désolé pour mes paroles amères. C'est la colère qui me les a dictées. Il y a tant… » Toranaga se leva péniblement. « Je vous autorise à dire votre messe demain, mon vieil ami.

— Soyez remercié, Sire. » Alvito salua cet homme habituellement arrogant et majestueux dont il avait à présent

pitié. « Puisse la divinité vous bénir et vous garder sous sa protection. »

Toranaga pénétra dans l'auberge, suivi de ses gardes. « Naga-san !

— Oui, père.

— Où est dame Mariko ?

— Là-bas, Sire, avec Buntaro-san. » Naga indiqua la petite maison de thé éclairée par une lanterne, au milieu du jardin. De très vagues silhouettes étaient visibles. « Dois-je interrompre le *cha-no-yu ? »* Un *cha-no-yu* était une cérémonie du thé dont le rituel était porté à son degré extrême.

« Non. On ne doit jamais troubler cette cérémonie. Où sont Omi-san et Yabu-san ?

— À leur auberge, Sire. » Naga indiqua un long bâtiment, de l'autre côté de la rivière.

« Qui a choisi cette auberge ?

— Moi, Sire. Excusez-moi, mais vous m'avez demandé de leur trouver une auberge de l'autre côté de la rivière. Vous ai-je mal compris ?

— Et l'Anjin-san ?

— Il est dans sa chambre, Sire. Il attend, au cas où vous auriez besoin de lui.

— Je le verrai demain. » Après un silence, il ajouta de cette même voix lointaine : « Je vais aller prendre un bain. Je ne veux pas être dérangé avant l'aube, sauf… »

Naga attendit, mal à l'aise ; son père regardait le vide.

« Vous allez bien, père ?

— Quoi ?… Oh, oui, tout à fait bien. Pourquoi ?

— Rien… Excusez-moi. Voulez-vous toujours aller chasser, à l'aube ?

— Chasser ? Oui, c’est une très bonne idée. Merci de la suggestion. Oui, ce serait bien. Occupe-t’en. Bien, bonne nuit… Ah, oui, le Tsukku-san a ma permission pour célébrer sa messe demain. Tous les chrétiens peuvent y aller. Tu y assisteras également.

— Sire ?

— Tu deviendras chrétien le premier jour de la nouvelle année.

— Moi !

— Oui. De ta propre volonté. Dis-le confidentiellement à Tsukku-san.

— Sire ? »

Toranaga s’approcha de lui. « Es-tu sourd ? Tu ne comprends donc pas les choses les plus simples ?

— Excusez-moi, père. Oui, je comprends.

— Bien. » Toranaga s’en alla, suivi de son garde. Tous les samouraïs saluèrent, mais il n’y fit pas attention. Un officier s’approcha de Naga ; lui aussi était inquiet : « Qu’a donc notre seigneur ?

— Je ne sais pas, Yoshinaka-san. » Naga tourna le regard vers la clairière. Alvito s’en allait et se dirigeait vers le pont. Un samouraï l’escortait.

« Ça doit avoir quelque chose à faire avec *lui.*

— Je n’ai jamais vu sire Toranaga marcher aussi péniblement. Jamais. On dit… On dit que le prêtre barbare est un magicien, un sorcier. Il doit l’être pour si bien parler notre langue, *neh* ? Aurait-il jeté un sort à notre maître ?

— Non. Jamais. Pas à mon père.

— Si vous me posiez la question, je vous répondrais qu’une flèche en travers de la gorge du prêtre empêcherait notre

maître d’avoir un tas d’ennuis.

— Oui.

— On devrait peut-être en parler à Buntaro-san ? C’est notre officier en chef.

— Je suis d’accord… mais plus tard. Mon père m’a clairement fait comprendre que je ne devais pas interrompre le *cha-no-yu.* J’attendrai qu’il soit fini. »

Dans la tranquillité et le calme de la maisonnette, Buntaro ouvrit délicatement la petite boîte à thé en faïence d’époque T’ang et, avec tout autant de minutie, se saisit de la petite cuiller de bambou, entamant ainsi la dernière partie de la cérémonie. Il prit habilement la dose exacte de poudre verte et la versa dans la tasse de porcelaine dépourvue d’anses. Une ancienne bouilloire en fer chantait sur les charbons de bois. Avec la même grâce sereine et tranquille, Buntaro versa l’eau frémissante dans la tasse, remit la bouilloire sur son trépied puis mélangea doucement l’eau et la poudre avec une palette de bambou. Il ajouta une cuillerée d’eau fraîche, salua Mariko, agenouillée face à lui, et lui offrit la tasse. Elle le salua, prit la tasse avec tout autant de raffinement, admira le liquide vert, le but à trois reprises, s’arrêta, se remit à boire, le termina et rendit la tasse. Il refit la même cérémonie et lui tendit à nouveau la tasse. Elle le pria de goûter le thé lui-même, comme prévu par le cérémonial. Il but une gorgée, une autre encore et vida la tasse. Puis il fit une troisième et une quatrième tasse. La cinquième fut poliment refusée. Avec beaucoup de soin, il rinça rituellement la tasse qu’il essuya en utilisant un tissu de coton extrêmement fin. Il la salua. Elle le salua. Le *cha-no-yu* était terminé. Buntaro était satisfait d’avoir fait de son mieux.

Il n’avait pas eu un seul moment de paix durant tout cet après-midi. Il était allé à la rencontre du palanquin de Mariko.

Il s'était comme toujours senti fruste et maladroit face à sa perfection si fragile. Tous les mots qu'il avait préparés lui étaient sortis de la tête et il l'avait maladroitement et gauchement invité au *cha-no-yu* en ajoutant : « Ça fait des années que… je n'en ai jamais fait pour vous, mais ce soir, ce sera très bien. » Il avait bégayé, sachant que c'était inélégant et stupide : « Sire Toranaga a dit qu'il était temps que nous parlions.

— Vous n'avez pas envie de parler, Sire ? »

En dépit de sa promesse, il blêmit et sa voix devint méchante : « J'aimerais que l'harmonie règne entre nous, oui. De plus, je n'ai jamais changé, *neh ?*

— Bien sûr, Sire. Pourquoi donc auriez-vous changé ? Si une faute existe, elle doit m'être imputée. C'est à cause de moi. Excusez-moi.

— Je vous excuse », dit-il. Il la dépassait d'une tête, là, près du palanquin, conscient des regards de l'Anjin-san et d'Omi. Elle était si charmante, si petite, unique. Un regard si posé qui n'était, pour lui, empreint que de froideur, de cette froideur qui le mettait en fureur, lui donnait envie de tuer, de crier, de mutiler, d'écraser et de se comporter comme ne devait jamais se comporter un samouraï.

« J'ai réservé la maison du cha pour cette nuit, lui avait-il dit. Pour cette nuit, après le repas du soir auquel nous a conviés sire Toranaga. Je serais très honoré si vous acceptiez d'être mon invitée.

— C'est moi qui suis très honorée. » Elle l'avait salué et avait attendu, les yeux toujours baissés. Il avait eu envie de l'écraser, de l'enfouir dans le sol puis de se sauver, de s'enfoncer un couteau dans le ventre et de laisser la douleur éternelle le délivrer du tourment qui étouffait son âme.

Il l’avait vue lever son visage vers lui.

« Vous avez autre chose à me dire ? » lui avait-elle demandé doucement. Sa poitrine lui faisait aussi mal que sa tête. « Vous… Vous restez à l’auberge, cette nuit. » Puis il l’avait quittée et s’était occupé du convoi aux bagages. Dès qu’il avait pu, il avait délégué ses pouvoirs à Naga et s’était éloigné le long de la rivière en feignant la désinvolture. Quand il s’était retrouvé seul, il avait plongé, nu, dans la rivière et était resté dans l’eau jusqu’à ce qu’il ait retrouvé ses esprits et que le mal lancinant ait disparu. Il s’était allongé sur la rive pour récupérer. Il devait tout préparer maintenant qu’elle avait accepté. Il avait peu de temps. Il avait rassemblé ses forces. Il voulait que tout soit parfait, cette nuit. La petite maison était bien sûr imparfaite, comme le jardin. Peu importe, avait-il pensé, complètement absorbé par sa tâche. Il faudra faire avec… La nuit en cachera les défauts et les lumières créeront les formes qui manquent. Des serviteurs avaient déjà apporté les objets qu’il avait demandés plus tôt : tatamis, lampes à huile en argile ou en terre cuite, ustensiles, ce qu’il y avait de mieux à Yokosé. Tout restait bien modeste, simple et sans prétention. Il avait enlevé son kimono, posé ses épées et s’était mis à nettoyer la petite pièce de réception puis la cuisine et la véranda. Ensuite l’allée sinueuse et les pierres plates cernées de mousse, enfin les rochers et le jardin environnant. Il avait frotté, balayé et brossé jusqu’à ce que tout soit impeccable. Il s’était laissé aller à l’humilité du travail manuel qui était le début de tout *cha-no-yu,* la première perfection étant la propreté absolue.

À la tombée du jour, il avait terminé presque tous les préparatifs. Il avait alors pris un bain, assisté au repas du soir supporté les chants. Dès qu’il l’avait pu, il était allé se changer avait enfilé des vêtements plus sombres et était retourné dans

le jardin. Il avait mis le loquet à la porte d'entrée, avait allumé les lampes à huile, puis avait soigneusement arrosé les pierres plates et les arbres qui étincelaient de temps à autre, sous la lueur vacillante des lampes. Le petit jardin était un pays de contes de fées où habitaient les gouttes de rosée qui dansaient dans la chaleur de la brise estivale. Il avait changé quelques lanternes de place. Satisfait, il avait déverrouillé la porte, s'était rendu dans le vestibule. Les morceaux de charbon de bois soigneusement sélectionnés avaient été empilés en pyramide, sur du sable blanc. Ils brûlaient correctement. Les fleurs semblaient parfaites dans le *Takonama.* Il avait une fois de plus nettoyé les ustensiles déjà propres. La bouilloire s'était mise à chanter. Tout était prêt. La première perfection du *cha-no-yu* était la propreté ; la seconde, la simplicité totale ; la troisième, la plus importante, l'accord avec le ou les invités.

Il avait entendu des bruits de pas sur les pierres plates, le bruit de ses mains qu'elle rinçait rituellement dans la vasque d'eau de source et qu'elle séchait. Trois petits pas feutrés jusqu'à la véranda. Deux pas encore jusqu'à l'entrée, fermée par un rideau. Elle avait même dû se baisser en franchissant le seuil qui était volontairement bas pour rendre humble tout humain qui le passait. Tout le monde était à égalité pendant un *cha-no-yu,* hôte et invité, le plus grand *daimyô* et le plus simple samouraï. Même un paysan, si ce dernier était convié.

Elle avait tout d'abord étudié la composition florale arrangée par son mari. Il avait choisi un bouton d'une rose blanche sauvage. Il avait mis une perle d'eau sur la feuille verte et avait arrangé le tout sur des pierres rouges. L'automne arrive, suggérait-il avec cette fleur. Ne pleure pas parce que l'automne arrive, que la mort s'approche quand la terre commence son long sommeil. Jouis du temps où tout commence. Apprécie la

fraîcheur extraordinaire de l'air automnal, dans cette soirée d'été… Les larmes disparaîtront bientôt ainsi que la rose. Nous disparaîtrons bientôt… Seules les pierres subsisteront.

Il l'avait observée, dans un état second, état qu'un maître de cha avait parfois la chance de connaître, complètement en harmonie avec l'environnement. Elle avait salué la fleur en hommage, s'était agenouillée face à lui. Elle portait son kimono noir. Un fil d'or en ourlait les bords et rehaussait la blancheur de son visage. Son obi était d'un vert très sombre assorti à son kimono de dessous. Ses cheveux étaient simplement arrangés, sans aucun motif de décoration, aucun bijou.

« Vous êtes la bienvenue, lui avait-il dit en la saluant et en commençant ainsi le rituel.

— C'est un honneur pour moi », avait-elle répondu, acceptant son rôle. Il avait servi le petit repas sur un plateau en laque d'une propreté irréprochable. Les baguettes étaient négligemment posées ainsi que les tranches de poisson cru sur du riz. Pour compléter l'effet, quelques fleurs sauvages trouvées au bord de la rivière étaient éparpillées sur le plateau en un désordre parfait. Quand elle avait fini de manger, il avait soulevé le plateau et l'avait emmené à la cuisine.

Seule, au repos, Mariko observait le feu d'un œil critique. Les charbons formaient une montagne incandescente sur une mer de sable blanc, sous le trépied. Elle écoutait le sifflement du feu qui se mêlait aux soupirs de la bouilloire à peine frémissante et de la cuisine invisible, la caresse du tissu sur la porcelaine et le bruit de l'eau qui nettoyait des objets déjà propres. Ses yeux errèrent ensuite sur les poutres non équarries, enchevêtrées dans les tiges et les bambous du chaume. Les ombres projetées par les lampes qu'il avait disposées dans un désordre parfait agrandissaient les choses petites et embellissaient les

insignifiantes. Tout n'était qu'harmonie. Après avoir tout passé en revue et y avoir mesuré son âme, elle sortit dans le jardin et alla vers la vasque que la nature, au fil du temps, avait creusée dans la roche. Elle se purifia à nouveau les mains et la bouche dans cette eau fraîche et s'essuya avec une serviette propre. Quand elle regagna sa place, il dit : « Prendriez-vous un petit peu de thé ?

— J'en serais très honorée, mais ne vous donnez pas tant de mal pour moi.

— J'en suis très honoré. Vous êtes mon invitée. »

Il l'avait donc servie. Maintenant, c'était la fin.

Dans le silence, Mariko resta immobile un long moment, ne voulant pas rompre la paix qui l'entourait. Elle sentait les yeux de Buntaro posés sur elle. Le *cha-no-yu* était terminé. La vie reprenait ses droits.

« Vous l'avez parfaitement fait », murmura-t-elle, envahie de tristesse. Une larme roula et la vue de cette larme lui arracha le cœur.

« Non… non… excusez-moi… Vous êtes parfaite… C'était très simple, dit-il étonné.

— C'est le plus beau *cha-no-yu* de ma vie, dit-elle, émue par la sincérité de sa voix.

— Non, non, excusez-moi. S'il était beau, c'est à cause de vous, Mariko-san. Il était simplement correct et vous l'avez rendu beau.

— Il est triste que d'autres, plus dignes que moi, n'aient pu en être les témoins ! » Ses yeux brillèrent dans la lumière vacillante.

« Vous en avez été le témoin. Là est l'important. Il n'était que pour vous. D'autres ne l'auraient pas compris. »

Elle sentit des larmes chaudes rouler sur ses joues. Elle en aurait eu normalement honte, mais, en cet instant, cela ne la gênait pas. « Merci. Comment puis-je vous remercier ? »

Il prit, les doigts tremblants, un rameau de thym sauvage, se pencha et ramassa doucement l'une de ses larmes. Il contempla en silence la larme et le rameau qui semblaient minuscules dans son poing énorme. « Mon œuvre, n'importe quelle œuvre, reste imparfaite face à la beauté de ceci. Merci. »

Il contempla la larme posée sur le rameau. Un morceau de charbon de bois tomba de la pyramide et, sans y penser, il saisit les pincettes et le remit à sa place. Quelques étincelles dansèrent dans l'air en s'échappant du haut de la pyramide qui se transforma en un volcan.

Tous deux glissèrent doucement dans la mélancolie, unis par la simplicité de cette larme unique, tous deux heureux dans cette sérénité, unis par l'humilité, sachant tous deux que ce qui avait été donné avait gagné en pureté.

Il dit, un peu plus tard : « Si notre devoir ne nous l'interdisait pas, je vous demanderais de vous joindre à moi dans la mort. Maintenant.

— Je me joindrais à vous. Heureuse, répondit-elle. Partons ensemble dans la mort. Maintenant.

— Nous ne le pouvons pas. Notre devoir est de servir Sire Toranaga. »

Elle sortit le stylet de son obi et le plaça respectueusement sur le tatami. « Alors, permettez-moi de me préparer à cette mort.

— Ce serait manquer à notre devoir.

— Ce qui doit être sera. Vous et moi ne pouvons pas changer le cours des choses.

— Mais nous n’avons pas le droit de faire passer nos désirs avant ceux de notre maître. Ni vous ni moi. Il a encore besoin de chacun de ses loyaux vassaux. Excusez-moi. Je dois vous l’interdire.

— Je serais heureuse de mourir cette nuit. Je suis prête. Je désire vraiment partir vers l’au-delà. Oui. Mon âme déborde de joie. » Un sourire hésitant. « Excusez-moi d’être égoïste. Vous avez tout à fait raison en ce qui concerne notre devoir. »

La lame aussi effilée qu’un rasoir brillait à la lueur de la bougie. Ils la contemplèrent. Puis il rompit le charme.

« Pourquoi Osaka, Mariko-san ?

— Il y a des choses à y faire que je suis seule à pouvoir faire. » Il fronça les sourcils. « Quel genre de choses ?

— Des choses qui concernent l’avenir de notre maison.

— En ce cas, vous devez y aller. » Il la regarda, inquisiteur. « Vous y allez seule ?

— Oui. Je veux être sûre que tout est parfait entre nous et Sire Kiyama et que tout est prêt pour le mariage de Saruji. Argent, dot, terres, etc. Il y a aussi son augmentation de fief à légaliser. Sire Hiro-matsu et Sire Toranaga ont demandé à ce que ce soit fait. Je suis responsable de notre maison.

— C’est votre devoir. » Il avait ses yeux dans les siens. « Si Sire Toranaga vous donne la permission d’y aller, alors allez-y, mais il est peu probable que vous obteniez l’autorisation d’entrer. Même ainsi… Revenez vite. Très vite. Il ne serait pas sage de rester à Osaka plus longtemps que nécessaire.

— Oui.

— Y aller par mer serait plus rapide que par la route. Mais vous détestiez la mer.

— Je la déteste toujours.

— Devez-vous y être rapidement ?

— Je ne pense pas que quinze jours ou un mois aient de l'importance. J'ai simplement le sentiment qu'il faut que je parte immédiatement.

— Nous laisserons donc la décision à Sire Toranaga. Sire Zataki et ces deux parchemins ne peuvent signifier que la guerre. Ce serait dangereux d'aller à Osaka. »

Heureux que tout soit fini, il parcourut du regard la petite pièce avec satisfaction. « Ce fut une agréable pièce. Mieux que je l'espérais. J'ai été content d'être ici. Il me vient à l'esprit qu'un corps n'est pas autre chose qu'une hutte dans le désert. Je suis si heureux que vous soyez venue à Yokosé, Mariko-san. Si vous n'aviez pas été là, je n'aurais jamais donné de *cha-no-yu* et ne me serais donc jamais senti "faire un" avec l'éternité. »

Elle hésita puis prit timidement la boîte à thé d'époque T'ang. C'était un pot très simple sans motif de décoration. La faïence ocre n'existait plus, laissant à peine un filet inégal et nu de porcelaine au fond, dramatisant ainsi la spontanéité du potier et sa volonté de ne pas cacher la simplicité du matériau. Buntaro l'avait achetée vingt mille *koku* à Sen-Nakada, le plus grand et le plus célèbre maître du thé ayant jamais existé. « C'est si beau, murmura-t-elle en en appréciant le toucher.

— Si parfait pour cette cérémonie.

— Oui.

— Vous avez vraiment été un maître cette nuit, Buntaro-san. Vous m'avez donné tant de bonheur. » Sa voix était basse et décidée. Elle se pencha légèrement. « Tout était parfait pour moi, ce jardin et cette maîtrise artistique dont vous avez usé en cachant les imperfections grâce aux jeux d'ombre et de lumière. Et ceci. » Elle toucha à nouveau la boîte à thé. « Tout était parfait. Même cet idéogramme calligraphié sur la serviette, *ai* –

affection. Le mot “affection” était pour moi le mot idéal pour cette nuit. » Des larmes roulèrent le long de ses joues. « Excusez-moi », dit-elle en les essuyant.

Il la salua, embarrassé devant tant de louanges. Pour cacher sa gêne, il rangea la boîte à thé dans sa gaine de soie, la plaça dans son écrin et la posa soigneusement devant elle. « Mariko-san, si votre maison a des problèmes financiers, prenez-la et vendez-la.

— Jamais ! » C’était la seule chose à laquelle il attachait de l’importance en dehors de ses épées et de son arc. « Ce serait bien la dernière chose que je vendrais.

— Excusez-moi, mais si vous avez des difficultés pour payer mes vassaux, prenez-la.

— Nous aurons assez pour chacun d’entre eux si nous comptons bien. Les meilleures armes et les meilleurs chevaux. Notre maison est forte sur ce plan-là. Non, Buntaro-san, le T’ang est à vous.

— Nous n’avons plus beaucoup de temps devant nous. À qui le léguerais-je ? À Saruji ? »

Elle regarda les charbons et le feu consumer le volcan.

« Pas avant qu’il ne soit un maître de thé, digne de son père. Je vous conseille de laisser le T’ang à Sire Toranaga qui est en digne et de lui demander, avant qu’il ne meure, de juger si notre fils méritera jamais de le recevoir.

— Et si Sire Toranaga perd et meurt avant l’hiver, comme j’en suis certain ?

— Quoi ?

— Ici, en privé, je peux calmement vous dire la vérité sans détour. Oui, il perdra sauf si Kiyama, Onoshi… et Zataki se rangent de son côté.

— En ce cas, dites dans votre testament que le T'ang doit être envoyé en cortège à Sa Majesté Impériale. Envoyez-lui une pétition pour le faire accepter. Le T'ang mérite certainement la divinité.

— Ce serait un choix parfait. » Il étudia le couteau puis ajouta tristement : « Oh, Mariko-san, il n'y a rien à faire pour Sire Toranaga. Son *karma* est écrit. Il perd ou il gagne. Qu'il gagne ou qu'il perde, il y aura beaucoup de morts. »

Il contempla le rameau de thym sauvage. La larme était toujours là, cristalline. « S'il perd, avant que je ne meure, l'un de mes hommes ou moi nous tuerons l'Anjin-san.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Il est trop dangereux pour rester en vie. Ses connaissances, ses idées… Il contaminera le royaume et même Sire Yaemon. Sire Toranaga est sous son charme, *neh ?*

— Sire Toranaga apprécie ses connaissances.

— La mort de Sire Toranaga sonnera l'arrêt de mort de l'Anjin-san, mais j'espère que les yeux de notre seigneur seront ouverts avant ce moment-là. » Il la regarda.

« Êtes-vous sous son charme ?

— C'est un homme fascinant, mais son esprit est si différent du nôtre… ses valeurs… oui, si divergentes en de nombreux points. Il est presque impossible à comprendre par moments. J'ai essayé de lui expliquer un *cha-no-yu,* mais c'était au-delà de sa compréhension.

— Ce doit être terrible d'être né barbare… Terrible.

— Oui. »

Ses yeux se posèrent sur la lame du stylet. « Certains pensent que l'Anjin-san était japonais dans une vie antérieure. Il n'est

pas comme les autres barbares et il… il essaie de parler et d'agir comme l'un des nôtres, bien qu'il n'y arrive pas, *neh.*

— J'aurais aimé que vous l'ayez vu se faire seppuku, Buntaro-san. Je… C'était fantastique. J'ai vu la mort s'approcher de lui, être écartée par la main d'Omi-san. S'il a été japonais dans une vie antérieure, je crois que ça expliquerait bien des choses. Sire Toranaga pense qu'il nous est très précieux.

— Il est temps que vous cessiez de l'instruire et que vous redeveniez japonaise.

— Sire ?

— Je crois que Sire Toranaga est sous son charme. Vous aussi ?

— Je ne crois pas être sous son charme.

— Cette nuit-là à Anjiro, cette nuit qui a si mal tourné, j'ai senti que vous étiez de son côté, contre moi. C'était, bien sûr, une mauvaise pensée, mais je l'ai eue. »

Elle le regarda fermement, mais ne répondit pas.

« Oui, je l'ai haï, cette nuit-là, poursuivit-il de cette même voix calme. Et je voulais qu'il meure. Ainsi que Fujiko-san et vous-même. Mon arc me murmurait, comme il le fait parfois, de vous tuer. Et quand, à l'aube, je l'ai vu descendre la colline avec ces pistolets de lâche dans les mains, mes flèches m'ont supplié de pouvoir goûter son sang. Mais j'ai rejeté l'idée de meurtre et je me suis fait humble, me haïssant beaucoup plus à cause de mes mauvaises manières et du saké. » Sa fatigue apparaissait à présent. « Que de honte à boire, vous et moi, *neh ?*

— Oui.

— Vous ne voulez pas que je le tue ?

— Vous devez faire ce que dicte votre devoir. Comme je ferai ce que me dicte le mien.

— Nous restons à l'auberge, cette nuit.

— Oui. »

Parce qu'elle avait été une invitée parfaite et que le *cha-no-yu* avait été le plus réussi qu'il ait jamais accompli, il changea d'avis et lui donna en retour autant de temps et de paix qu'elle lui en avait donné.

« Rentrez à l'auberge et dormez », dit-il. Sa main se saisit du stylet et le lui tendit. « Quand les érables seront dénudés de leurs feuilles, ou quand vous reviendrez d'Osaka, nous reprendrons notre vie commune. Comme mari et femme.

— Oui, merci.

— Acceptez-vous librement, Mariko-san ?

— Devant Dieu. »

Elle salua, accepta le couteau, le remit dans sa cachette, le salua encore et sortit.

Ses pas s'éloignèrent. Buntaro jeta un regard sur le rameau qui se trouvait encore dans son poing. La larme était toujours prisonnière d'une petite feuille. Ses doigts tremblèrent en déposant doucement le rameau sur les derniers charbons. Les petites feuilles vertes se tordirent et noircirent. La larme disparut dans un grésillement, puis en silence, il se mit à pleurer de rage, certain tout à coup, au plus profond de lui-même, qu'elle l'avait trahi avec l'Anjin-san.

Blackthorne la vit sortir du jardin et traverser la cour bien éclairée. Il retint son souffle devant une telle beauté, une telle blancheur virginale. L'aube s'annonçait vers l'est.

« Hello, Mariko-san.

— Oh… hello, Anjin-san ! Excusez-moi… vous m'avez fait peur… Je ne vous avais pas vu. Vous êtes encore debout ?

— Non. *Gomen nasai.* Je suis à l'heure. » Il sourit et lui montra que le jour n'était plus très éloigné. « C'est une habitude que j'ai prise en mer de me lever juste avant l'aube, à temps pour monter sur le pont et saisir le soleil. » Son sourire s'élargit. « C'est vous qui êtes debout très tard.

— Je ne me suis pas rendu compte qu'il était… que la nuit était finie. »

Des samouraïs étaient postés à toutes les portes et observaient avec curiosité. Naga était parmi eux. La voix de Mariko devint presque imperceptible quand elle se mit à parler en latin : « Gardez vos yeux ouverts, je vous en supplie. Même l'obscurité de la nuit renferme les signes du destin.

— Je vous demande pardon. »

Ils tournèrent leurs regards vers l'entrée principale au bruit de chevaux qui arrivaient. C'étaient les fauconniers et les gardes. Toranaga sortit de la maison, l'air abattu.

« Tout est prêt, Sire, dit Naga. Puis-je venir avec vous ?

— Non, merci. Repose-toi un peu. Comment s'est passé le *cha-no-yu,* Mariko-san ?

— Merveilleusement, Sire. Merveilleusement.

— Buntaro-san est un maître. Vous avez de la chance.

— Oui, Sire.

— Anjin-san ! Voulez-vous venir à la chasse ? J'aimerais savoir comment vous vous servez d'un faucon ?

— Sire ? »

Mariko traduisit. « Oui, merci, dit Blackthorne.

— Très bien. » Toranaga lui indiqua un cheval. « Venez avec moi.

— Oui, Sire. »

Mariko les regarda partir. Quand ils eurent grimpé le sentier, elle rentra et alla dans sa chambre. Sa servante l'aida à se déshabiller, à enlever son maquillage et à défaire ses cheveux, puis elle demanda à sa servante de rester dans la chambre et lui ordonna qu'on ne la dérange pas avant midi.

« Oui, maîtresse. »

Mariko s'allongea, ferma les yeux et laissa son corps s'enfoncer dans la chaleur douillette des couvertures. Elle était épuisée et heureuse. Le *cha-no-yu* l'avait amenée à un stade étrange de sérénité, l'avait purifiée. Elle avait eu l'impression d'être dans un état second quand elle avait répondu patiemment à Buntaro, certaine que ses réponses et sa comédie avaient été parfaites. Elle se lova dans le lit, si heureuse que la paix soit… Que cette paix dure jusqu'à ce que les feuilles d'érable tombent.

Oh, Sainte Vierge, dit-elle avec ferveur, je vous remercie de m'avoir accordé ce délai. Je vous remercie et vous adore de tout mon cœur, de toute mon âme, dans l'éternité des siècles…

Elle récita un *Ave Maria,* humblement, puis demandant pardon selon sa coutume et par obéissance à son suzerain, elle rangea Dieu dans l'un des compartiments de son esprit. Qu'aurais-je fait, se demanda-t-elle avant de sombrer dans le sommeil, qu'aurais-je fait si Buntaro m'avait demandé de partager sa couche ? J'aurais refusé.

Et s'il avait insisté, comme il en a le droit ? J'aurais tenu ma promesse. Oh, oui, je l'aurais tenue. Rien n'est changé.

44

À l'heure de la chèvre, le cortège retraversa le pont. Rien n'avait changé, sinon que Zataki et ses hommes étaient plus légèrement vêtus. Ils portaient des tenues de voyage, étaient armés et, quoique très disciplinés, avaient tous envie de se battre. Ils s'assirent bien en face des forces de Toranaga qui les surpassaient largement en nombre. Le père Alvito était, ainsi que Blackthorne, du côté des observateurs.

Toranaga accueillit Zataki sur un ton officiel et calme. Les deux *daimyôs* étaient seuls sous le dais. Leurs coussins étaient éloignés l'un de l'autre. Yabu, Omi, Naga et Buntaro étaient assis sur le sol et entouraient Toranaga. Les conseillers de Zataki s'étaient installés derrière lui. L'heure venue, Zataki sortit le second parchemin. « Je suis venu pour recevoir votre réponse officielle.

— J'accepte de me rendre à Osaka et de me soumettre à la volonté du Conseil », répondit calmement Toranaga. Il s'inclina.

« Vous allez vous soumettre ? » dit Zataki. Son visage grimaça, incrédule. « Vous, Toranaga-Noh-Minowara, vous allez…

— Écoutez-moi, l'interrompit Toranaga de sa voix sourde qui fit écho dans toute la clairière. Il faut obéir au Conseil des régents ! Même s'il est illégal, il *est* constitué. Aucun *daimyô* n'a le droit de diviser le royaume, si forte que soit la vérité qu'il détient. Le royaume a droit de préséance. Si un *daimyô* se révolte, il est du devoir de tous de l'éliminer. J'ai juré au Taikô que je ne serais jamais le premier à détruire la paix. Je ne le ferai pas aujourd'hui, même si le mal existe et prolifère dans ce pays. *J'accepte l'invitation. Je partirai aujourd'hui. »*

Stupéfait, chaque samouraï essayait de prédire ce que cette incroyable volte-face signifiait. Ils étaient tous certains de devenir pour la plupart *ronin* : avec tout ce que cela impliquait. Perte de l'honneur, des revenus, de la famille et de l'avenir.

Buntaro savait qu'il allait accompagner Toranaga dans son dernier voyage et partager son sort. Ishido était un trop grand ennemi personnel pour lui pardonner. Qui, de toute façon, accepterait de rester en vie quand son propre seigneur abandonnait le combat avec une telle lâcheté ?

Naga était abasourdi. Pas de "Ciel pourpre" ? Pas de guerre ? Pas de lutte d'attaque, mort honorable sur un champ de bataille, en défendant le drapeau de son père ? Pas de cadavres ennemis à enjamber dans un dernier assaut ou une victoire divine ? Pas d'attaque, même avec ces horribles mousquets ? Rien de tout cela. Juste un seppuku, fait à la va-vite probablement, sans pompe ni cérémonie, la tête fichée au bout d'une pique, exposée aux quolibets du peuple. Simplement une mort et la fin des Yoshi. Car ils mourraient, tous bien sûr, ses yeux fixèrent Zataki et une envie de sang l'envahit…

Omi observait Toranaga, les yeux mi-clos. La haine le dévorait. Notre maître est devenu fou, se dit-il. Comment peut-il être aussi stupide ? Nous avons cent mille hommes et le Régiment des mousquets, plus cinquante mille hommes autour d'Osaka ! "Ciel pourpre" vaut mille fois mieux qu'une tombe puante et solitaire !

Sa main se fit lourde sur le pommeau de son épée et, pendant un moment sublime, il se vit fonçant sur Toranaga, le décapitant pour tendre sa tête au régent Zataki et en finir avec cette odieuse mascarade. Mourir ensuite de sa propre main avec honneur, ici, devant tout le monde. À quoi cela servait-il de vivre ? Kiku était hors d'atteinte. Toranaga possédait son

contrat et les avait tous trahis. La nuit dernière, Omi avait été embrasé par le chant de Kiku, chant qui lui était secrètement dédié à lui seul. Passion malheureuse – elle et lui. Si l'on se suicidait ensemble ? Ensemble pour l'éternité ? Comme ce serait bien ! Mêler nos âmes dans la mort en signe de notre éternelle adoration de la vie. Mais il y a d'abord Toranaga le traître, *neh ?*

Omi sortit de sa rêverie avec difficulté. Tout se déroule mal, pensa-t-il. Je n'ai pas la paix dans ma maison. Tout n'est que colère et querelle, Midori est toujours en larmes. Je ne suis pas près de tirer vengeance de Yabu. Aucun marché secret avec ou sans Yabu n'a été conclu avec Zataki. Aucun accord d'aucune sorte. Quand Mura a trouvé les épées, elles étaient toutes les deux si abîmées que Toranaga m'aurait haï si je les lui avais montrées. Et maintenant, ceci… Cette lâche reddition.

« Vous abandonnez ? Nous ne faisons pas la guerre ? Hurla Yabu.

— J'accepte l'invitation du Conseil, répondit Toranaga. Comme vous allez l'accepter !

— Je ne l'… »

Omi savait qu'il devait interrompre Yabu et le protéger d'une mort imminente qu'une confrontation avec Toranaga allait susciter. Mais il préféra se taire, attendant que le désastre s'effondre sur Yabu.

« Vous n'allez pas accepter ? demanda Toranaga.

— Je… je… bien sûr vos vassaux vous obéiront. Oui… si vous décidez… quoi que vous décidiez… Je… je… vous suivrai. »

Toranaga laissa Yabu bégayer un flot d'excuses, puis lui coupa dédaigneusement la parole. « Très bien. » Il se tourna vers Zataki sans relâcher sa surveillance. « Cher frère, vous pouvez donc ranger votre second parchemin. Rien de plus… »

Du coin de l'œil, il vit le visage de Naga changer.

« Naga ! » Le jeune homme eut très peur et sa main gauche relâcha l'épée.

« Oui, père ? balbutia-t-il.

— Va me chercher de quoi écrire ! Tout de suite ! » Toranaga soupira de soulagement quand Naga fut hors de portée d'épée. Il observa Buntaro soigneusement, puis Omi. Yabu, enfin. Il jugea que ces trois-là étaient suffisamment maîtres d'eux-mêmes pour éviter tout acte stupide, précipitant ainsi l'émeute et le massacre. Il s'adressa encore une fois à Zataki :

« Je vous donne mon accord officiel par écrit, immédiatement. Ça permettra au Conseil de se préparer à ma visite officielle. » Il baissa la voix et ne s'adressa qu'à Zataki : « Vous êtes en sécurité à Izu et au-dehors, régent. Vous êtes en sécurité tant que ma mère n'est pas hors de votre portée. Jusqu'à ce moment-là seulement !

— Très bien. Visite officielle ? » Zataki était ouvertement méprisant.

« Quelle hypocrisie ! Je ne pensais jamais voir le jour où Yoshi Toranaga-Noh-Minowara irait se prosterner devant le général Ishido. Vous n'êtes…

— Qu'y a-t-il de plus important, cher frère ? La continuité de ma lignée… ou celle du royaume ? »

La tristesse flottait sur la vallée. Il pleuvait à verse. Les nuages étaient à trois cents pieds à peine au-dessus du sol et obscurcissaient complètement le chemin qui montait vers le col. La clairière et la cour de l'auberge étaient pleines de samouraïs de mauvaise humeur. Les chevaux frappaient nerveusement des sabots. Des officiers lançaient des ordres avec une dureté inutile. Des porteurs affolés s'affairaient et préparaient la colonne au départ. Il ne restait qu'une heure avant la tombée de

la nuit. Toranaga avait écrit un message ampoulé, l'avait signé et l'avait fait porter par messager à Zataki, malgré les supplications de Buntaro, Omi et Yabu réunis en conciliabule. Il avait écouté leurs points de vue en silence puis avait déclaré : « Je ne veux plus rien entendre. J'ai choisi ma route. Obéissez ! »

Il leur avait dit qu'il retournait à Anjiro pour rassembler ses hommes, qu'il prendrait le lendemain la route côtière orientale vers Atami et Odawara, qu'il franchirait les cols pour arriver à Yedo. Buntaro commanderait son escorte. Le Régiment des mousquets, sous les ordres de Yabu, devait s'embarquer le lendemain à Anjiro et l'attendre à Yedo. Le jour suivant, Omi devait gagner la frontière par la route centrale avec tous les guerriers disponibles à Izu et épauler Hiro-matsu qui détenait le commandement en chef. Après s'être assuré que l'ennemi, Ikawa Jikkyu, ne ferait rien pour empêcher leur déplacement, il devait baser ses troupes à Mishima pour garder cette portion du Tokaidô et rassembler, en quantité suffisante, palanquins et chevaux pour Toranaga et la suite nombreuse qu'exigeait une visite officielle.

« Alertez toutes les bases le long de la route. Qu'elles se tiennent prêtes. Compris ?

— Oui, Sire.

— Veillez à ce que tout soit parfait.

— Oui, Sire. Vous pouvez compter sur moi. » Même Omi avait baissé les yeux devant ce regard sinistre.

Quand tout fut prêt pour le départ, Toranaga sortit sous la véranda. Tout le monde le salua. Il leur fit signe de vaquer à leurs occupations et demanda la note. Il la vérifia article par article. Elle était très honnête. Il acquiesça, la lança à son intendant pour paiement. Il fit ensuite venir Mariko et l'Anjin-san. Mariko reçut la permission d'aller à Osaka. « Mais vous irez

d'abord à Mishima. Vous donnerez ce message à Hiro-matsu-san, puis vous poursuivrez votre route sur Yedo avec l'Anjin-san dont vous serez responsable jusqu'à votre arrivée. Vous irez à Osaka par bateau. Je prendrai ma décision plus tard. Anjin-san ! Le prêtre-san vous a-t-il donné le dictionnaire ?

— Excusez-moi. Moi pas compris. »

Mariko avait déjà traduit.

« Désolé, oui. J'ai livre reçu.

— Quand nous nous reverrons à Yedo, vous parlerez le japonais mieux que ça. Beaucoup mieux. *Wakarimasu ka ?*

— *Hai. Gomen nasai. »*

Toranaga sortit d'un air découragé, ne fit pas attention à tous ceux qui le saluaient et s'installa dans son palanquin, en tête du convoi. Il tira les rideaux. Les six porteurs, à moitié nus, soulevèrent la litière et partirent au petit trot. Leurs pieds faisaient éclabousser les flaques. Des samouraïs chevauchaient en tête. Les bagages et les porteurs de relais suivaient. Ils étaient tous pressés, tendus et terrorisés. Omi menait le convoi. Buntaro commandait l'arrière-garde. Yabu et Naga étaient déjà partis rejoindre le Régiment des mousquets qui se tenait en embuscade à l'écart de la route et attendait Toranaga sur la crête. Il devait ensuite fermer la marche. « Une arrière-garde contre qui ? » avait demandé Yabu à Omi dans les quelques moments d'intimité qu'ils avaient eus avant de partir au triple galop.

Buntaro revint vers la porte de l'auberge. « Mariko-san ! »

Elle accourut vers lui, obéissante. Son ombrelle en papier huilé orange était martelée par les gouttes de pluie.

« Oui, Sire ? »

Ses yeux la dévisageaient. Il se tourna vers Blackthorne, qui observait la scène de la véranda.

« Dites-lui… » Il se tut.

« Sire ? »

Il la regarda. « Dites-lui que je le tiens responsable de votre personne.

— Oui, Sire, mais excusez-moi. Je suis responsable de moi-même. »

Buntaro se retourna et mesura la distance qui le séparait de la tête du convoi. Quand il la regarda à nouveau, son visage était déformé par la douleur. « Il n'y aura donc pas de chute de feuilles à contempler, *neh ?*

— C'est entre les mains de Dieu, Sire. »

— Non, c'est entre les mains de Sire Toranaga », dit-il dédaigneusement.

Elle leva le visage vers lui sans ciller. Les gouttes tombaient du bord de son ombrelle comme un rideau de larmes. De la boue souillait le bas de son kimono. Il dit : « Sayonara… jusqu'à ce que je vous voie à Osaka. »

Elle fut surprise. « Désolée, ne vous verrai-je pas à Yedo ? Vous y serez avec Sire Toranaga. Vous arriverez en même temps, *neh ?* Je vous verrai à ce moment-là.

— Oui, mais nous ne recommencerons que lorsque nous nous verrons à Osaka ou quand vous en reviendrez. Ce n'est qu'à ce moment-là que je vous verrai vraiment.

— Oh, je comprends. Veuillez m'excuser.

— *Sayonara,* Mariko-san.

— *Sayonara,* maître. » Mariko le salua. Il lui rendit son salut et traversa les fondrières pour rejoindre son cheval. Il se mit en selle et partit au galop sans se retourner.

« Que Dieu soit avec vous », dit-elle en le regardant s'éloigner.

Blackthorne attendait à l'abri de la véranda. La pluie se calmait. La tête du convoi disparut bientôt dans les nuages, puis ce fut au tour du palanquin de Toranaga.

Ce matin, la chasse au faucon avait si bien commencé. Il avait choisi un petit faucon de grande envergure, semblable à un émerillon, et l'avait fait fondre avec succès sur une alouette. Il avait mené la battue comme le lui accordait son privilège. Il avait traversé la forêt en prenant un sentier qu'empruntaient fermiers et colporteurs itinérants. Mais un marchand d'huile, accompagné d'un vieux cheval épuisé, avait bloqué le passage et refusé grossièrement de s'écarter. Tout à l'excitation de la chasse, Blackthorne avait crié à l'homme de se garer, mais le colporteur avait encore refusé. Il l'avait donc copieusement injurié. Le marchand d'huile l'avait injurié à son tour et Toranaga était arrivé. Il avait fait signe à l'un de ses gardes du corps et avait dit : « Anjin-san, donnez-lui votre épée pour un instant. »

Blackthorne avait immédiatement obéi. Avant de comprendre ce qui se passait, le samouraï s'était jeté sur le colporteur. Le coup qu'il lui avait assené avait été si sauvage et si parfait que le marchand d'huile n'avait fait qu'un pas avant de s'effondrer, coupé en deux.

Le garde du corps avait soigneusement essuyé la lame en se servant de sa ceinture de soie pour protéger l'acier. Il avait rengainé l'épée avec une satisfaction évidente et la lui avait rendue en disant quelque chose que Mariko lui avait expliqué plus tard : « Il a simplement dit qu'il était très fier d'avoir reçu la permission d'utiliser une telle lame, Anjin-san. Sire Toranaga suggère que vous lui donniez le nom de "marchand d'huile", car on doit se souvenir d'un tel coup, d'un tel tranchant avec

honneur. Votre épée est maintenant entrée dans la légende, *neh ? »*

Il portait à présent « marchand d'huile ». Elle resterait ainsi nommée. Cette même épée que lui avait offerte Toranaga. J'aurais préféré qu'il ne me l'ait jamais donnée, pensa-t-il. Mais ce n'était pas leur faute. C'était la mienne, j'ai crié et j'ai prévenu cet homme. Il a été malpoli en retour. Et un samouraï *ne doit pas* être grossièrement traité. Ce meurtre lui avait enlevé toute envie de chasser. Il devait pourtant cacher ce sentiment, car Toranaga avait montré depuis le début de la journée un caractère ombrageux et difficile.

Peu avant midi, ils étaient retournés à Yokosé. La rencontre avec Zataki avait eu lieu. Puis, il avait pris un bain de vapeur et s'était fait masser. Le père Alvito s'était brusquement trouvé sur son chemin, telle une apparition vengeresse. Deux acolytes hostiles l'escortaient.

« Jésus-Christ, disparaissez. Laissez-moi tranquille !

— Pas besoin d'avoir peur ou de blasphémer, avait dit Alvito.

— Que Dieu vous maudisse, vous et tous les prêtres ! » avait dit Blackthorne en essayant de se contenir. Il savait qu'il était en territoire ennemi. Il avait vu un peu plus tôt quelques centaines de samouraïs catholiques passer le pont pour se rendre à la messe. Sa main chercha le pommeau de son épée, mais il ne la portait pas avec sa sortie de bain ; il se blâma de sa stupidité, détestant être pris sans armes.

« Que Dieu vous pardonne vos blasphèmes, pilote. Qu'il vous pardonne et vous ouvre les yeux. Je ne vous veux aucun mal. Je suis venu vous faire un cadeau. Voici un cadeau de Dieu, pilote. »

Blackthorne avait pris le paquet avec méfiance. Quand il l'avait ouvert, et vu le dictionnaire – grammaire portugais-latin-

japonais, un frisson l'avait parcouru. Il l'avait feuilleté : les caractères d'imprimerie étaient magnifiques, la qualité et le détail des renseignements, époustouflants.

« Oui, c'est bien un cadeau de Dieu, mais Sire Toranaga vous a ordonné de me le donner.

— Nous n'obéissons qu'aux ordres de Dieu.

— Toranaga vous a demandé de me le donner.

— Oui. Telle était sa requête.

— Une "requête" de Toranaga n'est-elle pas un ordre ?

— Cela dépend, capitaine-pilote, de qui vous êtes, de ce que vous êtes et du degré de votre foi. » Alvito montra le livre. « Trois de nos frères ont travaillé pendant vingt-sept ans à cet ouvrage.

— Pourquoi me le donnez-vous ?

— On me l'a demandé.

— Pourquoi n'avez-vous pas cherché à contourner la "requête" de Sire Toranaga ? Vous êtes suffisamment rusé pour ça. »

Alvito haussa les épaules. Blackthorne feuilleta rapidement l'ouvrage et vérifia.

« Il est complet, dit Alvito d'un air amusé. Nous ne nous servons pas de moitié de livres.

— Ce livre est bien trop précieux pour le donner. Que voulez-vous en échange ?

— Il nous a demandé de vous le donner. Le père visiteur a accepté. On vous le donne. Il n'a été imprimé que cette année ; il est beau, n'est-ce pas ? Nous vous demandons simplement d'en prendre soin, de bien le traiter. Il en vaut la peine.

— C'est à garder pendant toute une vie. C'est une somme de connaissances inestimable. Que voulez-vous en échange ?

— Rien.

— Je ne vous crois pas. Vous devez savoir que ce livre fait de moi votre égal. Il me donne tout votre savoir et nous économise dix, peut-être vingt ans. Je vais bientôt parler le japonais aussi bien que vous. Une fois que je saurai parler cette langue, je pourrai l'enseigner à d'autres. Voilà la clef du Japon, *neh ?* Je serai capable de parler directement à Toranaga-sama dans six mois.

— Peut-être y réussirez-vous. Si vous avez six mois devant vous.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rien que vous ne sachiez déjà. Sire Toranaga sera mort bien avant que ne soient écoulés ces six mois.

— Pourquoi ? Quelles nouvelles lui avez-vous apportées ? Depuis qu'il vous a parlé, il se comporte comme un taureau qui aurait la gorge à moitié tranchée. Que lui avez-vous dit ?

— Mon message était confidentiel, je suis désolé. Je ne suis qu'un messager. Mais le général Ishido contrôle Osaka, comme vous le savez. Quand Toranaga-sama arrivera à Osaka, il en sera fini de lui et de vous. »

Blackthorne sentit sa moelle se figer. « Pourquoi moi ?

— Vous ne pouvez pas échapper à votre destin, pilote. Vous avez aidé Toranaga contre Ishido. Avez-vous oublié ? Vous vous êtes violemment opposé à Ishido. Vous avez aidé Toranaga à fuir du port d'Osaka. Je suis désolé, mais parler japonais, porter des épées ou être samouraï ne vous aidera pas du tout. Ce sera peut-être même pire, maintenant que vous êtes samouraï. Vous allez recevoir ordre de vous faire seppuku et, si vous refusez… » Alvito avait ajouté de la même voix calme : « Je vous l'ai déjà dit : ce sont des gens simples.

— Nous sommes aussi des gens simples, nous les Anglais. Quand nous sommes morts, nous sommes morts, mais avant ça, nous plaçons notre confiance en Dieu et nous gardons notre poudre sèche. J'ai encore quelques tours dans mon sac, n'ayez crainte.

— Oh, je ne crains rien du tout, pilote. Ni vous ni votre hérésie ni vos canons.

— C'est le *karma.* C'est entre les mains de Dieu. Appelez ça comme vous voulez. Par le Seigneur Dieu, je récupérerai mon bateau et je reviendrai dans deux ans avec une escadre anglaise et je vous bouterai hors d'Asie.

— C'est entre les mains de Dieu, pilote. L'arrêt de mort est signé et rien de ce que vous dites n'arrivera. Rien. » Alvito l'avait regardé comme s'il était déjà mort. « Que Dieu ait pitié de vous, car Dieu étant *mon* juge, pilote, je crois que vous ne quitterez jamais ces îles. »

Blackthorne frissonna en se souvenant de l'inébranlable conviction avec laquelle il avait dit ça.

« Vous avez froid, Anjin-san ? »

Mariko était près de lui sous la véranda.

« Oh, excusez-moi, non, je n'ai pas froid… Je pensais. » Il jeta un coup d'œil vers le col. Toute la colonne avait disparu dans le banc de nuages. La pluie s'était calmée et tombait, douce et tiède. La cour était vide, le jardin inondé. Des fanais s'allumaient de toutes parts, dans le village. Les sentinelles n'étaient plus postées des deux côtés du pont. Un grand vide semblait dominer le crépuscule.

« C'est plus joli la nuit, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Oui. » Il ressentait tout à fait leur solitude. Ils étaient en sécurité et, en prenant des précautions, si elle le voulait comme

il le voulait… Une servante s'approcha, prit l'ombrelle, apporta des *tabis* secs, s'agenouilla et sécha les pieds de Mariko.

« Notre voyage commence demain à l'aube, Anjin-san.

— Ça nous prendra combien de temps ?

— Un certain nombre de jours, Anjin-san. Sire Toranaga dit… » Elle vit sortir Gyoko de l'auberge. « Sire Toranaga m'a dit que nous avions tout le temps. »

Gyoko la salua très bas. « Bonsoir, dame Toda, excusez-moi de vous interrompre.

— Comment allez-vous, Gyoko-san ?

— Très bien, merci. J'aimerais bien pourtant que la pluie s'arrête. Je n'aime pas cette humidité étouffante. Mais quand les pluies cesseront, nous aurons la chaleur et ce sera pire, *neh ?* Heureusement, l'automne n'est plus très loin… Nous avons tellement de chance de pouvoir attendre l'automne et le merveilleux printemps, *neh ? »*

Mariko ne répondit pas. La servante boucla ses *tabis* et se releva. « Merci, dit Mariko en la congédiant. Puis-je faire quelque chose pour vous, Gyoko-san ?

— Kiku-san désirait savoir si vous aimeriez qu'elle chante ou qu'elle danse, ce soir. Sire Toranaga lui a laissé des instructions pour vous distraire, si vous le désirez.

— Oui, il me l'a dit, Gyoko-san. Ce serait très charmant, mais pas ce soir. Nous devons partir à l'aube et je suis très fatiguée. Il y aura d'autres nuits, *neh ?* Transmettez-lui toutes mes excuses et… Oh oui, s'il vous plaît, dites-lui que je suis ravie d'avoir votre compagnie sur la route. »

Toranaga avait ordonné à Mariko d'emmener les deux femmes avec elle. Elle l'avait remercié, contente de les avoir comme chaperons officiels.

« Vous êtes vraiment trop gentille, lui dit Gyoko mielleusement. Nous sommes très honorées. Nous allons toujours à Yedo ?

— Oui, bien sûr, pourquoi ?

— Pour rien, dame Toda. En ce cas, ne pourrions-nous pas nous arrêter un jour ou deux à Mishima ? Kiku-san aimerait prendre quelques vêtements. Elle ne se sent pas très bien habillée pour sire Toranaga et on m'a dit que l'été à Yedo était très humide et plein de moustiques. Il faudrait que nous prenions sa garde-robe, si modeste soit-elle.

— Bien sûr. Vous aurez suffisamment de temps pour le faire. »

Gyoko ne regarda pas Blackthorne. « C'est… c'est tragique pour notre maître, *neh ?*

— *Karma* », répondit Mariko très calmement. Elle ajouta d'un ton venimeux : « Rien n'est changé, Gyoko-san. Vous serez payé en argent le jour de votre arrivée, comme le contrat le stipule.

— Oh, je suis désolée, lui dit la vieille femme en faisant semblant d'être choquée. Excusez-moi, dame Toda, mais l'argent… ? Loin de moi cette pensée. Jamais ! Je ne m'inquiétais que de l'avenir de notre maître.

— Il est maître de son avenir, dit Mariko en n'y croyant plus elle-même. Mais le vôtre est prometteur, n'est-ce pas ? Vous êtes riche, quoi qu'il arrive. Tous vos ennuis terrestres sont terminés. Vous serez bientôt quelqu'un de puissant à Yedo avec votre nouvelle corporation de courtisanes, quel que soit le seigneur du Kwanto. Vous deviendrez la plus grande mama-san et, quoi qu'il arrive, Kiku-san restera votre protégée et sa jeunesse n'en sera pas ternie.

— Ma seule inquiétude est Sire Toranaga, répondit Gyoko avec une gravité étudiée. Si je pouvais l'aider, je le ferais !…

— Comme c’est généreux de votre part, Gyoko-san ! Je lui ferai part de votre offre. Oui, mille *koku* de moins sur le prix du contrat l’aideraient énormément. J’accepte en son nom. »

Gyoko agita son éventail, fit un gracieux sourire et s’arrangea pour ne pas pleurer de rage. Elle s’était laissé prendre au piège comme une novice imbibée de saké. « Oh non, dame Toda, comment l’argent pourrait-il aider un maître aussi généreux ? bégaya-t-elle, essayant de retrouver son calme. Non, l’argent ne lui est d’aucun secours. Des renseignements, un service seraient préférables, à moins qu’…

— Quels renseignements ? »

— Aucun. Aucun pour le moment. Je ne faisais qu’une figure de rhétorique. Je suis désolée, mais l’argent…

— Je lui ferai part de votre offre et de votre générosité. Permettez-moi de vous dire merci en son nom. »

Gyoko salua, comprenant qu’elle était congédiée, et rentra à l’auberge. Mariko gloussa.

« De quoi vous moquez-vous, Mariko-san ? »

Elle lui raconta ce qui venait de se passer. « Toutes les mama-sans du monde se ressemblent. Elles ne s’inquiètent que pour leur argent.

— Est-ce que sire Toranaga paiera même si… » Blackthorne se tut. Mariko attendit. Il poursuivit : « Le père Alvito m’a dit que, lorsque sire Toranaga arrivera à Osaka, c’en sera fini de lui.

— Oh, oui, Anjin-san. C’est tout à fait vrai », dit-elle dans un élan qu’elle n’éprouvait pas. Puis elle rangea Toranaga et Osaka dans leurs compartiments et se sentit à nouveau tranquille. « Mais Osaka est à des lieues d’ici et l’avenir est fait d’un nombre indéchiffrable de secondes. Ce qui doit arriver *arrive.* Ishido ne sait pas, le bon père ne sait pas ; nous ne savons pas.

Personne ne sait ce qui va se passer, *neh ?* À part le Seigneur Dieu. Mais il ne nous le dira pas, n'est-ce pas ?

— *Hai ! »* Il rit avec elle. « Vous êtes si sage.

— Merci. J'ai une suggestion à vous faire, Anjin-san. Oublions nos problèmes pendant le voyage. Tous.

— Vous, dit-il en latin. C'est si bon de vous voir.

— Et vous. La prudence est de mise en présence des deux femmes durant le voyage, *neh ?*

— Nous dépendons d'elles, madame ?

— J'en dépends. En fait, j'en dépends au plus haut point.

— Nous sommes seuls à présent, *neh ?* Vous et moi.

— Oui. Mais ce qui a été n'est plus et n'est jamais arrivé.

— C'est vrai, oui. Vous avez encore raison. Vous êtes très belle. »

Un samouraï franchit le seuil de l'auberge et salua Mariko. Il était d'âge moyen, les cheveux gris. Il marchait en boitant légèrement. « Excusez-moi, dame Toda, mais nous partons à l'aube, *neh ?*

— Oui, Yoshinaka-san. Mais ça n'a pas d'importance si nous sommes retardés jusqu'à midi. Nous avons tout notre temps.

— Puisque vous le désirez, disons midi. Bonsoir, Anjin-san. Permettez-moi de me présenter. Akira Yoshinaka, capitaine de votre escorte.

— Bonsoir, capitaine. »

Yoshinaka se tourna vers Mariko. « Je suis responsable de vous et de lui, madame ; ayez donc la gentillesse de lui dire que j'ai ordonné à deux de mes hommes de dormir dans sa chambre. Il y aura également dix sentinelles de garde chaque nuit. J'ai cent hommes en tout.

— Très bien, capitaine. Je suis désolée, mais il serait préférable de ne poster aucun homme dans la chambre de l'Anjin-san. Leur coutume veut qu'ils dorment seuls ou avec une femme. Ma servante sera certainement avec lui. Il sera donc protégé. Postez vos gardes autour, mais pas trop près. Comme ça, il n'en sera pas trop incommodé. »

Yoshinaka se gratta la tête et fronça les sourcils. « Très bien, madame, je suis d'accord. Veuillez lui demander de ne pas faire les promenades nocturnes qu'il a l'habitude de faire. Je suis, jusqu'à ce que nous arrivions à Yedo, responsable et, quand j'ai la responsabilité de très importants personnages, je deviens très nerveux. » Il salua, très raide, et se retira.

« Le capitaine demande que vous ne vous promeniez pas seul durant le voyage. Si vous vous levez la nuit, prenez toujours un samouraï avec vous, Anjin-san. Ça lui facilitera la tâche.

— Très bien. » Blackthorne le regarda partir. « Qu'a-t-il dit d'autre ? J'ai cru comprendre que vous parliez de "sommeil" ? Je n'ai pas pu saisir… » Il se tut. Kiku sortait de l'auberge. Elle portait une sortie de bain avec une serviette artistiquement enroulée autour de la tête. Pieds nus, elle allait en sautillant vers la source chaude de la maison de bains. Elle les salua gaiement. Ils lui rendirent son salut.

Blackthorne admira ses longues jambes et sa démarche ondulante. Il sentit le regard de Mariko posé sur lui et se retourna. « Non ! » dit-il avec véhémence. Mariko se mit à rire.

« J'ai pensé qu'il pourrait vous être pénible de ne l'avoir que comme compagne de voyage après une telle rencontre sur l'oreiller.

— Pénible ? Au contraire. J'ai de bien beaux souvenirs. Je suis heureux de savoir qu'elle appartient maintenant à sire Toranaga. Ça simplifie tout, pour elle et pour lui. Pour tout le

monde. » Il allait ajouter : pour tous sauf pour Omi, mais préféra dire : « Elle n'était après tout qu'un merveilleux cadeau. Rien de plus, *neh ?*

— C'était un cadeau, effectivement. »

Il voulut toucher Mariko, mais ne le fit pas.

45

Leur voyage jusqu'à Mishima dura neuf jours. Ils furent ensemble chaque nuit. Secrètement. Yoshinaka les y aida sans le savoir. À chaque auberge, il leur choisissait tout naturellement deux chambres mitoyennes.

« J'espère que vous n'y voyez aucun inconvénient, madame. Cela rend ma tâche plus facile. » Mariko était toujours d'accord. Elle abandonnait sa servante, Chimmoko, au milieu de la nuit et allait le rejoindre. Au fait que les chambres fussent voisines venaient s'ajouter bavardages, bruits nocturnes, chants et ripailles des autres voyageurs. Les sentinelles postées à l'extérieur ne se rendaient compte de rien. Seule Chimmoko était dans le secret. Mariko savait que Kiku, Gyoko et toutes les autres femmes du convoi finiraient par être au courant. Mais sa parole l'emporterait sur la leur, à moins, bien sûr, d'être prise en flagrant délit. Aucun samouraï, pas même Yoshinaka, n'oserait ouvrir sa porte durant la nuit sans y avoir été convié. Seule une femme pouvait la trahir et, si elle était trahie, celle qui la donnerait et toutes les femmes du convoi mourraient d'une mort bien plus atroce et plus lente que la sienne, pour une aussi laide trahison. Elle pouvait aussi, si elle le désirait, les faire mettre à mort pour la plus légère indiscrétion, réelle ou supposée. Mariko était sûre que Toranaga n'émettrait aucune objection. Il applaudirait certainement à la nouvelle de la mort de Gyoko. Mariko savait, dans son for intérieur, qu'il n'émettrait même pas d'objection à la mort de Kiku. Deux mille cinq cents *koku* pouvaient lui permettre d'acheter plus d'une courtisane de première classe. Elle se sentait donc en sécurité au milieu de

ses femmes. Mais pas avec Blackthorne, malgré toute la force de son amour. Il n'était pas japonais. Il n'avait pas été entraîné depuis sa naissance à construire ces barrières intérieures impénétrables. Son visage, ses manières ou sa fierté les trahiraient. Elle n'avait pas peur pour elle. Seulement pour lui.

« Je sais enfin ce que l'amour veut dire, lui avait-elle murmuré la première nuit. Je vous aime ; j'ai peur pour vous. » Elle lui parlait en latin, le langage des amants.

« Je vous aime. Oh, comme je vous aime.

— Je vous ai détruit, mon amour, mon commencement. Nous sommes marqués. Je vous ai détruit… Voilà la vérité !

— Non, Mariko. Il se passera sûrement quelque chose pour tout remettre en place.

— Je n'aurais jamais dû commencer. C'est ma faute.

— Ne vous inquiétez pas, je vous en supplie. »

Il fit semblant d'être convaincu et fondit entre ses bras. Elle était certaine qu'il serait sa némésis. Elle n'avait pas peur.

Les nuits étaient gaies et tendres. Les journées lui étaient faciles. Elles paraissaient difficiles à Blackthorne, constamment sur le qui-vive, déterminé pour elle à ne pas commettre d'erreur. « Vous ne commettrez pas d'erreur, dit-elle, alors qu'ils chevauchaient côte à côte, loin des autres. Vous êtes fort ; vous êtes samouraï et vous ne commettrez pas d'erreur.

— Et quand nous arriverons à Yedo ?…

— Laissez Yedo s'occuper de Yedo. Je vous aime.

— Je vous aime, moi aussi.

— Alors pourquoi êtes-vous si triste ?

— Pas triste, madame. Le silence est simplement douloureux. J'aimerais crier mon amour du haut des montagnes.

— Que va-t-il leur arriver, Gyoko-san ? demanda Kiku dès le premier jour du voyage.

— Un désastre, Kiku-san. Ils n'ont aucun espoir d'avenir. Il le cache bien, mais elle !… Son adoration éclate sur son visage. Regarde-la ! Une jeune fille ! Elle est folle !

— Mais si belle, *neh ?* Quelle chance d'avoir reçu tant de bienfaits, *neh ?* Que va faire Yoshinaka-san, s'il les découvre ?

— Il ne les découvrira peut-être pas. Les hommes sont si fous et si bêtes. Ils ne perçoivent pas les choses les plus simples chez les femmes. Grâce à Bouddha, que son nom soit béni ! Prions pour qu'ils ne soient pas découverts avant notre arrivée à Yedo ! Prions pour ne pas en être tenues responsables ! Oh, oui ! Cet après-midi, quand nous nous arrêterons, essayons de trouver le sanctuaire le plus proche et j'y brûlerai dix bâtons d'encens pour que ma prière soit exaucée. Par tous les dieux, je ferai don de trois *koku* par an à un temple pendant dix ans si nous en réchappons et si j'obtiens mon argent.

— Mais ils sont si beaux ensemble, *neh* ? Je n'ai jamais vu une femme aussi épanouie.

— Oui, mais elle se fanera aussi vite qu'un camélia brisé quand elle sera accusée devant Buntaro-san. »

Omi les avait rejoints le troisième jour. Il était resté à leur auberge et, après le repas du soir, avait parlé à Kiku en privé. Il lui avait officiellement demandé de se joindre à lui pour l'éternité.

« Volontiers, Omi-san, volontiers, avait-elle immédiatement répondu, se laissant allé à pleurer, car elle l'aimait bien. Mais mon devoir envers Sire Toranaga qui m'a accordé ses faveurs, et envers Gyoko-san qui m'a élevée, me l'interdit.

— Mais Sire Toranaga est déchu de ses droits sur vous. Il s'est rendu. Il est vaincu.

— Son contrat n’est pas caduc, Omi-san, aussi fort que soit mon désir. Le contrat est légal et me lie. Excusez-moi, mais je dois refuser.

— Ne me donnez pas votre réponse maintenant, Kiku-san. Réfléchissez-y. Je vous en prie. Donnez-la-moi demain », dit-il en la quittant. Sa réponse larmoyante était restée la même : « Je ne peux pas être à ce point égoïste, Omi-san. Pardonnez-moi. Mon devoir envers Sire Toranaga et Gyoko-san… Je ne le peux pas, aussi fort que soit mon désir. Pardonnez-moi. »

Il avait discuté. D’autres larmes avaient coulé. Ils s’étaient juré adoration éternelle et elle l’avait renvoyé avec cette promesse : « Si le contrat devient caduc, si Sire Toranaga meurt et que je retrouve ma liberté, je ferai tout ce que vous voudrez. Je vous obéirai. »

Il était parti pour Mishima, plein de pressentiments. Elle avait séché ses larmes et arrangé son maquillage. Gyoko l’avait félicitée. « Tu es si sage, mon enfant. Si seulement dame Toda pouvait posséder la moitié de ta sagesse ! »

Yoshinaka menait le convoi tranquillement, d’auberge en auberge, le long de la rivière Kano. Il acceptait les retards qui survenaient constamment, se fichant du temps. Toranaga lui avait confié qu’il n’y avait pas besoin de se presser pourvu que la livraison soit faite le jour de la nouvelle lune, à Yedo.

« Je préfère les voir arriver là-bas plus tard que plus tôt, Yoshinaka-san. Vous comprenez ?

— Oui, Sire », avait-il répondu en bénissant ses *kami* pour le délai qui lui était accordé. Il devrait faire, à Sire Hiro-matsu, à Mishima ou à Sire Toranaga, à Yedo, un rapport oral ou écrit. Il devrait alors prendre une décision et savoir s’il devrait dire ce qu’il pensait. Je me trompe certainement, se dit-il, stupéfait. Dame Toda ? Elle, avec un homme ? Sans parler du barbare ! Ne

vaut-il pas mieux jouer les imbéciles et prier que personne ne les trahisse et donc ne te trahisse ? Sa vie est finie, nous sommes tous condamnés. Quelle importance ? Détourne les yeux. Laisse-les à leur *karma.* Quelle importance ?

Le samouraï savait au fond de lui-même que c'était important.

« Bonjour, Mariko-san. Quelle belle journée », dit le père Alvito en se dirigeant vers eux. Ils étaient devant l'auberge, prêts à commencer une nouvelle journée de voyage.

« Que Dieu vous bénisse et vous garde entre ses mains pour toujours.

— Merci, mon père.

— Bonjour, pilote. Comment allez-vous, aujourd'hui ?

— Bien, merci. Et vous ? »

Leur convoi et celui des Jésuites avaient constamment joué à saute-mouton depuis le début du voyage. Ils séjournaient parfois à la même auberge.

« Aimeriez-vous que je chevauche à vos côtés ce matin, pilote ? Je serais très heureux de poursuivre nos leçons de japonais, si vous en avez envie.

— Merci. Je veux bien. »

Alvito avait offert à Blackthorne de lui apprendre la langue.

« En échange de quoi ?

— Rien. Ça m'aiderait à passer le temps et, pour vous dire la vérité, je me sens en ce moment triste et vieux. C'est aussi peut-être pour me faire pardonner mes paroles amères.

— Je n'attends aucune excuse de votre part. Vous suivez votre chemin et moi le mien. Nous ne nous rencontrerons jamais.

— Peut-être… Mais nous pourrions partager des choses le temps de ce voyage, *neh* ? Nous voyageons sur la même route.

J’aimerais vous aider.

— Pourquoi ?

— Le savoir appartient à Dieu, pas à l’homme. J’aimerais vous aider. C’est un simple cadeau… Je ne demande rien en échange.

— Merci, mais je ne vous fais pas confiance.

— Si vous insistez, racontez-moi en échange à quoi ressemble le monde où vous êtes allé. Racontez-moi ce que vous voulez. Ça m’intéresserait. Ce serait un échange de bons procédés. Je suis venu au Japon à l’âge de treize ou quatorze ans et je n’ai rien vu du monde. Nous pourrions même convenir d’une trêve pendant ce voyage, si vous voulez.

— Pas de religion, pas de politique, pas de doctrines papistes.

— Je suis ce que je suis, pilote, mais j’essaierai. »

Ils se mirent donc à échanger prudemment leurs connaissances. Blackthorne avait le sentiment d’un marché de dupe. L’érudition d’Alvito était immense. C’était un authentique pédagogue. Blackthorne lui livrait des choses que tout pilote connaît. « Mais ce n’est pas vrai, avait dit Alvito. Vous êtes un pilote unique. Vous avez fait des choses incroyables. »

En fait, une trêve s’installa entre eux et Mariko en fut heureuse.

« C’est l’amitié, Anjin-san, ou le commencement de l’amitié, dit-elle.

— Non, ce n’est pas de l’amitié. Je ne lui ferai jamais confiance. Nous sommes ennemis. Je n’ai pas oublié. Pas plus qu’il n’a oublié. Ce n’est qu’un répit pour servir un dessein qu’il ne me confierait certainement pas si je lui demandais. Je le comprends. Il n’y a pas de mal tant que je reste sur mes gardes. »

À quelques lieues au sud de Mishima, la rivière faisait un coude et partait vers l'ouest pour couler tranquillement vers la côte et se jeter dans le grand port de Numazu. Ils quittèrent donc cette contrée de ravines pour emprunter la grande route du nord, encombrée et grouillante, qui traversait les plaines envahies de rizières. Il fallait passer de nombreuses rivières et ruisseaux à gué. Certains étaient peu profonds, d'autres larges et difficiles. Il fallait alors utiliser des embarcations plates. Il y avait peu de ponts.

C'était le septième jour depuis le départ de Yokosé. La route faisait une fourche et le père Alvito leur annonça qu'il les quittait là. Il devait prendre vers l'ouest pendant un jour ou deux afin de regagner son bateau. Mais il devait les retrouver entre Mishima et Yedo si cela lui était permis. « Vous êtes les bienvenus, si vous le désirez.

— Merci, mais je suis désolée. J'ai des tas de choses à faire à Mishima, lui répondit Mariko.

— Anjin-san ? Puisque dame Mariko est très occupée, vous êtes bien sûr le bienvenu. Notre cuisine est très bonne, le vin délicieux. Dieu étant mon juge, vous seriez en sécurité et libre d'aller et venir à votre guise. Rodrigues est à bord. »

Mariko vit que Blackthorne avait envie de la quitter. « Allez-y, je vous en prie, Anjin-san. Ce serait bien pour vous… Vous seriez heureux de revoir le Rodrigues, *neh ? »*

Mais Blackthorne ne partit pas malgré son envie. Il ne faisait pas confiance au prêtre. Il n'allait pas se jeter dans la gueule du loup, pas même pour Rodrigues. Il remercia Alvito qui s'éloigna.

« Arrêtons-nous, Anjin-san », dit Mariko. Il était à peine midi. « Nous ne sommes pas pressés, *neh ?*

— Excellente idée.

— Le père est un homme adorable, mais je suis heureuse qu'il soit parti.

— Moi aussi. Mais ce n'est pas un homme adorable. C'est un prêtre.

— Oh, je suis désolée, Anjin-san, d'avoir dit…

— C'est sans importance, Mariko-chan. Je vous l'ai dit… Rien n'est oublié. Il cherchera toujours à avoir ma peau. » Blackthorne partit à la recherche du capitaine Yoshinaka.

Elle détourna les yeux. Les chevaux du père Alvito se frayaient tranquillement un passage à travers les autres voyageurs. Quelques passants saluaient le cortège, d'autres s'agenouillaient humblement, mais la plupart restaient de marbre ou ne montraient que de la curiosité. Tous s'écartaient poliment.

Alvito était heureux d'avoir quitté Mariko et Blackthorne. Il avait des messages urgents à envoyer au père visiteur. Il n'avait pas pu les lui envoyer de Yokosé, car ses pigeons avaient été supprimés et il y avait tant de problèmes à résoudre : Toranaga, Mariko, le pirate…

Que puis-je faire ? Peut-être le père visiteur saura-t-il quoi faire devant l'incroyable décision de Toranaga qu'ils avaient écartée en réunion.

« Non… C'est le contraire de Toranaga, avait dit Dell'Aqua. Il fera la guerre. Dès que les pluies cesseront ; peut-être avant, s'il peut obtenir l'appui de Zataki et lui faire trahir Ishido. Je crois qu'il attendra aussi longtemps qu'il le pourra et qu'il essaiera de pousser Ishido à tirer le premier. Son jeu habituel. Quoi qu'il arrive, tant que Kiyama et Onoshi soutiennent Ishido et Osaka, le Kwanto est investi et Toranaga détruit.

— Et Kiyama et Onoshi ? Vont-ils mettre leur inimitié en sourdine pour la cause commune ?

— Oui. Ils sont fermement convaincus qu'une victoire de Toranaga sonnerait le glas de la Sainte Église. Maintenant que Harima se range du côté d'Ishido, j'ai bien peur que Toranaga ne soit plus qu'un rêve déchu. »

Encore la guerre civile, pensa Alvito. Frère contre frère, père contre fils, village contre village. Et cette autre nouvelle terrifiante : un Régiment de mousquets secret est presque prêt ! Une unité moderne de cavalerie à l'européenne de plus de deux mille mousquets, adaptés à la stratégie japonaise.

Quel dommage que Blackthorne soit si compliqué. Il pourrait être un si précieux allié. Il est incroyablement sage pour tout ce qui touche à la mer et au monde. Courageux et rusé, honnête dans son hérésie, droit. Il n'y a pas besoin de lui répéter deux fois la même chose. Il a une mémoire prodigieuse. Il m'a beaucoup appris sur le monde et lui-même. Est-ce un mal ? se demanda tristement Alvito en faisant un dernier signe à Mariko. Est-ce un mal d'apprendre des choses de votre ennemi en lui servant de professeur en échange ? Trois jours après avoir quitté Yokosé, la remarque du frère Michael l'avait ébranlé.

« Vous croyez qu'ils sont amants ? avait demandé Alvito.

— Dieu n'est-il pas amour ? N'est-ce pas la parole de Notre Seigneur Jésus Christ ? Avait répondu Michael. Je vous ai seulement dit que j'avais vu leurs yeux se toucher et que c'était très beau à voir. Pour ce qui est de leurs corps, je n'en sais rien, mon père. À vrai dire, ça m'est égal. Leurs âmes se touchent et j'ai l'impression de mieux sentir la présence de Dieu à cause de ça.

— Vous devez vous tromper en ce qui les concerne. Elle ne ferait jamais ça ? C'est contre leur héritage, contre leur loi et

celle de Dieu. Elle est chrétienne et très pieuse. Elle sait que l'adultère est un péché mortel.

— Oui, c'est ce que nous enseignons, mais son mariage était shinto et n'a pas été consacré devant le Seigneur notre Dieu. Est-ce donc bien de l'adultère ?

— Mettez-vous le Verbe en doute ?

— Non, mon père. Excusez-moi. Je ne mets pas le Verbe en doute, mais ce que l'homme en a fait. »

Il les avait observés de plus près à partir de ce moment-là. Cet homme et cette femme s'aimaient visiblement beaucoup. Pourquoi donc ne s'aimeraient-ils pas ? Rien de mal à ça !

Elle n'avait rien dit en confession. Il ne l'avait pas forcée. Il s'entendait encore dire à Dell'Aqua : « Le frère Michael a dû se tromper, Votre Éminence.

— A-t-elle commis le péché d'adultère ? Y a-t-il une preuve ?

— Non, grâce au ciel, aucune preuve. »

Alvito tira sur les rênes et se retourna. Il la vit debout sur le petit tertre. Le pilote parlait à Yoshinaka ; la vieille mama-san et sa putain peinturlurée étaient dans leur palanquin. Il était tourmenté par ce zèle fanatique qu'il sentait remuer en lui.

Il la vit faire un signe de la main, ne lui rendit pas son signe, tourna le dos, éperonna les flancs de son cheval et partit au galop.

Cette nuit-là, leur sommeil fut agité.

« Qu'y a-t-il, mon amour ?

— Rien, Mariko-chan. Dormez. »

Mais elle ne se rendormit pas. Lui non plus. Elle retourna dans sa chambre bien avant l'heure. Il se leva et alla s'asseoir dans la cour. Il étudia le dictionnaire à la lumière d'une bougie, jusqu'à l'aube. Quand le soleil se leva, que la journée se

réchauffa, leurs angoisses nocturnes disparurent et ils poursuivirent tranquillement leur voyage. Ils atteignirent bientôt le Tokaidô, à l'est de Mishima. Sur la route, les voyageurs se firent plus nombreux.

« Je n'ai jamais vu autant de gens en mouvement, dit Blackthorne.

— Oh, ce n'est rien. Attendez d'être près de Yedo. Nous adorons voyager, Anjin-san. Mais rarement seuls. »

La foule ne les empêchait pas d'avancer. L'emblème de Toranaga que portaient leurs étendards, le rang de Toda Mariko et l'efficacité brutale d'Akira Yoshinaka leur assuraient les meilleures chambres chaque nuit dans les meilleures auberges, ainsi qu'un passage sans encombre. Tous les voyageurs et samouraïs s'écartaient prestement et s'inclinaient au passage de leur convoi.

« Doivent-ils toujours s'arrêter et s'agenouiller ainsi, devant tout le monde ?

— Oh, non, Anjin-san. Seulement devant les *daimyôs* et les personnages importants. Devant la plupart des samouraïs… oui. Il est poli d'agir ainsi, Anjin-san, et nécessaire. Si les gens du peuple ne respectaient pas les samouraïs et ne se respectaient pas eux-mêmes, comment voudriez-vous que la loi soit observée et le royaume gouverné ? C'est la même chose pour tout le monde. Nous nous sommes arrêtés, avons salué et laissé passer le messager impérial, n'est-ce pas ? Tout le monde doit être poli, *neh ?* Les petits *daimyôs* doivent descendre de cheval et saluer les *daimyôs* plus importants qu'eux. Le rituel gouverne notre vie.

— Et si deux *daimyôs* d'égale importance se rencontrent ?

— Ils descendent tous deux de cheval, se saluent, puis s'en vont chacun de leur côté.

— Et si sire Toranaga et le général Ishido se rencontraient ? »

Mariko se mit à parler doucement en latin : « Qui sont-ils, Anjin-san ? Je ne connais pas ces noms, pas aujourd'hui, pas entre vous et moi.

— Vous avez raison. Veuillez m'excuser.

— Mon amour, promettons-nous… Si la Sainte Vierge nous garde et si nous sortons sains et saufs de Mishima, promettons-nous une fois arrivés à Yedo, dès le premier pont, d'abandonner ce monde qui n'appartient qu'à nous deux. Promis ?

— Quel danger particulier nous guette à Mishima ?

— C'est là que notre capitaine doit faire son rapport à sire Hiro-matsu. Je dois le voir également. C'est un homme très sage et vigilant. Nous pourrions si facilement être trahis.

— Nous avons été prudents. Dieu fasse que vos craintes soient sans fondement.

— Je ne m'inquiète pas pour moi, mais pour vous.

— Et moi pour vous.

— Nous promettons-nous donc de rester dans notre monde privé jusque-là ?

— Oui. Faisons semblant de croire que c'est le vrai monde… notre seul monde. »

« Voici Mishima, Anjin-san. » Mariko pointa son doigt de l'autre côté de la rivière.

La ville, qui abritait près de soixante mille âmes, était en partie obscurcie par les brumes matinales. Seuls quelques toits et la forteresse émergeaient. À l'ouest, les montagnes tombaient doucement dans la mer. Au nord-est se dressait le magnifique et fier mont Fuji. Au nord et à l'est, la chaîne montagneuse mordait le ciel. « Et maintenant ?

— Maintenant, Yoshinaka a ordre de nous trouver la plus charmante auberge dans un rayon de dix *ri.* Nous y passerons deux jours. Il me faudra bien ça pour faire tout ce que j'ai à faire. Gyoko et Kiku-san nous quittent pendant ces deux jours.

— Et puis ?

— Et puis nous repartirons. Que pensez-vous de Mishima ?

— Amical et sûr. Et après Mishima ? »

Elle indiqua du doigt le nord-est. « Nous continuerons dans cette direction. Un col serpente à travers les montagnes jusqu'à Hakoné. C'est la partie la plus horrible de tout le Tokaidô. La route coule ensuite jusqu'à Odawara, qui est une ville plus grande que Mishima. C'est sur la côte. De Odawara à Yedo, ça n'est plus qu'une question de temps.

— Combien de temps ?

— Pas assez.

— Vous avez tort, mon amour ; nous avons tout le temps devant nous. »

46

Le général Toda Hiro-matsu accepta le message confidentiel que lui tendait Mariko et en brisa les cachets. Le parchemin racontait en bref ce qui s'était passé à Yokosé, confirmait la décision de se soumettre prise par Toranaga, ordonnait à Hiro-matsu de fermer la frontière et les cols du Kwanto contre *tout* intrus (hormis les messagers d'Ishido) jusqu'à son arrivée et donnait des instructions quant au chrétien renégat et à l'Anjin-san. Le vieux soldat lut avec lassitude le message une seconde fois. « Racontez-moi tout ce que vous avez entendu à Yokosé », dit-il à Mariko. Elle obéit.

« Que pensez-vous qu'il soit arrivé ? »

Elle s'exécuta à nouveau.

« Que s'est-il passé durant le *cha-no-yu* entre vous et mon fils ? »

Elle lui raconta tout.

« Mon fils a dit que notre maître allait perdre ? *Avant* la seconde rencontre avec sire Zataki ?

— Oui, sire.

— En êtes-vous sûre ?

— Oui, sire. »

Il y eut un grand silence dans la pièce, au sommet du donjon. Hiro-matsu se leva et se dirigea vers la poivrière, enchâssée dans l'épais mur de pierre. Son dos et ses jambes le faisaient souffrir. Il tenait son épée dans ses mains. « Je ne comprends pas.

— Sire ?

— Ni mon fils ni mon maître. Nous pouvons battre n'importe quelle armée déployée par Ishido. Quant à cette décision de se soumettre… »

Elle jouait avec son éventail en contemplant le ciel plein d'étoiles, en ce début de soirée. Hiro-matsu la dévisagea. « Vous avez bonne mine, Mariko-san, vous êtes plus jeune que jamais. Quel est votre secret ?

— Je n'en ai pas, sire », répondit-elle, la gorge soudainement sèche. Elle s'attendait à voir tout s'écrouler autour d'elle, mais rien ne se produisit. Le vieil homme reporta simplement son attention vers la ville en contrebas.

« Racontez-moi ce qui s'est passé depuis que vous avez quitté Osaka. Tout ce que vous avez entendu. »

Il était très tard quand elle termina son récit. Elle parla de tout sauf de ses rapports intimes avec l'Anjin-san. Elle faisait même attention à ne pas cacher son affection pour lui, son respect pour son intelligence et son courage, ou l'admiration de Toranaga pour sa valeur. Hiro-matsu continua à faire les cent pas pendant un moment. Les mouvements soulageaient sa douleur. Tout concordait avec les rapports de Yoshinaka et d'Omi. Même la tirade de Zataki avant son départ en trombe, pour Shinano. Il comprenait bien des choses à présent. Il détenait suffisamment de renseignements pour prendre une décision calculée. Tout ce que Mariko disait le forçait à éprouver du ressentiment et de l'admiration pour le barbare. « Vous l'avez vu sauver la vie de notre maître ?

— Oui. Sans lui, sire Toranaga serait mort aujourd'hui. J'en suis tout à fait certaine. Il a sauvé notre maître trois fois : à la citadelle d'Osaka, sur la galère dans le port d'Osaka et lors du tremblement de terre. J'ai vu les épées. Elles sont tordues et inutilisables.

— Vous croyez que l'Anjin-san avait vraiment l'intention de se faire seppuku ?

— Oui, je le crois. Seul Omi-san l'en a empêché. »

Mariko observait les traits burinés et la peau tendue du visage d'Hiro-matsu. À quoi pensez-vous ? Avait-elle envie de lui demander. Elle avait beaucoup d'affection pour lui. Avez-vous lu mes pensées ? Êtes-vous au courant de mes relations avec l'Anjin-san ? Savez-vous que je meurs d'amour pour lui ? Que si j'ai à choisir entre lui, vous et Toranaga, c'est lui que je choisirai ?

Hiro-matsu contemplait la ville. Il avait oublié Mariko. Ses doigts tripotaient le fourreau de son épée. Il rêvassait et pensait à Toranaga, à ce que Zataki lui avait dit quelques jours plus tôt.

« Oui, bien sûr, je veux conquérir le Kwanto et hisser mon étendard sur les murailles de la forteresse de Yedo. Je n'ai jamais essayé, mais je vais le faire maintenant. Oui, je vais le faire. Mais de cette façon-là ? Il n'y a pas d'honneur ! Pas d'honneur pour mon frère ou pour moi ! Pour personne ! Sauf pour Ishido, ce paysan !

— Alors, soutenez Sire Toranaga ! Avec votre aide, Tora…

— Pourquoi faire ? Pour que mon frère devienne shôgun et élimine l'héritier ?

— Il l'a déjà dit cent fois. Il soutient l'héritier. Je le crois. Nous aurions un Minowara pour nous gouverner. Pas un paysan parvenu et cette tigresse d'Ochiba, *neh ?* Si Sire Toranaga meurt, ces incompétents auront huit ans devant eux avant que Yaemon ne soit en âge de gouverner. Pourquoi ne pas donner ces huit années à Sire Toranaga ? *C'est un Minowara !* Il a répété des milliers de fois qu'il déléguerait ensuite tous les pouvoirs à Yaemon. Vous êtes sourd ? Toranaga n'est pas l'ennemi de Yaemon, pas plus qu'il n'est le vôtre !

— Aucun Minowara n'irait s'agenouiller devant ce paysan ! Il a pissé sur son honneur et le nôtre. Le vôtre et le mien ! » Ils avaient discuté, s'étaient insultés et en étaient presque venus aux mains.

« Allez, avait-il dit en défiant Zataki. Dégainez votre épée, traître ! Vous êtes traître à votre frère, au chef de votre clan !

— Je suis chef de mon propre clan. Nous avons la même mère, mais pas le même père. Le père de Toranaga a envoyé ma mère en disgrâce. Je n'aiderai pas Toranaga… Mais s'il abdique et s'ouvre le ventre, je soutiendrai Sudara… »

Je n'ai pas à me soumettre, cria Hiro-matsu, furieux, à la nuit. Je suis général en chef. Il est de mon devoir de protéger la maison et l'honneur de mon maître, de le protéger de lui-même. Je prends donc une décision : Écoutez-moi, Sire. Je vous prie de m'excuser, mais cette fois-ci je vais vous désobéir. Avec fierté cette fois-ci je vais vous trahir. Je vais coopter votre fils et héritier. Sire Sudara, et sa femme, dame Genjiko, et nous allons ensemble déclarer "Ciel pourpre" dès que les pluies cesseront. Alors la guerre sera déclarée et je vous tiendrai enfermé dans la citadelle de Yedo, quoi que vous disiez et quel qu'en soit le prix, jusqu'à ce que le dernier homme du Kwanto meure, face à l'ennemi.

« Où est l'Ingeles, mon père ?

— Je ne sais pas exactement, Rodrigues. Il doit se trouver dans l'une des auberges au sud de Mishima. J'ai envoyé un serviteur se renseigner. » Alvito sauça son assiette.

« Quand le saurez-vous ?

— Demain, sans faute.

— *Que va.* J'aimerais bien le revoir. Comment va-t-il ?

— Très bien. » La cloche du bateau sonna six fois. Trois heures de l'après-midi.

« Vous a-t-il raconté ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Osaka ?

— Des bribes. C'est une très longue histoire. Je vais d'abord m'occuper de mes messages. Nous parlerons plus tard. »

Rodrigues se renfonça dans son fauteuil. « Très bien. Ce doit être très bien. » Il vit les traits anguleux du jésuite, les yeux bruns perçants, tachetés de jaune. Des yeux de chat. « Écoutez, mon père, dit-il. L'Ingeles m'a sauvé la vie et a sauvé mon bateau. Sûr qu'il est l'ennemi, sûr qu'il est hérétique, mais c'est un pilote, l'un des meilleurs qui aient jamais existé. C'est pas mal de respecter son ennemi et de l'aimer ?

— Notre Seigneur a pardonné à ses ennemis. Ils l'ont quand même crucifié. Mais je l'aime bien, moi aussi. Je le comprends mieux, à présent. Laissons-le pour le moment. »

Rodrigues acquiesça. Il remarqua que l'assiette du prêtre était vide. Il tendit la main et rapprocha le plat. « Je vous en prie, mon père, prenez un morceau de poulet. Un peu de pain ?

— Oui, je veux bien. Merci. Je ne me rendais pas compte que j'avais tellement faim. » Le prêtre découpa un second morceau, reprit des oignons et du pain, puis versa la sauce dans son assiette.

« Du vin ?

— Oui, merci.

— Où sont vos gens, mon père ?

— Je les ai laissés dans une auberge, près du quai. » Rodrigues jeta un coup d'œil par le hublot. Plusieurs bateaux de pêche allaient et venaient.

« Ce serviteur que vous avez envoyé, mon père, vous pouvez lui faire confiance ? Vous êtes sûr qu'il va nous le retrouver ?

— Oh, oui. Ils ne vont certainement pas bouger d'ici à deux jours. » Alvito avait décidé de ne pas mentionner ce qu'il, ce que frère Michael plus exactement, soupçonnait. Il ajouta seulement : « N'oubliez pas qu'ils voyagent officiellement. Avec le rang de dame Toda Mariko et les étendards de Toranaga, tout le monde doit savoir où ils se trouvent et ce qu'ils font à quatre lieues à la ronde. »

Rodrigues rit. « L'Ingeles en voyage officiel ? Qui l'aurait cru ? Comme un de ces *daimyôs* vérolés !

— Ce n'est pas tout, pilote. Toranaga l'a nommé samouraï et *hatamoto.*

— Quoi ?

— Le pilote en chef Blackthorne porte maintenant les deux épées. Avec ses pistolets. Il est devenu le confident de Toranaga et son protégé.

— *L'Ingeles ?*

— Oui. » Alvito laissa le silence planer dans la cabine et se remit à manger.

« Vous en connaissez la raison ?

— En partie. Chaque chose en son temps, pilote.

— Dites-moi seulement pourquoi. Brièvement. Vous me donnerez les détails plus tard. Je vous en prie.

— L'Anjin-san a sauvé par trois fois la vie de Toranaga. Deux fois pendant la fuite hors d'Osaka, la troisième fois à Izu lors d'un tremblement de terre. » Alvito mordit dans la cuisse de poulet avec délices. De la sauce coula sur sa barbe brune.

Rodrigues attendit, mais le prêtre ne dit rien. Le pilote baissa les yeux, rêveur, sur le gobelet qu'il tenait entre ses mains. Le vin rouge sombre captait la lumière. Au bout d'un long silence,

il dit : « C’est pas très bon pour nous que ce morveux d’Ingeles soit si proche de Toranaga. Pas du tout. Pas lui !

— Je suis tout à fait d’accord avec vous.

— J’aimerais bien le voir quand même. » Le prêtre ne dit rien. Rodrigues le laissa saucer son assiette, puis lui offrit encore du poulet. Alvito accepta les restes de la carcasse, une aile et un autre gobelet de vin. Puis, pour finir, un peu de cognac français que le père Alvito sortit d’un buffet.

« Rodrigues ? Vous en voulez un verre ?

— Merci. » Le marin regarda Alvito verser la liqueur brune dans un verre de cristal. Le vin et le cognac avaient été offerts par le père visiteur.

« Vous pourrez, bien sûr, le déguster avec le père, Rodrigues, lui avait dit Dell’Aqua. Que Dieu soit avec vous. Qu’il vous garde et vous ramène sain et sauf.

— Merci, Votre Éminence. »

Oui, merci, Votre Éminence, mais pas merci d’avoir permis à Ferriera de m’ordonner d’embarquer sur ce rafiot sous commandement jésuite, de m’avoir éloigné des bras de ma chère Gracia, pauvre chérie. Sainte Mère, la vie est si courte, trop courte pour la gaspiller en jouant les chaperons de ces prêtres puants.

« Excellent repas, Rodrigues. » dit Alvito. Rodrigues était très sérieux. « Quel est votre plan, mon père ? Nous devrions… » Il se tut et regarda par le hublot. Insatisfait, il se leva de table et boita péniblement jusqu’à un hublot de côté.

« Qu’y a-t-il, Rodrigues ?

— J’ai comme l’impression que la marée a changé. Je voudrais simplement vérifier mon champ de manœuvre. » Il ouvrit le hublot un peu plus et se pencha, mais il ne pouvait pas apercevoir l’ancre de bossoir.

« Excusez-moi un instant, mon père. » Il monta sur le pont. Tout était parfait. Il n'y avait pas d'autres bateaux à proximité. C'était un bel après-midi. La brume s'était dissipée. Ils étaient à une encablure du rivage, assez éloignés pour éviter tout abordage. Son bateau, la *Santa Filipa,* était un lorcha, une coque japonaise adaptée aux voiles et gréements portugais : rapide, deux mâts, gréé en sloop. Un équipage de trente marins et quatre canons par le travers : deux de chasse et deux de retraite.

Rodrigues redescendit. « Eh bien, demanda-t-il, rassasié de corps et d'esprit, quel est votre plan, mon père ? Nous appareillons à l'aube ?

— Comment sont les pigeons ?

— En parfaite santé. Nous en avons encore six – quatre nagasakis et deux osakas.

Le prêtre vérifia l'angle du soleil. Il restait encore quatre ou cinq heures avant le crépuscule. Ils avaient tout le temps de lâcher les pigeons avec le premier message codé dont le texte était depuis longtemps rédigé : « Toranaga se rend à l'ordre des régents. Vais d'abord à Yedo, puis à Osaka. Y accompagnerai Toranaga. Il dit que nous pouvons toujours construire notre cathédrale à Yedo. Message détaillé suit avec Rodrigues. »

« Voudriez-vous demander au responsable des pigeons de préparer deux nagasakis et un osaka, dit Alvito. Nous parlerons ensuite. Je ne reviens pas avec vous. Je vais à Yedo par la route. Il me faudra toute la nuit et une grande partie de la journée de demain pour écrire le message que vous apporterez au père visiteur et que vous lui remettrez en main propre. Pouvez-vous appareiller dès que j'aurai terminé ?

— Certainement, à moins que ça ne soit le crépuscule. En ce cas, je devrai attendre l'aube. Il y a des bancs de sable peu

profonds et mouvants sur dix lieues. »

Alvito acquiesça. Les douze heures supplémentaires n'y changeraient rien. Ç'aurait été bien mieux d'envoyer des nouvelles de Yokosé. Que Dieu maudisse le païen qui a tué mes pigeons ! Sois patient, se dit-il. Pourquoi se presser ? N'est-ce pas l'une des règles fondamentales de ton ordre ?

La patience. Tout vient à celui qui sait attendre… et travaille. Qu'importe douze heures ou même huit jours ? Ça ne changera pas le cours de l'histoire. La mort a frappé à Yokosé.

« Vous voyagerez avec l'Ingeles ? Comme précédemment ?

— Oui. J'irai de mon côté à Osaka en quittant Yedo. J'accompagnerai Toranaga. J'aimerais que vous vous arrêtiez à Osaka avec un exemplaire de mon message au cas où le père visiteur y serait. S'il a quitté Nagasaki avant que vous n'arriviez et qu'il est en route pour Osaka, donnez-le alors au père Soldi, son secrétaire. À lui… seulement !

— Très bien. Je suis bien content de m'en aller d'ici, car nous y sommes détestés.

— Avec la miséricorde de Dieu, nous pourrons bientôt changer tout ça, Rodrigues. Nous convertirons tous ces païens, avec la grâce de Dieu.

— *Amen.* » Rodrigues changea sa jambe de place pour atténuer sa douleur, regarda par le hublot, puis se leva, nerveux. « Je vais chercher les pigeons. Rédigez votre message. Nous parlerons ensuite de l'Ingeles. » Il monta sur le pont et choisit les oiseaux dans les nasses. Quand il revint dans la cabine, le prêtre s'était déjà servi de l'encre et de la plume pour transcrire le même message codé sur les petits rubans de papier. Alvito mit les petits rouleaux dans les cylindres, les cacheta et lâcha les pigeons. Les trois oiseaux tournèrent dans

le ciel une fois puis prirent ensemble la direction ouest et s'éloignèrent dans ce soleil de fin d'après-midi.

« Nous parlons ici ou en bas ?

— Ici. Il y fait plus frais. » Rodrigues montra la vigie sur le gaillard d'arrière. Elle était assez éloignée pour ne pas entendre.

Alvito s'assit. « D'abord Toranaga. »

Il raconta brièvement au pilote ce qui s'était passé à Yokosé. Rodrigues fut tout aussi stupéfait de la reddition qu'il l'avait été lui-même.

« Pas de guerre ? C'est un miracle ! Nous sommes donc en sécurité. Notre Vaisseau noir l'est aussi. L'Église est riche. Nous sommes riches… Que Dieu, les saints et la Sainte Vierge en soient remerciés. Ce sont les meilleures nouvelles que vous pouviez apporter, mon père. Nous voilà sauvés !

— Si Dieu le veut ! Il y a pourtant quelque chose que Toranaga a dit et qui m'inquiète : "Je peux faire libérer mon chrétien… L'Anjin-san, avec son bateau et ses canons." »

La bonne humeur de Rodrigues disparut aussitôt. *« L'Érasme* est toujours à Yedo, sous le contrôle de Toranaga ?

— Oui. Serait-ce grave si l'Ingeles était relâché ?

— Grave ? Ce bateau nous détruirait s'il attrapait notre Vaisseau noir entre ici et Macao. Nous avons que la petite frégate pour lui faire obstacle. Elle peut pas rivaliser avec l'*Érasme !* Nous non plus. Il pourrait danser autour de nous et nous faire amener pavillon.

— En êtes-vous certain ?

— Oui, devant Dieu. Ce bateau serait un vrai tueur. » Rodrigues ferma le poing de colère. « Attendez un instant ! L'Ingeles a dit qu'il était arrivé ici avec douze hommes. C'était

pas tous des marins. La plupart étaient des marchands. Ils étaient tous malades. Ces hommes-là peuvent pas diriger ce bateau. Le seul endroit où Blackthorne pourrait engager un équipage serait Nagasaki ou Macao. Il trouverait des hommes en nombre suffisant, à Nagasaki ! Il y a ceux qui… Il ferait mieux de ne pas venir dans ces parages-là !

— Et s'il avait un équipage indigène ?

— Vous parlez des coupeurs de gorge de Toranaga ou des *wako ?* Vous voulez dire que puisque Toranaga s'est rendu, tous ses hommes deviennent des *ronin, neh ?* Si l'Ingeles avait assez de temps, il pourrait les entraîner. Ce serait facile. Seigneur Dieu… Excusez-moi, mon père, mais si l'Ingeles avait des samouraïs ou des *wako…* Peut pas risquer ça. Il est trop bon. Nous l'avons vu à Osaka ! Tout seul dans ce rafiot avec un équipage de samouraïs ?… »

Alvito le regarda. Il se sentait concerné. « Il vaudrait mieux que j'envoie un autre message au père visiteur. Il faut qu'il soit informé si c'est urgent à ce point. Il saura quoi faire.

— Je sais quoi faire ! » Rodrigues aplatit son poing sur le plat-bord, se leva et tourna le dos. « Écoutez-moi, mon père. Écoutez ma confession : la première nuit, mon cœur m'a dit de le tuer. La toute première fois à bord de la galère en route pour Anjiro. Mon cœur me l'a encore soufflé durant la tempête. Que le Seigneur Dieu me vienne en aide ! C'est à cette occasion que j'ai viré au vent sans le prévenir. Il avait pas sa sauvegarde. Je l'ai fait exprès pour le tuer, mais l'Ingeles est pas passé par-dessus bord. J'ai pensé que c'était la main de Dieu et j'en ai eu la certitude quand il m'a désobéi, a pris le commandement et a sauvé le bateau. Quand mon bâtiment a été en sûreté et que la vague m'a emporté, ma dernière pensée a été cette certitude que Dieu me châtiait pour ma tentative de meurtre. On fait pas

ça à un pilote ! Cette fois-là, je le méritais et, quand je me suis retrouvé vivant, que je l'ai vu penché sur moi, m'aidant à boire, j'ai eu tellement honte que j'ai supplié Dieu de me pardonner. J'ai juré devant Dieu de me réconcilier avec lui. Sainte Mère ! » Il était au supplice. « Cet homme m'a sauvé la vie, m'a aidé à vivre et il faut que je le tue à présent.

— Pourquoi ?

— Le commandant avait raison. Que Dieu nous aide si l'Ingeles prend la mer sur l'*Érasme* avec un équipage à peu près valable ! »

Blackthorne et Mariko dormaient dans la paix nocturne de leur petite maison. Il y avait trois chambres. Mariko en avait pris une pour elle et Chimmoko, Blackthorne une autre. La troisième qui ouvrait sur l'entrée et la véranda avait été laissée vide et ne servait que de salle à manger ou de lieu de conversation.

« Vous croyez que c'est prudent ? avait demandé Blackthorne, angoissé de ne pas avoir Yoshinaka ou des gardes.

— Non, Anjin-san, rien n'est prudent. Mais ce sera agréable d'être seul. Cette auberge passe pour être la plus belle et la plus célèbre d'Izu. J'avais bien sûr demandé deux maisons, une pour vous et une pour moi. Malheureusement, il n'y en avait qu'une de libre. Je suis navrée. Mais Yoshinaka-san n'est pas mécontent. Au contraire. Il est soulagé de ne pas avoir à scinder ses hommes en deux groupes. Il a posté des sentinelles sur tous les sentiers. Nous sommes en sûreté. Nous ne serons pas dérangés comme nous l'aurions été ailleurs.

— Je n'ai jamais vu d'aussi joli endroit. Que vous êtes intelligente et belle !

— Que vous êtes gentil avec moi, Anjin-san. Nous allons d'abord prendre un bain. Nous mangerons ensuite et boirons des litres de saké.

— Très bien.

— Laissez tomber votre dictionnaire, Anjin-san, je vous en prie.

— Mais vous m'encouragez tout le temps.

— Si vous abandonnez votre livre, je… je vous confierai un secret.

— Lequel ?

— J'ai invité Yoshinaka-san à venir dîner avec nous, ainsi que quelques dames pour nous distraire.

— Ah ?

— Quand je me retirerai, vous en choisirez une, *neh ?*

— Ça pourrait vous empêcher de dormir.

— Je vous promets que je dormirai profondément, mon amour. Un peu de changement vous fera grand bien.

— L'année prochaine. Pas maintenant.

— Soyez un peu sérieux.

— Je suis sérieux.

— En ce cas, si vous changez poliment d'avis et si, par chance, vous la congédiez rapidement – dès que Yoshinaka-san aura quitté sa partenaire –, qui sait ce que les *kami* de la nuit pourront vous apporter ?

— Quoi ?

— J'ai fait des courses aujourd'hui.

— Ah, bon ? Et qu'avez-vous acheté ?

— C'est un secret. »

Elle avait acheté les instruments que Kiku leur avait montrés et, plus tard, quand Yoshinaka fut parti et que Chimmoko se fut

postée sous la véranda, elle les lui avait offerts en le saluant profondément. Il les avait acceptés avec une égale gravité. Ils avaient choisi ensemble un anneau de plaisir.

« Ça a l'air très excitant, Anjin-san, *neh ?* Vous êtes sûr que ça vous est égal ?

— Oui, si ça vous est égal ; mais arrêtez de rire ou tout va échouer. Éteignez les bougies.

— Oh, non, je veux voir.

— Pour l'amour de Dieu, arrêtez de rire, Mariko !

— Vous riez aussi.

— Peu importe. Éteignez ou… Voilà, regardez ce que vous avez fait.

— Oh !

— Arrêtez de rire ! Ça ne sert à rien de vous enfoncer la tête dans les *futons… »*

Un peu plus tard :

« Mariko… ?

— Oui, mon amour ?

— Je ne le trouve plus.

— Laissez-moi vous aider.

— Oh, ça y est, je l'ai. J'étais couché dessus.

— Vous êtes… vous êtes sûr que ça vous est égal ?

— Oui. C'est un peu… Ce bavardage et cette attente ne sont pas très excitants.

— Ça m'est égal. C'est ma faute. J'ai ri. Je vous aime tant. Anjin-san. Excusez-moi.

— Vous êtes excusée.

— J'aime vous toucher.

— Je n'ai jamais connu de caresses pareilles aux vôtres.

— Que faites-vous, Anjin-san ?

— J'essaie de le remettre.

— C'est difficile ?

— Oui. Arrêtez de rire !

— Je suis désolée. Peut-être que vous…

— Arrêtez de rire !

— Pardonnez-moi… »

Elle s'était ensuite endormie, complètement épuisée. Lui, non. Il avait éprouvé du plaisir, mais ça n'avait pas été parfait. Il était trop inquiet à son sujet. Il avait décidé, cette fois-ci, que c'était à elle d'avoir du plaisir, pas à lui. Oui, c'était à elle, pensa-t-il. Mais une chose était parfaite. Je sais que je l'ai totalement satisfaite. Je suis au moins sûr de ça.

Il s'endormit. Un bruit de voix et de bagarre lui parvint à travers son sommeil. Il crut pendant un moment qu'il rêvait, puis reconnut la voix. « Rodrigues ! » Mariko murmura quelque chose dans son sommeil. Au bruit des pas dans l'allée, il se mit à genoux. Il souleva Mariko comme si c'était une poupée, alla vers le *shoji* et s'arrêta au moment même où Chimmoko l'ouvrait de l'extérieur. La servante apparut, tête baissée et yeux clos en signe de discrétion. Il passa devant elle en courant et alla déposer Mariko sous ses couvertures, puis regagna silencieusement sa chambre. Une sueur froide ruisselait sur son corps. La nuit était pourtant chaude. Il enfila un kimono à l'aveuglette et se précipita sous la véranda. Yoshinaka était sur la seconde marche.

« Nan desu ka, Yoshinaka-san ?

— *Gomen nasai.* Anjin-san », dit Yoshinaka en indiquant les torches qui vacillaient à la porte du jardin. Il ajouta plusieurs mots que Blackthorne ne comprit pas. C'est ce barbare qui veut vous voir. Je lui ai dit d'attendre et il m'a répondu qu'il n'allait

pas attendre. Il s'est comporté comme un *daimyô,* ce qu'il n'est pas, et a essayé de forcer quand même le passage. Je l'ai arrêté. Il dit qu'il est votre ami. Est-ce vrai ?

« Hello, Ingeles ! C'est moi, Vasco Rodrigues !

— Hello, Rodrigues ! cria Blackthorne joyeusement. J'arrive tout de suite. *Hai !* Yoshinaka-san*, kare wa watashi no ichi yujin desu.*

— *Ah, so desu.*

— *Domo. »*

Blackthorne dégringola les marches et se dirigea vers le portail. Il traversa l'allée, pieds nus. Il vit le Portugais, la largeur de son sourire, la lumière des torches qui jouait sur ses boucles d'oreilles.

« Salut, Rodrigues ! C'est chouette de te voir ! Comment va ta jambe ? Comment as-tu fait pour me trouver ?

— Sainte Mère, t'as encore grandi et pris de l'embonpoint, Ingeles ! T'es en pleine forme et t'agis comme un de ces bâtons merdeux de *daimyôs ! »* Rodrigues l'étreignit à l'étouffer et Blackthorne fit de même.

« Comment va ta jambe ?

— Elle me fait un mal de tous les diables, mais elle bouge et je t'ai trouvé en demandant partout où était l'Anjin-san. Ce gros salopard de bandit barbare aux yeux bleus ! »

Ils rirent ensemble, échangèrent des injures, indifférents aux serviteurs et samouraïs qui les entouraient. Blackthorne envoya un serviteur chercher du saké et fit entrer Rodrigues. Yoshinaka attendait sous la véranda.

« Domo ari ato. Yoshinaka-san », dit Blackthorne en remerciant encore le samouraï. Il fit signe à Rodrigues de s'installer sur l'un des coussins. « Parlons ici. » Rodrigues mit le

pied sur une marche, mais s'arrêta en voyant s'avancer Yoshinaka. Celui-ci indiqua du doigt la rapière et le pistolet. Il tendit la main gauche, paume vers le ciel.

« Dozo ! »

Le Portugais fronça les sourcils. « *Iyé,* samouraï-sama, *domo ari…*

— *Dozo !*

— *Iyé,* samouraï-sama, *iyé !* répéta Rodrigues plus sèchement. *Watashi yujin,* Anjin-san, *neh ? »*

Blackthorne fit un pas en avant, surpris par la soudaineté de l'affrontement.

« Yoshinaka-san, *shi ata ga nai, neh ?* dit-il en souriant.

— Rodrigues, *Yujin, wata…*

— *Gomen nasai,* Anjin-san, Kinjiru ! »

Yoshinaka lança un ordre. Des samouraïs accoururent et entourèrent Rodrigues, l'air menaçant. Yoshinaka tendit la main à nouveau. « *Dozo !*

— Ces fils de pute sont chatouilleux, Ingeles, dit Rodrigues entre ses dents. Donne-leur l'ordre de foutre le camp. J'ai jamais dû donner mes armes.

— Non, Rodrigues », dit-il, flairant les intentions de son ami. Puis il dit à Yoshinaka : « *Domo, gomen nasai,* Rodrigues, *yujin watash…*

— *Gomen nasai,* Anjin-san, *Kinjiru. »* Puis en s'adressant au Portugais d'un ton brutal : « *Ima ? »*

Rodrigues hurla : *« Iyé ! Wakarimasu ka ? »*

Blackthorne s'interposa en hâte : « Quelle importance cela a-t-il, Rodrigues ? Donne tes armes à Yoshinaka. Ça n'a rien à voir avec toi ou moi. C'est à cause de la dame Toda Mariko-sama qui est dans la maison. Tu sais qu'ils sont très chatouilleux quand

ils sentent des armes à proximité des *daimyôs* ou de leurs épouses. Ça va durer toute la nuit. Tu les connais ! Qu'est-ce que ça change ? Donne tes armes ! Qu'on en finisse ! »

Le Portugais s'obligea à sourire. « Bien sûr, pourquoi pas ? *Hai shi ata nai,* samouraï-sama. *So desu ! »*

Il salua comme un courtisan, sans aucune sincérité, sortit la rapière de son fourreau, ôta le pistolet de sa ceinture et les tendit. Yoshinaka fit signe à un samouraï qui vint prendre les armes. Il alla les mettre près du portail et monta la garde. Rodrigues gravit les marches, mais Yoshinaka lui demanda, poliment, mais fermement, de s'arrêter. D'autres samouraïs accoururent pour le fouiller. Furieux, Rodrigues fit un bond en arrière. « *Iyé, Kinjiru !* Bon Dieu ! Qu'est-ce que… ? »

Les samouraïs lui tombèrent dessus, lui tinrent les bras solidement et le fouillèrent soigneusement. Ils trouvèrent deux couteaux dans le haut de ses bottes, un autre attaché à son avant-bras gauche, deux petits pistolets – l'un caché dans la doublure de son manteau, l'autre sous sa chemise, ainsi qu'une petite fiasque d'étain sur la hanche. Blackthorne examina les pistolets. Ils étaient tous deux chargés.

« L'autre était-il aussi chargé ?

— Oui, bien sûr. Ce pays est hostile, tu t'en es pas rendu compte, Ingeles ? Dis-leur de me laisser tranquille !

— Ce ne sont pas des façons de rendre visite à un ami, la nuit. *Neh ?*

— Je te dis que ce pays est hostile. Je suis toujours armé. Tu l'es pas, toi ? Sainte Mère, dis à ces morveux qu'ils me foutent la paix.

— Est-ce bien tout ?

— Bien sûr. Dis-leur de me laisser tranquille, Ingeles ! » Blackthorne donna les pistolets à un samouraï et s'avança. Ses

doigts tâtèrent soigneusement l'intérieur du ceinturon de cuir de Rodrigues. Un stylet glissa hors de sa cachette. Très fin, très pointu, le meilleur acier de Damas. Yoshinaka invectiva les samouraïs qui avaient effectué la fouille. Ils s'excusèrent. Blackthorne regardait seulement Rodrigues.

« Rien de plus ? » demanda-t-il, le stylet à la main.

Rodrigues resta de marbre.

« Je leur ai dit où il fallait regarder… et comment regarder, Rodrigues. Comment un Espagnol… Certains d'entre eux, n'est-ce pas ?

— *Me cago en la leche. Che cabron !*

— *Que va, leche !* Dépêche-toi ! »

Pas de réponse. Blackthorne s'avança, le couteau à la main. *« Dozo,* Yoshinaka-sama. *Watash… »*

Rodrigues dit d'une voix rauque : « Dans le ruban de mon chapeau… »

Blackthorne s'arrêta. « Bien », dit-il en tendant la main vers le chapeau à large bord.

« Fais attention à la plume, Ingeles. J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux. »

Le ruban était large et raide. À l'intérieur se trouvait un autre stylet. Fin, petit, spécialement conçu pour épouser la courbe du chapeau. Yoshinaka réprimanda les samouraïs encore une fois.

« Devant Dieu, est-ce bien tout, Rodrigues ?

— Sainte Mère… Je te l'ai déjà dit.

— Jure-le ! »

Rodrigues s'exécuta.

« Yoshinaka-san, *ima ichi ban domo* », dit Blackthorne.

Yoshinaka donna un ordre et ses hommes relâchèrent le Portugais, qui massa ses membres gourds. « Je peux m'asseoir,

Ingeles ?

— Oui. »

Rodrigues essuya la sueur de son visage avec un mouchoir rouge puis ramassa la fiasque d'étain et s'assit en tailleur sur l'un des coussins. Yoshinaka resta à proximité, sous la véranda. Tous les samouraïs regagnèrent leurs postes, sauf quatre.

« Pourquoi sont-ils si chatouilleux, Ingeles ? J'ai jamais été obligé de laisser mes armes. Suis-je un assassin ?

— Je t'ai demandé si c'était tout ce que tu avais et tu as menti.

— J'écoutais pas… Sainte Mère ! Me prends-tu… pour un criminel ? »

Rodrigues ajouta amèrement : « Qu'est-ce que ça peut faire, Ingeles ? La nuit est gâchée… Pourquoi laisserait-on n'importe quoi nous gâcher une grande soirée ? Je leur pardonne et je te pardonne. Vous aviez raison. J'avais tort. C'est bon de te voir. »

Il déboucha la fiasque et la lui tendit. « Bois un peu de cognac.

— Toi d'abord. »

Le visage de Rodrigues devint gris comme la cendre. « Sainte Vierge… Tu crois que je t'apporte du poison ?

— Non, mais tu boiras quand même d'abord. »

Rodrigues but.

« Encore ! »

Le Portugais obéit puis s'essuya la bouche du revers de la main. Blackthorne accepta la fiasque : « *Salud !* » Il renversa la tête en arrière et fit semblant d'avaler, gardant secrètement sa langue sur le goulot pour empêcher le liquide de couler dans sa gorge. « Ah ! dit-il. C'est bien bon. Tiens.

— Garde-la, Ingeles. C'est un cadeau.

— Du bon père ou de toi ?

— De ma part.

— Devant Dieu ?

— Devant Dieu et la Vierge ! C'était un cadeau de ma part et de celle du père. Il possède tout l'alcool qui est à bord du *Santa Filipa,* mais Son Éminence a dit que je pouvais le partager. C'est un cadeau, qu'as-tu fait de tes bonnes manières ? »

Blackthorne feignit encore de boire et rendit la fiasque. « Bois encore un coup ! » Rodrigues sentit la chaleur de l'alcool lui parcourir le corps jusqu'aux doigts de pied. Il était heureux d'avoir vidé la fiasque acceptée, pleine, des mains du prêtre et de l'avoir remplie avec son cognac à lui. Sainte Vierge, pardonnez-moi d'avoir douté du saint homme. Oh, Sainte Vierge, Seigneur Dieu, revenez sur terre et, pour l'amour de Dieu, changez ce monde où nous osons plus parfois même faire confiance aux prêtres.

« Qu'y a-t-il ?

— Rien, Ingeles. J'étais en train de penser que ce monde était un sacré bordel quand on pouvait plus faire confiance à personne. Je suis venu en ami et voilà qu'il y a maintenant un fossé entre nous.

— Venais-tu vraiment en ami ?

— Oui.

— Armé comme ça ?

— Je suis toujours armé comme ça. Voilà pourquoi je suis toujours vivant. *Salud ! »* Le gros homme leva tristement la fiasque et sirota encore un coup. « Merde sur le monde ! Merde sur tout !

— Tu veux dire aussi : Merde sur moi ?

— Ingeles, me voici, Vasco Rodrigues, pilote de la marine portugaise. Je suis pas un petit samouraï à la manque. J'ai

échangé quelques insultes avec toi, en toute amitié. Je suis venu cette nuit pour voir mon ami et j'ai maintenant plus d'ami. C'est bien triste !

— Oui.

— Je devrais pas être triste et pourtant je le suis. De toute façon, être ton ami me compliquait horriblement la vie. » Rodrigues se leva, s'étira puis se rassit. « Je déteste être assis sur ces maudits coussins ! Des chaises, bon Dieu, voilà ce qu'il me faut ! Eh bien, *salud*, Ingeles.

— Quand tu as viré au vent et que j'étais par le travers, c'était pour me flanquer par-dessus bord, pas vrai ?

— Oui », répondit immédiatement Rodrigues. Il se leva. « Oui, je suis heureux que tu me l'aies demandé, car j'avais ça sur la conscience. Je suis heureux, car j'aurais jamais pu te l'avouer. Oui, Ingeles. Je ne te demande aucun pardon, aucune compréhension, rien. Mais je suis heureux de t'avouer ça, entre quatre yeux.

— Crois-tu que je t'aurais fait ça ?

— Non. Mais si les temps venaient… Qui sait !

— Es-tu venu pour me tuer ?

— Je le crois pas. Bien que je reste persuadé que ta mort serait un bienfait pour mon peuple et mon pays. Je suis désolé, mais c'est vrai. Ce que la vie peut être bête, Ingeles !

— Je ne veux pas ta mort, pilote. Je ne veux que ton Vaisseau noir.

— Écoute, Ingeles, dit Rodrigues sans colère. Si nous nous rencontrons en mer, toi et moi, fais attention à ta vie. Voilà pourquoi je suis venu te voir. Je croyais qu'il était possible de te le dire en ami et de rester ton ami. Hormis notre rencontre possible en mer, sache que je te serai toujours redevable. *Salud !*

— J’espère m’emparer de ton Vaisseau noir. *Salud,* pilote ! » Rodrigues s’éloigna. Yoshinaka et ses samouraïs le suivirent.

Le Portugais récupéra ses armes au portail. Il disparut très vite dans la nuit.

Livre quatrième

47

L'Érasme resplendissait sous le soleil de midi, le long du quai de Yedo. Il était amarré au-delà des barrières, à une centaine de pas. Tout le coin était sévèrement gardé. Des samouraïs se trouvaient sur le pont et des écriteaux indiquaient partout qu'il était interdit de pénétrer dans la zone sans l'autorisation personnelle de sire Toranaga. *L'Érasme* avait été repeint et coaltarisé. Les ponts étaient immaculés, la coque calfatée et le gréement réparé. Même le mât de misaine, emporté dans la tempête, avait été remplacé et emplanté à angle parfait. Tous les cordages étaient soigneusement glénés ; les canons brillaient sous leur couche d'huile protectrice, derrière les sabords. Le lion d'Angleterre, déchiré, flottait fièrement au-dessus de tout ça.

« Ohé, les gars ! » cria Blackthorne joyeusement, de l'autre côté des barrières. Il n'y eut pas de réponse. L'une des sentinelles lui dit qu'il n'y avait pas de barbares à bord aujourd'hui.

« Shi ata ga nai. Domo. » Il tenta d'endiguer son impatience et regarda Mariko. « C'est comme s'il venait de sortir de carénage des chantiers de Portsmouth, Mariko-san. Regardez ses canons. Les gars ont dû travailler comme des brutes. Il est magnifique, *neh ?* Je ne peux pas attendre de voir Baccus, Vinck et les autres. Je n'aurais jamais cru que je le retrouverais comme ça. Seigneur Dieu, il est vraiment magnifique, *neh ? »*

Mariko l'observait. Elle savait qu'elle était oubliée, remplacée. Peu importe, se dit-elle. Notre voyage est fini.

Ce matin-là, ils avaient atteint le dernier poste, aux abords de Yedo. Leurs papiers avaient été une fois de plus contrôlés. Une fois de plus, on les avait laissés passer poliment, mais cette fois une nouvelle garde d'honneur les attendait.

« Ils vont nous amener au château, Anjin-san. Vous y resterez. Nous devons rencontrer Sire Toranaga ce soir.

— Très bien. On a tout le temps. Le port est à moins d'un kilomètre, *neh ?* Mon bateau est quelque part, là-bas. Auriez-vous la gentillesse de demander au capitaine Yoshinaka la permission de nous y rendre ?

— Il dit qu'il est désolé, mais qu'il n'a pas reçu d'instructions en ce sens, Anjin-san. Il doit nous amener à la citadelle.

— Je vous en prie, dites-lui… Il vaudrait peut-être mieux que j'essaie moi-même. *Taicho-san ! Okashira, sukoshi no aida watakushi wa ikitai no desu. Watakushi no funega asoko ni arimasu.*

— *Iyé*, Anjin-san, *gomen nasai. Ima…* »

Mariko avait écouté en approuvant, amusée d'entendre Blackthorne discuter poliment et insister avec fermeté. À contrecœur, Yoshinaka avait fini par accepter de faire le détour, mais juste pour un moment, *neh ?* Et seulement parce que l'Anjin-san réclamait le statut de *hatamoto* qui lui donnait certains droits inaliénables. « Oui, l'Anjin-san peut y aller. Je suis désolé, mais c'est bien sûr interdit de monter à bord sans papiers signés par sire Toranaga. Vous n'avez pas beaucoup de temps, car nous sommes attendus.

— *Domo,* Taicho-san.

Ils avaient passé la plus grande partie de la journée précédente dans une auberge à deux *ri* à peine au sud et Yoshinaka les avaient laissés traîner. Il y avait eu tant de jours agréables et charmants. Tout avait été parfait sauf le premier

jour, juste après avoir quitté Mishima, quand le père Tsukku-san les avait rejoints. La trêve précaire avait été rompue entre les deux hommes. Leur querelle avait été soudaine, vicieuse, attisée par l'incident survenu avec Rodrigues. Menaces, contre-menaces, injures. Le père Alvito avait éperonné son cheval et était parti sur Yedo, laissant le désastre dans son sillage. La joie de ce voyage avait disparu.

« Nous devons veiller à ce que ceci ne se reproduise pas, Anjin-san.

— Mais cet homme n'avait pas le droit…

— Je suis d'accord avec vous. Mais je vous en prie… Si vous laissez cet incident détruire votre harmonie, vous êtes perdu, et moi avec vous. Je vous supplie d'être japonais. Oubliez cet incident. Ce n'est rien qu'un incident parmi des milliers d'autres. Vous ne devez pas le laisser briser votre harmonie. Rangez-le dans un compartiment.

— Comment ? Comment pourrais-je ? Regardez mes mains ! Je suis tellement en colère que je ne peux les empêcher de trembler.

— Regardez ce rocher, Anjin-san. Écoutez-le grandir.

— Pardon ?

— Écoutez ce rocher grandir, Anjin-san. Fixez vos pensées sur lui, sur l'harmonie de ce rocher. Écoutez les *kami* de ce rocher. Écoutez-moi, mon amour, pour l'amour de nous. Je suis si heureuse que le prêtre soit parti et qu'il ne revienne plus.

— Moi aussi.

— Ç'aurait été mieux s'il n'y avait pas eu de querelle. J'ai peur pour vous.

— Rien n'est changé. Il est toujours mon ennemi et le restera. Mais n'oubliez pas que rien n'existe en dehors de nous. Ni lui ni personne. Pas avant Yedo, *neh ?*

— Oui. Vous êtes sage et vous avez encore raison. Je suis si heureuse d'être avec vous… »

Ils quittèrent très vite le plat pays pour emprunter la route sinueuse qui grimpait jusqu'au col de Hakoné. Ils se reposèrent pendant deux jours au sommet de la montagne. Il y eut toujours de merveilleuses petites auberges tout au long de la route vers les plaines du Kwanto. Et toujours des rivières, des ruisseaux à franchir. La mer était à leur droite. Leur convoi avançait vers le nord sur la grouillante route du Tokaidô qui passait à travers le plus grand bol de riz de l'empire. Les plaines alluviales étaient gorgées d'eau. Chaque centimètre carré était cultivé. L'air était chaud et humide, lourd de l'odeur d'excréments humains que les paysans donnaient aux plantes avec amour.

« Le riz nous procure notre nourriture, Anjin-san, mais aussi les tatamis sur lesquels nous dormons, les sandales avec lesquelles nous marchons, les vêtements qui nous protègent de la pluie et du froid, le chaume qui recouvre le toit de nos maisons, le papier sur lequel nous écrivons. Nous n'existerions pas sans lui.

— Mais cette puanteur, Mariko-san !

— C'est un prix modeste à payer pour tant de bienfaits, *neh ?* Faites comme nous : ouvrez vos yeux, vos oreilles et votre esprit. Écoutez le vent, la pluie, les insectes et les oiseaux. Écoutez les plantes grandir. Si vous agissez ainsi, Anjin-san, vous ne sentirez bientôt plus que la beauté de la vie. Ça demande beaucoup de pratique… Mais vous devenez très japonais, *neh ?*

— Merci, madame. Je dois vous avouer que je commence à aimer le riz. Oui, je le préfère très certainement aux pommes de terre. Sachez aussi que la viande ne me manque plus autant et que je n'ai plus aussi faim qu'avant.

— Je n’ai jamais eu aussi faim de ma vie.

— Je parlais de nourriture.

— Moi aussi… »

Trois jours après le passage du col de Hakoné, elle avait eu ses périodes et lui avait demandé de prendre l’une des servantes de l’auberge. « Ce serait plus sage, Anjin-san.

— Non, je ne veux pas. Je suis désolé.

— Je vous le demande. Pour plus de sûreté, de discrétion.

— Puisque vous me le demandez, j’accepte. Mais demain, pas cette nuit. Cette nuit, dormons en paix. »

Oui, pensa Mariko, nous avons dormi ensemble en paix, cette nuit-là, et l’aube fut si charmante que j’ai quitté sa douce chaleur pour aller m’asseoir avec Chimmoko sous la véranda. Nous avons regardé le premier oiseau d’un nouveau jour.

« Bonjour Dame Toda. » Gyoko se tenait à l’entrée du jardin et la saluait.

« Une aube splendide, *neh ?*

— Oui, très belle.

— Puis-je vous interrompre ? Pourrais-je vous parler seule à seule ?

— Bien sûr », avait répondu Mariko. Elle avait quitté la véranda, ne voulant pas déranger le sommeil de l’Anjin-san. Elle avait envoyé Chimmoko chercher du thé et avait ordonné que des couvertures soient installées sur l’herbe, près de la petite chute d’eau. Quand elles furent seules et qu’elles purent parler, Gyoko dit : « Je me demandais en quoi je pourrais être utile à Toranaga-sama.

— Mille *koku* seraient très généreux.

— Trois secrets le seraient peut-être plus encore.

— Un seul le serait, Gyoko, si c’était le bon.

— L'Anjin-san est un brave homme, *neh ?* Il faut aussi l'aider à construire son avenir, *neh ?*

— L'Anjin-san a son propre *karma* », répondit-elle, sachant que l'heure du marchandage avait sonné. Elle se demandait ce qu'elle allait devoir concéder. « Nous parlions de sire Toranaga, *neh ?* À moins que l'un des secrets ne concerne l'Anjin-san ?

— Oh, non, madame. Comme vous le dites vous-même, l'Anjin-san a son *karma,* tout comme je suis sûre qu'il a ses secrets. Il m'est simplement venu à l'esprit que l'Anjin-san était l'un des vassaux préférés de Sire Toranaga. Toute aide que peut recevoir notre seigneur est une aide apportée à ses vassaux, *neh ?*

— Je suis d'accord avec vous. C'est bien sûr le devoir de tout vassal de transmettre *toute* information pouvant aider son seigneur.

— Tout à fait vrai, madame, tout à fait vrai. Je suis honorée de vous servir.

— Oh, Gyoko-san, excusez-moi, mais vous êtes vraiment trop bonne et trop gentille. Je ne suis que la femme d'un des généraux de notre seigneur. Vous disiez ? Quatre secrets ?

— Trois, madame. Je me demandais si vous intercéderiez en ma faveur auprès de Sire Toranaga. Il serait impensable que je lui murmure directement ce que je sais être la vérité. Ce serait vraiment faire preuve de mauvaises manières, car je ne saurais pas m'exprimer avec les mots exacts. De toute façon, notre coutume exige, dans un cas aussi important, un intermédiaire. C'est tellement mieux, *neh ?*

— Kiku-san serait certainement un choix judicieux. Je ne sais pas quand Sire Toranaga me fera appeler ni quand il m'accordera audience.

— Excusez-moi, madame, mais vous êtes mieux à même de juger. Vous pouvez estimer la valeur de mes renseignements. Kiku-san ne le peut pas. Sire Toranaga vous écoute. Kiku-san possède autre chose que son oreille.

— Je ne suis pas un conseiller, Gyoko-san, ni même un expert.

— Si je vous disais que ces renseignements valent bien mille *koku. »*

Gyoko s'assura que personne ne les écoutait et raconta à Mariko que le prêtre renégat avait dit tout fort ce que sire Onoshi lui avait murmuré dans le confessionnal au sujet de son oncle. Sire Harima ; ce que la cuisinière en second d'Omi avait su du complot ourdi par Omi et sa mère contre Yabu ; enfin tout ce qu'elle savait de Zataki, de son désir évident pour dame Ochiba et des relations d'Ishido avec Ochiba. Mariko avait écouté attentivement sans faire de commentaire. Trahir les secrets du confessionnal la choquait au plus haut point. Son esprit bouillait devant toutes les possibilités qu'offrait cette information. Elle questionna Gyoko pour être sûre d'avoir tout bien compris. Quand elle eut le sentiment qu'elle savait ce que Gyoko était disposée à divulguer, elle demanda qu'on leur apporte du thé. Elle versa elle-même à boire à Gyoko. Elles burent tranquillement, toutes deux circonspectes, mais confiantes.

« Je n'ai aucun moyen de connaître la valeur de ces renseignements, Gyoko-san.

— Bien sûr, Mariko-sama.

— Je suppose que ces renseignements plus les mille koku feront grandement plaisir à sire Toranaga. »

Gyoko maîtrisa la grossièreté qui naissait sur ses lèvres et dit d'un ton pointu : « Je suis désolée, mais l'argent n'a aucune signification pour un *daimyô* comme lui, même si ça représente

un héritage pour une paysanne comme moi. On doit toujours savoir qui l'on est, dame Toda, *neh ?*

— Oui. Il est bon de savoir qui l'on est et ce que l'on est, Gyoko-san. C'est une des rares supériorités qu'une femme a sur l'homme. Une femme sait toujours. Heureusement, je sais ce que je suis. Oh, oui, je le sais très bien. Venez-en au vif du sujet. »

Gyoko ne recula pas devant la menace et passa à l'attaque. « Le vif du sujet est que nous connaissons toutes deux la vie et comprenons la mort. Nous savons que notre vie en enfer et partout ailleurs est fondée sur l'argent.

— Vraiment ?

— Oui. Je suis désolée, mais je crois que mille *koku* sont une trop forte somme.

— La mort est-elle préférable ?

— J'ai déjà écrit mon poème funèbre, madame :

Quand je mourrai
Ne me brûlez pas
Ne m'enterrez pas
Jetez seulement mon cadavre dans un champ pour
engraisser quelque chien squelettique.

— Ça pourrait se faire. Très facilement.

— Oui, mais j'ai de grandes oreilles et une langue bien pendue. Ce qui est beaucoup plus important ! »

Mariko se versa du thé. « Vraiment ?

— Oh, oui. Excusez-moi, mais ce n'est pas prétention de ma part si je vous dis que j'ai été bien éduquée, madame. Je n'ai pas peur de mourir. J'ai fait mon testament et je laisse des

instructions détaillées à ma famille en cas de mort soudaine. J'ai fait la paix avec les dieux depuis longtemps. Je sais que je renaîtrai quarante jours après ma mort. Et si je ne renais pas… » La vieille femme haussa les épaules. « Je serai un *kami.* » Son éventail ne bougeait plus. « Je pourrai aussi atteindre la lune, *neh ?* Excusez-moi de le mentionner, mais je suis comme vous : je n'ai absolument peur de rien. Et, au contraire de vous, je n'ai rien à perdre… en cette vie.

— Pourquoi parler de choses si tristes par une aussi belle matinée, Gyoko-san ? » Mariko était prête à faire patte de velours. « Je préférerais de beaucoup vous voir vivante, vieille et honorée. Pilier de votre nouvelle corporation. Voilà une excellente idée, Gyoko-san !

— Merci, madame. J'aimerais moi aussi vous voir en sécurité, heureuse, prospère. Avec tous les jouets et les honneurs que vous souhaitez.

— Les jouets ? Quels jouets ? » répéta Mariko, menaçante.

Gyoko était comme un chien lancé à la trace et qui a reniflé sa proie.

« Je ne suis qu'une paysanne, madame. Je ne sais donc pas quels sont les honneurs que vous recherchez, quels sont les jouets qui vous feraient plaisir, à vous ou à votre fils. »

La brise était tombée. L'air chaud et humide flottait dans le jardin qui donnait sur une mer étale. Les mouches vrombissaient.

« Quels… quels honneurs ? Quels jouets aimeriez-vous recevoir ? » Mariko contemplait la vieille femme avec une sorte de fascination malsaine. Elle savait à présent qu'elle devait détruire cette femme sinon son fils périrait.

« Rien pour moi-même. Sire Toranaga m'a couverte d'honneurs et de richesses au-delà de tout ce que je pouvais

espérer. Mais *mon* fils ? Oh, oui, on pourrait l'aider.

— En quoi pourrait-on l'aider ?

— Deux épées.

— Impossible.

— Je sais madame. C'est si facile à accorder et pourtant impossible. La guerre est imminente. On va avoir besoin de beaucoup d'hommes.

— Il n'y a pas de guerre pour l'instant. Sire Toranaga se rend à Osaka.

— Deux épées. Ce n'est pas beaucoup demander.

— Impossible. Je suis désolée, mais je ne peux rien accorder.

— Je ne *vous* ai rien demandé. C'est pourtant la seule chose qui me ferait plaisir. » Une goutte de sueur tomba du visage de Gyoko. « J'aimerais offrir cinq cents *koku* du contrat à sire Toranaga, en gage d'estime en ces temps difficiles. Les cinq cents *koku* restants reviendraient à mon fils. Un samouraï a besoin d'un héritage, *neh ?*

— Vous condamnez votre fils à mort. Tous les samouraïs de Toranaga mourront ou deviendront *ronin* très bientôt.

— *Karma.* Mon fils a déjà des fils, madame. Ils diront à leurs fils que nous avons été samouraïs. C'est tout ce qui m'importe.

— Ce n'est pas à moi d'accorder cet honneur-là.

— C'est vrai. Je suis désolée, mais c'est bien tout ce qui me ferait plaisir. »

Toranaga secoua la tête, en colère. « Ses renseignements sont intéressants, certes… mais pas assez pour faire un samouraï de son fils.

— Elle semble être un loyal et fidèle vassal, Sire. Elle m'a dit qu'elle serait très honorée si vous déduisiez cinq cents *koku* du

contrat au profit de quelque samouraï dans le besoin.

— Ce n'est pas de la générosité. Ce n'est que du remords devant le prix usuraire qu'elle a osé demander.

— Cela vaut peut-être la peine d'être considéré, Sire. Ses idées sur la corporation, les *gei-shas* et les nouvelles classes de courtisanes auront des effets considérables, *neh ?* Cela ne ferait peut-être pas de mal ?

— Je ne suis pas d'accord. Pourquoi devrait-elle être récompensée ? Il n'y a aucune raison de lui accorder cet honneur. Ridicule ! Elle ne vous l'a certainement pas demandé, n'est-ce pas ?

— Cela aurait été bien impertinent de sa part, Sire. Je vous ai fait cette suggestion, car je pensais qu'elle pouvait vous devenir très précieuse.

— Elle devrait l'être encore plus. Ses secrets sont probablement des mensonges. Je n'entends que ça ces temps-ci. » Toranaga agita une clochette et un écuyer apparut aussitôt à la porte du fond, « Sire ?

— Où est Kiku, la courtisane ?

— Dans vos appartements, Sire.

— La femme Gyoko est-elle avec elle ?

— Oui, Sire.

— Renvoyez-les toutes les deux du château. Immédiatement ! Renvoyez-les à… Non, logez-les dans une auberge de… de troisième classe et dites-leur d'attendre là jusqu'à ce que je les fasse appeler. » Toranaga ajouta pendant que l'homme se retirait : « Écœurant ! Des maquereaux qui veulent devenir samouraïs ! Ces paysans immondes ne savent plus où est leur place ! »

Mariko le regarda s’asseoir sur son coussin et agiter son éventail. Elle était stupéfaite du changement survenu en lui. Tristesse et colère avaient remplacé sa confiance inébranlable. Il avait écouté les secrets avec intérêt, sans l’excitation à laquelle elle s’attendait. Pauvre homme, pensa-t-elle, il a abandonné. À quoi bon ces renseignements ? Peut-être est-il sage de rejeter les choses du monde et de se préparer à l’inconnu. Il vaudrait mieux, se dit-elle, que tu meures encore un peu plus, intérieurement. Oui, mais tu ne le peux pas. Pas encore. Tu dois protéger ton fils.

Toranaga ramassa le message qu’Hiro-matsu avait confié à Mariko et le relut. Elle vit que sa main tremblait.

« Pourquoi veut-il venir à Yedo ? » Toranaga rejeta le parchemin impatiemment et le mit de côté.

« Je ne sais pas, Sire. Je suis désolée, mais il m’a simplement demandé de vous transmettre ce message.

— Avez-vous parlé au chrétien renégat ?

— Non, Sire. Yoshinaka-san a dit que vous aviez donné des ordres interdisant à quiconque de lui adresser la parole.

— Comment s’est comporté Yoshinaka durant le voyage ?

— Très bien, Sire, dit-elle, répondant à la question pour la seconde fois. Il a été très efficace, nous a très bien gardés et nous a amenés à l’heure dite.

— Pourquoi Tsukku-san n’a-t-il pas fait route jusqu’au bout avec vous ?

— Il s’est querellé avec l’Anjin-san après avoir quitté Mishima, Sire.

Mariko lui raconta l’incident sans savoir si le père Alvito avait déjà tout raconté à Toranaga. « Le père a décidé de poursuivre sa route seul.

— Quel était le motif de cette querelle ?

— Mon âme, Sire. Mais surtout leur antagonisme religieux et la guerre entre leurs pays respectifs.

— Qui a commencé ?

— Ils sont tous deux à blâmer. Ça a commencé par une fiasque d'alcool. »

Mariko lui raconta ce qui s'était passé avec Rodrigues et poursuivit :

« Tsukku-san avait apporté une seconde fiasque en cadeau, voulant, disait-il, intercéder en faveur du Rodrigues-san, mais l'Anjin-san lui a dit brutalement qu'il ne voulait pas d'"alcool papiste", qu'il préférait le saké et qu'il ne faisait pas confiance aux prêtres. Le… le saint homme a vu rouge et a répondu aussi brutalement qu'il ne s'était jamais servi de poison et qu'il ne pardonnerait jamais l'emploi d'une telle chose.

— Du poison ? Utilisent-ils le poison, comme arme ?

— L'Anjin-san m'a dit que certains d'entre eux s'en servaient, Sire. Tout ceci a provoqué des paroles encore plus violentes et ils se sont insultés en discutant de religion, de mon âme, des catholiques et des protestants… Je les ai quittés pour aller chercher Yoshinaka-san qui a mis fin à cette querelle.

— Les barbares ne causent que des ennuis et sèment le trouble. Les chrétiens aussi, *neh ? »* Elle ne lui répondit pas. « Je suis né l'année où les premiers chrétiens sont arrivés. Depuis ils ont ensorcelé le pays, dit Toranaga. Nous n'avons que des ennuis depuis cinquante-huit ans, neh ?

— Je suis, désolée qu'ils vous offensent, Sire. Vous vouliez me demander autre chose ? Avec votre per…

— Asseyez-vous. Je n'ai pas fini. » Toranaga agita la clochette encore une fois. La porte s'ouvrit. « Faites venir Buntaro-san. »

Buntaro entra. Le visage pâle et défait, il s'agenouilla et salua. Elle le salua, abasourdie, mais il ne lui rendit pas son salut. Buntaro avait rencontré le cortège quelques instants auparavant à l'entrée du château. Il lui avait dit, après de brèves salutations, qu'elle devait immédiatement se rendre auprès de sire Toranaga.

« Vous avez demandé à me voir dès que possible en présence de votre femme, Buntaro-san ?

— Oui, Sire.

— Que vouliez-vous me dire ?

— Je demande humblement la permission de prendre la tête de l'Anjin-san.

— Pourquoi ?

— Excusez-moi, mais je… Je n'aime pas ses façons de regarder ma femme. Je voulais… Je voulais le dire en sa présence, devant vous. Il m'a également insulté à Anjiro et je ne peux vivre plus longtemps avec cette honte. »

Toranaga jeta un coup d'œil sur Mariko qui semblait s'être gelée. « Vous l'accusez d'encourager l'Anjin-san ?

— Je… Je demande la permission de prendre sa tête.

— L'accusez-vous d'encourager l'Anjin-san ? Répondez à ma question !

— Excusez-moi, Sire, mais si j'avais eu cette pensée, le devoir m'aurait dicté de prendre sa tête, à elle aussi, répondit Buntaro froidement, les yeux fixés sur le tatami. Le barbare est une irritation constante pour mon harmonie. Je crois qu'il vous gêne. Laissez-moi lui enlever la tête, je vous en supplie. » Il leva son visage. Ses yeux étaient très cernés. « Ou bien laissez-moi emmener ma femme. Nous partirons cette nuit, avant vous, pour ouvrir le chemin.

— Qu’en dites-vous, Mariko-san ?

— C’est mon mari. J’obéirai, quelle que soit sa décision, à moins que vous n’en décidiez autrement. Tel est mon devoir. »

Toranaga regarda l’homme puis la femme. Sa voix se durcit et, pendant un moment, il redevint le Toranaga du bon vieux temps. « Vous partirez dans trois jours pour Osaka, Mariko-san. Vous ouvrirez *ce* chemin-là pour moi et vous m’y attendrez. Buntaro-san, vous m’accompagnerez en tant que commandant de mon escorte. Après m’avoir servi de second, vous ou l’un de vos hommes pourrez faire de même avec l’Anjin-san – avec ou sans son approbation. »

Buntaro s’éclaircit la gorge. « Sire, je vous en prie, abandonnez “Ciel pourpre”.

— Taisez-vous ! Vous ne savez plus ce que vous dites ! Je vous ai déjà dit *non,* trois fois ! La prochaine fois que vous aurez l’impertinence de me donner votre avis sans que je vous le demande, vous irez vous ouvrir le ventre dans une fosse d’aisances de Yedo ! »

Mariko était stupéfaite de l’explosion violente et vulgaire de Toranaga. Elle s’inclina, elle aussi, très profondément, pour cacher son embarras. Au bout d’un moment, Toranaga dit : « Excusez ma colère. Votre demande est exaucée, Buntaro-san. Seulement après que vous m’aurez servi de second.

— Merci, Sire. Excusez-moi de vous avoir offensé.

— Je vous ai ordonné de faire la paix, tous les deux. L’avez-vous faite ? »

Buntaro et Mariko acquiescèrent brièvement.

« Bien. Vous reviendrez cette nuit avec l’Anjin-san, à l’heure du chien, Mariko-san. Vous pouvez disposer, à présent. »

Elle s’inclina et se retira.

Toranaga fixa Buntaro. « Vous l'accusez ?

— C'est… c'est impensable qu'elle m'ait trahi, Sire, répondit Buntaro.

— Je suis d'accord. » Toranaga chassa une mouche avec son éventail. Il semblait très fatigué. « Vous pourrez bientôt prendre la tête de l'Anjin-san. J'ai besoin qu'elle reste sur ses épaules pour l'instant.

— Merci, Sire. Excusez-moi encore de vous avoir irrité.

— Ce sont des moments irritants. Une époque trouble ! » Toranaga se pencha. « Écoutez-moi. Je veux que vous vous rendiez immédiatement à Mishima pour soulager et relever votre père, pendant quelques jours. Il m'a demandé la permission de me rejoindre ici. Il veut me consulter. Je ne sais pas ce qu'il… De toute façon, il me faut un homme de confiance à Mishima. Auriez-vous l'amabilité de partir à l'aube… *Via* Takato ?

— Sire ? » Buntaro vit que Toranaga ne gardait son calme qu'au prix de maints efforts et que sa voix tremblait en dépit de toute sa volonté.

« J'ai un message confidentiel pour ma mère. Vous ne devez dire à personne que vous vous rendez là-bas. Une fois en dehors de la ville, coupez vers le nord.

— Je comprends.

— Sire Zataki peut vous empêcher de transmettre ce message… peut, en tout cas, essayer. Vous ne devez le donner qu'en main propre. Compris ? À elle seule. Prenez vingt hommes et allez-y au galop. J'enverrai un pigeon pour demander un sauf-conduit à Zataki.

— Votre message sera oral ou écrit, Sire ?

— Écrit.

— Et si je ne peux le mener à destination ?

— Vous devez, bien sûr, l'amener à destination. Vous le devez. C'est pourquoi je vous ai choisi ! Mais… Si vous êtes trahi comme je… Si vous êtes trahi, détruisez-le avant de vous faire seppuku. Au moment où l'on me fera part de cette horrible nouvelle, la tête de l'Anjin-san tombera. Et si… Pour ce qui est de Mariko-san ? Quel sera son sort si quelque chose va mal ?

— Tuez-la, je vous en prie, Sire, avant de mourir. Je serais très honoré si… Elle mérite un second digne d'elle.

— Elle ne mourra pas indignement. Vous avez ma promesse. J'y veillerai. Personnellement. Revenez à l'aube pour prendre le message. Ne me décevez pas. Seulement entre les mains de ma mère ! »

Une fois seul, Toranaga sortit un mouchoir et s'épongea le visage. Ses doigts tremblaient. Il essaya de les maîtriser, mais n'y arriva pas. Il lui avait fallu toute son énergie pour jouer les imbéciles, pour cacher son excitation à l'audition de tous ces secrets qui lui offraient, de façon fantastique, ce moment de répit tant attendu.

« Un moment possible, seulement possible… Si ces secrets sont vrais » dit-il tout haut, incapable de penser. L'incroyable renseignement que Mariko avait obtenu de la femme Gyoko se répercutait toujours en écho dans son cerveau. Ochiba, pensait-il, aux anges… Ainsi cette harpie est le leurre qui va me permettre de faire dégringoler mon frère de son nid d'aigle. Mon frère désire Ochiba, mais il est visible qu'il désire autre chose que le Kwanto. Il veut le royaume. Il déteste Ishido, abhorre les chrétiens et est malade de jalousie à cause du désir bien connu d'Ishido pour Ochiba. Il va donc se brouiller avec Ishido, Kiyama et Onoshi, parce que ce que veut mon cher traître de frère, c'est devenir shôgun. Il est Minowara. Il a toute

la lignée nécessaire, toute l'ambition, mais pas le mandat, ni le Kwanto. Il doit d'abord s'emparer du Kwanto avant d'obtenir le reste.

Toranaga se frotta les mains de joie à la perspective de toutes les possibilités qu'offrait cette nouvelle information.

Et Onoshi, le lépreux ! Une goutte de miel dans l'oreille de Kiyama au bon moment, pensa-t-il, et Kiyama pourrait rassembler ses légions et tomber sur Onoshi.

« Gyoko en est tout à fait certaine, Sire. Sire Onoshi a murmuré dans le confessionnal qu'il avait conclu un pacte secret avec Ishido contre un *daimyô* également chrétien et qu'il désirait l'absolution. Le pacte stipulerait qu'en échange d'un soutien immédiat, Ishido promet que, le jour de votre mort, ce *daimyô* chrétien sera récusé pour trahison et invité à plonger dans le Grand Néant, le même jour, de force si nécessaire. Le fils héritier d'Onoshi recevrait toutes les terres. Le chrétien n'a pas été nommé, Sire. »

Kiyama ou Harima de Nagasaki ? se demanda Toranaga. Ça n'a aucune importance. Ce doit quand même être Kiyama. Énervé, il se leva et se dirigea à tâtons vers l'une des fenêtres. Il s'accouda lourdement sur le rebord de bois, regarda la lune et le ciel. Les étoiles étaient pâles. Des nuages de pluie se rassemblaient.

« Bouddha, tous les dieux, n'importe quel dieu, faites que mon frère morde à l'hameçon. Faites que les murmures de cette femme soient vrais. »

Aucune étoile filante n'apparut pour lui confirmer que son message avait été entendu des dieux. Le vent ne se leva pas.

Aucun nuage ne vint envelopper le croissant de lune. Même si un signe des cieux s'était manifesté, il n'y aurait pas cru. Sois patient, considère les faits. Assieds-toi et réfléchis !

Il savait qu'il commençait à être las, mais il était vital qu'aucun de ses intimes ou de ses vassaux et donc, aucun espion ne se doute un seul instant qu'il simulait la capitulation et qu'il jouait le rôle de l'homme battu. Il avait compris, à Yokosé, qu'accepter le second parchemin aurait été signer son arrêt de mort. Il avait décidé que sa seule chance de survie était de convaincre tout le monde, de se convaincre lui-même, de sa défaite prochaine. En réalité, ce n'était qu'une ruse pour gagner du temps… Il continuait ainsi ce qu'il avait toujours fait : négociation – retard – répit – retraite simulée. Il attendait toujours avec patience, cherchait le défaut de la cuirasse puis frappait vicieusement, sans hésitation.

Il avait, depuis Yokosé, passé toutes ses journées et ses nuits dans la solitude la plus complète. Chaque jour était plus difficile à supporter. Plus de chasse, de rire, de baignade ou de danse, de chant ou de nôs qu'il affectionnait tant. Seul, le même rôle solitaire, le plus difficile de sa vie : tristesse, reddition, indécision, désespoir apparent avec obligation de ne presque plus rien manger. Qu'il ait réussi si merveilleusement l'enchantait tout en le stupéfiant. Comment les gens pouvaient-ils être si crédules ? Que les dieux en soient remerciés, se dit-il pour la millionième fois. En acceptant la « défaite », tu as évité deux fois la guerre. Tu es toujours pris au piège, mais ta patience a enfin été récompensée et tu as une nouvelle chance. Peut-être en as-tu *une,* dit-il en se corrigeant. À moins que les secrets soient faux et donnés par l'ennemi pour t'acculer un peu plus et te confondre. Sa poitrine lui fit mal. Il se sentit faible. Sa tête se mit à tourner. Il se rassit et respira profondément. Il retrouva ses esprits au bout de quelques instants, se dirigea vers son bureau et se mit à écrire. Il demandait à sa mère de jouer les intermédiaires entre son demi-frère et lui et de lui

présenter une offre en faveur de l'avenir de leur clan. Il demandait tout d'abord à son frère d'envisager un mariage avec la dame Ochiba : « Il serait, bien sûr, impensable que je l'épouse, cher frère. Mon "ambition démesurée" rendrait nombre de *daimyôs* furieux. Une telle alliance avec vous consoliderait la paix du royaume et confirmerait la succession de Yaemon. Personne ne met en doute votre loyauté alors que certains doutent de la mienne, à tort. Vous pourriez assurément trouver un meilleur parti, mais elle pourrait difficilement trouver meilleur mari. Une fois que les traîtres à Sa Majesté Impériale auront été éliminés, je reprendrai ma place de président du Conseil des régents et j'inviterai le Fils du Ciel à proclamer votre mariage, si vous êtes d'accord pour assumer un tel fardeau. Je crois très sincèrement que ce sacrifice est la seule garantie de la succession, le seul moyen de faire notre devoir envers le Taikô. Deuxièmement, toutes les terres des traîtres chrétiens Kiyama et Onoshi vous sont offertes. En fait, ceux-ci complotent, avec les prêtres barbares contre tous les *daimyôs* non chrétiens, une guerre sournoise soutenue par une invasion barbare, armée de mousquets *comme ils l'ont déjà fait contre notre suzerain, le Taikô.* Vous recevrez de plus les terres de tous les autres chrétiens de Kyushu ayant pris le parti d'Ishido dans la dernière bataille contre moi. (Saviez-vous que ce paysan parvenu a eu l'impertinence de faire circuler cette nouvelle : "Une fois Toranaga mort, moi, chef des régents, j'ai l'intention de dissoudre le Conseil et d'épouser la mère de l'héritier lui-même" ?) En échange de tout ce que je viens de vous offrir, je ne vous demande qu'une chose, cher frère : un traité secret d'alliance. Le passage garanti de mes troupes à travers vos montagnes de Shinano, une attaque conjointe contre Ishido sous mon commandement. Enfin, comme signe de ma

confiance, j'envoie immédiatement mon fils Sudara, sa femme, dame Genjiko et leurs enfants à Takato… »

Ce n'est pas l'œuvre d'un homme battu, se dit Toranaga en cachetant le parchemin. Zataki le comprendra tout de suite. Oui, mais l'appât est posé. Shinano est en travers de ma route et Zataki commande les plaines d'Osaka. Zataki désire-t-il vraiment Ochiba ? Je risque gros en écoutant les soi-disant murmures d'une servante qui se fait chevaucher. Gyoko mentirait-elle pour son profit ? Samouraï ? Voilà la clef qui va me permettre d'avoir accès à tous les secrets de cette sangsue insolente ! Elle doit avoir des preuves sur Mariko et l'Anjin-san. Sinon pourquoi Mariko viendrait-elle faire une telle requête ? Il ressentit une douleur au cœur. Au bout d'un moment, il écrivit le message et monta les escaliers qui menaient au pigeonnier avec difficulté. Il choisit soigneusement un Takato dans l'un des nombreux paniers, lui accrocha le petit cylindre, puis le déposa sur la perche qui lui permettrait de s'envoler aux premières lueurs. Dans sa missive, Toranaga demandait à sa mère d'obtenir un sauf-conduit pour Buntaro qui avait un message important pour elle et pour son frère. Il l'avait signé comme il avait signé sa proposition : Yoshi-Toranaga-Noh-Minowara. Il usait de son titre pour la première fois de sa vie.

« Bon voyage, mon bel oiseau, dit-il en caressant le pigeon avec une plume ramassée dans la cage. Tu portes un héritage de dix mille ans. »

Il tourna les yeux vers la ville. Un minuscule rai de lumière apparaissait vers l'ouest, à l'horizon. Les lueurs des torches encerclaient le bateau barbare près du quai.

Une autre clef existe, se dit-il en repensant aux trois secrets. Il savait qu'il avait omis quelque chose.

« Si seulement Kiri pouvait être là. »

Mariko était agenouillée face à son miroir. Elle détourna le regard. La dague qu'elle tenait à la main réverbérait la lumière projetée par la flamme vacillante de la lampe à huile. Je devrais m'en servir, se dit-elle, emplie de tristesse. Ses yeux brouillés de larmes se tournèrent vers la Vierge à l'Enfant, dans sa niche. Je sais que le suicide est un péché mortel, mais que puis-je faire ? Il vaut mieux que je me supprime avant d'avoir été trahie. La chambre était tranquille. Elle entendit des bruits de pas. La porte d'entrée grinça. Elle remit rapidement le couteau dans son obi, sécha ses larmes en entendant les pas se rapprocher. Elle ouvrit la porte en s'inclinant poliment. Buntaro, de mauvaise humeur, lui dit que Toranaga avait encore changé d'avis, qu'il l'envoyait à Mishima pour quelques jours. « Je partirai à l'aube. Je voulais vous souhaiter un bon voyage… » Il se tut. « Pourquoi pleurez-vous ?

— Excusez-moi, Sire. Je ne suis qu'une femme et la vie me semble bien difficile. Je pleure aussi à cause de Toranaga-sama.

— C'est un roseau brisé. J'ai honte à le dire, mais voilà bien ce qu'il est. Nous devrions faire la guerre. Je préférerais ça plutôt que de voir la sale gueule d'Ishido se moquer de mon *karma !*

— Oui, désolée. J'aimerais pouvoir faire quelque chose pour vous.

Buntaro pénétra dans sa chambre. Mariko ferma la porte. Il resta près de la fenêtre à regarder les murailles de la citadelle et le donjon. Il garda son regard fixé sur le donjon. Il écumait, « Sire Toranaga devrait abdiquer en faveur de sire Sudara s'il n'a plus assez de courage pour gouverner. Sire Sudara est son fils et héritier légal, *neh ?*

— Oui, Sire.

— Il pourrait même faire mieux. Il devrait, comme l'a suggéré Zataki, se faire seppuku. Nous aurions ainsi les armées de

Zataki de notre côté. Avec eux et les mousquets, nous pourrions marcher sur Kyoto. Je sais que nous réussirions. Et même si nous échouions, ce serait de toute façon mieux que d'abandonner comme ces Mangeurs d'ail, lâches et traîtres ! Notre maître est déchu de tous ses droits, *neh ?* dit-il en se tournant vers elle.

— Excusez-moi, mais ça n'est pas à moi de le dire. Il est notre suzerain. »

Buntaro se retourna à nouveau et fixa le donjon en rêvassant. Des lumières vacillaient à tous les étages. « L'avis que je donne à son Conseil est de l'inviter à aller vers le Grand Néant et de l'aider, s'il ne le veut pas. Nombreux sont ceux qui partagent mon opinion, mais pas sire Sudara, pas encore. Peut-être est-il secrètement de mon avis ? Qui sait ce qu'il pense vraiment ? Quand vous rencontrerez sa femme, dame Genjiko, parlez-lui, persuadez-la. Elle parviendra à le convaincre… Elle le mène par le bout du nez. Vous êtes amies. Elle vous écoutera.

— Je pense que ce serait très mal agir, Sire. C'est de la trahison.

— Je vous ordonne de lui parler !

— Je vous obéirai.

— Oui, vous m'obéirez ! Pourquoi êtes-vous si froide et si lointaine ? » Il se saisit de son miroir et le lui mit de force sous le nez. « Regardez-vous !

— Excusez-moi si je vous déplais, Sire. » Le timbre de sa voix était monocorde. Elle évita le miroir et regarda Buntaro droit dans les yeux. « Je ne voulais pas vous mettre en colère. »

Il la fixa pendant un moment puis reposa le miroir sur la table laquée, d'un air maussade. « Je ne vous accusais pas. Si je pensais un seul instant que j'ai été… Je n'hésiterais pas. »

Mariko s'entendit prononcer cette phrase impardonnable. « Vous n'hésiteriez pas à faire quoi ? Me tuer ? Me laisser en vie pour mieux me faire honte ?

— Je ne vous ai pas accusée. C'est lui que j'accuse, cria-t-il.

— Mais je vous accuse ! s'exclama-t-elle. Vous m'avez *bel et bien* accusée !

— Taisez-vous !

— Vous m'avez fait honte devant notre seigneur ! Vous m'avez accusée et vous n'allez pas faire votre devoir ! Vous avez peur ! *Vous êtes* un lâche, un pauvre Mangeur d'ail ! »

Il dégaina son épée et Mariko se réjouit de l'avoir forcé dans ses derniers retranchements. Mais l'épée s'immobilisa dans les airs. « Je… J'ai votre… j'ai votre promesse devant votre… votre Dieu. À Osaka. Avant que… nous mourrions… J'ai votre promesse et je… je vous tiens à cause d'elle. » Elle éclata d'un rire strident et méchant. « Oh, oui, seigneur tout-puissant, je vous servirai d'oreiller encore une fois, mais l'accueil sera sec et glacial ! » Il se mit à frapper aveuglément une colonnette avec son épée. La lame débita en tranches le bois d'une épaisseur d'un pied. Buntaro tira sur la lame, mais l'épée tint bon, dans le bois. À moitié fou, il s'acharna, la tordit en tous sens jusqu'à ce que la lame se rompe. Dans une dernière volée d'injures, il lança de toutes ses forces le morceau brisé à travers le mur mince et fragile et se dirigea vers la porte en titubant comme un ivrogne.

Blackthorne monta les marches quatre à quatre. Son garde l'escortait. Il était content de ne pas être encombré par ses épées, qu'il avait abandonnées aux premiers gardes, dans la cour. Il avait été poliment et minutieusement fouillé. Des torches éclairaient la cage d'escalier et les étages. Il s'arrêta au quatrième, dévoré d'excitation. Il appela :

« Mariko-san, tout va bien ?

— Oui, oui. Tout va bien. Merci, Anjin-san. » Il reprit son ascension. Il se sentait fort et léger. Il atteignit enfin le sixième palier. Cet étage-là était sévèrement gardé. Le samouraï qui l'escortait s'approcha du groupe posté devant la porte bardée de fer et s'inclina. Ils lui rendirent son salut et firent signe à Blackthorne d'attendre.

Depuis qu'il avait vu l'*Érasme,* Blackthorne était empli d'une joie immense. Il ne s'était pas attendu à voir son bateau en aussi parfait état. Il n'y a plus de raisons de rester à Yedo, avait-il pensé. Je n'ai qu'à jeter un petit coup d'œil sur la sentine, plonger pour aller vérifier la coque. Il ne reste alors plus qu'à s'occuper des canons, de la soute aux munitions et des voiles. Pendant le voyage, il avait eu l'intention de se servir de la soie et du coton pour ses voiles. Mariko lui avait dit que la toile n'existait pas au Japon. Hissez les voiles et cap sur Nagasaki ! pensait Blackthorne, tout excité.

« Anjin-san ? » Le samouraï était de retour.

La porte bardée de fer s'ouvrit. Toranaga était assis à l'autre bout de la pièce sur une estrade recouverte de tatamis. Seul.

Blackthorne s'agenouilla et salua profondément, les mains posées à plat sur le sol. « *Konbanwa,* Toranaga-sama. *Ikaga desu ka ?*

— *Okagesana de genki desu. Anata wa ? »* Toranaga semblait plus âgé et plus mince qu'avant. *Shigata ga nai,* se dit Blackthorne. Le *karma* de Toranaga ne touchera pas l'*Érasme.* Il doit être son sauveur, par Dieu. Il répondit aux questions habituelles de Toranaga dans un japonais simple, mais correctement accentué en usant d'une technique simplifiée mise au point avec l'aide d'Alvito. Toranaga lui fit des compliments sur ses progrès et se mit à parler plus vite.

Blackthorne utilisa alors l'une des phrases types mises au point avec l'aide de Mariko et d'Alvito. « Excusez-moi, Sire, je vous prie, mais mon japonais n'est pas très bon. Auriez-vous la gentillesse de parler plus lentement en utilisant des mots plus faciles ? Excusez-moi de vous donner tant de soucis.

— Très certainement. Dites-moi si vous avez aimé Yokosé ? »

Blackthorne répondit avec un vocabulaire très limité. À la question de savoir si son bateau était apte à prendre la mer, Blackthorne répondit : « Oui, facile. Falloir demi-journée, Sire. »

Toranaga réfléchit puis lui dit de vérifier tout ça demain et de lui faire un rapport dans l'après-midi, à l'heure de la chèvre. *« Wakarimasu ?*

— *Hai.*

— Vous pourrez voir vos hommes, ajouta Toranaga.

— Sire ?

— Je vous ai fait venir pour vous annoncer que vous auriez vos vassaux, demain.

— Compris. Samouraïs-vassaux. Deux cents.

— Oui. Bonne nuit, Anjin-san. Je vous verrai demain.

— Excusez-moi, Sire, pouvoir demander trois choses ?

— Quoi ?

— Possible voir équipage maintenant ? Épargner temps, *neh ? »*

Toranaga acquiesça et donna un ordre bref à l'un des samouraïs pour guider Blackthorne. « Prenez dix hommes avec vous. Amenez l'Anjin-san là-bas et ramenez-le au château.

— Oui, Sire.

— Ensuite Anjin-san ?

— S'il vous plaît, possible parler seul ? Peu de temps. Excusez impolitesse. »

Blackthorne essayait de dissimuler son angoisse pendant que Toranaga demandait des explications à Mariko. Elle répondit sincèrement qu'elle savait seulement que l'Anjin-san avait quelque chose à lui dire en privé, mais qu'elle ne lui avait pas demandé de quoi il s'agissait.

« Vous êtes sûre que je peux lui poser la question, Mariko-san ? lui avait demandé Blackthorne quand ils avaient monté les escaliers.

— Oh, oui. Pourvu que vous attendiez qu'il ait terminé de parler. Soyez certain de ce que vous allez lui dire, Anjin-san. Il est… Il n'est pas aussi patient que d'habitude.

— Très bien, Anjin-san, dit Toranaga. Veuillez attendre dehors, Mariko-san. » Elle s'inclina et sortit. « Oui ?

— Désolé, mais entendre Sire Harima de Nagasaki ennemi maintenant. »

Toranaga était stupéfait, car il n'avait entendu parler de la prise de position publique d'Harima en faveur d'Ishido que lorsqu'il avait lui-même atteint Yedo. « De qui tenez-vous cette information ?

— Pardon ?

Toranaga répéta sa question plus lentement.

— Oh ! Compris. Entendre Hakoné sur Sire Harima. Gyoko-san dire à nous. Gyoko-san entendre Mishima.

— Cette femme est bien informée. Trop bien peut-être.

— Sire ?

— Rien. Poursuivez. Qu'avez-vous à me dire sur Sire Harima ?

— Sire, pouvoir respectueusement dire : mon bateau, arme énorme sur Vaisseau noir, *neh* ? Si prendre Vaisseau noir très vite, prêtres très en colère parce que pas d'argent. Chrétien

travaille ici. Pas d'argent aussi Portugais autres pays, année dernière, pas Vaisseau noir ici, pas d'argent, *neh ?* Si maintenant prendre Vaisseau noir vite, très vite, aussi année prochaine, prêtre peur. La vérité, Sire. Penser prêtres *devoir* plier si peur. Prêtres ça pour Toranaga-sama ! » Blackthorne ferma le poing pour bien se faire comprendre. Toranaga l'avait écouté attentivement en regardant ses lèvres. Blackthorne faisait de même. « Je vous suis très bien, mais où voulez-vous en venir, Anjin-san ?

— Sire ?

Toranaga se mit à parler comme lui, en utilisant un vocabulaire extrêmement limité. « Obtenir quoi ? Attraper quoi ? Avoir quoi ?

— Sire Onoshi, Sire Kiyama et Sire Harima.

— Vous vouloir immiscer dans affaires politiques nôtres, comme prêtres ? Vous savoir comment gouverner Japon, aussi ?

— Excusez-moi, pas compris.

— Ça n'a aucune importance. » Toranaga réfléchit un long moment puis dit en se remettant à parler normalement : « Les prêtres disent qu'ils n'ont aucun pouvoir pour donner des ordres aux *daimyôs* chrétiens.

— Pas vrai, Sire, excusez-moi. Argent *grande* puissance sur prêtres. La vérité, Sire. Si pas Vaisseau noir cette année et année prochaine, ruine. Très mauvais pour prêtres. Argent *grande* puissance. Si "Ciel pourpre" même moment ou avant, attaquer Nagasaki, ennemi maintenant, *neh ?* Prendre Vaisseau noir et attaquer voies maritimes entre Kyushu et Honshu. Assez menace, peut-être, pour faire ennemi ami ?

— Non. Les prêtres gèleront tout commerce. Je ne suis en guerre ni avec les prêtres ni avec Nagasaki. Je vais à Osaka. Il n'y aura pas de "Ciel pourpre". *Wakarimasu ?*

— *Hai ! »* Blackthorne n'était pas troublé le moins du monde. Il savait que Toranaga comprenait très clairement que cette tactique pouvait lui rallier une grande partie des forces de Kiyama, Onoshi, Harima, toutes basées à Kyushu. *L'Érasme* pouvait certainement anéantir n'importe quel transport de troupes, de cette île à Honshu. Sois patient, se dit-il. Laisse Toranaga y réfléchir. Tout se passera peut-être comme te l'a dit Mariko. Il y a beaucoup de temps entre maintenant et Osaka. Qui sait ce qui peut arriver ? Prépare-toi au meilleur, mais n'aie crainte du pire.

« Anjin-san, pourquoi ne vouliez-vous pas dire tout ça devant Mariko-san ? Croyez-vous qu'elle irait le rapporter aux prêtres ? Le croyez-vous ?

— Non, Sire. Seulement vouloir essayer parler directement. Pas affaire de femme, faire guerre. Dernière question, Toranaga-sama. » Blackthorne se lança sur la voie qu'il avait choisie. « Coutume *hatamoto,* demander parfois faveur. Excusez-moi, Sire, pouvoir respectueusement poser question maintenant. »

L'éventail de Toranaga cessa de s'agiter. « Quelle faveur ?

— Savoir divorce facile, si seigneur demande. Demander Toda Mariko-sama femme. » Toranaga resta abasourdi et Blackthorne eut peur d'être allé trop loin. « Excusez impolitesse », ajouta-t-il, Toranaga retrouva très vite le contrôle de lui-même. « Mariko-san est-elle d'accord ?

— Non, Toranaga-sama. Secret *moi.* Jamais dire elle, personne. Secret moi seulement. Pas dire Toda Mariko-san. Jamais. *Kinjiru, neh ?* Mais savoir colère entre mari et femme. Divorce facile Japon. Secret moi seulement. Demander Sire Toranaga. Très secret. Jamais Mariko-san. Excuser si moi offenser.

— C’est une requête bien présomptueuse pour un étranger ! Parce que vous êtes *hatamoto*, mon devoir me contraint d’y réfléchir. Vous avez interdiction de lui en parler quelles que soient les circonstances, ni à elle ni à son mari. Est-ce bien clair ?

— Pardon ? demanda Blackthorne qui ne comprenait rien du tout.

— Très mauvaise question et très mauvaise pensée, Anjin-san. Compris ?

— Oui, Sire. Excusez…

— Parce que l’Anjin-san est *hatamoto,* je ne suis pas en colère. J’y réfléchirai, compris ?

— Oui, merci.

— Vous ne devez rien dire à Mariko-san ou à Buntaro-san au sujet du divorce. *Kinjiru, wakarimasu ?*

— Oui, Sire. Seulement secret Toranaga-sama et Anjin-san. Merci. Merci pour patience. » Blackthorne le salua impeccablement et sortit comme dans un rêve. La porte se referma derrière lui. Ils le regardèrent tous passer d’un air cocasse. Il voulait partager sa victoire avec Mariko, mais il en fut empêché par la présence des gardes. « Je suis désolé de vous avoir fait attendre. »

Ils descendirent les escaliers, puis elle dit au bout d’un moment : « Votre façon très simple de vous exprimer est, bien qu’étrange, tout à fait compréhensible, Anjin-san.

— Je me suis perdu plus d’une fois. Je savais que vous étiez là. Ça m’a beaucoup aidé.

— Je n’ai rien fait. »

Ils poursuivirent leur chemin en silence, Mariko marchait légèrement derrière lui comme le voulait la coutume.

« Pas besoin de vous inquiéter, Mariko. Gardez ce visage solennel, pensa-t-il, joyeusement. J'ai tout résolu. Toranaga m'accordera tout ce que je lui ai demandé. »

Elle s'arrêta de l'autre côté du Ichi-bashi – Premier Pont – éclairé par des torches, qui menait à la ville proprement dite. « Je dois vous quitter, Anjin-san.

— Quand pourrai-je vous voir ?

— Demain. À l'heure de la chèvre. Je vous attendrai dans la cour.

— Je ne peux pas vous voir cette nuit, même si je rentre tôt ?

— Non. Excusez-moi, mais c'est impossible. » Elle le salua. *« Konbanwa,* Anjin-san. » Il la salua comme un samouraï et la vit traverser le pont. Les porteurs de torches créaient l'illusion d'une armée de vers luisants marchant avec elle. Elle disparut bientôt dans la foule et la nuit. Dans un état d'excitation toujours grandissant, il tourna le dos au château et se mit à suivre son guide.

48

« Les barbares vivent ici, Anjin-san. » Le samouraï fit un geste. Mal à l'aise, Blackthorne fouilla des yeux l'obscurité. L'air était humide et irrespirable.

« Où ? Cette maison-là ? Là-bas ?

— Oui, vous la voyez ? C'est ça ! »

Blackthorne regarda pendant un moment autour de lui pour prendre des points de repère, tout en agitant son éventail pour se défendre des moustiques. Dès qu'ils avaient laissé le Premier Pont derrière eux, il s'était très vite perdu dans ce labyrinthe de ruelles. Ils s'étaient tout d'abord dirigés vers le rivage, le suivant en allant vers l'est, puis avaient pris la direction nord à nouveau. Ils avaient longé un cours d'eau qui coulait en méandres aux abords de la ville. Le pays était plat et humide. Plus ils s'étaient éloignés du château et plus les rues étaient devenues sales, les maisons pauvres, et les gens obséquieux. Il y avait de moins en moins de lueurs derrière les *shojis.* Yedo était une ville tentaculaire qui lui semblait être composée de hameaux à peine séparés par des routes et des fleuves.

Là, du côté sud-est de la ville, tout était marécageux et la route suintait. La puanteur s'était, pendant un temps, épaissie de façon perceptible. Par-dessus tout ça flottait une odeur douce-amère qu'il n'arrivait pas à définir, mais qui lui semblait familière.

« Ça pue comme à Billingsgate, à marée basse », marmonna-t-il en tuant un moustique qui venait de se poser sur sa joue. Tout son corps était moite. Il entendit alors quelques bribes d'une

chanson de marins, en hollandais. Il se sentit tout de suite mieux. « C'est Vinck ? » Tout excité, il courut en direction du son. Des porteurs lui éclairaient le chemin. Les samouraïs le suivaient. Arrivé à proximité, il vit que le bâtiment d'un étage d'où venait le bruit était en partie japonais, en partie européen : sur pilotis, entouré d'une haute palissade en bambou, déglinguée. Il n'y avait pas de portes ; juste un trou dans la palissade. Le toit était en chaume. La porte d'entrée était en bois massif, les murs en planches non équarries. Les fenêtres avaient des volets de style hollandais. Çà et là, quelques rais de lumière filtraient à travers les fissures. Les chants et les conversations se précisèrent, mais il ne put reconnaître les voix. Des dalles couraient au milieu du jardin en broussaille et menaient directement aux marches de la véranda. Un petit mât était ficelé près de la porte. Blackthorne s'arrêta et leva la tête. Un pavillon hollandais de fortune pendait lamentablement au haut de la hampe. Son pouls s'accéléra à la vue du drapeau. La porte d'entrée était ouverte. Un flot de lumière inondait la véranda. Baccus Van Nekk sortit en titubant, visiblement soûl. Il s'approcha du bord de la véranda, entrouvrit sa braguette et se soulagea.

« Bon Dieu, grogna-t-il, en extase. Y a rien de tel que pisser un bon coup.

— C'est bien vrai, lui répondit Blackthorne en hollandais. Pourquoi ne vous servez-vous pas d'un pot ?

— Hein ? » Van Nekk fouilla, de ses yeux de myope, l'obscurité. Blackthorne se tenait sous les torches brandies par les samouraïs.

« Seigneurbondieusamouraï ! » Van Nekk rajusta son haut-de-chausses dans un grognement et salua maladroitement en pliant la taille. « *Gomen nasai,* samouraï-sama. *Ichiban, gomen*

nasai à tous les singes-samas. » Il se redressa, fit un sourire forcé et se murmura à lui-même : Je suis soûl, mais il me semble bien avoir entendu parler en hollandais ! « *Gomen nasai, neh* ? » cria-t-il encore une fois, puis il se dirigea en tournoyant vers la maison tout en se grattant la braguette.

« Eh, Baccus, vous n'avez rien de mieux à faire que de salir votre nid ?

— Quoi ? » Van Nekk se retourna d'un bond et fixa les torches aveuglément en essayant de discerner quelque chose. « Pilote ? dit-il en s'étouffant. C'est vous, pilote ? Foutus yeux, j'y vois rien. Pilote, pour l'amour de Dieu, est-ce vous ? »

Blackthorne se mit à rire. Son vieil ami paraissait si nu, si grotesque, là, avec son sexe qui pendait hors de la braguette. « Oui, c'est moi ! » Il se tourna vers le samouraï et dit : « *Matte Kurasai.* Attendez-moi.

— *Hai.* Anjin-san. »

Blackthorne s'avança en pleine lumière. Il put voir les ordures qui jonchaient le jardin. Il enleva ses sandales de bois avec dégoût et gravit les marches. « Hello, Baccus, vous êtes plus gras qu'à notre départ de Rotterdam, *neh ? »* Il lui donna une bourrade amicale sur l'épaule.

« Seigneur Jésus Christ, est-ce bien vous ?

— Oui. C'est bien moi.

— On vous croyait mort depuis longtemps. » Van Nekk tendit la main et toucha Blackthorne pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. « Seigneur Jésus, mes prières ont été exaucées. Que vous est-il arrivé, pilote ? D'où venez-vous ? C'est un miracle ! Est-ce bien vous ?

— Oui. Maintenant, remettez, je vous en prie, votre braguette en place. » Blackthorne était attentif au samouraï.

« Quoi ? Oh, excusez-moi, je… » Van Nekk s'exécuta en hâte et des larmes se mirent à couler sur ses joues. « Oh, Jésus, Pilote… Je croyais que les djinns me jouaient encore un tour. Venez, mais laissez-moi vous annoncer. »

Il lui ouvrit le chemin en titubant. Son ébriété avait en partie disparu. Blackthorne le suivit. Van Nekk lui tint la porte puis cria par-dessus les chants rauques et discordants : « Eh, les gars ! Regardez un peu ce que le père Noël nous a apporté ! » Dès que Blackthorne fut entré, il referma la porte avec bruit pour faire un peu plus d'effet.

Le silence tomba. Il fallut quelques instants à Blackthorne pour que ses yeux s'habituent à la lumière. L'air fétide le faisait suffoquer. Ils le regardaient tous bouche bée, comme s'il avait été une apparition du diable. Puis des cris et des hourras de joie éclatèrent. Ils se jetèrent sur lui en parlant tous à la fois. « Pilote, d'où venez-vous ? Prenez un verre. Seigneur, est-ce possible ? Nom d'une pipe, ce que c'est bon de vous revoir. Enlève-toi de cette chaise, espèce de pute. Non, on va tous très bien, du moins presque. Nom de Dieu, enlève-toi de là, je veux lui serrer la main… »

Vinck finit par hurler : « Un seul à la fois, les gars ! Donnez-lui sa chance ! Offrez-lui un siège et un verre, pour l'amour de Dieu ! Oui, j'ai cru qu'il était, lui aussi, un samouraï… »

Quelqu'un fourra un gobelet en bois entre les mains de Blackthorne. Il s'assit sur une chaise branlante. Ils levèrent tous leur verre à sa santé et le flot de questions reprit de plus belle. Blackthorne regarda tout autour de lui. La pièce était meublée de bancs, de quelques chaises et tables et éclairée par des bougies et des lampes à huile. Un énorme baril de saké était posé à même le sol immonde. L'une des tables était couverte d'assiettes sales. Un morceau de viande, à moitié rôti, était

recouvert de mouches. Six femmes dépenaillées étaient agenouillées et le saluaient, dos au mur. Ses hommes, le regard brillant, attendaient qu'il se mette à parler : Sonk le cuisinier, Johann Vinck le bosco, Salomon le muet, le jeune Croocq, Ginsel le voilier, Baccus Van Nekk le chef des marchands. Jan Roper enfin, l'autre marchand, assis à l'écart comme toujours, avec le même sourire figé sur son long visage émacie.

« Où est le commandant ? demanda Blackthorne.

— Mort, pilote. Il est mort… » Six voix répondirent en même temps et racontèrent l'histoire jusqu'à ce que Blackthorne lève la main et dise : « Baccus ? Qu'est-il arrivé au commandant ?

— Il est mort, pilote. Il n'est jamais sorti du trou. Vous vous souvenez qu'il était malade ? Quand ils vous ont emmené, cette nuit-là, nous l'avons entendu s'étouffer dans l'obscurité. C'est pas vrai, les gars ?

— Oui », répondirent-ils en chœur. Van Nekk ajouta : « J'étais assis près de lui, pilote. Il essayait d'atteindre le baril d'eau, mais de l'eau, il n'y en avait plus et il s'étouffait et grognait. Je ne peux pas dire précisément le moment – nous étions tous deux morts de peur –, mais finalement il s'est étouffé. Le râle de l'agonie s'est installé. C'était affreux, pilote. »

Jan Roper dit : « C'était terrible oui. Mais c'était le châtiment de Dieu. »

Blackthorne les dévisagea les uns après les autres. « Personne ne l'a frappé pour le calmer ?

— Oh, non, répondit Van Nekk. Il a clamsé tout seul. Ils l'ont laissé dans le trou avec l'autre, le Jap. Vous vous souvenez de lui ? Celui qui avait essayé de se noyer dans le baril de pisse. Le seigneur Omi a ensuite ordonné d'enlever le cadavre de Spillbergen et ils l'ont brûlé. Mais l'autre con, ils l'ont laissé dans le trou. Sire Omi a juste jeté un couteau et il s'est ouvert

son putain de ventre et ils ont rebouché le trou. Vous vous souvenez de lui, pilote ?

— Oui. Et Maetsukker ?

— Vinck, tu racontes mieux que moi.

— Petite gueule de rat a pourri, pilote. », dit Vinck. Ses camarades se mirent à crier et à raconter l'histoire à qui mieux mieux jusqu'à ce qu'il se décide à gueuler : « Baccus m'a demandé de raconter, pour l'amour de Dieu ! Vous aurez tous votre tour ! »

Les voix moururent et Sonk dit : « Vas-y, Johann, raconte !

— Pilote, c'est son bras qui s'est mis à pourrir. Il s'est fait tailler le bras pendant la bagarre. Vous vous souvenez de cette bagarre où vous vous êtes fait assommer ? Seigneur, ça semble déjà si loin ! Peu importe, son bras s'est mis à suppurer. Je l'ai saigné le lendemain et le surlendemain et ça s'est mis à noircir. Je lui ai dit qu'il vaudrait mieux que je lui donne un coup de bistouri s'il voulait pas voir son bras s'en aller en morceaux. Je le lui ai dit une bonne douzaine de fois. Nous lui avons tous dit, mais il voulait pas. Le cinquième jour, la plaie puait. Nous l'avons tenu par terre et j'ai enlevé presque toute la pourriture, mais ça a servi à rien. Je savais que ça servirait à rien, mais les autres disaient que ça valait la peine d'essayer. Ce salaud de docteur jaune est venu plusieurs fois, mais, lui non plus, pouvait rien faire. Gueule de rat a tenu un jour ou deux, mais la pourriture avait pris trop d'importance, avait bouffé en profondeur et il s'est mis à délirer. Il a fallu, à la fin, l'attacher.

— C'est vrai, pilote, dit Sonk en se grattant. Il a fallu qu'on l'attache.

— Qu'a-t-on fait de lui ? demanda Blackthorne.

— Ils l'ont emmené sur la colline et ils l'ont brûlé. On voulait lui faire un enterrement décent et chrétien, mais ils ont pas

voulu. Ils les ont brûlés. »

Le silence se fit. « Vous avez pas touché à votre verre, pilote ! »

Blackthorne porta le gobelet à ses lèvres et le goûta. Le verre était sale. L'alcool pur lui arracha la gorge. La puanteur des corps mal lavés et l'odeur rance des vêtements pas nettoyés eurent presque raison de lui et il eut un haut-le-cœur.

« Comment trouvez-vous le grog, pilote ? lui demanda Van Nekk.

— Très bon. Vraiment très bon.

— Raconte-lui comment on le fabrique, Baccus. Allez, vas-y !

— J'ai fabriqué un distillateur, pilote. » Van Nekk était très fier, « Et on a maintenant des tonneaux d'alcool. Du riz avec des fruits et de l'eau. On laisse fermenter. On attend une semaine et avec un peu de poudre magique… »

Le gros homme éclata de rire et se gratta joyeusement. « Bien sûr, ça serait mieux de le garder pendant un an pour lui donner du velouté, mais nous le buvons plus vite que… »

Ses mots traînèrent et se perdirent. « Vous n'aimez pas ?

— Si, si. C'est très bon… » Blackthorne vit un pou gambader parmi les cheveux épars de Van Nekk.

Jan Roper déclara d'un air de défi : « Et vous, pilote ? Vous avez bonne mine, n'est-ce pas ? Que vous est-il arrivé ? »

Un nouveau flot de questions déferla et mourut dès que Vinck eut crié : « Donnez-lui sa chance ! » Puis l'homme au visage tanné s'écria joyeusement :

« Seigneur, quand je vous ai vu debout près de la porte, j'ai cru que vous étiez un de ces singes, c'est vrai… Sincère. Avec ces foutus kimonos, vous ressemblez à une femme, pilote, ou à l'un de ces moitié-homme, à l'un de ces salauds de pédés ! Y a des tas

de Japonais qui sont pédés, par Dieu ! Y en avait même un qui poursuivait Croocq… » Rires gras et obscénités. Jan Roper lui dit avec un sourire méprisant : « Des épées et un kimono, comme un vrai païen ! Vous préférez peut-être vivre comme un païen, pilote ?

— Ces vêtements sont légers et plus agréables que les nôtres, répondit Blackthorne, gêné. J'avais déjà oublié que j'étais vêtu différemment. Tant de choses sont arrivées. Ces vêtements étaient les seuls que j'avais. Je ne me suis pas beaucoup posé de questions sur le problème. Ils sont de toute façon plus confortables.

— Ce sont de vraies épées ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi ?

— Nous n'avons pas le droit de porter des armes. Aucune arme ! cria Jan Roper. Pourquoi avez-vous le droit d'en porter, vous ? »

Blackthorne eut un sourire bref. « Vous n'avez pas changé, Jan Roper. Plus pieux que jamais ; les épées, plus tard. Chaque chose en son temps. Laissez-moi d'abord vous annoncer la plus grande nouvelle de toutes. Écoutez-moi. Dans un mois, nous serons de nouveau en mer.

— Jésus, c'est pas vrai, pilote ? dit Vinck.

— Si. »

Tous les hommes éclatèrent de joie. « Je vous ai dit qu'on s'en irait. Je vous ai dit que Dieu était avec nous ! Laissez-le parler. Laissez parler le pilote », cria Vinck.

Blackthorne leva la main, désigna les femmes agenouillées, immobiles.

« Qui sont-elles ? »

Sonk se mit à rire. « C’est nos poules, pilotes. Nos putes ! Et pas chères par-dessus le marché. Bon Dieu, elles nous coûtent à peine un bouton par semaine. On en a toute une maison pleine, à côté. Et y en a encore plein au village…

— Elles sont épatantes. De vraies lapines. » Croocq se joignit à la conversation et Sonk ajouta : « C’est vrai, pilote. Sûr qu’elles sont petites et qu’elles ont les jambes arquées, mais elles ont plein de ressources et pas la vérole. Vous en voulez une, pilote ?

— Essayez Marie Gros-cul, pilote. C’est celle qu’il vous faut », dit Croocq.

La voix de Jan Roper s’éleva : « Le pilote veut pas de nos putains. Il a certainement les siennes. Pas vrai, pilote ? »

Leurs visages s’étaient empourprés. « C’est vrai, pilote ? Vous avez des femmes ? Racontez-nous, allez ! Ces femelles sont les meilleures qu’on ait jamais essayées, vous trouvez pas, pilote ?

— Racontez-nous un peu vos histoires de gonzesses ! » Sonk se gratta à nouveau.

« Il y a beaucoup à dire, commença Blackthorne. Mais ça ne peut se dire qu’en privé. Moins il y a d’oreilles pour entendre et mieux c’est, *neh ?* Renvoyez ces femmes. Nous pourrons causer tranquillement après. »

Vinck agita un doigt sous leur nez. « Allez, du vent, foutez-moi le camp ! » Les femmes saluèrent, marmonnèrent quelques remerciements, quelques excuses et s’enfuirent en refermant la porte doucement.

« D’abord, pour ce qui est du bateau. C’est incroyable. Je veux vous remercier et vous féliciter pour tout le travail accompli. Quand nous rentrerons chez nous, j’insisterai pour que vous receviez tous triple part du butin… »

Il vit que les hommes se regardaient, gênés. « Qu’est-ce qu’il y a ? » Van Nekk dit timidement : « Ce n’est pas nous, pilote. Ce

sont les hommes du roi Toranaga qui ont fait ce travail, Vinck leur a montré comment s'y prendre, mais nous, nous n'avons rien fait.

— Quoi ?

— On ne nous a pas donné la permission de remonter à bord. Personne n'est remonté sur le bateau, à part Vinck. Il y va une fois tous les dix jours. Nous, nous n'avons rien fait.

— Il est le seul, dit Sonk. Johann leur a expliqué.

— Mais comment faisais-tu pour leur parler, Johann ?

— Il y a un samouraï qui parle portugais. On peut ainsi se comprendre – juste ce qu'il faut. Sato-sama, c'est le nom du samouraï, est venu ici pour s'occuper de nous tous. Il m'a demandé ce qui allait pas sur le bateau et je lui ai dit qu'il fallait le caréner, gratter la coque, le réparer. Je lui ai dit tout ce que je savais et ils se sont mis au travail. Ils l'ont récuré comme les poulaines d'un vrai prince. Les samouraïs supervisaient comme de beaux diables. Des centaines d'imbéciles. Pilote, vous avez jamais vu des travailleurs comme eux !

— C'est vrai, dit Sonk. Comme des diables !

— J'ai fait de mon mieux pour le jour où… Pilote, vous croyez vraiment qu'on va s'en aller ?

— Oui. Si nous sommes patients et si nous…

— Si Dieu veut, pilote. Pas avant.

— Oui, vous avez peut-être raison, répondit Blackthorne en regardant Ropper. J'ai besoin de lui… d'eux tous. J'ai également besoin de l'aide de Dieu. Oui, nous avons besoin de l'aide de Dieu », dit-il. Il se retourna vers Vinck. « Comment est la coque ?

— Propre, en parfait état, pilote. Ils l'ont faite mieux que je pensais. Ces salauds sont aussi habiles que n'importe quel

menuisier, ébéniste ou cordier de toute la Hollande. Le gréement est parfait. Tout.

— Les voiles ?

— Ils en ont fait un jeu en soie, aussi solide que de la toile. Avec un jeu de rechange. Ils ont abattu nos voiles, en ont fait une copie exacte, pilote. Les canons sont aussi parfaits que possible. *L'Érasme* est prêt à prendre la mer avec la marée. Cette nuit même, si besoin est. Sûr qu'il a pas pris la mer et qu'on sait rien des voiles tant qu'on a pas essuyé le vent, mais je mettrais ma vie au feu que les coutures sont aussi solides que quand l'*Érasme* a été lancé dans le Zuyderzee. Plus solides mêmes parce que les mâts sont secs. Que Dieu soit loué ! » Vinck s'arrêta pour reprendre son souffle. « Quand est-ce qu'on largue les amarres ?

— Dans un mois environ. »

Ils se donnèrent des coups de coude enthousiastes et portèrent un toast vibrant au pilote et au bateau.

« Est-ce qu'il y a des navires ennemis dans les parages ? Des prises possibles, du butin en perspective ? demanda Ginsel.

— Plein. Au-delà de tous vos rêves. Nous sommes tous riches.

— Riche ? Je vais alors m'acheter un château.

— Seigneur Dieu tout puissant, quand je rentrerai à la maison…

— Quel est votre plan, pilote ? » demanda Van Nekk. Ils s'arrêtèrent tous de parler.

« J'y viens dans une minute. Vous avez des gardes ? Vous pouvez aller et venir librement ? Y a-t-il souvent… ? »

Vinck dit rapidement : « On peut aller où on veut, dans les limites du village, peut-être une demi-lieue aux alentours. Mais on a pas le droit d'aller à Yedo et de…

— Pas le droit de franchir le pont, l'interrompit Sonk, tout joyeux.

— Dis-lui au sujet du pont, Johann.

— Pour l'amour de Dieu, j'y arrivais ! M'interromps pas tout le temps pour l'amour du ciel. Pilote, il y a un pont à un demi-mile au sud-ouest. Il y a des tas d'écriteaux dessus. C'est notre limite. On a pas le droit de le franchir. *Kinjiru.* Vous comprenez, pilote ? »

Blackthorne acquiesça, mais ne dit rien.

« En dehors de ça, on peut aller où on veut, mais jusqu'aux barrières seulement. Il y a des barrières partout, à une demi-lieue d'ici. Seigneur. Vous pouvez y croire, vous ? Bientôt à la maison !

— Dis-lui au sujet du docteur et aussi au…

— Le samouraï nous envoie un docteur de temps à autre, pilote. On doit se déshabiller et il nous regarde…

— Oui. Il nous regarde suffisamment pour faire chier un type de voir ce putain de singe en train de le mater.

— À part ça, pilote, ils nous embêtent pas, sauf…

— Oublie pas que le docteur nous donne ces saloperies d'herbes séchées, en poudre, qu'on doit mettre dans l'eau chaude. Mais on les a jetées. Quand on est malade, le bon vieux Johann nous soigne et ça va beaucoup mieux. On est vite sur pied.

— Oui, dit Sonk. On a foutu la poudre en l'air.

— À part ça…

— On est bien ici, pilote. Pas comme avant.

— C'est vrai. Avant…

— Raconte-lui l'inspection, Baccus !

— J’y arrivais. Un peu de patience, pour l’amour du ciel ! Laissez-moi une chance de parler. Comment puis-je lui raconter si vous n’arrêtez pas de caqueter ? Versez-moi à boire ! Tous les dix jours, quelques samouraïs viennent ici. Ils nous mettent en rangs, dehors, et nous comptent. Puis ils nous donnent des sacs de riz et de l’argent – de la monnaie de cuivre. Nous ne manquons de rien, pilote. Nous échangeons le riz contre de la viande, des fruits, n’importe quoi. Nous avons de tout et les femmes font ce que nous voulons. D’abord, nous… Ils nous avaient d’abord mis dans une maison, à l’ouest de la ville…

— C’était dans les champs.

— Merde ! Raconte l’histoire toi-même alors, Johann !

— D’accord. C’était affreux, pilote. Pas de viande ni d’alcool. Et ces foutues maisons aux murs de papier ! C’est comme si vous habitiez en plein air. On peut pas pisser ou se curer le nez sans que quelqu’un vous regarde. Les voisins nous tombaient dessus au moindre bruit. Il y avait toujours des samouraïs sous la véranda. Qui supporte la présence des samouraïs ? De ces salopards ? Ils nous agitaient constamment leurs putains d’épées sous le nez. Ils criaient et gueulaient comme des putois. Ils voulaient tout le temps qu’on se tienne tranquille. Une nuit, quelqu’un a renversé une bougie et les singes nous sont tombés dessus à bras raccourcis ! Si vous les aviez entendus ! Ils sont arrivés de partout avec des seaux d’eau. Ils étaient dingues. Ils hurlaient, nous saluaient, nous insultaient… Pour un mur qui avait brûlé… Ça grouillait de partout. Des centaines de Japs comme des armées de cafards. Vous avez…

— Raconte, continue, dit Sonk.

— Tu veux raconter à ma place ?

— Continue, Johann. Fais pas attention à lui ; t’occupe pas de ce cuisinier de mes deux, dit Baccus.

— Quoi ?

— Bon Dieu, ferme-la ! » Van Nekk reprit le fil de l'histoire. « Le lendemain, pilote, ils nous ont transférés dans une autre maison près des quais. C'était pas mieux. Quelques semaines plus tard, Johann est tombé par hasard sur cette bicoque. Il était le seul d'entre nous à avoir le droit de sortir, à cause du bateau. Ils venaient le chercher tous les jours et le ramenaient au coucher du soleil. Il était allé pêcher. On n'est qu'à quelques centaines de mètres de la mer… Vaut mieux que tu racontes toi-même, Johann. »

Blackthorne sentit que quelque chose lui piquait la jambe et se frotta sans y penser. La brûlure augmenta, pendant que Vinck poursuivait son histoire, Blackthorne découvrit sur sa jambe la trace de piqûre de l'insecte.

« C'est comme disait Baccus, pilote. J'ai demandé à Sato-sama si on pouvait s'y installer. Il a dit oui, pourquoi pas. C'est mon nez qui m'a mené jusqu'ici, pilote. Il avait senti le sang. »

Blackthorne dit : « Un abattoir, une tannerie ? C'est… » Il se tut et pâlit.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est un village *eta.* Ces gens sont des *eta.*

— Et alors ? Où est le mal ? demanda Van Nekk. Bien sûr, ce sont des *eta. »*

Blackthorne chassa les moustiques qui infestaient l'atmosphère. « Saloperies d'insectes ! Ce qu'ils sont… chiants ! Il y a une tannerie, ici, pas vrai ?

— Oui. Quelques rues plus haut. Pourquoi ?

— Rien. Je ne reconnaissais pas l'odeur, c'est tout.

— Qu'y a-t-il de mal à vivre chez les *eta ?*

— Je… Je n’avais pas compris. J’ai été stupide. Si j’avais vu l’un des hommes, j’aurais tout de suite saisi, à la coupe de cheveux. On ne peut pas savoir avec les femmes. Désolé. Continue ton histoire, Vinck.

— Et puis, ils ont dit… »

Jan Roper l’interrompit : « Un instant, Vinck ! Qu’est-ce qui ne va pas, pilote ? Qu’y a-t-il de mal à être *eta ?*

— Les Japonais les considèrent simplement comme des êtres différents. Ce sont les bourreaux. Ils transportent et travaillent les peaux. » Il sentit leurs regards posés sur lui. Surtout celui de Jan Roper. « Les *eta* travaillent les peaux et tuent tous les vieux chevaux, les bœufs, et s’occupent des cadavres.

— Qu’y a-t-il de mal là-dedans, pilote ? Vous en avez vous-même enterré une bonne douzaine. Vous les avez enveloppés dans des linceuls ; vous les avez lavés. Nous l’avons tous fait, n’est-ce pas ? Nous tuons, nous aussi nos bêtes pour la viande. Nous l’avons toujours fait. Ginsel, qui est ici, a bien été bourreau… Qu’y a-t-il de mal à ça ?

— Rien », dit Blackthorne.

Vinck renifla, « Les *eta* sont les meilleurs païens qu’on ait vus ici. Ils nous ressemblent plus que les autres salopards. On a une sacrée chance d’être ici, pilote. La viande fraîche est pas un problème, le suif non plus. Ils nous causent pas d’ennuis.

— C’est vrai. Si vous viviez avec des *eta*, pilote…

— Seigneur Dieu, le pilote devait vivre avec les autres salopards ! Qu’est-ce que t’en dirais, Sonk, si tu amenais Marie-Gros cul ?

— Ou Cul-merdeux ?

— Ah, non, pas elle. Pas cette vieille pute. Le pilote veut quelque chose de spécial. Demandez à la mama-san…

— Hip, hip, hip, hourra pour le pilote…, dit Van Nekk. Vous êtes de retour, pilote. Nos vœux ont été exaucés. »

Blackthorne agita joyeusement la main une dernière fois. Un cri venu de l'obscurité lui parvint, de l'autre côté du pont. Il leur tourna le dos et sa gaieté disparut. Sur le chemin du retour, il ressentit la confusion de son esprit. Il n'y avait rien de mal à vivre avec les *eta* et tout était mal. C'est mon équipage qui vit là-bas ! Mes hommes ! Il traversa des rues, des allées et des ponts dans un brouillard total, puis remarqua qu'il avait la main dans le kimono et qu'il se grattait. Il s'arrêta.

« Saloperies de merde de… » Il défit sa ceinture, enleva son kimono trempé de sueur et, comme s'il avait été souillé, le jeta dans le fossé avec violence. Ça va mieux, pensa-t-il avec soulagement, ne se rendant pas compte qu'il était presque nu. Il ne savait qu'une chose : sa peau avait cessé de le démanger depuis qu'il s'était débarrassé de ses vêtements infestés de poux.

Il avait raconté ses aventures à son équipage, mais ne leur avait pas dit qu'il était samouraï et *hatamoto,* qu'il était l'un des protégés de Toranaga. Il ne leur avait pas non plus parlé de Fujiko ou de Mariko. Il ne leur avait pas dit qu'ils allaient prendre Nagasaki de force, mettre la main sur le Vaisseau noir pendant une tempête et qu'il serait à la tête de tous les samouraïs. Tout ça peut attendre. Plus tard, pensa-t-il avec lassitude.

Un autre guide l'attendait à la porte Sud de la forteresse. Il l'escorta jusqu'à ses appartements, dans l'enceinte intérieure. Une chambre lui avait été préparée dans l'une des maisons pour invités, mais il refusa de s'y rendre immédiatement. « D'abord, bain, s'il vous plaît », dit-il au samouraï.

Il se réveilla, rafraîchi et revigoré. Un kimono propre, un pagne et des *tabis* l'attendaient, près du lit. Les fourreaux de ses épées avaient été nettoyés. Il s'habilla rapidement. Les samouraïs postés devant la maison le saluèrent dès qu'ils le virent apparaître sous la véranda. « Nous sommes votre garde d'honneur, Anjin-san.

— Merci. Aller bateau maintenant.

— Oui. Voici votre laissez-passer.

— Merci. Pouvoir demander nom, s'il vous plaît ?

— Musashi mitsutoki.

— Merci, Musashi-san. Aller maintenant ? »

Ils descendirent vers les quais. *L'Érasme* était amarré par trois brasses au-dessus d'un fond sableux. Les sentines étaient propres. Il plongea par-dessus bord et nagea sous la coque. Il y avait très peu d'algues, quelques anatifes. Le gouvernail était impeccable. Dans la soute aux munitions, sèche et immaculée, il trouva une pierre à fusil, provoqua une étincelle et mit le feu à de la poudre. Elle brûla instantanément. Elle était en parfait état. Au sommet du grand mât, il chercha les fissures possibles, mais n'en trouva pas. Les cordes, les haubans et les drisses étaient mal joints, mais une demi-bordée suffirait amplement pour tout remettre en ordre. Revenu sur le gaillard d'arrière, il se laissa aller à sourire. « Tu es en pleine forme. Comme un… Un quoi ? » Il ne put trouver de « quoi » suffisamment fort et se mit à rire. Il descendit dans sa cabine et s'y sentit étranger. Très seul. Ses épées étaient posées sur la couchette. Il les toucha et sortit « Marchand d'huile » de son fourreau. Le tranchant était impeccable. Combien de morts as-tu déjà causées en deux cents ans ? Combien de morts causeras-tu encore avant de mourir à ton tour ? Certaines épées vivent, comme le dit Mariko. Il remarqua, réfléchi par l'acier de sa lame, son coffre. Il sortit de

son accès soudain de mélancolie, rengaina « Marchand d'huile » en évitant de toucher la lame, car la coutume prétendait qu'une seule caresse pouvait définitivement ternir une telle perfection. Appuyé contre la couchette, il tourna son regard sur le coffre vide.

« Et les carnets ? Et les instruments de navigation ? » Demanda-t-il à son double, dans la lampe-tempête en cuivre. Il se vit répondre : « Tu les achèteras à Nagasaki, en même temps que ton équipage. Tu écraseras Rodrigues. Oui, tu l'écraseras avant l'attaque. *Neh ? »*

Il regarda son sourire grandir. « Es-tu bien sûr que Toranaga te laisse partir ?

— Oui, répondit-il en toute confiance. Qu'il aille ou pas à Osaka, j'obtiendrai ce que je désire. Et j'aurai aussi Mariko. » Satisfait, il remit ses épées dans sa ceinture, remonta sur le pont et attendit qu'on remette les scellés sur les portes. Quand il revint à la citadelle, il n'était pas encore midi. Il alla donc manger dans ses appartements. Il but une petite fiasque de saké et du thé pour finir.

« Anjin-san ?

— *Hai ? »*

Le *shoji* s'ouvrit. Fujiko lui sourit timidement et s'inclina.

49

« Je vous avais oubliée, dit-il en anglais. J'avais peur que vous ne soyez morte.

— *Dozo goziemashita*, Anjin-san, *nan desu ka.*

— *Nani mo,* Fujiko-san. *Gomen nasai. »* Excusez-moi. Ça me fait plaisir de vous voir. Asseyez-vous là, je vous en prie.

— *Domo ari ato goziemashita. »*

Il la vit s'agenouiller maladroitement sur le coussin, face à lui. « Jambes… » Il chercha le mot « brûlures », mais ne s'en souvint pas. À la place, il dit : « Jambes feu faire mal ? Douloureux ?

— Non, mais ça fait un peu mal quand je m'assois, dit Fujiko en se concentrant sur ses lèvres. Jambes faire mal.

— Faire voir ?

— Je suis vraiment désolée, Anjin-san, je ne veux pas vous causer de soucis. Vous avez d'autres problèmes. Je suis…

— Pas comprendre. Parler trop vite.

— Excusez-moi. Jambes aller bien. Pas problème.

— Problème vous, être concubine, *neh ?* Pas honte. Montrer maintenant ! »

Elle se leva, obéissante. Elle était visiblement gênée, mais une fois debout elle se mit à défaire les cordelettes de son obi.

« Appeler servante », ordonna-t-il. Elle obéit. Le *shoji* s'ouvrit immédiatement et une femme qu'il ne reconnut pas vint aider Fujiko.

« Nom ? demanda-t-il à la servante, comme devait le faire tout samouraï.

— Hana-ichi, Sire. »

Il grogna en signe d'approbation. Mlle Premier Bourgeon. Voilà un nom charmant ! Par coutume, toutes les servantes étaient appelées : brosse, poisson, second balai ou quatrième lune, étoile, arbre ou branche. Hana-ichi était d'un certain âge. Je parie qu'elle fait partie des vassaux directs de la famille, se dit-il. Peut-être est-elle l'un des vassaux de feu le mari de Fujiko ?

Fujiko laissa pendre les pans de son premier kimono. Ses doigts tremblaient en dénouant la fine cordelette de soie du kimono de dessous. Sa peau était claire, ses seins petits et plats. Hana-ichi s'agenouilla et défit les lacets du fourreau pour permettre à sa maîtresse de l'enlever.

« *Iyé* », ordonna-t-il. Il s'approcha et souleva l'ourlet. Les brûlures commençaient aux mollets. « *Gomen nasai* », dit-il.

Elle resta immobile. Des gouttes de sueur coulaient sur ses joues et gâchaient son maquillage. Il souleva le fourreau un peu plus haut. La peau était brûlée sur toute la face interne des jambes, mais semblait cicatriser rapidement. Il n'y avait pas trace d'infection ou de suppuration. Seul un filet de sang apparaissait à l'endroit où la cicatrice s'était rouverte, à la pliure des genoux.

« Docteur très bon. Meilleur jamais vu. » Il laissa retomber les pans du kimono. « Meilleur, Fujiko-san ? Cicatrices pas important, *neh ?* Rien. Voir beaucoup feu faire mal, compris ? Vouloir voir, alors sûr bon ou pas bon. Docteur très bon. Bouddha surveiller Fujiko-san. » Il lui mit les mains sur les épaules et la regarda droit dans les yeux.

Il faut que je sache ce qu'emploie ce docteur, pensa-t-il, tout excité. C'est la cicatrisation la plus rapide que j'aie jamais vue. Chaque commandant de chaque bateau de Sa Majesté devrait

connaître ce secret. Minute, mon gars, chaque commandant ne paierait-il pas une fortune en guinées d'or pour connaître ce secret ? Tu pourrais devenir riche ! Pas de cette façon-là, se dit-il, pas en profitant de la douleur des autres. Il demanda à la servante d'aller leur chercher du thé, du saké et des coussins et aida Fujiko à s'installer.

« Comment pourrais-je vous remercier ?

— Pas remerciements. »

L'énorme cloche du donjon sonna l'heure de la chèvre et les temples de Yedo lui firent écho pour bien marquer le changement d'heure.

« Aller maintenant. Aller Sire Toranaga.

— Attendre ici, si permettre.

— Où attendre ? »

Elle fit un geste de la main. « Oh, chambre à côté…

— Parler doucement ! Parler simplement ! »

Elle répéta sa phrase plus doucement en lui présentant encore d'autres excuses. « Très bien, dit-il. Moi revoir vous plus tard. »

Elle tenta de se lever, mais il lui fit comprendre d'un signe de la tête que c'était inutile. Il sortit. La journée était couverte et l'air suffocant. Des gardes l'attendaient. Il se retrouva très rapidement dans la cour du donjon. Mariko était là, plus mince et plus éthérée que jamais. Son visage d'albâtre était protégé par une ombrelle vieil or. Elle était habillée de brun foncé, ourlé de vert.

« Ohayo, Anjin-san. *Ikaga desu ka ? »* demanda-t-elle en le saluant. Il lui répondit qu'il allait bien en gardant cette habitude qu'il avait prise de parler japonais aussi longtemps qu'il le pouvait.

« Vous… lui dit-il prudemment en gravissant les marches du donjon.

— Vous… » répondit Mariko en écho.

Elle se mit à lui parler en portugais avec la même gravité qui avait teinté la nuit précédente. « Excusez-moi, Anjin-san. Ne parlons pas latin, aujourd'hui. Le latin ne va pas avec la situation. Il ne peut nous servir et remplir la mission pour laquelle nous l'employons habituellement, *neh ?*

— Quand pourrai-je vous parler ?

— C'est très difficile. Je suis désolée, mais mon devoir…

— Tout va bien, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle. Tout va très bien. »

Ils gravirent encore un étage en silence. Au palier suivant, les gardes contrôlèrent leurs papiers comme à l'accoutumée. D'autres gardes leur indiquèrent le chemin. La pluie se mit à tomber très fort et fit décroître l'intolérable humidité.

« Il va pleuvoir pendant des heures, dit-il.

— Oui, mais sans la pluie, pas de riz. Dans deux ou trois semaines, les pluies vont s'arrêter et il fera à nouveau chaud et humide, jusqu'à l'automne. » Elle regarda par la fenêtre et contempla les nuages qui masquaient tout. « Vous aimerez l'automne, Anjin-san.

— Oui. » Il voyait l'*Érasme,* au loin, près du quai. Puis les pluies cachèrent son bateau. « Après avoir vu Sire Toranaga, il nous faudra attendre la fin de l'orage. Nous pourrions peut-être parler quelque part ?

— Ce sera très difficile », dit-elle vaguement. Il trouva sa réponse étrange. Elle était d'habitude beaucoup plus décidée. « Excusez-moi, Anjin-san, mais les choses me sont très difficiles en ce moment. J'ai des tas de problèmes à régler. » Elle s'arrêta

un instant et changea son ombrelle de main, tout en tenant le bas de son kimono. « Comment votre soirée s'est-elle passée ? Comment allaient vos amis ?

— Très bien.

— Pas vraiment bien ?

— Très bien, mais très étrange. » Il se tourna vers elle. « Vous remarquez tout, n'est-ce pas ?

— Non, Anjin-san, mais vous n'en avez pas parlé et vous n'aviez pas cessé de penser à votre équipage pendant toute la semaine. Je ne suis pas une sorcière. »

Au bout d'un silence, il dit : « Vous êtes sûre que vous allez bien ? Vous n'avez pas de problèmes avec Buntaro-san, n'est-ce pas ? »

Il n'avait jamais parlé de Buntaro avec elle ou même mentionné son nom depuis Yokosé. Ils n'avaient jamais, par accord tacite, fait se dresser le spectre entre eux deux depuis le premier instant. « C'est ma seule requête, Anjin-san, avait-elle murmuré cette nuit-là. Quoi qu'il arrive, pendant notre voyage jusqu'à Mishima ou, si la Sainte Vierge le veut, jusqu'à Yedo, ça ne regarde personne d'autre que nous, *neh ?* Rien de ce qui *existe véritablement* ne doit être mentionné entre nous. *Neh ?* Rien, je vous en prie.

— J'accepte et je le jure.

— Moi aussi. Notre voyage se terminera au Premier Pont de Yedo.

— Non.

— Il doit y avoir une fin, mon amour. Notre voyage se terminera au Premier Pont. Je vous en prie, sinon je mourrais de peur et d'angoisse à cause du danger que je vous ferais courir… »

Il s'était retrouvé la veille devant le Premier Pont et, en dépit de sa joie d'avoir retrouvé l'*Érasme,* il s'était senti le cœur lourd.

« Nous devons traverser ce pont, maintenant, Anjin-san.

— Oui, mais ce n'est qu'un pont. Un parmi d'autres. Venez, Mariko-san. Marchez à mes côtés sur *ce* pont. À mes côtés, je vous en prie. Marchons ensemble. » Il avait ajouté en latin : « Et croyez que je vous porte dans mes bras et que nous allons vers un nouveau commencement. »

Elle était sortie de son palanquin et avait marché à ses côtés jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'autre bout. Là, elle était remontée dans sa litière fermée et ils avaient gravi la légère pente. Buntaro les attendait à la porte de la citadelle. Blackthorne se souvint qu'il avait prié fort pour que la foudre tombe du ciel.

« Vous n'avez pas de problèmes avec lui ? » lui redemanda-t-il en atteignant le dernier palier.

Elle fit non de la tête.

Toranaga dit : « Bateau prêt, Anjin-san ? Pas de faute ?

— Pas de faute, Sire. Bateau parfait.

— Combien d'hommes en plus ? »

Toranaga jeta un regard vers Mariko. « Demandez-lui, je vous prie, de combien d'hommes il a besoin pour manœuvrer le bateau. Je veux être certain qu'il comprenne ce que je lui demande.

— L'Anjin-san dit qu'il a besoin d'un minimum de trente marins et vingt canonniers. Son équipage primitif était de cent sept hommes, cuisiniers et marchands compris. Le complément de deux cents samouraïs sera suffisant pour manœuvrer le bateau en ces eaux.

— Pense-t-il que les autres membres de l'équipage pourront être engagés à Nagasaki ?

— Oui, Sire. »

Toranaga dit avec mépris : « Je ne ferais certainement pas confiance à des mercenaires.

— Voulez-vous que je traduise ce que vous venez de dire, Sire ?

— Quoi ? Oh, non. Laissez tomber. »

Toranaga se leva, feignant la mauvaise humeur, et regarda la pluie tomber. Toute la ville disparaissait sous l'orage. Qu'il pleuve pendant des mois, pensa-t-il. Oh, dieux, faites que la pluie tombe jusqu'à la nouvelle année. Quand Buntaro verra-t-il mon frère ? « Dites à l'Anjin-san que je lui donnerai ses vassaux demain. Il fait une journée affreuse, aujourd'hui. Cette pluie va durer toute la journée. Ce n'est donc pas la peine de se faire tremper.

— Oui, Sire », l'entendit-il dire. Il en rit sous cape. Jamais de sa vie le temps ne l'avait empêché de faire quoi que ce soit. Cela devrait la convaincre, ainsi que tous ceux qui en doutent encore, que j'ai opté pour le pire.

« Demain ou après-demain, quelle importance ? Dites-lui que je le ferai appeler dès que je serai prêt. Jusque-là, il attendra dans la citadelle. »

Il entendit Mariko transmettre ses ordres au pilote.

« Oui, Sire Toranaga. Compris, répliqua Blackthorne. Mais pouvoir respectueusement demander si possible aller vite Nagasaki ? Penser important. Désolé.

— J'en déciderai plus tard, dit Toranaga brusquement. Au revoir, Anjin-san. Je déciderai très bientôt de votre avenir. Dites-lui, Mariko-san, qu'il n'a pas besoin de vous attendre. Au revoir, Anjin-san. »

Mariko obéit. Toranaga se tourna vers la fenêtre et écouta le bruit de la pluie. La porte se referma derrière l'Anjin-san.

« Qu’était donc cette querelle ? demanda Toranaga en ne se retournant pas.

— Sire ? »

Il perçut un léger trémolo dans sa voix. « Cette querelle, bien sûr, entre Buntaro et vous-même. À moins que vous n’ayez eu d’autre querelle me concernant ? » ajouta-t-il, sarcastique. Il avait besoin de régler ce problème rapidement. « Avec l’Anjin-san peut-être ? Mes ennemis chrétiens ou le Tsukku-san ?

— Non, Sire. Excusez-moi. Ça a débuté comme la plupart des querelles conjugales. Vraiment pour rien. Tout le passé a brusquement resurgi.

— Vous étiez de mauvaise humeur ?

— Oui, excusez-moi. J’ai provoqué mon mari sans aucune pitié. C’était entièrement ma faute. Je regrette, Sire, mais en ce moment nous disons tous des choses folles.

— Allons, dépêchez-vous, quelles choses folles ? » Elle était comme la biche aux abois. Son visage était blanc de craie. Elle savait que des espions avaient dû lui rapporter ce qui s’était murmuré entre les quatre murs de la maison. Elle lui raconta tout ce qui avait été dit, puis elle ajouta : « Je crois que les mots prononcés par mon mari l’ont été dans un accès de rage folle que j’avais provoqué. Il est loyal… Je sais qu’il vous est loyal. Si quelqu’un est à punir, c’est bien moi, Sire. J’ai provoqué sa folie. »

Toranaga se rassit, droit comme un cierge, le visage de marbre.

« Qu’en a dit dame Genjiko ?

— Je ne lui en ai pas parlé, Sire.

— Vous avez l’intention de le faire ? Vous l’avez eue ?

— Non, Sire. J'ai l'intention, avec votre permission, de partir immédiatement pour Osaka.

— Vous partirez quand je vous le dirai. Pas avant. La trahison est une bête immonde, quel que soit l'endroit où on la déniche ! »

Elle s'inclina sous cette gifle verbale. « Oui, Sire. Pardonnez-moi, je vous en prie. C'est ma faute. »

Il agita une clochette. La porte s'ouvrit. Naga se tenait sur le seuil. « Oui, Sire ?

— Fais venir Sire Sudara et dame Genjiko ici immédiatement !

— Bien, Sire. » Naga tourna les talons.

« Attends ! Convoque mon conseil, Yabu et tous… tous mes généraux. Ils doivent être ici à minuit. Fais nettoyer ce plancher par tous les gardes !

— Oui, Sire. » Blanc comme un linge, Naga referma la porte derrière lui. Toranaga entendit des hommes descendre les escaliers bruyamment. Il s'approcha de la porte et l'ouvrit. Le palier était désert. Il claqua la porte et la verrouilla, prit une autre clochette et l'agita. Une porte intérieure, à peine visible, s'ouvrit à l'autre bout de la pièce. Une grosse femme d'âge moyen se tenait dans l'encadrement. Elle portait une tenue de nonne bouddhiste avec une capuche. « Oui, vénéré Seigneur ?

— Du thé, s'il vous plaît, Chano-chan », dit-il. La porte se referma. Les yeux de Toranaga se tournèrent à nouveau vers Mariko. « Vous pensez donc qu'il est loyal ?

— Je le sais, Sire. Pardonnez-moi. C'était ma faute, pas la sienne, dit-elle voulant plaire à tout prix. Je l'ai provoqué.

— Oui, vous l'avez provoqué. Écœurant – affreux – terrible – impardonnable ! »

Toranaga sortit un mouchoir de papier et s'essuya le front. « Mais inespéré et bienvenu, dit-il.

— Sire ?

— Si vous ne l'aviez pas provoqué, je n'aurais peut-être jamais entendu parler de trahison. Et s'il avait dit tout ça sans provocation, il n'y aurait eu qu'une seule riposte possible. Dans la situation actuelle, vous m'en donnez deux.

— Sire ? »

Il ne répondit pas. Il pensait : J'aimerais tant qu'Hiro-matsu soit là. Il y aurait au moins un homme en qui j'ai totalement confiance. « Et vous ? Votre loyauté ?

— Je vous en prie, Sire, vous devriez savoir qu'elle vous est totalement acquise. » Il ne répondit pas. Ses yeux étaient impitoyables.

La porte intérieure se rouvrit et Chano-chan entra en toute confiance, sans frapper, un plateau à la main. « Voici, vénéré Seigneur. Il était prêt pour vous. » Elle s'agenouilla. Ses mains étaient calleuses comme celles d'une paysanne, mais son assurance était immense et sa satisfaction intérieure évidente. « Que Bouddha vous bénisse de sa paix. » Elle se tourna ensuite vers Mariko, s'inclina et s'assit confortablement. « Peut-être me feriez-vous honneur en servant le thé, madame ? Vous le ferez certainement beaucoup mieux que moi. » Ses yeux brillaient d'amusement.

« Avec plaisir, Oku-san », dit Mariko en lui donnant son nom de nonne. Elle n'avait jamais vu la mère de Naga. Elle connaissait la plupart des épouses officielles de Toranaga, les rencontrant au cours des cérémonies, mais n'entretenait de rapports amicaux qu'avec Kiritsubo et dame Sazuko.

« Chano-chan, permettez-moi de vous présenter dame Toda Mariko-Noh-Buntaro, dit Toranaga.

— *Ah, so desu,* excusez-moi. Je vous avais prise pour l'une des épouses très honorées de notre vénéré Seigneur. Que les bénédictions de Bouddha soient sur vous, dame Toda.

— Merci », dit Mariko. Elle offrit la tasse à Toranaga qui l'accepta et se mit à boire à petites gorgées.

« Elle est chrétienne, dit Toranaga.

— Oh ? Quelle importance cela a-t-il pour une femme ? Chrétienne ou bouddhiste, vénéré Seigneur ? Pas beaucoup d'importance quoique Dieu soit nécessaire pour une femme. » Chano se mit à rire tout bas. « Nous, les femmes, nous avons besoin d'un Dieu, vénéré Seigneur, pour nous aider à nous en sortir avec les hommes, *neh ?*

— Et nous, les hommes, nous avons besoin de déployer une patience divine pour nous en sortir avec vous, les femmes. »

Chano éclata de rire et l'atmosphère s'en trouva réchauffée.

« Oui, vénéré Seigneur, poursuivit Chano. Tout ça à cause d'un Divin Pavillon qui n'a pas d'avenir durable et bien peu de chaleur à offrir. »

Toranaga grogna : « Qu'en dites-vous, Mariko-san ?

— Dame Chano est sage au-delà de sa jeunesse, dit Mariko.

— Oh, madame, vous dites de bien jolies choses à une vieille folle comme moi. » Ses yeux se tournèrent vers Toranaga. « Vénéré Seigneur, je ne voulais m'asseoir qu'un instant. Excusez-moi.

— Vous avez encore le temps. Restez où vous êtes.

— Oui, vénéré Seigneur, dit Chano en se remettant debout avec difficulté. Je devrais comme d'habitude vous obéir, mais la nature m'appelle. Soyez donc assez bon pour cette vieille paysanne. Je n'aime pas vous faire de la peine, mais il est temps

de partir. Tout est prêt. Nourriture et saké sont à votre disposition quand vous voudrez, vénéré Seigneur. »

La porte se referma derrière elle, sans bruit. « À quoi pensez-vous ?

— J'attendais, Sire. »

On frappa poliment à la porte. « Allez ouvrir », dit Toranaga à Mariko. Elle obéit. Sudara entra, suivi de sa femme, dame Genjiko, et de Naga.

« Naga-san, descends au second palier et veille à ce que personne ne monte. »

Naga se retira.

« Je vous ai ordonné de venir ici pour raisons de famille urgente. »

Sudara tourna les yeux involontairement vers Mariko puis se tourna à nouveau vers son père. Dame Genjiko n'eut pas de réaction visible.

Toranaga dit très durement : « Mariko-san est ici, mon fils, pour deux raisons : premièrement parce que je veux qu'elle soit là et deuxièmement parce que je veux qu'elle soit là !

— Bien, père, répondit Sudara, honteux du manque de courtoisie de son père envers eux tous. Puis-je vous demander en quoi je vous ai offensé ?

— Y a-t-il une raison pour laquelle je devrais l'être ?

— Non, Sire, à moins que mon zèle et mon désir de ne pas vous voir quitter cette terre soient une cause d'offense.

— Et la trahison ? On m'a dit que vous osiez prétendre assumer mon rôle de chef de clan ! »

Le visage de Sudara se décomposa. « Je n'ai jamais osé prétendre chose pareille, ni en pensée, ni en parole, ni en acte.

— C'est vrai », dit dame Genjiko avec tout autant de force.

Sudara était un homme fier, mince, aux petits yeux glacés et aux mains longues. Il ne souriait jamais. Il avait vingt-quatre ans. C'était un excellent général. Il adorait ses enfants, n'avait pas de concubine et était tout à fait dévoué à sa femme, Genjiko avait trois ans de moins que lui. Petite et bien en chair, elle gardait le dos bien droit et avait cette même fierté, ce même instinct maternel qu'avait sa sœur Ochiba, face à sa progéniture.

« Celui ou celle qui a accusé mon mari a dit un mensonge, dit-elle.

— Mariko-san, dit Toranaga. Dites à la dame Genjiko ce que votre mari vous a ordonné de lui dire !

— Mon Seigneur et maître Buntaro m'a ordonné de vous persuader que le moment était venu pour sire Sudara de prendre le pouvoir, que d'autres personnes au sein du Conseil partageaient l'opinion de mon mari et que, si Sire Toranaga ne voulait pas abandonner le pouvoir, il faudrait le lui prendre de force.

— Personne parmi nous n'a jamais eu de telles pensées, père, dit Sudara.

— Nous sommes loyaux et je ne ferais jamais…

— Si je vous donnais le pouvoir, que feriez-vous ? »

Genjiko répondit immédiatement : « Comment Sire Sudara peut-il le savoir quand il n'a jamais envisagé pareille possibilité sacrilège ? Je suis désolée, Sire, mais il ne lui est pas possible de vous répondre puisque ça ne lui est jamais venu à l'idée. Comment d'ailleurs cela pourrait-il lui venir à l'idée ? Quant à Buntaro-san, les *kami* semblent visiblement avoir pris possession de lui.

— Buntaro prétend que d'autres partagent son opinion.

— Qui ? demanda Sudara méchamment. Dites-moi qui et ils mourront dans l'instant qui suit.

— C'est vous qui devez me le dire !

— Je n'en connais pas, Sire. Si j'avais été au courant d'une trahison, je vous en aurais rendu compte.

— Vous n'auriez pas d'abord tué les traîtres ?

— Votre première loi est d'être patient, votre seconde loi est d'être patient. J'ai toujours suivi vos ordres. J'aurais attendu et je vous en aurais rendu compte. Si je vous ai offensé, ordonnez-moi de me faire seppuku. Je ne mérite pas votre colère, Sire. Je n'ai commis aucun crime. Je ne vous ai pas trahi et je ne peux supporter cette colère qui s'abat sur moi. » Dame Genjiko se rallia à cette opinion. « Oui, Sire. Excusez-moi, je vous prie, mais je suis humblement d'accord avec mon mari. Il est innocent. Nous le sommes tous. Nous vous sommes fidèles. Tout ce que nous avons est vôtre. Tout ce que nous sommes, c'est vous qui l'avez fait. Tout ce que vous ordonnerez, nous le ferons.

— Vous êtes donc de loyaux vassaux, n'est-ce pas ? Obéissants ? Vous obéissez toujours aux ordres ?

— Oui, Sire.

— Très bien, alors mettez vos enfants à mort. Maintenant ! »

Sudara se tourna vers sa femme. Elle approuva d'un léger hochement de tête. Sudara salua Toranaga. La main serrée sur le pommeau de son épée, il se leva, referma calmement la porte derrière lui, laissant un grand silence s'établir dans son sillage. Genjiko regarda Mariko une fois, puis fixa le sol.

Les cloches sonnèrent la moitié de l'heure de la chèvre. L'air sembla s'épaissir dans la pièce. La pluie s'arrêta brièvement puis reprit de plus belle.

On frappa à la porte. « Oui ? »

La porte s’ouvrit. Naga entra et dit : « Excusez-moi, Sire, mon frère… Sire Sudara désire remonter.

— Laisse-le venir et retourne à ton poste. »

Sudara entra, s’agenouilla et salua. Il était trempé, les cheveux collés par la pluie. Ses épaules remuaient légèrement. « Mes… Mes enfants sont… Vous m’avez déjà pris mes enfants, Sire. »

Genjiko frémit et faillit tomber à la renverse, mais elle domina sa faiblesse et fixa son mari. « Vous… Vous ne les avez pas tués ? »

Sudara fit non de la tête. Toranaga dit d’un ton ironique : « Vos enfants sont dans mes appartements, à l’étage au-dessous. J’ai prié Chano-san d’aller les chercher après vous avoir ordonné de venir ici. J’avais besoin d’être sûr de vous deux. Les époques troubles obligent les hommes à employer des moyens troubles pour obtenir une preuve. » Il agita sa clochette.

« Vous… Vous retirez… Votre ordre, Sire ? demanda Genjiko qui essayait désespérément de garder sa dignité.

— Oui, je retire mon ordre, cette fois-ci. Il était nécessaire de *vous* connaître et de connaître mon héritier.

— Merci, Sire. » Sudara baissa la tête. La porte intérieure s’ouvrit.

« Chano-chan, amenez mes petits-enfants ici, pour un moment », lui dit Toranaga.

À minuit, Yabu traversa d’un air arrogant la cour du donjon, éclairée par des torches. Les corps d’élite de Toranaga étaient déployés partout. La lune était vague et nimbée de brouillard. Les étoiles étaient à peine visibles.

« Naga-san, quelle est la raison de cette réunion ?

— Je ne sais pas, Sire, mais tout le monde a l'ordre de se présenter dans la salle de conférence. Excusez-moi, mais vous devez me laisser vos épées. »

Yabu rougit de colère devant cette rupture inusitée de l'étiquette. « Êtes-vous… ? » Il changea d'avis devant la nervosité du jeune homme et des gardes tout proches. « Sur l'ordre de qui, Naga-san ?

— Sur les ordres de mon père, Sire. Je suis désolé. Vous pouvez, si vous le désirez, ne pas assister à la conférence, mais je dois vous signaler que vous avez ordre d'entrer dans la salle sans vos épées. Je suis désolé, mais vous n'aurez pas le droit d'entrer tant que vous n'aurez pas rempli cette formalité. Excusez-moi, mais je n'ai pas le choix. »

Yabu vit la pile d'épées déjà entassées dans l'abri des gardes, près de la grande porte d'entrée. Il soupesa les dangers d'un refus et les jugea énormes. Il se défit de ses armes à contrecœur. Naga le salua poliment, tout aussi gêné que lui en les acceptant. Yabu entra. Les cinquante généraux, vingt-trois conseillers et sept *daimyôs* amis (petits *daimyôs* des provinces du Nord) étaient déjà là tendus et nerveux.

« De quoi s'agit-il ? » demanda Yabu en prenant place.

Un général haussa les épaules : « C'est certainement à cause du voyage à Osaka. »

Un autre se retourna, plein d'espoir. « Peut-être a-t-il changé d'avis, *neh ?* Il va déclarer "Ciel…"

— Vous avez la tête dans les nuages. Notre seigneur a pris sa décision. C'est Osaka et rien d'autre ! Eh, Yabu-sama, quand êtes-vous arrivé ici ?

— Hier. Je suis resté coincé pendant plus de deux semaines dans un petit village de pêcheurs qui s'appelle Yokohama, au sud d'ici. Avec mes troupes. Le port est bien, mais les insectes… !

Saloperies de moustiques. Ils n’avaient jamais été aussi mauvais.

— Vous êtes au courant des nouvelles ?

— Vous voulez parler des mauvaises ? Le départ est toujours fixé pour dans six jours ?

— Oui. Affreux. Honteux !

— C’est vrai, mais cette nuit c’est pire, dit tristement un autre général.

— Je ne me suis jamais trouvé sans mes épées. Jamais.

— C’est une insulte », dit Yabu délibérément. Tous ceux qui étaient à proximité le dévisagèrent.

« Je suis d’accord », dit le général Kiyoshio, rompant ainsi le silence. Serata Kiyoshio était le rude commandant, aux cheveux grisonnants, de la septième armée. « Je ne me suis jamais trouvé en public sans mes épées. J’ai l’impression d’être un de ces marchands puants ! Je pense… que les ordres sont les ordres, mais que certains ne devraient jamais être donnés.

— Tout à fait vrai, ajouta quelqu’un dans l’assistance. Qu’aurait fait le vieux Main de Fer s’il avait été là ?

— Il se serait ouvert le ventre avant d’abandonner ses épées ! Il l’aurait fait ce soir dans la cour ! » dit un jeune homme. C’était Serata Tomo, fils aîné du général, commandant en second de la quatrième armée. « J’aurais aimé que Main de Fer fût là ! Il se serait d’abord ouvert le ventre !

— J’y ai pensé. » Le général Kiyoshio s’éclaircit la gorge. « On doit être responsable… et faire son devoir. On doit toujours garder à l’esprit que suzerain signifie responsabilité et devoir !

— Vous feriez mieux de vous taire, lui conseilla Yabu.

— Quel est l’usage d’une langue dans la bouche d’un samouraï qui se voit refuser son titre de samouraï ?

— Aucun, répondit Isamu, un vieux conseiller. Je suis d'accord. Il vaut mieux mourir.

— Désolé, Isamu-san, mais c'est ce qui de toute façon nous attend, dit le jeune Serata Tomo. Nous sommes les pigeons pour un faucon déshonoré.

— Je vous en prie, taisez-vous ! » dit Yabu en cachant sa satisfaction. Il ajouta prudemment : « Il est notre suzerain, et ce, jusqu'à ce que Sire Sudara ou le Conseil prenne une décision. Jusque-là, il reste notre suzerain et nous devons lui obéir, *neh ?* »

Le général Kiyoshio l'observa.

« Qu'avez-vous entendu, Yabu-sama ?

— Rien.

— Buntaro-san dit que… » dit le conseiller.

Le général Kiyoshio l'interrompit : « Excusez-moi, Isamu-san, mais ce qu'a dit ou n'a pas dit le général Buntaro est sans importance. Ce que dit Yabu-sama est vrai. Un suzerain est un suzerain. Néanmoins, un samouraï a des droits, un vassal a des droits. Même un *daimyô, neh ?* »

Yabu le regarda sondant la profondeur de cette invitation. « Izu est une province de Sire Toranaga. Je ne suis plus *daimyô* d'Izu. Je n'en suis le suzerain que pour son profit. » Il fit du regard le tour de la pièce.

« Tout le monde est là, *neh ?*

— Sauf Sire Noboru, dit un général, mentionnant le fils aîné de Toranaga, qui était unanimement détesté.

— C'est aussi bien. Peu importe, général, la maladie chinoise aura bientôt raison de lui et nous serons ainsi débarrassés de ses humeurs impossibles, dit quelqu'un.

— Et de son odeur insoutenable.

— Quand revient-il ?

— Qui sait ? On ne sait même pas pourquoi Toranaga-sama l'a envoyé dans le Nord. Il vaudrait mieux qu'il y reste, *neh ?*

— Si vous étiez atteint de cette maladie, vos humeurs seraient tout aussi impossibles que les siennes, n'est-ce pas ?

— Oui, Yabu-san, oui. C'est dommage qu'il ait la vérole. C'est un très bon général, meilleur que Poisson mort », ajouta le général Kiyoshio, usant du diminutif attribué à Sudara.

Le conseiller dit en sifflotant : « Il y a de la méchanceté dans l'air, ce soir. À moins que ce ne soit le saké qui vous fasse proférer des paroles aussi imprudentes ?

— C'est peut-être la maladie chinoise, répliqua le général Kiyoshio avec un rire féroce.

— Que Bouddha m'en protège ! dit Yabu. Si seulement Sire Toranaga pouvait changer d'avis en ce qui concerne Osaka !

— Je m'ouvrirais le ventre si cela suffisait à le convaincre, dit le jeune homme.

— Sans vouloir vous faire de peine, mon fils, vous avez la tête dans les nuages. Il ne changera jamais d'avis.

— Oui, père. Mais je n'arrive vraiment pas à le comprendre…

— Nous devons tous y aller avec lui ? Dans le même contingent ? » demanda Yabu au bout d'un moment.

Isamu dit : « Oui. Nous devons lui faire escorte. Avec deux mille hommes et toute la pompe qu'exige un voyage officiel. Il nous faudra trente jours pour arriver là-bas. Il n'en reste plus que six avant le départ. » Le général Kiyoshio dit : « Ce n'est pas beaucoup. N'est-ce pas, Yabu-sama ? » Yabu ne répondit pas. Ce n'était pas la peine. Le général n'avait pas besoin d'une réponse. Ils repartirent chacun dans leurs pensées. Une porte latérale s'ouvrit. Toranaga entra, suivi par Sudara. Tout le monde

s’inclina. Toranaga rendit le salut et s’assit face à eux. Sudara, en tant qu’héritier présomptif, s’installa en face de lui. Naga alla fermer la porte. Seul, Toranaga portait des épées.

« On m’a rapporté que certains d’entre vous parlaient de trahison, pensaient à la trahison et envisageaient la trahison », dit-il froidement. Personne ne répondit ni ne bougea. Toranaga passa lentement les visages en revue. Son regard était impitoyable. Toujours aucun mouvement. Puis le général Kiyoshio prit la parole : « Puis-je demander respectueusement, Sire, ce que vous entendez par “trahison” ?

— Toute remise en question d’un ordre, d’une décision prise par tout suzerain, à n’importe quel moment, est de la trahison », lui répondit Toranaga violemment.

Le général se raidit : « Alors, je suis coupable de trahison.

— Sortez et allez vous faire immédiatement seppuku !

— Très bien, Sire, dit le soldat fièrement. Puis-je tout d’abord réclamer le droit de libre parole devant vos loyaux vassaux, officiers et consei…

— Tous vos droits sont confisqués !

— Très bien. Alors je réclame ce droit comme une faveur ultime en tant que *hatamoto* et en échange de mes vingt-huit années de fidèles et loyaux services !

— Soyez brefs.

— Très bien, Sire, répondit le général Kiyoshio d’un ton glacial. Je veux tout d’abord vous dire qu’aller à Osaka pour vous prosterner devant ce paysan d’Ishido c’est trahir votre honneur, l’honneur de votre clan, l’honneur de vos fidèles vassaux, votre héritage et la *Bushido.* Je vous accuse de trahison et déclare que vous avez perdu tous droits à être notre suzerain. Je vous ordonne enfin d’abdiquer en faveur de Sire Sudara et de quitter cette vie honorablement. »

Le général s’inclina puis s’assit sur ses talons. Tout le monde attendit. Ils avaient du mal à respirer maintenant que l’impensable était devenu réalité. Toranaga hurla : « Qu’attendez-vous ? »

Le général Kiyoshio le fixa du regard : « Rien, Sire. Excusez-moi. » Son fils se leva.

« Non. Vous avez ordre de rester ici », lui dit son père. Le général salua Toranaga une dernière fois, se leva et sortit avec une dignité impressionnante. La dureté de Toranaga emplit la pièce à nouveau : « Y a-t-il quelqu’un d’autre qui admet m’avoir trahi ? Quelqu’un qui ose ne pas respecter la *Bushido ?* Quelqu’un qui ose accuser son suzerain de trahison ?

— Excusez-moi, Sire, dit calmement Isamu. Mais j’ai le regret de vous dire que si vous allez à Osaka, c’est trahir votre héritage.

— Le jour où j’irai à Osaka, vous quitterez cette terre. »

L’homme aux cheveux gris s’inclina poliment. « Oui, Sire. »

Toranaga le regarda encore une fois. Impitoyable. Un homme s’agita nerveusement et tous les yeux se tournèrent vers lui. Le samouraï (un guerrier qui avait perdu, il y a des années, le désir de se battre, qui s’était tout d’abord fait moine avant de devenir membre du corps des fonctionnaires de Toranaga) ne dit rien, perdant presque contenance à cause de cette peur insurmontable qu’il n’arrivait pas à dissimuler.

— De quoi avez-vous peur, Numata-san ?

— De rien, Sire.

— Très bien. Allez donc vous faire immédiatement seppuku parce que vous êtes un menteur et que votre peur est une maladie contagieuse. »

L’homme pleurnicha et sortit en titubant. Toranaga fusilla du regard l’assistance et attendit. L’air devenait irrespirable ; le

léger craquement des flammes semblait étrangement fort. Puis, sachant que tel était son devoir et sa responsabilité, Sudara se tourna et s'inclina : « Sire, puis-je vous faire respectueusement une remarque ?

— Laquelle ?

— Sire, je crois qu'il n'y a plus… plus de trahison en ce lieu et qu'il n'y en aura…

— Je ne partage pas votre opinion.

— Excusez-moi, Sire. Vous savez que je vous obéirai. Nous vous obéirons tous. Nous ne cherchons que ce qui existe de mieux pour votre…

— Ma décision est ce qu'il y a de mieux. Mes décisions sont toujours les meilleures. »

Sudara s'inclina en signe d'approbation et resta silencieux. Toranaga ne le quitta pas des yeux. Son regard était exempt de remords. « Vous n'êtes plus mon héritier. » Sudara pâlit. « Je suis le suzerain », poursuivit Toranaga. Il attendit un moment, puis se leva en silence et sortit avec arrogance. La porte se referma derrière lui et un soupir de soulagement parcourut la salle. Personne ne quitta sa place. « Ce… ce matin, j'ai… J'ai entendu de notre commandant en chef… dit Sire Sudara. Sire Hiro-matsu sera ici dans quelques jours. Je… Je lui parlerai. Restez muets, patients et loyaux envers votre suzerain. Sortons et allons rendre hommage au général Serata Kiyoshio… »

Toranaga monta les escaliers. Une immense solitude l'envahit. Ses pas faisaient écho dans le vide de la tour. Arrivé au sommet, il s'arrêta, s'adossa à la paroi. Sa respiration était forte. La douleur lui tenaillait la poitrine. Il tenta de l'extirper. « Ce n'est qu'un manque d'exercice, marmonna-t-il. Ce n'est qu'un simple manque d'exercice. »

Il poursuivit son ascension. Il savait qu'il courait un grave danger. La trahison et la peur sont contagieuses et doivent être étouffées dans l'œuf sans pitié. Même ainsi, on n'est jamais sûr de les avoir définitivement détruites. La lutte dans laquelle il était engagé n'était pas un jeu d'enfant. Le faible devait être la nourriture du fort, le fort celle du très fort. Si Sudara réclamait publiquement son titre, il serait impuissant à maîtriser situation pareille. Il devait attendre, jusqu'à ce que Zataki réponde. Toranaga verrouilla sa porte et se dirigea vers la fenêtre. En bas, il pouvait voir ses généraux et conseillers sortir du donjon et regagner leurs maisons. Au-delà des murs de la citadelle, la ville était plongée dans une obscurité complète. Au-dessus de la ville, la lune était pâle et enveloppée de brume. Il faisait nuit noire.

Il lui sembla que le destin arpentait les cieux.

50

Blackthorne était assis tout seul, par cette matinée ensoleillée (la première depuis des semaines), dans un coin du jardin, près de la maison pour invités. Il rêvassait, son dictionnaire à la main. Cela faisait cinq jours qu'il avait vu Toranaga pour la dernière fois. Il était resté enfermé depuis tout ce temps au château. Il n'avait pu voir Mariko longuement ou rendre visite à son bateau et à son équipage, explorer la ville, aller à la chasse ou faire du cheval. Il allait quand même une fois par jour nager dans les douves avec d'autres samouraïs à qui il apprenait à nager et à plonger. Mais tout ça ne facilitait pas son attente.

« Je suis désolée, Anjin-san, mais c'est pareil pour tout le monde, lui avait confié Mariko quand il l'avait, tout à fait par hasard, rencontrée la veille. Même Sire Hiro-matsu doit attendre. Voilà deux jours qu'il est arrivé et il n'a toujours pas vu sire Toranaga. Personne ne l'a vu.

— Mais c'est important, Mariko-san. Je croyais qu'il avait compris que chaque jour était vital. N'y a-t-il pas un moyen de lui faire parvenir un message ?

— Oh si, Anjin-san. C'est très simple. Écrivez-lui. Si vous me dictez ce que vous voulez lui dire, je rédigerai le message pour vous. Tout le monde doit écrire pour demander audience. Je vous en prie, soyez patient.

— Demandez alors une audience pour moi, je vous en prie. J'aimerais beaucoup…

— Pas de problème. C'est un plaisir pour moi.

— Où étiez-vous ? Voilà quatre jours que je ne vous ai vue.

— Je m’en excuse, mais j’ai tant de choses à faire. C’est… c’est un peu difficile… Tous ces préparatifs !

— Que se passe-t-il ? Le château est devenu une ruche depuis une semaine.

— Tout va bien, Anjin-san.

— Vraiment ? Je suis désolé, mais un général et un haut fonctionnaire se sont fait seppuku dans la cour du donjon. Vous trouvez ça normal ? Sire Toranaga s’enferme dans sa tour d’ivoire et ses gens attendent, sans raison apparente, qu’il veuille bien daigner les recevoir. Vous trouvez tout ceci normal, bien sûr ? Et Sire Hiro-matsu ?

— Sire Toranaga est notre seigneur. Tout ce qu’il fait est bien.

— Et vous, Mariko-san ? Pourquoi ne vous ai-je pas vue ?

— Sire Toranaga m’a ordonné de vous laisser à vos études. Je vais rendre visite à votre concubine, Anjin-san. Je ne suis pas censée vous rendre visite. Veuillez m’excuser.

— Pourquoi élèverait-il une objection ?

— Simplement, je pense, pour vous obliger à apprendre notre langue. Ça ne fait que quelques jours, *neh ?*

— Quand partez-vous pour Osaka ?

— Je ne sais pas. Je devais partir il y a trois jours, mais Sire Toranaga n’a pas encore signé mon laissez-passer. Tout est prêt. Porteurs, chevaux. Je soumets quotidiennement mes papiers de voyage à la signature, mais ils me sont toujours rendus.

— Je croyais que je devais vous emmener par bateau jusqu’à Osaka ?

— Oui, c’est ce qu’avait dit… mais, Anjin-san, on ne peut jamais savoir avec notre suzerain. Il change d’avis.

— A-t-il toujours été comme ça ?

— Oui et non. Il est atteint depuis Yokosé… Comment dites-vous ?… De mélancolie, c'est ça… Oui, il est mélancolique et différent.

— Depuis le Premier Pont, vous êtes, vous aussi, mélancolique et différente.

— Le Premier Pont était une fin et un commencement, Anjin-san, et notre promesse… *neh ?*

— Oui, excusez-moi. » Elle s'était inclinée tristement et était partie. Une fois éloignée, elle avait murmuré : « Vous… » Ce mot avait flotté dans le couloir mêlé aux effluves de son parfum.

Il avait essayé de questionner Fujiko, au repas du soir, mais elle aussi n'avait rien pu lui dire d'importance, ne voulait rien dire ou ne pouvait rien dire. Il était allé se coucher, écumant. Il se sentait frustré de tous ces retards, de toutes ces nuits sans Mariko. C'était insoutenable de la savoir si proche, de savoir aussi que Buntaro avait quitté la ville et de savoir enfin que le désir de Mariko était comparable au sien.

Les gongs annoncèrent le changement d'heure. Pour la première fois, son esprit lui fit remarquer que c'était la moitié de l'heure du cheval et non midi. Il mit son dictionnaire dans sa manche, content que l'heure du premier vrai repas soit arrivée. Au menu du jour : crevettes grillées, riz, soupe de poissons et légumes en saumure.

« En voulez-vous encore un peu, Anjin-san ?

— Oui, Fujiko-san. Merci. Du riz, peu de poisson. Très bon… Très… » Il chercha le mot « délicieux » dans son dictionnaire et le répéta plusieurs fois pour s'en souvenir, « Oui, délicieux, *neh ? »*

Fujiko était heureuse. « Merci. Poisson Nord. Eau plus froide, Nord. Compris ? Nom poisson : *Kurima-ebi. »*

Il en répéta le nom et le grava dans sa mémoire. Quand il eut fini, elle lui versa encore du thé et sortit un paquet de sa manche.

« Voici argent, Anjin-san. » Elle lui montra les pièces d'or. « Cinquante *koban.* Ça valoir cent cinquante *koku.* Vous vouloir, *neh ?* Pour marins. Excusez-moi. Compris ?

— Oui, merci.

— De rien. Assez ?

— Oui. Où trouver argent ? »

Fujiko chercha un moyen clair et simple de s'exprimer. « Aller important homme Toranaga. Chef. Comme Mura, *neh ?* Pas samouraï. Seulement prêteur. Signer nom pour vous.

— Ah, compris. Merci. Argent moi ? *Koku* moi ?

— Oui.

— Maison, nourriture, serviteurs, qui payer ?

— Moi. Avec… Avec *koku* un an.

— Assez *koku ?*

— Oh, oui.

— Pourquoi inquiétude ? Inquiétude visage ?

— Excusez-moi, Anjin-san, pas inquiétude.

— Douleur ? Brûlure faire mal ?

— Pas douleur. Regardez. » Fujiko se leva prudemment, s'agenouilla sur le tatami sans aucune difficulté, puis s'assit sur ses talons et s'installa confortablement. « Voyez, tout aller bien.

— Très, très bien, dit-il, content pour elle. Montrer ? »

Elle se releva doucement, souleva le bas de son kimono et le laissa regarder ses mollets. La cicatrice ne s'était pas rouverte. Il n'y avait pas trace de suppuration. « Très bon, dit-il. Oui, bientôt peau bébé, *neh ?*

— Merci. Oui, douce. » Il nota un léger changement dans le ton de sa voix, mais ne fit aucun commentaire. Cette nuit-là, il ne la renvoya pas. La rencontre sur l'oreiller fut satisfaisante. Sans plus. Il ne ressentit pas ce bien-être, cette sérénité et cette joyeuse lassitude. Ce ne fut qu'un accouplement. Dommage, pensa-t-il.

Avant de le quitter, elle s'agenouilla, le salua et posa ses mains sur son front. « Je vous remercie de tout cœur. Dormez maintenant, Anjin-san.

— Merci, Fujiko-san. Dormir plus tard.

— Dormir maintenant, s'il vous plaît. Mon devoir. Grand plaisir. » Sa main était sèche et brûlante. Désagréable. Il fit cependant semblant de dormir. Elle le caressa maladroitement en déployant une incroyable patience, puis regagna sa chambre doucement. Seul à nouveau, heureux de l'être, Blackthorne glissa ses mains sous sa nuque et contempla l'obscurité. Abandonné par le sommeil, il alluma sa bougie et se concentra sur une petite tasse de porcelaine que lui avait donnée Mariko et qu'il gardait toujours près de lui. Les mêmes pensées se remirent à hanter son esprit : je veux partir, je veux rester. J'ai peur de rester. Je hais les deux solutions et je les désire toutes deux à la fois. Et puis il y a ces *eta*…

Si ça ne dépendait que de moi, je ne partirais pas, du moins pas encore. Mais d'autres personnes sont concernées et elles ne sont pas *eta.* J'ai prêté serment en tant que pilote : « *Par le Dieu tout-puissant, je promets d'emmener cette flotte et, par la grâce de Dieu, de la ramener à bon port.* » Je veux Mariko. Je veux voir les terres que Toranaga m'a données et j'ai besoin de rester quelque temps ici pour profiter des fruits de ma chance. Mais le devoir est en jeu et ça l'emporte sur tout le reste, *neh ?*

À l’aube, Blackthorne sut qu’en faisant semblant de remettre sa décision en question, il l’avait en réalité irrévocablement prise. Que Dieu me vienne en aide. Je suis pilote, d’abord et avant tout.

Toranaga déroula le petit morceau de papier, arrivé deux heures après l’aube. Le message de sa mère disait simplement : « Votre frère est d’accord, mon fils. Sa lettre de confirmation part aujourd’hui. La visite officielle de Sire Sudara et de sa famille débute dans dix jours. » Toranaga s’assit. Il se sentait faible. Les pigeons voletèrent autour de leurs perchoirs puis vinrent à nouveau se poser. Le soleil matinal dardait ses rayons dans le pigeonnier, quoique des nuages de pluie fussent en train de se rassembler. Toranaga dégringola les marches quatre à quatre et gagna ses appartements.

« Naga-san !

— Oui, père ?

— Fais venir Hiro-matsu ici. Envoie-moi mon secrétaire aussitôt qu’il sera parti.

— Bien, père. »

Le vieux général arriva rapidement. Ses jointures craquaient. Il s’inclina profondément, l’épée à la main comme toujours. Son visage était plus cruel que jamais, plus vieux que jamais, plus déterminé que jamais.

« Bienvenu, mon vieil ami.

— Merci, Sire. » Hiro-matsu releva la tête. « Je suis attristé de voir que vous portez la marque des soucis de ce monde sur la figure.

— Je suis surtout attristé d’entendre et de voir tant de trahison autour de moi.

— Oui. La trahison est une chose terrible.

— Vous pouvez parler librement.

— Ne l’ai-je jamais fait, Sire ? » Le vieil homme avait le regard grave.

« Excusez-moi de vous avoir fait attendre.

— Qu’attendez-vous de moi, Sire ? Quelle est votre décision ? Est-ce finalement Osaka ? Doit-on aller se prosterner devant ce tas de fumier ?

— M’avez-vous jamais vu prendre une décision irrévocable ? »

Hiro-matsu fronça les sourcils puis s’étira pour atténuer la douleur qui lui tiraillait l’épaule. « Je vous ai toujours connu patient, déterminé. Vous avez toujours gagné. Voilà pourquoi je n’arrive pas à vous comprendre, aujourd’hui. Abandonner ne vous ressemble guère.

— Le royaume n’est-il pas plus important que *mon* avenir ?

— Non.

— Ishido et les autres régents sont toujours les gouvernants légaux, selon le testament du Taikô.

— Je suis le vassal de Yoshi Toranaga-Noh-Minowara et je ne reconnais personne d’autre.

— Très bien. Après-demain est le jour de mon départ pour Osaka.

— Je sais.

— Vous commanderez l’escorte. Buntaro sera commandant en second. »

Le vieux général soupira. « Je le sais, Sire. Depuis mon arrivée, j’ai parlé à vos conseillers et à vos géné…

— Je sais. Quelle est leur opinion ?

— Ils pensent que vous ne devriez pas quitter Yedo et que l’on devrait momentanément braver vos ordres.

— Qui oserait faire ça ?

— Moi.

— Est-ce ce qu'ils veulent ou ce que vous avez décidé ? »

Hiro-matsu posa son épée sur le sol. Une fois sans défense, il le regarda droit dans les yeux. « Excusez-moi, Sire. Je voudrais vous demander ce que je dois faire. Mon devoir me dicte de prendre le commandement et de vous empêcher de partir. Cela contraindrait Ishido à nous attaquer. Nous perdrions, bien sûr, mais ce serait la seule issue honorable.

— Mais stupide, *neh ? »*

Le général fronça un peu plus ses sourcils grisonnants. « Nous mourrions au champ d'honneur. Nous retrouverions notre *wa.*

— Je n'ai jamais éprouvé de plaisir à gaspiller des hommes. Je n'ai jamais perdu une bataille et je ne vois pas pourquoi je devrais commencer aujourd'hui.

— Perdre une bataille n'est pas un déshonneur, Sire. La reddition est-elle un acte honorable ?

— Vous êtes donc tous d'accord contre moi ?

— Excusez-moi, Sire. J'ai demandé à chacun son opinion de militaire. Il n'y a pas de trahison, pas de complot.

— Vous écoutez quand même ces propos séditieux ?

— Excusez-moi, mais si j'approuve, en tant que commandant en chef, ce n'est plus de la trahison, c'est de la politique légale.

— Prendre des décisions par-dessus la tête de votre suzerain est trahison.

— Il y a trop de précédents, Sire. Vous l'avez fait ; sire Goroda l'a fait, le Taikô aussi. Nous avons tous fait ça, et même, pire… Le vainqueur ne commet jamais de trahison.

— Vous êtes décidé à me déposer ?

— Je vous demande de m’aider à prendre cette décision.

— Vous étiez le seul en qui j’avais confiance.

— Par tous les dieux, j’aimerais n’être que votre vassal le plus dévoué. Je ne suis qu’un soldat. J’aimerais faire mon devoir envers vous. Je ne pense qu’à vous. Je mérite votre confiance. Si cela peut vous aider, prenez ma tête. Si cela peut vous pousser à combattre, je vous donne ma vie avec joie, le sang de mon clan, aujourd’hui même en public ou en privé, comme vous le désirez. N’est-ce pas ce qu’a fait notre ami, le général Kiyoshio ? Je suis désolé, mais je ne vois pas pourquoi je vous laisserais détruire les efforts de toute une vie.

— Vous refusez donc d’obéir à mes ordres et de prendre le commandement de l’escorte qui part après-demain pour Osaka ? »

Un nuage cacha le soleil et les deux hommes regardèrent par la fenêtre. « Il va bientôt pleuvoir, dit Toranaga.

— Oui. Il a trop plu cette année, *neh ?* Les pluies devraient vite cesser sinon la récolte sera mauvaise. »

Ils se dévisagèrent.

« Alors ? »

Main de Fer dit simplement : « M’ordonnez-vous de vous escorter après-demain jusqu’à Osaka, Sire ?

— Comme il semble que tous mes conseillers souhaitent le contraire, j’accepte leur point de vue, le vôtre et je retarde mon départ. » Toranaga se mit à rire, laissa tomber son masque et redevint le Toranaga des jours anciens. « Je n’ai jamais eu l’intention d’aller à Osaka. Pourquoi serais-je aussi stupide ?

— Pardon, Sire ?

— L’accord donné à Yokosé n’était qu’une ruse pour gagner du temps, dit Toranaga aimablement. Ishido a mordu à

l'hameçon. Cet imbécile s'attend à me voir arriver à Osaka dans quelques semaines. Zataki s'est également fait prendre. Vous tous, mes valeureux vassaux qui ne me faites pas confiance, vous aussi vous y avez cru. Sans faire de concession, je viens de gagner un mois. J'ai mis Ishido et ses maudits alliés dans la confusion la plus totale. On m'a dit qu'ils étaient déjà en train de marcher sur le Kwanto.

— Vous n'aviez pas l'intention de vous rendre à Osaka ? » Hiro-matsu secoua la tête, comprenant soudain l'ingéniosité du plan. Son visage s'éclaira et un sourire d'aise se dessina sur ses lèvres. « Ce n'était qu'une ruse ?

— Bien sûr. Écoutez-moi. Tout le monde devait tomber dans le panneau, *neh ?* Zataki, tout le monde ! Même vous ! Sinon les espions l'auraient dit à Ishido qui nous aurait alors attaqués. Aucune aide des dieux, aucune chance n'auraient alors pu m'épargner le désastre.

— C'est vrai… Oh, Sire, pardonnez-moi. Je suis si stupide. Je mérite de perdre ma tête ! Tout cela ne voulait donc rien dire, n'a jamais voulu rien dire… Mais… Et le général Kiyoshio ?

— Il m'a dit qu'il était coupable de trahison. Je n'ai pas besoin de généraux traîtres. Je n'ai besoin que de vassaux obéissants.

— Mais pourquoi avoir attaqué Sire Sudara ? Pourquoi lui avoir retiré vos faveurs ?

— Parce qu'il me plaît d'agir ainsi, dit Toranaga sèchement.

— Oui, excusez-moi. C'est votre unique privilège. Pardonnez-moi d'avoir douté de vous.

— Pourquoi vous pardonnerais-je d'être ce que vous êtes, mon vieil ami ? J'avais besoin de vous pour faire ce que vous avez fait et dire ce que vous avez dit. J'ai maintenant plus que jamais besoin de vous. Il me faut quelqu'un en qui j'ai

confiance. Voilà pourquoi je vous fais entrer dans le secret. Ça doit rester entre nous.

— Oh, Sire, vous me rendez si heureux…

— Oui. C'est bien la seule chose qui me fasse peur.

— Sire ?

— Vous êtes commandant en chef. Vous seul pouvez neutraliser cette mutinerie stupide et latente pendant que j'attends. Je vous fais confiance et dois vous faire confiance. Mon fils ne peut tenir mes généraux en respect. Votre visage est le chemin de votre âme, mon vieil ami, ne l'oubliez pas.

— Alors, laissez-moi me tuer une fois que j'en aurai fini avec les généraux.

— Ça ne m'est d'aucune aide. Vous devez les contenir en attendant mon soi-disant départ, *neh ?* Vous devez simplement surveiller votre visage et votre sommeil, comme jamais vous ne l'avez fait. Vous êtes le seul au monde à savoir, le seul en qui je dois avoir confiance, *neh ?*

— Pardonnez-moi. Je n'échouerai pas. Expliquez-moi ce que je dois faire.

— Dites à mes généraux, ce qui est vrai, que vous êtes arrivé à me convaincre de suivre *vos* conseils qui sont aussi les leurs, *neh ?* J'ordonne officiellement que mon départ soit retardé de sept jours. Au bout de ce délai, je le retarderai encore. Cette fois-là, pour maladie. Vous êtes le seul à le savoir.

— Et alors ? Ce sera "Ciel pourpre" ?

— Pas comme nous l'avions décidé. "Ciel pourpre" a toujours été une solution de désespoir, *neh ?*

— Oui. Le Régiment des mousquets pourrait-il ouvrir un chemin à travers les montagnes ?

— Une partie du chemin seulement. Certainement pas jusqu'à Kyoto.

— Faites assassiner Zataki.

— Ce serait possible, mais Ishido et ses alliés resteraient toujours invincibles. »

Toranaga lui livra les arguments présentés par Omi, Yabu, Igurashi et Buntaro, le jour du tremblement de terre. « À ce moment-là, j'ai décrété "Ciel pourpre" par ruse pour jeter Ishido dans la confusion… J'avais également distillé les détails de la discussion dans de mauvaises oreilles. Mais il n'en reste pas moins que les forces d'Ishido restent toujours invincibles.

— Comment peut-on les diviser ? Qu'en est-il de Kiyama et d'Onoshi ?

— Ces deux-là restent mes adversaires. Tous les chrétiens sont contre moi… À part mon chrétien. Je le mettrai bientôt à contribution. J'ai par-dessus tout besoin de temps. J'ai des amis et des alliés secrets à travers tout l'empire et si j'ai le temps… Chaque jour que je gagne affaiblit d'autant la position d'Ishido. Tel est mon plan de bataille. Chaque jour de retard est important. Ishido attaquera le Kwanto après les pluies. L'attaque se fera en étau : Ikawa Jikkyu au sud et Zataki au nord. Nous contenons Jikkyu à Mishima puis nous nous replions sur le col de Hokoné et Odawara où nous installons notre dernier bastion. Au nord, nous contenons Zataki, dans les montagnes qui bordent la route du Hosho-kaïdo, quelque part près de Mikawa. Ce qu'ont dit Omi et Igurashi reste vrai : « Nous pouvons faire front à une première attaque. Il *ne devrait pas y* en avoir d'autres. Nous nous battons et nous attendons derrière nos montagnes. Nous nous battons, retardons et attendons jusqu'à ce que le fruit soit mûr pour le cueillir. Alors, "Ciel pourpre".

— Que ce jour vienne vite !

— Écoutez-moi, mon vieil ami. Vous seul pouvez tenir mes généraux en respect. Avec du temps et le Kwanto en sécurité, nous pouvons résister à la première attaque. Les alliances d'Ishido commenceront à se désagréger. L'avenir de Yaemon sera alors assuré et le testament du Taikô inviolé.

— Vous ne prendrez pas le pouvoir seul, Sire ?

— Pour la dernière fois : la loi peut bousculer la raison, mais la raison ne peut jamais bousculer la loi. Notre société tout entière s'effilocherait comme un vieux tatami. La loi peut être utilisée afin de confondre la raison. La raison ne doit certainement pas être utilisée afin de renverser la loi. Le testament du Taikô représente la loi. »

Hiro-matsu s'inclina en signe d'approbation. « Très bien, Sire. Je n'en reparlerai plus. Excusez-moi. Maintenant… » Il se mit à sourire. « Que dois-je faire ?

— Faites semblant de m'avoir convaincu. Emprisonnez-les simplement dans votre Main de Fer.

— Combien de temps vais-je devoir feindre ?

— Je ne sais pas.

— Je ne me fais pas confiance, Sire. Je pourrais faire une bêtise sans le vouloir. Je crois que j'arriverai à dissimuler ma joie pendant quelques jours, mais après… Avec votre permission, mes "douleurs" vont devenir si pénibles qu'il va me falloir rester au lit. Aucun visiteur, *neh ?*

— Très bien. Alitez-vous dans quatre jours. Laissez paraître vos souffrances dès aujourd'hui. Ce ne sera pas difficile, *neh ?*

— Non, Sire. Je suis heureux que la bataille commence cette année. L'année prochaine… Je pourrais peut-être me trouver dans l'impossibilité de vous aider.

— Balivernes ! Mais ce sera cette année, que je dise oui ou non. Dans seize jours, je quitterai Yedo pour Osaka. À ce moment-là, vous aurez donné votre approbation “à contrecœur” et vous commanderez mon escorte. Seuls, vous et moi, savons qu’il y aura d’autres retards et que je retournerai à Yedo bien avant d’avoir atteint la frontière.

— Pardonnez-moi d’avoir douté de vous. Si je ne devais pas rester en vie pour vous aider à réaliser votre plan, je crois que je ne pourrais vivre avec cette honte.

— Pas besoin d’avoir honte, mon vieil ami. Si vous n’aviez pas été convaincu, Ishido et Zataki auraient flairé ma ruse. Pendant que j’y pense, comment allait Buntaro-san quand vous l’avez vu ?

— Il écumait, Sire. Ça lui ferait du bien de livrer une bataille.

— Vous a-t-il suggéré de me faire abdiquer ?

— S’il m’avait dit ça, je lui aurais certainement coupé la tête sur-le-champ !

— Je vous ferai appeler dans trois jours. Demandez quotidiennement à me voir, mais je refuserai de vous rencontrer jusque-là !

— Oui, Sire. » Le vieux général salua. « Pardonnez au pauvre vieil imbécile que je suis. Vous venez de redonner un sens à ma vie. Merci. » Il se retira. Toranaga sortit le petit morceau de papier de sa manche et relut le message de sa mère avec une énorme satisfaction. Avec la route du Nord, vraisemblablement ouverte, et Ishido probablement trahi, ses chances venaient d’augmenter sensiblement. Il brûla le message. Le papier se tordit et se consuma. Il écrasa les cendres et les réduisit, avec plaisir, en poussière. Qui devrait être le nouveau commandant en chef ? se demanda-t-il.

À midi, Mariko traversa la cour du donjon en passant au milieu des rangées de gardes silencieux. Elle entra. Le secrétaire de Toranaga l'attendait dans l'une des antichambres, au rez-de-chaussée. « Je suis désolé de vous avoir fait venir, dame Toda, dit-il d'un ton lymphatique.

— Le plaisir est mien, Kawanabi-san. »

Il lui tendit un parchemin. « Voici vos documents de voyage, dûment signés. Vous devez partir demain et arriver à Osaka le plus tôt possible.

— Merci.

— Sire Toranaga me fait dire qu'il pourrait avoir des messages à vous confier pour dame Kiritsubo et dame Sazuko. Pour le sire-général Ishido et pour dame Ochiba également. Ils vous seront transmis demain à l'aube si… S'ils sont prêts. Je veillerai à ce qu'ils vous soient transmis.

— Merci. »

Kawanabi choisit un document officiel dans la pile de parchemins soigneusement rangée. « J'ai ordre de vous donner ceci. C'est l'augmentation du fief de votre fils, comme promis par sire Toranaga. Dix mille *koku* par an. Ce document est daté du dernier jour du mois précédent… Le voici. »

Elle accepta le parchemin, le lut, vérifia les sceaux officiels. Tout était parfait. Mais cela ne la rendit pas heureuse. Tous deux savaient que ce papier n'avait plus de valeur, aujourd'hui. Si la vie de son fils était épargnée, il deviendrait *ronin.* « Remerciez Sire Toranaga de l'honneur qu'il nous fait. Aurai-je la permission de le voir avant mon départ ?

— Oh, oui, quand vous quitterez le donjon, vous avez ordre de vous rendre sur le bateau barbare.

— Dois-je… Dois-je servir d'interprète ?

— Il ne m’a rien dit, mais je pense que oui, dame Toda. » Le secrétaire loucha sur une liste qu’il tenait à la main. « Le capitaine Yoshinaka a reçu ordre de vous escorter jusqu’à Osaka, si tel est votre bon plaisir.

— Je serai très honorée d’être à nouveau sous sa protection. Merci. Puis-je vous demander comment va Sire Toranaga ?

— Il va assez bien. Mais qu’un homme aussi actif s’enferme comme ça pendant si longtemps… Enfin, que puis-je dire ? » Il agita ses mains désespérément. « Il a au moins vu Sire Hiromatsu aujourd’hui et est tombé d’accord avec lui pour retarder son départ. Il a également accepté de s’occuper de quelques problèmes annexes… Les prix du riz doivent être stabilisés, en cas de mauvaise récolte… Il y a tant à faire et… Ça ne lui ressemble pas, dame Toda. Ce sont des moments terribles, *neh ?* Les astrologues font d’affreuses prédictions. Ils disent que la récolte sera excessivement mauvaise, cette année.

— Je ne les crois pas… Jusqu’au moment de la récolte.

— Sage. Très sage. Mais nous ne serons pas nombreux à voir cette époque. Je me rends avec lui à Osaka. » Kawanabi frissonna et se pencha nerveusement. « J’ai entendu dire que la peste sévissait à nouveau entre Kyoto et Osaka. Petite vérole. N’est-ce pas un autre signe comme quoi les dieux nous tournent le dos ?

— Ça ne vous ressemble pas de colporter des rumeurs et de croire aux signes des cieux, Kawanabi-san. Vous savez ce qu’en pense Sire Toranaga ?

— Oui. Je suis désolé… Personne ne semble dans son assiette en ce moment, *neh ?*

— Peut-être que la rumeur n’est pas fondée. Je prie pour qu’elle ne le soit pas. » Elle rejeta ce pressentiment. « Est-ce que la nouvelle date de départ a été fixée ?

— Je crois que Sire Hiro-matsu a dit que le départ était retardé de sept jours. Je suis heureux que notre commandant en chef soit revenu et ait réussi à persuader… J'espère que ce départ sera retardé à jamais. Il vaut mieux se battre ici plutôt que d'être déshonoré là-bas, *neh ?*

— Oui, convint-elle, sachant que ce n'était plus la peine de faire semblant. Maintenant que Sire Hiro-matsu est de retour, notre seigneur va peut-être comprendre qu'une reddition n'est pas la meilleure solution.

— Madame, sachez pour vos oreilles seulement que sire Hiro-matsu… » Il se tut, releva le visage et sourit. Yabu venait d'entrer dans la pièce.

« Oh, Sire Kasigi Yabu, qu'il est bon de vous voir. » Il s'inclina. Mariko également. Il y eut échange de banalités, puis Kawanabi dit : « Sire Toranaga vous attend, Sire. Veuillez monter tout de suite, je vous en prie.

— Pourquoi veut-il me voir ?

— Excusez-moi, Sire, mais il ne m'a fait part de rien. Il m'a simplement dit qu'il désirait vous voir.

— Comment est-il ? »

Kawanabi hésita : « Inchangé, Sire.

— Son départ… Est-ce qu'une nouvelle date a été fixée ?

— Oui. Dans sept jours, je crois.

— Peut-être que Sire Hiro-matsu arrivera à lui faire encore repousser la date du départ.

— C'est à notre seigneur d'en décider, Sire.

— Bien sûr. » Yabu sortit.

« Vous disiez au sujet de Sire Hiro-matsu ?

— Pour vos oreilles seulement, madame, puisque Buntaro-san n'est pas ici, murmura le secrétaire. Quand le vieux Main de

Fer est sorti de l'entrevue avec Sire Toranaga, il lui a fallu se reposer pendant une heure environ. Il semblait beaucoup souffrir, madame.

— Ce serait terrible si quelque chose lui arrivait maintenant.

— Oui, car sans lui la révolte éclaterait, *neh ?* Ce retard ne résout rien. Ce n'est qu'une trêve. J'ai… J'ai très peur depuis que Sire Sudara a servi de second au général Kiyoshio. Chaque fois que le nom de Sire Sudara est prononcé, notre seigneur entre dans une violente colère… Il n'y a que Sire Hiro-matsu qui soit arrivé à le convaincre de retarder son départ et c'est la seule chose qui… » Des larmes roulèrent sur ses joues. « Que lui est-il arrivé ? Aurait-il perdu la raison, *neh ?*

— Non, dit-elle fermement, mais sans conviction profonde. Je suis sûre que tout va très bien se passer. Merci de m'avoir dit tout ça. J'essaierai de voir Sire Hiro-matsu avant de partir.

— Que Dieu soit avec vous, madame. »

Elle resta stupéfaite. « Je ne savais pas que vous étiez chrétien, Kawanabi-san.

— Je ne le suis pas, madame, mais je sais que c'est votre coutume. »

Elle sortit dans le soleil, très inquiète de l'état d'Hiro-matsu, remerciant Dieu en même temps de voir son attente enfin terminée. Elle allait pouvoir s'échapper. Elle se dirigea vers le palanquin qui l'attendait.

« Oh, dame Toda, dit Gyoko en sortant de l'ombre et en l'interceptant.

— Bonsoir, Gyoko-san. Je suis contente de vous voir. J'espère que vous allez bien.

— Pas bien du tout, j'en ai peur. Je suis désolée. C'est si triste. Il semblerait que nous ne soyons plus dans les petits papiers de notre maître, Kiku-san et moi. Depuis notre arrivée, nous avons

été tenues enfermées dans un ignoble hôtel de troisième catégorie où je n'oserais même pas placer une courtisane de huitième classe.

— J'en suis vraiment désolée. Je suis certaine qu'il y a erreur.

— Oh, oui, c'est une erreur. Je l'espère vivement, madame. J'ai enfin reçu la permission de me rendre au château aujourd'hui. Je suis enfin autorisée à aller saluer notre vénéré seigneur cet après-midi. » Gyoko lui sourit tout en la regardant d'un œil torve. « J'ai appris que vous étiez venue voir le secrétaire de notre maître. Je me suis donc dit que j'allais vous attendre et vous saluer. J'espère que cela ne vous dérange pas.

— C'est un plaisir que de vous voir, Gyoko-san. J'aurais aimé vous rendre visite, malheureusement cela m'a été impossible.

— Oui… C'est très triste. Nous vivons des moments difficiles. Et pour les nobles et pour les paysans. La pauvre Kiku-san est malade d'inquiétude devant cette disgrâce.

— Je suis certaine qu'il n'en est rien, Gyoko-san. Il… Sire Toranaga a des problèmes urgents à régler, *neh ?*

— C'est vrai… C'est vrai. Nous pourrions peut-être prendre le thé, dame Toda. Je serais très honorée de pouvoir vous parler pendant un moment.

— Je suis désolée, mais j'ai ordre de régler une affaire officielle. J'en aurais été, autrement, très honorée.

— Oh oui, vous devez vous rendre sur le bateau de l'Anjin-san. J'oubliais, excusez-moi. Comment va-t-il ?

— Je crois qu'il va bien », dit Mariko, furieuse que Gyoko soit au courant de ses affaires personnelles. « Je ne l'ai vu qu'une fois, pendant quelques instants, depuis que nous sommes arrivés.

— Un homme intéressant ? Très intéressant. C'est triste de ne pas voir ses amis, *neh ? »*

Les deux femmes se souriaient. Leurs voix étaient polies et naturelles.

« On m'a dit que l'Anjin-san avait rendu visite à son équipage. Comment l'a-t-il trouvé ?

Il ne m'en a rien dit, Gyoko-san. Comme je viens de vous le dire, je ne l'ai vu qu'un instant. Je suis désolée, mais il faut que je parte…

— C'est triste de ne pas voir ses amis. Je pourrais peut-être vous parler d'eux et vous en dire deux ou trois choses. Par exemple, qu'ils vivent dans un village *eta.*

— Pardon ?

— Oui. Il semble que ses amis aient demandé la permission de vivre là-bas plutôt que dans des endroits civilisés. Curieux, *neh ?* Ce n'est pas comme l'Anjin-san. Il est différent, lui. La rumeur circule qu'ils trouvent cet endroit plus proche de leur pays… Le village *eta.* Curieux, *neh ? »*

Mariko se souvint combien l'Anjin-san lui avait paru bizarre dans les escaliers, ce jour-là. Voilà qui explique tout, pensa-t-elle. *Eta !* Sainte Vierge, pauvre homme ! Comme il a dû avoir honte ! « Je suis désolée, Gyoko-san, que disiez-vous ?

— Je disais simplement qu'il était curieux que l'Anjin-san soit si différent des autres.

— À quoi ressemblent-ils ? Les avez-vous déjà vus ? Les autres ?

— Non, madame. Je n'irais certainement pas là. Qu'ai-je à voir avec eux ? Avec des *eta ?* Je dois penser à mes clients, à ma Kiku-san, à mon fils !

— Ah, oui, votre fils ! »

Le visage de Gyoko s'attrista. « Avez-vous une idée de la raison de notre disgrâce ?

— Non, je suis certaine que vous vous trompez. Le contrat a été respecté, selon les termes de l'accord ?

— Oh, oui, merci. J'ai une lettre de crédit auprès des marchands de riz de Mishima, payable sur exigence de ma part. Moins que ce que nous avions convenu certes, mais… Je suis loin de penser à l'argent. Qu'est-ce que l'argent quand vous avez perdu les faveurs de votre maître ?

— Je suis certaine que vous avez toujours ses faveurs.

— Oh, les faveurs ! J'étais aussi inquiète au sujet des vôtres, dame Toda.

— Vous avez toujours mon amitié, Gyoko-san. Nous pourrions peut-être parler une autre fois. Il faut vraiment que je m'en aille. Je suis vraiment désolée…

— Comme vous êtes bonne. J'aimerais tant… Ajouta Gyoko de sa voix la plus mielleuse au moment où Mariko s'apprêtait à partir. Mais en aurez-vous le temps ? Vous partez demain, *neh ? »*

Mariko sentit comme un poinçon de glace lui transpercer la poitrine en voyant le piège se refermer sur elle.

« Ça ne va pas, madame ?

— Non… Non, Gyoko-san. Est-ce que… À l'heure du chien, cette nuit… Cela vous convient-il ?

— Vous êtes vraiment trop bonne, madame. Puisque vous allez maintenant voir notre maître, pourriez-vous intercéder en notre faveur ? Nous ne demandons que bien peu de choses, *neh ?*

— J'en serais heureuse. » Mariko réfléchit un instant. « On peut toujours demander certaines faveurs, même si elles ne sont pas exaucées pour autant. »

Gyoko se raidit légèrement. « Oh, vous les lui avez déjà demandées… Vous lui avez demandé de nous accorder ses faveurs à nouveau ?

— Bien sûr… Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? dit Mariko prudemment.

— Kiku-san n'est-elle pas une favorite ? N'êtes-vous pas un vassal dévoué ? N'avez-vous pas reçu de faveurs par le passé ?

— Mes souhaits sont toujours si petits. Tout ce que j'ai dit auparavant reste toujours valable, madame. Peut-être même davantage.

— Au sujet des chiens squelettiques et affamés ?

— Non. Au sujet des grandes oreilles et des langues bien pendues.

— Oh, oui, les secrets.

— Ce serait si facile de me donner satisfaction. Les faveurs de mon maître et celle de ma dame ne sont pas beaucoup demander, *neh ?*

— Non. Si une occasion se présente… Je ne peux rien promettre.

— Jusqu'à ce soir, madame. »

« Hello, dit Blackthorne.

— Bonsoir, Anjin-san. Vous avez l'air bien content.

— Merci. Ce n'est que la vue d'une si charmante dame, *neh ?*

— Oh, merci, répondit Mariko. Comment va votre bateau ?

— Première classe. Voulez-vous monter à bord ? J'aimerais vous le faire visiter.

— Est-ce permis ? J'ai reçu ordre de venir ici pour rencontrer Sire Toranaga.

— Oui. Nous l'attendons tous. » Blackthorne se retourna et parla au samouraï en chef, sur le quai. « Capitaine, emmener

dame là-bas. Montrer bateau. Quand Sire Toranaga arriver… Vous appeler, *neh ?*

— Comme vous voulez, Anjin-san. »

Blackthorne montra le chemin à Mariko. Des samouraïs étaient postés le long des barrières et la sécurité était plus stricte que jamais, à terre et à bord. Il se dirigea d'abord vers le gaillard d'arrière. « Tout ceci m'appartient complètement, dit-il avec orgueil.

— Vos membres d'équipage sont-ils là ?

— Non, pas aujourd'hui, Mariko-san. » Il lui fit faire le tour du bateau très rapidement puis la fit descendre à l'entrepont. « Voici le carré. » Les hublots arrière donnaient sur la plage. Il ferma la porte. Ils étaient complètement seuls.

« C'est votre cabine », demanda-t-elle. Il secoua la tête en la contemplant. Elle vint se blottir dans ses bras. Il la serra très fort. « Comme vous m'avez manqué…

— J'ai tant de choses à vous dire et à vous demander.

— Je n'ai rien à vous dire, sinon que je vous aime de tout mon cœur. »

Elle frissonna entre ses bras et essaya de contenir cette peur qui l'étreignait. Et si Gyoko-san ou quelqu'un d'autre les dénonçait… « J'ai si peur pour vous.

— N'ayez pas peur, Mariko-san, mon amour. Tout va très bien se passer.

— C'est ce que je me dis, mais il est impossible d'accepter le *karma* et la volonté de Dieu, aujourd'hui.

— Vous étiez si lointaine, la dernière fois.

— Nous sommes à Yedo, mon amour. De l'autre côté du Premier Pont.

— *C'était* à cause de Buntaro-san, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle simplement. À cause de lui et de la décision prise par Toranaga. C'est un tel gâchis… Je n'aurais jamais cru que j'oserais dire ça tout fort… Mais il fallait que je le dise. Désolée. » Elle se blottit un peu plus au creux de son épaule.

« Quand il se rendra à Osaka, êtes-vous, vous aussi, finie ?

— Oui. Le clan des Toda est trop important et trop puissant. On ne me laissera, de toute façon, pas en vie.

— Vous devez alors partir avec moi. Nous nous échapperons. Nous…

— Je suis désolée, mais il n'y a pas de fuite possible.

— À moins que Toranaga ne nous le permette, *neh ?*

— Pourquoi nous le permettrait-il ? »

Blackthorne lui raconta rapidement ce qu'il avait dit à Toranaga, mais pas ce qu'il avait demandé pour elle. « Je sais que je peux contraindre les prêtres à lui rallier Kiyama et Onoshi, s'il me laisse prendre *ce* Vaisseau noir. Et je sais que je peux le prendre !

— Oui, dit-elle, heureuse, pour le bien de l'Église, qu'il soit entravé par la décision de Toranaga. » Elle examina encore une fois la logique de son plan et le trouva sans bavures. « Ça devrait marcher, Anjin-san. Maintenant qu'Harima nous est hostile, il ne devrait plus y avoir de raison pour que Toranaga n'ordonne pas une attaque, s'il part en guerre et ne se rend pas.

— Si Sire Kiyama ou Sire Onoshi, ou tous les deux ensemble, se joignaient à lui, la balance ne pencherait-elle pas en sa faveur ?

— Oui, dit-elle. Avec Zataki et du temps. » Elle lui avait déjà expliqué l'importance stratégique du contrôle de Zataki sur la route du nord. « Mais Zataki est l'ennemi de Toranaga-sama.

— Écoutez-moi. Je peux étrangler les prêtres. Je suis désolé, mais ce sont *mes* ennemis bien qu'ils soient *vos* prêtres. Je peux les dominer à son profit. Au mien également. M'aiderez-vous à l'aider ? »

Elle le regarda fixement. « Comment ?

— Aidez-moi à le convaincre de me donner une chance. Persuadez-le de retarder son départ pour Osaka. »

Un bruit de sabots et des éclats de voix résonnèrent sur la jetée. Distraits, ils s'approchèrent des hublots. Des samouraïs écartèrent l'une des barrières. Le père Alvito éperonna son cheval et fit son entrée sur le port.

« Que veut-il ? » marmonna Blackthorne méchamment.

Ils regardèrent le prêtre descendre de selle, sortir un parchemin de sa manche et le tendre au chef des samouraïs qui le lut.

« Quoi qu'il veuille, cela semble officiel, dit-elle d'une petite voix.

— Écoutez-moi, Mariko-san. Je ne suis pas contre l'Église. L'Église n'est pas un mal en soi. Ce sont les prêtres et ils ne sont pas tous mauvais. Alvito n'est pas mauvais, quoique fanatique. Devant Dieu, je suis certain que les Jésuites iront se prosterner devant Sire Toranaga si je prends leur Vaisseau noir et menace celui de l'année prochaine, parce qu'ils ont absolument besoin d'argent. Comme le Portugal et l'Espagne en ont absolument besoin. Toranaga est plus important. M'aiderez-vous ?

— Oui, je vous aiderai, Anjin-san. Mais je ne peux pas trahir l'Église.

— Tout ce que je vous demande c'est de parler à Toranaga ou de m'aider à lui parler. »

Une sonnerie de clairon retentit au lointain. Ils s'approchèrent à nouveau du hublot. Tous les regards étaient

tournés vers l'ouest. Une procession de samouraïs entourant une litière fermée avançait, en provenance du château.

La porte de la cabine s'ouvrit. « Anjin-san, venez maintenant, s'il vous plaît », dit le samouraï. Blackthorne montra le chemin à Mariko et ils regagnèrent le pont. Blackthorne fit un salut glacial à Alvito qui lui rendit la pareille.

« Hello, Mariko-san. Que je suis heureux de vous voir !

— Merci, mon père.

— Que les bénédictions de Dieu soient sur vous. » Il fit le signe de la croix. « *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.*

— *Amen.* Merci, mon père. »

Alvito jeta un regard vers Blackthorne « Alors, pilote ? Et votre bateau ?

— Je suis sûr que vous êtes déjà au courant.

— Oui. » Alvito regarda l'*Érasme,* le visage grave. « Que Dieu le maudisse, lui et tous les hommes qui naviguent à son bord, s'il est utilisé contre la Foi et le Portugal !

— Est-ce pour ça que vous êtes venu ? Pour répandre votre venin ?

— Non, pilote. J'ai reçu ordre de venir ici pour rencontrer sire Toranaga. Je trouve votre présence tout aussi désagréable que vous, la mienne.

— Votre présence ne m'est pas désagréable, mon père. C'est simplement le mal que vous représentez qui l'est. »

Alvito rougit de colère et Mariko dit rapidement : « Je vous en prie. C'est très laid de se quereller en public. Je vous demande de mesurer vos paroles.

— Oui, excusez-moi, Mariko-san. » Le père Alvito se retourna et regarda la litière qui arborait l'étendard de Toranaga.

Le palanquin stoppa. Les rideaux s'ouvrirent. Yabu en sortit à la stupéfaction de tous. Ils s'inclinèrent. Yabu leur rendit le salut avec arrogance.

« Comment allez-vous, Anjin-san ?

— Très bien, Sire. Et vous ?

— Très bien, merci, Sire Toranaga étant malade, il m'a demandé de venir à sa place. Vous comprenez ?

— Oui, compris. » Blackthorne tenta de dissimuler sa déception. « Désolé, sire Toranaga malade. » Yabu haussa les épaules, salua respectueusement Mariko tout en feignant de ne pas voir Alvito. Il observa le bateau pendant un moment. Il avait un drôle de sourire quand il se retourna vers Blackthorne. *« So desu,* Anjin-san. Votre bateau est différent depuis la dernière fois que je l'ai vu, *neh ?* Vous êtes différent. Tout est différent… Même notre monde est différent, *neh ?*

— Désolé, pas compris, Sire. Paroles trop vite. Mon… » Blackthorne commença sa phrase type, mais Yabu l'interrompit, d'une voix gutturale. « Mariko-san, veuillez, s'il vous plaît, traduire pour moi. »

Elle obéit.

Blackthorne acquiesça et dit lentement : « Oui. Différent, Yabu-sama.

— Oui, très différent. Vous n'êtes plus un barbare, mais un samouraï. Votre bateau aussi, *neh ? »*

Blackthorne vit le sourire s'étaler sur les lèvres épaisses de Yabu et fut tout à coup ramené en arrière, à Anjiro, à genoux sur la plage, Croocq dans le chaudron. Les hurlements de Pieterzoon emplissaient ses oreilles, la puanteur du trou envahissait ses narines et son esprit hurlait : « Tout ça est si inutile… Toute cette souffrance, cette terreur, Pieterzoon,

Spillbergen, Maetsukker, la prison, les *eta*, ce piège… Tout ça par ta faute !

— Tout va bien, Anjin-san ? lui demanda Mariko, prise de panique à la vue de son regard.

— Quoi ? Oh, oui… Oui, tout va bien.

— Qu'a-t-il ? » demanda Yabu.

Blackthorne secoua la tête pour reprendre ses esprits. « Je suis désolé. Excusez-moi, je… Je… Rien. Tête mal… Pas sommeil. Désolé. » Il fixa à nouveau Yabu. « Désolé Toranaga-sama malade… Espérer pas avoir soucis Yabu-sama.

— Non, pas de soucis. » Oui, tu ne me causes que des soucis depuis que tu es arrivé sur ce rivage avec ton maudit bateau, pensa Yabu. Izu n'est plus, tout honneur a disparu et ma tête est maintenant condamnée, à cause d'un lâche. « Pas de soucis, Anjin-san, dit-il amicalement. Toranaga-sama m'a demandé de vous donner vos vassaux comme il vous l'avait promis. » Ses yeux tombèrent sur Alvito. « Tsukku-san ? Pourquoi êtes-vous l'ennemi de Toranaga-sama ?

— Je ne suis pas son ennemi, Kasigi Yabu-sama.

— Vos daimyôs chrétiens le sont, *neh ?*

— Excusez-moi, Sire, mais nous ne sommes que des prêtres. Nous ne sommes pas responsables des opinions politiques de ceux qui honorent la Vraie Foi. Nous n'exerçons aucun contrôle sur ces *daimyôs* qui…

— La *Vraie Foi* de ce pays des dieux est le shinto conjointement avec le Tao, la voie de Bouddha ! »

Alvito ne répondit pas. Yabu se retourna avec mépris et hurla un ordre. Le groupe de samouraïs en guenilles se mit en rangs devant le bateau. Pas un seul d'entre eux n'était armé. Certains avaient les mains liées.

Alvito s'avança et s'inclina. « Vous voudrez bien m'excuser, Sire. Je devais voir Sire Toranaga. Comme il ne vient pas…

— Sire Toranaga voulait que vous serviez d'interprète à l'Anjin-san, l'interrompit Yabu cavalièrement, comme Toranaga le lui avait demandé. Oui, pour traduire comme vous seul savez le faire, *neh ?* Vous n'émettez, bien sûr, aucune objection à faire pour moi ce que vous deviez faire pour Sire Toranaga ?

— Bien sûr que non, Sire.

— Très bien ! Mariko-san, Sire Toranaga vous demande de veiller à la précision de la traduction des réponses de l'Anjin-san. » Alvito rougit, mais maîtrisa sa colère. « Oui, Sire », lui répondit Mariko en le haïssant.

Yabu lança un autre ordre. Deux samouraïs se dirigèrent vers la litière et en revinrent avec le coffre du navire. « Tsukku-san, à vous. Écoutez-moi, Anjin-san. Sire Toranaga m'a demandé de vous rendre ceci. C'est à vous, *neh ?* Ouvrez-le », ordonna-t-il aux samouraïs. Le coffre était plein à ras bord de pièces d'argent. « Tout y est.

— Merci. » Blackthorne n'arrivait pas à en croire ses yeux, car ça lui donnait les moyens d'acheter le meilleur équipage sans faire de promesses.

« Il doit être remis dans la chambre forte du bateau.

— Oui, bien sûr. »

Yabu fit signe aux samouraïs de monter à bord. Puis il dit à Alvito, de plus en plus furieux : « Sire Toranaga m'a prié de vous dire que vous étiez libre de partir ou de rester. Dans notre pays, vous êtes samouraï et *hatamoto,* régi par la loi des samouraïs. En mer, loin de nos rivages, vous êtes ce que vous étiez avant d'arriver ici et vous tombez sous le coup des lois barbares. Sire Toranaga vous octroie le droit, à vie, d'accoster dans n'importe quel port sous son contrôle sans être fouillé par les autorités

portuaires. Ces deux cents hommes enfin sont vos vassaux. Il m'a officiellement demandé de vous les confier, avec leurs armes, comme il vous l'avait promis…

— Je peux partir quand et comme je le veux ? demanda Blackthorne sans y croire.

— Oui, Anjin-san. Vous pouvez partir comme Sire Toranaga en a décidé. »

Blackthorne regarda Mariko qui évita son regard. Il se tourna donc à nouveau vers Yabu. « Puis-je partir demain ?

— Si vous le désirez. Quant à ces hommes, ce sont des *ronin.* Ils viennent tous des provinces du Nord, ont tous accepté de vous faire serment d'allégeance. Ce sont de bons guerriers. Aucun n'a commis de crime ayant pu être prouvé. Ils sont devenus *ronin* parce que leurs maîtres ont été tués, sont morts ou ont été déposés. Plusieurs d'entre eux ont combattu en mer, contre les *wako. »* Yabu sourit de cette façon vicieuse qui n'appartenait qu'à lui seul. « Certains ont pu être *wako*… Vous comprenez le mot *wako ?*

— Oui, Sire.

— Ceux qui ont les mains liées sont probablement des bandits ou des *wako.* Ils sont venus en bande et se sont portés volontaires pour vous servir en échange d'un pardon pour leurs crimes antérieurs. Ils ont prêté serment à sire Noboru – qui est allé chercher tous ces hommes pour vous, sur les ordres de sire Toranaga – qu'ils n'avaient jamais commis de crime contre Sire Toranaga ou l'un de ses samouraïs. Vous pouvez les accepter individuellement, en groupe ou les refuser. Vous comprenez ?

— Je peux tous les refuser ?

— Pourquoi feriez-vous ça ? demanda Yabu. Sire Noboru les a soigneusement triés sur le volet.

— Bien sûr », dit Blackthorne avec lassitude, sentant la mauvaise humeur grandissante du *daimyô*. Je comprends très bien. Mais ceux qui ont les mains liées… Que leur arrivera-t-il si je les refuse ?

— Ils auront, bien sûr, la tête tranchée. Qu'est-ce que ça à voir ?

— Rien. Excusez-moi.

— Suivez-moi. » Yabu se dirigea vers sa litière.

Blackthorne jeta un coup d'œil vers Mariko. « Je *peux* partir. Vous avez entendu ?

— Oui.

— Ça veut dire… Je vis un rêve. Il dit que…

— Anjin-san ! »

Blackthorne se hâta de rejoindre Yabu. La litière servait de dais. Un scribe avait installé une écritoire sur laquelle étaient disposés des parchemins. Un peu plus loin, des samouraïs gardaient un tas d'épées, de lances, de boucliers, de haches, d'arcs et de flèches. Yabu fit signe à Blackthorne de s'asseoir près de lui. Alvito leur faisait face. Le scribe appela des noms. Chaque homme s'avançait, s'inclinait, donnait son nom et sa lignée, prêtait serment d'allégeance, signait son parchemin, le cachetait d'une goutte de son sang, s'agenouillait une dernière fois devant Blackthorne puis se levait et passait chez l'armurier.

Les trente *ronin* aux mains entravées passèrent les derniers. Blackthorne insista personnellement pour qu'on leur tranchât leurs liens. Ils prêtèrent serment d'allégeance l'un après l'autre : « Sur mon honneur de samouraï, je jure que vos ennemis sont les miens et je fais serment de toujours vous obéir. »

Un début d'altercation éclata entre les deux derniers *ronin* sur le choix des armes qui restaient. « Vous deux, fermez-la », hurla Yabu. Les deux hommes se retournèrent et l'un d'eux

cria : « Vous n'êtes pas mon maître ! Où sont donc passées vos manières ? Dites s'il vous plaît, ou fermez-la vous-même. »

Yabu se dressa et se jeta sur le *ronin* qui venait de l'insulter, en brandissant son épée. Les hommes s'éparpillèrent et les *ronin* s'enfuirent. Arrivé au bord du quai, l'homme dégaina son épée, se retourna et passa à l'attaque en poussant un cri de guerre affreux. Tous ses amis vinrent aussitôt à son secours, Yabu se trouva pris au piège. L'homme chargea. Yabu évita un coup d'épée, en décocha un autre et rata sa cible. Les hommes se rapprochèrent pour la curée. Les samouraïs de Toranaga arrivèrent trop tard. Ils savaient déjà que Yabu était un homme mort.

« Arrêtez ! » hurla Blackthorne en japonais. Tous se figèrent. Yabu rompit le charme en se lançant à nouveau sur l'homme qui l'avait insulté. Le *ronin* faisait des bonds en arrière ou de côté, en brandissant son épée au-dessus de sa tête, attendant, sans aucune crainte dans le regard, le début d'une nouvelle attaque. Ses amis hésitèrent.

« Aller là-bas ! Immédiatement ! Ordre ! »

Les hommes reculèrent et rengainèrent leurs épées à contrecœur. Yabu faisait face à son adversaire et tournait en rond, lentement.

« *Vous* ! cria Blackthorne. *Arrêter ! Épée baisser ! Ordre !* »

L'homme continua de fixer Yabu de ses yeux furieux. Il entendit l'ordre et se mouilla les lèvres. Il fit une feinte à gauche, une autre à droite. Yabu battit en retraite. L'homme en profita pour lui échapper, se rapprocha de Blackthorne et déposa son épée à ses pieds. « J'obéis, Anjin-san. Je ne l'ai pas attaqué, » Comme Yabu repartait à la charge, le jeune homme, plus agile que lui, fit un bond de côté.

« Yabu-san, cria Blackthorne. Désolé. Penser erreur, *neh ?* Peut-être… »

Mais Yabu cracha tout un flot de mots japonais et fonça sur l'homme qui s'enfuit.

Alvito était amusé. « Yabu-san dit qu'il n'y a pas d'erreur, pilote. Ce *cabron* doit mourir. Aucun samouraï ne saurait accepter une telle insulte ! » Blackthorne sentit qu'ils le regardaient tous. Il essaya désespérément de trouver une solution et de prendre une décision. Il observa Yabu qui pourchassait son adversaire. Sur la gauche, un samouraï de Toranaga bandait son arc et visait. Le seul bruit qui régnait sur le quai était celui de ces deux hommes haletants qui couraient et s'injuriaient. Le *ronin* recula puis se retourna et s'enfuit en invectivant Yabu.

Alvito dit : « Il met Yabu au défi. Il lui dit qu'il est samouraï, qu'il ne tue pas des gens désarmés, comme lui. Il lui dit que lui n'est pas un samouraï, qu'il est un *eta,* que sa mère était *eta,* que son père l'était également… » Le jésuite se tut. Yabu venait de pousser un hurlement de rage et faisait signe à l'un des hommes. Il criait quelque chose. « Yabu ordonne qu'on rende son épée à son adversaire. »

Le *ronin* hésita et regarda Blackthorne, en attendant l'ordre.

Yabu se tourna vers Blackthorne et cria : « Rendez-lui son épée ! »

Blackthorne ramassa l'épée. « Yabu-san, demander pas se battre, dit-il en souhaitant la mort de Yabu. Demander pas se battre…

— *Rendez-lui son épée ! »*

Une vague de colère déferla parmi les hommes de Blackthorne. Il leva la main. « Silence ! » Il regarda son vassal-*ronin.* « Venir ici ! »

L’homme regarda Yabu, fit une passe à gauche puis une autre à droite et se précipita près de Blackthorne. Yabu ne le suivit pas. Il attendit et, tel un taureau furieux, se prépara à la charge suivante. L’homme s’inclina devant Blackthorne et prit son épée. Il se tourna vers Yabu et, en poussant un cri de guerre hystérique, passa à l’attaque. Les épées s’entrechoquèrent plusieurs fois. Les deux hommes tournoyèrent en silence. Yabu chancela. Le *ronin* se jeta sur une proie aussi facile, mais Yabu évita habilement le coup en se rejetant de côté et frappa. Il trancha les mains de l’homme, toujours agrippées à leur arme. Pendant un instant, le *ronin* resta là, à hurler tout en contemplant ses moignons, puis Yabu lui décolla la tête. Le silence tomba, puis un tonnerre d’applaudissements éclata et encercla Yabu. Il assena encore un coup d’épée sur le corps secoué de spasmes, puis, son honneur sauf, attrapa la tête par les cheveux et lui cracha au visage. Il jeta la tête au loin, s’approcha tranquillement de Blackthorne et le salua.

« Excusez mes mauvaises manières, Anjin-san. Merci de lui avoir donné son épée », dit-il poliment. Alvito traduisit. « Je m’excuse d’avoir crié. Merci d’avoir permis si honorablement à mon épée de recevoir le baptême du sang. » Il regarda l’épée que Toranaga lui avait offerte. Il en examina soigneusement le tranchant. Il était toujours parfait. Il défit sa ceinture de soie pour nettoyer la lame. « Il ne faut jamais toucher une lame avec vos doigts, Anjin-san. Ça l’abîmerait. Une lame ne doit sentir que la soie ou le corps de votre ennemi. » Il se tut et releva la tête. « Puis-je poliment vous suggérer d’autoriser vos vassaux à essayer leurs lames ? Ce serait un bon présage pour eux. »

Il était tard dans l’après-midi quand Yabu rentra chez lui. Des serviteurs lui enlevèrent ses vêtements souillés de sueur et lui donnèrent un kimono d’intérieur propre. Yuriko, sa femme,

l'attendait dans la fraîcheur de la véranda, avec du thé et du saké bouillants, comme il aimait.

« Saké, Yabu-san ? » Yuriko était une grande femme mince aux cheveux poivre et sel. Son kimono sombre de qualité médiocre mettait en valeur la blancheur de sa peau.

« Merci, Yuriko-san. » Yabu but le vin avec plaisir.

« Tout s'est bien passé, m'a-t-on dit.

— Oui.

— Ce *ronin,* quelle impertinence !

— Il a été utile, madame. Je me sens bien maintenant. J'ai donné le baptême du sang à l'épée de Toranaga et je l'ai faite mienne. » Yabu vida sa tasse. Sa main taquinait le pommeau de son épée, « Mais vous n'auriez pas aimé ce combat. C'était un enfant… Il est tombé dans le premier piège. »

Elle le toucha tendrement. « Je suis contente qu'il ait agi ainsi, mon cher mari.

— Ça m'a fait à peine transpirer. » Yabu se mit à rire. « Vous auriez dû voir le prêtre ! Ça vous aurait fait très plaisir de le voir suer à grosses gouttes. Je ne l'avais jamais vu aussi en colère. Ce cannibale ! Ce sont tous des cannibales ! C'est dommage qu'il n'existe pas un moyen de les éliminer avant que nous ne quittions cette terre.

— Vous croyez que l'Anjin-san en est capable ?

— Il va essayer. Avec vingt bateaux, je pourrais contrôler toutes les eaux, d'ici à Kyushu. Rien qu'avec lui, je pourrais faire mal à Kiyama, Onoshi et Harima. Éliminer Jikkyu et conserver Izu ! Nous n'avons besoin que d'un peu de temps et chaque *daimyô* luttera bientôt contre son propre ennemi. Izu sera sauvé. À nouveau à moi ! Je ne comprends pas pourquoi Toranaga laisse partir l'Anjin-san. Voilà encore un gâchis inutile ! » Il ferma le poing et frappa le tatami. La servante

sursauta, mais ne dit rien. Yuriko ne fit pas le moindre geste. Un sourire errait sur son visage.

« Comment l'Anjin-san a-t-il pris la nouvelle de sa liberté et de ses vassaux ? demanda-t-elle.

— Il était si heureux… On aurait dit un vieil homme rêvant qu'il a un yang à quatre branches. Il… Oh, oui… » Yabu fronça les sourcils en se souvenant. « Mais il y a une chose que je ne comprends toujours pas. Quand ces *wako* m'ont encerclé, j'étais un homme mort. Aucun doute là-dessus. Mais l'Anjin-san les a arrêtés et m'a sauvé la vie. Il n'avait aucune raison de faire ça, *neh ?* Quelques instants avant, j'avais lu la haine dans ses yeux…

— Il vous a sauvé la vie ?

— Oui. Étrange, *neh ?*

— Il se passe beaucoup de choses étranges, mon mari. » Elle congédia la servante puis lui demanda calmement : « Que voulait Toranaga ? »

Yabu se pencha et murmura : « Je crois qu'il veut que je devienne commandant en chef.

— Pourquoi ferait-il ça ? Main de Fer serait-il à l'agonie ? Et sire Sudara ? Et Buntaro ? Et sire Noboru ?

— Qui sait, madame ? Ils sont tous en disgrâce, *neh ?* Toranaga change si souvent d'avis que personne ne peut jamais prévoir ce qu'il va faire. Il m'a d'abord prié de me rendre au port à sa place et m'a expliqué comment il voulait que les choses soient dites, puis il a parlé de Hiro-matsu qui commençait à se faire vieux et m'a demandé ce que je pensais honnêtement du Régiment des mousquets.

— Serait-il sur le point de décréter "Ciel pourpre" ?

— Ce plan est toujours prêt, mais il n'a pas eu jusqu'à présent le courage de le mettre en action. Cela requiert un

commandement et de l'habileté. Il avait tout ça, dans le temps. Plus aujourd'hui. Il n'est plus que l'ombre du Minowara qu'il était. J'ai été très troublé par son visage. J'ai commis une erreur. J'aurais dû prendre parti pour Ishido.

— Je crois que vous avez fait un choix très judicieux.

— Pardon ?

— Prenez d'abord votre bain. Je pense avoir ensuite un cadeau pour vous.

— Quel cadeau ?

— Votre frère Mizuno vient après le repas du soir.

— Vous appelez ça un cadeau ? » Yabu se rebiffa. « En quoi ai-je besoin de cet imbécile ?

— Un renseignement ou un peu de sagesse, même dite par un imbécile, peuvent avoir autant de valeur que venant d'un conseiller, *neh ?* Parfois même plus.

— Quel renseignement ?

— Prenez d'abord votre bain. Mangez ensuite. Vous avez besoin d'avoir la tête froide, ce soir, Yabu-chan. »

Yabu l'aurait bien pressée de questions, mais le bain le tentait et, en vérité, il était envahi par une délicieuse lassitude qu'il n'avait pas ressentie depuis bien longtemps. Elle était en partie due au respect avec lequel Toranaga l'avait traité ce matin, au respect que lui avaient également témoigné les généraux, ces derniers jours, mais aussi et surtout à cette source de joie qu'avait exsudée son épée. Ah, tuer si proprement d'homme à homme, face à d'autres *hommes !* Voilà une joie qui n'était donnée qu'à un petit nombre, et ce très rarement ! Suffisamment rarement pour être appréciée à sa juste valeur. Il quitta donc sa femme, se détendit et se laissa aller à sa joie. Il laissa les mains le nettoyer, le rafraîchir et, régénéré, il passa dans une pièce donnant sur la véranda. Les derniers rayons du

couchant embrasaient le ciel. Le croissant de lune était mince et très bas. L'une de ses servantes lui servit délicatement son repas du soir. Il mangea frugalement et en silence. La jeune fille lui demanda en souriant et sur un ton d'invite : « Dois-je arranger les *futons,* Sire ? »

Yabu secoua la tête. « Plus tard. Dites d'abord à ma femme que je veux la voir. » Yuriko arriva.

« Votre frère attend. Voyez-le d'abord, Sire, puis nous parlerons, vous et moi, seul à seul. »

Kasigi Mizuno, frère cadet de Yabu, père d'Omi, était un petit homme aux yeux globuleux, au large front et aux cheveux rares. Ses épées ne semblaient pas lui aller et il arrivait à peine à s'en servir. Il n'était pas meilleur au tir à l'arc. Mizuno s'inclina et félicita Yabu de son adresse, car les nouvelles de son exploit s'étaient très vite répandues autour du château, rehaussant encore sa réputation de guerrier. Puis, anxieux de plaire, il en vint au motif de sa visite. « J'ai reçu aujourd'hui une lettre codée de mon fils, Sire. Dame Yuriko a pensé qu'il valait mieux que je vous la remette en main propre. Il tendit le parchemin à Yabu, avec la clef du code. Le message d'Omi disait : « Père, faites part rapidement et confidentiellement à sire Yabu que sire Buntaro est venu à Mishima *secrètement, via Takato.* L'un de ses hommes a laissé échapper ce renseignement un soir de beuverie que j'avais organisée en leur honneur. Durant cette visite secrète à Takato qui a duré trois jours, Buntaro a vu deux fois sire Zataki et trois fois la mère de Zataki. Avant de quitter Mishima, sire Hiro-matsu a dit à sa nouvelle concubine, la dame Oko, de ne pas s'inquiéter parce que "tant que je suis vivant sire Toranaga ne quittera jamais le Kwanto". »

Yabu leva la tête. « Comment Omi-san peut-il savoir ce que Main de Fer a dit à sa concubine en privé ? Nous n'avons pas

d’espions dans sa maison ?

— Nous en avons à présent, Sire. Je vous en prie. Poursuivez votre lecture.

« Sire Hiro-matsu est résolu à commettre une trahison, *si nécessaire* à ordonner “Ciel pourpre” malgré le refus de Toranaga, avec ou sans approbation de sire Sudara, *si nécessaire.* Voilà des vérités auxquelles on peut croire ! La servante personnelle de dame Oko est la fille de la nourrice de ma femme et a été présentée au service de dame Oko, à Mishima, quand, regrettablement, sa propre servante a été curieusement atteinte d’une maladie incurable. Buntaro-san agit comme un fou. Il a mis ce matin un samouraï au défi sans aucun prétexte et l’a massacré en maudissant le nom de l’Anjin-san. Des espions font état de ce qu’Ikawa Jikkyu aurait massé dix mille hommes à Suruga, prêts à franchir nos frontières. Transmettez mes respects à sire Yabu, je vous prie… » Le reste du message était sans importance.

« Jikkyu ! Dois-je aller à la mort sans m’être vengé de ce diable ?

— Patience, Sire, dit Yuriko. Je vous en prie, poursuivez Mizuno-san.

— Sire, dit le petit homme. Nous avons essayé de mettre votre plan à exécution depuis des mois, celui que vous nous aviez suggéré quand le barbare est arrivé. Vous vous souvenez de toutes ces pièces d’argent… Vous nous aviez dit qu’en en donnant cent ou même cinq cents à la personne adéquate, cela nous permettrait d’éliminer Ikawa Jikkyu, une bonne fois pour toutes. Il semble que Mura, le chef d’Anjiro, ait un cousin dont le frère est maintenant le meilleur cuisinier de Suruga. On m’a dit aujourd’hui qu’il venait d’entrer au service de Jikkyu. On lui a

donné deux cents pièces d'avance. Le prix total est de cinq cents…

— Nous n'avons pas cette somme. C'est impossible ! Comment pourrais-je en réunir cinq cents quand… je suis endetté au point de ne pouvoir en réunir cent !

— Excusez-moi, Sire. Je suis désolé, mais nous avons déjà mis l'argent de côté. Il n'y avait pas vraiment le compte dans le coffre du barbare. On avait déjà enlevé mille pièces avant que l'argent soit officiellement compté. Je suis désolé. »

Yabu le regarda bouche bée. « Quoi ?

— Il semble qu'Omi-san ait reçu ordre de le faire en votre nom. L'argent a été secrètement apporté ici et confié à dame Yuriko à qui nous avions d'abord demandé la permission. »

Yabu réfléchit pendant un long moment. « Qui a ordonné ça ?

— Moi, après avoir cherché vainement à obtenir votre permission.

— Merci, Mizuno-san. Merci, Yuriko-san. » Yabu les salua tous deux. « Donc, Jikkyu ? À la fin des fins ! » Il donna à son frère une bourrade amicale sur l'épaule. « Vous avez merveilleusement agi, mon cher frère. Je vous enverrai quelques pièces de soie du trésor. Comment va la dame votre épouse ?

— Très bien, Sire. Elle vous demande d'accepter ses meilleurs vœux.

— Nous devrions manger ensemble. Bien… Très bien. En ce qui concerne le reste du rapport… Quelle est votre opinion ?

— Je n'en ai pas, Sire. Je serais par contre très intéressé de connaître la vôtre.

— D'abord. » Yabu se tut en captant le regard de sa femme qui lui intimait prudence. Il changea sa phrase :

« Premièrement et dernièrement, tout cela veut dire qu'Omi-san, votre fils, est loyal et est un excellent vassal. Si j'avais un contrôle quelconque sur l'avenir, je le ferais avancer en grade. Oui, il mérite une promotion. »

Mizuno était aux anges. Yabu fit preuve de patience, lui parla, le félicita encore et, dès que la politesse le permit, le congédia. Yuriko fit apporter du thé. Quand ils furent seuls, il dit : « Que signifie le reste ? »

Le visage de Yuriko trahissait son excitation. « Excusez-moi, Sire, mais j'ai une autre idée à vous livrer : *Toranaga se joue de nous tous, n'a aucunement l'intention de se rendre à Osaka et n'en a jamais eu l'intention.*

— Stupidités !

— Laissez-moi vous exposer les faits… Oh, Sire, vous ne savez pas la chance que vous avez d'avoir un vassal comme Omi et un frère stupide qui a volé un millier de pièces d'argent. La preuve de ma théorie pourrait être la suivante : Buntaro-san, en qui Toranaga a confiance, est envoyé à Zataki, secrètement. Pourquoi ? Pour lui apporter vraisemblablement une nouvelle offre. Qu'est-ce qui pourrait bien tenter Zataki ? Le Kwanto. Rien d'autre. L'offre porte donc sur le Kwanto en échange de son allégeance une fois que Toranaga sera à nouveau *président du Conseil des régents. Un nouveau président avec un nouveau mandat.* Il peut alors se permettre de le lui donner, *neh ? »* Elle attendit, puis poursuivit : « S'il persuade Zataki de trahir Ishido, il aura fait le quart du chemin vers Kyoto. Comment ce pacte avec son frère peut-il être consolidé ? Par des otages ! On m'a dit, cet après-midi, que sire Sudara, dame Genjiko, leurs filles *et* leur fils doivent rendre visite à leur vénérée grand-mère à Takato, dans dix jours.

— Tous ?

— Oui. Toranaga rend ensuite son bateau à l'Anjin-san. Un bateau tout neuf avec des canons, des munitions, deux cents fanatiques et tout cet argent, en quantité suffisante pour acheter d'autres mercenaires barbares, toute la lie des *wako* de Nagasaki. Pourquoi ? Pour lui permettre d'attaquer et de prendre le Vaisseau noir. Pas de Vaisseau noir, pas d'argent et d'énormes problèmes pour les prêtres chrétiens qui contrôlent Kiyama, Onoshi et tous les *daimyôs* chrétiens traîtres.

— Toranaga n'oserait jamais faire ça ! Le Taikô a essayé et échoué. Et il était tout-puissant. Les barbares s'en iraient et nous n'aurions plus de commerce.

— Oui. Si *nous* le faisions, mais cette fois-ci il s'agit de barbares contre d'autres barbares, *neh ?* Ça n'a rien à voir avec nous. Supposez que l'Anjin-san attaque Nagasaki et sème le carnage… Harima n'est-il pas notre ennemi à l'heure actuelle, ainsi que Kiyama et Onoshi ? N'est-ce pas à cause d'eux que la plupart des *daimyôs* de Kyushu sont nos ennemis ? Supposez que l'Anjin-san incendie quelques-uns de leurs ports, harcèle leur navigation et qu'au même moment…

— Et qu'au même moment Toranaga décrète et lance "Ciel pourpre" ! explosa Yabu.

— Nous y sommes, acquiesça Yuriko. Tout cela n'explique-t-il pas l'attitude de Toranaga ? Toute cette intrigue ne lui va-t-elle pas comme un gant ? Ne fait-il pas là ce qu'il a toujours fait ? Attendre, jouer avec le temps comme toujours, un jour par-ci, un autre par-là. Un mois s'est bientôt écoulé et le voilà à nouveau pourvu d'une force incroyable pour balayer toute opposition. Il a déjà gagné un mois depuis que Zataki a transmis l'invitation à Yokosé. »

Yabu sentait son pouls battre dans ses oreilles. « Alors, nous sommes sauvés !

— Non. Mais nous ne sommes pas perdus. Je crois qu'il ne se rend pas. » Elle hésita. « Mais tout le monde a été trompé. Il est si habile, *neh !* Tout le monde a été dupé, comme nous, jusqu'à ce soir. Omi m'a enfin donné les indices que j'attendais. Nous avions tous oublié que Toranaga était un très grand comédien. Il peut rendre son visage pareil à un masque, *neh ?* Yabu essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées, mais n'y parvint pas. « Mais Ishido tient toujours le Japon contre nous !

— Oui. Moins Zataki. Et il doit y avoir d'autres alliances secrètes. Toranaga et vous, vous pouvez tenir les cols jusqu'au jour J.

— Ishido détient la citadelle d'Osaka, l'héritier et la fortune de Taïkô.

— Oui, mais il s'y cache. Quelqu'un le trahira.

— Que dois-je faire ?

— Le contraire de Toranaga. Laissez-lui l'attente. Forcez l'allure.

— Comment ça ?

— Le premier point est que Toranaga a oublié la seule chose que vous ayez remarquée, cet après-midi. La colère dévastatrice du Tsukku-san. Pourquoi ? Parce que l'Anjin-san menace leur avenir, *neh* ? Vous devez donc immédiatement prendre l'Anjin-san sous votre protection, sinon les prêtres ou leurs fantoches le tueront dans les heures qui viennent. L'Anjin-san a besoin de votre aide et de votre protection pour se procurer son nouvel équipage à Nagasaki. Sans vous et vos hommes, il échouera. Sans lui, sans son bateau, ses canons et ses barbares, Nagasaki ne brûlera pas et cela doit arriver, sinon Kiyama, Onoshi, Harima et ces maudits prêtres ne seront pas assez distraits pour retirer momentanément leur soutien à Ishido. Entre-temps, Toranaga, miraculeusement soutenu par Zataki et ses

fanatiques, passera les cols de Shinano avec vous, à la tête du Régiment des mousquets, et dévalera dans les plaines de Kyoto.

— Oui. Vous avez raison, Yuriko-san ! Il faut que ça se passe de cette façon-là. Oh, vous êtes si habile, si intelligente, si sage !

— La Sagesse et la Chance ne sont d'aucune utilité si l'on n'a pas les moyens de mettre un plan à exécution, Sire. Vous êtes le seul à pouvoir le faire. Vous êtes le chef, le guerrier, le général, le stratège dont Toranaga a besoin. Vous devez le voir, cette nuit.

— Je ne peux pas aller voir Toranaga et lui dire que j'ai dévoilé sa ruse, *neh ?*

— Non, mais vous allez le supplier de vous laisser partir avec l'Anjin-san. Nous pouvons trouver une raison plausible.

— Mais si l'Anjin-san attaque Nagasaki et le Vaisseau noir, n'arrêteront-ils pas tout commerce et ne quitteront-ils pas nos rivages ?

— Oui. Peut-être. Mais ce ne sera que l'année prochaine. D'ici là, Toranaga sera président des régents et vous serez son commandant en chef. »

Yabu descendit de ses nuages. « Non, dit-il fermement. Une fois qu'il détiendra le pouvoir, il m'ordonnera de me faire seppuku.

— Vous serez maître du Kwanto bien avant ça. » Il cligna des yeux. « Comment cela ?

— En fait, Toranaga ne donnera jamais le Kwanto à son demi-frère. Zataki représente une menace constante pour lui. Zataki est un homme orgueilleux, indépendant, *neh ?* Ce serait si facile pour Toranaga de le manœuvrer et de lui faire prendre une place en première ligne pendant la bataille. Si Zataki ne se fait pas tuer… Une balle perdue, peut-être, ou une flèche ? Une balle perdue certainement ! Vous devez mener le Régiment des mousquets dans la bataille, Sire.

— Pourquoi ne recevrais-je pas, moi aussi, une balle perdue ?

— C'est possible, mais vous n'êtes pas parent avec Toranaga et ne représentez pas une menace pour lui. Vous deviendrez son vassal le plus dévoué. Il a besoin de généraux. Vous obtiendrez le Kwanto. Ce devra d'ailleurs être votre seul but. Il vous le donnera dès qu'Ishido sera trahi parce qu'il veut Osaka pour lui tout seul.

— Son vassal ? Mais vous m'avez dit d'attendre et…

— Je vous conseille de le soutenir de toutes vos forces. Ne suivez pas ses ordres aveuglément, comme Main de Fer.

Suivez-les intelligemment. N'oubliez pas, Yabu-chan, que les soldats commettent des erreurs dans toute bataille. Les balles perdues sont choses courantes. Tant que vous commandez le Régiment, vous avez la possibilité de choisir, vous aussi… le moment, *neh ?*

— Oui, dit-il, impressionné par Yuriko.

— Souvenez-vous que vous avez intérêt à suivre Toranaga. Il est Minowara. Ishido n'est qu'un paysan. C'est lui qui est fou. Je m'en rends compte à présent. Ishido devrait déjà enfoncer les portes d'Odawara, à l'heure qu'il est, pluies ou pas. Omi-san ne vous l'a-t-il pas dit, il y a quelques mois ? Odawara n'est-elle pas sous-peuplée, en soldats ? Toranaga n'est-il pas isolé ? »

Yabu frappa le sol de joie. « C'est donc la guerre, après tout ! Que vous êtes habile de l'avoir percé à jour ! Il s'est joué de nous pendant tout ce temps, *neh ?*

— Oui », dit-elle, satisfaite.

Mariko était arrivée à la même conclusion en ne partant cependant pas des mêmes faits. Toranaga doit simuler. Il joue un jeu secret, se dit-elle. Voilà la seule explication plausible à son incroyable conduite… Rendre à l'Anjin-san son bateau, tous

ses canons, sa liberté en présence du Tsukku-san ! Maintenant, l'Anjin-san va résolument se tourner vers le Vaisseau noir, le prendre, menacer celui de l'année prochaine et donc meurtrir la Sainte Église et contraindre ainsi les saints hommes à pousser Kiyama et Onoshi à trahir Ishido…

Mais pourquoi ? Si cela est vrai, pensa-t-elle perplexe, et si Toranaga envisage vraiment ce plan à long terme, il ne peut bien sûr se rendre à Osaka et se prosterner devant Ishido, *neh ?* Il doit… Oh ! Et qu'en est-il alors du délai obtenu par Hiromatsu ? Oh, Sainte Vierge qui êtes au ciel, Toranaga n'a jamais eu l'intention de se rendre ! Ce n'était qu'une ruse. Pourquoi ? Pour gagner du temps. Pour accomplir quoi ? Pour attendre et tisser mille autres ruses. Peu importe lesquelles. Toranaga est une fois de plus ce qu'il a toujours été, le tout-puissant joueur de marionnettes. Elle savoura sa découverte, joua avec, l'examina, la tourna en tous sens, ne trouvant pas de failles à son raisonnement. Mais que faire entre-temps ? se demanda-t-elle. Rien de plus que ce que tu as fait… et décidé de faire, *neh ?*

« Maîtresse ?

— Oui, Chimmoko ?

— Gyoko-san est là. Elle dit qu'elle a un rendez-vous.

— Oh, oui. J'ai oublié de te le dire. Fais chauffer du saké et apporte-le. Et fais-la entrer ici. »

Mariko repensa à cet après-midi. Elle se souvint de ses bras si forts, si tendres, où elle s'était tellement sentie en sécurité. « Puis-je vous voir cette nuit ? Avait-il prudemment demandé, après le départ de Tsukku-san et de Yabu. – Oui, avait-elle répondu impulsivement. Oui, mon amour. Ce que je suis heureuse pour vous. Dites à Fujiko-san… Demandez-lui de venir me chercher à l'heure du verrat. »

Dans le calme de la maison, sa gorge se contracta. Quelle folie, quel danger ! Elle arrangea son maquillage et sa coiffure devant le miroir et tenta de se composer un visage. Des pas s'approchèrent. Le *shoji* s'ouvrit.

« Oh, madame, dit Gyoko en s'inclinant profondément. Que vous êtes bonne de me recevoir.

— Vous êtes la bienvenue, Gyoko-san.

— Quelle jolie poterie, madame, si belle. »

Elles échangèrent quelques propos polis, puis Chimmoko se retira.

« Je suis désolée, Gyoko-san, mais notre maître n'est pas venu au port cet après-midi. J'espère le voir avant mon départ.

— Oui. On m'a dit que Yabu-san s'y était rendu à sa place.

— Dès que je verrai Toranaga-sama, je le lui redemanderai, mais je m'attends à ce que sa réponse soit la même. » Mariko versa le saké. « Je suis désolée, mais il ne m'accordera pas la faveur que je lui demande.

— Je vous crois, à moins que l'on ne fasse pression.

— Je ne peux exercer aucune pression. J'en suis vraiment désolée.

— J'en suis moi aussi tout à fait désolée, madame. »

Mariko posa sa tasse. « Vous avez ainsi décidé que certaines langues n'étaient pas sûres. »

Gyoko dit sèchement : « Si je devais murmurer des secrets vous concernant, vous les dirais-je en face ? Croyez-vous que je sois aussi stupide ?

— Vous feriez peut-être mieux de partir, car j'ai beaucoup de choses à faire.

— Oui, moi aussi, madame ! répondit Gyoko d'une voix dure. Sire Toranaga m'a demandé très précisément ce que je savais

sur vous et l'Anjin-san cet après-midi. Je lui ai dit qu'il n'y avait rien entre vous et lui. Je vous livre mes paroles exactes : "Oh oui, Sire, j'ai moi aussi entendu ces rumeurs malsaines, mais il n'y a aucune vérité dans tout ça. Je le jure sur la tête de mon fils, Sire, et de ses fils. Si quelqu'un devait être au courant, je le serais très certainement. Vous pouvez considérer tout ceci comme un mensonge malveillant – des ragots, Sire…" Oh, oui, madame, vous pouvez croire que j'ai été choquée comme il le fallait. J'ai bien joué mon rôle et je l'ai convaincu. » Gyoko avala une gorgée de saké et ajouta amèrement : « Nous sommes tous condamnés s'il obtient des preuves… Ce qui ne serait pas difficile à obtenir, *neh ?*

— Comment ça ?

— Mettez l'Anjin-san à la question… Aux méthodes chinoises. Chimmoko… Aux méthodes chinoises. Moi… Kiku-san… Je suis désolée. Vous aussi, madame… Aux méthodes chinoises. »

Mariko reprit sa respiration. « Puis-je… Puis-je vous demander… Pourquoi avez-vous pris un tel risque ?

— Parce que, dans certaines circonstances, les femmes doivent s'entraider contre les hommes, parce que je n'ai en fait rien vu, parce que vous ne m'avez fait aucun mal, parce que je vous aime bien, vous et l'Anjin-san, parce que je crois que vous avez tous deux vos propres *karmas*, parce que je préfère vous voir vivante et être mon amie que morte, parce que c'est excitant de vous voir tous les trois tourner comme des phalènes autour de la flamme de la vie.

— Je ne vous crois pas. »

Gyoko rit doucement. « Merci, madame. » Ayant retrouvé le contrôle d'elle-même, elle dit avec une totale sincérité : « Très bien. Je vais vous donner ma véritable raison. J'ai besoin de votre aide. Oui, Toranaga-sama ne m'accordera pas la faveur

que je lui ai demandée. Peut-être pouvez-vous trouver un moyen ? Vous êtes ma seule chance. Je ne peux pas la laisser passer. Voilà, vous savez tout maintenant. Je vous implore humblement de m'aider. » Elle posa ses mains à plat sur les *futons* et s'inclina profondément, « Excusez mon impertinence, dame Toda, mais je mettrai tout ce que je possède à votre service, si vous m'aidez. » Puis, elle se remit sur ses talons, rajusta les plis de son kimono et finit de boire son saké. Mariko essaya d'y voir clair. Son intuition lui disait de faire confiance à cette femme, mais son esprit était embrumé par la découverte récente du jeu de Toranaga et le soulagement éprouvé en sachant que Gyoko ne l'avait pas dénoncée comme elle s'y attendait. « Oui, je vais essayer. Donnez-moi du temps, s'il vous plaît.

— Je ne peux vous donner davantage. Voici un fait : connaissez-vous la secte Amida Tong ? Les assassins ?

— Savez-vous quelque chose à leur sujet ?

— Vous souvenez-vous du meurtrier de la citadelle d'Osaka, madame ? Il venait pour l'Anjin-san, pas pour Sire Toranaga. L'intendant de Sire Kiyama a donné deux mille *koku* pour cette tentative.

— Kiyama ? Pourquoi ?

— Il est chrétien, *neh ?* L'Anjin-san était son ennemi à ce moment-là, *neh ?* Qu'en est-il, maintenant que l'Anjin-san est samouraï, libre et a repris possession de son bateau ?

— Un autre Amida ? Ici ? »

Gyoko haussa les épaules. « Qui sait ? Mais je ne donnerais pas un pagne *d'eta* pour la vie de l'Anjin-san s'il se trouvait imprudemment en dehors du château.

— Où est-il en ce moment ?

— Dans ses appartements, madame. Vous allez bientôt lui rendre visite, *neh ?* Ce serait peut-être aussi bien de le prévenir.

— Vous semblez être au courant de tout ce qui se passe, Gyoko-san !

— Je tends l'oreille et j'ouvre les yeux, madame. »

Mariko calma son angoisse. « Vous l'avez dit à Toranaga-sama ?

— Oh, oui, je le lui ai dit. En fait, je ne pense pas qu'il ait été surpris. C'est intéressant, vous ne trouvez pas ?

— Vous vous êtes peut-être trompée.

— Peut-être. J'ai eu vent d'une rumeur à Mishima parlant d'un complot contre sire Kiyama. Par empoisonnement. Affreux, *neh ?*

— Quel complot ? »

Gyoko lui fit part des détails.

« Impossible ! Un *daimyô* chrétien ne ferait pas ça à un autre ! »

Mariko remplit les tasses.

« Puis-je vous demander ce que vous vous êtes encore dit ?

— Je l'ai supplié pendant une partie de la conversation de me rendre ses faveurs et de me faire sortir de cette auberge infestée de punaises. Il a accepté. Nous allons maintenant habiter des appartements à l'intérieur du château. Près de l'Anjin-san. Dans l'une des maisons pour invités. Je pourrai aller et venir à ma guise. Il a demandé à Kiku-san de le distraire cette nuit. C'est également une amélioration, quoique rien ne le fasse sortir de son état mélancolique, *neh ? »*

Mariko garda un visage neutre et se contenta d'acquiescer. L'autre femme soupira et poursuivit : « Oui. Il est très triste. Dommage ! Pendant l'autre moitié de la conversation, nous

avons parlé des trois secrets. Il m'a demandé de répéter ce que je savais, ce que je vous avais raconté. »

Oh, pensa Mariko en se voyant offrir un autre indice. Ochiba ? Voilà l'appât de Zataki. Et Toranaga tient un gourdin également prêt au-dessus d'Omi au cas où, et une arme contre Onoshi dans les personnes de Harima et Kiyama.

— Vous souriez, madame ? »

Oh, oui, avait envie de crier Mariko voulant partager sa joie avec Gyoko. Que vos renseignements ont dû lui être précieux, voulait-elle lui dire. Comme il devrait vous récompenser ! Vous devriez être nommée *daimyô !* Que Toranaga-sama est habile de vous avoir écoutée sous des airs d'indifférence. Mais Toda Mariko-Noh-Buntaro secoua simplement la tête et dit calmement : « Je suis désolée que vos renseignements ne l'aient pas égayé.

— Je ne lui ai rien dit qui ait amélioré son humeur, maussade et sombre. Triste, *neh ?*

— Oui, je suis désolée.

— Oui renifla Gyoko. Je vous livre un dernier renseignement avant de m'en aller. Il vous intéresse personnellement, madame. Il est possible que l'Anjin-san soit très fécond.

— Pardon ?

— Kiku-san attend un enfant.

— De l'Anjin-san ?

— Oui, ou de Sire Toranaga. Peut-être d'Omi-san. Ils entrent tous dans la bonne période. Elle a bien sûr pris des précautions comme d'habitude après Omi-san, mais, comme vous le savez, aucune méthode n'est parfaite. Rien n'est jamais garanti. Des erreurs adviennent, *neh ?* Elle croit avoir oublié après l'Anjin-san, mais elle n'est pas sûre. C'était le jour où le messager est arrivé à Anjiro et, dans l'affolement du départ pour Yokosé et de

l'achat du contrat par Sire Toranaga… C'est compréhensible, *neh ? »* Gyoko leva les mains au ciel. « Après sire Toranaga, sur mon conseil, elle a fait le contraire. Nous avons toutes deux allumé des bâtons d'encens en priant pour que ce soit un garçon. »

Mariko étudia le dessin de son éventail. « Qui ? Qui pensez-vous que ce soit ?

— Là est le problème, madame. Je ne sais pas. Je vous serais très reconnaissante de me conseiller.

— Ce début de grossesse doit être interrompu. Elle ne court aucun risque.

— Je suis d'accord. Malheureusement, Kiku ne l'est pas.

— Quoi ? Je suis surprise, Gyoko-san ! Elle devrait bien sûr être d'accord. Sinon il va falloir le dire à Sire Toranaga. Après tout, c'est arrivé avant qu'il…

— C'est *peut-être* arrivé avant, madame.

— Il va falloir le dire à Sire Toranaga. Pourquoi Kiku-san est-elle si désobéissante et inconsciente ?

— *Karma,* madame. Elle veut un enfant.

— De qui ?

— Elle ne le dira pas. Elle m'a simplement dit que les trois avaient chacun leurs avantages.

— Elle ferait preuve de sagesse en se débarrassant de cet enfant et en étant certaine la prochaine fois.

— Je suis d'accord avec vous. Je pensais que vous deviez le savoir au cas où… Il reste beaucoup de jours avant que cela ne soit visible ou qu'une fausse couche devienne un danger pour elle. Elle ne m'appartient plus, même si je continue de veiller sur elle pour l'instant. Ce serait magnifique si l'enfant était de Sire Toranaga, mais supposez qu'il ait les yeux bleus… »

51

Juste avant l'aube, la herse d'une porte latérale s'ouvrit sans bruit et dix hommes sortirent rapidement, traversèrent le pont étroit qui enjambait la douve intérieure. À l'autre bout du pont, les sentinelles tournèrent le dos volontairement et laissèrent passer les hommes sans les inquiéter. Ils portaient tous des kimonos sombres, des chapeaux coniques et tenaient leurs épées fermement. Naga était en tête, Yabu à ses côtés. Il les emmena sans hésitation à travers un dédale de tournants, leur fit monter et descendre des escaliers et traverser des passages peu fréquentés. À chaque fois qu'ils rencontraient une patrouille ou des sentinelles – toujours sur le qui-vive – Naga brandissait un sceau en argent et le convoi passait sans être arrêté ou questionné. Il les amena par des chemins détournés à la poterne sud qui était le seul accès possible à la première grande douve. Là, une compagnie de samouraïs les attendait. En silence, les hommes entourèrent le convoi sous le commandement de Naga, leur faisant ainsi un écran protecteur. Ils traversèrent tous le pont à vive allure, sans être inquiétés. Ils poursuivirent leur chemin et descendirent la pente douce vers le Premier Pont en se tenant, autant qu'ils le pouvaient, dans l'ombre. Une fois qu'ils eurent traversé le Premier Pont, ils prirent la direction du sud et disparurent dans un labyrinthe d'allées en direction de la mer. Aux abords du cordon de protection entourant le quai où était amarré l'*Érasme*. L'escorte de samouraïs s'arrêta et fit signe aux dix hommes d'avancer. Puis ils les saluèrent, tournèrent les talons et disparurent dans

l’obscurité. Naga mena le convoi au-delà des barrières. Ils furent admis sur la jetée sans commentaire.

« Tout est prêt ? demanda Yabu en prenant la direction des opérations.

— Oui, Sire.

— Très bien. Anjin-san, vous avez compris ?

— Oui. Merci, Yabu-san.

— Très bien. Vous feriez mieux de vous dépêcher. »

Blackthorne inspecta son bateau, contrôla et recontrôla tout, puis se précipita à bord et se dirigea enthousiaste vers son poste, sur le gaillard d’arrière. Le ciel était toujours sombre. Il regarda le quai. Yabu et Naga étaient en grande conversation. Les barrières se rouvrirent. Baccus Van Nekk et le reste de l’équipage, tous visiblement anxieux, s’avancèrent entourés de leurs gardes. Blackthorne s’approcha du plat-bord et les appela : « Eh ! Montez à bord ! » Quand ses hommes le virent, leur peur sembla s’estomper quelque peu. Vinck monta le premier. Ils avaient toujours peur, mais pas un seul ne vint rejoindre Blackthorne sur le gaillard d’arrière qui restait avant tout *son* domaine.

« Seigneur Jésus, pilote, dit Baccus en haletant. Que se passe-t-il ?

— Qu’est-ce qu’il y a, pilote ? répéta Vinck. Seigneur Dieu, un moment on dort, et puis c’est l’affolement et la porte s’ouvre et les singes nous amènent ici… »

Blackthorne leva la main. « Écoutez-moi ! » Le silence se fit. Nous emmenons l’*Érasme* en lieu sûr, de l’autre côté de…

— On est pas assez, pilote, l’interrompit Vinck, angoissé. On arrivera a…

— Johann ! Nous allons être remorqués. L'autre bateau va bientôt arriver. Ginsel, à l'avant ! Tu largueras les amarres ! Vinck, prends la barre ! Roper et Baccus au treuil avant, Salomon et Croocq à l'arrière ! Sonk, descends et vérifie les provisions. Prépare du grog si tu en trouves ! Au travail !

— Un instant, pilote, dit Roper. Pourquoi toute cette hâte ? Où va-t-on ? »

Blackthorne sentit monter en lui une vague d'indignation devant toutes ces questions, mais il se rappela qu'ils avaient le droit de savoir. Ils n'étaient pas des vassaux ni des *eta* mais ses hommes et, dans une certaine mesure, ses associés. « C'est le début de la saison des orages. Ils appellent ça des *taïs-funs* – les grandes tempêtes. Ce mouillage n'est pas sûr. De l'autre côté du port, à quelques lieues au sud, se trouve leur mouillage le plus sûr. C'est près d'un village qui s'appelle Yokohama. L'*Érasme* y sera à l'abri et pourra ainsi éviter les tempêtes. Et maintenant au travail ! » Personne ne bougea.

Van Nekk dit : « Quelques lieues seulement, pilote ?

— Oui.

— Pourquoi toute cette hâte, alors ?

— Sire Toranaga a accepté que je le fasse maintenant, répondit Blackthorne, qui ne disait qu'une partie de la vérité. J'ai pensé que le plus vite serait le mieux. Toranaga peut encore changer d'avis, *neh* ? À Yokohama… »

Il regarda ailleurs alors que Yabu montait lourdement à bord avec ses six gardes. Les hommes s'enfuirent à son approche.

« Jésus, dit Vinck en s'étouffant. C'est lui ! C'est ce salaud qui a fait crever Pieterzoon ! »

Yabu s'approcha du gaillard d'arrière, tout sourire, indifférent à la terreur qu'il suscitait. Il indiqua un point en mer. « Anjin-san, regarder là-bas ! Tout parfait, *neh ! »* Une

galère, semblable à quelque monstrueuse chenille marine, glissait silencieusement vers eux, venant de l'ouest obscur.

« Très bien, Yabu-sama ! Vous vouloir rester ici ?

— Plus tard, Anjin-san, » Yabu se dirigea vers l'avant. Blackthorne se tourna vers ses hommes. « Au travail et au galop ! Gare à vos langues ! Ne parlez qu'en néerlandais… Il y en a un qui comprend le portugais ! Je vous expliquerai quand nous serons en mer. Allez ! »

Les hommes s'éparpillèrent, heureux de s'éloigner de Yabu. Blackthorne gagna le plat-bord pour voir la galère toucher quai, à l'ouest de son bateau.

« Ginsel ! Descends à terre et regarde-les prendre nos haussières ! Vérifie qu'elles soient bien touées ! Aie l'œil ! »

Blackthorne inspecta tout, vérifia le vent, sachant que même dans les eaux calmes du vaste port de Yedo, leur voyage pouvait devenir dangereux si une soudaine rafale se mettait à souffler.

« Larguez ! cria-t-il. *Ima,* capitaine-san ! »

L'autre capitaine fit signe. Sa galère s'éloigna de la jetée. Naga se trouvait à bord de la galère. Yabu était près de Blackthorne, sur le gaillard d'arrière de *l'Érasme.* Le bateau dansa légèrement et un frémissement le parcourut quand il fut pris par la force du courant. Blackthorne et tous ses hommes jubilaient. Leur excitation à l'idée de reprendre la mer à nouveau surpassait leur angoisse. La jetée commença à s'estomper.

« Ohé, devant ! *Yukkuri sei !* Ralentissez !

— *Hai.* Anjin-san ! »

Les deux bateaux se frayèrent un chemin hors du port ; leurs feux de navigation brillaient au haut des mâts. « Très bien, Anjin-san, dit Yabu, en prenant Blackthorne à part. Sauver vie moi hier. Compris ? Rappeler *ronin.* Souvenir ?

— Oui. Seulement devoir.

— Non, pas devoir. Souvenir autre homme, Anjiro. Marin… Souvenir ?

— Oh, oui.

— *Shigata ga nai, neh ? Karma, neh ?* Avant samouraï ou *hatamoto… »* Les yeux de Yabu étincelaient dans la lueur de la lampe-tempête. Il toucha l'épée de Blackthorne et dit doucement, mais clairement : « Avant "Marchand d'huile", *neh ?* De samouraï à samouraï, demander oublier tout avant. Commencer nouveau cette nuit. Compris ?

— Oui. Compris.

— Vous besoin moi, Anjin-san. Sans moi, pas *wako* barbare. Pas pouvoir eux procurer seul. Pas Nagasaki. Jamais. Pouvoir Yabu-sama. Battre même côté. Côté Toranaga-sama. Même côté. Sans moi, pas *wako.* Compris ? »

Blackthorne regarda la galère devant eux, vérifia le pont et son équipage, puis tourna son regard à nouveau vers Yabu. « Oui, compris.

— Comprendre "haine" ?

— Oui.

— Haine naître de peur. Pas peur de vous. Pas besoin avoir peur de moi. Jamais plus. Vouloir ce que vous vouloir : nouveaux bateaux ici, vous ici, amiral nouvelle flotte. Pouvoir aider. D'abord Vaisseau noir… Oui, Anjin-san, dit-il en voyant le flux de joie monter aux joues de Blackthorne. Persuader Sire Toranaga. Moi, guerrier. Savoir ? Moi mener charge terre. Prendre pour vous Vaisseau noir. Ensemble. Plus forts que seul, *neh ?*

— Oui. Possible obtenir plus d'hommes ?

— Si besoin deux mille hommes, cinq mille ! Pas inquiéter. Vous mener bateau et moi mener combat. D'accord ?

— D'accord. Marché honnête. Merci.

— Très bien, Anjin-san. » Il savait que cette association leur serait à tous deux bénéfique quelle que soit la haine que lui vouait le barbare. La logique de Yuriko était à nouveau sans failles. Tôt cet après-midi, il avait vu Toranaga et lui avait demandé la permission d'aller immédiatement à Osaka pour préparer sa visite. « Excusez-moi, mais j'ai pensé que la chose était assez urgente. Vous devriez après tout, Sire… », lui avait dit respectueusement Yabu, comme sa femme et lui en avaient décidé, « … avoir là-bas quelqu'un d'important pour s'assurer que tous les préparatifs, à votre intention seront parfaits. Ishido est un paysan et ne comprend rien à la pompe et aux cérémonies, *neh ?* Les préparatifs doivent être parfaits, sinon vous ne pouvez vous y rendre, *neh ?* Ça pourrait prendre des semaines, *neh ? »*

Il avait été aux anges de voir comment il était arrivé à convaincre Toranaga. « Il y a aussi le bateau barbare, Sire. Il vaudrait mieux le mouiller tout de suite à Yokohama au cas où les *taï-funs* commenceraient. Je m'en occuperai avec votre permission avant mon départ. Le Régiment des mousquets pourrait le garder. Donnez-lui quelque chose à faire. Je me rendrai directement à Osaka avec la galère. Ce sera mieux et plus rapide, *neh ?*

— Très bien, oui, si vous pensez que c'est plus sage, Yabu-san, faites-le. Mais emmenez Naga-san avec vous. Laissez-lui le commandement à Yokohama.

— Bien, Sire. » Puis Yabu avait parlé à Toranaga de la colère du Tsukku-san.

« Le prêtre était très en colère. Je crois qu'il l'était suffisamment pour monter la tête d'une de ses brebis contre l'Anjin-san !

— Vous en êtes sûr ?

— Oh, oui, Sire. Peut-être devrais-je prendre provisoirement Anjin-san sous ma protection ? » Puis comme si une pensée soudaine lui avait traversé l'esprit, Yabu avait ajouté : « Ce serait plus simple si je l'emmenais avec moi. Je peux m'occuper des préparatifs à Osaka, continuer sur Nagasaki, me procurer les nouveaux barbares et terminer les préparatifs à mon retour.

— Faites au mieux, lui avait répondu Toranaga. Je vous laisse décider, mon ami. Quelle importance, *neh ? »*

Yabu était enfin heureux de pouvoir agir. Seule la présence de Naga n'avait pas été prévue au programme, mais ça n'était pas très grave. Il serait, en fait, très sage de l'avoir à Yokohama. Yabu observa l'Anjin-san – l'immense silhouette arrogante, aux jambes légèrement écartées, qui dansait au gré des vagues et semblait faire corps avec le bateau. Si fort, si énorme et si différent. Si différent de l'homme, à terre. Yabu adopta la même pose que lui.

« Je veux plus que le Kwanto, Yuriko-san, avait-il murmuré à sa femme avant de quitter la maison. Je veux autre chose. Je veux la maîtrise de la mer. Je veux être grand amiral. Nous mettrons tous les revenus du Kwanto dans le plan d'Omi, pour *escorter* le barbare jusque chez lui, pour acheter d'autres bateaux et les ramener ici. Omi partira avec lui, *neh ?*

— Oui, avait-elle dit, joyeuse. Nous pouvons lui faire confiance. »

Le quai de Yedo était, à présent, désert. Les derniers samouraïs disparaissaient dans les ruelles menant au château.

Le père Alvito sortit de l'ombre, le frère Michael à ses côtés. Alvito regarda vers le large. « Que Dieu le maudisse, lui et tous ceux qui naviguent à son bord.

— Sauf un, mon père. L'un des nôtres est à bord de ce bateau. Naga-san a juré de devenir chrétien dans le courant du premier mois de l'année prochaine.

— S'il y a une année prochaine pour lui, dit Alvito, rempli de sombres pressentiments. Je ne sais rien de Naga. Peut-être est-il sincère, peut-être ne l'est-il pas. Ce bateau va nous détruire et nous ne pouvons rien y faire.

— Dieu nous viendra en aide.

— Oui, mais entre temps, nous sommes les soldats du Christ et c'est nous qui devons l'aider. Le père visiteur doit être immédiatement averti, ainsi que le commandant. Avez-vous pu trouver un osaka ?

— Non, mon père. Pas un seul, à aucun prix. Même pas un nagasaki. Toranaga-sama a ordonné, il y a quelques mois, que tous les pigeons soient confisqués. »

La tristesse d'Alvito augmenta. « Il doit bien y avoir quelqu'un qui en possède un ! Payez la somme exigée. L'hérétique va nous faire beaucoup de mal, Michael.

— Peut-être que non, mon père.

— Pourquoi déplacent-ils le bateau ? Pour le mettre, bien sûr, à l'abri, mais surtout pour le mettre hors de notre portée. Pourquoi Toranaga a-t-il donné deux cents *wako* à l'hérétique ? Pourquoi lui a-t-il rendu son argent ? Pour lui donner une force offensive. Quant à l'argent, c'est encore pour acheter d'autres pirates, canonniers et marins. Pourquoi a-t-il rendu sa liberté à Blackthorne ? Pour nous harceler par le biais du Vaisseau noir. Que Dieu nous vienne en aide. Toranaga nous abandonne, lui aussi !

— C’est nous qui l’avons abandonné, mon père !

— Nous ne pouvions rien faire pour lui ! Nous avons tout essayé. Nous sommes impuissants.

— Si nous prions plus fort, peut-être Dieu nous donnera-t-il la solution ?

— Je prie encore et toujours, mais… Peut-être Dieu nous a-t-il abandonnés, Michael ? Nous ne sommes peut-être pas dignes de sa miséricorde. Je sais que je n’en suis pas digne.

— Peut-être l’Anjin-san ne trouvera-t-il pas de canonniers et de marins ? Peut-être n’atteindra-t-il jamais Nagasaki ?

— Il achètera tous les hommes qu’il veut avec son argent – même les Portugais. Les hommes pensent bêtement beaucoup plus à ce monde qu’à l’autre. Ils refusent d’ouvrir les yeux. Ils vendent leurs âmes bien trop facilement. Oui. Je prie pour que Blackthorne ou ses émissaires n’y arrivent jamais. N’oubliez pas qu’il n’a pas besoin d’y aller lui-même. Les hommes peuvent être achetés et lui être amenés. Venez, rentrons maintenant. »

Las, Alvito ouvrit la marche jusqu’à la Mission jésuite qui se trouvait à un mile environ à l’ouest, près des quais, derrière celui des grands entrepôts qui abritait normalement le riz et la soie de l’année. Ils marchèrent pendant un moment le long de la grève, puis Alvito s’arrêta et regarda à nouveau vers le large. L’aube se levait. Il ne pouvait plus voir les bateaux. « Notre message a-t-il une chance de partir ? » Hier, Michael avait découvert que l’un des vassaux de Blackthorne était chrétien. Quand la nouvelle s’était ébruitée dans le réseau clandestin de Yedo, Alvito avait rapidement griffonné et cacheté un message pour Dell’Aqua, lui donnant les dernières nouvelles, et avait supplié cet homme de le lui transmettre s’il atteignait jamais Osaka.

« Le message arrivera, ajouta le frère Michael tranquillement. Notre homme sait qu'il navigue en compagnie de l'ennemi.

— Que Dieu le garde et lui donne la force. »

Alvito passa devant la Mission et se dirigea vers le grand terrain que Toranaga avait réservé pour la cathédrale qui devait bientôt sortir de terre, pour la gloire de Dieu. Le jésuite l'imaginait déjà – grande, majestueuse et pourtant fine et délicate. Elle dominerait la ville. De merveilleuses cloches coulées à Macao, Goa ou même au Portugal marqueraient les heures. Les énormes portes de bronze seraient largement ouvertes à la noblesse croyante. Il sentait déjà l'encens et entendait le murmure des chants latins. Mais la guerre détruira ce rêve, se dit-il. La guerre va recommencer et détruire ce pays.

« Mon père », murmura le frère Michael en lui intimant prudence.

Une femme était devant eux. Elle regardait le début des fondations. Deux servantes l'accompagnaient. Alvito attendit, immobile, fouillant la pénombre. La femme était voilée et richement vêtue. Le frère Michael bougea légèrement. Son pied heurta une pierre qui roula contre une pelle, invisible dans l'obscurité. La femme se retourna, surprise. Alvito la reconnut.

« Mariko-san ? C'est moi… Le père Alvito.

— Mon père ? J'étais… Je venais justement vous voir. Je pars très bientôt et je voulais vous parler. »

Alvito alla à sa rencontre. « Je suis heureux de vous voir, Mariko-san. Oui, on m'a dit que vous partiez. J'ai essayé de vous voir plusieurs fois, mais, pour l'instant, l'entrée du château m'est interdite. » Sans dire mot, Mariko se tourna à nouveau vers les fondations de la cathédrale. Alvito jeta un coup d'œil vers le frère Michael.

« Vous n’êtes venue ici que pour me voir, Mariko-san ?

— Oui, et pour voir partir le bateau.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je voudrais me confesser.

— Soyez donc la première à être confessée à cet endroit, bien que le sol ait été à peine sanctifié.

— Excusez-moi, mon père, mais ne pourriez-vous pas dire la messe ici ?

— Il n’y a pas d’église, pas d’autel, pas d’eucharistie. Je peux la dire dans notre église, si vous y tenez…

— Ne pouvons-nous pas boire du thé dans une tasse vide, mon père ? demanda-t-elle de sa petite voix. Je suis désolée de vous demander ça, mais il me reste si peu de temps.

— Oui », dit-il, la comprenant tout de suite.

Il se dirigea donc là où devait un jour se dresser l’autel. Le ciel leur servait de toit. Les oiseaux et le bruit du ressac remplaçaient les chants majestueux. Il se mit à chanter la beauté solennelle de la messe, assisté par le frère Michael, et apporta ainsi l’infini sur la terre. Mais avant de lui donner le sacrement imaginaire, il s’arrêta et dit : « Je dois maintenant entendre votre confession, Marie. » Il fit signe au frère Michael de s’éloigner et s’assit sur un rocher, entra dans un confessionnal imaginaire et ferma les yeux. Elle s’agenouilla. « Devant Dieu, faites…

— Avant de commencer, mon père, je vous demande une faveur.

— À moi ou à Dieu, Marie ?

— Je demande une faveur devant Dieu.

— Quelle est cette faveur ?

— La vie de l’Anjin-san en échange de quelques renseignements.

— Ce n’est pas à moi de lui donner ou de lui ôter la vie.

— Oui. Je suis désolée, mais vous pourriez donner un ordre à tous les chrétiens pour qu’on ne la lui ôte pas, en guise de sacrifice à Dieu.

— L’Anjin-san est l’ennemi. Un terrible ennemi de notre Foi.

— Oui. Je demande quand même que sa vie soit épargnée. En échange… En échange, je peux peut-être vous être très utile.

— Comment ?

— Ma faveur est-elle accordée ? Devant Dieu, mon père ?

— Je ne peux accorder une telle faveur. Vous ne pouvez pas faire de troc avec Dieu. »

Mariko hésita, agenouillée près de lui, puis elle s’inclina, se leva. « Très bien. Alors, veuillez m’excuser… »

Alvito dit : « Je vais faire part de votre requête au père visiteur.

— Ce n’est pas suffisant, mon père, excusez-moi.

— Je vais la lui soumettre et le supplier au nom de Dieu d’y réfléchir et de bien vouloir la considérer.

— Si ce que je vous dis est très important, jurerez-vous devant Dieu que vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir pour *le* secourir et *le* protéger, pourvu que ça n’aille pas directement contre les intérêts de l’Église.

— Oui. Si cela ne va pas contre les intérêts de l’Église.

— Acceptez-vous de présenter ma requête au père visiteur ?

— Devant Dieu, oui.

— Merci, mon père. Écoutez-moi… » Elle lui raconta tout ce qu’elle pensait de Toranaga et de son jeu. Brusquement, tout

devint clair pour Alvito. « Vous avez raison. Vous devez avoir raison ! Dieu, pardonnez-moi d'avoir pu être aussi stupide !

— Écoutez-moi, mon père, je vous en prie. Voici encore d'autres faits. » Elle murmura les secrets concernant Zataki et Onoshi.

« Ce n'est pas possible !

— La rumeur circule que Sire Onoshi a l'intention de faire empoisonner Sire Kiyama.

— Impossible !

— Excusez-moi, c'est tout à fait possible. Ce sont de vieux ennemis.

— Qui vous a dit tout ça, Marie ?

— La rumeur circule qu'Onoshi fera empoisonner Kiyama pendant la fête de saint Bernard, dit Mariko, fatiguée, en ne répondant pas à ses questions. Le fils d'Onoshi deviendra nouveau seigneur des terres de Kiyama. Le général Ishido est d'accord sur ce point, pourvu que mon maître soit déjà entré dans le Grand Néant.

— La preuve. Mariko-san ? La preuve ?

— Je suis désolée, mais je ne l'ai pas. Mais Sire Harima fait partie du complot.

— Qu'en savez-vous ? Comment Harima le sait ? Vous dites qu'il fait partie du complot ?

— Oui, mon père.

— Impossible ! Onoshi est trop discret, trop habile ! S'il avait envisagé chose pareille, personne ne le saurait. Vous devez vous tromper. Qui vous a donné ces renseignements ?

— Je ne peux pas vous le dire, excusez-moi, mais je pense qu'ils sont bons. »

Mariko n’avait pas relevé son voile. Alvito ne pouvait ainsi voir son visage. Au-dessus d’eux, l’aube s’installait dans le ciel. Il tourna son regard du côté de la mer. Il pouvait voir maintenant les deux bateaux, à l’horizon. Ils faisaient cap au sud-ouest. Le vent était léger et la mer calme. Sa poitrine lui faisait mal et sa tête résonnait de toute l’énormité et de l’incrédibilité de ce qu’il venait d’apprendre. Il pria pour obtenir de l’aide et essaya de faire la part de l’imagination et de la réalité. Il savait, au fond de son cœur, que les secrets étaient vrais et que le raisonnement de Mariko était juste.

« Vous dites que Sire Toranaga va se jouer d’Ishido… Qu’il va gagner ?

— Non, mon père. Personne ne gagnera, mais sans votre aide, Sire Toranaga perdra. On ne doit pas faire confiance à sire Zataki. Il restera toujours une menace pour mon maître. Zataki s’en rendra vite compte et saura aussi que toutes les promesses de Toranaga sont vides de sens parce que Toranaga doit finalement l’éliminer. Si j’étais Zataki, je détruirais Sudara, dame Genjiko et tous leurs enfants dès qu’ils tomberaient entre mes mains. Je me lancerais aussitôt contre Toranaga et ses défenses. Je lancerais ensuite mes légions contre le nord, ce qui ferait sortir Ishido, Ikawa Jikkyu et tous les autres de leur stupide léthargie. Toranaga peut être si facilement dévoré, mon père. »

Alvito attendit un moment puis dit : « Relevez votre voile, Marie. »

Il vit que son visage était grave.

« Pourquoi m’avez-vous dit tout ça ?

— Pour sauver la vie de l’Anjin-san.

— Vous trahissez pour lui, Marie ? Vous, Toda Mariko-Noh-Buntaro, vous trahissez à cause d’un étranger ? Et vous me

demandez de croire tout ça ?

— Non. C'est aussi… C'est aussi pour protéger l'Église. Pour protéger l'Église d'abord et avant tout, mon père… Je ne sais que faire. Je pensais que vous pourriez… Sire Toranaga est le seul espoir de l'Église. Vous pouvez peut-être, d'une manière ou d'une autre, lui venir en aide… pour protéger l'Église. Sire Toranaga a besoin d'aide. C'est un homme bon et sage, l'Église prospérera grâce à lui. Je *sais* qu'Ishido est le véritable ennemi.

— La plupart des *daimyôs* chrétiens pensent que Toranaga éliminera l'Église et l'héritier s'il prend le pouvoir.

— C'est possible, mais j'en doute. Il traitera l'Église avec justice. Il l'a toujours fait. Ishido est violemment antichrétien, Dame Ochiba aussi.

— Tous les grands chrétiens sont contre Toranaga.

— Ishido est un paysan. Toranaga-sama est juste, sage et désire que le commerce se développe.

— Le commerce doit se développer quel que soit celui au pouvoir.

— Sire Toranaga a toujours été votre ami et, si vous êtes honnête avec lui, il le sera avec vous. » Elle montra du doigt les fondations.

« N'est-ce pas un signe de sa justice ? Il vous a donné ces terres gratuitement. Même quand vous l'avez trahi et qu'il a tout perdu, même votre amitié.

— Peut-être.

— Seul Toranaga-sama peut empêcher une guerre perpétuelle. Vous devez savoir ça. Je demande, en tant que femme, qu'il n'y ait pas de guerre perpétuelle.

— Oui, Marie. Il est le seul à pouvoir empêcher cela. Peut-être. »

Il détourna son regard. Le frère Michael était agenouillé, perdu dans ses prières. Les deux servantes attendaient patiemment près du rivage. Le jésuite se sentait fatigué et en même temps rempli d'une force incroyable.

« Je suis heureux que vous soyez venue ici et que vous m'ayez dit tout ça. Je vous remercie. Pour l'Église et pour moi, serviteur de l'Église. Je ferai tout ce que je vous ai promis. »

Elle le salua et ne dit rien.

« Porteriez-vous un message au père visiteur, Mariko-san ?

— Oui, s'il est à Osaka.

— Un message confidentiel ?

— Oui.

— Le message est verbal. Vous lui direz tout ce que vous m'avez dit et tout ce que je vous ai dit. Tout.

— Très bien.

— J'ai votre promesse ? Devant Dieu ?

— Vous n'avez pas besoin de me demander ça, mon père. J'ai accepté. » Il la regarda droit dans les yeux. « Excusez-moi, Marie. Veuillez vous confesser, à présent. »

Elle remit son voile. « Pardonnez-moi, mon père, mais je ne suis pas digne de me confesser.

— Tout le monde est digne devant Dieu.

— Sauf moi. Je ne suis pas digne, mon père.

— Vous devez vous confesser, Marie, sinon je ne peux pas poursuivre la messe. Vous devez vous présenter pure devant Lui. »

Elle s'agenouilla. « Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché, mais je ne peux me confesser parce que je ne suis même pas digne de le faire », murmura-t-elle, la voix chavirée.

Le père Alvito posa sa main sur sa tête. « Fille de Dieu, laissez-moi implorer le pardon du Seigneur pour vos péchés. Laissez-moi vous absoudre en son nom et vous rendre pure et virginale devant lui. » Il la bénit puis poursuivit sa messe dans la cathédrale imaginaire, en plein ciel… L'office était plus réel et plus beau qu'il ne l'avait jamais été, pour lui et pour elle.

L'Érasme était mouillé dans le meilleur abri que Blackthorne ait jamais vu : assez loin du rivage pour avoir suffisamment de champ pour manœuvrer et assez près cependant pour être en totale sécurité. Le bateau se trouvait au-dessus d'un fond sableux qui s'étalait à six brasses sous la coque et, hormis le goulet étroit de l'entrée, de hautes montagnes les entouraient, empêchant ainsi la colère de l'océan de les atteindre. À une demi-ri au nord, la galère était à quai près du village de pêcheurs de Yokohama. Blackthorne et ses hommes, Néerlandais et Japonais, étaient maintenant seuls à bord. Yabu et Naga étaient descendus à terre inspecter le Régiment des mousquets. À l'ouest, le soleil était bas sur l'horizon et le ciel rouge promettait encore une belle journée pour le lendemain. Blackthorne s'approcha de la coupée. Une embarcation était amarrée au bas de l'échelle.

Où allez-vous, pilote ? demanda Van Nekk anxieusement.

— À terre. Je reviens tout de suite.

— Nous y allons avec vous.

— Non, j'y vais seul.

— Et nous, pour l'amour du ciel ! cria Van Nekk. Qu'est-ce qu'on va faire ? Ne nous quittez pas, pilote. Qu'est-ce… ?

— Attendez-moi ! leur dit Blackthorne. Je veillerai à ce que de la nourriture et de la boisson soient envoyées à bord.

— Je croyais que nous rentrions cette nuit ? Pourquoi nous rentrons pas ? dit Ginsel.

— Combien de temps va-t-on rester ici, pilote ? Combien de temps…

— Quand rentrons-nous à Yedo, pilote ? demanda Ginsel tout fort. Combien de temps allons-nous rester ici, avec ces foutus singes ?

— Oui, de vrais singes, par Dieu, renchérit Sonk joyeusement. Et nos *eta*, pilote. Nos gonzesses ?

— Ils seront tous là demain. Soyez patients. Je serai de retour dès que possible. Baccus, prenez le commandement.

— Je viens avec vous, dit Jan Roper en le suivant. Nous sommes dans un port. Vous avez plus de prérogatives et je veux des armes. »

Blackthorne se retourna et une douzaine d'épées sortirent de leurs fourreaux, prêtes à tuer Roper sur-le-champ.

« Un mot de plus et vous êtes un homme mort. » Le marchand rougit de colère et s'arrêta.

« Faites attention à votre langue, près de ces samouraïs, car ils vous trancheraient la tête à cause de votre mauvaise éducation avant même que vous ayez pu les en empêcher… Sans parler du reste ! Ils sont très chatouilleux et je le deviens à votre contact. On vous donnera des armes quand vous en aurez besoin ! Compris ? »

Jan Roper acquiesça d'un air maussade et recula. Les samouraïs restaient menaçants, mais Blackthorne les calma et leur ordonna, sous peine de mort, de laisser son équipage tranquille.

« Je reviens tout de suite. » Il descendit l'échelle de coupée et sauta dans la toue. Il s'endormit et ne se réveilla que lorsque l'embarcation toucha du nez le quai. Il ne put tout d'abord se

souvenir où il était. Il venait de rêver qu'il était à nouveau dans les bras de Mariko, comme la nuit précédente. Cette nuit-là. Ils étaient restés allongés, somnolents, après s'être rencontrés sur l'oreiller. Fujiko avait été mise dans le secret et Chimmoko avait fait le guet. C'est alors que Yabu et ses hommes avaient frappé à la porte.

Fujiko avait invité Kiku discrètement. Il ne l'avait jamais vue aussi belle, aussi exubérante. Mariko était arrivée au moment où les cloches sonnaient l'heure du verrat. La soirée était très joyeuse, le saké coulait à flots, mais Mariko avait très vite rompu le charme en lui disant : « Je suis désolée, mais vous êtes en grand danger, Anjin-san.

— Ne vous inquiétez pas, je vous en prie. »

Mariko avait poursuivi : « Vous devriez peut-être surveiller Yabu-sama également, Anjin-san.

— Pardon ?

— J'ai lu la haine sur son visage, cet après-midi.

— Ne vous inquiétez pas.

— Non, je suis désolée. Pourquoi avez-vous rappelé vos hommes quand ils étaient parvenus à l'encercler ? Vous avez commis une erreur. Ils l'auraient très rapidement tué. Votre ennemi serait mort à présent, sans aucun risque pour vous.

— Ça n'aurait pas été bien, Mariko-san. Tant d'hommes contre un seul. Injuste. »

Mariko avait expliqué à Fujiko et à Kiku ce qu'il avait dit. « Excusez-moi, Anjin-san, mais nous sommes toutes du même avis : c'est une très mauvaise façon de penser. C'est faux et stupide. Excusez-moi d'être aussi brutale. Yabu-san vous tuera.

— Non, pas encore. Je lui suis trop précieux. »

Kiku était sortie un peu plus tard pour aller distraire Toranaga. Mariko avait une fois de plus rompu le charme et l'harmonie en disant : « Je dois vous dire *sayonara,* ce soir, Anjin-san. Je pars à l'aube.

— Non. Il n'est pas besoin de me le dire maintenant. Tout peut changer. Je verrai Toranaga demain. Maintenant que j'ai le droit de partir, je vais vous emmener à Osaka. Je me procurerai une galère ou un bateau de pêche. À Nagasa…

— Non, Anjin-san. Je dois m'en aller comme j'en ai reçu l'ordre. Aucune pression ne pourra le faire changer d'avis. »

Il avait senti Fujiko l'observer en silence. Son cœur lui faisait mal à l'idée que Mariko le quittait. Il avait jeté un regard sur Fujiko. Elle leur avait demandé de l'excuser un instant, puis elle avait fermé le *shoji* derrière elle et les avait laissés seuls. Ils savaient que Fujiko ne reviendrait pas, qu'ils étaient en sécurité pendant un petit moment. Ils avaient fait l'amour avec urgence et violence. Puis il y avait eu des voix, des bruits de pas et juste assez de temps pour se composer une attitude avant que Fujiko ne les rejoigne en passant par la porte intérieure et que Yabu n'entre, apportant les ordres de Toranaga. « … Yokohama puis Osaka pour une brève halte, Anjin-san, puis retour à Osaka et enfin votre pays ! J'ai fait dire à votre équipage de se présenter à bord du bateau. »

L'excitation l'avait envahi à la nouvelle de cette victoire envoyée par le ciel. « Oui, Yabu-san, mais Mariko-san… Mariko-san aller aussi Osaka ? Mieux avec nous. Plus rapide, plus sûr, *neh ?*

— Pas possible. Je suis désolé. Il faut faire vite. Suivez-moi. Dépêchez-vous. Il faut partir avec la marée. Vous comprenez ce mot-là ? » Mariko traduisit.

« Hai, Yabu-san. Mais Mariko-san aller Osaka…

— Je suis désolé. Elle a ses ordres comme nous avons les nôtres. Mariko-san, expliquez-lui ! Dites-lui de se dépêcher ! »

Yabu était resté inflexible. Il était si tard que Blackthorne n'avait pas eu la possibilité de faire changer Toranaga d'avis. Il n'y avait plus eu de temps ni d'intimité pour parler avec Mariko et Fujiko. Il n'avait pu que leur dire au revoir. Mais ils se reverraient très bientôt à Osaka.

« Oui, très bientôt, Anjin-san…

— Seigneur Dieu, faites que je ne perde pas mon amour », dit Blackthorne. Les mouettes piaillaient au-dessus de la plage et leurs cris amplifiaient sa solitude.

« Perdre quoi, Sire ? »

Blackthorne revint à lui. Il montra le bateau au lointain : « Lui ! *Wakarimasu ka ?*

— *Hai.* »

Blackthorne pouvait encore voir les minuscules silhouettes des membres de son équipage. Il se retrouva au cœur de son insoluble dilemme. Je dois les avoir à bord. Il m'en faut même encore d'autres. Les nouveaux ne devront pas s'entendre avec les samouraïs. Ils seront catholiques. Dieu du ciel, comment vais-je pouvoir tous les contrôler ? Mariko avait raison. Je suis un homme mort près des catholiques.

« Même auprès de moi, Anjin-san ? lui avait-elle demandé, la nuit dernière.

— Non, Mariko-chan. Pas auprès de vous.

— Vous avez dit que nous étions vos ennemis, cet après-midi.

— J'ai dit que la plupart des catholiques l'étaient.

— Ils vous tueront s'ils le peuvent.

— Oui, mais vous… Nous verrons-nous vraiment à Osaka ?

— Oui, je vous aime, Anjin-san. Souvenez-vous. Méfiez-vous de Yabu-san… »

Ils ont tous raison en ce qui concerne Yabu, pensa Blackthorne. J'ai fait une grossière erreur en rappelant mes hommes quand il était pris au piège. Ce salaud me coupera la gorge dès que je ne lui serai plus utile, quoi qu'il dise. Et pourtant Yabu a également raison. J'ai besoin de lui. Je n'arriverai jamais à Nagasaki et je ne m'en sortirai jamais sans sa protection. Il pourrait m'aider à convaincre Toranaga. Avec deux mille fanatiques de plus, sous le commandement de Yabu, nous pourrions anéantir Nagasaki. Peut-être même Macao…

Sainte Vierge ! Je suis impuissant si je reste seul !

Livre cinquième

52

Blackthorne ressentit la même sensation d'étouffement en se retrouvant dans les eaux d'Osaka. C'était comme la première fois après le voyage en galère. Le *taï-fun* avait dévasté d'importants îlots de maisons. Certains endroits étaient encore noirs et brûlés, mais la plus grande partie de la ville avait été épargnée.

Seigneur, dit Vinck nerveusement. Ça semble pas possible d'être aussi grand. Amsterdam est qu'une crotte de mouche à côté.

— Oui, c'est vrai. La tempête a touché la ville, mais rien ne pourrait ébranler la citadelle. »

Le *taï-fun* était venu du sud-ouest, il y avait quinze jours. Ils avaient été prévenus à l'avance par la pluie, les rafales de vent et un ciel bas et lourd. Ils s'étaient dépêchés de mettre la galère à l'abri. Ils avaient attendu cinq jours. De l'autre côté de la digue, l'océan avait été comme « battu en neige » et les vents avaient été plus forts et plus violents que tous ceux que Blackthorne avait déjà eu l'occasion d'essuyer.

« Seigneur Jésus, dit encore Vinck. J'aimerais bien être à la maison. Ça fait un an qu'on devrait y être. »

Blackthorne avait emmené Vinck avec lui en quittant Yokohama et avait renvoyé les autres à Yedo. Ils avaient laissé l'*Érasme* en sécurité, à son mouillage, sous la garde de Naga. Son équipage avait été ravi de partir comme il avait été ravi de les quitter. Il y avait eu une violente bagarre cette nuit-là et toute une discussion au sujet de l'argent déposé dans le coffre,

Van Nekk était trésorier de l'expédition, marchand en chef et, conjointement avec le commandant, avait droit de juridiction sur cet argent. Les pièces comptées et recomptées. Van Nekk soutenu par Jan Roper avait discuté des liquidités dont Blackthorne avait besoin pour se procurer d'autres hommes.

« Vous en demandez trop, pilote ! Il vous faudra leur offrir moins !

— Jésus ! Quelle que soit la somme, nous devrons la payer. Il me faut des marins et des canonniers. » Il avait donné un coup de poing sur la table du carré. « Comment voulez-vous que nous rentrions chez nous, autrement ? » Il les avait finalement persuadés de lui laisser prendre la somme dont il avait besoin. Il était écœuré d'avoir dû se mettre en colère devant leurs tergiversations. Le lendemain, il les avait ramenés à Yedo. Un dixième du trésor avait été partagé comme arriéré de solde, le reste était resté sous bonne garde sur le bateau.

Aucun d'entre eux n'avait voulu rester à bord. Vinck avait accepté d'aller avec lui.

« Pourquoi lui pilote ? avait demandé Van Nekk.

— Parce que c'est un marin et que j'ai besoin d'aide. »

Blackthorne avait été heureux de les quitter. Une fois en mer, il avait commencé à initier Vinck aux façons japonaises.

La journée était magnifique. Soleil éclatant – mer d'huile. Les rameurs étaient toujours aussi puissants et disciplinés.

« Vinck… Voilà où a eu lieu l'embuscade !

— Seigneur Jésus, regardez tous ces récifs ! »

Blackthorne avait parlé à Vinck de l'étroitesse du chenal, des signaux d'alarme sur les créneaux, des cadavres sur le rivage, de la frégate ennemie leur fonçant dessus.

« Ah, Anjin-san. » Yabu les rejoignit. « Bon, *neh ?* dit-il en montrant du doigt les endroits dévastés.

— Mauvais, Yabu-sama.

— Ennemi, *neh ?*

— Gens pas ennemis. Seulement Ishido et samouraïs.

— Citadelle ennemie, répondit Yabu, laissant paraître sa nervosité comme tous ceux qui étaient à bord. Ici tout ennemi. » Blackthorne regarda Yabu se diriger vers l'étrave. Le vent lui arrachait le kimono. Vinck baissa la voix. « Je veux tuer ce salaud, pilote.

— Oui. Je n'ai pas oublié, moi non plus, le pauvre vieux Pieterzoon. Ne t'inquiète pas !

— Moi non plus. Que Dieu soit mon juge ! Je suis soufflé par votre façon de parler leur langue. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il était simplement poli.

— Quel est le plan ?

— Nous accostons et nous attendons. Il descend à terre pour un jour ou deux. Nous baissons la tête et nous attendons pendant ce temps-là. Toranaga a dit qu'il avait envoyé des messages pour qu'on nous donne les sauf-conduits nécessaires. Nous allons de toute façon rester à bord et ne pas sortir. »

Blackthorne fouilla des yeux l'eau à la recherche d'un danger, mais n'en trouva aucun. Yabu observa Vinck pendant un moment puis revint lentement vers Blackthorne. « Anjin-san, il vaudrait peut-être mieux que vous alliez jusqu'à Nagasaki avec la galère. Ne m'attendez pas.

— Très bien », dit Blackthorne poliment sans mordre à hameçon.

Yabu se mit à rire : « Je vous aime bien, Anjin-san ! Mais je suis désolé. Vous mourrez bientôt si vous y allez tout seul.

Nagasaki est très mauvais pour vous.

— Osaka mauvais. Partout mauvais !

— *Karma* », dit Yabu en souriant.

La vigie de beaupré lança un cri d'alerte.

« Anjin-san ! » Le capitaine indiquait une embarcation élégante, qui s'approchait par tribord. Au sommet du mât flottaient les emblèmes d'Ishido.

« Qui est-ce ? demanda Blackthorne, sentant la tension naître sur le bateau.

— Je ne peux pas encore vous le dire », répondit le capitaine. Tous les yeux fouillaient le lointain.

« Yabu-san ? »

Yabu haussa les épaules. « Ce n'est qu'un émissaire. »

L'embarcation se rapprocha et Blackthorne vit un homme d'un certain âge assis sous un dais, à l'arrière. Il portait le costume de cérémonie avec le manteau aux épaules ailées. Il n'avait pas d'épées. Les Gris d'Ishido l'entouraient. Le maître de nage cessa de marquer la cadence pour permettre à l'embarcation de venir à couple. Des hommes se précipitèrent pour aider l'émissaire à monter à bord. Un pilote japonais le suivit. Après de nombreuses salutations, il prit le commandement de la galère. Yabu et l'émissaire restèrent très formels et s'assirent sur des coussins, l'émissaire prenant la position la plus importante, sur la poupe.

Les samouraïs s'assirent en tailleur ou s'agenouillèrent sur le pont principal et les entourèrent. « Le Conseil vous souhaite la bienvenue, Kasigi Yabu, au nom de Sa Majesté Impériale. » dit l'homme. C'était un petit homme trapu, conseiller des régents pour le protocole, qui avait droit à un rang à la Cour impériale. Il s'appelait Ogaki Takamoto, était prince de septième rang. Sa fonction était celle d'intermédiaire entre la cour de Sa Majesté

Impériale, le Fils du Ciel, et les régents. Ses dents étaient teintes en noir comme l'exigeait la mode adoptée par tous les courtisans de la cour.

« Merci, prince Ogaki. C'est un privilège pour moi que d'être ici au nom de Sire Toranaga, dit Yabu, impressionné par l'honneur qui lui était fait.

— Oui. J'en suis certain. Vous êtes bien sûr ici en votre nom, seul, *neh ?* dit Ogaki sèchement.

— Bien sûr, répondit Yabu. Quand Sire Toranaga arrive-t-il ? Je suis désolé, mais le *taï-fun* m'a retardé de cinq jours et je n'ai plus eu de nouvelles depuis mon départ.

— Ah, oui, le *taï-fun.* Le Conseil a été très heureux d'apprendre que la tempête ne vous avait pas touchés. » Ogaki toussa. « J'ai le regret de vous dire que votre maître n'a même pas encore atteint Odawara. Il y a eu d'interminables retards. La maladie… Regrettable, *neh ?*

— Oh, oui, très regre… Rien de sérieux, j'espère ? demanda Yabu rapidement, heureux d'être dans le secret de Toranaga.

— Non, heureusement. Rien de sérieux. Sire Ishido pense que votre maître atteindra Odawara demain. »

Yabu fit juste ce qu'il fallait pour paraître surpris. « Quand je suis parti, il y a vingt et un jours, tout était prêt pour son départ, puis sire Hiro-matsu est tombé malade. Je sais que sire Toranaga était très inquiet, mais il avait hâte de partir. Tout comme j'ai hâte d'entamer les préparatifs de son arrivée.

— Tout est prêt, dit Ogaki.

— Le Conseil n'émettra bien sûr pas d'objections à ce que je vérifie les préparatifs, *neh ? »* Yabu était démonstratif. « Il est essentiel que la cérémonie soit digne du Conseil et de l'occasion, *neh ?*

— Digne de Sa Majesté Impériale, le Fils du Ciel. C'est *lui* qui a lancé cette invitation.

— Bien sûr, mais… » Le sentiment de bien-être de Yabu disparut. « Vous voulez dire… Vous voulez dire que Sa Majesté Impériale sera là ?

— Sa Majesté a accepté l'humble requête des régents et est d'accord pour recevoir *personnellement* le serment d'obéissance du nouveau Conseil, de tous les plus importants *daimyôs.* Sire Toranaga compris, sa famille et ses vassaux. Les conseillers de Sa Majesté Impériale ont été consultés pour choisir la date favorable d'un tel… rituel. Le vingt-deuxième jour de ce mois de cette cinquième année de l'ère Keichô. »

Yabu était stupéfait. « Dans… dans dix-neuf jours ?

— À midi. » Ogaki sortit dédaigneusement un mouchoir de papier de sa manche et se moucha délicatement. « Excusez-moi. Oui, à midi. Les augures étaient favorables. Sire Toranaga a été informé par messager impérial il y a quatorze jours. Son accord immédiat et humble est parvenu aux régents il y a trois jours. » Ogaki sortit un petit parchemin. « Voici *votre* invitation, sire Kasigi Yabu. »

Yabu recula en voyant le sceau impérial aux seize pétales de chrysanthèmes. Il savait que *personne,* pas même Toranaga, ne pouvait décliner une telle invitation. Un refus serait une insulte impensable à la Divinité. Il essaya de retrouver son calme. « Je suis désolé. Vous n'allez pas bien, lui demanda Ogaki.

— Excusez-moi, bégaya Yabu. Mais jamais, dans mes rêves les plus fous… Personne n'aurait jamais pensé que le Fils du Ciel nous ferait tant d'honneur, *neh ?*

— Je suis bien d'accord avec vous.

— Étonnant… que Sa Majesté Impériale ait… ait envisagé de quitter Kyoto pour venir à Osaka.

— C’est vrai, et pourtant le Fils du Ciel et les insignes de la Cour impériale seront ici le vingt-deuxième jour. » Les insignes impériaux sans lesquels aucune succession ne trouvait sa légitimité étaient les Trois Trésors sacrés, considérés d’essence divine. Tout le monde croyait qu’ils avaient été apportés sur la terre par le dieu Ninigi-Noh-Mikoto et transmis par lui à son petit-fils, Jimmu Tenno, premier empereur humain, et par celui-ci à son successeur et ainsi de suite jusqu’au détenteur actuel, l’empereur G-oNijo. L’Épée, le Bijou et le Miroir. L’Épée sacrée et le Bijou voyageaient toujours officiellement avec l’empereur dès qu’il devait passer une nuit en dehors du palais. Le Miroir était gardé dans le Grand Sanctuaire shinto d’Ise. L’Épée, le Bijou et le Miroir appartenaient au Fils du Ciel, étaient les symboles de sa divinité et de son autorité légitime et indiquaient, quand il se déplaçait, que le trône divin se déplaçait avec *lui.*

Yabu balbutia : « Il est impensable que les préparatifs soient terminés pour *son* arrivée.

— Le général-sire Ishido, au nom des régents, a transmis sa requête au Fils du Ciel dès qu’il a su par Zataki que Sire Toranaga avait accepté, à Yokosé, de venir à Osaka et de s’incliner devant l’inévitable. L’immense honneur que votre maître fait aux régents les a, seul, poussés à demander au Fils du Ciel d’honorer cette occasion de sa présence. » Il toussa à nouveau. « Excusez-moi, je vous en prie. Peut-être pourriez-vous me donner votre accord par écrit ?

— Puis-je le faire tout de suite ? demanda Yabu qui se sentait très faible.

— Je suis certain que les régents apprécieront votre geste. »

Yabu demanda de quoi écrire. Le chiffre *dix-neuf* résonnait dans sa tête. Dix-neuf jours ! Toranaga ne peut plus retarder son arrivée que de dix-neuf jours. Il devait, lui aussi, être présent à

Osaka. J'ai suffisamment de temps pour aller à Nagasaki et revenir à Osaka, mais pas assez pour lancer une attaque contre le Vaisseau noir et le prendre, pas assez pour faire pression sur Harima, Onoshi ou les prêtres chrétiens et assez de temps pour lancer "Ciel pourpre". Le grand dessein de Toranaga n'est donc plus qu'une autre illusion…

Toranaga a échoué. J'aurais dû m'en douter. La réponse à mon dilemme est très claire : ou je fais aveuglément confiance à Toranaga pour sortir de ce piège et j'aide l'Anjin-san, comme prévu, à se procurer des hommes, ou bien je vais voir Ishido, je lui raconte tout ce que je sais et j'essaie de conclure un marché pour sauver ma vie et Izu.

Choisis !

Du papier, de l'encre, une brosse arrivèrent. Yabu oublia son angoisse et se concentra. Il était impensable de répondre au Fils du Ciel, l'esprit confus. Quand il eut fini d'écrire, il avait pris sa décision ; il allait suivre à la lettre les conseils de Yuriko. Comment devenir le meilleur vassal de Toranaga ? Très simple : en faisant quitter cette terre à Ishido. Comment y parvenir tout en se ménageant assez de temps pour s'échapper ? Il entendit Ogaki lui dire : « Vous êtes invité demain à une réception donnée par le général-sire Ishido en l'honneur de l'anniversaire de dame Ochiba. »

Toujours vêtue de ses effets de voyage, Mariko étreignit Kiri, puis serra dame Sazuko dans ses bras. Elle contempla le nourrisson et étreignit Kiri à nouveau.

« Oh, Mariko-chan, êtes-vous vraiment ici ?

— Oui, vraiment, Kiri-san. »

Sazuko, qui paraissait plus jeune que ses dix-sept ans, dit : Nous étions si inquiètes… Toutes ces rumeurs et…

— Oui, ce ne sont que des rumeurs, Mariko-chan, interrompit Kiri. Je voudrais savoir tant de choses que je me sens mal rien qu'à cette idée.

— Pauvre Kiri-san. Tenez, prenez un peu de saké, lui dit Sazuko avec compassion. Vous devriez peut-être défaire votre obi et…

— Ça va tout à fait bien maintenant ! Je t'en prie, ne t'inquiète pas, ma petite ! » Kiri croisa les mains sur son ventre. « Oh, Mariko-san, je suis heureuse de voir enfin un visage ami.

— Oui », dit Sazuko en faisant écho. Elle se lova contre Mariko. « Chaque fois que nous sortons, les Gris s'agitent autour de nous comme si nous étions les reines de la ruche. Nous n'avons pas le droit de quitter la citadelle, sauf avec la permission du Conseil. Aucune femme n'en a la permission. Pas même les femmes de Sire Kiyama. Le Conseil ne se réunit presque jamais et, donc, ne nous donne jamais cette autorisation. Le docteur dit que je ne peux toujours pas voyager. Je suis pourtant bien. Le bébé aussi. Et… Mais dites-nous d'abord… »

Kiri l'interrompit : « Dites-nous d'abord comment va notre maître ? »

La jeune fille se mit à rire. « J'allais justement poser la question, Kiri-san ! »

Mariko leur répondit et dit ce que Toranaga lui avait ordonné de dire : « Il s'est engagé dans sa voie… Il est confiant et satisfait de sa décision. »

Elle avait plusieurs fois répété cette réponse durant le voyage. Pourtant, l'incroyable tristesse qu'elle provoquait en elle faillit lui faire crier la vérité.

« Le *karma* est le *karma, neh ?* dit Kiri.

— Alors, il n'y a pas de changement, pas d'espoir ? » demanda la jeune fille. Kiri lui tapota la main. « Crois bien que le *karma* est le *karma*, mon enfant, et que Sire Toranaga est le plus grand homme sage vivant. C'est suffisant. Tout le reste n'est qu'illusion. Mariko-chan, avez-vous un message pour nous ?

— Oh, oui. Excusez-moi. » Mariko sortit trois parchemins de sa manche. « Deux pour vous, Kiri. L'un de notre maître, l'autre de sire Hiro-matsu. Voici pour vous, Sazuko, de la part de votre seigneur. Il m'a prié de vous dire que vous lui manquiez et qu'il aimerait voir son nouveau fils. Il m'a demandé de vous le répéter trois fois. Vous lui manquez et il aimerait beaucoup voir son nouveau fils. Vous lui manquez et il aimerait… »

Des larmes roulèrent sur les joues de la jeune fille. Elle marmonna des excuses et sortit de la pièce en courant, tenant très fort le parchemin dans sa main.

« Pauvre enfant. Ça lui est si difficile d'être enfermée ici. » Kiri ne brisa pas les sceaux de ses parchemins. « Savez-vous que Sa Majesté Impériale vient ici ?

— Oui. » Mariko avait, elle aussi, l'air grave. « Un messager de sire Toranaga m'a rejoint il y a une semaine environ. Le message ne disait rien d'autre que ça et donnait la date à laquelle Sire Toranaga escomptait arriver à Osaka. Avez-vous eu des nouvelles de lui ?

— Indirectement. Rien de confidentiel. Mais pas depuis un mois. Comment va-t-il ? Sincèrement.

— Confiant. » Elle but un peu de saké. « Dix-neuf jours. Ce n'est pas beaucoup, n'est-ce pas, Kiri-chan ?

— C'est assez pour aller à Yedo et en revenir, si vous vous pressez. C'est assez pour vivre toute une vie, si vous le voulez. C'est plus qu'assez pour livrer une bataille ou perdre un empire. C'est assez pour faire un million de choses, mais pas assez pour

manger tous les petits plats ou boire tout le saké de la terre… » Kiri sourit faiblement. « Je ne vais certainement pas me mettre au régime pendant les vingt jours à venir. Je suis… » Elle se tut. « Oh, excusez-moi : Vous m'écoutez pérorer et jacasser et vous n'avez même pas encore pu vous changer et prendre un bain. Nous aurons tout le temps de parler plus tard.

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas. Je ne suis pas fatiguée.

— Vous devez l'être. »

Mariko sourit timidement, « L'accueil du général-sire Ishido a été plus que grandiose. À propos, quoi de neuf ?

— Rien. Je sais que c'est Ishido qui a ordonné les tortures et les meurtres de Sire Sugiyama et de sa famille, quoique je n'en aie pas la moindre preuve. La semaine dernière, l'une des concubines de Sire Oda a essayé de s'échapper avec ses enfants, déguisée en balayeuse des rues. Les sentinelles l'ont abattue "par erreur".

— C'est affreux !

— Bien sûr, "excuses officielles". Ishido proclame que la sécurité est très stricte. Il y a eu une tentative d'assassinat avortée contre l'héritier : telle est son excuse.

— Pourquoi toutes les dames ne s'en vont-elles pas ouvertement ?

— Le Conseil leur a ordonné ainsi qu'à leurs familles d'attendre le retour de leurs maris qui *doivent* venir pour la cérémonie. Le grand général-sire a une énorme responsabilité en ce qui concerne leur sécurité et ne peut donc leur donner l'autorisation d'aller et venir. La citadelle est plus fermée qu'une vieille huître.

— L'extérieur aussi, Kiri-san. Il y a beaucoup plus de barrières qu'avant sur le Tokaidô. Il y a des patrouilles partout.

— Tout le monde a peur de lui, sauf nous et nos samouraïs. Nous ne lui posons pas plus de problèmes qu'un bouton sur le derrière d'un dragon.

— Même nos docteurs ?

— Eux aussi. Ils nous conseillent toujours de ne pas voyager, même si c'était permis, ce qui ne le sera jamais.

— Dame Sazuko et le bébé vont-ils bien, Kiri-san ?

— Oui, vous avez pu vous en rendre compte vous-même. Je vais, moi aussi, très bien. » Kiri soupira. « Rien n'est changé depuis que j'ai écrit à Sire Toranaga. Nous sommes retenues en otages et le resterons jusqu'au Grand Jour. Une décision interviendra à ce moment-là.

— Maintenant que Sa Majesté Impériale arrive… C'est la fin, *neh ?*

— Oui, ça m'en a tout l'air. Allez vous reposer, Mariko-chan, mais venez dîner avec nous ce soir. Nous pourrons parler, *neh !* Oh, à propos… Une nouvelle pour vous. Votre fameux barbare *hatamoto*… Qu'il soit remercié d'avoir sauvé notre maître… On nous a dit qu'il avait accosté sain et sauf, ce matin, avec Kasigi-Yabu-san.

— J'étais si inquiète pour eux. Ils ont pris la mer la veille de mon départ. Et avec ce *taï-fun*…

— Ça n'a pas été très grave ici, hormis les incendies. Des milliers d'habitations ont été brûlées, mais il y a eu deux mille morts à peine. On nous a dit aujourd'hui que le plus gros de la tempête avait frappé la côte orientale de Kyushu et une partie de Shikoku. Des dizaines de milliers de personnes sont mortes. Personne ne connaît encore l'importance des dégâts.

— Et les récoltes ?

— Elles ont été en grande partie détruites sur pied. Les paysans espèrent que les plantes repartiront, mais qui sait ? S'il

n’y a pas de dégâts dans le Kwanto, le riz récolté devra nourrir tout l’empire, cette année et l’année prochaine.

— Il vaudrait mieux voir Sire Toranaga contrôler une telle récolte plutôt qu’Ishido, *neh ?*

— Oui, mais dix-neuf jours ne suffisent pas pour rentrer les récoltes, même avec toutes les prières du monde. »

Mariko finit de boire son saké. « Oui. »

Kiri ajouta : « Si leur bateau est parti la veille de votre départ, vous avez dû faire très vite.

— J’ai pensé qu’il valait mieux ne pas flâner, Kiri-chan. Ce n’est pas une partie de plaisir pour moi que de voyager.

— Et Buntaro-san ? Va-t-il bien ?

— Oui. Il a la responsabilité de Mishima et de toute la frontière en ce moment. Je l’ai vu très brièvement en venant ici. Savez-vous où séjourne Kasigi Yabu-sama ? J’ai un message pour lui.

— Dans l’une des maisons pour invités. Je vais me renseigner. Dès que je le saurai, je vous enverrai un mot. » Kiri accepta encore un peu de vin. « Merci, Mariko-chan. On m’a dit que l’Anjin-san était toujours sur la galère.

— C’est un homme très intéressant, Kiri-san. Il est devenu plus qu’utile à notre maître.

— C’est ce qu’on m’a dit. Je veux tout savoir de lui et du tremblement de terre. Oh, oui… Sire Ishido donne une réception officielle demain soir en l’honneur de l’anniversaire de dame Ochiba. Vous êtes bien sûr invitée. On m’a dit que l’Anjin-san devait y être convié. Dame Ochiba voudrait voir à quoi il ressemble, vous vous souvenez que l’héritier l’a rencontré une fois. N’est-ce pas cette fois-là où vous l’avez, vous-même, rencontré pour la première fois ?

— Oui, pauvre homme. Alors, comme ça on va l’exposer en public comme une baleine captive ?

— Oui, ajouta Kiri placidement. Avec nous tous. Nous sommes tous captifs, Mariko-chan, que nous le voulions ou non. »

53

Blackthorne traversa la citadelle avec sa garde d'honneur de vingt vassaux. Dix fois plus de Gris les escortaient. Il portait fièrement son nouvel uniforme, un kimono brun frappé des cinq emblèmes de Toranaga et, pour la première fois, le manteau aux épaules ailées. Ses cheveux dorés étaient attachés en une petite queue soignée. Les épées que Toranaga lui avait données dépassaient correctement de sa ceinture. Des Gris étaient postés à chaque intersection, gardaient tous les créneaux. C'était la grande démonstration de force d'Ishido qui avait invité, cette nuit-là, tous les *daimyôs,* généraux et samouraïs de rang élevé d'Osaka. Le soleil s'était couché. La nuit tombait rapidement.

« À midi, aller citadelle, Anjin-san, lui avait dit Yabu ce matin quand il était remonté à bord de la galère. Gris venir pour vous, compris ?

— Oui, Yabu-sama.

— Tout à fait sûr maintenant. Gris emmener dans endroit sûr. Cette nuit, rester château, dans appartements Toranaga. Demain aller Nagasaki.

— Autorisation ? » Yabu secoua la tête, exaspéré : « Faire semblant aller Mishima chercher Sire Hiro-matsu, Sire Sudara et sa famille. Compris ?

— Oui.

— Bien. Dormir maintenant, Anjin-san.

— Compris. Excusez-moi. Pourquoi citadelle, cette nuit ? »

Yabu avait eu un sourire grimaçant et lui avait annoncé qu'il faisait partie du spectacle, qu'Ishido était curieux de le revoir. « Invité. Donc sécurité. » Et il avait quitté la galère. Blackthorne était descendu dans sa cabine, laissant Vinck de garde. Au moment où il s'était endormi profondément, Vinck était venu le secouer. Il était remonté sur le pont en hâte. Une petite frégate portugaise, de vingt canons, faisait son entrée dans le port, toutes voiles déployées.

« Le salaud est pressé, dit Vinck en tremblant.

— Ça doit être Rodrigues. Personne d'autre que lui n'entrerait dans un port toutes voiles dehors.

— Si j'étais vous, pilote, je nous ferais partir avec ou sans la marée. Seigneur Jésus, on est comme des mouches dans une bouteille de rhum. Sortons d'ici…

— Nous restons ! Tu ne peux pas te mettre ça dans la tête ? Nous restons tant que nous n'avons pas la permission de partir. »

Il avait regagné sa couchette, mais le sommeil l'avait quitté. À midi, les Gris étaient arrivés. Il était parti avec eux pour la citadelle. Ils avaient traversé la ville et étaient passés devant le lieu d'exécution. Les cinq croix étaient toujours là ; chacune était gardée par deux lanciers. La foule observait. Il avait revécu la souffrance et la terreur de l'embuscade. Son kimono, la pression de sa main sur le pommeau de son épée, la présence de ses vassaux n'avaient pas fait disparaître sa peur. Les Gris l'avaient conduit jusqu'aux appartements de Toranaga. C'est là que Kiritsubo, dame Sazuko et son enfant étaient toujours cloîtrés. Il avait pris un bain, avait trouvé des vêtements propres.

« Dame Mariko est-elle là ?

— Non, Sire, désolée, lui avait répondu la servante.

— Où puis-je la trouver ? J’ai un message urgent pour elle.

— Je suis désolée, Anjin-san, je ne sais pas. Excusez-moi. »

Il s’était habillé puis avait étudié son dictionnaire. Il voulait se souvenir des mots clés et s’était préparé du mieux qu’il avait pu. Il s’était ensuite rendu dans le jardin pour voir pousser les pierres, mais elles ne poussaient jamais.

Il franchit la douve intérieure. Des torches brûlaient. Il repoussa son angoisse et traversa le pont de bois. D’autres invités entourés de Gris se dirigaient vers le même endroit. Ses pas l’amenèrent vers la dernière herse. Ses Gris le conduisirent jusqu’à l’énorme porte. Ils l’abandonnèrent là et ses hommes firent de même. Il avança dans l’espace éclairé par des torches. C’était une pièce immense au plafond très haut, à poutres apparentes et à caissons polychromes. Des colonnes recouvertes de feuilles d’or soutenaient les poutres de bois rares. Cinq cents samouraïs et leurs femmes se tenaient rassemblés là. Blackthorne passa la foule en revue, à la recherche de Mariko, de Yabu, d’un visage ami. Il ne vit personne. D’un côté, une rangée d’invités attendait d’aller s’incliner devant l’estrade surélevée, à l’autre bout de la pièce. Le courtisan, prince Ogaki Takamoto, était là. Blackthorne reconnut Ishido – grand, mince. Il se souvint avec précision de la gifle magistrale que cet homme lui avait donnée. Dame Ochiba trônait sur l’estrade. À la distance où il se trouvait, Blackthorne pouvait saisir la richesse exquise de son kimono, une soie des plus rares, bleu-noir, rehaussé de fils d’or, Ochiba était fine et avait plutôt l’apparence physique d’une petite fille. Une peau laiteuse et lumineuse, des yeux immenses en amande sous des sourcils dessinés et maquillés. Sa coiffure ressemblait à un casque ailé.

La procession des invités avançait lentement. Blackthorne se tenait à l'écart. Il dépassait tous ses voisins d'une tête. Il s'écarta poliment pour laisser passer des invités et rencontra à ce moment-là le regard d'Ochiba. Ishido le regardait aussi. Ils se dirent quelque chose et Ochiba fit un signe de son éventail. Leurs yeux se tournèrent à nouveau vers lui. Mal à l'aise, Blackthorne recula vers le mur pour passer inaperçu, mais un Gris lui barra le chemin. « *Dozo,* dit le samouraï.

— *Hai, domo* », répondit Blackthorne en le suivant.

Tout le monde le salua. Il rendit les saluts. Les conversations cessèrent. Gênés, femmes et hommes s'écartèrent pour le laisser passer. Plus personne ne le séparait à présent de l'estrade. Il se tint bien droit pendant un instant puis s'avança dans un silence de mort. Arrivé devant l'estrade, il s'agenouilla et salua formellement, une fois vers elle et une fois vers Ishido comme il avait vu faire les autres. Il se leva, pétrifié à l'idée de voir ses épées glisser, de perdre l'équilibre et, donc, la face. Mais tout se passa bien et il se mit à reculer.

« Attendez, Anjin-san », dit-elle. Sa luminosité et sa féminité semblaient avoir décuplé. Il sentit cette extraordinaire sensualité qui émanait d'elle. « Il paraît que vous parlez notre langue ? » Sa voix dénotait une personnalité très forte.

« Excusez-moi, Votre Altesse », dit Blackthorne en utilisant sa phrase type, mille fois répétée, et en bégayant un peu à cause de sa nervosité : « Je suis désolé, mais je dois employer des mots simples. Je vous demande respectueusement de faire des phrases courtes afin d'avoir l'honneur de vous comprendre. » Il savait, sans en douter un seul instant, que sa vie dépendait de ses réponses. Toute l'attention de la salle était sur lui. Il remarqua Yabu qui s'avançait prudemment à travers la foule et se rapprochait.

« Puis-je respectueusement vous féliciter pour votre anniversaire et prier pour que vous puissiez encore en vivre un millier d'autres ?

— Voilà vraiment des mots pas si simples, Anjin-san, dit dame Ochiba, très impressionnée.

— Excusez-moi, Votre Altesse, j'ai appris cette phrase la nuit dernière. La façon correcte de la dire, *neh ? »*

Elle fronça les sourcils, puis jeta un coup d'œil vers Ishido qui se pencha et lui parla trop rapidement pour que Blackthorne saisisse quoi que ce soit.

« Excusez-moi, Votre Altesse. Permission saluer général-sire ?

— Oui, je vous la donne.

— Bonsoir, général-sire Ishido, dit Blackthorne avec une politesse étudiée. Dernière fois rencontrer, moi très terriblement fou. Excusez-moi. » Ishido lui rendit dédaigneusement son salut. « Oui, en effet. Très impoli de surcroît. J'espère que vous ne deviendrez pas fou ce soir ni à l'avenir.

— Très fou, cette nuit-là, excusez-moi.

— Cette folie est-elle habituelle chez les barbares ? »

Une telle impolitesse en public était très choquante. Les yeux de Blackthorne fixèrent un instant dame Ochiba et il discerna également sa surprise. Il se contenta de dire : « Général-Sire, vous avoir mille fois raison. Barbares toujours même folie, mais, excusez-moi, maintenant samouraï et *hatamoto. Plus barbare. »* Il parlait avec ce même ton de voix dont il usait sur son gaillard d'arrière. Un ton de voix qui portait sans qu'il ait besoin de crier, un ton de voix qui touchait aisément les quatre coins de la pièce. « Comprendre maintenant manières samouraï – un peu *Bushido* et *wa.* Plus barbare. Excusez-moi, *neh ?* Il lança le dernier mot comme un défi. Il savait que les Japonais

comprenaient très bien l'orgueil, la virilité et honoraient ces valeurs. Ishido se mit à rire. « Vous êtes donc samouraï, Anjin-san, dit-il d'un ton railleur. J'accepte vos excuses. Les rumeurs qui courent sur votre courage sont vraies. Très bien. Je devrais moi aussi m'excuser. Ne vous inquiétez pas. Vous êtes important, *neh ?* Vous avez une place privilégiée auprès de Sire Toranaga. Je n'oublie pas. N'ayez crainte. »

Blackthorne remercia Ishido et se tourna vers dame Ochiba. « Votre Altesse, dans mon pays, avoir reine. Excusez, je vous prie, mon mauvais japonais… Oui, reine gouverner pays. Angleterre, coutume donner cadeau anniversaire à dame – même reine. » Il sortit de sa manche le bouton de camélia qu'il avait arraché à un arbre du jardin et le déposa devant elle, ayant peur d'outrepasser ses droits. « Excusez-moi si pas bonnes manières. »

Elle contempla la fleur. Cinq cents personnes attendaient retenant leur respiration, de voir comment elle allait réagir devant l'incroyable galanterie du barbare et devant le piège qu'il lui avait, peut-être inconsciemment, tendu.

« Je ne suis pas une reine, Anjin-san, dit-elle doucement. Je ne suis que la mère de l'héritier et la veuve du Sire Taikô. Je ne peux pas accepter ce cadeau en tant que reine, car je ne le suis pas, ne le serai jamais et n'ai jamais prétendu l'être ou le devenir. »

Elle sourit à la salle et déclara : « Mais puisque c'est mon anniversaire, peut-être obtiendrai-je votre permission d'accepter le cadeau de l'Anjin-san. »

La salle éclata sous les applaudissements. Blackthorne s'inclina et la remercia. Il avait simplement compris que son cadeau était accepté. Quand l'assistance redevint silencieuse,

dame Ochiba ajouta : « Votre élève vous honore, Mariko-san, *neh ?* »

Mariko fendit la foule des invités, un jeune enfant à ses côtés.

« Bonsoir, dame Toda, dit Blackthorne en ajoutant dangereusement en latin : « Votre présence embellit cette soirée.

— Merci, Anjin-san », dit-elle en japonais, les joues empourprées. Elle s'avança vers l'estrade. Le jeune garçon resta en arrière. Mariko salua Ochiba. « J'ai fait bien peu de choses, Ochiba-sama. C'est le travail de l'Anjin-san et du livre de vocabulaire que lui ont donné les pères chrétiens.

— Oh, oui, le livre de vocabulaire ! » Ochiba se le fit montrer, expliquer par Mariko. Elle était fascinée. Ishido également. « Il nous en faudrait des copies, Sire. Ordonnez aux prêtres de nous en donner une centaine. Avec ça, nos jeunes samouraïs pourraient bientôt parler barbare, *neh ?*

— Oui, c'est une bonne idée, madame. Plus vite, nous aurons nos propres interprètes, mieux ce sera. » Ishido se mit à rire.

« Que les chrétiens brisent eux-mêmes leur monopole, *neh ?* »

Un samouraï d'une soixantaine d'années, aux cheveux gris, qui se tenait au premier rang des invités, dit : « Les chrétiens ne détiennent aucun monopole, Sire-général. C'est nous qui demandons aux pères chrétiens, en fait nous insistons, pour qu'ils soient interprètes et négociateurs parce qu'ils sont les seuls à avoir la confiance des deux partis. Sire Goroda a lancé cette coutume, *neh ?* Le Taikô l'a poursuivie.

— Bien sûr, Sire Kiyama. Je ne voulais offenser aucun *daimyô* ou samouraï converti au christianisme. Je ne parlais que du monopole des prêtres chrétiens, dit Ishido. Il serait préférable que nous ayons le monopole de notre commerce avec la Chine.

— Il n'y a jamais eu de malhonnêtetés commises, Sire-général. Les prix sont honnêtes, le commerce est facile, efficace et les pères ne contrôlent que leurs hommes. Il n'y aurait pas de soie, pas de commerce avec la Chine sans les barbares du Sud. Sans les pères, nous aurions beaucoup d'ennuis. Excusez-moi.

— Oh, Sire Kiyama, dit la dame Ochiba. Je suis certaine que Sire Ishido est honoré de la correction que vous avez faite, n'est-ce pas, Sire-général ? Que ferait le Conseil sans l'avis de Sire Kiyama ? »

Kiyama s'inclina, rigide, pas mécontent de lui. Ochiba lança un regard vers le jeune garçon et agita son éventail, « Et vous, Saruji-san ? Aimeriez-vous apprendre le barbare ? »

Le garçon rougit. Il était mince et beau. Il s'efforçait de paraître plus que ses quinze ans. « J'espère ne pas avoir à le faire, Ochiba-sama. Oh non ! Mais si cela m'était ordonné, j'essaierais. Oui, j'essaierais très fort. » Ils rirent de sa réponse ingénue et Mariko dit fièrement, en japonais : « Anjin-san, permettez-moi de vous présenter mon fils, Saruji. » Blackthorne avait attentivement écouté la conversation, mais elle avait été trop rapide et dialectale pour qu'il la comprenne. Mais il avait entendu « Kiyama » et l'alarme avait sonné dans sa tête. Il salua Saruji. « Heureuse avoir si beau homme, Mariko-san ? »

Ses yeux baissés fixaient la main droite du jeune garçon. Elle était déformée à vie. Il se souvint alors que Mariko lui avait dit une fois que la naissance de son fils avait été longue et difficile. Pauvre gosse, pensa-t-il. Comment peut-il se servir d'une épée ? Il détourna les yeux.

« Heureuse avoir beau garçon », reprit-il. Mais sûrement impossible, Mariko-san, vous avoir si grand garçon – pas assez d'années, *neh ? »* Ochiba dit : « Êtes-vous toujours aussi galant, Anjin-san ? Dites-vous toujours des phrases aussi habiles ?

— Pardon ?

— Toujours si habiles ? Compliments, vous comprenez ?

— Non, excusez-moi. » Blackthorne avait mal à la tête. Quand Mariko lui expliqua ce qui venait d'être dit, il répondit avec une gravité simulée : « Oh, excusez-moi, Mariko-san. Si Saruji-san est vraiment votre fils, dites à dame Ochiba que je ne savais pas que les dames se mariaient à l'âge de dix ans, au Japon. »

Elle traduisit et ajouta quelque chose qui fit rire tout le monde.

« Excusez-moi, Sire Kiyama, dit-elle. Puis-je vous présenter l'Anjin-san ? »

Kiyama rendit son salut à Blackthorne. « On prétend que vous êtes chrétien ?

— Pardon ? »

Kiyama ne daigna pas répéter. Mariko traduisit. « Oh, excusez-moi, Sire. Oui, chrétien, mais secte différente.

— Votre secte n'est pas la bienvenue sur mes terres. Ni même à Nagasaki ou à Kyushu, je pense, ou sur n'importe quelle terre d'un *daimyô* chrétien. »

Mariko garda le sourire. Elle se demandait si Kiyama avait payé personnellement la secte Amida. Elle traduisit en gommant le ton cavalier de ses paroles.

« Pas prêtres, Sire, dit Blackthorne à Kiyama. Si dans votre pays – seulement commerce. Pas prêtre parler ou enseigner. Respectueusement demander seulement commerce.

— Je ne veux pas de *votre* commerce. Je ne *vous* veux pas sur mes terres. Je *vous* interdis de pénétrer sur mes terres sous peine de mort. Compris ?

— Oui, excusez-moi.

— Très bien. » Kiyama se tourna hautainement vers Ishido. Nous devrions expulser cette secte et ces barbares de l'empire. Je ferai cette suggestion à la prochaine réunion du Conseil. Je dois dire ouvertement que Sire Toranaga a été mal conseillé en nommant samouraï n'importe quel étranger. Surtout *cet* homme. C'est un précédent très dangereux.

— Sans importance ! Toutes les erreurs de l'actuel seigneur du Kwanto seront très bientôt réparées, *neh ?*

— Tout le monde fait des erreurs, Sire-général, dit Kiyama vicieusement. « Seul Dieu est un et parfait. La seule *véritable* erreur que Sire Toranaga ait jamais faite fut de faire passer ses intérêts avant ceux de l'héritier.

— Oui, dit Ishido.

— Excusez-moi, dit Mariko. Mais ce n'est pas vrai. Je suis désolée, mais vous vous trompez tous deux au sujet de mon maître. »

Kiyama se tourna vers elle et lui dit poliment : « Il est tout à fait juste et normal que vous adoptiez cette position, Mariko-san, mais je vous en prie, ne parlons pas de cela ce soir. Sire-général, où en est donc Sire Toranaga ? Quelles sont les dernières nouvelles ?

— J'ai appris par pigeon, hier, qu'il était à Mishima. Je reçois maintenant des rapports quotidiens sur son avance.

— Très bien. Il aura donc franchi ses frontières dans deux jours ? demanda Kiyama.

— Oui. Sire Ikawa Jikkyu est prêt à le recevoir selon son rang.

— Très bien. » Kiyama sourit à Ochiba. Il l'aimait beaucoup. « En l'honneur de ce jour, madame, pourriez-vous demander à l'héritier s'il accepte que les régents viennent s'incliner devant lui ?

— L’héritier en serait très honoré, Sire. Peut-être accepteriez-vous ensuite que tous les notables ici présents soient ses invités dans un concours de poésie ? Les régents pourraient peut-être en être les juges ?

— Très volontiers, si vous le désirez. Quel en sera le thème, madame ? La première ligne du poème ? demanda Kiyama particulièrement heureux, car il était très réputé pour ses talents de poète comme pour sa dextérité à l’épée et sa férocité dans les batailles.

— Je vous en prie, Mariko-san, pouvez-vous répondre à Sire Kiyama ? » dit Ochiba. Tout le monde remarqua son adresse, car elle était très médiocre dans un domaine où Mariko excellait. Mariko réfléchit un instant.

« Le thème en sera : *Aujourd’hui.* Le premier vers commencera ainsi : « Sur une branche dépouillée… »

Ochiba et toute l’assistance la complimentèrent pour ce choix et Kiyama dit : « Excellent, mais il va falloir nous surpasser pour concourir avec vous, Mariko-san.

— J’espère que vous voudrez bien m’excuser, Sire, mais je ne prendrai pas part à ce concours.

— Bien sûr que si ! » Kiyama se mit à rire. « Ce ne serait plus pareil si vous n’y participiez pas.

— Je suis désolée, Sire, et vous prie de m’excuser, mais je ne serai pas là.

— Je ne comprends pas.

— Que voulez-vous dire, Mariko-san ? lui demanda Ochiba.

— Excusez-moi, madame, mais je quitte Osaka demain. Avec dame Kiritsubo et dame Sazuko. »

Le sourire d’Ishido disparut. « Vous partez où ?

— Nous allons à la rencontre de notre suzerain, Sire.

— Il… Sire Toranaga sera ici dans quelques jours, *neh ?*

— Voilà des mois que dame Sazuko n'a pas vu son époux, et mon maître Sire Toranaga n'a pas encore eu le plaisir de voir son dernier-né. Dame Kiritsubo, naturellement, nous accompagne.

— Sire Toranaga arrivera très bientôt à Osaka. Aller à sa rencontre ne me semble absolument pas nécessaire.

— Je pense que c'est nécessaire, Sire-général. » Ishido dit d'un air crispé : « Vous venez à peine d'arriver et nous vous attendions, Mariko-san. Particulièrement dame Ochiba. Je suis une fois de plus d'accord avec sire Kiyama. Vous devez participer à ce jeu poétique.

— Je suis désolée, mais je ne serai pas là.

— Vous êtes visiblement fatiguée, madame. Vous venez à peine d'arriver. Ce n'est certainement pas le moment de discuter d'un problème d'ordre privé. » Ishido se tourna vers Ochiba. « Vous pourriez peut-être, madame, accueillir et saluer le reste des invités ?

— Oui… Oui, bien sûr », dit Ochiba, troublée. La rangée se reforma immédiatement avec obéissance. Mais le silence tomba quand Mariko dit : « Merci, Sire-général. Je suis d'accord avec vous, mais ce n'est pas un problème d'ordre privé et il n'y a pas à discuter. Je pars demain pour saluer mon suzerain, *avec* ses femmes. »

Ishido dit froidement : « Vous êtes ici, madame, sur l'invitation personnelle du Fils du Ciel. Soyez patiente, je vous en prie. Votre maître arrive très bientôt.

— Je suis d'accord, Sire, mais l'invitation de Sa Majesté Impériale n'est que pour le vingt-deuxième jour et ne m'ordonne pas – personne ne me l'ordonne – de rester cloîtrée à Osaka jusque-là. Me l'ordonne-t-elle ?

— Vous oubliez vos manières, dame Toda !

— Excusez-moi, mais c'était bien la dernière chose que je comptais faire. Je suis désolée. Veuillez m'excuser. » Mariko se tourna vers Ogaki, le courtisan. « Sire, l'invitation de Sa Majesté Impériale m'ordonne-t-elle de rester à Osaka jusqu'à son arrivée ? »

Ogaki eut un sourire forcé. « L'invitation n'est que pour le vingt-deuxième jour de ce mois, madame. Elle n'exige votre présence qu'à ce moment-là.

— Merci, Sire. » Mariko s'inclina et fit face à l'estrade.

L'invitation n'exige ma présence qu'à ce moment-là. Pas avant. Je partirai donc demain.

— Soyez patiente, je vous en prie, madame. Les régents vous ont accueillie. De nombreux préparatifs requièrent votre aide, avant l'arrivée de Sa Majesté Impériale. Dame Ochiba, veuillez main…

— Je suis désolée, Sire, mais les ordres de mon suzerain ont préséance. Je dois partir demain.

— Vous ne partirez pas demain et nous vous ordonnons… nous vous supplions de prendre part, Mariko-san, au concours de dame Ochiba. Madame…

— Je suis donc retenue ici… contre ma volonté ?

— Mariko-san, veuillez ne plus parler de ça, je vous en prie, dit Ochiba.

— Je suis désolée, Ochiba-sama, mais je suis une personne simple. J'ai dit que j'avais des ordres de mon suzerain. Si je ne peux y obéir, je dois savoir pourquoi. Sire-général, suis-je retenue ici jusqu'au vingt-deuxième jour ? Si oui, sur les ordres de qui ?

— Vous êtes invitée d'honneur, lui dit calmement Ishido, voulant la faire céder. Je vous répète, madame, que votre maître arrive très bientôt.

— Oui. Je suis néanmoins une fois de plus désolée de devoir vous demander : suis-je retenue à Osaka pour les dix-huit jours à venir et, si oui, sur les ordres de qui ? »

Ishido avait les yeux fixés sur elle. « Non, vous n'êtes pas retenue ici.

— Merci, Sire. Excusez-moi de vous parler si directement », dit Mariko.

Plusieurs dames, dans l'assistance, se tournèrent vers leurs voisines et murmurèrent ce que toutes celles retenues contre leur volonté à Osaka n'osaient pas dire ouvertement : « Si elle peut s'en aller, je le peux aussi. Vous le pouvez, vous aussi, *neh ?* Je pars demain. C'est magnifique ! » La voix d'Ishido résonna par-dessus les murmures. « Puisque vous avez choisi de parler de cette façon présomptueuse, dame Toda, je crois qu'il est de mon devoir de demander aux régents le rejet officiel de votre demande – au cas où d'autres pourraient partager ce malentendu. » Il sourit. « Jusqu'à ce moment-là, vous vous tiendrez à leur disposition et obéirez à leurs ordres.

— J'en serais très honorée, Sire, mais mon devoir est envers mon suzerain.

— Bien sûr. Mais il n'y en a que pour quelques jours.

— Je suis désolée, mais mon devoir est de servir mon suzerain pendant les quelques jours à venir.

— Vous voudrez bien vous armer de patience, madame. Ça ne durera pas très longtemps. Le sujet est clos. Maintenant, Sire Ki…

— Je suis désolée, mais je ne peux retarder mon départ, fût-ce un seul instant. »

Ishido cria : « Vous refusez donc d'obéir au Conseil des régents ?

— Non, Sire, dit Mariko fièrement. À moins qu'il ne m'empêche de faire mon devoir envers mon suzerain, devoir fondamental de tout samouraï.

— Vous-vous-tiendrez-à-la-disposition-des-régents-et-vous–armerez-de-patience !

— Je suis désolée, mais j'ai reçu ordre de mon suzerain d'escorter ses femmes et d'aller à sa rencontre. Immédiatement. » Elle sortit un parchemin de sa manche et le tendit à Ishido.

Il brisa le cachet, le déplia et le lut, puis il leva le visage et dit : « Même ainsi, vous attendrez la décision des régents. »

Mariko regarda Ochiba avec espoir, mais ne lut que désapprobation sur son visage. Elle se tourna vers Kiyama. Il était tout aussi silencieux et indifférent.

« Excusez-moi, Sire-général, mais nous ne sommes pas en guerre. Mon maître obéit aux régents. Donc, pendant les dix-huit prochains…

— Le sujet est clos !

— Ce sujet sera clos, Sire-général, quand vous aurez la politesse de me laisser finir ! Je ne suis pas n'importe quelle paysanne sur qui vous puissiez vous essuyer les pieds. On ne me marche pas dessus. Je suis Toda Mariko-Noh-Buntaro-Noh-Hiro-matsu, fille de Sire Akechi Jinsai. Ma lignée est Takashima. Nous sommes samouraïs depuis un millier d'années et je veux vous dire que je ne serai jamais retenue en otage, captive ou enfermée. Pendant les dix-huit prochains jours et *jusqu'au dix-neuvième jour,* par volonté de Sa Majesté Impériale, je suis libre d'aller où bon me semble. *N'importe qui en a le droit.*

— Notre… Notre maître, le Taikô, a été lui aussi paysan. De nombreux samouraïs sont paysans ou l'ont été. Chaque *daimyô* le fut. Même le premier Takashima. Tout le monde a été paysan une fois dans sa vie. Écoutez-moi bien : vous *attendrez* le bon plaisir des régents.

— Non, je suis désolée. Mon premier devoir est l'obéissance à mon suzerain. »

Ishido, furieux, s'avança vers elle. Quoique Blackthorne n'ait pratiquement rien compris à toute cette conversation, sa main droite glissa, à l'insu de tous, dans sa manche gauche et se prépara à lancer le poignard qui y était caché.

Ishido se tint devant elle. « Vous… obéirez… »

À ce moment-là, il y eut un mouvement près de la porte d'entrée. Une servante en larmes se fraya un passage à travers la foule et accourut vers Ochiba. « Excusez-moi, maîtresse, pleurnicha-t-elle, Yodoko-sama… Elle vous demande, elle… Vous devez vous dépêcher ; l'héritier est déjà là-bas… »

Inquiète, Ochiba se tourna vers Mariko et Ishido, puis vers l'assistance. Elle salua ses invités et sortit en hâte. Ishido hésita. « Je m'occuperai de vous plus tard, Mariko-san », dit-il. Il suivit Ochiba ; ses pas résonnèrent sur le tatami. Les murmures commencèrent à rouler bon train dans son sillage. Les cloches sonnèrent.

Blackthorne s'approcha de Mariko. « Que s'est-il passé, Mariko-san ? » Elle continua de fixer l'estrade, lointaine. Mariko-san, dit Kiyama.

— Oui… Oui, Sire ?

— Puis-je vous suggérer de rentrer chez vous ? Pourrai-je vous parler plus tard ? Disons à l'heure du verrat ?

— Oui, bien sûr. Excusez-moi, mais je devais… » Ses paroles traînèrent et se perdirent en murmures.

« C’est un jour de mauvais augure, Mariko-san. Que Dieu vous protège ! »

Kiyama lui tourna le dos et parla avec autorité à l’assistance. « Je vous conseille de retourner chez-vous… Attendez et priez pour que l’Infini prenne rapidement, facilement et honorablement dame Yodoko dans sa paix, si son heure est venue. » Il regarda Saruji qui avait toujours l’air ébahi. « Venez avec moi. » Il sortit. Saruji le suivit. Mariko salua la salle et sortit, Kiri humecta ses lèvres sèches. Dame Sazuko était à ses côtés, angoissée. Kiri lui prit la main et les deux femmes se retirèrent. Yabu fit un pas en avant et sortit derrière elles en compagnie de Blackthorne. Ils étaient sensibles au fait d’être les seuls samouraïs présents à porter l’uniforme de Toranaga. Les Gris les attendaient à l’extérieur.

« Que vous a-t-il pris, au nom de tous les dieux ? Soutenir une telle position ? Stupide, *neh ?* cria Yabu, hors de lui.

— Je suis désolée », dit Mariko, cachant sa véritable raison et souhaitant que Yabu la laissât en paix. Elle était furieuse de son propre comportement.

« C’est arrivé, Sire. On célébrait un anniversaire, puis… Je ne sais pas. Excusez-moi, je vous en prie, Yabu-sama. Excusez-moi, je vous en prie, Anjin-san. »

À nouveau, Blackthorne voulut dire quelque chose, mais Yabu le fit taire. Il se radossa donc au chambranle de la fenêtre. Il avait mal à la tête à force de toujours chercher à comprendre la conversation.

« Je suis désolée, Yabu-sama », dit Mariko. Elle se dit que les hommes étaient vraiment fatigants à toujours avoir besoin d’explications et de détails. Ils ne voient même pas leurs propres cils.

« Vous avez déclenché une tempête qui va tous nous engloutir ! Stupide, *neh ?*

— Oui, mais il n'est pas juste de rester enfermée quand Sire Toranaga m'a donné des ordres et que…

— Ces ordres sont fous ! Les diables ont dû prendre possession de sa tête ! Il va vous falloir vous rétracter et vous excuser. La sécurité va être renforcée. Ishido va annuler toutes nos autorisations de départ et vous aurez ainsi tout gâché. » Il regarda Blackthorne. « Et maintenant que va-t-on faire ?

— Pardon ? »

Ils venaient tous les trois d'arriver dans la pièce de réception de la maison de Mariko. Des Gris les avaient escortés jusque-là et d'autres, plus nombreux que d'habitude, montaient la garde devant sa porte. Kiri et dame Sazuko avaient regagné leurs appartements avec une autre garde d'honneur de Gris et Mariko avait promis de les rejoindre après sa rencontre avec Kiyama.

« Les gardes ne vous laisseront pas venir, Mariko-san, dit Sazuko, désespérée.

— Ne vous inquiétez pas. Rien n'est changé. Nous pouvons bouger librement à l'intérieur de la citadelle, même si nous sommes escortées.

— Ils vont vous arrêter ! Oh, pourquoi avez-vous… ?

— Mariko-san a raison, mon enfant, avait dit Kiri qui n'avait pas du tout peur. Rien n'est changé. Nous vous verrons bientôt, Mariko-chan. » Puis Mariko était rentrée chez elle avec Yabu et Blackthorne.

Elle se souvint, lorsqu'elle s'était retrouvée seule contre Ishido, avoir vu la main droite de Blackthorne prête à lancer un couteau. Elle s'était sentie plus forte à cause de ce geste. Oui,

Anjin-san, pensa-t-elle, vous êtes le seul sur qui je savais pouvoir compter. Vous étiez là quand j'ai eu besoin de vous.

Ses yeux se tournèrent vers Yabu, assis en tailleur face à elle, qui marmonnait dans sa barbe. Que Yabu ait pris publiquement parti pour elle en la suivant l'avait surprise. Parce qu'il l'avait soutenue, parce que perdre son sang-froid en l'attrapant avec lui ne menait à rien, elle ignora son incroyable insolence et se mit à jouer avec lui. « Excusez ma stupidité, Yabu-sama, dit-elle d'une voix repentante, sanglotante. Vous avez bien sûr raison. Je suis désolée. Je ne suis qu'une femme stupide !

— Tout à fait d'accord ! Stupide de s'opposer à Ishido dans son propre nid, *neh ?*

— Excusez-moi, je suis vraiment désolée.

— Et Ishido ? Ah, madame… Votre aiguillon en parlant de "paysan" ! Vous avez tapé dans le mille. Vous avez blessé le tout-puissant Sire-général. Vous vous êtes fait un ennemi !

— Vous croyez ? Je ne voulais pas l'insulter.

— Il *est* paysan, l'a toujours été et le sera toujours. Il a toujours haï ceux qui, parmi nous, étaient d'authentiques samouraïs.

— Que vous êtes intelligent, Sire. Merci de me le dire. » Mariko s'inclina et sembla essuyer une larme puis ajouta : « Puis-je vous dire que je me sens maintenant protégée… Si vous n'aviez pas été là, Sire Kasigi, je crois que je me serais évanouie.

— Il est stupide d'attaquer Ishido devant tout le monde, dit Yabu, radouci.

— Oui, vous avez raison. Il est vraiment dommage que nos chefs ne soient pas aussi forts et aussi intelligents que vous. Sire Toranaga ne serait peut-être pas dans d'aussi beaux draps.

— Je suis bien d’accord, mais vous nous avez quand même mis dans la merde jusqu’au cou.

— Excusez-moi. C’est ma faute, » Mariko feignit de retenir courageusement ses larmes. Elle baissa les yeux et murmura : « Merci, Sire, d’accepter mes excuses. Vous êtes si généreux. »

Yabu acquiesça, croyant que ses louanges étaient méritées, sa servilité nécessaire et lui-même unique. Elle s’excusa encore, le calma et le cajola.

« Puis-je expliquer ma stupidité à l’Anjin-san ? Peut-être pourrait-il nous suggérer une façon de nous en sortir… » Elle laissa ses paroles en suspens. « Oui. Très bien. »

Mariko le salua pour le remercier et lui dire toute sa reconnaissance, puis se tourna vers Blackthorne et lui adressa la parole en portugais : « Écoutez-moi, Anjin-san, écoutez-moi et ne posez pas de questions pour le moment. Je suis désolée, mais il me fallait d’abord calmer ce “salopard”. C’est bien comme ça que vous dites ? » Elle lui raconta très vite ce qui venait de se passer et pourquoi Ochiba était partie en hâte.

« C’est mauvais, dit-il en cherchant à capter son regard, *neh ?*

— Oui. Sire Yabu demande vos conseils. Que pourrait-on faire pour annuler la situation dans laquelle ma stupidité vous a mis tous les deux ?

— Quelle stupidité ? » Blackthorne la regardait et la nervosité de Mariko augmenta. Il parla directement à Yabu : « Pas savoir encore, Sire. Maintenant comprendre, maintenant réfléchir. »

Yabu répondit d’un ton aigre : « Sur quoi faut-il réfléchir ? Nous sommes pris. » Mariko traduisit sans relever la tête.

« C’est vrai, n’est-ce pas, Mariko-san ? dit Blackthorne. Ça l’a toujours été ?

— Oui, désolée.

— Vous… l’entendit-elle dire sans se retourner. Il faut que je vous parle en privé.

— Vous… Oui, je veux également vous parler », répondit-elle sans regarder Yabu. Elle ne se faisait surtout pas confiance. « Je viendrai vous retrouver cette nuit. » Elle releva le visage et regarda Yabu droit dans les yeux. « L’Anjin-san est tout à fait d’accord avec vous, Sire, en ce qui concerne ma stupidité.

— À quoi cela nous sert-il de le savoir ?

— Anjin-san, dit-elle d’une voix très naturelle. Je dois me rendre auprès de Kiritsubo-san cette nuit. Je sais où se trouvent vos appartements. Je vous y rejoindrai.

— Oui, merci.

— Yabu-sama, dit-elle humblement. Je vais voir Kiritsubo-san ce soir. Elle est sage. Peut-être trouvera-t-elle une solution ?

— Il n’y a qu’une solution, dit Yabu avec une finalité qui la mit hors d’elle. Allez présenter vos excuses demain et restez ! »

Kiyama arriva à l’heure dite, accompagné de Saruji. Mariko sentit son cœur fondre, Kiyama lui dit gravement, après les salutations rituelles : « Expliquez-moi pourquoi, Mariko-chan, je vous en prie.

— Nous ne sommes pas en guerre, Sire. Nous ne devrions pas être enfermées ou traitées comme des otages. J’ai le droit d’aller et venir à ma guise.

— Nous n’avons pas besoin d’être en guerre pour avoir des otages. Vous le savez très bien. Dame Ochiba a été retenue en otage à Yedo en échange de la sécurité de votre maître ici. Personne n’était en guerre. Sire Sudara et sa famille sont aujourd’hui retenus en otages par Sire Zataki et les deux frères ne sont pas en guerre, *neh ? »* Elle gardait les yeux baissés. « Nombre de ces femmes sont retenues en otages en échange du devoir d’obéissance de leurs seigneurs au Conseil des régents,

gouvernants légitimes du royaume. C'est sage. C'est une coutume ordinaire, *neh ?*

— Oui, Sire.

— Bien. Dites-moi maintenant votre véritable raison.

— Sire ?

— Ne jouez pas avec moi ! Je ne suis pas un paysan ! Je veux savoir pourquoi vous avez fait ça ce soir. »

Mariko leva les yeux. « Je suis désolée, mais le sire-général m'a simplement agacée avec son arrogance, Sire. J'ai des ordres. Il n'y a aucun mal à emmener Kiri et dame Sazuko hors d'ici pendant quelques jours.

— Vous savez très bien que c'est impossible. Sire Toranaga doit le savoir.

— Je suis désolée, mais mon maître m'a donné des ordres. Un samouraï ne remet jamais les ordres de son maître en question.

— Oui. Mais je les remets en question parce qu'ils me paraissent stupides. Votre maître ne dit pas de stupidités, ne commet pas d'erreurs. J'insiste sur le fait que j'ai tout autant le droit de vous questionner.

— Excusez-moi, Sire, mais il n'y a pas matière à discussion.

— Au contraire. Il y a Saruji et le fait que je vous ai toujours connue. Hiro-matsu-sama est mon plus vieil ami et votre père était l'un de mes plus chers alliés.

— Un samouraï ne remet jamais en question les ordres de son suzerain !

— Vous n'avez plus qu'à choisir. Ou vous vous excusez et vous restez ou vous essayez de partir. Si vous optez pour la seconde solution, vous serez arrêtée.

— Je comprends.

— Vous vous excuserez demain. Je convoquerai une réunion des régents et ils prendront une décision. Vous serez autorisée à partir à ce moment-là avec Kiritsubo et dame Sazuko.

— Ça prendra combien de temps ?

— Je ne sais pas. Quelques jours.

— Je n'ai malheureusement pas quelques jours devant moi. J'ai ordre de partir immédiatement.

— Regardez-moi ! » Elle obéit. « Moi, Kiyama-UkonNoh-Odanaga, sire de Higo, Satsuma et Osumi, régent du Japon, de la lignée des Fujimoto, chef des *daimyôs* chrétiens, je vous demande de rester.

— Je suis désolée. Mon suzerain me l'interdit.

— Ne comprenez-vous donc pas ce que je vous dis ?

— Oui, Sire, mais je n'ai pas le choix. Excusez-moi ! »

Il fit un signe en direction de Saruji. « Les fiançailles de ma petite-fille et de votre fils… Je peux difficilement les autoriser si vous êtes en disgrâce.

— Oui, Sire », répondit Mariko. Elle avait des yeux profondément malheureux. « Je comprends très bien. » Elle lut le désespoir sur le visage de son fils. « Je suis désolée, mon fils, mais je dois faire mon devoir. »

Saruji voulut dire quelque chose, mais sembla changer d'avis. Il poursuivit au bout d'un moment : « Excusez-moi, mère, mais n'est-ce… n'est-ce pas votre devoir vis-à-vis de l'héritier qui l'emporte ? L'héritier est notre véritable suzerain, *neh ?* »

Elle réfléchit. « Oui et non. Sire Toranaga a droit de juridiction sur moi, pas l'héritier.

— Cela ne veut-il pas dire que Sire Toranaga a droit de juridiction sur l'héritier aussi ?

— Non.

— Excusez-moi, mère, mais je ne comprends pas. Il me semble pourtant que si l'héritier donne un ordre, il doit avoir raison sur Sire Toranaga. »

Elle ne répondit pas.

« Répondez-lui, cria Kiyama.

— Était-ce bien votre pensée, mon fils ? Quelqu'un ne vous aurait-il pas soufflé ça, par hasard ? »

Saruji fronça les sourcils et essaya de se souvenir. « Nous… Sire Kiyama et… et dame… son épouse… nous en avons discuté. Et le père visiteur. Avec lui également. Je ne me souviens pas. Je crois que j'y ai pensé tout seul. Le père visiteur a dit que j'avais raison, n'est-ce pas, Sire ?

— Il vous a dit que l'héritier était plus important que Sire Toranaga, dans le royaume. Légalement. Répondez-lui directement, Mariko-san.

— Si l'héritier était un homme, un adulte, Kwampaku, gouverneur légal de ce royaume comme l'était le Taikô son père, alors j'obéirais à ses ordres et n'écouterais pas Sire Toranaga sur ce point. Mais Yaemon n'est qu'un enfant et donc pas capable, légalement. Ai-je répondu à votre question ?

— Mais… mais il est néanmoins l'héritier, *neh ?* Les régents l'écoutent. Sire Toranaga l'honore. Qu'est-ce… qu'est-ce qu'une année ou même quelques années, mère ? Si vous ne vous ex… Excusez-moi, je vous prie, mais j'ai peur pour vous. » Les lèvres du jeune homme tremblaient.

Mariko voulait tendre la main, le prendre dans ses bras et le protéger. Mais elle n'en fit rien. « Je n'ai *pas* peur, mon fils. Je n'ai peur de rien sur cette terre. Je ne crains que le jugement de Dieu, dit-elle en se tournant vers Kiyama.

— Oui, dit Kiyama. Je connais cela. Que la Sainte Vierge vous bénisse. » Il se tut un instant. « Ferez-vous des excuses en public

au sire-général, Mariko-san ?

— Avec joie s'il retire publiquement ses troupes de mon chemin, s'il donne la permission écrite à dame Kiritsubo, dame Sazuko et moi-même de partir demain.

— Obéiriez-vous à un ordre des régents ?

— En ce qui concerne ce problème, non. Excusez-moi, Sire.

— Honoreriez-vous une de leurs requêtes ?

— En ce qui concerne ce problème, non. Excusez-moi, Sire.

— Accepteriez-vous une requête de l'héritier et de dame Ochiba ?

— Laquelle, Sire ?

— De leur rendre visite, de rester quelques jours avec eux le temps que nous statuions sur votre sort.

— Excusez-moi, Sire, mais sur quoi au juste doit-on statuer ? »

Kiyama ne put se contenir. Il éclata. « L'avenir et l'ordre du royaume en premier lieu, l'avenir de notre Mère l'Église en second lieu et le vôtre en troisième lieu ! Il est clair que le barbare vous a contaminé et corrompu l'esprit. Je savais qu'il en serait ainsi ! »

Mariko ne dit rien. Elle le regardait droit dans les yeux. Kiyama se maîtrisa avec effort. « Excusez ma mauvaise humeur, mes éclats et ma mauvaise conduite, dit-il très raide. Je suis gravement concerné. » Il la salua avec dignité. « Excusez-moi.

— C'est ma faute, Sire. Excusez-moi d'avoir détruit votre harmonie et de vous causer des ennuis, mais je n'ai pas le choix.

— Votre fils vous en a donné un. Je vous en ai donné plusieurs. »

Elle ne répondit pas.

L'atmosphère de la pièce leur était devenue étouffante, quoique la nuit fût fraîche.

« Vous êtes donc décidée ?

— Je n’ai pas le choix, Sire.

— Très bien, Mariko-san. Il n’y a plus rien à ajouter. »

Elle baissa la tête.

« Saruji-san, attendez-moi dehors », ordonna Kiyama.

Le jeune homme était désespéré. Il arrivait à peine à parler. « Oui, Sire. » Il salua Mariko. « Excusez-moi, mère.

— Que Dieu vous garde entre ses mains pour l’éternité.

— Vous aussi.

— *Amen,* dit Kiyama.

— Bonne nuit, mon fils.

— Bonne nuit, mère. » Quand ils furent seuls, Kiyama dit « Le père visiteur est très inquiet.

— À mon sujet, Sire ?

— Oui et au sujet de la Sainte Église, du barbare et du bateau. Racontez-moi tout sur ce barbare.

— C’est un homme unique, très fort et très intelligent. En mer, il est… Il lui appartient… Il ne semble plus faire qu’un avec elle. Il devient lui-même un bateau. Au large, pas un seul homme ne peut l’égaler pour ce qui est du courage et de la ruse.

— Même le Rodrigues-san ?

— L’Anjin-san a eu deux fois raison de lui. Une fois ici et une fois pendant notre voyage vers Yedo. » Elle lui raconta l’arrivée de Rodrigues en pleine nuit, durant leur séjour à Mishima, les armes cachées et tout ce qu’elle avait pu entendre de leur conversation. « Si leurs bateaux étaient de force égale, l’Anjin-san gagnerait quand même. Et même s’ils ne l’étaient pas, je crois qu’il gagnerait.

— Parlez-moi de son bateau. »

Elle obéit.

« Parlez-moi de ses vassaux. »

Elle lui raconta ce qui s'était passé.

« Pourquoi Sire Toranaga lui rend-il son bateau, son argent, sa liberté ? Pourquoi lui donne-t-il des vassaux ?

— Mon maître ne me l'a jamais dit, Sire.

— Donnez-moi votre opinion, je vous prie.

— Afin de perdre l'Anjin-san contre ses ennemis », dit immédiatement Mariko, puis elle ajouta sans s'excuser : « Puisque vous me le demandez, en ce cas, les ennemis de l'Anjin-san sont ceux de mon maître : les Portugais, les pères qui les aident et les Sires Harima, Onoshi et vous-même, Sire.

— Pourquoi l'Anjin-san nous considère-t-il comme ses ennemis intimes ?

— À cause de Nagasaki, du commerce et de votre contrôle côtier de Kyushu, Sire. Parce que vous êtes aussi le chef des *daimyôs* catholiques.

— L'Église n'est pas l'ennemi de sire Toranaga, pas plus que ne le sont les pères.

— Excusez-moi. Sire Toranaga pense que les pères soutiennent le sire-général Ishido, comme vous le faites.

— Je soutiens l'héritier. Je suis contre votre maître parce qu'il ne le soutient pas et qu'il veut ruiner l'Église.

— Je suis désolée, mais ça n'est pas vrai, Sire. Mon maître est tellement au-dessus du sire-général. Vous avez combattu à ses côtés. Vous savez qu'on peut lui faire confiance. Pourquoi se ranger du côté de son ennemi juré ? Sire Toranaga a toujours été en faveur du commerce et il n'est pas contre les chrétiens comme le sont le sire-général et la dame Ochiba.

— Excusez-moi, Mariko-san, mais devant Dieu, je crois que Sire Toranaga déteste secrètement notre foi chrétienne, déteste

secrètement notre Église et s'efforce de détruire secrètement la succession et d'éliminer l'héritier et dame Ochiba. Sa pierre de touche est le shôgunat. Uniquement. Il désire secrètement devenir shogun et fait tout pour le devenir.

— Devant Dieu, sire, je ne le crois pas.

— Je sais, mais vous n'avez pas raison pour autant. » Il l'observa un moment puis dit : « Vous l'admettez vous-même. Cet Anjin-san et son bateau sont très dangereux pour l'Église, *neh ?* Le Rodrigues est d'accord avec vous. Si le Vaisseau noir est arraisonné, ce sera très mauvais.

— Je le crois aussi, Sire.

— Ça ferait énormément de mal à notre Sainte Mère l'Église, *neh ?*

— Oui.

— Mais vous ne voulez pas aider l'Église contre cet homme ?

— Il n'est pas contre l'Église, Sire. Il n'est pas contre les pères, quoiqu'il n'ait pas confiance en eux. Il se bat seulement contre les ennemis de sa reine. Le Vaisseau noir est son but – pour le bénéfice qu'il peut en tirer.

— Mais il s'oppose à la Vraie Foi et est donc un hérétique, *neh ?*

— Oui, mais je ne crois pas que tout ce que nous ont dit les pères soit vrai. Ils ont de plus omis de nous dire bien des choses. Tsukku-san l'a admis. Mon suzerain m'a ordonné de devenir la confidente et l'amie de l'Anjin-san pour lui enseigner notre langue et nos coutumes et pour apprendre de lui tout ce qui pouvait nous être utile. Et j'ai trouvé…

— Vous voulez dire : utile pour Toranaga, *neh ?*

— Sire, l'obéissance à un suzerain est l'élément essentiel de la vie d'un samouraï. N'attendez-vous pas obéissance de tous vos

vassaux ?

— Oui, mais l'hérésie est terrible et il semblerait que vous soyez alliée du barbare contre l'Église, qu'il vous ait contaminée. Je prie Dieu pour qu'il vous ouvre les yeux, Mariko-san, avant que vous ne perdiez votre propre salut. Le père visiteur m'a dit que vous aviez un renseignement confidentiel à me transmettre.

— Sire ?

— Il m'a dit avoir reçu il y a quelques jours un message de Tsukku-san – par messager spécial de Yedo. Vous avez des renseignements sur… sur mes alliés ?

— J'ai demandé à voir le père visiteur demain matin.

— Oui, il me l'a dit. Et alors ?

— Excusez-moi. Une fois que je l'aurai vu, je…

— Non ! Maintenant ! Le père visiteur m'a dit que ça avait quelque chose à voir avec Sire Onoshi et l'Église, que vous alliez me le dire tout de suite. Voilà, devant Dieu, ce qu'il m'a dit. Les choses en seraient-elles arrivées au point où vous ne me feriez plus confiance ?

— Je suis désolée. J'ai conclu un accord avec Tsukku-san. Il m'a demandé de parler ouvertement au père visiteur, c'est tout, Sire.

— Le père visiteur m'a dit que vous alliez m'en faire part immédiatement. »

Mariko comprit qu'elle n'avait pas le choix. Elle lui raconta tout du complot ourdi contre lui. Tout ce qu'elle savait.

Kiyama la regarda. Il eut tout à coup l'air d'un homme très vieux.

« Je ne peux pas croire qu'Onoshi fasse ça, que Sire Harima soit de mèche avec lui.

— Oui. Pourriez-vous… pourriez-vous demander à Sire Harima si tout ça est bien vrai ?

— Oui, mais il ne révélerait jamais une chose pareille. Je ne le ferais pas. Le feriez-vous ? Les hommes sont vraiment incroyables et inattendus !

— Oui.

— Je n'y crois pas, Mariko-san. Je vais quand même prendre mes précautions, mais je n'y crois pas.

— Oui. Ne trouvez-vous pas étrange que le sire-général ait donné une garde d'honneur à l'Anjin-san ?

— Pourquoi étrange ?

— Pourquoi le protéger puisqu'il le déteste ? Très étrange, *neh ?* Le sire-général verrait-il aussi, dans l'Anjin-san, une arme possible contre les *daimyôs* chrétiens ?

— Je ne vous suis pas.

— Si vous mouriez, sire Onoshi deviendrait chef suprême de Kyushu, *neh* ? Que pourrait faire le sire-général pour l'en empêcher ? Rien… sauf… utiliser l'Anjin-san peut-être.

— C'est possible, dit Kiyama doucement.

— Il n'a qu'une raison de protéger l'Anjin-san. Se servir de lui contre les Portugais seulement, et donc contre les *daimyô* chrétiens de Kyushu, *neh ?*

— C'est possible.

— Je crois que l'Anjin-san vous est aussi précieux qu'il l'est pour Onoshi, Ishido ou mon maître. Vivant. Ses connaissances sont immenses. Seul le savoir peut nous protéger des barbares – même des Portugais. »

Kiyama dit dédaigneusement : « Nous pouvons les écraser, les expulser quand nous voulons. Ce sont des insectes sur un cheval, rien de plus.

— Si notre Très Sainte Mère l'Église réussissait à convertir tout le pays – et nous prions en ce sens –, que se passerait-il ? *Nos* lois survivraient-elles ? La *Bushido* survivrait-elle ? Contre les Commandements ? Je crois bien que non – comme partout ailleurs dans le monde catholique. »

Il ne lui répondit pas.

« Sire, je vous en supplie, demandez à l'Anjin-san ce qui s'est passé ailleurs, dans le monde.

— Je ne le ferai pas. Je crois qu'il vous a jeté un sort Mariko-san. Je crois les pères. Je pense que votre Anjin-san est guidé par Satan. Je vous supplie de comprendre que son hérésie vous a déjà contaminée. Vous avez dit "catholique" quand vous ne vouliez dire que "chrétien". Cela ne signifie-t-il pas que vous êtes d'accord avec lui quand il affirme que deux versions semblables de la Vraie Foi existent ? Votre menace n'est-elle pas un couteau dans le ventre de l'héritier ? Contre les intérêts de l'église ? » Il se leva, « Merci du renseignement. Que Dieu soit avec vous. »

Mariko sortit un petit parchemin cacheté de sa manche « Sire Toranaga m'a priée de vous remettre ceci. » Kiyama regarda le cachet. « Vous savez ce que renferme ce message, Mariko-san ?

— Oui. J'avais ordre de le détruire et de vous le transmettre oralement au cas où je serais interceptée. »

Kiyama brisa le cachet. Le message réitérait les offres de paix de Toranaga, son soutien total à l'héritier et à la succession et lui donnait brièvement le renseignement sur Onoshi. Le message se terminait ainsi : « Je n'ai aucune preuve en ce qui concerne Sire Onoshi. J'ai cependant des preuves me certifiant qu'Ishido a trahi l'accord secret conclu avec vous et vous donnant le Kwanto après ma mort. Le Kwanto a été secrètement promis à mon frère, Zataki. Excusez-moi, mon vieux camarade,

mais, vous aussi, vous avez été trahi. Une fois que je serai mort, vous et votre lignée vous serez isolés et détruits comme le sera toute l'Église chrétienne. Je vous supplie de tout réenvisager. Vous aurez bientôt la preuve de ma sincérité. »

Kiyama relut le message et elle le regarda comme Toranaga le lui avait ordonné : « Regardez-le très attentivement, Mariko-san. Je ne suis pas sûr de cet accord secret avec Ishido, sur le Kwanto. Des espions me l'ont rapporté, mais je n'en suis pas sûr. Vous le saurez d'après sa réaction, par ce qu'il fera ou ne fera pas, si vous lui donnez le message au bon moment. »

Elle avait vu Kiyama réagir. C'est donc vrai, pensa-t-elle. Le vieux *daimyô* releva le visage et dit platement : « Et vous êtes la preuve de sa sincérité, *neh ?* L'agneau qu'on sacrifie, l'offrande ?

— Non, Sire.

— Je ne vous crois pas. Je ne le crois pas. La trahison d'Onoshi, peut-être. Mais le reste… sire Toranaga recommence le même petit jeu où il mêle demi-vérités, miel et poison. J'ai bien peur que ce ne soit vous qui soyez trahie, Mariko-san. »

54

« Nous partirons à l'aube.

— Non, Mariko-san. » Dame Sazuko était au bord des larmes.

« Oui, dit Kiri. Nous partirons comme vous le dites.

— Mais ils vont nous arrêter, s'écria la jeune fille. Tout ça est tellement vain.

— Non, lui dit Mariko. Vous avez tort, Sazuko-chan. Tout cela est très nécessaire.

— Mariko-san a raison. Nous avons des ordres. » Kiri donna des détails sur leur départ. « Nous pourrons être facilement prêtes à l'aube.

— Nous devrions en fait partir à midi. C'est ce qu'il a dit, Kiri-chan.

— Nous avons besoin de peu de choses, *neh ?*

— Oui. »

Sasuko dit : « Tout cela est si stupide. Ils vont nous arrêter !

— Peut-être que non, mon enfant, rétorqua Kiri. Mariko dit qu'ils nous laisseront partir. Sire Toranaga le pense aussi. Supposez qu'ils le fassent. Allez vous reposer. Je dois parler à Mariko-san. »

La jeune fille se retira, troublée au plus haut point. Kiri croisa les mains. « Oui, Mariko-san ?

— J'envoie un message par pigeon à Sire Toranaga pour lui faire part de ce qui s'est passé cette nuit. Il partira aux premières lueurs. Les hommes d'Ishido vont certainement essayer de détruire mes pigeons demain, s'il y a des problèmes.

Je ne peux pas les apporter ici. Voulez-vous envoyer un message ?

— Oui, je vais l'écrire. Que pensez-vous qu'il va arriver ?

— Sire Toranaga est certain qu'ils vont nous laisser partir, si je sais rester ferme.

— Je ne suis pas d'accord. Excusez-moi, mais je n'ai pas grand espoir, moi non plus, dans cette tentative.

— Vous avez tort. Bien sûr, ils peuvent nous arrêter demain et, s'ils le font, il s'ensuivra la plus affreuse querelle et les plus affreuses menaces, mais tout cela ne voudra rien dire. » Mariko se mit à rire. « De telles menaces, Kiri-san, dureront toute la journée et toute la nuit, mais ils nous laisseront partir le lendemain à midi. » Kiri secoua la tête. « Si nous avons la possibilité de nous enfuir, tous les autres otages d'Osaka partiront également. Ishido sera mis en position de faiblesse et perdra la face. Il ne peut pas se permettre ça !

— Oui. » Mariko était très satisfaite. « Même ainsi, il est pris au piège. » Kiri la regarda. « Notre maître sera là dans dix-huit jours, *neh ?* Il doit être là.

— Oui.

— Excusez-moi, mais pourquoi nous est-il donc si nécessaire de partir maintenant ?

— Il pense que c'est important, Kiri-san. Suffisamment important pour nous l'ordonner.

— Il a un plan, alors ?

— N'a-t-il pas toujours plusieurs plans ?

— Notre maître s'est trouvé pris au piège dès que le Fils du Ciel a accepté de venir, *neh ?*

— Oui. »

Kiri jeta un regard vers le *shoji.* Il était fermé. Elle se pencha et dit doucement : « Pourquoi m'a-t-il secrètement demandé de glisser cette idée dans la tête de dame Ochiba ? »

La confiance de Mariko commença à décroître. « Il vous a dit de faire ça ?

— Oui, après avoir vu sire Zataki, la première fois. Pourquoi a-t-il refermé le piège lui-même ?

— Je ne sais pas. »

Kiri se mordit les lèvres. « J'aimerais bien savoir. On le saura bientôt, mais je ne crois pas que vous me dites tout ce que vous savez, Mariko-san. »

Mariko ne desserra pas les dents. Kiri la toucha, lui intimant prudemment le silence, et murmura : « Son message me disait de vous faire entièrement confiance. N'en disons donc pas plus. Je vous fais confiance, Mariko-san, mais ça ne m'empêche pas de penser à mille choses pour autant, *neh ?*

— Excusez-moi.

— Je suis si fière de vous, dit Kiri d'une voix naturelle. Oui, fière de vous voir vous dresser contre Ishido et eux tous. J'aimerais avoir votre courage.

— Ça m'est facile, car notre maître m'a dit que nous devions partir.

— Ce que nous faisons est, je crois, très dangereux. En quoi puis-je vous aider ?

— Donnez-moi votre appui.

— Vous l'avez toujours eu.

— Je resterai ici, avec vous, jusqu'à l'aube, Kiri. Mais il faut que je parle d'abord à l'Anjin-san.

— Oui. Il vaudrait mieux que je vienne avec vous. »

Les deux femmes quittèrent les appartements de Kiri, escortées par les Bruns. Elles passèrent devant d'autres Bruns qui les saluèrent, visiblement très fiers, eux aussi, de Mariko. Elles traversèrent l'espace immense de la salle d'audience et franchirent le corridor où Bruns et Gris étaient de garde. Quand ils virent Mariko, tous s'inclinèrent, Bruns comme Gris. Kiri et Mariko furent tout à fait surprises de trouver des Gris dans leur domaine. Elles cachèrent leur déception et ne dirent rien. Kiri indiqua une porte.

Mariko l'appela : « Anjin-san !

— Hai ? » La porte s'ouvrit. Blackthorne se tenait devant elle. Dans la pièce, derrière lui, se trouvaient deux autres Gris.

« Hello, Mariko-san.

— Hello. » Mariko jeta un regard sur les Gris. « J'ai à parler à l'Anjin-san en privé.

— Parlez-lui, je vous en prie, madame, répondit le capitaine respectueusement. Nous avons malheureusement ordre de ne pas le laisser seul, sous peine de mort immédiate. »

Yoshinaka, officier de garde, s'approcha. « Excusez-moi, dame Toda. J'ai dû accepter ces vingt gardes pour l'Anjin-san. C'est une exigence personnelle de Sire Ishido. Je suis désolé.

— Puisque Sire Ishido n'est préoccupé que par la sécurité de l'Anjin-san, qu'ils soient donc les bienvenus », dit-elle. Elle n'était, intérieurement, pas satisfaite du tout.

Yoshinaka dit au capitaine des Gris : « Je serai responsable pendant que dame Toda est avec lui. Vous pouvez attendre dehors.

— Désolé, dit le capitaine avec fermeté. Mes hommes et moi-même n'avons pas d'autre choix que de regarder avec nos yeux.

— Je serai heureuse de rester. Quelqu'un est, bien sûr, nécessaire, dit Kiri.

— Désolé, Kiritsubo-san, nous devons être présents. Excusez-moi, dame Toda, poursuivit le capitaine, mal à l'aise. Mais aucun de nous ne parle le barbare.

— Personne ne sous-entend que vous auriez l'outrecuidance de nous écouter », répondit Mariko en colère. « Mais les coutumes barbares sont différentes des nôtres. »

Yoshinaka dit : « Les Gris doivent obéir à leur seigneur. Vous avez eu tout à fait raison de dire, cette nuit, que le premier devoir d'un samouraï était à son suzerain, dame Toda, et vous avez eu tout à fait raison de le dire en public.

— Tout à fait raison, madame, renchérit le capitaine des Gris. Un samouraï n'a pas d'autre raison de vivre, *neh ?*

— Merci, dit-elle, émue par leur respect.

— Nous devrions honorer les coutumes de l'Anjin-san si nous le pouvons, capitaine, dit Yoshinaka.

— J'ai peut-être la solution. Suivez-moi, s'il vous plaît. » Il les conduisit vers la salle d'audience. « S'il vous plaît, madame, auriez-vous la bonté de venir vous asseoir là-bas avec l'Anjin-san. » Il indiqua le dais, au fond de la pièce. « Les gardes de l'Anjin-san pourront rester près des portes et faire ainsi leur devoir envers leur suzerain. Nous pourrons faire le nôtre. Vous pourrez ainsi parler comme vous le désirez, selon les coutumes de l'Anjin-san, *neh ? »*

Mariko expliqua à Blackthorne ce que Yoshinaka avait dit puis poursuivit prudemment en latin : « Ils ne vous laisseront jamais seul, cette nuit. Nous n'avons pas le choix à moins que vous ne m'ordonniez de les faire tuer si tel est votre désir.

— Mon seul désir est de vous parler en privé, répondit Blackthorne. Mais pas au prix de leurs vies. Je vous remercie de me l'avoir demandé. »

Mariko se tourna vers Yoshinaka. « Très bien. Merci, Yoshinaka-san. Auriez-vous l'obligeance de faire venir quelqu'un pour allumer les brûle-parfums afin d'éloigner les moustiques ?

— Bien sûr. Excusez-moi, madame, avez-vous eu des nouvelles de dame Yodoko ?

— Non, Yoshinaka-san. On nous a dit qu'elle reposait tranquille, qu'elle ne souffrait pas. » Mariko sourit à Blackthorne. « Pouvons-nous aller nous asseoir là-bas, Anjin-san ? »

Il la suivit. Kiri regagna ses appartements et les Gris se postèrent devant les portes de la salle d'audience. Le capitaine des Gris se tenait près de Yoshinaka, à quelques pas des autres « Je n'aime pas ça, murmura-t-il sèchement.

— Dame Toda va-t-elle sortir son épée et le tuer ? Je ne veux pas vous offenser, mais vous perdez la raison. » Yoshinaka partit en boitillant et alla vérifier les autres postes. Le capitaine fixait le dais. Mariko et l'Anjin-san étaient assis l'un en face de l'autre, éclairés par les torches. Il n'arrivait pas à entendre ce qu'ils se disaient. Il concentra toute son attention sur leurs lèvres, mais n'arriva pas à lire leurs paroles. Je crois qu'ils parlent encore le langage des pères, se dit-il. Horrible langue, impossible à apprendre ! De toute façon, quelle importance ! Pourquoi ne pourrait-elle pas parler à l'hérétique si tel est son bon plaisir ? Ils n'en ont plus, ni l'un ni l'autre, pour très longtemps sur cette terre. Bien triste. Oh, Sainte Vierge, protégez-la éternellement à cause de son courage.

« Le latin est plus sûr, Anjin-san. » Son éventail écarta un moustique. « Peuvent-ils entendre d'ici ?

— Non, je ne le pense pas. En tout cas, pas si nous parlons à voix basse et comme vous me l'avez appris, en ne bougeant

pratiquement pas les lèvres.

— Très bien. Qu’est-il arrivé à Kiyama ?

— Je vous aime.

— Vous…

— Vous m’avez manqué.

— Vous aussi… Comment faire pour nous rencontrer seul à seul ?

— Ce n’est pas possible cette nuit. Ce le sera demain soir, mon amour. J’ai un plan.

— Demain ? Et votre départ ?

— Ils peuvent m’arrêter demain, Anjin-san. Ne vous inquiétez pas. Nous aurons tous le droit de partir après-demain. Si je suis arrêtée, je serai avec vous demain soir.

— Comment ça ?

— Kiri m’aidera. Ne me demandez pas pourquoi ou comment. Ce sera facile… »

Elle se tut à l’arrivée des servantes, avec les brûle-parfums. Quand ils furent à nouveau tranquilles, ils parlèrent de leur voyage, contents d’être ensemble, de s’aimer sans se toucher. Puis il dit : « Ishido est mon ennemi et je ne comprends pas pourquoi j’ai tant de gardes autour de moi.

— Pour vous protéger, mais aussi pour vous surveiller de près. Je crois qu’Ishido a également envie de se servir de vous contre le Vaisseau noir, Nagasaki, Sire Kiyama et Sire Onoshi.

— Ah, oui ? J’y avais pensé, moi aussi. »

Elle vit qu’il essayait de lire ses pensées, « Qu’y a-t-il, Anjin-san ?

— Contrairement à ce que croit Yabu, je pense que vous n’êtes pas stupide, que tout ce qui a été dit cette nuit l’a été avec préméditation… Sur les ordres de Toranaga. »

Elle arrangea un faux pli sur son kimono de brocart. « Il m'a donné des ordres. Oui. »

Blackthorne se mit à lui parler en portugais. « Il vous a trahie. Vous n'êtes qu'un leurre. Le savez-vous ? Vous n'êtes que l'appât d'un de ses pièges ?

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Vous n'êtes qu'un appât, comme moi ; c'est évident, non ? L'appât de Yabu. Toranaga nous a tous envoyés ici pour nous sacrifier.

— Non, vous avez tort, Anjin-san. Je suis désolée, mais vous avez tort. »

Il dit en latin : « Je vous dis que vous êtes belle, que je vous aime, mais que vous êtes une menteuse.

— Personne ne m'a jamais dit ça.

— Si je me souviens bien, personne ne vous avait également dit : "Je vous aime." »

Elle contempla son éventail. « Parlons d'autre chose.

— Que gagne Toranaga en nous sacrifiant ? »

Elle ne répondit pas.

« Mariko-san, j'ai le droit de vous le demander. Je n'ai pas peur. Je veux simplement savoir ce qu'il y gagne.

— Je ne sais pas.

— Vous… Jurez-le sur votre amour et votre Dieu !

— Vous aussi ? répondit-elle amèrement en latin. Vous aussi vous me demandez de "jurer devant Dieu" ? Vous aussi, vous n'arrêtez pas de me poser des questions ?

— C'est votre vie et la mienne. J'ai les *deux* à cœur. Je vous demande encore une fois : *Qu'y gagne-t-il ? »*

Sa voix se fit plus forte. « Écoutez-moi. J'ai choisi le moment, c'est vrai, et je ne suis pas une femme stupide et je…

— Soyez prudente, Mariko-san, baissez la voix. Ce serait vraiment trop bête…

— Je suis désolée. Oui, je l'ai fait volontairement et en public, comme le voulait Toranaga.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Ishido est un paysan et qu'il doit nous laisser partir. Il fallait lui lancer ce défi, devant ses pairs. Dame Ochiba approuve notre départ. Je lui ai parlé. Elle n'est pas contre. Vous ne devez vraiment pas vous inquiéter.

— Je n'aime pas voir ce feu, ce venin, cette insolence en vous. Où est donc passée votre sérénité ? Vous devriez peut-être apprendre à regarder pousser les rochers, *neh ? »*

La colère de Mariko s'évanouit. Elle se mit à rire. « Oh, vous ! Vous avez raison. Pardonnez-moi. » Elle se sentait à nouveau elle-même. « Comme je vous aime et vous honore. J'étais si fière de vous l'autre nuit que j'ai failli vous embrasser, là, devant tout le monde, comme le veut votre coutume.

— Sainte Vierge, vous auriez mis le feu aux poudres, *neh ?*

— Si j'étais seule avec vous, je vous embrasserais jusqu'à ce que vos supplications emplissent l'univers.

— Je vous remercie, madame, mais vous êtes là et je suis là et le monde est entre nous.

— Le monde n'est pas entre nous. Ma vie est pleine à cause de vous.

— Et les ordres que vous avez reçus de Yabu ? Vous excuser et rester ?

— Je peux très bien ne pas y obéir.

— À cause des ordres de Toranaga ?

— Pas seulement à cause de ça. C'est moi qui lui ai suggéré tout ça. C'est moi qui l'ai supplié de me laisser venir à Osaka,

mon amour. C’est la vérité devant Dieu.

— Qu’arrivera-t-il demain ?

— Tout se passera beaucoup mieux que prévu. Ishido n’est-il pas déjà *votre* maître ? Je jure que je ne sais pas comment Sire Toranaga peut être aussi habile. Avant que je m’en aille, il m’a fait part de ce qui allait se passer ou pourrait se passer. Il sait que Yabu n’a aucun pouvoir à Kyushu. Seuls Ishido ou Kiyama peuvent vous protéger. Nous ne sommes pas des leurres. Nous sommes sous sa protection. Nous sommes tout à fait en sécurité.

— Et qu’en est-il des dix-neuf jours… dix-huit, maintenant ? Toranaga *doit* venir ici, *neh ?*

— Oui.

— N’est-ce donc pas, comme le dit Ishido, un gaspillage de temps ?

— Sincèrement, je n’en sais rien. Je sais seulement une chose ; c’est que dix-neuf, dix-huit ou même trois jours peuvent être une éternité.

— Et si Ishido ne vous laisse pas partir demain ?

— C’est la seule chance que nous ayons. Ishido doit être humilié.

— Vous en êtes certaine ?

— Oui, Anjin-san. Devant Dieu. »

Blackthorne sortit de son cauchemar. Il se réveilla et vit les Gris qui l’observaient de l’autre côté de la moustiquaire, dans la pâle lueur de l’aube.

« Bonjour. » Il détestait l’idée d’avoir pu être épié pendant son sommeil. Il sortit de dessous la moustiquaire, gagna le couloir, descendit les escaliers et se dirigea vers la maison de bains au fond du jardin. Des gardes bruns et gris l’escortaient. Il fit à peine attention à eux. L’aube était nimbée de brume. À l’est, le

ciel s'était libéré de son enveloppe cotonneuse. L'air était salé et humide. Les mouches grouillaient déjà. Il va faire chaud, pensa-t-il. Il s'habilla puis alla sur les créneaux qui donnaient sur la cour de la citadelle. Il portait un kimono brun, des épées. Son pistolet était caché dans sa ceinture. Les Bruns de garde le saluèrent et l'accueillirent comme un des leurs. D'autres Gris se tenaient en grand nombre sur les créneaux qui les dominaient, de l'autre côté de la cour.

« Beaucoup Gris. Plus que d'habitude. Compris, Anjin-san. dit Yoshinaka en sortant sur les remparts.

— Oui. »

Le capitaine des Gris s'approcha d'eux. « Ne vous approchez pas trop du bord. »

Le soleil montait à l'horizon. Blackthorne en sentait déjà avec délices la chaleur sur sa peau. Il n'y avait pas de nuages et la brise tombait. Le capitaine des Gris montra du doigt l'épée de Blackthorne. « Est-ce "Marchand d'huile", Anjin-san ?

— Oui, capitaine.

— Puis-je en voir la lame ? »

Blackthorne dégaina son épée à moitié. La coutume voulait qu'une épée ne soit complètement sortie qu'en cas d'utilisation immédiate.

« Magnifique, *neh ? »*

Blackthorne rengaina l'épée. « Honneur porter "Marchand d'huile".

— Savez-vous vous servir d'une épée, Anjin-san ?

— Non, capitaine. Pas comme samouraï, mais apprendre. »

Deux étages plus bas, dans la cour, des Bruns s'exerçaient. Blackthorne les regarda. « Combien samouraïs, ici, Yoshinaka-san ?

— Quatre cent trois, Anjin-san, en comptant les deux cents qui sont venus avec moi.

— Là-bas ?

— Combien de Gris ? » Yoshinaka se mit à rire. « Des tas. Énormément. »

Le capitaine des Gris dévoila ses dents dans un rictus. « Presque cent mille. Vous comprenez, Anjin-san. “Cent mille”.

— Oui, merci. »

Leurs regards se tournèrent vers un convoi de porteurs, de chevaux de somme et trois palanquins qui venaient de tourner le coin et s’approchaient sous bonne garde à l’autre bout du cul-de-sac. L’avenue était encore sombre entre les hautes murailles. Les torches brûlaient contre les murs. Ils pouvaient même, à cette distance, voir la nervosité des porteurs. Les portes massives s’ouvrirent pour laisser passer le convoi.

Les portes se refermèrent. La lourde barre de fer fit du bruit en retombant en place. « Anjin-san, veuillez m’excuser. Je dois veiller à ce que tout se passe bien, dit Yoshinaka.

— Attendre ici ?

— Oui. » Yoshinaka s’éloigna.

Le capitaine des Gris se pencha par-dessus le parapet.

J’espère qu’elle va bien, se disait Blackthorne. J’espère qu’elle a raison, que Toranaga a raison. Il ne reste plus beaucoup de temps, maintenant. Il mesura le soleil et marmonna dans sa barbe : « Plus longtemps avant le départ ! » Le capitaine approuva inconsciemment et Blackthorne saisit tout à coup que l’homme comprenait parfaitement le *portugais* qu’il était donc catholique et pouvait donc être un assassin en puissance. Il repensa à la nuit précédente et se souvint d’avoir parlé en latin avec Mariko. Avait-il vraiment tout dit en latin ? Oh, Sainte Mère, était-ce en latin, quand elle a dit… Je peux donner l’ordre

de les tuer ? Parle-t-il latin comme cet autre capitaine, tué pendant la fuite d'Osaka ?

Le soleil tapait de plus en plus fort. Blackthorne cessa de regarder le capitaine des Gris, en voyant Kiri dans la cour. Elle surveillait les servantes et supervisait le chargement des paniers et des coffres. Elle semblait minuscule sur les marches, là où Sazuko avait fait semblant de glisser, permettant ainsi la fuite de Toranaga. Juste au nord se trouvaient le charmant jardin et la petite maison rustique où il avait rencontré Mariko et Yaemon, l'héritier, pour la première fois. Son esprit voyageait. Il voyait déjà le cortège, hors de la citadelle et arrivant au port. Il pria pour qu'elle arrive saine et sauve, pour que tout le monde s'en sorte, indemne. Une fois qu'elles seraient sorties de la citadelle, il partirait avec Yabu et monterait à bord de la galère. Ils mettraient ensuite cap vers le large. Vue des créneaux, la mer semblait si proche ! Elle leur faisait signe.

« Konbanwa, Anjin-san.

— Mariko-san ! » Elle était plus radieuse que jamais.

— *Konbanwa* », il ajouta en latin, nonchalamment : « Faites attention à ce Gris, il comprend. » Il poursuivit immédiatement en portugais, pour lui laisser le temps de saisir et de se composer une attitude : « Oui, je ne sais pas comment vous faites pour rester si belle en dormant si peu. » Il lui prit le bras et lui fit tourner le dos au capitaine. Il la guida vers le parapet « Regardez ! C'est Kiritsubo-san ! Pourquoi ne lui faites-vous pas signe ? »

Mariko obéit et appela Kiri. Elle les vit et agita la main. Au bout d'un moment, ayant retrouvé le contrôle d'elle-même. Mariko dit : « Merci, Anjin-san, vous êtes très habile et très sage. » Elle salua le capitaine et alla s'asseoir. « Il va faire une bien belle journée, *neh ?*

— Oui. Vous avez bien dormi ?

— Je n'ai pas dormi, Anjin-san. J'ai parlé avec Kiri pendant tout le reste de la nuit et j'ai vu l'aube se lever. J'adore ça. Et vous ?

— Mon repos a été troublé, mais… Vous partez ?

— Oui, mais je reviendrai à midi prendre Kiri-san et dame Sazuko. » Elle détourna le regard et dit en latin : « Vous… Vous souvenez-vous de l'auberge des fleurs ?

— Assurément. Comment pourrais-je l'oublier ?

— S'il y a un retard… Cette nuit pourrait être… tout aussi parfaite et tout aussi empreinte de tranquillité et de paix.

— Ce serait possible ? J'aimerais tout de même mieux vous savoir en route. »

Mariko poursuivit en portugais : « Il faut que je m'en aille, Anjin-san. Veuillez m'excuser.

— Je vous accompagne jusqu'à la porte.

— Non, je vous en prie. Regardez-moi partir d'ici. Vous et le *capitaine* vous pouvez regarder d'ici, *neh ?*

— Bien sûr, dit Blackthorne en comprenant. Que Dieu soit avec vous.

— Et avec vous. »

Il resta accoudé au parapet. Pendant qu'il attendait, le soleil se mit à darder ses rayons dans la cour et chassa ainsi les dernières ombres. Mariko apparut. Il la vit saluer Kiri et Yoshinaka. Elle leva la tête en mettant sa main en visière et lui fit joyeusement signe. Les portes s'ouvrirent. Elle sortit, suivie de Chimmoko. Elle était escortée par dix Bruns. Les portes se refermèrent. Il la perdit de vue pendant quelques instants. Quand elle réapparut, cinquante Gris les entouraient et

formaient une garde d'honneur. Le cortège s'éloigna. Elle ne se retourna pas.

Il aurait aimé vérifier l'amorçage de son pistolet, mais préféra ne pas attirer l'attention. Il l'avait fait la nuit dernière, du mieux qu'il avait pu, sous ses couvertures. Mais sans vraiment y voir. Il n'avait pas pu contrôler la bourre ou la pierre. Tu ne peux rien faire d'autre, pensat-il. Tu es une marionnette. Sois patient, Anjin-san. Ta veille se termine à midi. Il évalua la hauteur du soleil. L'heure du serpent allait sonner. Les cloches effectivement résonnèrent dans toute la citadelle et la ville. Il éprouva de la satisfaction devant sa précision. Il remarqua une petite pierre sur le sol, s'avança, la ramassa et la posa sur une corniche, au soleil. Il se rassit en calant confortablement ses pieds et fixa la pierre. Les Gris surveillaient tous ses mouvements. Le capitaine fronça les sourcils. Au bout d'un moment, il se décida : « Anjin-san, quelle est la signification de cette pierre ?

— Pardon ? Oh, regarder pierre grandir !

— Excusez-moi de vous avoir dérangé. Je comprends. »

Blackthorne rit sous cape et se remit à fixer la pierre.

« Grandis, saloperie de caillou ! » Mais il avait beau le maudire, l'insulter, le cajoler, rien à faire. Il ne grandissait pas. T'attends-tu vraiment à voir une pierre grandir ? se demanda-t-il. Non, bien sûr que non, mais ça fait passer le temps et ça te procure la tranquillité. Tu n'as jamais assez de *wa, neh ?*

55

Mariko remonta l'avenue, baignée de soleil et envahie de monde, et se dirigea vers les portes, au fond du cul-de-sac. Elle portait un kimono gris pâle, des gants blancs et un chapeau de voyage à large bord, vert foncé, retenu autour du cou par une écharpe dorée et se protégeait du soleil avec une ombrelle iridescente. Les portes s'ouvrirent. Les Gris étaient alignés de chaque côté de l'avenue et garnissaient les créneaux. Mariko voyait l'Anjin-san en haut des créneaux, Yabu à côté de lui et, dans la cour, la colonne prête au départ avec Kiri, la dame Sazuko, et presque tous les Bruns, sous les ordres de Yoshinaka. Kiyama se tenait près de la porte avec cinquante hommes. « Bonjour, Sire », lui dit-elle en le saluant. Il lui rendit son salut. Elle passa sous la voûte.

« Hello, Kiri-chan, Sazuko-chan. Que vous êtes jolies toutes deux ! Tout est prêt ?

— Oui, répondirent-elles avec de faux accents joyeux.

— Bien. » Mariko s'installa dans son palanquin et s'assit le dos bien droit.

« Yoshinaka-san ! Partons ! »

Le capitaine s'avança en boitillant et donna des ordres. Vingt bruns formèrent l'avant-garde et se mirent en marche. Les porteurs soulevèrent les palanquins et suivirent. Quand la litière de Mariko eut passé la porte, un capitaine Gris s'interposa entre l'avant-garde et la litière et barra le passage. L'avant-garde s'arrêta brusquement. Les porteurs firent de même.

« Excusez-moi, dit-il à Yoshinaka. Puis-je voir vos papiers ?

— Je suis désolé, capitaine, mais nous n'avons besoin d'aucun papier, répondit Yoshinaka dans un grand silence.

— Je suis désolé, mais le sire-général Ishido, gouverneur de la citadelle, capitaine de la garde de l'héritier, a donné des ordres. »

D'un ton officiel, Mariko dit : « Je suis Toda Mariko-Noh-Buntaro et j'ai reçu ordre de mon suzerain, Sire Toranaga, d'accompagner ces dames. Soyez assez gentil pour nous laisser passer.

— J'aimerais bien, madame, dit le samouraï fièrement, en se plantant devant elle. Mais *mon* suzerain a déclaré que, sans papiers, personne ne pouvait quitter la citadelle d'Osaka. Excusez-moi.

— Quel est votre nom, capitaine ? dit Mariko.

— Sumiyori Danzenji, capitaine de la quatrième légion. Ma lignée est aussi ancienne que la vôtre.

— Je suis désolée, capitaine Sumiyori, mais si vous ne vous enlevez pas de mon chemin, je me verrai dans l'obligation de vous faire tuer.

— Vous ne passerez pas sans papiers !

— Tuez-le, Yoshinaka-san ! »

Yoshinaka bondit sans hésitation. Son épée tournoya au-dessus de sa tête et frappa le Gris déséquilibré. L'épée mordit profondément le flanc de l'homme. Yoshinaka la retira et frappa à nouveau. Le second coup trancha la tête de Sumiyori. Yoshinaka essuya la lame et rengaina son épée. « En avant ! ordonna-t-il à l'avant-garde. Dépêchez-vous ! » Elle se reforma et ils repartirent. Le bruit de leurs pas résonnait. À ce moment-là, venue de nulle part, une flèche vint se planter dans la poitrine de Yoshinaka. Le cortège s'arrêta à nouveau. Yoshinaka

arracha la pointe sans dire mot. Ses yeux s'embuèrent et il s'écroula, mort.

Kiri poussa un gémissement. Un souffle fit voleter les pans de l'écharpe arachnéenne de Mariko. Quelque part dans l'avenue, les sanglots d'un enfant se calmèrent. Tout le monde attendait. Plus personne ne respirait.

« Miyai Kazuko-san, dit Mariko. Veuillez prendre le commandement ! »

Kazuko était jeune, grand, très fier, les joues creuses. Il sortit des rangs de Bruns massés près de Kiyama, à la porte. Il passa devant les litières de Kiri et de Sazuko et vint se poster à côté de celle de Mariko. Il s'inclina. « Oui, madame. Merci.

— Vous, cria-t-il aux hommes de tête. En avant ! » Certains avaient peur, d'autres étaient tendus, mais tous obéirent et la procession s'ébranla une fois de plus. Kazuko marchait à côté de Mariko. À une centaine de pas devant eux, vingt Gris sortirent des rangs et s'interposèrent silencieusement. Les vingt Bruns se rapprochaient très vite. L'avant-garde hésita et fit halte.

« Écartez-les de notre chemin », ordonna Kazuko.

Immédiatement, un Brun bondit en avant. Ses camarades le suivirent et le carnage fut cruel et rapide. À chaque fois qu'un Gris s'écroulait, un autre sortait calmement des rangs massés des deux côtés de l'avenue et rejoignait ses camarades dans la mêlée. Combat toujours juste, égal, d'homme à homme. Quinze contre quinze, huit contre huit. Quelques Gris blessés gisaient dans la poussière ; trois Bruns contre deux Gris. Un Gris sortit immédiatement des rangs. Le combat fut bientôt à un contre un. Le dernier Brun était maculé de sang et blessé. Il était déjà sorti vainqueur de quatre duels. Le dernier Gris lui régla son compte aisément et, seul, au milieu des cadavres, regarda Miyai

Kazuko. Tous les Bruns étaient morts. Quatre Gris étaient étendus à terre, blessés, dix-huit étaient morts. Kazuko s'avança et dégaina son épée, dans un silence de mort.

« Attendez, dit Mariko. Attendez, je vous prie, Kazuko-san. »

Il s'arrêta, mais ne quitta pas le Gris des yeux. Mariko sortit de son palanquin et revint vers Kiyama. « Sire, je vous demande officiellement d'ordonner à ces hommes de s'écarter de notre chemin.

— Je suis désolée, Toda-sama. On doit obéir aux ordres de la citadelle. Les ordres sont légaux, mais si vous le désirez, je peux convoquer les régents et leur demander de statuer.

— Je suis samouraï. Mes ordres sont clairs. Ils sont conformes à la *Bushido* et sanctifiés par notre code. Ils doivent être obéis et ont préséance sur n'importe quelle ordonnance décrétée par les hommes. La loi peut bousculer la raison, mais la raison ne peut bousculer la loi. Si je n'ai pas la possibilité d'obéir, je ne pourrai vivre avec une telle honte.

— Je vais convoquer les régents immédiatement.

— Excusez-moi, Sire. Ce que vous faites vous regarde. Les ordres de mon maître et ma honte, seuls, m'intéressent. » Elle tourna les talons et revint tranquillement vers la tête de la colonne.

« Kazuko-san ! Je vous ordonne de nous mener hors de la citadelle ! »

Il s'avança vers le Gris. « Mon nom est Miyai Kazuko, capitaine de la troisième armée de sire Toranaga. Ma lignée est Serata. Écartez-vous, je vous prie, de mon chemin.

— Mon nom est Birva Jiro, capitaine de la garnison du général-sire Ishido. Ma vie n'a aucune valeur et pourtant vous ne passerez pas. »

Au cri de guerre de « Toranagaaaa ! » Kazuko s'élança soudainement sur le Gris. Leurs épées cliquetèrent et s'entrechoquèrent. Les deux hommes tournèrent en rond. Kazuko, bien que gravement blessé, prit le dessus et finit par avoir raison de son adversaire. Il resta là, vacillant au-dessus du corps de son ennemi, puis brandit son épée vers le ciel et hurla son cri de guerre en s'étouffant. Il ne souleva pas l'enthousiasme général. Ils se rendaient tous bien compte qu'une manifestation de ce genre aurait été déplacée dans le rituel qui les enveloppait à présent. Kazuko fit un pas en avant puis un autre et titubant, cria : « Suivez-moi ! » Sa voix chevrotait. Personne ne vit arriver les flèches qui le transpercèrent. L'humeur des Bruns changea aussitôt et devint féroce devant l'insulte faite à la virilité de Kazuko, qui agonisait. Un autre officier Brun accourut et reforma sans attendre une nouvelle avant-garde. Le reste des hommes se regroupa autour des litières. « En avant ! » hurla l'officier. Il se mit en marche, suivi de vingt samouraïs. Comme des somnambules, les porteurs soulevèrent leurs fardeaux et se frayèrent un chemin au milieu des cadavres. Devant eux, à une centaine de pas, vingt autres Gris et un officier sortirent silencieusement des rangs. Les porteurs s'arrêtèrent. L'avant-garde accéléra l'allure. « Halte ! » Les deux officiers se saluèrent brièvement et se présentèrent.

« Écartez-vous, je vous prie, de notre chemin.

— Montrez-moi, s'il vous plaît, vos papiers. »

Cette fois-ci, les Bruns bondirent immédiatement au cri de « Toranagaaaa ! » Les Gris chargèrent au cri de « Yaemonnnn ! » et le carnage recommença. Chaque fois qu'un Gris s'effondrait, un autre s'avançait froidement. Le dernier Gris nettoya sa lame, la rangea dans son fourreau et resta là où il était, leur barrant le

chemin à lui tout seul. Un autre officier s'avança avec vingt nouveaux Bruns.

« Un instant ! » cria Mariko. Le visage blanc comme un linge, elle sortit de son palanquin, posa son ombrelle, se saisit de l'épée de Yoshinaka, la dégaina et s'avança seule.

« Savez-vous qui je suis ? Écartez-vous de mon chemin !

— Mon nom est Kojima Harutomo, capitaine de la sixième légion. Excusez-moi. Vous n'avez pas le droit de passer, madame », dit le Gris fièrement.

Elle s'élança, mais il para le coup d'épée, recula et resta sur la défensive. Il eût pu la tuer sans effort. Il battit en retraite lentement. Elle le suivit, mais il lui fit payer chacun de ses pas. La colonne s'ébranla, hésitante, et se mit à la suivre. Elle essaya encore une fois de pousser le Gris à se battre en l'attaquant sauvagement, mais le samouraï évita ses coups et la contint en ne l'attaquant toujours pas. Il la laissait simplement se fatiguer et le faisait avec gravité, dignité et déférence. Elle attaqua encore, mais il para l'assaut qui aurait eu raison d'un escrimeur moins habile. Il recula encore d'un pas. Elle était en nage. Un Brun s'avança pour venir à son aide, mais son officier lui ordonna calmement de n'en rien faire, sachant que personne ne devait intervenir. Les samouraïs, des deux côtés, n'attendaient qu'un signal, l'eau à la bouche à la seule idée de tuer. Mariko savait qu'elle ne tiendrait pas longtemps. Elle était hors d'haleine et sentait l'atmosphère malsaine qui l'entourait. Les Gris s'éloignèrent des murs et encerclèrent la colonne. Leur étreinte se resserra. Quelques Gris s'avancèrent pour encercler Mariko. Elle s'arrêta, sachant qu'elle pouvait être prise au piège aisément, désarmée et capturée, ce qui détruirait tout. Quelques Bruns vinrent à sa rescousse et le reste prit position autour des litières. L'atmosphère devenait irrespirable. Ils étaient tous

engagés. Ils avaient tous cette même odeur de sang dans les narines. La colonne s'était étirée depuis la poterne Mariko vit combien il était facile pour les Gris de tous les séparer, de les couper les uns des autres.

« Un instant », cria-t-elle. Tout le monde s'arrêta. Elle salua son adversaire, puis la tête haute lui tourna le dos et s'approcha de Kiri.

« Je suis… Je suis vraiment désolée, mais il n'est pas possible de se frayer un passage pour le moment. » Sa poitrine lui faisait mal. « Nous… Nous devons rebrousser chemin et rentrer. » La sueur coulait sur son visage. Arrivée devant Kiyama, elle s'arrêta et le salua. « Ces hommes m'ont empêchée de faire mon devoir, d'obéir à mon suzerain. Je ne peux vivre avec cette honte, Sire. Je me ferai seppuku au coucher du soleil. Je vous demande formellement de bien vouloir être mon second.

— Non. Vous ne ferez pas ça. »

Elle le fusilla du regard et d'une voix impavide, dit : « À moins que nous n'ayons la possibilité d'obéir à notre suzerain *comme tel est notre droit*, je me ferai seppuku au coucher du soleil ! »

Elle le salua et se dirigea vers la poterne. Kiyama la salua. Ses hommes firent de même. Tous la saluèrent pour lui rendre hommage. Elle passa sous la voûte, traversa la cour et entra dans le jardin. Ses pas la guidèrent vers la petite maison de thé, rustique et solitaire. Elle y entra et, une fois seule, se mit à pleurer silencieusement sur tous les hommes qui avaient laissé leur vie.

56

Quand Mariko avait ramassé l'épée et s'était avancée toute seule, Blackthorne avait eu envie de descendre dans l'arène et de foncer sur son assaillant pour la protéger, de trancher la tête de ce Gris avant qu'il ne la tue. Mais il n'avait pas bougé. Ce n'était pas parce qu'il avait eu peur. Il n'avait plus du tout peur de mourir. Il avait fait la paix avec lui-même depuis longtemps. Depuis cette nuit, au village, avec son couteau. Depuis cet instant, ma peur de la mort s'est évanouie, tout comme elle me l'avait prédit. « Vous ne pouvez saisir cette joie indescriptible de vivre qu'en vivant constamment dans le voisinage de la mort. » Il se dirigea vers les escaliers.

« Anjin-san ? Où aller ? »

Il se retourna. Il avait oublié ses Gris. Le capitaine le fixait du regard.

« Oh, excusez-moi. Aller là-bas ! » Il indiqua du doigt la cour. Le capitaine réfléchit puis acquiesça à contrecœur. « Très bien. Vous me suivre. » Arrivé dans la cour, Blackthorne ressentit l'hostilité des Bruns à l'égard des Gris qui l'accompagnaient. Yabu était à la poterne et regardait les hommes rentrer. Kiri et dame Sazuko s'éventaient. Une nourrice donnait le sein au nouveau-né. Elles étaient assises sur des couvertures et des coussins disposés en hâte dans l'ombre de la véranda. Les porteurs s'étaient rassemblés dans un coin et s'étaient accroupis, en un groupe compact et apeuré autour des bagages et des chevaux. Blackthorne se dirigea vers le jardin, mais les gardes secouèrent la tête. « Désolé, mais c'est interdit pour le moment. C'est hors des limites permises, Anjin-san.

— Oui, bien sûr », dit-il en changeant de direction. L'avenue se vidait. Le dernier Brun pénétra sous la voûte. Une dame traversa la cour en s'appuyant péniblement sur une canne. C'était une femme samouraï, d'un certain âge, aux cheveux blancs, au dos bien droit. Elle s'approcha de Kiritsubo. Une servante tenait son ombrelle.

« Oh, Kiritsubo-san, dit-elle. Mon nom est Maeda Etsu. Je suis la mère de sire Maeda et je partage les opinions de dame Toda. Avec sa permission, j'aimerais avoir l'honneur d'attendre avec elle.

— Asseyez-vous, je vous prie. Vous êtes la bienvenue. » Une servante apporta un autre coussin et deux autres aidèrent la vieille dame à s'asseoir.

« Oh, ça va mieux, bien mieux, dit-elle en maîtrisant un gémissement de douleur. Ce sont mes membres. Ils vont chaque jour plus mal. Oh, quel soulagement ! Merci.

— Prendriez-vous un peu de thé ?

— Du thé d'abord, puis du saké, Kiritsubo-san. Des litres de saké. Une telle excitation donne soif, *neh ? »*

D'autres femmes samouraïs se détachèrent de la foule, traversèrent les rangs des Gris et gagnèrent l'ombre. Quelques-unes hésitèrent puis changèrent d'avis. Quatorze dames se retrouvèrent bientôt sous la véranda. Deux d'entre elles avaient amené leurs enfants.

« Excusez-moi. Mon nom est Achiko. Je suis la femme de Kiyama Nagamasa et je veux, moi aussi, rentrer chez moi, dit une jeune fille d'une voix timide en tenant son petit garçon par la main. Je veux rejoindre mon mari. Puis-je vous demander la permission d'attendre avec vous ?

— Mais Sire Kiyama va être furieux s'il vous voit ici, madame.

— Je suis désolée, Kiritsubo-san, mon grand-père me connaît à peine. Je suis la femme d'un de ses petits-fils les moins importants. Je suis sûre que ça lui est égal. Je n'ai pas vu mon mari depuis des mois et je me fiche de ce que Sire Kiyama dira. Dame Toda a tout à fait raison, *neh ?*

— Tout à fait raison Achiko-san, dit la vieille dame Etsu, prenant le commandement avec fermeté. Vous êtes, bien sûr, la bienvenue, mon enfant. Venez vous asseoir près de moi. Quel est le nom de votre fils ? Vous avez un bien joli petit garçon. »

Kiri essuya une larme. « Voilà qui est mieux. Je commençais à devenir un peu trop sérieuse, *neh ?* Oh, gentes dames, je suis très honorée de pouvoir vous accueillir en *son* nom. Vous devez toutes mourir de faim et vous avez tout à fait raison, dame Etsu. Cette excitation donne soif ! » Elle dépêcha des servantes chercher à manger et à boire.

« C'est impossible, Sire-général, dit Ochiba. Vous ne pouvez laisser une dame de ce rang-là se faire seppuku. Je suis désolée, mais vous êtes tombé dans le piège.

— Je suis d'accord avec vous, dit Sire Kiyama vigoureusement.

— Avec toute l'humilité possible, madame dit Ishido. Ce que j'ai dit ou n'ai pas dit n'a vraiment aucune importance. Elle avait déjà pris sa décision. Du moins Toranaga l'avait-il prise.

— Il est bien sûr derrière elle », dit Kiyama.

Ochiba recula devant la rudesse d'Ishido. « Je suis désolée, mais il vous a encore joué un tour. Vous ne pouvez cependant pas la laisser se faire seppuku !

— Pourquoi ?

— Je suis désolée, Sire-général, mais nous devons parler à voix basse », dit Ochiba. Ils attendaient dans la spacieuse antichambre des appartements de dame Yodoko, au second

étage du donjon. « Je suis sûre que ce n'est pas votre faute et qu'on peut trouver une solution. »

Kiyama dit calmement : « Vous ne pouvez pas la laisser aller jusqu'au bout de son plan, Sire-général. Cela mettrait le feu à l'esprit de toutes les dames de la citadelle. »

Ishido lui lança un regard furibond. « Vous oubliez que deux d'entre elles ont été tuées par erreur et que ça n'a soulevé aucun remous. Ça nous a permis de prévenir de nouvelles velléités d'évasion.

— C'était une erreur regrettable, Sire-général, dit Ochiba.

— Je suis d'accord, mais nous ne sommes pas en guerre. Toranaga n'est pas encore entre nos mains et, tant qu'il ne sera pas mort, vous serez vous et l'héritier, en très grand danger.

— Désolée, mais je ne m'inquiète pas de mon sort, mais de celui de mon fils, dit Ochiba. Elles doivent toutes être de retour dans dix-huit jours. Je vous conseille de les laisser partir.

— C'est un risque inutile. Nous ne sommes pas certains qu'elle ait vraiment l'intention de se faire seppuku.

— Elle en a l'intention », dit Kiyama avec mépris. Il détestait l'insolente présence d'Ishido dans ces appartements riches et somptueux qui lui rappelaient le Taikô, son ami et maître vénéré. « Elle est *samouraï.*

— Oui, dit Ochiba. Je suis désolée, mais je suis d'accord avec Sire Kiyama. Mariko-san fera ce qu'elle dit. Et puis il y a cette vieille folle d'Etsu. Ces Maeda sont des gens très fiers, *neh ?*

— Elles peuvent toutes brûler en ce qui me concerne. La femme Toda est chrétienne, *neh ?* Le suicide n'est-il pas contre sa religion ? Un péché mortel ? dit Ishido.

— Oui, mais elle aura un second. Ce ne sera donc pas un suicide.

— Si elle est désarmée et qu'elle n'a pas de second ?

— En ce cas, que comptez-vous faire ?

— La capturer et l'enfermer jusqu'à ce que Sire Toranaga franchisse nos frontières. » Ishido sourit. « Elle pourra ensuite faire ce qu'elle veut. Je serai même enchanté de l'aider à ce moment-là.

— Comment feriez-vous pour la capturer ? demanda Kiyama. Elle aurait toujours le temps de se faire seppuku ou d'utiliser son poignard.

— Peut-être. En supposant qu'elle soit faite prisonnière, désarmée et enfermée pendant quelques jours, ces "quelques jours" ne sont-ils pas vitaux ? N'est-ce pas pour cela même qu'elle désire partir aujourd'hui ? Avant que Toranaga n'ait franchi nos frontières et ne s'émascule de ses propres mains ?

— Serait-ce possible ? demanda Ochiba.

— Tout à fait », répondit Ishido.

Kiyama réfléchit. « Toranaga doit être là dans dix-huit jours. Il pourrait retarder son passage de la frontière de quatre jours au plus. Il faudrait donc la tenir enfermée pendant une semaine.

— Ou pour toujours, répliqua Ochiba. Toranaga a tellement de retard que je pense parfois qu'il ne viendra jamais.

— Il *doit* être là le vingt-deuxième jour, dit Ishido. Madame, vous venez d'avoir une excellente idée.

— C'était très certainement la vôtre, Sire-général. » La voix d'Ochiba était apaisante. « Et Sire Sudara et ma sœur ? Sont-ils auprès de Toranaga ?

— Non, madame. Pas encore.

— On ne doit pas la toucher. Son enfant non plus.

— Son enfant est l'héritier direct de Toranaga qui est lui-même l'héritier des Minowara. Mon devoir envers l'héritier m'ordonne d'en faire une fois de plus état.

— Que personne ne touche à ma sœur ou à son enfant !

— Comme vous voulez.

— Mariko-san est-elle une bonne chrétienne, Sire ? demanda Ochiba à Kiyama.

— Une pure chrétienne, répondit-il. Vous voulez parler du suicide… Ce péché mortel ? Je… crois qu'elle respectera… Sinon son âme éternelle serait damnée, madame. Mais je ne sais pas si…

— Il existe donc encore une solution plus simple, dit Ishido. Ordonnez au grand prêtre des chrétiens de lui faire cesser toute action contre les gouvernants légaux de l'empire !

— Il n'a pas le poids suffisant », dit Kiyama en ajoutant d'une voix encore plus pointue et venimeuse : « C'est de l'immixtion dans les affaires politiques – ce contre quoi vous vous êtes toujours farouchement élevé.

— Il semble que les chrétiens ne veulent s'immiscer que lorsque ça les arrange, dit Ishido. Ce n'était qu'une suggestion. » La porte intérieure s'ouvrit et un docteur apparut. Il avait le visage grave et fatigué. « Madame, je m'excuse, mais elle vous demande.

— Agonise-t-elle ? demanda Ishido.

— Elle est très proche de mourir, Sire-général. »

Ochiba traversa la grande pièce en hâte et franchit le seuil de la porte intérieure. Les pans de son kimono bleu se balançaient avec grâce. Les deux hommes la regardèrent. La porte se referma. Pendant un moment, ils évitèrent de se regarder puis Kiyama dit : « Croyez-vous vraiment que vous pourriez capturer dame Toda ?

— Oui », dit Ishido qui fixait toujours la porte des yeux.

Ochiba traversa la chambre et alla s'agenouiller près des *futons.*

« Souffrez-vous, madame ? Puis-je vous apporter quelque chose ?

— Rien… Rien. Je voulais simplement vous parler. » Les pauvres yeux, chavirés, n'avaient rien perdu de leur vivacité. « Renvoyez les autres. » Ochiba fit un signe ; dès qu'elles furent seules, elle dit : « Madame ?

— Écoutez-moi, ma chérie. Faites que le sire-général la laisse partir.

— Il ne peut pas, madame, sinon tous les otages voudront partir également. Sa position s'en trouverait affaiblie. Tous les régents sont d'accord.

— Les régents ! dit Yodoko avec une nuance de mépris. *Vous* êtes d'accord ?

— Oui, madame. La nuit dernière, vous m'avez dit qu'il ne fallait pas qu'elle parte.

— Vous devez la laisser partir, sinon les autres la suivront et se feront aussi seppuku. La faute d'Ishido rejaillira sur vous et votre fils.

— Le sire-général est loyal, madame. Toranaga ne l'est pas, je suis désolée.

— Vous pouvez faire confiance à Toranaga, pas à Ishido. »

Ochiba secoua la tête. « Je suis désolée, mais je reste persuadée que Toranaga ne veut qu'accéder au shôgunat et détruire notre fils.

— Vous faites erreur. Il l'a répété des milliers de fois. D'autres *daimyôs* essaient de se servir de lui pour leurs propres ambitions. Ils l'ont toujours fait. Toranaga est Minowara. Ne

vous laissez pas duper par Ishido ou par les régents. Ils ont leurs propres *karmas,* leurs secrets, O-chan. Pourquoi ne pas la laisser partir ? C'est si simple. Interdisez-lui la mer. Elle pourrait être retardée quelque part dans la limite de nos frontières et resterait ainsi prise au piège de votre général, avec Kiri et les autres, *neh ?* Elle serait entourée de Gris. Essayez de penser comme le Taikô ou comme Toranaga. Vous et notre fils, vous êtes entraînés dans… » Les mots s'évanouirent, la voix se fit lointaine. « Mariko-san ne peut pas élever d'objection à la présence de gardes. Je sais qu'elle pense ce qu'elle dit. Laissez-la partir.

— Nous y avons bien sûr pensé, madame, dit Ochiba d'une voix douce et patiente. Mais hors de la citadelle, Toranaga entretient des bandes secrètes de samouraïs, cachées dans les environs d'Osaka. Il a aussi des alliés. Elle pourrait s'échapper. Une fois Mariko partie, tous les autres la suivraient et nous perdrions un atout énorme. Vous étiez d'accord, Yodoko-chan, ne vous souvenez-vous pas ? Je suis désolée, mais je vous ai posé la question la nuit dernière, ne vous souvenez-vous pas ?

— Oui, mon enfant, je m'en souviens. Comme j'aimerais que le Taikô soit là pour vous guider. » La respiration de la vieille dame se fit plus difficile. « Écoutez-moi, mon enfant, vous devez faire confiance à Toranaga. Épousez-le, concluez un marché avec lui, en vue de la succession.

— Non… non, dit Ochiba, choquée.

— Yaemon pourrait prendre sa suite, le fruit de votre mariage pourrait ensuite relayer Yaemon. Les fils de notre fils jureraient honorablement fidélité éternelle à cette nouvelle lignée issue de Toranaga.

— Toranaga a toujours haï le Taikô. Vous le savez très bien, madame. Toranaga est la cause de tous nos malheurs. Depuis

des années, *neh ?* Lui !

— Et vous ? Que faites-vous de votre fierté, mon enfant ?

— Il est l'ennemi. Notre ennemi.

— Vous avez deux ennemis, mon enfant : votre fierté et ce besoin d'avoir un homme pour pouvoir faire la comparaison avec votre mari. Soyez patiente avec moi. Vous êtes jeune, belle et féconde. Vous méritez un mari. Toranaga est digne de vous. Vous êtes digne de lui. Toranaga est l'unique chance de Yaemon.

— Non, il est l'ennemi.

— Il était le meilleur ami et le plus loyal vassal de notre mari. Sans… Sans Toranaga… Vous ne comprenez pas ? Vous pourriez le… le mener…

— Je suis désolée, mais je le hais… Il me dégoûte, Yodoko-chan.

— Bien des femmes… Que disais-je ? Oh, oui, bien des femmes épousent des hommes qui les dégoûtent. Que Bouddha soit loué, car je n'ai jamais eu à en souffrir… » La vieille femme sourit brièvement, puis soupira. Ce fut un long soupir grave. Il fut d'ailleurs si long qu'Ochiba crut voir la fin venir. Mais les yeux de Yodoko s'entrouvrirent et un pâle sourire colora ses lèvres.

« Oui ?

— Le ferez-vous ?

— J'y réfléchirai. »

Les doigts de Yodoko essayèrent de s'agripper : « Je vous en supplie, promettez-moi d'épouser Toranaga. Je pourrais ainsi rejoindre Bouddha en sachant que la lignée du Taikô vivra éternellement, comme son nom… Son nom vivra pour… »

Les larmes coulèrent sur le visage d'Ochiba qui berçait cette main inerte. Les paupières de Yodoko tremblèrent et la vieille femme murmura : « Vous devez laisser partir Mariko-san… »

Un spasme secoua son corps. Ochiba lui tenait la main. Elle la lui caressa.

« Namu Amida Butsu », murmura-t-elle, en guise d'hommage.

La vieille femme fut parcourue par un autre spasme, puis dit clairement : « Pardonnez-moi, O-chan.

— Je n'ai rien à vous pardonner, madame.

— Tellement de choses à pardonner… » La voix se fit plus blanche et la lumière déserta son visage. « Écoutez-moi… Prome… promettez-moi… au sujet de Toranaga… Ochiba-sama… Important… S'il vous plaît… Vous pouvez lui faire confiance… » Yodoko l'implorait du regard. Ochiba ne voulait pas obéir. Elle savait cependant qu'elle allait le faire. Son esprit troublé résonnait encore des mots du Taikô, mille fois répétés : « Vous pouvez faire confiance à Yodoko-sama, O-chan. Elle est la sagesse même… Ne l'oubliez jamais. Elle a presque toujours raison. Vous pouvez lui faire confiance, sur votre vie, celle de mon fils et la mienne… »

Ochiba céda. « Je pro… » Elle se tut. La lumière vacilla une dernière fois sur le visage de Yodoko-sama puis s'éteignit.

« Namu Amida Butsu. » Ochiba porta la main de Yodoko à ses lèvres, reposa la main sur la couverture et lui ferma les yeux en pensant à la mort du Taikô. C'était la deuxième mort à laquelle elle assistait. Cette fois-là, dame Yodoko avait fermé les yeux du défunt, comme le voulait le privilège de l'épouse. Tout s'était passé dans la même chambre. Toranaga attendait au-dehors, comme Ishido et Kiyama aujourd'hui.

« Étrange que vous soyez morte avant que j'aie pu vous faire ma promesse, madame. »

L'odeur d'encens et de mort l'entourait. « J'allais vous le promettre, mais vous êtes morte avant. Est-ce aussi mon *karma ?* Dois-je obéir à une promesse tacite ? Que dois-je faire ?

Mon fils, mon fils. Je me sens si désarmée et si impuissante. » Puis elle se souvint de ce que lui avait dit la Sagesse : « Essayez de penser comme le Taikô ou comme Toranaga. »

Ochiba sentit naître en elle une nouvelle force. Elle se rassit dans le silence de la chambre et se mit à obéir froidement.

Chimmoko sortit par l'une des petites portes du jardin et s'approcha de Blackthorne qu'elle salua. « Anjin-san, excusez-moi. Ma maîtresse désire vous voir. Si vous voulez attendre un instant, je vais vous accompagner.

— Très bien, merci. » Blackthorne se leva. Les ombres s'allongeaient. Une partie de la cour avait été désertée par le soleil. Les Gris se préparèrent à le suivre. Chimmoko s'avança vers Sumiyori. « Excusez-moi, capitaine, mais ma maîtresse vous demande d'avoir l'amabilité de bien vouloir tout préparer.

— Où veut-elle se faire seppuku ? »

La servante indiqua un endroit face à la voûte. « Là-bas, Sire. »

Sumiyori était stupéfait. « En public ? Pour que tout le monde la voie ?

— Oui.

— Mais… Si ça se passe là… Son… son… Et son second ?

— Elle pense que sire Kiyama voudra bien l'honorer.

— Et s'il ne veut pas ?

— Je ne sais pas, capitaine. Elle… Elle ne m'en a pas parlé. » Chimmoko le salua et traversa la cour en direction de la véranda où elle s'inclina à nouveau. « Kiritsubo-san, ma maîtresse me prie de vous dire qu'elle revient très bientôt.

— Elle va bien ?

— Oui. »

Elles avaient entendu ce que Chimmoko avait dit au capitaine. Elles avaient été très troublées. « Sait-elle que d'autres dames l'attendent pour la saluer ?

— Oh, oui, Kiritsubo-san. Je… Je le lui ai dit. Elle m'a dit qu'elle était très honorée par leur présence et qu'elle viendrait bientôt les remercier de vive voix. Excusez-moi, je vous prie. »

Au-delà de la grille du jardin, on entrait dans un autre monde, verdoyant et serein. Le soleil baignait la cime des arbres, les insectes bourdonnaient, les oiseaux babillaient, petite chute d'eau tombait tranquillement dans le bassin aux nénuphars, mais Blackthorne ne put se défaire de sa tristesse Chimmoko lui indiqua la petite maison de *cha-no-yu.* Il s'avança seul, enleva ses sandales, gravit les trois marches et dut presque se mettre à genoux pour en franchir le seuil.

« Vous…, dit-elle.

— Vous… »

Elle était agenouillée, face à la porte. Elle s'était remaquillée. Ses lèvres étaient pourpres, sa coiffure impeccable. Elle portait un kimono bleu sombre bordé de vert, un obi d'un vert plus lumineux.

« Vous êtes belle.

— Vous aussi. » Il ébaucha un sourire.

« Je suis désolée qu'il vous ait été donné d'assister à ce spectacle.

— C'était mon devoir.

— Ce n'était pas votre devoir. Je ne m'attendais pas… Je n'avais pas prévu… Cette tuerie.

— Karma. Vous aviez décidé depuis longtemps… votre suicide, *neh ?*

— Ma vie ne m'a jamais appartenu, Anjin-san. Elle a toujours appartenu à mon suzerain et, après lui, à mon maître.

Telle est notre loi.

— Une bien mauvaise loi.

— Oui et non. » Elle releva le visage. « Allons-nous nous quereller sur des choses immuables ?

— Non, excusez-moi.

— Je vous aime, lui dit-elle en latin.

— Oui, je le sais maintenant. Et je vous aime moi aussi, mais la mort est votre but, Mariko-san.

— Vous faites erreur, mon amour. La vie de mon maître est mon but. Et votre vie. Que la Sainte Vierge me pardonne ou qu'elle me bénisse mais il y a des moments où votre vie m'est encore plus importante.

— Il n'y a pas de fuite possible, maintenant. Pour personne.

— Soyez patient. Le soleil ne s'est pas encore couché.

— Je n'ai pas confiance en ce soleil, Mariko-san. » Il tendit la main et toucha son visage. « *Gomen nasai.*

— Je vous ai promis que cette nuit ressemblerait à celle de l'auberge des fleurs. Soyez patient. Je connais Ishido, Ochiba et les autres.

— *Que va* pour les autres », dit-il en portugais. Son humeur changea. « Voulez-vous dire que Toranaga sait ce qu'il fait, *neh ?*

— *Que va* pour votre mauvaise humeur, répondit-elle doucement. Ce jour est trop court.

— Je suis désolé… Vous avez encore raison. Aujourd'hui n'est pas fait pour la mauvaise humeur. » Il la regarda.

« Que puis-je faire pour vous aider ?

— Croyez seulement en demain, Anjin-san. » Il perçut l'espace d'un instant l'intensité de sa peur. Il lui tendit les bras et

l’enlaça. L’attente n’était plus terrible.

Des pas approchèrent.

« Oui, Chimmoko ?

— Il est temps, maîtresse.

— Tout est prêt ?

— Oui, maîtresse.

— Attends-moi près du bassin aux nénuphars. » Les pas s’éloignèrent. Mariko se retourna vers Blackthorne et l’embrassa doucement.

« Je vous aime.

— Moi aussi, je vous aime. » Elle le salua et sortit. Il la suivit. Mariko s’arrêta près du bassin aux nénuphars, défit son obi et le laissa glisser. Chimmoko l’aida à enlever son kimono bleu. En dessous, Mariko portait un kimono et un obi blancs. C’était un kimono de deuil. Elle défit le ruban vert attaché dans ses cheveux. Vêtue de blanc, elle s’avança et ne regarda pas Blackthorne. De l’autre côté de la grille, les Bruns et les Gris formaient un triangle autour des huit tatamis disposés devant l’entrée principale. Yabu, Kiri et les autres dames étaient assis sur un rang, face au sud. Dans l’avenue, les Gris étaient alignés comme à l’occasion d’une cérémonie et d’autres samouraïs, hommes et femmes, étaient venus se mêler à eux. Sur un signe de Sumiyori, tout le monde s’inclina. Mariko leur rendit leur salut. Quatre samouraïs s’avancèrent et étendirent une couverture pourpre sur les tatamis. Mariko s’approcha de Kiritsubo, la salua, fit de même pour Sazuko et toutes les dames présentes. Elles lui rendirent son salut et lui firent l’accueil le plus officiel. Blackthorne attendait à la grille du jardin. Il la regarda quitter les dames et s’avancer vers la place pourpre. Elle s’agenouilla au centre, face au petit coussin blanc. Sa main

droite sortit le stylet de son obi et le plaça sur le coussin. Chimmoko s'avança et s'agenouilla à son tour. Elle lui offrit une petite couverture d'un blanc virginal et une cordelette. Mariko arrangea parfaitement les plis de son kimono avec l'aide de sa servante, puis attacha la couverture autour de sa taille. Blackthorne comprit que c'était pour éviter de souiller le kimono.

Puis, sereine et prête, Mariko leva la tête vers le donjon du château. Le soleil illuminait encore le dernier étage et incendiait les tuiles dorées. Elle semblait si petite, assise là, immobile, tache blanche sur cette place pourpre.

L'avenue était déjà obscure et des serviteurs allumaient des torches. Elle tendit la main, toucha la dague et la redressa. Elle jeta un dernier regard vers l'autre bout de l'avenue, mais tout était tranquille et vide. Elle reporta son regard vers le stylet.

« Kasigi Yabu-sama !

— Oui, Toda-sama ?

— Il semblerait que Sire Kiyama ait décliné l'invitation que je lui ai faite. Je serais très honorée si vous acceptiez d'être mon second.

— J'en serais très honoré. » Yabu salua, se leva et se plaça derrière elle, à sa gauche. Il se planta fermement sur ses jambes et leva son épée, à deux mains.

« Je suis prêt, madame.

— Veuillez attendre le moment où j'aurai pratiqué la deuxième incision. »

Elle avait les yeux fixés sur le stylet. Elle fit le signe de la croix de la main droite, puis se pencha, prit le stylet sans trembler. Elle le porta à ses lèvres comme si elle voulait en goûter l'acier étincelant, puis changea de prise, tint fermement le couteau dans la main droite et le plaça sur le côté gauche de

sa gorge. À ce moment-là, des torches apparurent au bout de l'avenue. Une escorte approchait. Ishido en tête. Le couteau ne bougea pas. Yabu était tendu comme un ressort, concentré sur sa cible.

« Madame, dit-il. Attendez-vous ou continuez-vous ? J'aimerais être parfait. »

Mariko revint de loin. « Je… Nous attendons… Nous… Je… » Sa main s'abaissa, tremblante. Tout aussi lentement, Yabu se détendit. Son épée siffla en rentrant dans son fourreau. Il s'essuya les mains sur les hanches. Ishido était sur le pas de la porte. « Ce n'est pas encore la tombée de la nuit, madame. Le soleil luit encore à l'horizon. Êtes-vous donc si pressée de mourir ?

— Non, Sire-général. Je veux simplement mourir pour obéir à mon maître… »

Elle croisa les bras pour empêcher ses mains de trembler. Une vague de colère souleva les Bruns, mais s'arrêta quand Ishido dit à haute voix : « Dame Ochiba, au nom de l'héritier a supplié les régents de faire une exception dans votre cas. Nous avons accueilli votre requête. Voici vos papiers. Vous pourrez quitter la citadelle à l'aube. » Il les fourra dans les mains de Sumiyori qui se trouvait à côté de lui.

« Sire ? » dit Mariko sans comprendre. Elle parlait d'une voix atone.

« Vous êtes libre de partir à l'aube.

— Et… Et Kiritsubo-san et la dame Sazuko ?

— N'est-ce pas une partie de votre "devoir" ? Leurs permis sont également là. »

Mariko essaya de se concentrer. « Et… et son fils ?

— Lui aussi, madame. » Le rire méprisant d'Ishido fit écho. « Ainsi que tous vos hommes. »

Yabu balbutia : « Tout le monde a des sauf-conduits ?

— Oui, Kasigi Yabu-san, dit Ishido. Vous êtes officier, *neh ?* Allez voir tout de suite mon secrétaire. Il est en train de compléter vos sauf-conduits. Pourquoi les invités d'honneur veulent-ils partir ? Je n'en sais rien. Ça ne vaut vraiment pas le coup pour dix-sept jours. *Neh ?*

— Et moi, Sire-général ? » demanda faiblement la vieille dame Etsu. Elle osait ainsi vérifier la victoire totale de Mariko. Son cœur battait la chamade et lui faisait mal.

« Puis-je… puis-je partir, moi aussi ?

— Bien sûr, dame Maeda. Pourquoi vous retiendrais-je contre votre volonté ? Suis-je un geôlier ? Bien sûr que non ! Si l'accueil de l'héritier est à ce point insultant que vous désiriez partir, alors partez ! Je me demande cependant comment vous allez faire pour couvrir huit cents *ri* aller et retour en dix-sept jours.

— Excusez… excusez-moi, le… l'accueil de l'héritier n'est pas insultant. » Ishido l'interrompit d'un ton glacial : « Si vous désirez partir, demandez un sauf-conduit selon la procédure normale. Cela prendra une journée, mais nous veillerons à ce que vous puissiez partir en sécurité. » Il s'adressa aux autres. « Toute dame peut faire une demande, tout samouraï. Je vous ai déjà dit qu'il était stupide de partir pour dix-sept jours. Il est insultant de se moquer de l'accueil de l'héritier, de dame Ochiba et des régents… » Son regard implacable revint sur Mariko : « … ou d'exercer des pressions en menaçant de se faire seppuku. Une dame devrait normalement faire cela en privé. Pas publiquement, en se donnant en spectacle. *Neh ?* Je ne cherche pas la mort des femmes. Je cherche seulement la mort des ennemis de l'héritier, mais si certaines femmes se déclarent ouvertement ses ennemies, je cracherai bientôt sur leurs cadavres. » Ishido tourna les talons, donna un ordre aux Gris et

s'éloigna. Les capitaines répercutèrent l'ordre immédiatement. Tous les Gris se mirent en formation et s'éloignèrent de l'entrée.

« Madame, dit Yabu d'une voix enrouée, en essuyant ses mains moites. Madame, c'est fini… Vous avez gagné. Vous avez gagné !

— Oui… oui », dit-elle. Ses mains sans forces essayaient de défaire les nœuds de la cordelette. Chimmoko s'avança, défit les nœuds et lui enleva la couverture puis quitta la place pourpre. Tout le monde regardait Mariko. Allait-elle pouvoir s'en aller toute seule ? se demandait l'assistance. Mariko tenta de se mettre debout et échoua. Elle essaya une seconde fois et échoua à nouveau. Kiri se jeta impulsivement vers elle pour l'aider, mais Yabu secoua la tête et dit : « Non, c'est son privilège. » Kiri alla se rasseoir, respirant à peine. À la grille du jardin, Blackthorne la regardait, méprisant ce surcroît de courage, le comprenant et l'honorant cependant. Il vit les mains de Mariko se poser à nouveau sur le tissu pourpre. Elle parvint à se mettre debout, chancela, faillit tomber. Ses pieds bougèrent et, lentement, elle se mit à avancer en titubant.

Blackthorne décida qu'elle en avait assez fait, s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Il la souleva juste au moment où elle perdait connaissance. Il se tint, seul, dans l'arène fier d'avoir pris cette décision *lui-même.* Il la tint dans ses bras comme une poupée désarticulée puis l'emmena. Personne ne broncha. Personne ne lui barra le passage.

57

L’attaque du bastion occupé par les Bruns débuta deux ou trois heures avant l’aube. La première vague de dix *ninja* passa par-dessus les créneaux qui n’étaient plus gardés par les Gris. Ils lancèrent leurs grappins enveloppés de tissu sur le toit qu’ils surplombaient et franchirent l’espace sur ces filins comme autant d’araignées. Ils portaient des vêtements noirs très collants, des *tabis* et des masques noirs également. Leurs visages et leurs mains avaient été passés au noir. Légèrement armés, ils n’avaient que des couteaux et des *shuriken*, masses en forme d’étoiles, effilées comme des aiguilles et empoisonnées aux extrémités, grosses comme la paume de la main. Ils portaient tous des havresacs, de fins et courts bâtons sur le dos.

Les *ninja* étaient des mercenaires. Artistes du vol, spécialistes de la malhonnêteté, de l’espionnage, de l’infiltration et de la mort soudaine. Les dix hommes atterrirent silencieusement, décrochèrent leurs grappins et quatre d’entre eux les relancèrent sur une autre corniche et sautèrent sur le toit d’une véranda, vingt mètres plus bas. Lorsqu’ils furent arrivés sur ce toit, leurs camarades décrochèrent les grappins aussi silencieusement, les récupérèrent, traversèrent le toit de tuiles pour s’infiltrer dans un autre endroit. Une tuile céda. Les *ninja* s’immobilisèrent. Dans la cour, vingt mètres en dessous, Sumiyori s’arrêta au milieu de sa ronde, leva la tête, fouilla l’obscurité des yeux, attendit immobile, la bouche entrouverte pour mieux entendre. Le toit aux *ninja* se trouvait dans la pénombre. La lune était vague, les étoiles blafardes. Sumiyori fit un autre tour d’horizon, écouta attentivement encore une

fois. Incertain, il sortit dans la cour pour y voir mieux. Les quatre *ninja*, tapis sur le toit de la véranda, se trouvaient dans son champ de vision. Ils étaient immobiles comme les autres. Il ne les vit pas non plus.

« Eh ! » Il appela les gardes en faction à la porte. « Vous voyez quelque chose… Vous entendez quelque chose ?

— Non, capitaine, répondirent les sentinelles. Les tuiles craquent tout le temps. C'est l'humidité ou peut-être la chaleur. »

Sumiyori dit à l'un d'entre eux : « Monte et jette un coup d'œil. Non, préviens les gardes du premier étage et dis-leur de faire une fouille au cas où… »

Le soldat partit en hâte. Sumiyori leva encore la tête, fixa le toit puis haussa les épaules et, rassuré, poursuivit sa ronde. L'autre samouraï retourna à son poste, à la porte.

Les *ninja* attendaient dans leurs positions figées. Même leurs yeux ne bougeaient pas. Ils étaient entraînés à rester immobiles pendant des heures. Puis le chef leur fit signe. Ils repartirent immédiatement à l'attaque. Leurs grappins et leurs cordes leurs permirent d'atteindre une autre véranda d'où ils purent se glisser à l'intérieur par les fenêtres percées dans les murs de granit. Aux étages inférieurs, les mâchicoulis étaient si étroits qu'on ne pouvait pas pénétrer de l'extérieur. Au signal, les deux groupes pénétrèrent en même temps. Les chambres étaient plongées dans l'obscurité. Dix Bruns dormaient, allongés en rangs. Ils furent rapidement tués, presque sans bruit. La plupart moururent d'un seul coup de couteau dans la gorge. Les assaillants avaient les sens tellement en éveil qu'ils touchaient leur cible sans hésiter. Le cri d'alarme du dernier Brun fut étouffé à temps. Les pièces ainsi nettoyées, les portes fermées, le

chef sortit une pierre à silex, une mèche et alluma une bougie. Il s'approcha d'une fenêtre et fit trois fois un signe dans la nuit.

Les *ninja* défirent leurs havresacs et préparèrent leurs armes de combat. Tout le monde était prêt. Le chef souffla la bougie.

Quand les cloches de la ville sonnèrent la moitié de l'heure du tigre, quatre heures du matin, la seconde vague de *ninja* déferla. Vingt d'entre eux glissèrent silencieusement hors d'un réservoir désaffecté qui servait jadis pour l'irrigation du jardin. Ces hommes-là portaient des épées. Au même moment, un autre groupe de vingt *ninja* passa à l'assaut, à l'aide de grappins et de cordes, à partir des créneaux donnant sur la cour et le jardin. Deux Bruns étaient sur ces créneaux et surveillaient attentivement les toits vides, de l'autre côté de l'avenue. Un des Bruns se retourna et vit les grappins. Il donna l'alerte aussitôt. Son camarade allait ouvrir la bouche pour appeler au secours quand un premier *ninja* apparut et lui lança au visage d'un mouvement vif du poignet, un *shuriken* épineux. Le samouraï reçut l'engin en pleine bouche, ce qui eut pour effet d'étouffer son cri. Le *ninja* se jeta sur l'autre samouraï. Sa main était devenue une arme mortelle. Le pouce et l'index tendus prirent la veine jugulaire en étau. L'impact paralysa le samouraï. Un autre coup vicieux lui brisa le cou dans un craquement sec. Le *ninja* plongea sur le premier samouraï qui agonisait et essayait de se débarrasser des épines profondément plantées dans son visage. Le poison faisait déjà son effet. Dans un effort ultime, le samouraï agonisant dégaina son épée et frappa. Son coup entailla le *ninja* qui ne s'arrêta pas dans son élan. Sa main claqua contre la gorge du Brun, lui fit basculer la tête en arrière, lui disloquant ainsi les vertèbres cervicales. Le *ninja* saignait abondamment. Il ne poussa aucun cri, s'agrippa au Brun, le fit glisser doucement sur les dalles et tomba à genoux à

côté de lui. Tous les *ninja* étaient à présent sur les créneaux. Ils passèrent devant leur camarade et assurèrent leur position. L'homme blessé était toujours à genoux près des deux cadavres et se tenait le côté. Le chef examina la blessure. Le sang coulait fort. Il secoua la tête, parla avec ses doigts. L'homme acquiesça, se traîna avec difficulté dans un recoin, laissant derrière lui une traînée de sang, s'installa confortablement, appuyé contre la pierre, et sortit un *shuriken.* Il se gratta le dos de la main plusieurs fois avec les pointes empoisonnées, puis saisit son stylet, plaça la pointe à la base de sa gorge et, à deux mains, le planta de toutes ses forces. Le chef s'assura qu'il était bien mort puis retourna vers la porte bardée de fer. Il l'ouvrit prudemment et entendit alors des pas s'approcher. Il disparut immédiatement et se plaça en embuscade.

Dans le corridor de l'aile l'ouest, Sumiyori approchait avec dix Bruns. Il en posta deux devant la porte qui ouvrait sur les créneaux et poursuivit son chemin. Arrivé au bout du couloir il descendit un escalier en colimaçon. Au bas des marches se trouvait un autre poste de garde. Les deux samouraïs fatigués s'inclinèrent et remontèrent, heureux de ne plus être de service Sumiyori poursuivit sa patrouille et releva les sentinelles. Il s'arrêta finalement devant une porte et frappa. Il avait encore deux gardes avec lui.

« Yabu-san ?

— Oui ? » La voix était endormie.

« Je suis désolé, mais c'est la relève de la garde.

— Oh, oui, merci. Entrez ! » Sumiyori ouvrit la porte, mais resta sur le seuil. Yabu était appuyé sur un coude, les cheveux hirsutes, caché sous ses couvertures. Son autre main reposait sur son épée. Quand il fut certain que c'était bien Sumiyori, il se

détendit et bâilla. « Rien de neuf, capitaine ? » Sumiyor secoua la tête, entra et ferma la porte.

« Tout est calme. *Elle* dort maintenant… Du moins, c'est ce que m'a dit sa servante. »

Yabu bâilla et s'étira encore une fois. « Et l'Anjin-san ?

— Il était réveillé la dernière fois que je suis passé… C'était à minuit. Il m'a demandé de vérifier encore une fois avant l'aube. Ça avait quelque chose à voir avec ses coutumes, mais je n'ai pas très bien compris. Mais il n'y a pas de mal. Tout est bien gardé, *neh ?* Kiritsubo-san et les autres dames sont calmes, quoique Kiritsubo-san soit restée debout une grande partie de la nuit. »

Yabu sortit de son lit. Il ne portait qu'un pagne. « Pour quoi faire ?

— Elle est restée assise à regarder par la fenêtre. Rien à voir dehors. Je lui ai dit qu'elle ferait mieux de dormir. Elle m'a poliment remercié, en a convenu avec moi et est restée là où elle était. Les femmes, *neh ! »*

Yabu secoua ses épaules et les frotta vigoureusement pour faire circuler le sang. Il se mit à s'habiller. « Elle devrait se reposer. Elle a beaucoup de chemin à faire, aujourd'hui.

— Je crois que c'est une ruse !

— Pardon ?

— Je ne pense pas qu'Ishido soit sincère.

— Nous avons des sauf-conduits dûment signés. Les voici. Chaque homme est inscrit. Vous avez vérifié les noms. Comment pourrait-il revenir sur une décision prise en public ? Impossible, *neh ?*

— Je ne sais pas. Excusez-moi, Yabu-san, mais je reste persuadé que c'est une ruse. »

Yabu noua lentement sa ceinture. « Quelle ruse ?

— Nous allons tomber dans une embuscade.

— Hors de la citadelle ? »

Sumiyori acquiesça. « C'est ce que je pense.

— Il n'oserait pas.

— Il osera. Il nous tendra une embuscade ou nous retardera. Je ne peux pas imaginer qu'il la laisse partir avec dame Kiritsubo, la dame Sazuko, l'enfant ou même avec la vieille dame Etsu et les autres.

— Vous faites erreur. »

Sumiyori secoua la tête tristement. « Il aurait mieux valu qu'elle se soit planté le couteau profondément et que vous lui ayez ensuite tranché la tête. De cette façon-ci, rien n'est résolu. »

Yabu prit ses épées et les ficha dans sa ceinture. Oui, pensait-il, je suis d'accord avec vous. Rien n'est résolu et elle a manqué à son devoir. Mais il dit : « Je crois que vous avez tort. Elle a conquis Ishido. Dame Toda a gagné. Ishido n'osera pas lui tendre une embuscade. Allez dormir ; je vous réveillerai à l'aube. »

Sumiyori secoua la tête encore une fois. « Non, merci, Yabu-san. Je crois que je vais encore faire une ronde. » Il se dirigea vers la fenêtre et jeta un coup d'œil au-dehors.

« Quelque chose qui ne va pas ? demanda Yabu.

— Tout va bien… Un instant ! Qu'était-ce que ce bruit ?

Vous n'avez pas entendu quelque chose ? »

Yabu s'approcha de Sumiyori, feignit lui aussi de fouiller l'obscurité, puis, sans avertir, dégaina son épée et lui planta la lame dans le dos, lui mettant son autre main sur la bouche pour l'empêcher de crier. Le capitaine mourut sur le coup.

Un peu plus tôt, quand Yabu était revenu de chez Ishido avec leurs sauf-conduits, il avait été pris à l'écart par un samouraï qu'il n'avait jamais vu de sa vie.

« Votre coopération est attendue, Yabu-san.

— Pour quoi faire ? Par qui ?

— Par quelqu'un à qui vous avez fait une offre, hier.

— Quelle offre ?

— En échange de ces sauf-conduits pour vous et l'Anjin-san, vous devez veiller à ce *qu'elle* soit désarmée lors de l'embuscade qui lui sera tendue durant votre voyage… Je vous en prie, ne touchez pas votre épée, Yabu-san. Quatre archers sont là qui n'attendent qu'un signe !

— Comment osez-vous me lancer un défi ? Quelle embuscade ? » Il avait joué la comédie, car il n'avait plus aucun doute : cet homme était bien l'intermédiaire d'Ishido. Il avait, la veille, fait une offre secrète par le biais de ses propres intermédiaires, dans une tentative désespérée pour sauver quelque chose du naufrage causé par Mariko.

« Je ne suis pas au courant d'une embuscade », avait-il dit très fort en essayant d'intimider son interlocuteur. Il aurait aimé que Yuriko soit là pour le sortir de ce faux pas.

« Vous êtes pourtant invité à participer à une embuscade. Elle ne se passera cependant pas de la façon que vous aviez prévu.

— Qui êtes-vous ?

— Vous aurez Izu, le bateau et le barbare en échange… Dès l'instant où la tête de notre ennemi juré roule dans la poussière. Pourvu, bien sûr que Mariko-san ait été capturée vivante, que vous restiez à Osaka jusqu'au *Grand Jour* et que vous prêtiez serment d'allégeance.

— La tête de qui ? » avait demandé Yabu, essayant de saisir et comprenant brusquement que si Ishido l'avait fait venir pour les sauf-conduits, c'était surtout pour que l'offre secrète puisse être tranquillement négociée.

— C'est oui ou non ? demanda le samouraï.

— Qui êtes-vous ? De quoi parlez-vous ?

— Voici le sauf-conduit signé par Sire Ishido. Le sire-général lui-même ne peut plus annuler ces papiers après ce qui s'est passé. Vous êtes d'accord ?

— Je suis suzerain d'Izu. On m'a promis Suruga et Totomi », avait dit Yabu, se mettant à marchander. Il savait que, même s'il était pris au piège comme Mariko, Ishido, lui aussi, l'était, car le dilemme devant lequel l'avait placé Mariko subsistait.

« Oui. On vous l'a promis, avait répondu le samouraï. Mais je n'ai pas pouvoir de négocier. Voilà les conditions. C'est oui ou non ?… »

Yabu nettoya la lame de son épée. Il s'essuya le visage et les mains, souffla la bougie et ouvrit la porte. Les deux Bruns attendaient à quelques pas, dans le couloir. Ils s'inclinèrent.

« Je vous, réveillerai à l'aube, Sumiyori-san », dit-il en se tournant vers l'obscurité de la chambre, puis il s'adressa à l'un des samouraïs. « Montez la garde ici. Personne ne doit entrer. Personne ! Veillez à ce que le capitaine ne soit pas dérangé. Il a besoin de repos.

— Oui, Sire. »

Le samouraï prit son nouveau poste et Yabu partit avec l'autre, grimpa un étage, traversa la partie principale, dirigea ses pas vers la salle d'audience et les appartements privés qui se trouvaient dans l'aile est. Il atteignit bientôt le couloir-cul-de-sac de la salle d'audience. Les gardes le saluèrent et le laissèrent

entrer. D’autres samouraïs lui ouvrirent la porte du couloir qui menait aux appartements privés. Il frappa à une porte.

« Anjin-san ? dit-il doucement.

Pas de réponse. Il ouvrit le *shoji.* La chambre était vide. Le *shoji* intérieur était entrebâillé. Il fronça les sourcils, fit signe au garde qui l’accompagnait de l’attendre et traversa la chambre en hâte. Il pénétra dans le couloir mal éclairé Chimmoko l’intercepta, un couteau à la main. Son lit en désordre était jeté en travers du passage.

« Oh, excusez-moi, Sire, je sommeillais », dit-elle en guise d’excuse, en abaissant son couteau. Elle ne s’écarta pas pour le laisser passer.

« Je cherche l’Anjin-san.

— Il parle avec ma maîtresse, Sire, ainsi qu’avec Kiritsubo-san et dame Achiko.

— Demandez-lui, je vous prie, de venir un instant.

— Certainement, Sire, » Chimmoko lui fit poliment signe d’entrer dans une pièce. Elle attendit qu’il se soit exécuté puis ferma le *shoji.* Au bout d’un moment, le panneau coulissant se rouvrit et Blackthorne entra. Il était habillé et portait une courte épée à la ceinture. « Bonsoir, Yabu-san.

— Désolé de vous déranger, Anjin-san. Je voulais simplement voir… Je voulais être sûr que tout allait bien, compris ?

— Oui, merci. Pas d’inquiétude.

— Dame Toda va bien ? Pas malade ?

— Tout bien maintenant. Très fatiguée, mais tout bien. Bientôt aube, *neh ? »*

Yabu acquiesça. « Oui, vouloir seulement voir si tout allait bien.

— Cet après-midi vous dire avoir “plan”, Yabu-san. Souvenir ? Quel plan ?

— Pas de secret. Anjin-san, dit Yabu, regrettant d’avoir été aussi bavard.

— Mal compris. Seulement dire qu’il fallait avoir plan… Très difficile échapper Osaka, *neh ?* Il faut s’échapper ou… » Yabu dégaina sa courte épée et la mit sous sa gorge. « Compris ?

— Oui. Mais maintenant, avoir sauf-conduit, *neh ?* Pouvoir partir tranquille Osaka, *neh ?*

— Oui. Bientôt partir. Sur bateau très bien. Bientôt trouver hommes Nagasaki. Compris ?

— Oui. »

Yabu se retira très amicalement. Blackthorne referma la porte derrière lui et fit demi-tour, laissant le panneau intérieur de sa chambre entrebâillé. Il passa devant Chimmoko et entra dans l’autre pièce. Mariko était confortablement installée sur les *futons* et lui paraissait plus petite que jamais, plus délicate et plus belle. Kiri était agenouillée sur un coussin. Achiko dormait en chien de fusil. « Que voulait-il, Anjin-san ? dit Mariko.

— Il voulait savoir si nous allions bien. »

Mariko traduisit à l’intention de Kiri.

« Kiri demande si vous lui avez posé la question au sujet du plan ».

— Oui, mais il l’a éludée. Il a peut-être changé d’avis. Je ne sais pas. Je me suis peut-être trompé, mais il m’a pourtant semblé qu’il avait quelque chose en tête cet après-midi.

— Pour nous trahir ?

— Bien sûr, mais je ne sais pas comment ! »

Achiko marmonna quelque chose dans son sommeil et ils tournèrent tous leur regard vers elle. Elle avait demandé à

rester avec Mariko comme l'avait fait la vieille dame Etsu qui dormait profondément dans une chambre voisine. Les autres dames avaient regagné leurs appartements au coucher du soleil. Elles avaient toutes déposé une demande officielle pour s'en aller immédiatement. Avec la tombée de la nuit, les rumeurs avaient circulé comme quoi cent cinq autres personnes déposeraient une demande le lendemain. Kiyama avait envoyé chercher Achiko, sa petite-fille par alliance, mais elle avait refusé de quitter Mariko. Il l'avait déshéritée sur-le-champ et avait réclamé l'enfant, qu'elle avait aussitôt abandonné.

Mariko se tourna vers Blackthorne : « C'est si merveilleux de reposer ainsi en paix, *neh ?*

— Oui. »

Ils avaient été seuls pendant les premières heures et elle était restée dans ses bras.

« Je suis si heureux de vous savoir vivante, Mariko. Je vous ai vue mourir.

— J'ai cru mourir… Je n'arrive pas encore à croire qu'Ishido ait capitulé. Je ne l'aurais jamais cru, de ma vie… Que j'aime vos bras autour de moi, votre force.

— J'étais en train de penser que je n'ai pas arrêté de voir la mort depuis le défi de Yoshinaka, cet après-midi : votre mort, la mienne, nos morts à tous. J'ai percé votre plan au jour, plan depuis si longtemps dressé, *neh ?*

— Oui, depuis le jour du tremblement de terre, Anjin-san. Pardonnez-moi, je vous en prie, mais je ne… je ne voulais pas vous affoler. J'avais peur que vous ne compreniez pas. Oui, j'ai su, depuis ce jour, que mon *karma* était de délivrer les otages retenus à Osaka. Je ne pouvais faire que ça pour Sire Toranaga.

C’est fait, mais à quel prix, *neh ?* Que la Sainte Vierge me pardonne. »

Kiri était arrivée sur ces entrefaites et ils avaient dû s’éloigner l’un de l’autre. Un sourire, un regard, un mot suffisait. « Bientôt l’aube, dit Kiri.

— Oui, répondit Mariko. Je vais me lever.

— Bientôt, pas encore, Mariko-sama. Je vous en prie. Reposez-vous. Vous avez besoin de reprendre vos forces.

— J’aimerais que sire Toranaga soit là.

— Oui.

— Avez-vous rédigé un autre message au sujet de… notre départ ?

— Oui, Mariko-sama. Un autre pigeon partira avec l’aube. Sire Toranaga apprendra votre victoire aujourd’hui, dit Kiri. Il sera fier de vous.

— Je suis heureuse qu’il ait eu raison.

— Oui. Pardonnez-moi d’avoir douté de vous et de lui.

— Je doutais de lui au plus profond de mon être, je vous l’avoue. »

Kiri se tourna vers la fenêtre et contempla la ville. Toranaga a tort, avait-elle envie de hurler. Nous ne quitterons jamais. Osaka, aussi forte que soit notre certitude. C’est notre *karma* de rester et le *sien de perdre.*

Yabu s’arrêta à la salle des gardes de l’aile ouest. La relève était prête. « Je vais faire une inspection surprise.

— Bien, Sire.

— Venez avec moi. Les autres, attendez-moi ici. »

Il descendit l’escalier principal, suivi d’un seul garde. Dans la grande salle, d’autres gardes veillaient. Un tour d’horizon

rapide lui permit de se rendre compte que tout était en ordre. Il rebroussa chemin vers l'intérieur de la forteresse, mais changea de direction au bout d'un moment, à la surprise du garde qui l'escortait. Il dirigea ses pas vers les quartiers des serviteurs. Les servantes sortirent de leur sommeil avec difficulté pour s'agenouiller et s'incliner en hâte, face contre terre, sur les dalles. Yabu les remarqua à peine et poursuivit son chemin, plus bas encore, dans les profondeurs de la forteresse. Ils traversèrent des corridors voûtés, peu fréquentés, dont les murs étaient envahis de moisissure et suintaient. Il n'y avait pas de garde dans les caves parce qu'il n'y avait rien à protéger. Ils se remirent très vite à monter des escaliers en se rapprochant de l'enceinte extérieure. Yabu fit tout à coup halte. « Quel était ce bruit ? »

Le Brun s'arrêta à son tour, écouta et mourut.

Yabu essuya son épée, poussa le corps recroquevillé dans un coin d'ombre puis s'élança vers une petite porte de fer à peine visible, encastrée dans un mur dont lui avait parlé l'intermédiaire d'Ishido. Il se débattit avec les serrures rouillées. La dernière céda et la porte s'ouvrit enfin. Un courant d'air frais le frappa au visage. Une dague visa sa gorge et stoppa à temps. Yabu ne fit pas un geste, presque paralysé. Le *ninja* le dévisageait, tapi dans l'obscurité d'encre, son arme en suspens.

Yabu tendit une main tremblante et fit un signe comme on le lui avait ordonné. « Je suis Kasigi Yabu », dit-il. Le chef presque invisible, tout de noir vêtu, portant cagoule, hocha la tête, fit signe à Yabu de reculer et pénétra nonchalamment dans le couloir. Il était grand et corpulent, avec de grands yeux inexpressifs derrière sa cagoule. Il aperçut le cadavre du Brun et d'un geste du poignet lança sa dague sur le cadavre puis la récupéra grâce à la légère chaîne attachée au manche. Il

enroula la chaîne à nouveau sans dire mot et attendit, sur le qui-vive, à l'écoute des dangers.

Finalement satisfait, il fit signe à l'obscurité. Vingt hommes en sortirent aussitôt et s'élancèrent vers les escaliers depuis longtemps oubliés, qui menaient aux étages supérieurs. Ces hommes portaient des outils et étaient armés de couteaux, d'épées et de *shuriken.* Au milieu de leurs cagoules noires, ils arboraient une marque rouge.

Le chef ne les regarda pas passer à l'attaque, garda les yeux fixés sur Yabu et se mit à compter lentement sur les doigts de sa main gauche. « Un… deux… trois… » Yabu sentait que plusieurs hommes l'épiaient dans l'obscurité.

Les assaillants à la marque rouge grimpèrent les marches quatre à quatre et s'arrêtèrent au sommet des escaliers. Une porte leur barrait le passage. Ils attendirent un instant puis essayèrent de l'ouvrir, prudemment. Elle était coincée. Un homme armé d'un pied-de-biche la crocheta d'un côté, la découpa de l'autre, donna un coup d'épaule et l'enfonça. Un couloir aux parois couvertes de moisissures s'offrit à eux. Ils l'empruntèrent. Au tournant suivant, ils s'arrêtèrent une fois de plus. Le premier homme jeta un coup d'œil tout autour de lui puis fit signe à ses camarades de le suivre. Au bout du passage, un rai de lumière filtrait par la serrure de la porte secrète, en bois massif. Le *ninja* colla son œil au trou de la serrure et vit l'immensité de la salle d'audience, deux Bruns et deux Gris qui montaient la garde avec nonchalance et défendaient l'accès des appartements intérieurs. Il regarda autour de lui et prévint ses compagnons par un hochement de tête.

Dans les caves, au-dessous, le chef comptait sans quitter Yabu des yeux. Yabu observait et attendait, les narines envahies par l'odeur de sa sueur. Les doigts du chef cessèrent de compter et

son poing se referma sèchement. Il fit un signe vers le bout du couloir. Yabu hocha la tête, tourna les talons et repartit par où il était venu. Il entendit derrière lui le chef se remettre à compter inexorablement : « Un… deux… trois.

Yabu savait l'énorme risque qu'il prenait, mais il n'avait pas le choix et il maudit encore une fois Mariko de l'avoir poussé du côté d'Ishido. Une des clauses du marché conclu l'obligeait à ouvrir cette porte secrète.

« Qu'y aura-t-il derrière cette porte ? avait-il demandé, soupçonneux.

— Des amis… Voici le signe… Le mot de passe consiste à dire votre nom.

— Ils me tueront, alors, *neh ?*

— Non. Vous êtes trop précieux, Yabu-san. Vous devez vous assurer que l'infiltration s'opère parfaitement… » Il avait accepté, mais n'avait jamais conclu de marché portant sur des *ninja.*

Dans le couloir, Yabu essaya de marcher calmement tout en s'éloignant du chef *ninja.* Sa poitrine le faisait souffrir. Il avait mal à cause du choc qu'il avait eu en voyant des *ninjas* passer à l'attaque et non des *ronin.* Ishido doit être fou, se dit-il, tous ses sens en éveil, s'attendant à recevoir à tout instant un couteau ou une flèche, à être étranglé par un garrot. Il arriva au bout du couloir, tourna et, enfin sauf, prit ses jambes à son cou et grimpa les marches quatre à quatre. Arrivé au sommet des escaliers, il se précipita dans un corridor voûté, tourna encore une fois et se dirigea vers le quartier des serviteurs.

Les doigts du chef *ninja* comptaient toujours, mais le compte cessa brusquement. Il fit un geste urgent vers l'obscurité et se lança à la poursuite de Yabu. Vingt *ninja* sortis de la pénombre le suivirent et quinze autres prirent des positions défensives

aux deux extrémités du couloir pour sauvegarder cette voie de salut qui commandait un labyrinthe de caves et de passages oubliés.

Yabu courait très vite. Il traversa en hâte le quartier des serviteurs en renversant pots et casseroles « *Ninjaaaa !* » hurla-t-il, ce qui ne faisait pas partie du marché conclu. Ce n'était qu'une ruse pour se protéger au cas où il serait trahi. Hommes et femmes s'éparpillèrent, affolés, et reprirent son cri en chœur en tentant de se dissimuler sous les bancs et les tables. Yabu poursuivit sa course effrénée, monta quelques marches et se retrouva dans l'un des couloirs principaux où quelques Bruns avaient déjà l'épée dégainée.

« Alerte ! hurla Yabu. *Ninja.* Il y a des *ninja* parmi les serviteurs ! »

Un samouraï se précipita vers l'escalier principal tandis que l'autre se postait courageusement, épée brandie, au sommet des marches menant aux cuisines. Yabu se rua vers la porte d'entrée, sortit et s'arrêta sur le perron donnant dans la cour « Sonnez l'alarme ! Nous sommes attaqués ! » cria-t-il, comme il avait accepté de le faire en vue de créer la diversion nécessaire pour couvrir l'attaque de la salle d'audience par la porte secrète, permettre l'enlèvement de Mariko avant que qui que ce soit n'ait réalisé ce qui se passait.

Les samouraïs en faction aux portes et dans la cour se mirent à tourner en rond, ne sachant pas très bien ce qu'ils devaient garder. À ce moment-là, les attaquants cachés dans le jardin surgirent et prirent le dessus, rapidement. Yabu battit en retraite dans le grand hall tandis que d'autres Bruns arrivaient précipitamment de la salle des gardes, à l'étage au-dessus, pour prêter main-forte à leurs camarades, à l'extérieur.

Un capitaine se précipita vers Yabu. « Sire, que se passe-t-il ?

— *Ninja.* Dehors et parmi les serviteurs. Où est Sumiyori ?

— Je ne sais pas… Dans sa chambre. »

Yabu se rua vers les escaliers alors que d'autres hommes descendaient en nombre. Les assaillants à la marque rouge attendaient toujours à l'extérieur de la salle d'audience. Le chef avait l'œil toujours collé au trou de la serrure. Il observait les Bruns et les Gris de Blackthorne qui gardaient la porte bardée de fer et écoutaient, angoissés, les bruits de l'holocauste se rapprocher d'eux. La porte s'ouvrit et d'autres gardes envahirent l'entrée de la grande pièce. Incapables de supporter l'attente, les officiers des deux groupes intimèrent l'ordre à leurs hommes de sortir de la salle pour prendre des positions défensives à l'extrémité du couloir. Le chemin était libre. La porte du corridor intérieur était ouverte. Seul le capitaine des Gris la gardait et, lui aussi, s'apprêtait à partir. Le chef à la marque rouge vit une femme venir sur le seuil, en compagnie du grand barbare. Il reconnut sa proie. D'autres femmes étaient rassemblées derrière elle.

Impatient de remplir sa mission, de relâcher la tension de ses hommes, dans les caves, et excité par sa soif de sang, le chef à la marque rouge donna le signal et fit irruption dans la pièce un instant trop tôt. Blackthorne le vit venir, sortit son pistolet et fit feu. L'arrière du crâne du chef disparut, stoppant l'attaque provisoirement. Le capitaine des Gris passa à la charge et trancha avec une incroyable férocité un *ninja* en deux. Puis le groupe des assaillants tomba sur le Gris et il mourut, mais ces quelques secondes donnèrent le temps à Blackthorne de mettre Mariko à l'abri et de refermer la porte. Il saisit la barre de fer et la mit en place fiévreusement juste au moment où les *ninja* se jetaient contre cette porte.

« Seigneur Dieu, que se passe… !

— *Ninjaaaa,* hurla Mariko.

— Vite, de ce côté-ci », cria Kiri par-dessus le tumulte. Les femmes la suivirent en désordre. Deux d'entre elles soutenaient la vieille dame Etsu. Blackthorne vit la porte frémir sous les assauts frénétiques des pieds-de-biche. Le bois éclata. Blackthorne se rua dans sa chambre pour y prendre sa corne de poudre et ses épées.

« Dépêchez-vous », vociféra le nouveau chef à la marque rouge. Les hommes n'avaient pas besoin d'encouragements pour enfoncer la porte. Dans le couloir, Blackthorne rechargeait son pistolet rapidement. La porte grinçait sous les coups. D'abord la poudre, bourre-la soigneusement… *L'un des panneaux de la porte craqua.* Ensuite l'étoupille pour bien comprimer la charge, puis la balle de plomb et une autre étoupe… *L'un des gonds de la porte céda et l'extrémité d'un pied-de-biche apparut…* Ensuite, enlever la poussière de la pierre à silex soigneusement…

« Anjin-san ! cria Mariko, quelque part dans les pièces intérieures. Dépêchez-vous ! » Mais Blackthorne ne fit pas attention. Il se dirigea vers la porte, plaça le canon du pistolet entre une fissure dans le bois, à hauteur d'estomac, et appuya sur la détente. Un hurlement s'éleva de l'autre côté de la porte et l'assaut cessa. Il battit en retraite et se mit à recharger. D'abord la poudre, bourre-la soigneusement…

Kiri courait le long d'un corridor, haletante. Les autres suivaient, portant la vieille dame Etsu. Sazuko pleurait. « Que faire… Nous n'avons nulle part où aller… » Mais Kiri continuait de courir, chancela dans une autre pièce, la traversa, entrouvrit une partie du *shoji.* Une porte en fer était encastrée dans le mur de pierre. Elle l'ouvrit. Les gonds étaient parfaitement huilés.

« C’est… C’est la cachette de… mon maître. » Elle était hors d’haleine. Elle allait pénétrer dans la cachette, mais s’arrêta tout à coup. « Où est Mariko ? »

Chimmoko tourna les talons et partit aussitôt à sa recherche. Dans le premier couloir, Blackthorne enlevait soigneusement la poussière de sa pierre à silex et s’avançait à nouveau vers la porte qui était sur le point de s’effondrer, mais offrait quand même une dernière protection. Il appuya encore une fois sur la détente. Un nouveau hurlement. Nouveau répit. Puis les coups reprirent. Une autre serrure vola en éclats et la porte tout entière frissonna. Il se mit à recharger son pistolet.

« Anjin-san ! » Mariko était là à l’autre bout du couloir et lui faisait des signes. Il ramassa ses armes et se précipita vers elle. Elle se retourna et s’enfuit, le guidant. La porte trembla, les *ninja* firent irruption dans le couloir et se lancèrent à leur poursuite. Mariko courait vite. Blackthorne la suivait de près. Elle traversa une pièce comme l’éclair, se prit les pieds dans le bas de son kimono et tomba. Blackthorne la releva et ils franchirent ensemble la pièce suivante. Chimmoko accourut vers eux. « Dépêchez-vous », cria-t-elle. Elle les suivit pendant un instant puis, à l’insu de tous, rebroussa chemin et barra le passage, couteau brandi, aux *ninja* qui arrivaient. Chimmoko bondit sur le premier homme qui para le coup, la bouscula tel un jouet et courut derrière Blackthorne et Mariko. Le dernier homme lui brisa le cou d’un coup de pied et passa son chemin. Mariko courait vite, mais pas assez. Ses kimonos la gênaient. Blackthorne essayait de l’aider. Ils traversèrent une pièce, tournèrent à droite, pénétrèrent dans une autre pièce et il vit la cachette. Kiri et Sazuko attendaient là, pétrifiées. Achiko et les servantes s’occupaient de la vieille dame Etsu. Il poussa Mariko à l’abri, se retourna aux abois, son pistolet non chargé dans une

main, son épée dans l'autre et attendit Chimmoko. Ne la voyant pas réapparaître, il refit le chemin en sens inverse, mais entendit les *ninja* arriver en masse. Il s'arrêta et sauta d'un bond dans la pièce secrète au moment où le premier *ninja* faisait son apparition. Il referma la porte violemment. Les couteaux et les *shuriken* se heurtèrent à la paroi de fer. Il eut à peine le temps de pousser les verrous avant que les assaillants se jettent contre la porte.

Ahuri, il remercia Dieu d'avoir pu leur échapper, puis, voyant la force de la porte, il sut que les pieds-de-biche ne pourraient en venir à bout facilement. Ils étaient saufs, pour un temps. Il remercia Dieu encore une fois. Il passa la pièce en revue, en essayant de reprendre sa respiration. Mariko était à genoux, pantelante. Il y avait six servantes, Achiko, Kiri, Sazuko et la vieille dame Etsu, allongée par terre, le visage couleur de cendres, presque inconsciente. La pièce était étroite. Une porte de côté donnait sur une petite véranda installée sur des créneaux.

« Mais que se passe-t-il donc ? dit Blackthorne.

Personne ne lui répondit. Il revint s'agenouiller près de Mariko et la secoua doucement. « Que se passe-t-il ? » Mais elle ne pouvait pas encore lui répondre.

Yabu courait dans un couloir très large de l'aile ouest et se dirigeait vers sa chambre. Il tourna au coin et s'arrêta en voyant devant lui plusieurs samouraïs pris dans une furieuse contre-attaque contre des assaillants descendus du dernier étage.

« Que se passe-t-il ? cria Yabu dans ce vacarme, car aucun *ninja* n'était censé être là. Tout devait se dérouler aux étages inférieurs.

— Nous sommes envahis… » Le samouraï haletait. « Ceux-là sont venus de l'étage au-dessus… » Yabu se maudit, se rendant

compte qu'il avait été trompé et qu'on ne lui avait pas fait part de la totalité du plan.

« Où est Sumiyori ?

— Il doit être mort. Ils ont investi cette partie de la forteresse, Sire. Ils ont dû surgir peu après votre départ. Vous avez eu la chance de pouvoir vous échapper. Pourquoi les *ninja* nous attaquent-ils ? »

Yabu cria : « Allez chercher des archers ! » Les hommes obéirent et s'en allèrent en courant.

« Que signifie toute cette attaque ? Pourquoi attaquent-ils en force ? » demanda le samouraï à nouveau. Le sang coulait sur son visage. Il avait une blessure à la joue.

« Je ne sais pas, dit Yabu.

— Si… si Toranaga-sama était là, je comprendrais qu'Ishido lance une attaque surprise, mais là ! Maintenant ? Il n'y a personne ou rien qui… » Il se tut en comprenant tout à coup « Dame Toda ! »

Yabu essaya de le faire taire, mais l'homme hurla : « Ils en ont après *elle*, Yabu-san ! Ils doivent être après dame Toda. Il se rua vers l'aile est. Yabu hésita, puis le suivit.

Enfermés dans la petite pièce, ils fixaient tous la porte. Ils entendaient leurs assaillants gratter les gonds et le sol. Puis un martèlement soudain se fit entendre et une voix étouffée résonna. Deux des servantes se mirent à sangloter.

« Qu'a-t-il dit ? » demanda Blackthorne. Mariko humecta ses lèvres desséchées : « Il… Il a dit d'ouvrir la porte et de se rendre sinon… Sinon il fait sauter la porte.

— Peut-il la faire sauter, Mariko-san ?

— Je ne sais pas… Ils… Ils peuvent se servir de la poudre à fusil, bien sûr et… « Mariko fouilla son obi, mais sa main

ressortit vide.

« Où est mon couteau ? »

Toutes les femmes cherchèrent leurs stylets. Kiri n'en a pas. Sazuko non plus. Pas plus qu'Achiko ou dame Etsu. Blackthorne avait chargé son pistolet et tenait sa longue épée à la main.

La voix étouffée se fit plus dure et plus exigeante. Elles regardèrent Blackthorne, mais Mariko savait qu'elle avait été trahie et que son heure était venue.

« Il dit : si vous ouvrez la porte et vous rendez, tout le monde sortira libre, sauf vous. » Mariko repoussa une mèche qui la gênait. « Il dit que c'est vous qu'ils veulent en otage, Anjin-san. C'est tout ce qu'ils veulent… »

Blackthorne s'avança vers la porte, mais Mariko lui barra le chemin de façon pathétique. « Non, Anjin-san, c'est une ruse. Je suis désolée, ce n'est pas vous qu'ils veulent. C'est moi ! Ne les croyez pas. Je ne les crois pas. » Il lui sourit, la toucha brièvement et tendit la main vers l'une des serrures.

« Ce n'est pas vous. C'est moi… C'est moi qu'ils veulent ! C'est une ruse ! Je le jure ! Ne les croyez pas, je vous en prie, dit-elle en essayant de s'emparer de son épée.

— Non ! Arrêtez ! lui ordonna-t-il.

— Ne me mettez pas entre leurs mains. Je n'ai pas de couteau. Je vous en supplie, Anjin-san ! » Elle tenta de se dégager de son emprise, mais il l'écarta de son chemin et mit la main sur la serrure du haut.

« *Dozo* », dit-il aux autres. Achiko s'avança et se mit à le supplier également, Mariko tenta de le faire reculer et cria : « Je vous en supplie, Anjin-san ; c'est une ruse, pour l'amour de Dieu ! »

Sa main déverrouilla la serrure.

« Ils me veulent vivante ! cria Mariko, affolée. Vous ne voyez pas ? Ils font ça pour me capturer vivante. Vous ne comprenez donc pas ? J'aurai fait tout ça pour rien, Toranaga doit traverser la frontière demain… Je vous en supplie, c'est une ruse devant Dieu ! »

Achiko avait passé ses bras autour de Mariko, la retenait et faisait signe à Blackthorne d'ouvrir la porte. « *Isogi ! Isogi.* Anjin-san… »

Blackthorne ouvrit la serrure du milieu.

« Pour l'amour de Dieu, ne rendez pas toutes ces morts inutiles ! Aidez-moi. Souvenez-vous de votre promesse ! » La vérité de ce qu'elle lui disait lui parvint et il poussa les verrous de nouveau, épouvanté.

« Pourquoi devrais-je… ? »

Un coup retentissant contre la porte les interrompit ; du fer tapant sur du fer, puis la voix reprit en un court et violent crescendo. Tous les bruits extérieurs cessèrent. Les femmes allèrent se réfugier et se plaquer contre le mur le plus éloigné.

« Éloignez-vous de la porte, hurla Mariko. Il va la faire sauter. » Elle courut vers Blackthorne.

« Retardez-le ; parlementez avec lui, Mariko-san », dit Blackthorne. Il fit un bond vers la porte de côté donnant sur les créneaux. « Nos hommes vont bientôt être là. Secouez les serrures ; dites-lui qu'elles sont grippées…

N'importe quoi. » Mariko, obéissante, se précipita vers la porte et fit semblant d'ouvrir la serrure du milieu en suppliant le *ninja*, puis elle se mit à secouer la serrure du bas. La voix toujours plus insistante résonna encore et Mariko redoubla de gémissements et de supplications. De l'autre côté de la porte, le *ninja* était fou de rage. Il ne s'attendait pas à ce refuge secret. Le chef du clan lui avait ordonné de capturer Toda Mariko vivante,

d'être sûr qu'elle était désarmée et de la livrer aux Gris qui attendaient à l'autre bout du boyau venant des caves. Il savait que le temps filait. Il entendait la bataille faire rage dans le couloir, à l'extérieur de la salle d'audience. Il savait qu'ils auraient déjà dû être en sécurité en bas, la mission accomplie, si ce n'avait été ce trou à rats inattendu et son imbécile de frère qui avait lancé l'attaque prématurément.

Il tenait une bougie allumée à la main et avait répandu une traînée de poudre jusqu'aux petits barils apportés dans leurs havresacs pour faire sauter l'accès secret aux caves et couvrir leur retraite. Mais il était devant un dilemme. La seule manière d'y arriver était de faire sauter la porte, mais la femme Toda se trouvait juste de l'autre côté. L'explosion allait certainement tuer tout le monde et ruiner le but de sa mission, rendant toutes ces morts inutiles.

Des pas rapides se firent entendre. Un de ses hommes s'approcha de lui.

« Faites vite, murmura-t-il. On ne pourra pas les contenir très longtemps. » Il s'en alla en courant. Le chef à la marque rouge prit une décision, fit un signe à ses hommes et lança un avertissement : « Éloignez-vous ! Je fais sauter la porte ! » Il mit le feu à la traînée de poudre et courut se mettre à l'abri. La poudre crachota, s'enflamma et rampa, tel un serpent, vers les barils.

Blackthorne ouvrit bien grand la porte de côté. L'air doux de la nuit pénétra en force dans leur réduit. Les femmes sortirent sous la véranda. La vieille dame Etsu tomba, mais il la releva et la poussa au-dehors, sur les créneaux. Il se tourna en hâte pour aller chercher Mariko, mais elle était appuyée contre la porte en fer et leur criait avec fermeté : « Moi, Toda Mariko, je proteste contre cette attaque honteuse et par ma mort… »

Il essaya de s'approcher d'elle, mais l'explosion le bouscula, la porte se détacha de ses gonds, vola dans la pièce et fit un bruit épouvantable en s'écrasant contre le mur. La détonation fit sursauter Kiri et les autres dames qui se trouvaient à l'extérieur. La fumée envahit la pièce. Les *ninja* pénétrèrent en masse immédiatement. La porte en fer s'était immobilisée dans un coin. Le chef à la marque rouge était à genoux près de Mariko. Il se rendit tout de suite compte qu'elle était complètement désarticulée et en train de mourir rapidement. Blackthorne gisait, hébété. Un filet de sang coulait de ses oreilles et de son nez. Il essayait de revenir à la vie.

Le chef à la marque rouge fit un pas en avant et s'arrêta. Achiko apparut sur le seuil. Le *ninja* la regarda et la reconnut. Elle passa à l'attaque aveuglément. Il lui plongea son couteau sous le sein gauche, puis le retira, sans haine, du corps secoué de spasmes, remplissant ainsi la dernière partie de sa mission. Il avait ordre, s'ils échouaient et que dame Toda arrivât à se tuer, de la laisser tranquille et de ne pas lui couper la tête. Il devait protéger et laisser toutes les autres femmes saines et sauves, à l'exception de Kiyama Achiko. Il ne savait pas pourquoi il avait ordre de la tuer, mais on le lui avait ordonné et puisqu'il avait été payé pour ça, il avait donc fait son devoir.

Il ordonna la retraite. L'un de ses hommes porta un cor à ses lèvres et un appel strident résonna à travers toute la citadelle et la nuit. Le chef regarda encore une fois Mariko, une dernière fois la fille, une dernière fois le barbare qu'il aurait tellement aimé voir mort, puis tourna les talons et prit le commandement à travers les pièces et couloirs jusqu'à la salle d'audience.

Dans la petite pièce, le seul bruit qui régnait était celui fait par les poumons de Blackthorne à la recherche de l'air. Kiri essaya de se mettre debout. Son kimono était déchiré, ses mains

et ses bras couverts d'égratignures et d'ecchymoses. Elle chancela, vit le corps d'Achiko et se mit à crier, puis se jeta vers Mariko et tomba à genoux près d'elle. Une autre explosion quelque part dans la forteresse fit se soulever la poussière. D'autres hurlements et des cris lointains d'« Au feu ! » retentirent. La fumée faisait des volutes dans la pièce. Sazuko et quelques-unes des servantes se levèrent. Sazuko avait le visage et les épaules contusionnés et un poignet cassé. Elle se mit à pousser de petits cris plaintifs en voyant le corps d'Achiko, les yeux et la bouche ouverts dans un dernier hurlement de terreur. Kiri, ahurie, se tourna vers elle. La jeune fille avança en titubant vers Kiri et vit alors le corps de Mariko. Elle se mit à pleurer, puis reprit le contrôle d'elle-même et retourna vers Blackthorne qu'elle aida à se relever. Les servantes lui vinrent en aide. Il s'agrippa à elle, tenta de se mettre debout, tournoya et retomba en toussant, en ayant des hauts-le-cœur le sang continuait de couler de ses oreilles. Les Bruns firent irruption dans la pièce. Kiri était toujours agenouillée près de Mariko. Un samouraï la releva. Yabu arriva le visage pâle. Quand il vit que Blackthorne était toujours vivant, son angoisse décrut.

« Allez chercher un docteur ! Vite ! » ordonna-t-il. Il s'agenouilla auprès de Mariko. Elle était encore vivante, mais s'en allait rapidement. Son visage était presque intact, mais son corps était terriblement mutilé. Yabu ôta son kimono et la recouvrit jusqu'au cou.

« Vite, un docteur », hurla-t-il d'une voix enrouée, puis il s'approcha de Blackthorne et l'aida à s'asseoir contre le mur.

« Anjin-san ! Anjin-san ! »

Blackthorne était toujours choqué. Ses oreilles bourdonnaient. Ses yeux voyaient à peine. Son visage n'était qu'ecchymoses et brûlures. Puis sa vision se précisa et il vit

Yabu. L'image était distordue comme s'il avait bu. Il ne savait plus où il était ni qui il était. L'odeur de poudre le faisait suffoquer. Il croyait être à bord de son bateau en pleine bataille navale. Son navire était touché et avait besoin de lui. Puis il vit Mariko et se souvint. Il se releva avec l'aide de Yabu et tituba jusqu'à elle. Elle semblait dormir en paix. Il s'agenouilla lourdement et écarta le kimono, puis le remit en place. Le pouls de Mariko devint presque imperceptible, puis cessa de battre. Il resta là, à la regarder. Un docteur arriva, secoua la tête et dit quelque chose que Blackthorne ne put entendre ou comprendre. Il ne savait qu'une chose, c'est que la mort l'avait emportée et que, lui aussi, était mort.

Il fit le signe de croix au-dessus du corps, prononça les mots latins sacrés nécessaires pour la bénir et pria pour elle bien qu'aucun son ne sortît de sa bouche. Les autres l'observaient. Quand il eut fait ce qu'il avait à faire, il se releva avec difficulté et se tint bien droit. Il eut l'impression que sa tête allait éclater. Il vit trente-six chandelles, du rouge, du violet et s'écroula. Des mains se tendirent et l'aidèrent à s'allonger plus confortablement.

« Est-il mort ? demanda Yabu.

— Presque… Je ne sais pas pour ses oreilles, Yabu-sama, dit le docteur. Il pourrait bien souffrir d'une hémorragie interne. »

Un samouraï dit nerveusement : « Nous ferions mieux de nous dépêcher et de les sortir d'ici. Le feu peut se propager et nous emprisonner.

— Oui », dit Yabu. Un autre samouraï l'appela d'urgence sur les créneaux.

Il sortit.

La vieille dame Etsu reposait contre un mur, veillée par une de ses servantes. Elle avait le visage terne. Ses yeux coulaient.

Elle jeta un regard sur Yabu : « Kasigi Yabu-san ?

— Madame ?

— Êtes-vous l'officier en chef ?

— Oui, madame. »

La vieille dame dit à sa servante : « Aide-moi à me lever.

— Vous devriez attendre le doc…

— Aide-moi à me lever ! »

Les samouraïs qui étaient sous la véranda la regardèrent se dresser, aidée par la servante, « Écoutez-moi », dit la vieille dame Etsu, d'une voix caverneuse et en même temps fragile, dans ce silence : « Moi, Maeda Etsu, épouse de Maeda Arinosi, seigneur de Nagato, Iwami et Aki, j'atteste que Toda Mariko s'est tuée pour échapper à une capture déshonorante par ces hommes odieux et lâches… J'atteste que… que Kiyama Achiko a préféré attaquer les *ninja,* perdant ainsi sa vie plutôt que de risquer le déshonneur en devenant captive… que, sans la bravoure du barbare-samouraï, dame Toda aurait été capturée et déshonorée, et que nous tous, qui sommes encore en vie, devons lui être reconnaissants, que nos seigneurs doivent également lui montrer leur gratitude pour nous avoir protégées de cette honte… J'accuse le général-Sire Ishido d'avoir monté cette attaque indigne… D'avoir trahi l'héritier et la dame Ochiba… » La vieille dame chancela et faillit tomber. La servante la retint fermement en sanglotant. « Et… Et Sire Ishido les a trahis, eux et le Conseil des régents. Je vous demande à tous d'être les témoins de mon impossibilité à vivre plus longtemps avec une telle honte…

— Non, non, maîtresse. » La servante se mit à sangloter. « Je ne vous laisserai pas…

— Va-t'en ! Kasigi Yabu-san, aidez-moi, je vous en prie. Va-t'en, femme. »

Yabu souleva Dame Etsu et ordonna à la servante de s'en aller. Elle obéit.

« Non, madame. Vous n'avez pas besoin de mourir. »

Elle détourna le regard et lui murmura : « Je suis déjà en train de mourir, Yabu-sama… Je saigne intérieurement… Quelque chose s'est cassé en moi… L'explosion… Aidez-moi à faire mon devoir… Je suis vieille et inutile… La douleur a été ma compagne de lit depuis vingt ans. Laissez ma mort venir en aide à notre maître, *neh ?* » Une lueur fugitive passa dans les yeux de la vieille femme : « *Neh ?* »

Il la souleva doucement et se tint fièrement près d'elle sur l'arc-boutant de la muraille. La cour s'étalait bien au-dessous. Il l'aida à se tenir. Tout le monde la salua.

« J'ai dit la vérité. J'en atteste par ma mort », dit-elle, seule sur les créneaux, la voix tremblante. Puis elle ferma les yeux et se laissa glisser dans la mort.

58

Les régents Ishido, Kiyama, Zataki, Ito et Onoshi étaient réunis dans la grande salle au second niveau du donjon. Dame Ochiba était présente, tout aussi troublée qu'eux.

« Je suis désolé, Sire-général. Je ne suis pas d'accord, dit Kiyama de sa voix criarde, mais ferme. Il est impossible d'ignorer la tentative de seppuku de dame Toda, le courage de ma petite-fille, le témoignage et la mort officielle de dame Maeda, en plus des cent quarante-sept hommes de Toranaga qui ont trouvé la mort dans cette partie de la citadelle, réduite à l'état de décombres ! On ne peut tout simplement pas nier cela !

— Je suis d'accord », dit Zataki. Il était arrivé la veille au matin de Takato et s'était trouvé intérieurement satisfait en apprenant les détails de l'altercation qui avait opposé Mariko à Ishido. « Si nous l'avions laissée partir hier, comme je vous l'avais conseillé, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

— Ce n'est pas aussi sérieux que vous semblez le penser. La bouche d'Ishido n'était qu'un trait dur et Ochiba le détesta à ce moment-là pour les avoir pris au piège et les avoir trahis.

« Les *ninja* ne cherchaient que du butin, dit Ishido.

— Le barbare est-il du butin ? dit Kiyama, railleur. Auraient-ils monté une action d'une telle envergure pour un barbare ?

— Pourquoi pas ? On peut en tirer une rançon, *neh ? »* Ishido dévisagea le *daimyô* entouré par Ito Teruzumi et Zataki. « Les chrétiens de Nagasaki paieraient très cher pour l'avoir, mort ou vif, *neh ?*

— C’est possible, convint Zataki. C’est la manière de se battre des barbares. »

Kiyama dit sèchement : « Suggériez-vous, officiellement, que les chrétiens ont monté et payé cette attaque ignominieuse ?

— J’ai dit que c’était possible. Et ça l’est, en fait.

— Oui, mais c’est peu probable, dit Ishido en s’interposant, ne voulant pas que l’équilibre précaire des régents soit détruit par une querelle stupide. Je crois pouvoir dire que les *ninja* couraient après le butin.

— C’est très intelligent et tout à fait plausible », dit Ito, une lueur de malice dans les yeux. C’était un petit homme d’âge moyen, toujours flanqué selon son habitude de deux épées magnifiquement serties et décorées, même si, comme les autres, il avait été sorti du lit soudainement. Il était maquillé comme une femme et avait les dents noircies. « Oui, Sire-général. Peut-être, les *ninja* n’avaient-ils pas l’intention de l’offrir contre rançon à Nagasaki, mais à Yedo, à Sire Toranaga ? N’est-il pas toujours son laquais ? »

Le front d’Ishido s’assombrit à ce seul nom. « Je suis d’accord. Nous devrions plutôt parler de Sire Toranaga au lieu de parler de ces *ninja.* C’est lui qui a probablement ordonné cet assaut, *neh ?* Il est assez fourbe pour en être l’auteur.

— Non. Il n’aurait jamais eu recours à des *ninja,* dit Zataki. Fourberie, peut-être, mais pas horreur. Des marchands feraient ça… des barbares. Mais pas Sire Toranaga. » Zataki se tourna vers Ishido. « Que peut-on faire ? Y a-t-il un moyen pour sortir de ce dilemme ? » demanda-t-il, puis il jeta un coup d’œil vers Ochiba. Elle regardait Kiyama. Il ne l’avait jamais trouvée aussi désirable.

Kiyama dit : « Nous sommes tous d’accord pour dire que Sire Toranaga a comploté pour nous prendre au piège par le biais de

Toda Mariko, si courageuse soit-elle, si liée soit-elle par son honneur et son devoir. Que Dieu ait pitié d'elle. »

Ito rajusta un pli de son kimono impeccable. « Ne pensez-vous pas que c'est un stratagème tout à fait ingénieux de la part de Toranaga d'attaquer ses propres vassaux de cette façon-là ? Oui, Sire Zataki, je sais qu'il n'aurait jamais recours à des *ninja*, mais il est très habile pour faire accepter son idée aux autres et pour leur faire croire que ce sont eux qui l'ont eue les premiers, *neh ?*

— Tout est possible, mais les *ninja* ne lui ressemblent pas. Il est trop habile pour se servir d'eux. On ne peut pas leur faire confiance. Et pourquoi aurait-il obligé Mariko-sama ? Il était bien préférable d'attendre que nous commettions une erreur. Nous étions pris au piège, *neh ?*

— Oui, nous le sommes toujours. » Kiyama regarda Ishido. « Quel que soit l'individu qui a lancé cette attaque, c'était un fou et il ne nous a pas rendu service.

— Peut-être que le sire-général a raison en disant que ça n'est pas aussi sérieux que nous le pensons, dit Ito. Mais c'est si triste… Cette mort inélégante pour elle, pauvre femme !

— C'était son *karma* et nous ne sommes pas pris au piège. Ishido fixa Kiyama. « Elle a eu de la chance d'avoir ce trou à rats où se réfugier. Sinon ces vermines l'auraient capturée.

— Mais ils ne l'ont pas capturée, Sire-général, et elle s'est fait seppuku. Les deux autres aussi. Si nous ne les laissons pas partir, il y aura d'autres morts en signe de protestation. Nous ne pouvons pas nous le permettre, dit Kiyama.

— Je ne suis pas d'accord. Tout le monde doit rester ici. Tant que Toranaga-sama n'a pas pénétré sur nos terres. »

Ito sourit. « Ce sera bien là un jour mémorable !

— Vous ne pensez pas que ce jour viendra ? lui demanda Zataki.

— Ce que je pense n'a aucun intérêt, Sire Zataki ; nous saurons très bientôt ce qu'il compte faire. Quelle que soit sa décision, la conclusion reste la même : Toranaga doit mourir si nous voulons que l'héritier hérite, comme nous le souhaitons tous. » Ito regarda Ishido. « Le barbare est-il déjà mort, Sire général ? »

Ishido secoua la tête et observa Kiyama. « Ce serait vraiment une malchance pour lui que de mourir maintenant… ou d'être mutilé. Un homme aussi courageux, *neh ?*

— Je crois qu'il est une vraie peste. Plus vite il disparaîtra, mieux ce sera. Aviez-vous oublié ?

— Il pourrait nous être utile. Je suis d'accord avec sire Zataki, avec vous. Toranaga n'est pas fou. Il a certainement une très bonne raison pour le choyer ainsi, *neh ?*

— Oui, vous avez une fois de plus raison, dit Ito. L'Anjin-san s'est bien comporté pour un barbare, n'est-ce pas ? Toranaga a eu raison de le nommer samouraï. » Il se tourna vers Ochiba. « Quand il vous a offert le bouton de camélia, madame, j'ai pensé que c'était bien là un geste poétique digne d'un courtisan. » Tout le monde approuva. « Qu'en est-il, à présent, du concours de poésie, madame ? demanda Ito.

— Je suis désolée, mais je dois l'annuler.

— Oui, renchérit Kiyama.

— Aviez-vous choisi votre poème d'introduction, Sire ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Kiyama. Mais je pourrais dire, maintenant :

Sur une branche dépouillée
La tempête est tombée…

Pleurs d'un sombre été…

— Que ce soit son épitaphe. Elle était samouraï, dit Ito calmement. Je partage ces pleurs d'un sombre été.

— Pour ma part… dit Ochiba, j'aurais pour ma part vu une fin différente :

Sur une branche dépouillée
La neige écoutait…
Le silence de l'hiver…

Mais je suis d'accord, Sire Ito. Je pense, moi aussi, que nous devons tous partager ces pleurs d'un sombre été.

— Désolé, madame, mais vous avez tort, dit Ishido. Il y aura des pleurs c'est vrai, mais c'est Toranaga et ses alliés qui les verseront. » Il mit fin à la réunion en disant : « Je vais faire faire une enquête immédiate sur cette attaque *ninja.* Je doute que nous ne découvrions jamais la vérité. Entre-temps, pour des raisons personnelles et de sécurité, tous les sauf-conduits sont annulés et tout le monde se voit malheureusement interdire le départ de la citadelle jusqu'au vingt-deuxième jour.

— Non », dit Onoshi, le lépreux, de sa place solitaire à l'autre bout de la pièce. Il était assis derrière les rideaux opaques de son palanquin. « Je suis désolé, mais c'est exactement la seule chose que vous ne pouvez pas faire. Vous devez laisser partir tout le monde. Tout le monde !

— Pourquoi ? »

La voix d'Onoshi était impavide et malveillante : « Si vous n'agissez pas ainsi, vous déshonorez la dame la plus courageuse du royaume. Vous déshonorez dames Kiyama, Achiko et Maeda. Que Dieu ait pitié de leurs âmes ! Quand cet acte ignominieux

sera connu de tous, seul Dieu le Père saura le mal que cela fait à l'héritier et au Conseil, si nous ne faisons pas preuve de prudence. Si vous vous servez de cet acte immonde comme d'une excuse pour retenir tout le monde ici, vous signifiez par là même que vous n'avez jamais eu l'intention de les laisser partir, même après avoir donné votre assurance écrite. Enfin, vous… »

Ishido l'interrompit : « Le Conseil est tombé d'accord à l'unanimité pour la délivrance de ces sauf-conduits !

— Je suis désolé, mais le Conseil tout entier s'est rendu à la suggestion sensée de dame Ochiba. Donner des sauf-conduits tout en présumant, avec elle, que peu de personnes saisiraient cette possibilité de partir et que, si elles partaient, des retarda surviendraient.

— Voulez-vous dire que les femmes de Toranaga et Toda Mariko ne seraient pas parties et que, donc, personne n'aurait suivi ?

— Ce qui est arrivé à ces femmes ne fera pas pour autant changer d'avis Toranaga. Nous devons nous inquiéter pour nos alliés ! Sans l'attaque *ninja* et les trois seppuku, tout ce gâchis aurait été évité.

— Je ne suis pas d'accord.

— Enfin, si vous ne laissez pas partir tout le monde après ce que dame Etsu a dit publiquement, vous serez accusé par la plupart des *daimyôs* d'avoir fomenté cette attaque… En privé peut-être… Et nous risquons tous d'avoir le même sort. Il y aura alors beaucoup de larmes versées.

— Je n'ai pas besoin de l'aide de ces *ninja.*

— Bien sûr ! rétorqua Onoshi, d'une voix venimeuse. Moi non plus. Mais je crois qu'il est de mon devoir de vous rappeler qu'il y a deux cent soixante-quatre *daimyôs,* que la puissance de

l'héritier repose sur une coalition d'environ deux cents *daimyôs* et qu'il ne peut se permettre de vous voir accusé d'avoir employé de si tristes et d'aussi sordides méthodes, qui ont de plus abouti, à un échec !

— Vous m'accusez d'avoir ordonné cette attaque ?

— Bien sûr que non, je suis désolé. Je voulais simplement vous dire que vous risquiez d'en être accusé si vous ne laissiez pas partir tout le monde.

— Y a-t-il une seule personne ici qui pense que j'ai ordonné cette attaque ? » Personne ne tenta de défier Ishido ouvertement. « Bien, dit Ishido pour conclure. Les *ninja* couraient après du butin. Nous allons voter sur la question des sauf-conduits. Je vote pour qu'ils soient annulés.

— Je ne suis pas d'accord, dit Onoshi.

— Moi non plus, » ajouta Zataki.

Ito devint pourpre sous leurs regards fixes et attentifs. « Je dois me ranger du côté de sire Onoshi et en même temps… C'est… C'est très délicat, *neh ?*

— Votez ! dit Ishido d'un air sinistre.

— Je suis d'accord avec vous, Sire-général.

— Pas moi, je suis désolé, dit Kiyama.

— Très bien, dit Onoshi. Voilà qui est réglé, mais je reste d'accord avec vous, Sire-général. Nous avons d'autres problèmes plus urgents. Nous devons savoir ce que sire Toranaga compte faire maintenant. Quelle est votre opinion ? »

Ishido fixait Kiyama. « Que répondez-vous à ça, Sire Kiyama ? »

Kiyama essaya de s'éclaircir l'esprit, de chasser ses craintes, ses haines, ses angoisses et ses soucis, pour parvenir à faire un

dernier choix. Ishido ou Toranaga ? L'heure est venue de faire ce choix, ton choix.

« Que pensez-vous de Toranaga, Sire Kiyama ? répéta Ishido. Que pensez-vous de notre ennemi ?

— Qu'en est-il du Kwanto ? demanda Kiyama en le regardant.

— Quand Toranaga sera vaincu, je propose que le Kwanto soit donné à l'un des régents.

— Lequel ?

— Vous, répondit Ishido d'une voix blanche. Ou peut-être Zataki, seigneur de Shinano. » Kiyama trouvait cette solution très sage, car Zataki était très précieux tant que Toranaga était vivant. Ishido lui avait déjà dit, il y a un mois, que Zataki avait exigé le Kwanto en paiement de son opposition à Toranaga. Ils avaient tous deux convenu qu'Ishido le promettrait à Zataki, sachant que c'était une attribution vide de sens. Ils étaient tous deux également d'accord pour que Zataki renonce à ses terres et à sa vie le moment venu.

« Je ne suis certainement pas un choix judicieux pour un tel honneur », dit Kiyama en les sondant soigneusement afin de connaître ses alliés et ses ennemis.

Onoshi tenta de dissimuler sa désapprobation. « Cette suggestion est certainement digne d'intérêt, mais tout ceci concerne le futur. Que compte faire le seigneur en titre du Kwanto ? »

Ishido regardait toujours Kiyama. « Eh bien… Euh… »

Kiyama ressentit l'hostilité de Zataki, bien que rien n'apparût sur le visage de son ennemi. Deux contre moi, pensa-t-il. Et Ochiba ? Elle n'a, de toute façon, pas droit au vote. Ito quant à lui, votera toujours comme Ishido ; je gagne donc, si Ishido fait ce qu'il dit. Il se décida et leur fit ouvertement part de ses conclusions. « Sire Toranaga ne viendra jamais à Osaka.

— Bien, dit Ishido. Il est donc isolé, hors la loi, et l'invitation impériale le conviant à se faire seppuku est prête à recevoir la signature de Sa Majesté. C'est la fin de Toranaga et de toute sa lignée. *Pour toujours.*

— Oui, si le fils du Ciel vient à Osaka.

— Pardon ?

— Je suis d'accord avec sire Ito, poursuivit Kiyama, préférant s'en faire un allié qu'un ennemi. Sire Toranaga est l'homme le plus rusé de la terre. Je crois qu'il est même rusé au point d'empêcher la venue de Sa Majesté.

— Impossible !

— Et si la visite était retardée ? » demanda Kiyama qui exultait devant l'embarras d'Ishido. Il le haïssait d'avoir échoué.

« Le Fils du Ciel viendra ici comme prévu.

— Et s'il ne vient pas ?

— Je vous dis qu'il viendra !

— Et s'il ne vient pas ? »

Dame Ochiba demanda « Comment Sire Toranaga pourrait-il faire ça ?

— Je ne sais pas, mais si Sa Majesté voulait retarder sa visite d'un mois… Nous ne pourrions rien y faire. Sire Toranaga n'est-il pas passé maître dans l'art de la subversion ? Je le crois capable de tout… même de ça ! »

Un silence de mort tomba sur la pièce. L'énormité de cette réflexion et ses répercussions les enveloppèrent.

« Excusez-moi, je vous prie, mais… quelle est alors la réponse ? demanda Ochiba pour eux tous.

— La guerre ! dit Kiyama. Nous mobilisons aujourd'hui… Secrètement. Nous attendons jusqu'à ce que la visite soit retardée, comme elle doit l'être. Ce sera notre signal. Nous

marchons le même jour contre le Kwanto, pendant la saison des pluies.

— Votons, dit Ishido. Je vote pour la guerre !

— Moi aussi !

— Moi aussi !

— Moi aussi !

— Moi aussi ! »

Quand Blackthorne retrouva ses esprits, il sut que Mariko était morte, comment elle était morte et pourquoi elle était morte. Il était allongé sur des *futons.* Des Gris le surveillaient. Un docteur l'examinait. La première de ses grandes peurs l'abandonna.

Je vois.

Le docteur sourit et dit quelque chose. Blackthorne n'entendit rien, essaya de se lever, mais une douleur atroce vibra dans ses oreilles. Le goût amer de la poudre imprégnait sa bouche. Son corps lui faisait mal. Il perdit conscience à nouveau, puis sentit de douces mains lui soulever la tête et porter une tasse à ses lèvres. Le thé au jasmin le débarrassa de ce goût de poudre. Il s'obligea à ouvrir les yeux. Le docteur lui dit encore quelque chose, mais il n'entendit rien. La panique se saisit de lui. Il l'endigua en repensant à l'explosion, à la mort de Mariko, à la bénédiction qu'il lui avait donnée. Pas besoin de t'inquiéter, se dit-il. Du moins, pas encore. Il vit remuer les lèvres du docteur, mais aucun son ne parvint jusqu'à ses tympans. Il se tâta soigneusement le visage, la bouche et les mâchoires. Il ne ressentait aucune douleur. Il descendit plus bas et palpa sa gorge, ses bras et sa poitrine. Toujours rien. Il poursuivit son inspection et vérifia s'il n'avait pas été mutilé, s'il n'avait pas perdu sa virilité, comme c'était arrivé au pauvre Alban Caradoc,

mais il n’avait rien de ce côté-là non plus et en remercia Dieu. Il se reposa un moment. Sa tête le faisait abominablement souffrir. Puis il tâta ses jambes et ses pieds. Tout semblait parfait. Il posa prudemment les mains sur ses oreilles, pressa, entrouvrit la bouche, avala, bâilla. Cela ne servit à rien si ce n’est d’accroître sa souffrance. Tu vas attendre un jour, s’ordonna-t-il, dix fois plus s’il le faut, et tu n’auras pas peur pendant tout ce temps-là. Le docteur le toucha. Ses lèvres bougeaient.

« Pas entendre, désolé », dit Blackthorne calmement, n’entendant résonner dans sa tête que ses propres paroles. Le docteur acquiesça et se remit à parler. Blackthorne lut sur ses lèvres. *Je comprends. Dormez, maintenant, je vous en prie.*

Mais Blackthorne savait qu’il n’allait pas dormir. Il lui fallait dresser un plan. Il devait se lever, quitter Osaka, aller à Nagasaki. Il ne voulait penser à rien d’autre. Il n’avait plus d’autres souvenirs. Il n’y a plus aucune raison de jouer au samouraï ou au Japonais. Je suis à présent libéré de toutes mes dettes, de toutes mes amitiés… Parce qu’elle est partie. Quelqu’un le toucha. Il leva le visage. Yabu le contemplait et lui parlait.

« Désolé, dit Blackthorne calmement. Pas entendre, Yabu-san. Bien, bientôt. Oreilles mal, compris ? »

Il vit Yabu froncer les sourcils, parler avec le docteur puis se tourner vers lui et lui adresser la parole par signes. Il lui fit comprendre qu’il allait revenir et qu’il devait se reposer jusqu’à son retour. Il se retira.

« Bain, s’il vous plaît, et massage », demanda Blackthorne.

Des mains le soulevèrent et l’emmenèrent à la maison de bains. Il s’endormit sous l’effet calmant des doigts du masseur. Les Gris vinrent et transportèrent la litière où il reposait dans

les appartements intérieurs du donjon. Mort de fatigue, il ne se réveilla pas.

« Il est en sûreté, maintenant, dit Ishido.

— Loin de Kiyama ? demanda Ochiba.

— Hors d'atteinte de tous les chrétiens, répondit Ishido en faisant signe aux gardes de rester sur le qui-vive.

— N'est-ce pas à cause de ça que dame Achiko a été tuée ? Parce qu'elle était justement chrétienne ? »

Ishido avait ordonné son exécution au cas où elle aurait été un assassin infiltré là par Kiyama pour tuer Blackthorne. « Je n'en ai aucune idée, répondit-il.

— Ils s'entendent comme larrons en foire. Comment peut-on croire à leurs stupidités religieuses ?

— Je ne sais pas, mais ils seront tous éliminés, très bientôt.

— Comment ça, Sire-général ? Comment vous y prendrez-vous quand tant de choses dépendent de leur bonne volonté ?

— Des promesses… Jusqu'à ce que Toranaga soit mort. Ils se retourneront ensuite les uns contre les autres. Nous diviserons et gouvernerons, *neh ?* N'est-ce pas ce que fait sire Toranaga, ce que faisait le Taikô ? Kiyama veut le Kwanto, *neh ?* Pour le Kwanto, il obéira. Je le lui ai promis. Onoshi ?

Qui sait ce que ce fou désire, à part cracher sur les têtes de Toranaga et de Kiyama avant de mourir.

— Et que va-t-il se passer si Kiyama découvre que vous avez promis toutes ses terres à Onoshi ou que vous tenez votre promesse auprès de Zataki et pas auprès de lui ?

— Ce sont des mensonges, madame, colportés par nos ennemis. » Ishido la regarda. « Onoshi veut la tête de Kiyama. Kiyama veut le Kwanto. Zataki aussi.

— Et vous, Sire-général ? Que désirez-vous ?

— Je voudrais d’abord que l’héritier parvienne à ses quinze ans puis qu’il gouverne le royaume en paix. Que vous soyez, vous et lui, sains et saufs jusque-là. C’est tout.

— Rien de plus ?

— Non, madame. »

Menteur, pensa Ochiba.

« L’enterrement de Yodoko-sama était bien beau. Je dois vous féliciter, Sire-général.

— Je suis désolé qu’elle soit morte, dit Ishido poliment. Ses conseils étaient toujours très précieux. »

Ils marchèrent pendant quelques instants.

« Sont-elles déjà parties ? Kiritsubo-san et la dame Sazuko ? demanda Ochiba.

— Non, elles partent demain. Après l’enterrement de dame Toda. Il y aura de nombreux départs demain et c’est bien mauvais.

— Est-ce vraiment si important ? Maintenant que nous sommes unanimes à penser que sire Toranaga ne viendra pas à Osaka ?

— Je le crois, mais ce n’est pas important, tant que nous tenons la citadelle d’Osaka. Non, madame, nous devons être patients comme nous l’a suggéré Kiyama. Nous attendons le jour, et nous marchons ensuite sur…

— Pourquoi attendre ? Pourquoi ne marchez-vous pas maintenant sur…

— Il nous faut du temps pour réunir nos invités.

— Combien d’hommes s’opposeront à Toranaga ?

— Trois cent mille. Un nombre au moins trois fois supérieur au sien.

— Et ma garnison ?

— Je vous laisserai quatre-vingt mille hommes d'élite à l'intérieur de la citadelle et cinquante mille autres pour tenir les cols.

— Et Zataki ?

— Il trahira Toranaga… Il finira bien par le trahir.

— Ne trouvez-vous pas bizarre que sire Sudara, ma sœur et leurs enfants soient en visite à Takato ?

— Non. Zataki a bien sûr fait semblant de conclure un marché avec son demi-frère, mais ce n'est qu'une ruse, rien de plus. Il le trahira.

— Il devrait… Il est du même sang pourri… dit-elle avec dégoût. Mais je serais absolument bouleversé si quoi que ce soit arrivait à ma sœur et à ses enfants.

— Il ne leur arrivera rien, madame. J'en suis certain.

— Si Zataki était prêt à assassiner sa propre mère… *neh ?* Êtes-vous certain qu'il ne vous trahira pas ?

— Non, pas pour finir, parce qu'il hait Toranaga plus qu'il ne me hait, madame. Et il vous honore et désire le Kwanto par-dessus tout. » Ishido adressa un sourire aux étages qui les surplombaient. « Tant que cette citadelle reste nôtre et que le Kwanto est à offrir, il n'y a rien à craindre.

— J'avais peur, ce matin, dit-elle. Je voulais m'enfuir, mais je me suis souvenue de l'astrologue.

— Ah, celui-là ! » dit Ishido dans un rire moqueur. Il s'agissait de l'astrologue de la mission plénipotentiaire chinoise qui avait prédit que le Taikô mourrait de vieillesse dans son lit en laissant un successeur en pleine santé, que Toranaga mourrait par l'épée et qu'Ishido mourrait, général en renom, les pieds fermement plantés en terre, que dame Ochiba enfin finirait ses jours dans la citadelle d'Osaka, entourée par les nobles les plus importants de l'empire.

« Oui, dit encore une fois Ishido. J'avais oublié l'astrologue. Toranaga se fait vieux, *neh ?*

— Oui. »

Ochiba souhaita tout à coup avoir Toranaga et non Ishido à ses côtés. Il n'y aurait alors plus de problèmes. Ils posséderaient le royaume conjointement. Elle l'inviterait aujourd'hui même à la rejoindre dans son lit puis ils se marieraient le jour suivant et, quel que soit leur avenir, elle posséderait, serait possédée et aurait trouvé la paix aujourd'hui.

Ne rêve pas, Ochiba, se dit-elle. Sois réaliste comme le Taikô ou comme Toranaga.

« Qu'allez-vous faire de l'Anjin-san ? »

Ishido se mit à rire. « Le mettre à l'abri… Lui laisser peut-être prendre le Vaisseau noir ou l'utiliser comme une menace contre Kiyama et Onoshi, si besoin est. Ils le haïssent tous les deux, *neh ?* Il représente un couteau sous leur gorge et sous celle de leur maudite Église.

— Dans ce jeu d'échecs opposant l'héritier à Toranaga quelle valeur attribuez-vous à l'Anjin-san, Sire-général ? En faites-vous un valet ? Un pion ?

— Oh, madame, dans ce grand jeu, un pion à peine, dit immédiatement Ishido. Mais dans le jeu opposant l'héritier aux chrétiens, une tour, oui, aisément. Peut-être même deux.

— Ne pensez-vous pas que ces deux jeux soient intimement liés ?

— Oui, liés, mais le Grand Jeu se réglera de *daimyô* à *daimyô,* de samouraï à samouraï, d'épée à épée. Vous êtes et restez la reine, dans les deux cas, bien sûr.

— Non, Sire-général, excusez-moi. Je ne suis pas une reine », dit-elle heureuse qu'il l'ait comprise. Puis, pour préserver sa

sécurité, elle changea de sujet. « La rumeur circule que l'Anjin-san et Mariko-san se rencontraient sur l'oreiller.

— Oui, j'en ai moi aussi entendu parler. Vous aimeriez savoir la vérité ? »

Ochiba secoua la tête. « Ce serait impensable qu'une telle chose se soit produite. »

Ishido la regarda subrepticement. « Pensez-vous qu'il y aurait intérêt à détruire son honneur ? Maintenant ? Et, avec elle, celui de Buntaro-san ?

— Je n'insinuais rien, Sire-général. Rien de ce genre. Je me demandais seulement… Ce n'était qu'une folie de bonne femme. Quant à Buntaro-san… Peut-être ne se battra-t-il pas, pas plus que Sire Hiro-matsu, pour Toranaga, dans *la* bataille.

— Est-ce un fait ?

— Non, Sire-général, mais c'est tout à fait possible.

— Vous pouvez peut-être faire quelque chose ?

— Rien, hormis rallier leur soutien à l'héritier… Et celui de tous les généraux de Toranaga, une fois la bataille imminente.

— Elle est imminente… Un mouvement en tenaille, nord-sud, et pour finir le massacre à Odawara.

— Oui, mais pas maintenant. Pas avant que les armées ne s'opposent sur le champ de bataille. Je suis désolée, mais êtes-vous certain que l'héritier doive commander les armées ?

— Je les commanderai, mais l'héritier devra être présent. Ainsi Toranaga ne pourra remporter la victoire. Il n'osera pas attaquer l'emblème de l'héritier.

— Ne serait-il pas plus prudent que l'héritier reste ici… À cause des assassins, des Amidas… Nous ne pouvons pas risquer sa vie. Toranaga a le bras long, *neh ?*

— Oui, mais pas aussi long que vous le pensez et l'emblème personnel de l'héritier nous assure une légitimité que Toranaga n'a pas. Je connais Toranaga. Il finira par respecter la loi. Et seule cette réaction nous permettra de voir sa tête au bout d'une pique. Il est mort, madame. Une fois mort, je bannirai l'Église du Japon. Tous les prêtres. Alors, l'héritier et vous-même, vous serez en sécurité. »

Ochiba releva son visage, une promesse muette dans le regard. « Je prierai pour votre succès… pour votre retour, sain et sauf. »

Dell'Aqua était agenouillé, en prières, au pied de l'autel, dans la petite chapelle. Il entendait les piaillements des mouettes qui regagnaient le rivage et sentait l'odeur saline de la brise. Tout ça le ramena chez lui aux environs de Naples, le parfum des citronniers et des orangers se confondait avec l'air marin iodé.

Il entendit des pas dans la nef. Quand il eut fini ses prières, il se leva et se retourna.

« Je suis désolé de vous interrompre, Votre Éminence, dit le père Soldi. Mais vous vouliez connaître la nouvelle tout de suite. Il y a un message urgent du père Alvito, de Mishima. Le pigeon vient d'arriver.

— Et alors ?

— Il dit simplement qu'il voit Toranaga aujourd'hui. Ça n'a pas été possible la nuit dernière parce que Toranaga n'était pas à Mishima, mais il doit y revenir normalement aujourd'hui, à midi. Le message est daté de ce matin à l'aube. »

Dell'Aqua tenta de maîtriser sa déception puis contempla les nuages à la recherche du réconfort. Les nouvelles de l'attaque *ninja* et de la mort de Mariko avaient été transmises à Alvito dès

l’aube. Le même message était parti par deux pigeons pour plus de sûreté.

« Les nouvelles doivent être arrivées, à présent, dit Soldi.

— Oui, je l’espère. »

Dell’Aqua sortit de la chapelle, traversa le cloître et se dirigea vers son bureau. Soldi, petit homme frêle, semblable à un oiseau, devait presque courir derrière lui pour compenser ses grandes enjambées et ne pas se laisser distancer. « Il y a quelque chose d’autre, de très important, Votre Éminence, dit Soldi. Nos indicateurs nous font part du fait que les régents ont voté la guerre au coucher du soleil. »

Dell’Aqua s’arrêta. « La guerre ?

— Ils semblent persuadés que Toranaga ne viendra jamais à Osaka. Pas même l’empereur. Ils ont donc conjointement décidé de marcher sur le Kwanto.

— Pas d’erreur ?

— Non, Votre Éminence. C’est la guerre. Kiyama a fait parvenir la nouvelle par l’intermédiaire du frère Michael, ce qui confirme notre autre source. Michael vient juste de rentrer de la citadelle. Le vote était unanime.

— Quand ça ?

— Dès qu’ils auront la certitude que l’empereur ne viendra pas ici.

— La guerre ne s’arrêtera jamais. Que Dieu ait pitié de nous ! Que Dieu bénisse… Kiyama et Onoshi étaient déjà prévenus de la perfidie de Toranaga.

— Et Onoshi, Votre Éminence ? Qu’en est-il de sa perfidie envers Kiyama ?

— Je n’ai aucune preuve, Soldi. Tout ça est tiré par les cheveux. Je ne peux pas croire qu’Onoshi soit capable de ça.

— Et s’il l’était, Votre Éminence ?

— Ce n’est pas possible, même s’il l’a envisagé. Ils ont besoin l’un de l’autre, pour l’instant.

— Jusqu’à ce que Toranaga cède…

— Vous n’avez pas besoin de me rappeler leur inimitié réciproque… Que Dieu leur pardonne. » Il se remit à marcher.

« Dois-je envoyer cette information au père Alvito ?

— Non, pas encore. Je dois d’abord réfléchir et prendre une décision. Toranaga l’apprendra toujours assez tôt par ses propres sources. Que Dieu prenne ce pays sous Sa protection et qu’il ait pitié de nous tous. »

Soldi ouvrit la porte au père visiteur. « Seule chose importante : le Conseil nous a officiellement refusé la prise de possession du corps de dame Maria. Elle doit avoir des obsèques officielles demain et nous ne sommes même pas invités.

— Nous devions nous y attendre, mais c’est merveilleux qu’ils lui fassent un sort pareil. Nous pourrions envoyer quelqu’un pour récupérer ses cendres… Nous devrions y être autorisés. Les cendres pourraient être enterrées en terre sainte à Nagasaki. Son courage immense et le sacrifice qu’elle a fait d’elle-même pourraient être un encouragement pour notre troupeau. Très important, Soldi.

— Et la petite-fille de Kiyama, Votre Éminence ? Les autorités nous ont autorisés à prendre le corps.

— Très bien. Ses restes pourraient être immédiatement envoyés à Nagasaki. Je verrai Kiyama pour savoir à quel point il tient à des funérailles.

— Officierez-vous, Votre Éminence ?

— Oui, pourvu qu’il me soit possible de partir.

— Sire Kiyama serait très honoré…

— Oui, mais nous devons être sûrs que ses obsèques n'amoindrissent pas celles de dame Maria. Maria est, politiquement parlant, plus importante.

— Bien sûr, Votre Éminence. Je comprends très bien. »

Dell'Aqua observa son secrétaire : « Pourquoi ne faites-vous pas confiance à Onoshi ?

— Désolé, Éminence… Peut-être parce qu'il est lépreux et qu'il me fait peur. Je vous prie de m'excuser.

— Excusez-vous auprès de lui, Soldi. Il n'est pas à blâmer à cause de sa maladie. Nous n'avons aucune preuve sur ce complot.

— Ce que la dame a dit était vrai. Pourquoi pas ça ?

— Nous n'avons aucune preuve. Ce n'est que supposition.

— Oui, supposition. »

Dell'Aqua bougea l'aiguière de cristal et y étudia la réfraction de la lumière. « J'ai senti les fleurs d'oranger pendant mes prières. Oh, combien j'aimerais rentrer dans mon pays ! »

Soldi soupira ! « Nous rentrerons bientôt chez nous, Votre Éminence. Tout sera réglé dans ce pays d'ici l'année prochaine.

— Rien ne sera réglé d'ici l'année prochaine. Cette guerre va nous faire mal. Elle fera terriblement mal à l'Église et à ses ouailles.

— Non, Votre Éminence. Kyushu restera chrétienne, quel que soit le vainqueur, dit Soldi avec confiance, voulant encourager et remonter le moral de son supérieur. Cette île peut attendre le Jugement dernier. Il y a tant à faire à Kyushu Votre Éminence, n'est-ce pas ? Trois millions d'âmes à convertir. Et puis il y a Nagasaki et le commerce. Il leur faut le commerce. Ishido et

Toranaga se déchireront. Qu’est-ce que ça peut faire ? Ils sont tous les deux contre les chrétiens, païens et meurtriers.

— Oui, mais ce qui malheureusement arrive à Osaka et Yedo décide du sort de Kyushu. Que faire ? Que faire ? » Dell’Aqua rejeta son accès de mélancolie. « Et l’Ingeles ? Où est-il en ce moment ?

— Sous bonne garde, à l’intérieur du donjon.

— Laissez-moi un instant, mon vieil ami. J’ai besoin de réfléchir. Il me faut prendre une décision. Finalement. L’Église encourt un danger très grave. »

59

« Anjin-san ? » Blackthorne entendit son nom dans son rêve. Ça venait de très loin, se répétait en écho éternellement.

« Hai ? » répondit-il.

Puis il entendit le nom encore une fois et une main le toucha. Il ouvrit les yeux et accommoda sa vue à la demi-lueur de l'aube. Sa conscience revint par vagues successives et il se redressa sur ses *futons.* Le docteur était une fois de plus agenouillé près de lui. Kiritsubo et dame Ochiba étaient également là, un peu en retrait, et le regardaient fixement. Les Gris étaient partout dans la chambre. Le docteur lui parla à nouveau. Le bourdonnement envahissait toujours ses oreilles et la voix était très lointaine ; mais il n'y avait pas d'erreur possible, il entendait. Il porta sans le vouloir ses mains à ses oreilles et les pressa pour améliorer son audition. La douleur explosa aussitôt dans sa tête et projeta mille éclairs de couleur sous son crâne.

« Désolé, marmonna-t-il en attendant que la douleur se soit estompée. Désolé oreilles faire mal, *neh ?* Mais entendre maintenant, docteur-san ! Entendre maintenant petit. Désolé. Quoi dire ? » Il fixa les lèvres du docteur pour s'aider.

« Les dames Ochiba et Kiritsubo-sama veulent savoir comment vous allez.

— Ah ! » Blackthorne les regarda. Il remarqua qu'elles étaient en tenues officielles. Kiritsubo était habillée de blanc. Ochiba portait un kimono vert fond sans aucun motif de décoration, et un long châle de gaze blanche. « Mieux, merci dit-il, l'âme

troublée à la vue du blanc. Oui, mieux. » Il nota l'intensité de la lumière extérieure et se rendit compte que ce n'était pas le crépuscule, mais l'aube qui pointait. « Docteur-san, s'il vous plaît, dormir un jour et une nuit ?

— Oui, Anjin-san. Un jour et une nuit. Rallongez-vous, je vous en prie. »

Le docteur prit de ses longs doigts le poignet de Blackthorne et lui tâta le pouls. Tout le monde, dans la chambre, attendit le diagnostic. Le docteur hocha la tête, satisfait. « Tout semble parfait, Anjin-san. Pas mauvais coup, compris ! Beaucoup mal à la tête, *neh ? »* Il se tourna et expliqua à Kiritsubo et à dame Ochiba ce qu'avait Blackthorne.

« Anjin-san, dit Ochiba. Aujourd'hui, obsèques Mariko-sama. Vous comprenez "obsèques" ?

— Oui, madame.

— Bien. Ses obsèques ont lieu juste après l'aube. C'est votre privilège d'y assister si vous le désirez. Vous comprenez ?

— Oui, croire… Oui, s'il vous plaît, aller aussi.

— Très bien. » Ochiba s'adressa au docteur et lui dit de surveiller son malade, puis elle salua Kiritsubo, sourit à Blackthorne et se retira. Kiri attendit qu'elle soit partie.

« Tout va bien, Anjin-san ?

— Tête mal, madame. Si désolé.

— Je voulais vous dire merci.

— Devoir, seulement devoir. Échec. Mariko-sama morte. »

Kiri le salua en hommage : « Pas échec. Oh, non. Merci, Anjin-san. Pour elle, pour moi, pour les autres. Dire plus, plus tard. »

Elle se retira à son tour.

Blackthorne se leva. La douleur était intolérable. Il s'approcha de la fenêtre, s'accouda au rebord, luttant pour ne

pas vomir. Il attendit puis fit les cent pas, mais cet exercice ne lui ôta pas ses nausées et ses maux de tête. « Aller bien merci, dit-il en s'asseyant.

— Boire ça. Aller mieux après. » Le docteur avait un brave sourire. Blackthorne but. Le goût de la boisson était immonde.

« Boire. Mieux, bientôt, désolé. »

Des servantes arrivèrent et lui peignèrent les cheveux. Un barbier le rasa de près. On lui apporta des serviettes chaudes pour se nettoyer le visage et les mains et il se sentit beaucoup mieux. D'autres servantes l'aidèrent à revêtir le kimono officiel et le manteau aux épaules ailées. On lui donna une nouvelle épée, cadeau de Kiritsubo-san. Blackthorne l'accepta et la ficha dans sa ceinture avec celle que Toranaga lui avait offerte, mais qui avait le pommeau fendu. Il se souvenait de Mariko, adossée à la porte, puis plus rien jusqu'au moment où il s'était retrouvé agenouillé auprès d'elle et qu'il l'avait regardée mourir. Puis plus rien encore, jusqu'à maintenant.

« Désolé donjon, *neh ?* dit-il au capitaine des Gris.

— Oui, Anjin-san.

— Pourquoi ici ?

— Le sire-général l'a ordonné.

— Pourquoi ici ?

— Ce sont les ordres du sire-général. Excusez-moi, vous comprenez ?

— Oui, merci », dit Blackthorne, las. Quand il fut enfin prêt, il se sentit dans un état affreux. Le thé l'aida quelques instants, mais la nausée le reprit et il se mit à vomir dans un bol qu'une servante lui tendait. Mille aiguilles chauffées à blanc lui transperçaient la poitrine et la tête à chaque spasme. « Désolé, dit le docteur avec patience. Voici ; boire s'il vous plaît. »

Il but encore un peu du mélange, mais ne s'en trouva pas mieux pour autant. L'aube s'étalait à présent dans le ciel. Des servantes lui firent signe et l'aidèrent à sortir de la pièce. Ses gardes le précédaient. Ils descendirent l'escalier et sortirent dans la cour. Un palanquin attendait avec d'autres gardes. Il s'y installa avec soulagement. Sur un ordre du capitaine des Gris les porteurs soulevèrent les brancards et, cernés de près par les gardes, rejoignirent la procession des litières, des samouraïs et des dames à pied, et serpentèrent à travers le labyrinthe pour sortir de la citadelle. Blackthorne sentit qu'on le regardait. Il fit semblant de ne s'apercevoir de rien et tenta de garder un dos bien droit et un visage de marbre. Il pria pour que ses nausées ne le reprennent pas, pour lui faire honte. Sa douleur augmenta.

Aucun papier ne fut demandé. La procession passa de pont-levis en pont-levis, de poste de contrôle en poste de contrôle traversa cinq douves sans jamais être arrêtée. Une fois la porte principale franchie, à l'extérieur des fortifications, Blackthorne se rendit compte que les Gris devenaient plus nerveux, qu'ils surveillaient toute personne s'approchant de trop près. Son angoisse décrut. La procession traversa un espace nu, franchit un pont, puis fit halte sur une place au bord de la rivière. L'endroit faisait trois cents pas de large sur cinq cents de long. Au centre, un trou de quinze pas de côté sur cinq de profondeur, rempli de bois. Un dais de soie blanche recouvrait la fosse. Il était entouré de murs en gaze blanche suspendus à des bambous et indiquant les quatre points cardinaux. Dans chaque mur, une petite porte de bois.

« Ces portes servent à l'âme pour partir dans son envol vers le Paradis, Anjin-san, lui avait dit Mariko à Hakoné.

— Allons nager et parlons d’autre chose… de choses plus gaies.

— Oui, bien sûr, mais laissez-moi d’abord en terminer avec ce sujet qui est loin d’être triste. Nos funérailles sont très importantes et vous devez tout savoir de ce rite, Anjin-san.

— Très bien. Pourquoi alors quatre portes quand une seule suffirait ?

— L’âme doit avoir la possibilité de choisir. C’est sage. Nous sommes un peuple sage en laissant à l’âme le droit de choisir. La plupart des âmes choisissent la porte sud. Anjin-san. C’est la porte essentielle, celle où il y a des tables couvertes de figues sèches et de grenades fraîchement cueillies, de radis et de riz. L’âme peut avoir envie de manger avant son départ.

— Si c’est pour moi, soyez assez gentille de mettre un faisan rôti ou…

— Je suis désolée. Pas de viande… Pas de poisson non plus. Nous sommes très sérieux sur ce problème, Anjin-san. Il y a également un petit brasero sur la table. Les charbons mêlés à des bois précieux brûlent afin de donner une bonne odeur… »

Blackthorne sentit ses yeux se remplir de larmes.

« Je veux que mes funérailles aient lieu aux alentours de l’aube, avait-elle dit, toujours avec sérénité. Je préfère l’aube par-dessus tout. Et si en plus, ça pouvait se passer en automne… »

Sa litière s’arrêta à la place d’honneur, au premier rang, près du centre. Il était assez proche pour voir les larmes qui couvraient les fruits fraîchement arrosés. Tout était là comme elle l’avait dit. L’endroit était envahi par des centaines de palanquins et des milliers de samouraïs et de dames venus à pied. Il reconnut Ishido et, à côté de lui, Ochiba. Ils ne le regardèrent pas. Ils étaient allongés dans leurs somptueuses

litières et fixaient les murs de gaze qui voletaient doucement dans la brise. Kiyama était à la droite d'Ochiba, Zataki à côté de lui en compagnie d'Ito. La litière fermée d'Onoshi était également là. Les samouraïs de Kiyama et d'Onoshi portaient des croix. Blackthorne regarda tout autour de lui, chercha Yabu, mais ne le trouva nulle part. Il n'y avait pas non plus de Bruns ou de visages amis. Kiyama le regardait froidement. Blackthorne le salua légèrement. Au bout d'un moment, Kiyama détourna le regard et Blackthorne respira plus facilement. Le son des tambours, des cloches et du métal vibra dans l'air. Discordant. Strident. Tous les yeux se tournèrent vers la porte principale de la citadelle. Un palanquin au toit décoré passa sous la voûte, porté par huit prêtres shinto. Un grand prêtre trônait sous le dais, tel un Bouddha. D'autres prêtres jouaient du tambour en avant et en arrière de cette litière. Une procession de deux cents prêtres bouddhistes en toge orange et de prêtres shinto vêtus de blanc suivait. La bière, toute blanche et richement décorée venait ensuite. Mariko, habillée de blanc, y était maintenue assise. Sa tête penchait un peu en avant. Elle avait le visage maquillé et les cheveux artistiquement arrangés. Les cordons étaient tenus par dix Bruns. Deux très jeunes prêtres précédaient la bière et éparpillaient des pétales de roses dans le vent pour dire que la vie était aussi éphémère qu'une fleur. Deux prêtres portant deux épées marchaient derrière le catafalque et indiquaient que la défunte était samouraï et liée par son devoir. Ils étaient suivis de quatre prêtres, porteurs de torches. Saruji, son fils, venait ensuite, le visage aussi blanc que son kimono. Kiritsubo et dame Sazuko marchaient à quelques pas derrière lui, toutes les deux vêtues de blanc et les cheveux flous. Puis un vide s'installait avant l'apparition de la garnison de Toranaga. Quelques Bruns étaient blessés ; beaucoup boitaient.

Blackthorne ne voyait qu'elle. Elle semblait perdue dans ses prières et ne portait en apparence pas une seule marque sur elle. Il se tenait lui-même bien droit, sachant l'honneur que représentait pour elle cette cérémonie publique en présence d'Ishido et Ochiba. Mais cela n'atténua nullement son désespoir. Pendant plus d'une heure, le grand prêtre fit des incantations et les tambours résonnèrent. Puis, soudain, le silence. Sajuri s'avança, prit une torche non allumée et se dirigea vers chacune des portes pour s'assurer qu'elles étaient bien ouvertes. Blackthorne vit que le jeune homme tremblait en retournant vers la bière. Il prit la corde blanche qui y était attachée et guida les porteurs jusqu'à la porte sud. La litière tout entière fut soigneusement disposée sur le tas de bois. Une autre incantation solennelle et Saruji porta la torche imbibée d'huile sur les charbons de bois. Elle s'alluma immédiatement. Il hésita, puis repassa la porte sud et lança la torche sur le bûcher. Le bois prit feu et se transforma très vite en brasier. Les flammes atteignirent dix pieds de hauteur. Saruji dut reculer devant la chaleur. Il alla chercher des bois précieux et des huiles et les jeta dans le feu. Le petit dais en bambou explosa. Les murs de gaze s'enflammèrent. Un soupir parcourut les témoins. Les prêtres s'avancèrent et rajoutèrent du bois. Les flammes montèrent encore plus haut et la fumée s'éleva en volutes. Seules les quatre petites portes de bois subsistaient encore. Les flammes les léchèrent bientôt et elles prirent feu à leur tour.

Alors, Ishido, principal témoin, sortit de son palanquin, s'avança et se soumit au rituel de l'offrande de bois précieux. Il s'inclina et alla se rasseoir. Les porteurs soulevèrent la litière et ils rentrèrent à la citadelle. Ochiba le suivit et tout le monde quitta la place. Saruji s'inclina devant les flammes une dernière

fois, se retourna et s'approcha de Blackthorne. « Merci, Anjin-san », dit-il, puis il partit avec Kiri et dame Sazuko.

« Tout est fini, Anjin-san, dit le capitaine des Gris, dans un rictus.

— Attendre, s'il vous plaît.

— Désolé, ordres, *neh ?* dit le capitaine.

— Attendre, s'il vous plaît. » Se moquant de leur angoisse, Blackthorne sortit de sa litière. La douleur l'aveuglait. Il s'approcha de la table, prit quelques morceaux de bois de camphrier et les jeta dans le brasier. Il ne voyait rien à travers le rideau de flammes. « *In nomine Patris et Filii et Spiritus ancti… »* marmonna-t-il en guise de bénédiction. Il fit un signe de croix, puis se retourna et s'éloigna du bûcher.

Quand il se réveilla, sa tête allait mieux, mais il était complètement vidé.

« Comment aller, Anjin-san ? lui demanda le docteur avec un grand sourire. Dormir longtemps. »

Blackthorne s'appuya sur un coude et fixa, endormi, les ombres et le soleil. Il doit être cinq heures de l'après-midi, se dit-il. J'ai dormi plus de six heures. « Dormir journée entière, *neh ? »*

Le docteur sourit. « Tout hier et la nuit et presque tout aujourd'hui. Compris ?

— Oui. » Blackthorne se rallongea. Une pellicule de sueur recouvrait son corps. C'était ce que je pouvais faire de mieux, pensa-t-il. Pas étonnant que je me sente mieux.

« Boire, s'il vous plaît. »

Le docteur lui versa encore de ce breuvage immonde. Il eut envie de rendre mais se maîtrisa. « Thé, s'il vous plaît. » La servante le lui versa et il la remercia.

« S’il vous plaît, Anjin-san, comment oreilles ?

— Pareil… Même distance… Très loin.

— Oui. » Le docteur posa un sac contenant des herbes sur la table basse près du lit. « Faire thé avec ça, Anjin-san. Une fois par jour jusqu’à ce que tout soit fini. Compris ?

— Oui, merci.

— Ça a été un honneur de vous servir. » Le vieil homme fit signe à la servante et ils se retirèrent ensemble. Blackthorne resta seul. Il se rallongea sur les *futons* en se sentant beaucoup mieux. Il se laissa aller, mais sentit tout à coup une présence étrangère dans la pièce. Il se releva avec difficulté, se mit à genoux et regarda par-dessus le paravent. Avant de savoir ce qu’il était en train de faire, il se retrouva debout. Dans ce mouvement brusque d’affolement, sa tête éclata. Un jésuite japonais, un crucifix et un rosaire à la main le fixait.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il à travers sa souffrance.

— Je suis le frère Michael, senhor. » Les yeux noirs de charbon ne cillaient pas. Blackthorne s’éloigna du paravent et se dirigea vers ses épées. « Qu’attendez-vous de moi ?

— On m’a envoyé pour savoir comment vous alliez, dit Michael calmement, dans un portugais très clair, quoique très accentué.

— Qui vous a envoyé ?

— Sire Kiyama. »

Blackthorne se rendit brusquement compte qu’ils étaient complètement seuls.

« Où sont mes gardes ?

— Vous n’en avez pas, senhor.

— Bien sûr que si ! J’ai vingt Gris. Où sont-ils ?

— Il n’y en avait pas quand je suis arrivé, senhor. Je suis vraiment désolé. Vous dormiez encore quand je suis entré. » Michael fit un geste vers l’extérieur. « Vous pourriez peut-être demander à ces samouraïs-là ? »

Blackthorne ramassa son épée. « Écartez-vous de la porte.

— Je ne suis pas armé, Anjin-san.

— Quand bien même, ne vous approchez pas de moi. Les prêtres me rendent nerveux. » Michael se leva, obéissant, et s’écarta avec le même calme serein. Deux Gris étaient nonchalamment accoudés à la balustrade du couloir.

« Bonsoir », leur dit Blackthorne poliment.

Ils ne le saluèrent pas. « Bonsoir, Anjin-san, répondit l’un d’entre eux.

— S’il vous plaît, où autres gardes ?

— Tous les gardes sont partis à l’heure du lièvre, ce matin. Comprendre, heure du lièvre ? Nous ne sommes pas vos gardes, Anjin-san. C’est notre poste habituel. »

Blackthorne sentit une sueur froide ruisseler le long de son dos.

« Gardes partir ? Qui ordonner ? »

Les deux samouraïs éclatèrent de rire. Le plus grand des deux dit : « Ici, à l’intérieur du donjon, Anjin-san… Seul le sire-général Ishido donne des ordres… ou la dame Ochiba. Comment vous sentez-vous aujourd’hui ?

— Mieux, merci. » Un officier sortit d’une chambre accompagné par quatre samouraïs. Il était jeune et tiré à quatre épingles. Quand il vit Blackthorne, ses yeux s’éclairèrent.

« Ah, Anjin-san, comment vous sentez-vous ?

— Mieux, merci. Excusez-moi. Où gardes ?

— J’ai ordre de vous dire, à votre réveil, que vous devez retourner à bord de votre bateau. Voici votre sauf-conduit. » Le capitaine sortit le papier de sa manche, le lui tendit et, montrant Michael du doigt, ajouta dédaigneusement : « Cet homme est votre guide. »

Blackthorne essaya de rassembler ses esprits. Son cerveau hurlait et l’avertissait du danger. « Oui, merci. Mais d’abord, s’il vous plaît, voir Sire Ishido. Très important.

— Désolé, mais vous avez ordre de regagner votre bateau dès votre réveil. Vous comprenez ?

— Oui, mais très important voir Sire Ishido. Dire à votre capitaine, maintenant. Voir Sire Ishido avant de partir. »

Le samouraï gratta les traces de petite vérole qu’il avait au menton.

« Je vais demander. Habiller, s’il vous plaît. »

Il s’en alla rapidement, au grand soulagement de Blackthorne qui retourna dans sa chambre et s’habilla en vitesse. Le prêtre attendait dans le couloir. Sois patient, se dit Blackthorne. Ne pense pas, ne t’inquiète pas. C’est une erreur. Rien n’est changé. Tu as toujours la puissance que tu avais. Il glissa les deux épées dans sa ceinture et but le reste de thé, puis il vit le sauf-conduit. Le papier portait un sceau et était recouvert de caractères. Pas d’erreur là-dessus, pensa-t-il.

Le capitaine revint. « Vous avez ordre de gagner votre bateau, Anjin-san. Ce prêtre va vous servir de guide.

— Oui, merci, mais d’abord voir dame Ochiba. Très, très important. S’il vous plaît, demander votre… »

Le capitaine se tourna vers Michael et parla rapidement, d’une voix gutturale : « *Neh ?* » Michael salua et se tourna vers Blackthorne.

« Désolé, senhor. Il dit que son supérieur demande à son supérieur, mais qu'entre-temps vous devez immédiatement partir et me suivre… Jusqu'à la galère. »

Blackthorne comprit qu'il était un homme mort. Il s'entendit dire : « Merci, capitaine. Où mes gardes, s'il vous plaît ?

— Vous n'en avez pas.

— S'il vous plaît, envoyer quelqu'un bateau… Chercher mes vassaux…

— Regagnez votre bateau ! Compris ? » Les mots étaient impolis et rédhibitoires. Le capitaine attendit que Blackthorne le salue d'abord. Il devint clair pour Blackthorne qu'il avait été trahi et vendu aux chrétiens, que Kiyama, Ishido et les prêtres faisaient partie de cette trahison et qu'il ne pouvait rien faire d'autre, quels que soient le prix ou le motif, qu'essuyer sa sueur, saluer et s'en aller. Et *ils* l'attendaient.

Puis Mariko vint lui tenir compagnie et il se souvint de *sa* peur, de tout ce qu'elle avait fait et de tout ce qu'elle lui avait appris. Il obligea sa main à se poser sur le pommeau cassé de son épée et écarta les jambes, sachant que son sort était fixé et que, s'il devait mourir, il valait mieux mourir maintenant en se battant avec fierté.

« Je suis John Blackthorne, Anjin-san, dit-il. Général bateau sire Toranaga… Tous bateaux… Samouraï et *hatamoto !* Qui êtes-vous ? »

Le capitaine rougit. « Saigo Masakatsu de Kaga, capitaine de la garnison de Sire Ishido.

— Je suis *hatamoto*… Vous aussi ? demanda Blackthorne avec dureté.

— Non.

— Êtes-vous samouraï ou *ronin* ? » Le dernier mot siffla et Blackthorne sentit la présence des hommes derrière lui. Il

regarda le capitaine, attendant le coup mortel. Il se prépara à rendre le coup avec une force comparable, mais, à sa stupéfaction, il vit le regard du capitaine changer. L'homme frissonna, s'inclina humblement. « Excusez mes mauvaises manières. Je… J'étais *ronin*, mais… mais le sire-général Ishido m'a donné une seconde chance. Excusez mes mauvaises manières, Anjin-san. » La voix était honteuse.

Tout cela paraissait irréel. Blackthorne resta sur ses gardes, attendant la mort. Il regarda les autres samouraïs. Ils s'inclinèrent tous comme un seul homme, lui donnant ainsi la victoire. Au bout d'un moment, Blackthorne salua à son tour. Michael le suivit jusque dans la cour. Blackthorne ne sentait plus ses douleurs. Les Gris le regardèrent et le premier groupe qui les accompagna jusqu'au poste de contrôle resta prudemment hors de portée de son épée. Un homme partit en avant. Au poste de contrôle suivant, l'officier s'inclina poliment. Le sauf-conduit fut minutieusement examiné. Une autre escorte les accompagna jusqu'au poste suivant et ainsi de suite. Il sentit que sa tête recommençait à lui faire mal et qu'il ne transpirait plus. Il s'arrêta près d'une fontaine, but et se jeta de l'eau au visage. Les Gris qui l'escortaient l'attendirent poliment et, pendant tout ce temps, il se demanda pourquoi il avait perdu les faveurs et la protection d'Ishido et de dame Ochiba. Rien n'est changé, pensa-t-il. Il leva le visage et vit que Michael le dévisageait.

« Que voulez-vous ?

— Rien senhor, répondit Michael poliment.

— Vous êtes vous aussi samouraï ?

— Oui, senhor, j'ai cet honneur. Mon père est le cousin de sire Kiyama et mon clan est originaire de la province de Hizen, à Kyushu. Comment saviez-vous qu'il était *ronin ?* »

Blackthorne tenta de se souvenir. « Je n'en étais pas sûr. Peut-être parce qu'il a dit qu'il était de Kaga et que c'est très loin d'ici et Mariko… Dame Toda m'a dit que Kaga se trouvait très loin, au nord… Je ne sais pas… Je ne me souviens pas de ce que j'ai dit. »

L'officier de l'escorte s'approcha d'eux. « Excusez-moi. Anjin-san, cet homme vous dérange-t-il ?

— Non. Non, merci. » Blackthorne se mit en route. Le sauf-conduit fut une fois de plus vérifié et le cortège poursuivit son chemin. En traversant l'avant-dernière douve, Blackthorne fit signe à Michael : « Vous me guidez jusqu'à la galère ?

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit de faire, senhor.

— Nulle part ailleurs ?

— Non, senhor.

— Qui vous l'a ordonné ?

— Sire Kiyama et le père visiteur, senhor.

— Ah, lui ! Je préfère que vous m'appeliez Anjin-san, pas senhor, mon père.

— Excusez-moi, Anjin-san, mais je ne suis pas un père. Je n'ai pas encore été ordonné.

— Quand est-ce que ça se passera ?

— Quand Dieu le voudra.

— Où est Yabu-san ?

— Je ne sais pas.

— Vous m'amenez seulement jusqu'à mon bateau, nulle part ailleurs ?

— Jusqu'à votre bateau. Oui, Anjin-san.

— Je suis libre après ? Libre d'aller où je veux ?

— On m'a demandé de m'enquérir de votre santé et de vous mener jusqu'à votre bateau. Rien de plus. Je ne suis qu'un messager, un guide.

— Devant Dieu ?

— Je ne suis qu'un guide, Anjin-san.

— Où avez-vous appris à si bien parler le portugais et le latin ?

— J'étais l'un des quatre… l'un des quatre garçons envoyés à Rome par le père visiteur. J'avais treize ans. »

Dernière douve – dernier pont – porte Sud principale – dernier poste de contrôle. Son sauf-conduit lui fut retiré. Michael passa le dernier pont-levis et Blackthorne le suivit. Une centaine de samouraïs attendaient à l'extérieur de la citadelle – les hommes de Kiyama. Il vit leurs crucifix, sentit leur hostilité et s'arrêta. L'officier fit signe à Blackthorne d'avancer. Il obéit. Les samouraïs fermaient la marche. Blackthorne suivit Michael. Il était au-delà de la peur. Il voulait encore s'échapper, mais il n'y avait pas d'endroit où aller, pas d'endroit où se cacher. Il ne pouvait trouver de sécurité qu'à bord de *l'Érasme.*

« Que va-t-il se passer, une fois arrivé sur la galère, mon frère ?

— Je ne sais pas, Anjin-san. »

Ils traversèrent les rues de la ville et s'approchèrent de la mer. Michael tourna au coin d'une rue et arriva sur un marché aux poissons, en plein air. Blackthorne suivit les samouraïs entre les étals, les nasses et les couffins en bambou où gisaient crevettes, crabes et homards. Ils poursuivirent leur chemin en silence. Blackthorne prenait des points de repère. La plage apparut au bout de la rue. La mer était étale sous la lumière aveuglante du soleil. Il sut où ils étaient. Il indiqua du doigt, vers la gauche, une rue large qui allait d'est en ouest. « Prenons ce chemin.

— Ce chemin-là est plus court, Anjin-san.

— Oui, mais par là, nous devons passer devant la Mission jésuite et le lorcha portugais. Je préfère faire un détour et prendre le chemin, le plus long.

— On m'a dit de prendre ce chemin-là.

— Prenons l'autre. » Blackthorne s'arrêta. L'officier demanda ce qui se passait et Michael lui expliqua. L'officier leur fit signe de prendre le chemin conseillé par Michael. Blackthorne soupesa les conséquences d'un éventuel refus. Ils allaient l'obliger, le contraindre, le porter, le tirer ou le pousser. Rien de tout cela ne le tentait. Il haussa les épaules et les suivit. Ils atteignirent la route qui longeait la plage. À une demi-*ri* devant, se trouvaient les quais et les dépôts. À une centaine de pas plus loin, le lorcha portugais. Comme Blackthorne s'y attendait, Michael se dirigea vers les portes de la Mission. Blackthorne prit une décision. Ils devraient l'assommer avant de pouvoir lui faire franchir le portail.

« Vous me guidez seulement jusqu'à la galère, n'est-ce pas ?

— Oui, Anjin-san. » À son grand étonnement, Michael lui fit signe de s'arrêter devant la porte. « Rien n'est changé. On m'a demandé de prévenir le père visiteur de notre passage. Désolé, mais vous allez devoir attendre un moment. »

Blackthorne le regarda pénétrer dans la cour. Il s'attendait à ce que ce soit la fin de son voyage. Il regarda le lorcha Ferriera et Rodrigues étaient à la poupe et des marins armés encombraient le pont principal. Le quai faisait une courbe et, au-delà, il apercevait sa galère. Des hommes le regardaient du plat-bord. Il crut reconnaître Yabu et Vinck parmi eux, sans en être sûr. Il semblait que quelques femmes fussent également là. Qui étaient-elles, il n'en savait rien. Les Gris entouraient la galère. Il tourna à nouveau les yeux vers Ferriera et Rodrigues armés jusqu'aux dents.

« Ah, capitaine-pilote, comment allez-vous ? »

Dell'Aqua sortit en compagnie de Michael qui semblait un nain à côté de lui. Le père visiteur portait une soutane de jésuite. Sa haute stature et son imposante barbe grisonnante lui donnaient l'apparence régalienne d'un patriarche biblique.

« Oh, père visiteur, comment allez-vous ? Pouvons-nous poursuivre notre route ?

— Pourquoi pas ? »

L'inquisition va avoir lieu à bord, se dit Blackthorne terrorisé. Il aurait souhaité avoir ses pistolets à sa ceinture. Vous mourrez quand même le premier, Votre Éminence.

« Restez ici, Michael », dit Dell'Aqua. Il se tourna vers la frégate portugaise et son visage se durcit. Blackthorne hésita. Michael et les samouraïs le regardèrent bizarrement.

« Sayonara, Anjin-san, dit Michael. Allez avec Dieu. » Blackthorne hocha la tête brièvement et passa entre les rangées de samouraïs, s'attendant à les voir lui tomber dessus avec leurs épées. Mais ils ne le touchèrent pas. Il s'arrêta, regarda en arrière. Son cœur battait la chamade. Il fut un instant tenté de dégainer son épée et de charger, mais il n'y avait aucune possibilité de fuite. Ils ne riposteraient pas. Sa seule voie de salut s'étalait devant lui et là, ses épées étaient impuissantes contre les canons. Blackthorne vit Ferriera quitter la poupe et traverser le pont principal, pistolets à la ceinture et rapière au côté. Rodrigues le regardait. Pesaro et dix hommes étaient déjà sur le quai, penchés sur leurs mousquets armés de baïonnettes. Oh, Dieu, ne me laissez pas… Oh, Dieu, pour une paire de pistolets, dix loups de mer et un canon, ne me laissez pas me couvrir de honte…

« Bonsoir, Votre Éminence, dit Ferriera, les yeux fixés sur Blackthorne.

— Alors, Inge…

— Bonsoir, capitaine général. » Dell'Aqua pointa son doigt vers les hommes en position sur le quai. « Est-ce là une de vos idées ?

— Oui, Votre Éminence.

— Remontez à bord de votre bateau !

— C'est une décision militaire.

— *Remontez à bord de votre bateau !*

— *Non.* Pesaro ! » Le bosco et ses hommes s'avancèrent aussitôt vers Blackthorne. Ferriera sortit son pistolet. « Ainsi donc, Ingeles, nous nous rencontrons à nouveau.

— Voilà qui me déplaît au plus haut point ! »

Blackthorne sortit son épée du fourreau, la tint gauchement à deux mains. Le pommeau cassé lui faisait mal.

« Vous serez le bienvenu en enfer, ce soir, dit Ferriera rudement.

— Si vous aviez du ventre, vous viendriez vous battre d'homme à homme, mais vous n'êtes pas un homme. Vous êtes un lâche, un lâche d'Espagnol sans couilles !

— Désarmez-le ! » ordonna Ferriera. Les dix hommes chargèrent, baïonnette en avant. Blackthorne recula, mais se retrouva cerné. Les baïonnettes cherchaient ses jambes. Il assena un coup d'épée à l'un de ses assaillants.

Dell'Aqua retrouva ses esprits et hurla : « Baissez vos armes ! Je vous ordonne, devant Dieu, d'arrêter ! Reculez ! Tous ! Seriez-vous des animaux ?

— Je veux cet homme ! dit Ferriera.

— Je sais, mais je vous ai déjà dit que vous ne l'auriez pas ! Je vous l'ai dit hier et ce matin. Êtes-vous sourd ? Que Dieu me

donne de la patience ! Ordonnez à vos hommes de remonter à bord !

Je vous ordonne de rebrousser chemin et de vous en aller !

— Vous *me* donnez des ordres, maintenant ?

— Oui, je vous l'ordonne ! Je suis capitaine général, gouverneur de Macao, officier en chef du Portugal en Asie et cet homme est une menace pour l'État, l'Église, le Vaisseau noir et Macao !

— Je vous excommunie vous et vos hommes, devant Dieu, si vous touchez à cet homme. Vous m'entendez ? » Dell'Aqua se dirigea vers les mousquetaires qui reculèrent, affolés. À l'exception de Pesaro qui barra le passage, pistolet à la main, attendant les ordres de Ferriera. « Remontez à bord ! Écartez-vous de mon chemin !

— Vous faites erreur, tempêta Ferriera. Il est une *menace.* Je suis commandant militaire en Asie et je vous dis…

— Ceci est un problème concernant l'Église. Ce n'est pas une décision mili… »

Blackthorne était étourdi. Il avait des difficultés à penser. Sa tête explosait de douleur. Tout s'était si vite passé. Un instant gardé, l'autre non, un moment trahi et vendu à l'Inquisition, l'autre en fuite, un moment trahi à nouveau, l'autre défendu par le Chef inquisiteur. Rien n'avait de sens.

Ferriera cria : « Je vous avertis encore une fois. Dieu étant mon juge, vous faites erreur et j'en informerai Lisbonne !

— En attendant, ordonnez à vos hommes de remonter à bord ou je vous enlève le titre de capitaine général du Vaisseau noir !

— Vous n'en avez pas la possibilité.

— Je vous déclare excommuniés, vous et tous vos hommes, si vous ne leur ordonnez pas de remonter immédiatement à bord

sans toucher à l'Ingeles ! Au nom de Dieu !

— Par la Madone ! » Ferriera se tut. Il n'avait pas peur pour lui, mais son Vaisseau noir était maintenant menacé et il savait que la plus grande partie de son équipage l'abandonnerait s'il n'obéissait pas. Il envisagea un moment de tirer sur le prêtre, mais ça ne supprimerait pas l'excommunication qui avait été prononcée. Il capitula donc. « Très bien, tous à bord ! Bas les armes ! »

Les hommes, obéissants, s'éparpillèrent, heureux de s'éloigner du prêtre. Blackthorne était toujours ahuri, se demandant si sa tête ne lui jouait pas des tours. Au milieu de la mêlée, la haine de Pesaro éclata. Il visa. Dell'Aqua vit son mouvement et se précipita en avant pour protéger Blackthorne de son corps. Pesaro appuya sur la détente, mais, à ce moment-là, des flèches le transpercèrent ; la balle partit sans faire de mal et il s'effondra en hurlant. Blackthorne se retourna et vit six archers de Kiyama. Michael se tenait près d'eux. L'officier parla avec dureté. Pesaro poussa un dernier hurlement et mourut. Michael tremblait en rompant le silence : « L'officier dit qu'il est désolé, mais qu'il a craint pour la vie du père visiteur. » Michael suppliait Dieu de lui pardonner d'avoir donné le signal du feu. Mais Pesaro avait été prévenu, se dit-il. Et il est de mon devoir de faire obéir aux ordres du père visiteur, de protéger sa vie, d'éliminer les assassins et d'empêcher que quiconque soit excommunié.

Dell'Aqua était à genoux près du corps de Pesaro. Il fit le signe de la croix et prononça les mots sacrés. Les Portugais qui l'entouraient surveillaient les samouraïs qui n'attendaient qu'un ordre de lui pour tuer les meurtriers. Ferriera, dans sa colère et sa rage, se rendit compte qu'il ne pouvait pas se permettre une bataille, à cet endroit et en cet instant précis.

« Tout le monde à bord ! Ramenez le corps de Pesaro ! » Les hommes, sur le quai, obéirent nonchalamment. Blackthorne abaissa son épée, mais ne la rengaina pas. Il attendit, stupéfait, s'attendant à être capturé et emmené de force sur le lorcha.

Dell'Aqua se releva et se tourna vers Ferriera qui se tenait, arrogant, au haut de l'échelle de coupée, prêt à défendre son bateau. « Vous êtes responsable de la mort de cet homme ! siffla le père visiteur. Votre soif vengeresse, fanatique et impie…

— Avant de prononcer quoi que ce soit en public, vous feriez mieux de tourner votre langue dans votre bouche, l'interrompit Ferriera. Je me suis incliné devant vos ordres même si, devant Dieu, vous avez fait une grave erreur. Vous m'avez entendu rappeler mes hommes. Pesaro vous a désobéi. Il ne m'a pas désobéi. Si quelqu'un doit en être tenu responsable, c'est vous ! Vous l'avez empêché de faire son devoir. Cet Ingeles est l'ennemi ! C'était une décision militaire, par Dieu ! J'en informerai Lisbonne. »

Il vérifia si son bateau était prêt à partir et regarda les samouraïs qui approchaient. Rodrigues avait quitté le gaillard d'arrière.

« Capitaine-général, je ne peux pas prendre la mer avec ce vent et cette marée.

— Préparez une chaloupe pour nous remorquer, si nécessaire.

— C'est fait. »

Ferriera cria aux hommes qui transportaient le cadavre du bosco de se dépêcher et dit à Michael péremptoirement : « Dite aux samouraïs de se disperser ! Ils n'ont plus rien à faire ici. C'était une erreur. Une grave erreur, mais ils ont eu raison de tuer Pesaro. Dites-leur de se disperser ! » Il détestait s'entendre dire ça et voulait les tuer tous, mais il sentait le danger sur le

quai et n’avait pas d’autre possibilité que de battre en retraite Michael s’exécuta. Les officiers ne bougèrent pas.

« Vous feriez mieux de passer votre chemin, Votre Éminence, dit Ferriera. Mais ce n’est pas mon dernier mot. Vous regretterez de l’avoir sauvé. »

Dell’Aqua lui aussi sentait le danger qui l’entourait. Il fit le signe de la croix et tourna les talons. « Suivez-moi, pilote.

— Pourquoi me laissez-vous partir ? demanda Blackthorne.

— Suivez-moi, pilote.

— Pourquoi me laissez-vous partir, je ne comprends pas ?

— Moi non plus, dit Ferriera. J’aimerais, moi aussi, connaître la véritable raison. Votre Éminence. Ne représente-t-il pas une menace pour nous et l’Église ? »

Dell’Aqua le regarda fixement. Oui, avait-il envie de lui dire, mais la menace la plus immédiate est la guerre. Comment faire pour gagner du temps, pour vous et cinquante années de Vaisseau noir ? Qui choisir ? Ishido ou Toranaga ? Vous ne comprenez rien à nos problèmes, Ferriera, aux gains en jeu ou même à la précarité de notre position et aux dangers.

Ferriera le dévisageait toujours. « L’Ingeles ne représente-t-il pas une menace ?

— Faites bon voyage, capitaine général. Pilote, je vous amène jusqu’à votre galère… Ça va ?

— C’est… Ma tête… Je crois que l’explosion… Vous me laissez vraiment partir ? Pourquoi ?

— Parce que dame Maria, dame Mariko nous a demandé de vous protéger.

— Ce n’est pas une raison ! Vous ne feriez pas ça uniquement parce qu’elle vous l’a demandé.

— Je suis d'accord, dit Ferriera. Votre Éminence, pourquoi ne pas lui dire toute la vérité ? »

Dell'Aqua ne s'arrêta pas. Blackthorne le suivit, mais ne tourna pas le dos au bateau, s'attendant toujours à une trahison. « Ça ne veut rien dire… Vous savez bien que je vais vous détruire. Je vais prendre votre Vaisseau noir. »

Ferriera se mit à rire, méprisant. « Avec quoi, Ingeles ? *Vous n'avez plus de bateau !*

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'avez plus de bateau. Il est mort. S'il ne l'était pas, je ne vous laisserais jamais partir, quelles que soient les menaces de Son éminence.

— Ce n'est pas vrai… »

Blackthorne entendit, dans le brouillard de son esprit. Ferriera répéter sa phrase, rire et ajouter quelque chose sur un accident, la main de Dieu. Puis il vit Rodrigues clairement, de la pitié inscrite sur le visage, articuler : Oui, Ingeles, c'est vrai.

— Ce n'est pas vrai. Ça ne peut pas être vrai. »

Il entendit le prêtre inquisiteur dire, à des millions de lieues de là : « J'ai reçu un message du père Alvito ce matin. Il semble qu'un tremblement de terre ait provoqué un raz de marée… »

Mais Blackthorne n'écoutait pas. Son esprit hurlait. Ton bateau n'existe plus, tu l'as abandonné, ton bateau n'est plus, plus de bateau, plus de bateau, plus de bateau…

« Ce n'est pas vrai. Vous mentez. Mon bateau est dans un abri sûr et gardé par quatre mille hommes. Il est en sécurité !

Quelqu'un dit : « Hors d'atteinte de tous, sauf de Dieu. »

L'inquisiteur se remit à parler : « Le raz de marée a soulevé votre bateau. On dit que les fanaux qui étaient sur le pont se sont renversés et ont mis le feu. Le bateau est détruit.

— Mensonge ! Et la veille de pont ? Il y a toujours quelqu'un ! C'est impossible ! cria-t-il tout en comprenant que sa vie lui était laissée en échange de son bateau.

— Vous êtes, fichu, Ingeles. » Ferriera se moquait de lui. « Fichu. À terre. Ici, pour toujours. Vous ne trouverez pas de passage sur l'un de nos bateaux. Vous êtes ici pour toujours. »

Blackthorne sentit qu'il se noyait. Il entendit le cri des mouettes, sentit l'odeur de la marée et vit Ferriera, son ennemi. Il savait que c'était un mensonge pour le rendre fou. Il en était sûr et savait aussi que les prêtres faisaient partie du complot. « Que Dieu vous envoie en enfer ! » cria-t-il en se ruant sur Ferriera, épée brandie. Mais des mains s'emparèrent de lui, le désarmèrent et, entouré par deux Gris, il arriva au pied de la coupée de la galère. Là, on lui rendit ses épées et on le laissa monter.

Yabu lui parlait. Vinck lui parlait. Il lui fallut du temps pour se concentrer.

« Pilote, au nom du Christ, pourquoi vous ont-ils laissé partir ?

— Ils… Ils… » Il ne pouvait pas parler.

Il se retrouva sur le gaillard d'arrière où Yabu ordonnait au capitaine-san de prendre la mer, avant qu'Ishido n'ait changé d'avis, et de mettre cap au plus vite sur Nagasaki.

Kiri disait : « Désolée, Yabu-sama, d'abord à Yedo. Nous devons aller à Yedo…

— D'abord prendre hommes Nagasaki, Anjin-san, compris ? Important. D'abord hommes ! Avoir plan, dit Yabu.

— Non. Aller Yokohama. Mon bateau… Mon bateau, danger.

— Quel danger ? hurla Yabu.

— Chrétiens dire… dire feu !

— Quoi !

— Pour l’amour de Dieu, pilote, que se passe-t-il ? » cria Vinck.

Blackthorne indiqua le lorcha d’un doigt tremblant : « Ils m’ont dit… Ils m’ont dit que l’*Érasme* était perdu, Johann. Notre bateau est…, perdu… brûlé. »

Livre sixième

60

Blackthorne avait de l'eau jusqu'à la ceinture et regardait le squelette calciné de son bateau à soixante-dix mètres du rivage, démâté, sans ponts, sans rien, à part la coque et les côtes de sa carcasse, tendues vers le ciel.

« Les singes ont essayé de l'amener vers le rivage, dit Vinck.

— Non. C'est la marée qui l'a amené là.

— Pour l'amour de Dieu, pourquoi dire ça, pilote ? Si vous avez un putain de feu à bord et que vous êtes près d'un putain de rivage, vous tentez d'aborder pour pouvoir combattre l'incendie de là. Même ces salauds d'enculés savent ça ! » Vinck cracha sur le sable. « Des singes ! Vous auriez jamais dû leur laisser l'*Érasme.* Que va-t-on faire maintenant ? Comment va-t-on rentrer chez nous ? Vous auriez dû le laisser en sécurité à Yedo, et nous aussi par la même occasion, avec nos *eta. »*

Les gémissements de Vinck irritaient Blackthorne. Tout en Vinck l'agaçait. Trois fois, la semaine précédente, il avait failli dire à ses vassaux de le poignarder tranquillement et de le balancer par-dessus bord pour mettre un terme à sa rancœur, quand les pleurnichements, les accusations étaient devenus insupportables. Mais il avait toujours réfréné ses envies, était monté sur le pont ou était parti à la recherche de Yabu, car, en sa présence, Vinck ne disait plus un mot et restait pétrifié.

Il avait été aisé de le contenir, à bord. Mais là, devant la nudité même de son bateau… Ce n'était pas facile.

« Ils l'ont peut-être mené vers la terre, Johann.

— Sûr qu'ils l'ont mené à terre, mais ils ont pas éteint le feu. Que Dieu les envoie en enfer ! On aurait jamais dû laisser ces Japs à bord. Putains de singes… »

Blackthorne se boucha les oreilles et concentra toute son attention sur la galère. Elle était amarrée à une centaine de pas, le long d'un quai près du village de Yokohama. Quand la galère avait contourné le promontoire deux heures auparavant, Yabu lui avait dit : « Pourquoi aller plus près, Anjin-san ? Bateau mort, *neh ?* Tout fini. Aller Yedo ! Préparer guerre. Pas temps, maintenant.

— Désolé. Arrêter ici. Voir près, s'il vous plaît.

— Aller Yedo ! Bateau mort… Fini, *neh ?*

— Vouloir, aller. Moi, nager.

— Attendre. Bateau mort, *neh ?*

— Désolé. Arrêter s'il vous plaît. Peu de temps. Après, Yedo. »

Yabu avait finalement accepté et ils avaient accosté. Naga était venu à leur rencontre. « Désolé, Anjin-san, *neh ?* lui avait-il dit, les yeux gonflés par le manque de sommeil. Il avait raconté la catastrophe. Blackthorne étudiait à présent la carcasse de *l'Érasme.* Une pensée ne cessait de l'obséder : Mariko a compris la vérité et l'a murmurée à Kiyama ou aux prêtres. « Sans son bateau, l'Anjin-san est impuissant contre l'Église. Je vous demande de le laisser en vie et de ne détruire que le bateau… »

Il l'entendait dire ça. Elle avait raison. C'était une solution si simple au problème catholique. Oui. Mais n'importe lequel d'entre eux aurait pu y penser. Comment avaient-ils fait pour passer au travers des quatre mille hommes ? Qui avaient-ils corrompu ? Comment ? Ça n'a pas d'importance. Ils ont gagné. Que Dieu me vienne en aide. Sans mon bateau, je suis un homme mort. Je ne peux pas aider Toranaga et sa guerre va tous nous engloutir.

« Pauvre bateau, dit-il. Pardonne-moi… C’est si triste de mourir aussi inutilement. Après avoir parcouru tant de lieues…

— Hein ? dit Vinck.

— Rien. Pauvre bateau, pardonne-moi. Ce n’est pas moi qui ai fait ça. Je n’avais pas conclu de marché avec elle, avec qui que ce soit. Pauvre Mariko. Pardonne-lui aussi.

— Qu’avez-vous dit, pilote ?

— Rien. Je pensais simplement tout haut.

— Vous avez dit quelque chose. Je vous ai entendu dire quelque chose, pour l’amour de Dieu !

— Pour l’amour de Dieu, ferme-la !

— Hein ? Ferme-la ? Nous sommes coincés. Nous allons devoir rester avec tous ces singes pour le restant de nos jours !

— Oui !

— Va falloir s’aplatir devant ces bâtons merdeux de païens pendant tout le restant de notre putain de vie et combien de temps ça va durer quand ils savent parler que de guerre, de guerre, de guerre ?

— Oui. »

Vinck tremblait de tout son corps. « C’est votre faute. Vous nous avez dit de venir aux Japons et nous sommes venus. Combien sont morts en venant ici ? C’est vous qui êtes à blâmer !

— Oui, désolé, mais tu as raison.

— Vous êtes désolé, pilote ? Comment va-t-on faire pour rentrer chez nous ? C’est votre putain d’affaire de nous ramener chez nous ! Comment vous allez vous y prendre ?

— Je ne sais pas. Un de nos bateaux va venir ici, Johann. Nous n’avons qu’à en attendre un autre…

— Attendre ? Combien de temps ? Cinq ans ? Vingt ans ? Jésus-Christ, vous avez dit que tous ces salopards étaient en guerre *à présent.* Ils vont nous couper la tête, la mettre sur une pique, et les petits oiseaux viendront nous picorer… » Un rire hystérique le parcourut. Il fouilla dans sa chemise en lambeaux. Blackthorne aperçut la crosse d'un pistolet. Il aurait été facile de l'assommer et de lui prendre son arme, mais il ne fit rien pour se défendre, Vinck secoua l'arme sous son nez, en dansant autour de lui sauvagement. Blackthorne attendit, impavide, espérant voir la balle le toucher, mais Vinck prit ses jambes à son cou et fila sur la plage. Il courut sur une centaine de pas puis s'effondra sur le dos. Ses jambes et ses bras s'agitèrent. Il cracha un flot d'obscénités. Au bout de quelques instants, il se mit sur le ventre dans un dernier hurlement, fit face à Blackthorne et se figea. Il y eut un grand silence. Quand Blackthorne arriva à sa hauteur, le pistolet le visait encore. Vinck gisait les yeux fixes, remplis d'une hostilité démente ; ses lèvres étaient retroussées, mais il était mort. Blackthorne lui ferma les yeux, le souleva, le chargea sur ses épaules et rebroussa chemin. Des samouraïs accoururent, Naga et Yabu en tête.

« Qu'est-il arrivé, Anjin-san ?

— Devenir fou.

— Est-il mort ?

— Oui. D'abord obsèques. Ensuite Yedo. D'accord ?

— *Hai.* »

Blackthorne demanda qu'on lui apporte une pelle et qu'on le laisse seul, le temps d'enterrer Vinck sur un tertre qui dominait l'épave.

Il arrangea tout proprement. « *Sayonara,* Johann. » Puis il se dirigea vers la mer et nagea, nu, jusqu'au bateau pour se

purifier. Il avait dit à Naga que telle était leur coutume après avoir enterré un des leurs. Le capitaine devait faire tout ça en privé et la mer le purifiait devant le Dieu chrétien.

Il s'agrippa à la charpente du navire, vit que quelques anatifes s'étaient déjà installés sur la coque. Le sable recouvrait le fond de la cale, par trois brasses au-dessous. La mer allait bientôt réclamer ce bateau et il allait disparaître. Il regagna le rivage. Ses vassaux l'attendaient avec des habits frais et propres. Il s'habilla, ficha ses épées dans sa ceinture et fit demi-tour. L'un de ses vassaux indiqua quelque chose du doigt « Anjin-san ! » Un pigeon, pourchassé par un faucon, volait à tire-d'aile vers l'abri que lui offrait le pigeonnier du village il restait encore cent mètres à parcourir. Le faucon se plaça au-dessus de sa proie, replia ses ailes et plongea. Le pigeon tomba en poussant des cris aigus comme s'il était mortellement blessé, puis, arrivé au sol, recouvra toutes ses forces et gagna son abri.

Blackthorne retourna vers la galère. Tout le monde l'y attendait, prêt.

« Yabu-san, *ima* Yedo *ka ?* » demanda-t-il.

Mais Yabu ne répondit pas et personne ne fit attention à lui. Tous les yeux se tournèrent vers Naga qui se dépêchait d'atteindre le village. Un palefrenier vint à sa rencontre. Naga brisa le cachet et lut le morceau de papier. « Galère et tous à bord rester Yokohama jusqu'à mon arrivée. » Signé : Toranaga.

Les cavaliers apparurent au sommet de la colline, dans le soleil matinal. Cinquante éclaireurs d'abord, menés par Buntaro, puis les bannières. Toranaga enfin, suivi du gros des troupes commandé par Omi et du père Alvito, de Tsukku-san et de ses acolytes. Tous les samouraïs étaient lourdement armés, portaient des cuirasses et des armures. Toranaga était heureux

d’arriver au terme de son voyage. Il se sentait neuf et plus fort, l’esprit plus léger. Deux jours et demi s’étaient écoulés depuis qu’il avait donné ordre à Naga de garder la galère à Yokohama.

Tant de choses encore à faire, pensa-t-il, l’esprit plein de plans et de faits. Dans quatre jours, ce sera *le jour*, vingt-deuxième jour du huitième mois, mois de la pleine lune. Aujourd’hui, à Osaka, le courtisan Ogaki Takamoto se rend auprès d’Ishido et lui annonce avec regret que la visite du Fils du Ciel est retardée de quelques jours, pour raison de santé.

Ce retard avait été si facile à négocier. Quoiqu’Ogaki fût prince de septième rang et descendît de l’empereur Go-shoko, quatre-vingt-quinzième de la dynastie, il était pauvre comme tous les membres de la Cour impériale. La Cour n’avait pas de revenus propres et n’existait qu’à travers la pension accordée par le shôgun, le Kwampaku ou la junte en place. Toranaga avait donc accordé dix mille koku par an à Ogaki, par le biais d’intermédiaires, pour qu’il en fasse don à des parents dans le besoin, en disant avec humilité qu’étant Minowara, il descendait lui aussi de Go-shoko et était donc ravi de lui être de quelque secours en espérant, bien sûr, que le Fils du Ciel voudrait bien prendre soin de lui dans un climat aussi traître que celui d’Osaka, surtout aux alentours du vingt-deuxième jour.

Il n’y avait aucune garantie. Ogaki pouvait ou ne pouvait pas persuader Sa Majesté. Mais, en trois siècles, un empereur régnant avait une seule fois quitté son sanctuaire de Kyoto. Toranaga espérait donc voir les conseillers de Sa Majesté accepter ce retard avec enthousiasme pour finalement annuler le voyage. Aucun *daimyô,* pas même Toranaga, n’aurait osé, en temps normal, faire une telle proposition à un membre de la Cour parce que c’était une insulte aux prérogatives des

supérieurs – en ce cas précis, le Conseil – et se nommait trahison. Mais Toranaga savait qu'il était déjà accusé de trahison.

Ishido et ses alliés marcheront contre moi demain. Combien de temps me reste-t-il ? Où doit avoir lieu la bataille ? Odawara ? La victoire ne dépend que du lieu et du moment. Pas du nombre d'hommes. Ils seront trois fois plus nombreux que nous. Quelle importance, pensat-il. *Ishido pointe son nez hors de la citadelle d'Osaka !* Mariko l'a appâté. J'ai, dans ce jeu d'échecs pour le pouvoir, sacrifié ma reine, mais Ishido a perdu deux tours. Oui, mais au dernier jeu, tu as perdu plus qu'une reine. Tu as également perdu un bateau. Un pion peut devenir une reine, pas un bateau !

Ils descendirent la colline au trot. La mer s'étalait sous eux. Ils prirent un chemin de traverse et le village de Yokohama apparut, avec l'épave en arrière-plan. Il se retourna, appela un samouraï, lui ordonna de dire à Buntaro d'aller en avant et de voir si tout était sûr et prêt.

— Rendez-vous ensuite au village et dites à tous les villageois d'aller à leur travail, à l'exception du chef.

— Oui, Sire. » L'homme éperonna son cheval et partit au triple galop. Toranaga était assez près du plateau pour distinguer les visages. L'Anjin-san et Yabu. Kiri et dame Sazuko. Son excitation grandit.

Buntaro galopait, son grand arc et deux carquois pleins sur le dos. Une demi-douzaine de samouraïs fermaient la marche. Ils quittèrent la piste et atteignirent le plateau. Buntaro vit Blackthorne et son visage devint encore plus grave. Il arrêta son cheval et regarda autour de lui prudemment. Une estrade protégée par un dais faisait face au régiment. Une estrade plus

petite accueillait Kiri et dame Sazuko. Yabu, en tant qu'officier supérieur de haut rang, commandait le régiment. L'Anjin-san à sa gauche. Tout semblait parfait et Buntaro fit un signe au cortège de poursuivre son chemin. Les éclaireurs sautèrent de cheval et se déployèrent autour de l'estrade puis Toranaga descendit dans l'arène. Naga brandit l'étendard de guerre et quatre mille hommes crièrent « Toranagaaaaa ! » et saluèrent. Toranaga ne leur rendit pas leur salut. Il se rendit compte que Buntaro surveillait l'Anjin-san. Yabu portait l'épée qu'il lui avait offerte. Le salut de l'Anjin-san était correct. Kiri et sa plus jeune favorite étaient agenouillées, mains à plat sur les tatamis, face contre terre. Ses yeux se tournèrent, désapprobateurs, vers le Régiment. Chaque homme saluait. Il ne s'inclina pas et ne fit que hocher la tête. Un samouraï vint prendre les rênes de son cheval. Toranaga se dirigea vers ses femmes.

« Bienvenue, Kiri-san, pour votre retour ! »

Elle le salua joyeusement : « Merci, Sire. Je n'osais plus penser avoir la joie de vous revoir.

— Moi non plus, madame. » Toranaga regarda la jeune fille. « Et vous, Sazuko-san ? Où est mon fils ?

— Avec sa nourrice, Sire, répondit-elle, haletante.

— Veuillez envoyer quelqu'un le chercher immédiatement.

— Avec votre permission, Sire, puis-je vous l'amener moi-même ?

— Oui, si vous voulez. » Toranaga sourit et la regarda partir. Il se tourna à nouveau vers Kiri. « Tout va bien ? lui demandat-il à voix basse.

— Oui, Sire. Oh, oui… Et vous voir si fort me remplit de joie.

— Vous avez perdu du poids, Kiri-chan, et vous êtes plus jeune que jamais.

— Désolée, Sire, ce n'est pas vrai, mais je vous remercie quand même. »

Il lui fit une grimace. « Quelle qu'en soit la cause, cela vous va bien. Tragédie… solitude… oubli… Je suis heureux de vous voir, Kiri-chan.

— Merci, Sire. Je suis heureuse que *son* obéissance et *son* sacrifice aient déverrouillé Osaka. Ça *lui* ferait extrêmement plaisir, Sire, de savoir qu'elle a réussi.

— Je dois m'occuper d'abord de cette canaille de Régiment. Nous parlerons plus tard.

— Bien, Sire. » Ses yeux brillèrent. « Le Fils du Ciel va être retardé, *neh ?*

— Ce serait sage, *neh ?*

— J'ai un message privé de dame Ochiba.

— Ah, très bien, mais ça attendra. » Il se tut un instant « Dame Mariko est-elle morte honorablement ? De son propre choix et non par accident ou erreur ?

— Mariko-sama a *choisi* la mort. C'était un seppuku. Si elle n'avait pas fait ce qu'elle a fait, ils l'auraient capturée. Oh Sire, elle a été merveilleuse pendant tous ces jours difficiles. Si courageuse. L'Anjin-san aussi. Sans lui, elle aurait été capturée et humiliée. Nous l'aurions tous été.

— Ah oui, les *ninja.* Ishido aura à répondre de beaucoup de choses, Kiri-chan. Excusez-moi. » Il s'avança vers l'estrade, grave et l'air menaçant. « Omi-san ?

— Oui, Sire ? » Omi s'approcha et s'inclina, semblant plus âgé, plus mince aussi.

— Escortez dame Kiritsubo à ses appartements et veillez à ce que les miens soient prêts. » Omi salua, s'en alla et Toranaga fut heureux de voir que ce changement soudain de plan n'allumait

pas une étincelle dans les yeux d'Omi. Bien, pensa-t-il, Omi apprend ou ses espions lui ont dit que j'ai ordonné secrètement à Sudara et Hiro-matsu de venir ici et que, donc, je ne peux décemment partir avant demain.

Il concentra toute son attention sur le Régiment. À son signal, Yabu vint auprès de lui et le salua. « Alors, Yabu-san ?

— Puis-je vous dire, Sire, la joie que j'ai ressentie quand vous avez évité la trahison d'Ishido ?

— Merci. Les choses se sont bien passées à Osaka, *neh ?*

— Non. Mon harmonie est détruite, Sire. J'avais espéré commander la retraite d'Osaka et vous amener vos femmes, votre fils, dame Toda, l'Anjin-san et des marins pour votre bateau. Malheureusement, nous avons été tous les deux trahis. Là-bas et ici.

— Oui. » Toranaga regarda l'épave en contrebas. La colère zébra son visage.

« Que peut-on faire contre les éléments ? Rien. La négligence est un autre problème. Je veux entendre tout ce qui concerne Osaka, en détail… Dès que le Régiment aura été renvoyé dans son campement et que j'aurai pris mon bain.

— J'ai un rapport écrit pour vous, Sire.

— Très bien, mais je préfère que vous me racontiez tout, d'abord.

— Est-il vrai que le Fils du Ciel ne se rend pas à Osaka ?

— Ce que le Fils du Ciel fait le regarde.

— Voulez-vous passer les hommes du Régiment en revue avant qu'ils ne rompent les rangs ?

— Pourquoi devrais-je lui faire cet honneur ? Ne savez-vous pas qu'il est en disgrâce, éléments ou pas ?

— Oui, Sire. Désolé. C'est terrible. »

Yabu essayait de lire les pensées de Toranaga. « J'étais atterré quand j'ai su ce qui s'était passé. Cela semble presque impossible.

— Je suis d'accord avec vous. » Le visage de Toranaga s'assombrit. Il regarda Naga et les rangs massés derrière lui. « Je n'arrive toujours pas à comprendre qu'il ait pu y avoir tant d'incompétence. J'avais besoin de ce bateau. »

Naga était agité. « Excusez-moi, Sire, mais voulez-vous que je fasse une autre enquête ?

— Que peux-tu faire d'autre que tu n'aies pas déjà fait ?

— Je ne sais pas, Sire. Rien, Sire. Excusez-moi.

— Ton enquête a été minutieuse, *neh ?*

— Oui, Sire. Pardonnez ma stupidité.

— Ce n'était pas ta faute. Tu n'étais pas ici. Tu ne détenais pas le commandement. » Toranaga se tourna avec impatience vers Yabu. « Il est curieux, et même sinistre de constater que les gardes, aussi bien sur le rivage qu'au camp ou sur le bateau, étaient tous des hommes d'Izu, cette nuit-là. Le commandant en chef également. À l'exception de quelques *ronin* de l'Anjin-san.

— Oui, Sire, curieux, mais pas sinistre. Vous avez eu parfaitement raison de tenir les officiers responsables. Je suis désolé. J'ai fait ma propre enquête, mais n'ai malheureusement rien de plus à vous livrer. Le *karma* a peut-être un peu aidé. C'est tout !

— Vous voulez dire que c'est du sabotage ?

— Aucune preuve. Sire, mais un raz de marée et un petit feu me semblent une explication bien facile. N'importe quel incendie aurait pu être maîtrisé. Je vous prie encore une fois de m'excuser.

— J’accepte vos excuses, mais dites-moi entre temps comment je dois faire pour remplacer ce bateau ? J’ai besoin de *ce* bateau !

— Oui, Sire, je le sais. Il ne peut pas être remplacé, mais l’Anjin-san nous a dit, au cours du voyage, que d’autres bâtiments de guerre devaient bientôt arriver de son pays.

— Quand ?

— Il ne le sait pas, Sire.

— Un an ? Dix ans ? Je n’ai que dix jours.

— Je suis désolé. J’aimerais le savoir. Vous pourriez peut-être le lui demander, Sire. »

Toranaga regarda Blackthorne pour la première fois. L’homme était seul, le visage éteint. « Anjin-san ?

— Oui, Sire ?

— Mauvais, *neh* ? Très mauvais. » Toranaga désigna l’épave en contrebas. « *Neh ?*

— Oui, très mauvais. Sire.

— Quand les autres bateaux arriveront-ils ?

— Mes bateaux, Sire ?

— Oui.

— Quand… Quand Bouddha le voudra.

— Nous parlerons cette nuit. Disposez. Merci pour Osaka. Oui, allez à la galère ou au village. Parler cette nuit, compris ?

— Oui, compris, Sire. Merci. Quand cette nuit ?

— J’enverrai un messager. Merci pour Osaka.

— Devoir, *neh ?* Mais faire peu. Toda Mariko-sama donner tout. Tout pour Toranaga-sama.

— Oui. » Toranaga lui rendit gravement son salut. L’Anjin-san s’en alla, mais s’arrêta soudain en voyant le père Alvito descendre de monture. Il alla à la rencontre du prêtre.

« Non, Anjin-san. Plus tard, pas maintenant. Maintenant aller village ! ordonna Toranaga.

— Mais, Sire ! Tsukku-san tuer bateau ! Ennemi !

— Aller là-bas ! » Toranaga pointa son doigt en direction du village. « Attendre là-bas, s'il vous plaît. Parler cette nuit.

— Sire, s'il vous plaît… Tsukku-san…

— Non. Aller galère ! dit Toranaga. Il s'aperçut, du coin de l'œil, que Buntaro s'était mis en travers du chemin de l'Anjin-san, prêt à le contraindre à l'obéissance. Toranaga continua de fixer Blackthorne et le domina.

— Oui, aller maintenant, Sire Toranaga, désolé. » Blackthorne essuya la sueur qui inondait son visage.

« Merci, Anjin-san », dit Toranaga en ne montrant aucun signe de victoire. Il regarda Blackthorne s'en aller avec obéissance et changea d'avis. « Anjin-san », cria-t-il, décidant qu'il était temps de lâcher le faucon sur sa proie, comme un test final. « Écoutez. Allez là-bas si vous voulez. Je crois qu'il est préférable de ne pas tuer le Tsukku-san, mais si vous voulez le tuer… tuez-le. Il ne vaudrait mieux pas », dit-il lentement. Il répéta sa phrase « *Wakarimasu ka ?*

— *Hai.* »

Toranaga le congédia d'un geste de la main. Blackthorne tourna les talons et s'en alla en direction du nord, du Tsukku-san. Buntaro s'écarta. Blackthorne ne semblait voir personne en dehors du prêtre. La journée devenait étouffante.

« Alors, Yabu-san. Que va-t-il faire d'après vous ? demanda Toranaga.

— Le tuer, il va bien sûr le tuer s'il arrive à l'attraper. Le prêtre mérite de mourir, *neh ?* Tous les prêtres chrétiens méritent de mourir, *neh ?* Tous les chrétiens. Je suis sûr qu'ils

sont à l'origine de ce sabotage. Les prêtres et Kiyama, même si je ne peux pas le prouver.

— Parieriez-vous votre vie qu'il va tuer le Tsukku-san ?

— Non, Sire, dit Yabu. Non, je ne parie rien. Il est barbare. Ce sont tous les deux des barbares. Désolé !

— Naga-san ?

— Si c'était moi, je tuerais le prêtre. Je les tuerais tous, maintenant que j'ai votre permission. Je n'ai jamais autant détesté quelqu'un de ma vie. Ces deux derniers jours, l'Anjin-san s'est comporté comme un fou. Il n'a pas arrêté d'aller et venir, de marmonner, de fixer l'épave, de se coucher en chien de fusil sur le sable… » Naga regarda à nouveau Blackthorne « Je suis d'accord. La nature seule n'a pas détruit ce bateau. Je connais les prêtres… Je ne peux, moi non plus, rien prouver, mais d'une manière ou d'une autre… Je ne pense pas que tout ça soit arrivé uniquement par la faute de la tempête.

— Choisis !

— Il va exploser. Regardez sa démarche… Je crois qu'il va le tuer. Je l'espère.

— Buntaro-san ? »

Buntaro se retourna. « Vous lui avez conseillé de ne pas tuer le Tsukku-san. Vous ne voulez donc pas que le prêtre soit tué. Que l'Anjin-san tue ou ne tue pas m'importe peu, Sire. Je me soucie que de ce qui vous touche. Puis-je l'arrêter au moment où il va se mettre à vous désobéir ? Je peux facilement le faire, de cette distance.

— En le blessant uniquement ?

— Non, Sire. »

Toranaga éclata de rire. « L'Anjin-san ne le tuera pas. Il va crier, hurler, siffler comme un serpent et le Tsukku-san va siffler

à son tour : “C’était un geste de Dieu. Je n’ai jamais touché votre bateau !” L’Anjin-san va le traiter de menteur et le Tsukku-san va jurer au nom de Dieu et ils vont se haïr pendant vingt vies, mais personne ne mourra. Du moins, pas maintenant !

— Comment savez-vous tout ça, père ? s’exclama Naga.

— Je n’en suis pas certain, mon fils, mais ce que je pense doit arriver. Il est toujours très important de prendre son temps et d’étudier les hommes – les hommes importants – amis et ennemis – pour les comprendre. Je les ai observés tous les deux. Ils me sont très importants. *Neh*, Yabu-san ?

— Oui, Sire » dit Yabu, soudainement troublé. Naga jeta un coup d’œil rapide sur Blackthorne. L’Anjin-san marchait toujours de cette même allure nonchalante. Il n’était plus qu’à soixante-dix pas du Tsukku-san qui attendait, immobile, à la tête de ses acolytes. La brise faisait voleter leurs soutanes orange.

« Mais, père, ils ne sont pas lâches, *neh ?* Comment peuvent-ils s’en sortir honorablement ?

— Il ne tuera pas pour trois raisons. D’abord, parce que le Tsukku-san est désarmé et ne se battra pas, même avec ses mains. C’est contre leur code de tuer un homme sans défense. C’est un déshonneur, un péché contre leur Dieu chrétien. Ensuite, parce qu’il est chrétien. Enfin, parce que j’ai décidé que ce n’était pas le moment. »

Buntaro dit : « Excusez-moi, j’arrive à comprendre la première et la dernière raison, mais l’authentique raison n’est-elle pas que ces deux hommes pensent que l’autre n’est pas chrétien, mais adorateur de Satan ? N’est-ce pas comme ça qu’ils disent ?

— Oui, mais leur Jésus-Christ leur a enseigné de pardonner à leur ennemi. C’est ça, être chrétien. »

Toranaga regarda vers le nord. Les deux silhouettes étaient proches l'une de l'autre. Il maudit à voix basse son impétuosité. Il avait encore énormément besoin d'eux et n'avait aucune raison de les pousser l'un contre l'autre. Il avait excité l'Anjin-san pour son plaisir personnel, pas pour le voir tuer.

Il regretta sa stupidité, mais tout se passa comme il l'avait prévu. La rixe fut courte, venimeuse et haineuse. Il s'éventa, soulagé. Il aurait bien aimé entendre ce qu'ils se disaient pour savoir s'il avait correctement deviné. Ils virent l'Anjin-san s'en aller à grands pas. Derrière lui, Tsukku-san s'épongeait le front avec un mouchoir de papier coloré. Naga dit avec admiration « Comment pouvons-nous perdre si vous nous commandez ?

— Nous le pouvons très aisément, mon fils, si tel est mon *karma. »* Son humeur changea. « Naga-san, ordonne à tous les samouraïs qui sont venus d'Osaka en galère de venir à mes appartements. »

Naga s'en alla en hâte.

« Yabu-san, je suis heureux de vous revoir sain et sauf. Faites rompre les rangs. Nous parlerons après le repas du soir. Puis-je vous faire appeler ?

— Bien sûr, Sire. Merci. » Yabu salua et s'en alla.

Toranaga scruta Buntaro. « Vous m'avez demandé sa tête, une fois, *neh ?*

— Oui… Oui, Sire.

— Et alors ?

— Il… Il m'a insulté à Anjiro. J'en… J'en ai encore honte.

— Je vous ordonne de vous débarrasser de votre honte.

— Je m'en suis débarrassé, Sire. Mais elle m'a trahi avec lui et ça, je ne pourrai jamais l'oublier, tant qu'il sera vivant. J'ai des preuves. Je veux le voir mort. Maintenant. Il… S'il vous plaît…

Son bateau est détruit. De quelle utilité peut-il vous être, Sire. Je vous le demande comme une faveur.

— Quelles preuves ?

— Tout le monde est au courant. Sur la route, en venant de Yokosé… J'ai parlé à Yoshinaka. Tout le monde est au courant, ajouta-t-il tristement.

— Yoshinaka *les* a-t-il vus ensemble ?

— Non, mais ce qu'il a dit… » Buntaro leva les yeux. « Je sais et c'est bien assez. Je vous le demande comme une faveur. Je ne vous ai jamais rien demandé, *neh ?*

— J'ai besoin de lui vivant. Sans lui, les *ninja* l'auraient capturée et l'auraient humiliée. Vous l'auriez été, vous aussi.

— Je vous le demande. Son bateau est détruit… Il a fait ce que vous vouliez.

— J'ai la preuve qu'il ne vous a pas trahi avec elle.

— Désolé, quelle preuve ?

— Écoutez-moi. Gardez le secret comme je l'ai promis à Mariko. Je lui ai ordonné de devenir son amie. Ils étaient amis, c'est vrai. L'Anjin-san l'adorait, mais il ne vous a jamais trompé avec elle, ni elle avec lui. Juste avant le tremblement de terre à Anjiro, quand elle m'a demandé de se rendre à Osaka pour libérer les otages… en défiant Ishido publiquement et en provoquant une crise par son seppuku… j'ai ce jour-là exi…

— C'était donc prévu ?

— Bien sûr. Ne chercherez-vous donc jamais à apprendre ? Je lui ai ordonné ce jour-là de divorcer.

— Sire ?

— Divorcer. Ce mot n'est-il pas assez clair pour vous ?

— Oui… mais…

— Divorcer. Elle vous avait rendu fou pendant des années. Voilà des années que vous la traitiez mal. Vous souvenez-vous de ce que vous avez fait à sa mère adoptive et à ses dames de compagnie ? Ne vous avais-je pas prévenu que j'avais besoin d'elle pour traduire mes conversations avec l'Anjin-san ? Vous avez pourtant perdu votre calme et vous l'avez battue. La vérité est que vous avez bien failli la tuer, *neh ?*

— Oui, excusez-moi.

— Le temps était donc venu de défaire cette union. Je l'ai donc défaite.

— A-t-elle demandé le divorce ?

— Non. C'est moi qui l'ai ordonné, mais votre femme m'a supplié de révoquer cette décision. J'ai refusé. Alors, elle m'a dit qu'elle se ferait immédiatement seppuku sans ma permission avant de permettre que vous soyez humilié de la sorte. Je lui ai ordonné d'obéir. Elle a refusé. » Toranaga poursuivit, en colère : « Votre femme m'a obligé, moi son *suzerain,* à révoquer une décision légale et à jurer de rendre cet ordre définitif uniquement après Osaka. Nous savions, tous deux, qu'Osaka signifiait sa mort. Vous comprenez ?

— Oui.

— À Osaka, l'Anjin-san a sauvé son honneur, celui de mes femmes et de mon plus jeune fils. Sans lui, ils seraient ainsi que *tous* les otages d'Osaka, encore retenus. Sans lui, je serais mort entre les mains d'Ikawa Jikkyu, probablement enchaîné comme un vulgaire félon !

— Excusez-moi, je vous en prie… Mais pourquoi a-t-elle fait ça ? Elle me haïssait… Pourquoi voulait-elle retarder le divorce ? À cause de Saruji ?

— Pour votre honneur. Elle savait ce qu'était le devoir. Votre femme était si concernée par votre honneur – même après sa

mort – que j'avais dû promettre que ceci resterait une affaire entre elle, moi et vous. Personne d'autre ne saura jamais, pas même son fils ou l'Anjin-san, personne. Pas même le prêtre chrétien, son confesseur.

— Quoi ? »

Il lui expliqua encore une fois et Buntaro finit par comprendre. Toranaga le congédia. Enfin seul, il se leva, s'étira, épuisé par tous les problèmes auxquels il avait dû faire front depuis son arrivée. Le soleil était encore haut en cette fin d'après-midi. Il avait soif et accepta le thé froid que lui tendait son garde du corps, puis il descendit sur la grève, ôta son kimono et alla nager. Il plongea et inspecta la coque de l'*Érasme.* Satisfait, il regagna le rivage et retourna au campement, revigoré et rafraîchi. Une maison provisoire avait été dressée pour lui. Un toit de chaume supporté par des poteaux de bambous. Il vit son fils pour la première fois. La vue de cet enfant lui fit immensément plaisir. Dame Sazuko n'était pas revenue sur le plateau, de peur de le gêner et d'interrompre le règlement de problèmes bien plus importants. « Un bien beau garçon, dit-il tout fier, tenant l'enfant en l'air avec l'assurance que lui donnait l'expérience. Sazuko, vous êtes jeune et plus attirante que jamais. Nous devons avoir d'autres enfants, tout de suite. La maternité vous sied.

— Oh, Sire, dit-elle. J'avais peur de ne plus vous revoir et de ne pouvoir vous montrer votre dernier-né. Comment va-t-on faire pour échapper au piège… Aux armées d'Ishido… ?

— Regardez comme cet enfant est beau. Je ferai construire la semaine prochaine en son honneur, un sanctuaire auquel je verserai une pension de… » Il se tut et baissa de moitié le chiffre qu'il avait en tête, puis le diminua encore de moitié : « … Vingt *koku* par an.

— Oh, sire, que vous êtes généreux !

— C'est bien suffisant pour un misérable parasite de prêtre qui ne dira rien que quelques *Namu Amida Butsu, neh ?*

— Oh, oui, Sire. Le sanctuaire sera-t-il près du château de Yedo ? Ne serait-ce pas magnifique s'il pouvait être sur une rivière ou un fleuve ? »

Il hocha la tête à contrecœur, car cela allait l'engager dans d'énormes dépenses. Plus qu'il n'avait prévu pour une telle futilité. Le garçon est beau ; je peux bien me permettre d'être généreux cette année, pensa-t-il.

— Oh, merci, Sire… » Dame Sazuko se tut. Naga arriva en courant.

— Excusez-moi, Sire, voulez-vous voir vos samouraïs individuellement ou tous ensemble ?

— Individuellement.

— Bien, Sire. Le prêtre Tsukku-san aimerait vous voir dès que possible.

— Dis-lui que je le ferai appeler bientôt. » Toranaga se remit à parler avec sa favorite qui s'excusa très vite, comprenant qu'il voulait rester seul pour s'occuper de ses samouraïs. Il lui demanda de rester, mais elle le supplia de la laisser partir. Il accepta. Il interrogea les hommes soigneusement. Au coucher du soleil, il sut clairement ce qui s'était passé. Il mangea frugalement et rapidement et fit appeler Kiri.

« Dites-moi d'abord ce que vous avez fait, vu, tout ce dont vous avez été témoin, Kiri-chan. »

La nuit tomba avant qu'il ne soit satisfait.

« Tous les dieux petits et grands vous gardaient, Sire. Excusez-moi d'avoir douté de vous. Les dieux nous protégeaient.

— Oui, il semblerait… » Toranaga contemplait la nuit.

— Puis-je vous poser une question, Tora-chan ?

— Quelle question, madame ?

— Pourquoi donc Ishido nous a-t-il laissés partir ? La vérité ? Il n'avait pas besoin de nous laisser partir, *neh ?* Si j'avais été à sa place, je ne l'aurais pas fait. Alors, pourquoi ?

— Dites-moi d'abord ce que contient le message de dame Ochiba.

— Dame Ochiba écrit : « Dites, s'il vous plaît, à Sire Toranaga que je souhaite respectueusement qu'une solution soit trouvée pour régler son différend avec l'héritier. Comme preuve de son affection, j'aimerais dire à Sire Toranaga que l'héritier a plusieurs fois répété qu'il ne voulait pas prendre le commandement d'aucune armée opposée à son oncle, seigneur du Kwan…

— Elle dit ça !

— Oui, Sire. Oh, oui.

— Elle doit certainement savoir… et Ishido aussi… que si Yaemon brandit l'étendard contre moi, je dois perdre.

— C'est ce qu'elle dit, Sire.

— Si c'est une offre et non une ruse, je suis à mi-chemin de Kyoto et un pas même au-delà !

— Oui.

— Quel en est le prix ?

— Je ne sais pas. Elle ne dit rien de plus. Sire. Voilà tout ce que contient le message, hormis ses meilleurs vœux à l'intention de sa soeur.

— Que puis-je offrir à Ochiba qu'elle n'ait déjà ? Osaka lui appartient. Le trésor lui appartient. Yaemon a toujours été l'héritier du royaume pour moi. Cette guerre n'est pas

nécessaire. Quoi qu'il arrive, Yaemon deviendra Kwampaku dans huit ans et héritera de la terre, de cette terre. Il ne me reste rien à lui offrir d'autre.

— Peut-être veut-elle le mariage ? »

Toranaga secoua la tête avec énergie. « Non, pas elle. Cette femme ne m'épousera certainement pas.

— C'est la solution idéale pour elle, Sire.

— Elle ne songerait jamais à envisager une telle éventualité Ochiba, ma femme ? Elle a supplié quatre fois le Taikô de m'envoyer dans l'au-delà !

— Oui, mais c'était quand il était vivant.

— Je ferais tout pour consolider le royaume, maintenir la paix et permettre à Yaemon de devenir Kwampaku. Est-ce là ce qu'elle désire ?

— La succession est confirmée. C'est sa pierre de touche. »

Toranaga se mit à contempler la lune, mais son esprit se concentra sur l'énigme. Il se souvint de ce que dame Yodoko lui avait dit à Osaka.

« Je crois qu'elle est en train de déployer son éternelle ruse. Kiyama vous a-t-il dit que le bateau barbare avait été saboté ?

— Non, Sire. »

Toranaga fronça les sourcils. « Surprenant, car il devait le savoir. Je l'ai dit à Tsukku-san dès que je l'ai appris. Il s'est dépêché d'envoyer un pigeon, même s'il n'a fait que confirmer ce qu'ils savaient déjà.

— Leur trahison devra être punie, *neh ?* Les instigateurs comme les acteurs, *neh ?*

— Un peu de patience, Kiri-san, ils seront récompensés. J'ai entendu dire que les prêtres chrétiens affirmaient que c'était un "geste de Dieu".

— Quelle hypocrisie ! Stupide, *neh ?*

— Oui, merci, Kiri-san. Je suis ravi de vous voir saine et sauve. Nous passerons la nuit ici. Veuillez m'excuser à présent et faites venir Yabu-san. Quand il arrivera, ayez la gentillesse de nous apporter du thé et du saké. Vous voudrez bien nous laisser seuls ensuite.

— Bien, Sire. Puis-je poser ma question maintenant ?

— La même ?

— Oui, Sire. Pourquoi Ishido, nous a-t-il laissés partir ?

— La réponse est, Kiri-chan… Je n'en sais rien. Il a commis une erreur. »

Elle s'inclina et se retira, satisfaite.

Yabu ne partit qu'au milieu de la nuit. Toranaga le salua comme un égal et le remercia pour tout. Il l'avait invité pour le Conseil de guerre secret du lendemain, l'avait confirmé par écrit dans sa fonction de général du Régiment des mousquets et dans sa suzeraineté sur Totomi et Suruga, une fois ces deux provinces conquises et assainies.

« Le Régiment est devenu vital, Yabu-san. Vous en êtes seul responsable pour sa stratégie et son entraînement. Omi-san sera notre agent de liaison. Utilisez les connaissances de l'Anjin-san… N'importe quoi, *neh ?*

— Oui, ce sera parfait, Sire. Puis-je vous remercier humblement ?

— Vous m'avez rendu un grand service en escortant mes femmes et l'Anjin-san. C'est terrible pour le bateau. Peut-être qu'un autre bateau arrivera très bientôt. Bonne nuit, mon ami. »

Toranaga but son thé à petites gorgées. Il se sentait très fatigué.

« Naga-san ?

— Sire ?

— Où est l'Anjin-san ?

— Auprès de l'épave, avec quelques-uns de ses vassaux.

— Que fait-il là-bas ?

— Il contemple l'épave. » Naga se sentit mal à l'aise sous le regard inquisiteur de son père. « Désolé, il ne devrait pas y être, Sire ?

— Quoi ?… Oh, non, ça n'a aucune importance. Où est Tsukku-san ?

— Dans l'une des maisons pour invités, Sire.

— Lui as-tu dit que tu voulais devenir chrétien l'année prochaine ?

— Oui, Sire.

— Bien. Va le chercher. »

Au bout de quelques instants, Toranaga vit le grand prêtre mince s'approcher à la lueur des torches. Son visage était très marqué. Il se souvint immédiatement de Yokosé. « La patience est une qualité importante, Tsukku-san, *neh ?*

— Oui, toujours. Pourquoi me dites-vous ça, Sire ?

— Oh, je pensais à Yokosé. Tout était bien à ce moment-là. Il n'y a pas si longtemps…

— Dieu agit de façon curieuse, Sire. Je suis heureux de vous voir à l'intérieur de vos frontières.

— Vous vouliez me parler ? » Toranaga s'éventa, enviant secrètement au prêtre son ventre plat et son don des langues.

« Seulement pour me faire pardonner ce qui est arrivé.

— Que vous a dit l'Anjin-san ?

— Des mots pleins de colère. Il m'a accusé d'avoir brûlé son bateau.

— L’avez-vous brûlé ?

— Non, Sire.

— Qui l’a brûlé ?

— C’est un geste de Dieu. La tempête a fait rage et le bateau a brûlé.

— Ce n’est pas un geste de Dieu. Vous dites que vous n’avez rien fait. Aucun prêtre ? Aucun chrétien ?

— J’y ai participé, Sire, par mes prières. Nous y avons tous participé. Devant Dieu, je crois que ce bateau était un instrument du diable. Je vous l’ai répété maintes fois. Je sais que telle n’était pas votre opinion et je vous demande une fois de plus pardon de m’être opposé à vous sur ce problème. Mais peut-être que ce geste de Dieu a aidé tout le monde.

— En quoi ?

— Le père visiteur n’est plus distrait par la présence de ce bateau, Sire. Il peut concentrer toute son attention sur les sires Kiyama et Onoshi.

— J’ai déjà entendu tout ça, Tsukku-san, dit Toranaga sèchement. Quelle aide pratique le chef des chrétiens peut-il me fournir ?

— Sire, placez votre confiance en… » Alvito se retint puis dit sincèrement : « Excusez-moi, Sire, mais je crois de tout cœur que si vous placiez votre confiance en Dieu, il vous aiderait.

— Je lui fais confiance, mais j’ai beaucoup plus confiance en Toranaga. J’apprends entre-temps qu’Ishido, Kiyama, Onoshi et Zataki ont rassemblé leurs légions. Ishido va pouvoir m’opposer trois ou quatre cent mille hommes sur le champ de bataille.

— Le père visiteur s’occupe de l’accord qu’il a conclu avec vous, Sire. Je vous avais fait part d’un échec, à Yokosé. Je pense qu’il y a un espoir, maintenant.

— L’espoir ne peut me défendre contre les épées.

— Dieu peut gagner contre n’importe quoi.

— S’il existe. » La voix de Toranaga se fit plus tranchante. « À quel espoir faites-vous allusion ?

— Présentement, je ne sais pas, Sire, mais Ishido ne marche-t-il pas contre vous ? Hors de la citadelle d’Osaka ? N’est-ce pas là un autre geste de Dieu ?

— Non. Comprenez-vous l’importance de cette décision ?

— Oh, oui, très bien. Je suis sûr que le père visiteur la saisit également.

— Vous dites que c’est son œuvre ?

— Non, Sire, mais ça va arriver.

— Peut-être Ishido changera-t-il d’avis ? Il nommera peut-être sire Kiyama commandant en chef et le laissera s’opposer à moi, en compagnie de l’héritier.

— Je ne peux pas répondre à cette hypothèse, Sire. Mais c’est un miracle si Ishido abandonne Osaka, *neh ?*

— Feriez-vous sérieusement passer ça pour un autre geste de Dieu, de votre Dieu chrétien ?

— Non, mais ce serait possible, car rien n’arrive sans qu’il le sache.

— Nous pouvons très bien, même après notre mort, ne jamais savoir ce qu’est Dieu, ajouta Toranaga brutalement. J’ai entendu dire que le père visiteur avait quitté Osaka. » Il fut ravi de voir une ombre passer sur le visage de Tsukku-san. La nouvelle lui était parvenue le jour où il quittait Mishima.

« Oui, dit le prêtre, dont l’appréhension grandissait. Il est parti pour Nagasaki, Sire.

— Pour célébrer les obsèques religieuses de Toda Mariko-sama ?

— Effectivement, Sire. Vous savez tant de choses, Sire. Nous ne sommes que de l'argile sur votre tour de potier !

— Ce n'est pas vrai et je n'aime pas la flagornerie, l'auriez-vous oublié ?

— Non, Sire. Excusez-moi, je ne voulais pas vous mettre en colère. Êtes-vous opposé à ce service funèbre, Sire ?

— Je n'y attache aucune importance. C'était une personne très spéciale et son exemple mérite des honneurs.

— Oui, Sire, merci. Le père visiteur sera très heureux, mais il pense que ça a beaucoup d'importance.

— Bien sûr. Parce qu'elle était *mon* vassal et qu'elle était chrétienne. Son exemple ne doit pas passer inaperçu des autres chrétiens ou de ceux qui envisagent de se convertir, *neh ?*

— Ça ne passera pas inaperçu. Elle mérite louange et honneur pour son sacrifice.

— En donnant sa vie pour que d'autres vivent ? demanda Toranaga en ne mentionnant pas le seppuku ou le suicide.

— Oui. »

Toranaga se sourit à lui-même en remarquant que Tsukku-san n'avait jamais fait allusion à cette autre fille, Kiyama Achiko, à son courage, sa mort ou ses funérailles en grande pompe. Il durcit sa voix. « Et vous ne connaissez personne qui ait ordonné ou assisté au sabotage de mon bateau ?

— Non, Sire.

— On m'a dit que la construction de votre cathédrale de Yedo avançait bien.

— Oui, Sire. Encore merci.

— Eh bien, Tsukku-san, j'espère que les efforts du grand prêtre des chrétiens porteront leurs fruits très bientôt. J'ai besoin d'autre chose que d'espoir et j'ai une mémoire

d'éléphant. J'ai besoin, je vous prie, de vos services en tant qu'interprète, maintenant. » Il sentit tout de suite l'antagonisme du prêtre. « Vous n'avez rien à craindre.

— Oh, Sire. Je n'ai pas peur de lui. Je ne veux tout simplement pas être près de lui. Excusez-moi. »

Toranaga se leva. « Je vous demande de respecter l'Anjin-san. Son courage est hors de doute et il a sauvé plusieurs fois la vie à Mariko-sama. Il est surtout très éprouvé et ce, à juste titre, en ce moment. La perte de son bateau, *neh ?*

— Oui, désolé. »

Toranaga ouvrit le chemin jusqu'au rivage. Des gardes leur éclairaient la voie avec des torches. « Quand aurai-je le rapport de votre grand prêtre, sur la contrebande d'armes ?

— Dès qu'il aura reçu toutes les informations de Macao.

— Demandez-lui, je vous prie, de hâter la procédure de son enquête.

— Oui, Sire.

— Quels sont les *daimyôs* chrétiens impliqués ?

— Je ne sais pas. Je ne sais même pas s'il y en a.

— Dommage que vous ne sachiez pas, Tsukku-san. Ça me permettrait de gagner beaucoup de temps. Plus d'un *daimyô* serait assurément très intéressé de connaître la vérité à ce sujet. » Vous connaissez la vérité, Tsukku-san, pensa Toranaga. Je pourrais vous acculer dans un coin et vous la faire cracher, mais le moment n'est pas encore venu. Pas encore. Ce n'est pas le moment, non plus, pour vous de savoir que les chrétiens n'ont rien à voir dans ce sabotage. Pas plus que Kiyama, Harima. Onoshi. En fait, j'en suis certain. Ce n'était pas non plus un geste de Dieu. C'était un geste de Toranaga. Oui.

Pourquoi ? Pourriez-vous demander. Kiyama a sagement refusé l'offre que je lui ai faite par lettre. Il lui fallait des preuves de ma sincérité. Que pouvais-je donner d'autre que le bateau – et le barbare – qui vous terrifiait, vous les chrétiens ? Je m'attendais à perdre les deux, tout en n'en donnant qu'un. Aujourd'hui, à Osaka, des intermédiaires ont dû dire à Kiyama et au chef des prêtres que c'était un cadeau de ma part, une preuve de ma sincérité. La preuve que je ne suis pas opposé à l'Église, mais seulement à Ishido. C'est la preuve, *neh ?*

Peut-on faire confiance à Kiyama ? me demanderez-vous à raison. Non, mais Kiyama est d'abord japonais, chrétien ensuite. Vous oubliez toujours ça. Kiyama verra ma sincérité. Le cadeau du bateau était absolu, comme l'exemple de Mariko et le courage de l'Anjin-san. Comment ai-je saboté le bateau ? Vous pourriez avoir envie de le savoir. Qu'est-ce que ça peut vous faire, Tsukku-san ? C'est bien assez de l'avoir fait. Moins il y a de personnes à savoir, mieux c'est. Ishido a bien utilisé des *ninja*, pourquoi pas moi ? Mais j'ai engagé les services d'un seul homme et j'ai réussi. Ishido a échoué. « Stupide d'échouer en voulant cacher un secret aussi brûlant que ces mousquets passés en contrebande, dit-il bourru. Et d'inciter les *daimyôs* chrétiens à la rébellion contre leur suzerain le Taikô, *neh ?*

— Oui, Sire, si c'est vrai.

— Je suis certain que ça l'est, Tsukku-san. » Toranaga laissa tomber la conversation. Le Tsukku-san était suffisamment agité et prêt à jouer les parfaits interprètes. Ils avaient atteint le rivage et Toranaga marchait en tête, d'un pas agile, dans cette semi-pénombre, rejetant la fatigue qui l'assaillait. Les vassaux de l'Anjin-san étaient déjà debout et le saluaient bien avant même qu'il ne fût arrivé. L'Anjin-san ne le salua pas. Il était assis et perdu dans sa contemplation.

« Anjin-san appela Toranaga doucement.

— Oui, Sire ? » Blackthorne sortit de sa rêverie et se leva. « Désolé. Vous vouloir parler maintenant ?

— Oui. » Toranaga surprit, à la lueur des torches, la fixité de son regard et son épuisement. Il jeta un coup d'œil sur le Tsukku-san. « A-t-il compris ce que j'ai dit ? » Il observa le prêtre qui parlait et écouta ce langage aux résonances bizarres. L'Anjin-san hocha la tête. Son regard accusateur ne fléchit pas un instant.

« Oui, Sire, dit le prêtre.

— Traduisez pour moi, Tsukku-san, comme avant. Tout, exactement tout. Écoutez-moi, Anjin-san. J'ai fait venir Tsukku-san pour parler directement et rapidement sans perdre le sens de chaque mot. C'est très important pour moi et je vous demande d'être patient. Je crois que c'est mieux ainsi.

— Oui, Sire.

— Tsukku-san, jurez, d'abord devant votre Dieu chrétien que vous ne répéterez rien de ce qu'il va dire. Comme dans un confessionnal. Aussi sacré ! Pour moi et pour lui.

— Mais, Sire, ce n'est pas…

— Vous allez obéir ou je vous retire, à vous et à votre Église, mon appui, pour toujours.

— Bien, Sire. J'accepte devant Dieu.

— Merci. Expliquez-lui notre accord. » Alvito obéit puis Toranaga s'installa confortablement sur le sable et agita son éventail pour se protéger des insectes nocturnes qui pullulaient. « Dites-moi, je vous prie, ce qui s'est passé à Osaka, Anjin-san. »

Blackthorne commença son récit et son esprit revécut les événements. Les mots se mirent à jaillir et le père Alvito eut du mal à soutenir le rythme. Toranaga écoutait en silence. Il se

permettait d'ajouter un encouragement de temps à autre, quand c'était nécessaire. Blackthorne termina son récit à l'aube.

« Vous êtes sûr que le capitaine général vous aurait exécuté. Anjin-san ?

— Oh, oui, Sire, si le jésuite n'était pas intervenu. Je suis un hérétique à ses yeux. Le feu est supposé "purifier" votre âme.

— Pourquoi le père visiteur vous a-t-il sauvé ?

— Je ne sais pas. Ça avait quelque chose à voir avec Mariko-sama. Sans mon bateau, je ne peux pas leur faire de mal. Ils auraient pu, bien sûr, y penser tout seuls, mais peut-être leur a-t-elle indiqué un moyen de le faire ?

— Quel moyen ? Que connaissait-elle en matière d'incendie de bateaux ?

— Je ne sais pas. Les *ninja* ont pénétré dans la citadelle. Peut-être que les *ninja* se sont infiltrés à travers le réseau de sécurité ? Mon bateau a été saboté. Elle a vu le père visiteur à la citadelle le jour de sa mort. Je pense qu'elle lui a dit comment brûler l'*Érasme*, en échange de ma vie. Mais je n'ai plus de vie sans mon bateau, Sire. Plus de vie.

— Vous avez tort, Anjin-san. Merci, Tsukku-san, dit Toranaga en le congédiant. Oui, j'apprécie votre travail. Allez vous reposer, maintenant.

— Oui, Sire. Merci. » Alvito hésita. « Je vous prie de m'excuser, Sire, pour le capitaine général. Les hommes naissent dans le péché ; la plupart vivent dans le péché.

— Les chrétiens naissent dans le péché. Pas nous. Nous sommes un peuple civilisé qui comprend ce que le péché veut dire. Nous ne sommes pas des paysans illettrés… Même ainsi Tsukku-san, si j'avais été votre capitaine général, je n'aurais pas laissé partir l'Anjin-san pendant que je l'avais sous la main. C'était une décision militaire et une bonne décision. Je pense

qu'il vivra suffisamment longtemps pour regretter de ne pas avoir insisté. Votre père visiteur également.

— Voulez-vous que je traduise ceci, Sire ?

— Je disais cela à votre intention. Merci pour votre aide. » Toranaga lui rendit son salut et lui donna une escorte pour le ramener jusque chez lui, puis se tourna vers Blackthorne. Toranaga fit un signe à son garde du corps qui lui tendit un parchemin cacheté. « Écoutez-moi, Anjin-san, avant que Mariko-sama ne quitte Yedo, elle m'a donné ceci et m'a demandé – si vous sortiez vivant d'Osaka – de vous le remettre. » Blackthorne prit le parchemin qu'il lui tendait et brisa le cachet au bout d'un moment.

« Que dire message, Anjin-san ? » demanda Toranaga.

Mariko avait écrit en latin : « Vous… Je vous aime… Si vous lisez ce message, c'est que je suis morte à Osaka et que peut-être, par ma faute, votre bateau est mort également. Il se peut que je sacrifie cette part la plus précieuse de votre vie pour sauvegarder mon Église, mais surtout pour sauver votre vie qui m'est bien plus précieuse – infiniment plus précieuse que les intérêts de mon Sire Toranaga. Je dois faire un choix, mon amour : *Vous ou votre bateau.* Désolée, mais je préfère vous voir vivre. Ce bateau est de toute façon maudit – avec ou sans vous. Je sacrifierai votre bateau à votre ennemi pour que vous puissiez vivre. Ce bateau ne représente rien. *Construisez-en un autre.* Vous pouvez le faire. N'avez-vous pas appris à en construire en même temps qu'à en commander ? Je crois que sire Toranaga vous donnera tous les charpentiers et tous les menuisiers dont vous aurez besoin. Je vous lègue tout l'argent nécessaire sur ma fortune personnelle. Construisez un autre bateau, une autre vie, mon amour. Prenez le Vaisseau noir de

l'année prochaine et vivez à jamais. Écoutez-moi, mon chéri. Mon âme chrétienne prie pour avoir la joie de vous revoir dans un Paradis chrétien ; ma *hara* prie pour devenir la chose qui, dans une vie prochaine, vous procurera la joie et vous suivra là où vous êtes. Pardonnez-moi, mais votre vie m'est bien trop précieuse. Je vous aime. »

« Que dire message, Anjin-san ?

— Désolé, Sire. Mariko-sama dire bateau pas nécessaire. Dire construire nouveau bateau. Dire…

— Possible ? Possible, Anjin-san ? »

Blackthorne nota l'intérêt du *daimyô.* « Oui, si… » Il ne se souvint pas du mot pour « charpentier ».

« Si Toranaga-sama donner hommes fabriquer bateau, *neh ?* Oui, pouvoir. »

Son nouveau bateau se mit à prendre forme dans son esprit. Plus petit, bien plus petit que l'*Érasme.* Quatre-vingt-dix ou cent tonnes. Oui, quatre-vingt-dix tonnes pour commencer. Je peux mettre vingt canons à bord. Ce serait bien suffisant pour… » Seigneur, les canons !

Il se tourna et scruta l'épave.

« Désolé, Sire. Gros canons, là-bas, dans la mer, *neh ?* Devoir prendre vite. »

Toranaga parla à ses hommes puis se tourna à nouveau vers Blackthorne.

« Samouraïs dire toutes choses bateau au camp. Pourquoi ? »

Blackthorne se sentit la tête légère. « Pouvoir faire bateau. Si avoir gros canons, pouvoir battre ennemi. Toranaga-sama pouvoir donner poudre ?

— Oui. Combien charpentiers ? Combien ?

— Quarante charpentiers et forgerons, du chêne pour le bois de charpente. Vous avez du chêne ici ? J'ai besoin de fer, d'acier. Je vais construire une forge et j'ai aussi besoin d'un maître forgeron… » Blackthorne se rendit compte qu'il parlait en anglais. « Désolé ! Écrire papier. Soigneusement. Donner hommes pour aider ?

— Tous les hommes. Tout l'argent. Immédiatement. J'ai *besoin* du bateau. Tout de suite ! Pouvoir bâtir vite ?

— Six mois, coque posée.

— Pas plus vite ?

— Non, désolé.

— Plus tard parler plus, Anjin-san. Que dire Mariko-sama autre ?

— Peu, Sire. Dire donner argent pour aider bateau, argent Mariko-sama. Dire aussi désolée si… si aider mon ennemi détruire bateau.

— Quel ennemi ? Quelle façon détruire bateau ?

— Pas dire qui… ou comment, Sire. Rien clair. Simplement désolée. Mariko-sama dire *sayonara.* Espérer seppuku servir Sire Toranaga.

— Oui, servir beaucoup, *neh ?*

— Oui. »

Toranaga lui sourit. « Heureux tout bien maintenant, Anjin-san. Mariko-sama raison. Ne vous inquiétez pas ! » Toranaga désigna la coque. « Construire nouveau bateau tout de suite, bâtiment de combat, *neh ?* Compris ?

— Comprendre très bien.

— Nouveau bateau… pouvoir battre Vaisseau noir ?

— Oui.

— Vaisseau noir, année prochaine ?

— Possible.

— Et équipage ?

— Pardon ?

— Marins… canonnière ?

— Année prochaine, vassaux entraînés. Vassaux, canonniers, pas marins. Année prochaine, possible. Guerre ? »

Toranaga haussa les épaules. « Guerre ou pas guerre… Essayer, *neh ?* C'est votre proie. Comprendre "proie" ? Et notre secret. Entre vous et moi, seulement, *neh ?* Le Vaisseau noir.

— Prêtre connaître bientôt secret.

— Peut-être, mais cette fois, pas raz de marée ou *taï-fun*, mon ami. Vous surveiller et moi surveiller.

— Oui.

— D'abord Vaisseau noir puis Angleterre. Rapporter marine. Compris ?

— Oh, oui.

— Si je perds… *Karma.* Sinon… Tout, Anjin-san. Tout comme vous l'avez dit. Tout… Vaisseau noir, ambassadeur, traité, bateau ! Compris ?

— Oh, oui. Merci.

— Remercier Mariko-sama. Sans elle… » Toranaga le salua avec effusion pour la première fois comme un égal, et s'en alla avec ses gardes. Les vassaux de Blackthorne s'inclinèrent, impressionnés par l'honneur ainsi fait à leur maître.

« Suivez-moi », ordonna-t-il en ouvrant le chemin vers le camp. Son cerveau dessinait déjà les plans de son bateau. Seigneur Jésus qui êtes au ciel, aidez Toranaga à maintenir Ishido hors du Kwanto et d'Izu et, je vous en prie, bénissez Mariko, où qu'elle soit et ne laissez pas les canons se rouiller. Mariko avait raison ; l'*Érasme* était maudit, avec ou sans moi.

Elle m’a rendu la vie, un autre bateau. Quatre-vingt-dix tonnes ! Mon navire sera meilleur que ceux de la classe de l’*Érasme,* aura un nez plus fin, sera aussi rapide qu’un lévrier et aura une figure de proue qui *lui* ressemblera, avec des jolis yeux en amande et des pommettes saillantes. Mon bateau… oui, mon bateau sera comme *elle,* se promit-il. Il sera parfait, petit, effilé comme une lame Yoshitomo… L’année prochaine, il prendra une prise vingt fois plus grosse que lui, comme Mariko l’a fait à Osaka. Il boutera l’ennemi hors d’Asie et puis, l’année d’après, il fera voile sur la Tamise et Londres, les cales pleines d’or et les sept mers dans son sillage. « Il s’appellera *La Dame* », dit-il tout fort.

61

« Bonjour père, dit Naga.

— Bonjour, mon fils. Où est ton frère ?

— Sire Sudara attend au camp, Sire.

— Très bien, » Toranaga sourit au jeune homme, puis, parce qu'il l'aimait bien, l'attira vers lui : « Écoute-moi, mon fils, au lieu d'aller à la chasse, consigne par écrit les ordres de bataille. Je n'aurai plus ainsi qu'à les signer ce soir en rentrant.

— Oh, père, merci, s'exclama Naga, tout fier.

— Le Régiment des mousquets est envoyé à Hakoné demain à l'aube. Le convoi aux bagages en provenance de Yedo arrivera cet après-midi. Veille à ce que tout soit prêt.

— Oui, certainement. Quand livrons-nous bataille ?

— Très bientôt. J'ai eu des nouvelles d'Ishido la nuit dernière. L'héritier a quitté Osaka pour passer ses armées en revue. Les dés sont jetés.

— Pardonnez-moi de ne pouvoir voler jusqu'à Osaka comme votre faucon, Tetsu-ko, et les tuer, lui, Kiyama et Onoshi. Dommage que je ne puisse régler tout ça sans avoir à vous déranger.

— Merci, mon fils. » Toranaga ne chercha pas à lui exposer les problèmes monstrueux qui devraient être réglés avant que ces meurtres ne deviennent réalité. Il regarda tout autour de lui. Ses fauconniers étaient prêts. Ses gardes également. Il appela son maître d'équipage. « Je me rends d'abord au camp, puis nous longerons la route côtière sur quatre *ri*, vers le nord.

— Mais les rabatteurs sont déjà dans les collines… » Le maître d'équipage ravala le reste de sa plainte. « Excusez-moi… Je… Je dois avoir mangé quelque chose de gâté, Sire.

— Vous feriez peut-être mieux de passer le commandement à quelqu'un d'autre. Vos hémorroïdes affectent votre jugement. Désolé », dit Toranaga. S'il ne s'était pas servi de la chasse comme d'une couverture, il l'aurait remplacé. « Oui, je suis désolé. Sire », dit le vieux samouraï en s'en allant précipitamment. Toranaga le regarda partir. Il est temps de le mettre à la retraite, pensa-t-il, puis il remarqua Omi qui entrait aux écuries en compagnie d'un jeune samouraï qui boitait fort et portait les marques d'une blessure au visage.

« Ah, Omi-san ! » Il lui rendit son salut. « Est-ce là notre homme ?

— Oui, Sire. »

Toranaga les prit tous deux à part et interrogea le samouraï habilement. « Merci, Kosami, dit-il au samouraï qui terminait son récit. Vous avez fait du beau travail. Venez avec moi, tous les deux. »

Toranaga retourna vers sa jument, sauta en selle et partit au galop, suivi par ses gardes, Omi et Kosami.

Il s'arrêta au camp. Buntaro était là aux côtés de Yabu, Hiromatsu et Sudara, un pèlerin au poing. Ils le saluèrent. « Bonjour, dit-il en faisant signe à Omi de prendre part à leur conversation.

— Êtes-vous prêt, mon fils ?

— Oui, père, dit Sudara. J'ai envoyé quelques-uns de mes hommes dans les montagnes pour être sûr que les rabatteurs étaient loyaux.

— Merci, mais j'ai décidé de chasser le long de la côte.

— Désolé, Sire, j'aurais dû y penser et me tenir prêt. Excusez-moi. » Il appela aussitôt l'un de ses gardes et l'envoya chercher les hommes dans les collines pour les déporter sur la côte.

« Alors, Hiro-matsu-san, comment se déroule l'entraînement ? »

Hiro-matsu, l'épée toujours à la main, hurla : « Je maintiens que ceci est déshonorant et inutile. Nous écraserons Ishido sans avoir recours à ce genre de trahison. »

Yabu dit : « Excusez-moi, Hiro-matsu-san, mais sans ces mousquets et cette stratégie, nous devons perdre. C'est une guerre moderne et nous avons une chance de remporter la victoire de cette façon-là. » Il se tourna vers Toranaga qui n'était toujours pas descendu de cheval. « J'ai entendu dire cette nuit qu'Ikawa Jikkyu était mort.

— En êtes-vous sûr ? » Toranaga feignit la surprise. Il avait reçu cette information le jour où il avait quitté Mishima.

« Oui, Sire. Il semblerait qu'il ait été malade un bon bout de temps. Mon information m'apprend qu'il est mort depuis deux jours, dit Yabu en s'étouffant de joie. Son héritier est son fils, Hikoju.

— Ce chiot ? dit Buntaro avec mépris.

— Oui, je suis d'accord avec vous. Ce n'est qu'une mauviette. » Yabu semblait plus grand que d'habitude. « Sire, cela ne vous ouvre-t-il pas la route du Sud ? Pourquoi n'attaquerions-nous pas par le Tokaidô ? Maintenant que ce vieux diable est mort, Izu est saine et sauve, Suruga et Totomi sont sans défense comme un thon sur une plage, *neh ? »*

Toranaga sauta de selle pensivement. « Alors ? demanda-t-il à Hiro-matsu calmement.

Le vieux général répliqua : « Si nous pouvions remonter la route jusqu'au col d'Utsunoya et franchir le Tenryu rapidement,

nous pourrions frapper Ishido au bas-ventre, contenir Zataki dans ses montagnes, renforcer l'attaque du Tokaidô et marcher sur Osaka. Nous serions invincibles. »

Sudara dit : « Non, nous ne le serons pas si l'héritier reste à la tête des armées d'Ishido.

— Je ne suis pas d'accord, dit Hiro-matsu.

— Moi non plus, dit Yabu.

— Mais je suis d'accord », dit Toranaga, aussi grave que Sudara. Il ne leur avait rien dit de l'accord passé avec Zataki pour trahir Ishido. Devrais-je le leur dire ? pensat-il. Ce n'est pas un fait accompli. Pas encore. Il y eut un silence, puis Buntaro dit : « Qu'arrivera-t-il, Sire, si nous nous opposons à l'étendard de l'héritier ? »

Personne n'avait encore posé la question officiellement, directement et publiquement. « Si cela arrive, je dois perdre, dit Toranaga. Je me ferai seppuku et ceux qui honorent le testament du Taikô et l'héritage légal de Yaemon devront humblement se soumettre et demander immédiatement pardon. Ceux qui ne le feront pas n'ont pas d'honneur, *neh ? »*

Ils acquiescèrent tous. Toranaga se tourna vers Yabu pour régler les problèmes en cours. « Nous ne sommes pas encore sur le champ de bataille. Nous continuons donc comme nous en avons décidé. Oui, Yabu-sama, la route du Sud devient possible. De quoi est mort Jikkyu ?

— De maladie, Sire.

— D'une maladie à cinq cents *koku ? »*

Yabu éclata de rire, intérieurement furieux que Toranaga ait percé au jour son réseau d'espionnage. « Oui, dit-il. C'est ce que je pense, Sire. Mon frère vous en a parlé ? »

Toranaga acquiesça et lui demanda de tout expliquer aux autres, Yabu s'exécuta. « C'est bon marché, *neh ?* dit-il, tout à

son bonheur. La route du Sud pour cinq cents *koku ! »*

Hiro-matsu dit froidement : « Excusez-moi, mais je trouve cette histoire écœurante. »

Toranaga sourit. « La trahison est un des éléments de la guerre, *neh ?*

« Oui, mais pas de la part d'un samouraï. »

Yabu s'indigna. « Désolé, Sire Hiro-matsu. J'ose croire que vous ne cherchez pas à m'insulter.

— Il ne sous-entendait aucune insulte. N'est-ce pas, Hiro-matsu-san ? dit Toranaga.

— Non, Sire, répondit le vieux général. Veuillez m'excuser.

— Poison, trahison, assassinat ont toujours été les éléments de la guerre, mon vieil ami, dit Toranaga. Jikkyu était un ennemi et un fou. La route du Sud pour cinq cents *koku,* c'est vraiment rien ! Yabu-sama m'a rendu un très grand service. Ici et à Osaka. *Neh,* Yabu-san ?

— J'essaie toujours de vous servir loyalement, Sire.

— Oui. Expliquez-nous alors pourquoi vous avez tué le capitaine Sumiyori avant l'attaque des *ninja* », dit Toranaga. Le visage de Yabu ne broncha pas.

« Qui vous a dit ça ? Qui m'accuse, Sire ? »

Toranaga désigna les Bruns massés à quarante pas de là. « Cet homme-là. Kosami-san, s'il vous plaît, venez ici. » Le jeune samouraï descendit de cheval, s'avança en boitant et s'inclina.

Yabu le fixa méchamment. « Qui êtes-vous ?

— Sokura Kosami de la dixième légion, garde du corps de dame Kiritsubo à Osaka, Sire. Vous m'avez ordonné de monter la garde devant vos appartements et ceux de Sumiyori-san, la nuit de l'attaque *ninja.*

— Je ne me souviens pas de vous. Vous osez dire que j'ai tué Sumiyori-san ? »

Le jeune homme s'agita.

« Dites-le-lui ! » cria Toranaga.

Kosami déclara d'un trait : « J'ai juste eu le temps, avant que les *ninja* ne nous tombent dessus, Sire, d'ouvrir la porte et de prévenir Sumiyori-san, mais il n'a pas bougé, désolé, Sire. » Il se tourna vers Toranaga. « Il avait d'habitude le sommeil très léger, Sire, et ce n'était que quelques instants après… C'est tout, Sire.

— Êtes-vous entré dans la chambre ? L'avez-vous secoué ? demanda Yabu, pressant.

— Non, Sire. Les *ninja* sont arrivés si rapidement que nous avons immédiatement battu en retraite et contre-attaqué dès que nous l'avons pu… »

Yabu regarda Toranaga. « Sumiyori-san était de garde depuis deux jours. Il était épuisé. Nous l'étions tous. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Rien, convint Toranaga, toujours cordial. Mais vous êtes revenu dans la chambre un peu plus tard, Kosami-san, *neh ?*

— Oui, Sire. Sumiyori-san était toujours allongé sur les *futons* comme la première fois et… La pièce n'était pas du tout en désordre et il avait été poignardé, Sire. Un coup de poignard dans le dos. J'ai cru à ce moment-là que c'était les *ninja.* Rien de plus jusqu'à ce qu'Omi-san m'interroge.

— Ah ! » Yabu se tourna vers son neveu. « Ainsi, tu l'as interrogé ?

— Oui, Sire, répondit Omi. Sire Toranaga m'a prié de vérifier tous les faits. Ce premier élément étrange m'a semblé devoir être porté à l'attention de notre maître.

— Premier élément ? Y en aurait-il d'autres ?

— Obéissant aux ordres de Sire Toranaga, j'ai interrogé les serviteurs ayant survécu à l'attaque, Sire. Ils étaient deux. Je suis désolé, mais ils ont tous deux affirmé vous avoir vu traverser leurs quartiers en compagnie d'un samouraï et revenir peu de temps après, seul en hurlant "Ninja !" Puis ils…

— Ils ont foncé sur nous et ont tué le pauvre garçon avec une épée et un coutelas. J'ai dû battre en retraite pour donner l'alarme. » Yabu se tourna vers Toranaga. « Je vous ai déjà dit tout ça. Sire, personnellement et dans mon rapport écrit. Qu'ont à voir ces serviteurs avec moi ?

— Omi-san ? demanda Toranaga.

— Désolé, Yabu-sama, dit Omi. Mais ces deux serviteurs vous ont vu ouvrir une porte secrète du donjon et vous ont entendu dire aux *ninja :* « Je suis Kasigi Yabu. » Seul ce fait leur a permis d'échapper au massacre en courant se mettre à l'abri. »

La main de Yabu bougea légèrement. Sudara s'interposa immédiatement entre Yabu et Toranaga pour protéger ce dernier. Au même moment, l'épée d'Hiro-matsu fendit l'air visant le cou de Yabu.

« Arrêtez ! » ordonna Toranaga. L'épée d'Hiro-matsu s'arrêta miraculeusement. Yabu n'avait pas vraiment bougé. Il les fixa du regard et éclata de rire avec insolence. « Suis-je un infâme *ronin* qui aurait attaqué son suzerain ? Voici Kasigi Yabu seigneur d'Izu, Suruga et Totomi. *Neh ? »* Il regarda Toranaga droit dans les yeux. « De quoi suis-je accusé, Sire ? D'avoir aidé des *ninja ?* Ridicule ! Qu'a donc l'imagination de deux serviteurs à voir avec moi ? Ce sont des menteurs ! Et ce jeune homme… qui dit quelque chose qui ne peut être prouvé et contre quoi je ne peux pas me défendre ?

— Il n'y a pas de preuve, Yabu-san, c'est vrai.

— Avez-vous commis ce forfait, Yabu-sama ? demanda Hiromatsu.

— Bien sûr que non !

— Je crois bien pourtant que vous l'avez commis. Je vous confisque donc toutes vos terres. Veuillez vous ouvrir le ventre aujourd'hui. À midi. »

La condamnation était sans appel. L'instant suprême auquel Yabu s'était préparé depuis toujours venait d'arriver.

« Sire, dit-il avec audace. D'abord je ne suis pas coupable de ces crimes. Kosami s'est trompé et les serviteurs sont des menteurs. Je suis deuxièmement le meilleur général que vous ayez. Je vous supplie de m'accorder l'honneur de mener la charge sur le Tokaidô. Une place en première ligne. Ma mort serait au moins utile.

— C'est une très bonne suggestion, Yabu-sama, et je confirme votre position de meilleur général pour le Régiment des mousquets. Malheureusement, je ne vous fais pas confiance. Veuillez vous ouvrir le ventre à midi. » Yabu domina la colère qui montait en lui. « J'absous officiellement mon neveu Kasigi Omi-san pour sa trahison et le nomme officiellement mon héritier.

Toranaga fut tout aussi surpris que les autres.

« Très bien, dit-il. Je pense que c'est très sage. J'accepte.

— Je lui lègue Izu, fief héréditaire des Kasigi.

— Izu n'est plus à vous. Vous êtes mon vassal, *neh ?* Izu est l'une de mes provinces. Je la donne comme je l'entends, *neh ? »*

Yabu haussa les épaules. « Je la lui lègue, même si… » Il éclata de rire. « C'est une faveur de mon vivant, *neh ?*

— Demander est juste. Votre requête est refusée. Buntaro-san, vous voudrez bien être le témoin officiel. Qui voulez-vous

comme second, Yabu-san ?

— Kasigi Omi-san. »

Toranaga jeta un coup d'œil vers Omi qui s'inclina, le visage blême. « J'en serai très honoré, dit-il.

— Très bien. Tout est donc arrangé. »

Hiro-matsu dit : « Et l'attaque sur le Tokaidô ?

— Nous sommes plus en sécurité derrière nos montagnes. » Toranaga leur rendit leur salut glacialement, monta en selle et s'en alla au trot. Sudara le suivit. Une fois qu'ils furent hors de portée, Buntaro et Hiro-matsu se détendirent. Pas Omi. Ils gardèrent tous les yeux fixés sur le bras de Yabu.

« Où voulez-vous vous faire seppuku, Yabu-sama ? lui demanda Buntaro.

— Ici, là-bas, sur le rivage ou sur un tas de fumier. C'est du pareil au même pour moi. Je n'ai pas besoin de revêtir un costume de cérémonie. Omi-san, tu ne frapperas pas tant que je n'aurai pas fait les deux incisions.

— Bien, Sire.

— Avec votre permission, Yabu-san, je serai également témoin, dit Hiro-matsu.

— Vos hémorroïdes vous le permettent-elles ? » Le général se rebiffa et dit à Buntaro : « Faites-moi signe dès qu'il sera prêt. »

Yabu cracha. « Je suis déjà prêt. L'êtes-vous ? »

Hiro-matsu tourna les talons. Yabu réfléchit un moment puis dégaina sa lame Yoshitomo, « Peut-être me feriez-vous une faveur, Buntaro-san. Donnez ceci à l'Anjin-san. » Il lui tendit l'épée et fronça les sourcils. « En y réfléchissant bien, je préférerais la lui donner moi-même. Pourriez-vous le faire venir ?

— Certainement.

— Faites venir également ce prêtre puant pour que je puisse parler avec l'Anjin-san.

— Très bien.

— Je voudrais aussi un peu de papier, de l'encre et une brosse pour faire mon testament, écrire mon poème funèbre, et deux tatamis. Je n'ai aucune raison de me blesser les genoux ou de m'agenouiller dans la poussière comme un vulgaire paysan, *neh ?* ajouta Yabu par bravade.

— Bien, Sire. » Buntaro s'approcha des samouraïs qui se balançaient d'excitation d'un pied sur l'autre. Yabu s'assit en tailleur et se mit à se curer les dents avec un brin d'herbe. Omi s'accroupit non loin de lui, mais hors de portée d'épée.

« J'étais si près de réussir », s'exclama Yabu. Il étira ses jambes et se mit à marteler la terre dans un accès de rage soudaine. Puis il éclata de rire, eut le hoquet, cracha, fier d'avoir encore de la salive dans la bouche. Omi, qui le regardait comme un faucon regarde sa proie, lui dit en le pensant : « Vous avez quand même rendu un très grand service à Sire Toranaga. La route côtière est ouverte grâce à vous. Vous avez raison, Sire, et Main de Fer a tort, ainsi que Sudara. Nous devrions attaquer tout de suite. Les canons nous fraieraient un passage.

— Ce vieux tas de fumier ! Cet imbécile ! » Yabu se mit à rire. « Tu l'as vu devenir jaune quand j'ai parlé de ses hémorroïdes ? J'ai cru qu'elles allaient éclater. Samouraï ? Je le suis plus que lui ! Je vais lui montrer ! Tu ne frapperas pas avant que je te le dise.

— Puis-je vous remercier humblement de m'avoir décerné cet honneur et de m'avoir désigné comme votre héritier ? Je jure que l'honneur des Kasigi restera sauf entre mes mains.

— Si je ne le pensais pas, je n'aurais pas fait ce choix-là. » Yabu baissa la voix. « Tu as eu raison de me trahir. J'aurais fait

la même chose à ta place. Toranaga a toujours été jaloux de mes prouesses de guerrier, de ma compréhension des armes à feu et de la valeur du bateau. Tu as sauvé la famille. Tu es aussi rusé qu'un vieux rat. Tu auras Izu et plus. Voilà l'important et tu tiendras tout ça dans tes mains, pour tes fils.

— Je jure que j'essaierai. »

Yabu remarqua la position défensive de son neveu. « Tu crois que je vais t'attaquer ?

— Désolé, Sire. Bien sûr que non.

— Je suis heureux que tu sois sur tes gardes. Mon père était comme toi. Oui, tu lui ressembles beaucoup. » Il posa, sans faire de mouvement brusque, ses deux épées sur le sol, hors d'atteinte. « Voilà ! Je suis sans défense. Il y a quelques instants, je voulais ta tête. Plus maintenant. Tu n'as plus besoin d'avoir peur de moi.

— On a toujours besoin d'avoir peur de vous, Sire. »

Yabu se mit à suçoter un autre brin d'herbe, puis le jeta. « Écoute-moi, Omi-san. Voici mes dernières volontés en tant que seigneur des Kasigi. Tu prendras mon fils dans ta maison et te serviras de lui s'il est valable. Trouve en second lieu de bons maris pour mon épouse et ma favorite et remercie-les de m'avoir si bien servi. Quant à Mizuno, ton père, je lui ordonne de se faire immédiatement seppuku. C'est un fou en qui tu ne pourras jamais avoir confiance. Comment peut-il oser transmettre mes secrets à Toranaga ! Il sera constamment sur ta route. Quant à ta mère… » Il retroussa les lèvres. « Je lui ordonne de se raser la tête et de devenir nonne dans un monastère, hors d'Izu, et de passer le reste de ses jours à prier pour l'avenir des Kasigi. Bouddhiste ou shinto. Je préfère shinto.

— Bien, Sire. »

Yabu ajouta avec malice : « Elle arrêtera ainsi de détourner ton attention des problèmes des Kasigi par ses gémissements constants.

— Ce sera fait.

— Très bien. Tu as ordre de me venger de Kosami et de ces serviteurs. Tôt ou tard, peu m'importe, pourvu que tu me venges avant de mourir.

— Promis, Sire !

— Ai-je oublié quelque chose ? »

Omi fit très attention à ce qu'on ne les entende pas : « Et l'héritier ? demanda-t-il prudemment. Si l'héritier est sur le champ de bataille, nous devons perdre, *neh ?*

— Prends le Régiment des mousquets et fraie-toi un chemin. Tue-le, quoi que dise Toranaga. Yaemon doit être ta première cible.

— C'était bien ma conclusion. Merci, Sire.

— Il vaudrait mieux, plutôt qu'attendre tout ce temps, mettre sa tête à prix auprès des *ninja*… ou de l'Amida Tong.

— Comment puis-je les trouver ? demanda Omi, la crainte dans la voix.

— La vieille Gyoko, la mama-san. Elle fait partie de ceux qui savent.

— Elle ?

— Oui, mais fait attention à elle et aux Amidas. Ne t'en sers pas à la légère, Omi-san. Ne la touche jamais, protège-la toujours. Elle sait trop de choses et la plume est un bras très long, de l'autre côté de la mort. Elle a été la favorite non officielle de mon père pendant un an… Il se peut que son fils soit mon demi-frère. Attention à elle. Elle sait trop de secrets.

— Mais où puis-je trouver l'argent ?

— C’est ton problème, mais trouve-le. N’importe où, n’importe comment.

— Oui, merci. Je vous obéirai. »

Yabu se pencha vers lui. « Ensevelis profondément ce secret. Reste très ami avec l’Anjin-san. Essaie de prendre le contrôle de la marine qu’il ramènera un jour. Toranaga ne saisit pas la véritable valeur de l’Anjin-san, mais il a raison de rester derrière ses montagnes. Ça lui donne et ça te donne du temps. Les Kasigi doivent prendre la mer, doivent avoir le commandement à la mer. Je te l’ordonne.

— Oui, oh, oui. Faites-moi confiance. *Ça arrivera.*

— Enfin, ne fais jamais confiance à Toranaga.

— Je ne lui ai jamais fait confiance, Sire.

— Et n’oublie pas tous ces menteurs. Occupe-toi d’eux et de Kosami, dit Yabu en paix avec lui-même. Excuse-moi, je t’en prie. Il faut que je réfléchisse maintenant à mon poème funèbre. »

Omi se leva et partit à reculons. Une fois hors d’atteinte, il s’inclina et s’éloigna. Entouré par ses gardes, il se mit à attendre.

Toranaga et sa suite trottaient sur la route côtière qui faisait le tour de la vaste baie. La mer atteignait presque la route, sur la droite. Le pays était plat et marécageux. La route rejoignait le Tokaidô, à quelque *ri* au nord. Vingt *ri* plus loin se trouvait Yedo.

Il avait une centaine de samouraïs avec lui, dix palefreniers portant les faucons sur leurs poings gantés. Sudara avait vingt gardes et trois faucons et ouvrait la marche en éclaireur.

« Sudara ! cria Toranaga comme si une pensée soudaine lui traversait l’esprit. Arrêtez-vous à la prochaine auberge. Je veux

y prendre un petit déjeuner. »

Sudara fit signe pour dire qu'il avait compris et partit au galop.

« Merci d'honorer mon humble auberge, Sire. Que voulez-vous manger ?

— Du thé et des nouilles avec un peu de soja.

— Bien, Sire. »

L'aubergiste ayant été prévenu par Sudara, la nourriture fut servie instantanément comme le désirait Toranaga. Sans cérémonie, il s'installa sous la véranda et consomma ce simple repas de paysan avec appétit tout en regardant la route devant lui. Sudara alla faire le tour des postes avancés pour s'assurer que tout était en ordre.

« Où sont les rabatteurs ? demanda-t-il au maître d'équipage.

— Quelques-uns sont au nord, d'autres au sud et j'ai également quelques hommes de plus dans les collines, là-bas. Le vieux samouraï indiqua un endroit du côté de Yokohama. « Excusez-moi, mais savez-vous où notre maître veut aller ?

— Non, mais ne faites pas d'autres erreurs aujourd'hui.

— Oui, Sire. »

Sudara termina son inspection puis fit son rapport à Toranaga. « Est-ce que tout vous va, Sire ? Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

— Non, merci. » Toranaga finit son bol, puis dit d'une voix monocorde : « Vous aviez raison de dire ça de l'héritier.

— Excusez-moi, mais j'avais peur de vous avoir offensé sans le vouloir.

— Vous aviez raison. Pourquoi donc devrais-je être offensé ? Si l'héritier s'oppose à moi… Que feriez-vous, à ce moment-là ?

— J'obéirais à vos ordres.

— Faites venir mon secrétaire ici. »

Sudara obéit. Kawanabi, qui voyageait toujours avec Toranaga, arriva rapidement. « Sire ?

— Écris ceci : Moi, Yoshi Toranaga-Noh-Minowara, réintègre mon fils Yoshi Sudara-Noh-Minowara dans ses possessions et revenus et en fait à nouveau mon héritier. »

Sudara s'inclina : « Merci, père », dit-il d'une voix ferme, se demandant quand même : *Pourquoi ?*

« Jure d'obéir à mon testament. » Sudara obéit. Toranaga attendit silencieusement que Kawanabi ait écrit l'ordre, puis il le signa et le rendit légal en y apposant son sceau.

« Merci, Kawanabi-san. Datez le document d'hier. Ce sera tout pour le moment.

— Excusez-moi, Sire, mais vous avez besoin de faire cinq copies pour rendre votre succession inviolable : une pour Sire Sudara, une pour le Conseil des régents, une pour la Maison des documents, une pour vos papiers personnels et une pour les Archives.

— Faites-les immédiatement ! Et donnez-m'en une sixième.

— Bien, Sire, dit le secrétaire en se retirant.

— J'essaie de me souvenir quand est-ce que je vous ai vu rire pour la dernière fois, dit Toranaga à Sudara.

— Vous voulez me voir rire, sire ? »

Toranaga secoua la tête, sachant qu'il avait entraîné Sudara à être un fils parfait, un fils qui ne devait jamais laisser rien paraître sur son visage.

« Combien de temps faut-il pour savoir si Jikkyu est bien mort ?

— Avant de quitter le camp, j'ai envoyé un message urgent à Mishima pour savoir. J'aurai une réponse d'ici trois jours. »

Toranaga bénit les dieux d'avoir eu connaissance du complot contre Jikkyu par Kasigi Mizuno et l'annonce de la mort de Jikkyu quelques jours en avance. Il réexamina son plan pendant un moment et n'y trouva aucune faille, puis il prit une décision. « Mettez en état d'alerte les onzième, seizième, quatre-vingt-quatorzième et quatre-vingt-seizième régiments à Mishima. Faites-les marcher sur le Tokaidô dans quatre jours.

— "Ciel pourpre ?" demanda Sudara, complètement désorienté. *Vous passez à l'attaque ?*

— Oui. Je n'attends pas qu'ils se lancent contre moi.

— Alors Jikkyu est mort ?

— Oui.

— Très bien. Puis-je vous suggérer d'ajouter les vingtième et vingt-troisième régiments ?

— Non. Dix mille hommes suffisent amplement, avec la surprise en plus. Je dois encore tenir ma frontière en cas d'échec ou de piège. Je dois aussi contenir Zataki.

— Oui.

— Qui va mener cette attaque ?

— Sire Hiro-matsu. C'est une campagne parfaite pour lui.

— Pourquoi ?

— Elle est classique, simple, directe, et les ordres sont clairs et précis, père. Il sera parfait.

— Mais il n'est plus à la hauteur pour le commandement en chef.

— Désolé. Yabu-san avait raison. Les mousquets ont changé le monde. Main de Fer est passé de mode.

— Qui, alors ?

— Vous, Sire. Je vous conseille de n'avoir personne entre vous et *la* bataille.

— Je vais y réfléchir. Allez à Mishima. Vous y préparerez tout. La force d'assaut d'Hiro-matsu, quant à elle, aura vingt jours pour franchir la rivière Tenryu et nettoyer le Tokaidô.

— Excusez-moi, mais puis-je vous suggérer de porter leur objectif final un peu plus loin, sur la crête de la pente Shiomi ? Donnez leurs trente jours.

— Non. Si je donne cet ordre, certains atteindront le sommet, mais pas la majorité. Ils seront incapables de résister à une contre-attaque ou de harceler l'ennemi pour couvrir notre retraite.

— Mais vous enverrez certainement des renforts ?

— Notre attaque principale passe par les montagnes de Zataki. Ceci n'est qu'une feinte. » Toranaga étudia son fils très soigneusement, mais Sudara ne laissa rien paraître, ni surprise ni désapprobation ni approbation.

« Excusez-moi, Sire.

— Yabu parti, qui va commander les Mousquets ?

— Kasigi Omi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il les comprend. Mieux que ça, il est moderne, courageux, intelligent, très patient. Très dangereux aussi, plus dangereux que son oncle. Je vous conseille, si vous gagnez et s'il survit, de trouver quelque excuse pour l'inviter à se rendre dans l'au-delà.

— Si je gagne ?

— "Ciel pourpre" a toujours été un plan *ultime.* Vous l'avez répété des centaines de fois. Si nous sommes pris au piège sur le Tokaidô, Zataki envahira les plaines. Les mousquets ne nous seront alors plus d'aucune aide. C'est un plan de désespoir et vous n'avez jamais aimé ces plans-là.

— Et l'Anjin-san ? Que me conseillez-vous, pour lui ?

— Je suis d'accord avec Omi-san et Naga-san. Il faudrait le tenir sous bonne garde. Ses hommes ne sont rien. Ce sont des *eta* et ils vont bientôt se manger les uns les autres. Je vous conseille de le tenir sous bonne garde ou de rejeter tous les étrangers, ils sont la peste et doivent être traités comme tels.

— Alors plus de commerce de la soie, *neh ?*

— Si tel est le prix, je le paierai.

— Mais nous avons besoin de la soie et, pour nous protéger, nous devons tout apprendre d'eux, apprendre ce qu'ils savent.

— Ils devraient être relégués à Nagasaki sous bonne garde. Leur nombre devrait être strictement limité. Ils pourraient encore faire du commerce une fois l'an. L'argent n'est-il pas leur motif essentiel ? N'est-ce pas ce que dit l'Anjin-san ?

— Alors, il est très utile, non ?

— Oui, très utile. Il nous a appris la sagesse des édits d'expulsion. L'Anjin-san est très sage, très courageux, mais c'est un jouet. Il vous amuse, Sire. Il est précieux, mais reste quand même un jouet.

— Merci de votre opinion. Une fois l'attaque lancée, vous retournerez à Yedo et attendrez mes ordres », dit Toranaga, volontairement dur et tranchant.

Zataki détenait toujours la dame Genjiko, leur fils et trois filles en otages, dans sa capitale de Takato. À la demande de Toranaga, Zataki avait accordé dix jours d'absence à Sudara, mais dix jours seulement. Sudara avait solennellement accepté de revenir à temps. Zataki était réputé pour son intransigeance en matière d'honneur. Toranaga et Sudara savaient que Zataki exécuterait les otages si Sudara ne tenait pas sa parole et ne revenait pas. « Vous attendrez mes ordres à Yedo.

— Oui, Sire.

— Partez immédiatement pour Mishima. Je vous enverrai une missive demain. »

Sudara s'inclina et partit avec ses hommes.

Tu as été sage de réintégrer Sudara dans ses biens. S'il y a un avenir, celui-ci sera en sûreté entre ses mains et celles de Genjiko, pourvu qu'ils suivent mon testament à la lettre. Ma décision plaira à Ochiba. C'est bon de savoir que Genjiko est le défaut de la cuirasse d'Ochiba. Peut-être le seul.

Il regardait ses faucons, tous capuchonnés, à l'exception de Kogo. Ses grands yeux jaunes observaient tout, aussi intéressés que ceux de Toranaga.

Que dirais-tu, ma beauté, lui demanda-t-il en silence ; que dirais-tu si je te disais que je suis *impatient* et que l'attaque principale va avoir lieu sur le Tokaidô et pas à travers les montagnes de Zataki, comme je l'ai dit à Sudara ? Tu dirais certainement : « Pourquoi ? » Je te répondrais : parce que je n'ai pas plus confiance en Zataki que je ne peux voler. Et je ne peux pas voler du tout, *neh ?* Il vit les yeux de Kogo se tourner vers la route. Toranaga sourit en voyant les palanquins et les chevaux de somme se profiler au lointain.

« Alors, Fujiko-san ? Comment allez-vous ?

— Très bien, Sire. » Elle s'inclina encore une fois et il remarqua qu'elle n'avait plus mal à ses brûlures.

« Puis-je vous demander comment va l'Anjin-san ? lui dit-elle. On m'a dit que le voyage depuis Osaka avait été très mouvementé, Sire.

— Il est en très bonne santé.

— Oh, Sire, voilà la meilleure nouvelle que vous puissiez me donner ! »

Il se tourna vers l'autre palanquin pour saluer Kiku. Elle lui sourit gaiement, le salua et lui dit qu'elle était très heureuse de le revoir. Il se tourna enfin vers la troisième litière. « Ah, Gyoko-san, ça faisait bien longtemps que nous ne nous étions vus !

— Merci, Sire. Je me sens renaître maintenant que mes pauvres yeux ont eu l'honneur de vous revoir. » Le salut de Gyoko était impeccable. « Que vous êtes fort, Sire ! Un géant parmi les hommes.

— Merci. Vous semblez en bonne forme. »

Kiku tapa des mains et ils se mirent tous à rire.

« J'ai tout fait préparer à votre intention, dit-il. Fujiko-san, veuillez me suivre, s'il vous plaît. »

Il la prit à part et en vint au vif du sujet : « Vous avez dit oui pour six mois et j'ai accepté. Je dois savoir aujourd'hui si vous changeriez d'avis.

— Comment puis-je changer d'avis, Sire ?

— Très facilement. C'est fini, je l'ordonne.

— Excusez-moi, Sire, mais la *Bushido* me dispense de vous obéir. Votre contrat était tout aussi solennel et vous liait. Les deux partis doivent être d'accord sur n'importe quel changement.

— L'Anjin-san vous plaît-il ?

— Je suis sa concubine. Il m'est nécessaire de lui plaire.

— Pourriez-vous continuer à vivre avec lui si l'autre accord n'existait pas ?

— La vie avec lui est très difficile. Sa maison n'a pas de *wa.* Il est presque impossible de trouver des serviteurs qui comprennent la situation. Je crois pourtant que je pourrais continuer à faire mon devoir envers lui.

— Je vous demande d'aller au bout de notre accord.

— Mon premier devoir est envers vous. Mon second devoir est envers feu mon mari.

— Je croyais, Fujiko-san, que l'Anjin-san vous épouserait… Vous n'auriez pas été une concubine.

— Un samouraï ne peut pas servir deux seigneurs à la fois et une femme deux maris. Mon devoir est envers feu mon mari. Excusez-moi, mais je ne peux pas changer d'avis.

— Tout peut changer avec un peu de patience. L'Anjin-san saura bientôt tout de nos coutumes et sa maison aura beaucoup de wa. Il a beaucoup appris depuis qu'il a été…

— Sire, ne me comprenez pas mal… L'Anjin-san est l'homme le plus extraordinaire que j'ai connu de ma vie ; certainement le plus gentil. Il m'a fait beaucoup d'honneur. Je sais que sa maison sera bientôt une vraie maison, mais… Excusez-moi, je dois faire mon devoir envers mon mari, mon seul mari… » Elle se débattait pour garder le contrôle d'elle-même. « Il doit en être ainsi, *neh ?*… Sinon toute la honte, les souffrances, le déshonneur ne veulent plus rien dire, *neh ?* Sa mort, celle de mon enfant, ses épées brisées et enterrées dans un village *eta*… Sans le devoir qui me lie à eux, notre *Bushido* ne serait-elle pas une vaste comédie ?

— Vous devez répondre à ma question, Fujiko-san. Votre devoir envers moi, votre suzerain, envers cet homme courageux en passe de devenir l'un des nôtres et envers son fils à naître n'a-t-il pas préséance sur un devoir antérieur ?

— Je… Je ne porte pas son enfant, Sire.

— En êtes-vous certaine ?

— Oui.

— Alors ?

— Désolée, Sire. C'est non.

— Très bien, Fujiko-san. Excusez-moi de vous l'avoir demandé, mais c'était nécessaire. » Toranaga n'était ni heureux ni en colère. La jeune femme ne faisait que ce qui était honorable. Il avait su au moment même où il avait passé cet accord avec elle qu'il n'y aurait aucun changement. Voilà ce qui nous rend unique sur terre. Un contrat avec la mort est quelque chose de sanctifié. Il la salua. « J'honore votre sens du devoir envers votre mari, Usagi Fujiko, dit-il en mentionnant ce nom qui avait cessé d'exister.

— Merci, Sire, dit-elle, troublée devant l'honneur qu'il lui faisait.

— Écoutez-moi, Fujiko. Vous devrez partir pour Yedo vingt jours avant le *dernier jour* – quoi qu'il m'arrive. Votre mort pourra avoir lieu pendant le voyage et passer pour accidentelle, *neh ?*

— Oui, Sire.

— Ce sera notre secret. Le vôtre et le mien, seulement.

— Oui, Sire.

— Jusqu'à ce moment-là, vous resterez maîtresse de sa maison.

— Oui, Sire.

— Dites à Gyoko de venir ici, s'il vous plaît. Je vous ferai appeler avant mon départ.

— Bien, Sire. » Fujiko s'inclina profondément et dit : « Je vous bénis de me libérer de ma vie. » Elle s'éloigna.

« Vous m'avez fait appeler, Sire ?

— Oui, Gyoko-san. Quelles nouvelles m'apportez-vous ? »

Gyoko savait que ce n'était pas une coïncidence si cette rencontre avait lieu. Son instinct lui dit que Toranaga était plus dangereux que d'habitude.

« Les négociations concernant la Guilde des courtisanes avancent de façon satisfaisante. Les règles et modalités sont en cours d'élaboration et seront soumises à votre approbation. Il y a un endroit charmant au nord de Yedo qui pourrait bien…

— J'ai déjà choisi l'endroit. Il se trouve près de la côte. C'est le Yoshiwara. »

Elle le complimenta de son choix en pestant intérieurement, car le Yoshiwara était un marais infesté de moustiques. Il faudrait le drainer avant de pouvoir y construire quoi que ce soit. « Excellent, Sire. Les règles et modalités concernant les *geishas* sont également à l'étude.

— Très bien. Arrangez-vous pour qu'elles soient courtes et concises. Quel signe allez-vous mettre à l'entrée du Yoshiwara ?

— La luxure ne dure pas… Il faut faire quelque chose. »

Il rit. Elle sourit, mais ne se détendit pas pour autant et ajouta très sérieusement : « Puis-je encore vous remercier au nom des futures générations ?

— Je n'ai pas accepté pour vous ni pour elles, dit Toranaga. J'ai accepté parce que si j'abolis les lieux de plaisir, d'autres dangers surgiront comme une peste.

— Que vous êtes sage !

— Quant au fait de réunir toutes les maisons vertes dans un seul endroit, cela veut seulement dire que les hommes dépravés pourront être ainsi plus facilement surveillés, imposés et taillables. Vous avez raison, Gyoko-san, la luxure ne dure pas. Elle pourrit vite. Ensuite ?

— Kiku-san a retrouvé sa pleine forme, Sire.

— Oui. Elle est délicieuse !

— Vous lui avez manqué, Sire. Est-ce que nous vous accompagnons jusqu'à Mishima ?

— Qu’avez-vous entendu d’autre ?

— Ishido a quitté la forteresse d’Osaka. Les régents vous ont officiellement déclaré hors la loi. Quelle impertinence, Sire !

— Par quel chemin compte-t-il m’attaquer ?

— Je ne sais pas, Sire, dit-elle prudemment. Mais j’imagine que ce sera une attaque sur deux fronts : le long du Tokaidô, d’une part, avec Ikawa Hikoju maintenant que son père est mort, et le long du Koshu-Kaïdô, d’autre part, à partir de Shinano, Sire Zataki ayant traîtreusement pris le parti d’Ishido. Mais vous êtes en sécurité derrière vos montagnes. Oh, oui, je suis certaine que vous vivrez jusqu’à un âge avancé. Avec votre permission, je vais transporter toutes mes affaires à Yedo.

— Certainement. Entre-temps, essayez de savoir où aura lieu l’affrontement majeur.

— Je vais essayer de le savoir, Sire. Ce sont des moments terribles quand les frères se battent entre eux et que les fils se dressent contre leur père. »

Toranaga prit note d’accroître sa vigilance à l’égard de Noboru qui avait fait serment d’allégeance auprès du Taikô. « Oui, convint-il. Ce sont des moments terribles, des moments de grands changements. Bons ou mauvais. Vous, par exemple, vous êtes riche, maintenant. Et votre fils ? Ne dirige-t-il pas l’usine de saké d’Odawara ?

— Oui, Sire. »

Gyoko devint grise sous son maquillage. « Il a fait de gros bénéfices, *neh ?*

— C’est certainement le meilleur administrateur d’Odawara, Sire.

— C’est bien ce que j’avais entendu dire. J’ai un travail pour lui. L’Anjin-san va construire un nouveau bateau. Je lui fournis les matériaux et les artisans nécessaires, mais je cherche

quelqu'un pour superviser les travaux. Je veux que ce soit fait avec soin. »

Gyoko faillit s'effondrer de soulagement. Elle pensait que Toranaga allait les éliminer avant de partir à la guerre parce qu'il avait découvert son mensonge au sujet de l'Anjin-san et de dame Toda. « Quand voulez-vous voir mon fils à Yokohama ? Sa présence permettra la construction du bateau le moins cher du monde.

— Je ne veux pas ce qu'il y a de moins cher. Je veux ce qu'il y a de mieux pour le prix le plus raisonnable. Il sera responsable, sous les ordres de l'Anjin-san.

— Vous avez mon assurance, Sire. J'espère que tout se fera selon votre désir.

— Si le bateau est construit, exactement comme le veut l'Anjin-san, en l'espace de six mois à partir du premier jour, je nommerai votre fils samouraï. »

Elle s'inclina profondément et fut incapable de parler pendant un moment.

« Excusez la pauvre folle que je suis, Sire. Merci, merci.

— Il doit tout apprendre. Tout ce que l'Anjin-san sait de la construction navale, afin de pouvoir à son tour l'enseigner aux autres, quand l'Anjin-san partira, *neh ?*

— Oui, Sire.

— Et Kiku-san ? Ses talents lui permettent de rêver à un avenir plus brillant. Elle ne doit pas rester seule, dans une maison de thé, une femme parmi d'autres. »

Gyoko releva la tête, s'attendant encore au pire. « Vous allez vendre son contrat ?

— Non, elle ne doit plus être une courtisane ni même l'une de vos *gei-shas.* Elle doit être dans une maison, une dame parmi

quelques autres.

— Comment pourrait-elle rêver d'une vie meilleure, même si elle ne vous voit qu'occasionnellement ?

— Franchement, Gyoko-san, je commence à trop m'y attacher et je ne peux vraiment pas me permettre d'avoir l'esprit distrait. Elle est trop belle pour moi… Par trop parfaite… Excusez-moi, je vous prie, mais ceci doit également rester l'un de nos secrets.

— Très bien, Sire », dit Gyoko en pensant intérieurement : tout ceci n'est que mensonge. Fouille ton cerveau et trouve la véritable raison. « Si cet homme est une personne que Kiku admire, je pourrais mourir satisfaite.

— Mais pas avant d'avoir vu le bâtiment de l'Anjin-san.

— Oh, oui. » Gyoko agita son éventail, car le soleil frappait. L'air était poisseux et étouffant. Elle essaya de comprendre pourquoi Toranaga était aussi généreux, sachant que le prix serait très lourd. « Kiku-san devra quitter votre maison ?

— Oui, bien sûr. Je pense qu'il faudra lui verser une compensation pour son obéissance envers son suzerain. Laissez-moi régler ce problème et ne lui en parlez pas pour l'instant.

— Bien sûr, Sire. Quand voulez-vous voir mon fils à Yokohama ?

— Je vous le ferai savoir avant mon départ. »

Elle s'inclina et partit en titubant. Toranaga alla se baigner. Au nord, le ciel était sombre. Il revint sur le rivage en voyant une file de cavaliers arriver de Yokohama. Omi descendit de selle et déroula le tissu dans lequel était enveloppée la tête. « Sire Kasigi Yabu vous a obéi, Sire. Juste avant midi. » La tête avait été lavée, les cheveux peignés. Elle était fichée sur une petite pique elle-même plantée sur un piédestal.

Toranaga regarda cet ennemi comme il l'avait déjà fait des milliers de fois et se demanda à quoi ressemblerait sa tête après sa mort. Le masque mortuaire de Yabu ne montrait que colère. Les lèvres étaient tirées en arrière en un rictus atroce. « Est-il mort honorablement ?

« C'est la plus belle mort à laquelle il m'ait été donné d'assister. Sire Hiro-matsu a dit la même chose. Deux incisions, une troisième à la gorge, sans aide, sans un cri. Voici son testament.

— Vous lui avez coupé la tête d'un seul coup d'épée ?

— Oui, Sire. J'ai demandé à l'Anjin-san la permission d'utiliser l'épée de sire Yabu.

— La Yoshitomo ? Celle que je lui avais donnée ? Il l'a donnée à l'Anjin-san ?

— Oui, Sire. »

Curieux, pensa Toranaga. Je m'attendais à ce que Yabu donne la lame à Omi.

« Quelles ont été ses dernières volontés ? »

Omi les lui lut, exactement.

« Pour honorer le courage de votre oncle dans la mort, je devrais respecter ses dernières volontés, *neh ?* dit Toranaga en le mettant à l'épreuve.

— Oui, Sire. »

Toranaga réfléchit un instant à ces dernières volontés. Elles étaient toutes sages. Mizuno était un imbécile, la mère d'Omi une vieille chipie. Tous deux gênaient Omi. « Très bien ; puisque vous êtes d'accord, ces volontés sont confirmées. Toutes. Je souhaite approuver les dernières volontés de votre père avant qu'elles ne deviennent irréversibles. En récompense de votre

loyauté, je vous nomme commandant du Régiment des mousquets.

— Merci, Sire, mais je ne mérite pas un tel honneur.

— Naga sera commandant en second. Vous devenez chef du clan des Kasigi. Votre nouveau fief ira d'Atami à l'est à Nimazu à l'ouest et comprendra la capitale, Mishima. Vous recevrez un revenu annuel de trente mille *koku.*

— Merci, Sire. Je ne suis pas digne d'un tel honneur.

— Tachez de l'être, Omi-sama, dit Toranaga amicalement. Prenez immédiatement possession du château de Mishima. Le Régiment des mousquets sera envoyé à Hakoné et y arrivera dans quatre jours. Enfin, pour vous seul, sachez que je renvoie l'Anjin-san à Anjiro. Il y construira un nouveau bateau. Vous allez lui donner votre fief actuel. Immédiatement.

— Oui, Sire. Puis-je lui donner ma maison ?

— Oui, dit Toranaga en se disant qu'un fief comprenait de toute façon tout : maisons, paysans, bateaux, pêcheurs… Écoutez-moi, Omi-san. La bataille commence dans quelques jours. Vous m'avez loyalement servi. Je vous nommerai seigneur d'Izu et redonnerai aux Kasigi le titre héréditaire de *daimyôs* après ma victoire, sur le dernier champ de bataille.

— Sire, je ne mérite pas tant d'honneur.

— Vous êtes jeune, mais vous promettez beaucoup. Votre grand-père était comme vous. Très habile, mais aucune patience.

— Puis-je vous demander ce que vous entendez par patience, Sire ?

— Patience veut dire se dominer soi-même. Il y a sept émotions, *neh ?* La joie, la colère, l'angoisse, l'adoration, la tristesse, la peur et la haine. Si un homme ne se laisse dominer

par aucune de ces sept émotions-là, il est patient. Je ne suis pas aussi fort que je devrais l'être, mais je suis patient. Compris ?

— Oui, Sire. C'est très clair.

— La patience est quelque chose d'essentiel pour un chef.

— Oui. »

Pour Omi, ces mots venaient de clore la conversation. Ton suzerain a décidé, un point c'est tout, Midori est une femme parfaite. Ta mère va devenir nonne. Ta maison va enfin retrouver son harmonie. Que de tristesse et de bonheur aujourd'hui. Futur *daimyô* d'Izu. Commandant du Régiment. L'Anjin-san sera gardé à Izu et le premier bateau sera donc construit à Izu. *Dans mon fief.* Rejette ta tristesse. La vie n'est que tristesse. Omi leva son visage vers Toranaga. « Excusez-moi, Sire. Pardonnez-moi. J'avais l'esprit ailleurs. »

Omi enveloppa la tête de Yabu.

« Voulez-vous que je l'expose ou que je l'enterre ?

— Fichez-la sur une pique, face à l'épave.

— Bien, Sire.

— Quel est son poème funèbre ? »

Omi dit :

Que sont les nuages
Hormis une excuse pour le ciel ?
Qu'est-ce que la vie
Hormis une fuite devant la mort ? »

Toranaga sourit. « Intéressant », dit-il.

« Oui, Sire, disait Fujiko.

— Vous allez directement à Anjiro. J'ai décidé d'échanger le fief de Yokohama appartenant à l'Anjin-san contre celui d'Anjiro. Vingt *ri* dans toutes les directions à partir du village, avec un revenu annuel de quatre mille koku. Vous vous installerez dans la maison d'Omi.

— Puis-je vous remercier en son nom ? Je suis désolée, mais, si je comprends bien, il n'est pas encore au courant ?

— Non. Je vais le lui dire aujourd'hui. Je lui ai ordonné de construire un autre bateau, Fujiko-san, pour remplacer celui qui a été détruit. Anjiro sera un chantier naval parfait, bien meilleur que Yokohama. Je me suis arrangé avec la femme Gyoko pour que son fils supervise les travaux pour l'Anjin-san. Tous les matériaux et les artisans seront payés sur mon trésor. Vous devrez l'aider du côté administratif.

— *Oh ko,* Sire, dit-elle, concernée au plus haut point. Mais il va me rester bien peu de temps à consacrer à l'Anjin-san.

— Oui. Il va falloir que je lui trouve une autre concubine, ou une femme, *neh ? »*

Fujiko leva les yeux, puis plissa les paupières et dit : « En quoi puis-je vous aider ?

— Qui me suggérez-vous ? Je veux que l'Anjin-san soit satisfait. Un homme satisfait travaille beaucoup mieux.

— Oui. » Fujiko chercha dans son esprit. Qui pourrait être comparée à Mariko-sama ? Elle sourit. « Sire, la femme d'Omi-san. Sa mère la hait comme vous le savez et veut qu'Omi divorce. Je suis désolée, mais elle a suffisamment fait preuve de mauvaises manières pour le proclamer devant moi. Midori-san est une femme si adorable et si habile !

— Pensez-vous qu'Omi veuille divorcer ?

— Oh, non, Sire. Je suis sûre que non. Quel est l'homme qui obéit à sa mère ? Mais c'est notre loi. Il aurait dû divorcer la

première fois que ses parents en ont parlé, *neh ?* Sa mère sait certainement mieux le genre de femme qu'il lui faut. Le devoir filial est l'un des piliers de notre loi !

— Je suis d'accord. L'Anjin-san trouverait-il Midori-san à son goût ?

— Non, Sire, pas si vous ordonnez le mariage… Mais, je suis désolée, vous n'avez pas besoin de le lui ordonner.

— Pourquoi ?

— Vous pourriez vous arranger pour qu'il y pense lui-même. Ce serait certainement la meilleure solution. Avec Omi-san, au contraire, il suffirait de lui donner un ordre.

— Approuveriez-vous le choix de Midori-san ?

— Oh, oui. Elle a dix-sept ans. Son fils est en bonne santé. Elle est d'origine samouraï et elle pourrait donner de beaux enfants à l'Anjin-san. Je pense que les parents d'Omi insisteront pour que Midori laisse son enfant à Omi. S'ils n'en font rien, l'Anjin-san pourra l'adopter. Je sais que mon maître l'aime bien, car Mariko-sama le taquinait tout le temps à ce sujet. Ce serait de surcroît une solution facile, car les parents de Midori sont morts. Il n'y aurait donc aucune objection à cette union. »

Toranaga joua avec cette idée. Il me faut certainement tenir Omi dans une position de déséquilibre, se dit-il. Le jeune Omi peut trop facilement devenir une épine dans mon flanc.

« Et si ce n'était pas Midori-san, Fujiko-san, que penseriez-vous de Kiku-san ? »

Fujiko le regarda bouche bée. « Désolée, Sire, vous allez vous défaire d'elle ?

— Il se pourrait bien, en effet.

— Je verrais très bien Kiku-san concubine non officielle, Sire. Elle est si brillante et si belle. Elle serait cependant une

distraction trop grande pour un homme ordinaire et il faudrait des années avant que l'Anjin-san soit capable d'apprécier ses qualités de musicienne, de chanteuse et de danseuse. En tant que femme ? dit-elle avec juste assez d'emphase pour bien marquer sa désapprobation. Les dames du Monde du saule ne sont pas entraînées de la même manière que… que les autres, Sire. Leurs talents résident ailleurs. Être responsable des affaires et des finances de la maison d'un samouraï est différent du Monde mouvant.

— Pourrait-elle apprendre ? »

Fujiko hésita un instant. « Le choix parfait serait Midori-san comme épouse et Kiku-san comme concubine.

— Pourraient-elles réussir à vivre avec toutes ses… Les *différentes* attitudes de l'Anjin-san ?

— Midori-san est samouraï, Sire. Ce serait son devoir. Vous le lui ordonneriez. Kiku-san également.

— Pas l'Anjin-san ?

— Vous le connaissez mieux que moi, Sire. En ce qui concerne l'oreiller… Il vaudrait mieux qu'il… qu'il y pense lui-même.

— Toda Mariko-sama aurait été l'épouse parfaite pour lui, *neh ?*

— Voilà une idée extraordinaire, Sire, répondit Fujiko sans ciller des yeux. Ils avaient beaucoup de respect l'un pour l'autre.

— Oui, dit-il sèchement. Je vous remercie, Fujiko-san. Je vais réfléchir à ce que vous venez de me dire. Il sera à Anjiro dans dix jours.

— Bien, Sire. Si je pouvais vous suggérer d'inclure le port d'Ito et la station thermale de Yokosé dans le fief de l'Anjin-san…

— Pourquoi ?

— Ito, simplement au cas où Anjiro ne serait pas un port assez grand. De plus larges cales seraient peut-être nécessaires pour un aussi grand bateau. Peut-être sont-elles disponibles ici.

— Vraiment ?

— Oui, Sire, Anjiro…

— Êtes-vous déjà allée à Ito ?

— Non, Sire, mais l'Anjin-san est particulièrement intéressé par la mer. Quand nous avons su que le bateau de l'Anjin-san était détruit, je me suis demandé s'il n'était pas possible d'en construire un autre. Si oui, où et comment. Izu est un choix parfait, Sire. Il sera facile d'en tenir les armées d'Ishido éloignées.

— Pourquoi Yokosé ?

— Yokosé ? Parce qu'un *hatamoto* doit avoir un endroit dans les montagnes où se délasser, comme son rang l'y autorise. »

Toranaga l'observa de près. Fujiko semblait si docile, si timide. Il savait pourtant qu'elle était inflexible comme lui et pas prête à faire des concessions, à moins que ces concessions ne soient des ordres.

« Je suis d'accord. Je vais réfléchir à ce que vous m'avez dit.

— Merci, Sire », dit-elle humblement, heureuse d'avoir payé ses dettes envers Mariko et d'avoir fait son devoir envers son maître. Ito pour ses cales de lancement et Yokosé parce que Mariko lui avait dit que leur « amour » y était né.

— Voulez-vous que je parte tout de suite, Sire ?

— Restez ici cette nuit, puis partez directement demain.

— Oui, je comprends. Puis-je prendre possession du fief de mon maître dès mon arrivée ?

— Kawanabi-san vous donnera les documents nécessaires avant votre départ. Veuillez appeler Kiku-san, s'il vous plaît. »

Fujiko s'inclina et se retira.

Toranaga grogna. Dommage que cette femme ait décidé de se faire seppuku. Elle est trop précieuse et bien trop intelligente pour que je la perde ! Ito et Yokosé ? Ito, je comprends. Mais pourquoi Yokosé ?

Il vit Kiku traverser la cour baignée de soleil. Si ravissante et si élégante dans ses soies, sous son ombrelle pourpre.

« Pourquoi riez-vous, Sire ?

— Parce que c'est une joie de vous voir, madame. »

Blackthorne se pencha de tout son poids sur les cordages toués à la coque de l'épave. « *Hipparuuu !* cria-t-il. Oh hisse ! »

Une centaine de samouraïs pratiquement nus, hormis leurs pagnes, tirèrent joyeusement de toutes leurs forces sur chaque cordage. C'était l'après-midi, à marée basse. Blackthorne espérait être capable de bouger l'épave et de la tirer vers le rivage pour tout sauver. Il avait dressé un plan quand il s'était rendu compte que les canons, qui avaient été repêchés le lendemain de l'holocauste, étaient presque aussi parfaits que le jour de leur sortie de la fonderie. Quelque cent boulets et de nombreuses pièces en fer avaient été récupérés. La plupart étaient tordues et abîmées, mais il avait tous les éléments pour reconstruire un autre bateau.

« Merveilleux, Naga-san ! Merveilleux ! » Il l'avait félicité après avoir constaté l'importance du sauvetage.

« Oh, merci, Anjin-san. Essayer dur, désolé.

— Ça ne fait rien. Tout bien maintenant ! » Oui, s'était-il réjoui. *La Dame* sera aussi élancée qu'un lévrier et elle en fera baver à tous ces salauds. Ah, Rodrigues, avait-il pensé avec

rancœur. Je suis heureux que tu sois en vie et loin, cette année, qu'il y ait un autre homme à couler l'année prochaine. Si Ferriera est encore capitaine général, ce sera un cadeau du ciel, mais je n'y compte pas et je suis heureux que tu sois sauf et loin. Je te dois la vie et tu es un grand pilote.

« Hipparuuu ! » cria-t-il encore une fois, mais l'épave ne s'ébranla pas. Depuis cette aube sur la plage en compagnie de Toranaga, la lettre de Mariko dans les mains, les canons découverts juste après, Blackthorne n'avait plus eu assez d'heures dans ses journées. Il avait dressé des plans, fait et refait ses plans et écrit très soigneusement des listes d'hommes et de matériaux nécessaires, ne voulant pas commettre d'erreurs. À la fin de ses journées, il étudiait son dictionnaire avec acharnement, tard dans la nuit, et apprenait les nouveaux mots dont il avait besoin pour pouvoir se faire comprendre de ses artisans. Il avait plusieurs fois voulu demander de l'aide au prêtre, mais il savait qu'il n'avait rien à attendre de ce côté-là, que leur inimitié était rédhibitoire et inexorable.

« Hipparuuuu ! »

Une fois de plus, les samouraïs luttèrent contre la force d'inertie du sable et de la mer ; puis une mélopée s'éleva d'entre les hommes et ils se mirent à tirer tous en même temps. L'épave bougea ; ils redoublèrent d'efforts, mais lâchèrent et s'écroulèrent. Ils se relevèrent en riant et s'arc-boutèrent à nouveau sur les cordages. Mais l'épave s'était à nouveau profondément enlisée. Blackthorne leur montra comment tirer les cordages d'un côté puis de l'autre pour désensabler l'épave par tribord ou bâbord. Mais l'épave restait aussi fixe que si elle avait été à l'ancre.

« Il faudrait la soulever. La marée ferait le reste, dit-il tout fort en anglais.

— *Dozo ?* dit Naga, étonné.

— *Ah, gomen nasai,* Naga-san. » À l'aide de signes et de dessins dans le sable, maudissant son manque de vocabulaire, il lui expliqua comment construire un radeau, comment l'attacher à la charpente, à marée basse. La marée haute mettrait l'épave à flot et ils pourraient la tirer et l'échouer sur la plage. À la marée basse suivante, il serait aisé de travailler, car ils auraient disposé des rondins pour servir de cales.

« Ah so desu, dit Naga, impressionné. Envoyer hommes pour chercher bambous. Pour radeau, *neh ?* Demain essayer amener tout ici.

— Merci.

— Encore tirer aujourd'hui ?

— Non, merci… » Blackthorne se tut et porta ses mains en visière au-dessus de ses yeux. Le père Alvito était au sommet d'une dune et les observait.

« Non, merci, Naga-san, dit Blackthorne. Tout fini ici aujourd'hui. Excusez-moi. » Il alla chercher ses vêtements et ses épées, s'habilla en hâte, ficha ses épées dans sa ceinture.

« Bonsoir », dit Blackthorne en allant à la rencontre du prêtre. Alvito semblait fatigué, mais il y avait de l'amitié dans son regard. La prudence de Blackthorne augmenta.

« Bonsoir à vous, capitaine-pilote. Je pars ce soir. Je voulais vous parler un petit moment. Ça vous dérange ?

— Pas du tout.

— Qu'êtes-vous en train de faire ? Vous essayez de faire flotter cette carcasse ?

— Oui.

— Ça ne vous sera d'aucune aide, j'en ai bien peur.

— Peu importe. Je vais essayer.

— Vous croyez vraiment pouvoir construire un autre bateau ?

— Oui. » Blackthorne se demanda où il voulait en venir.

« Comptez-vous faire venir le reste de votre équipage ?

— Non, pas pour le moment. Quand le bateau sera presque fini… J'ai tout le temps pour les faire venir de Yedo.

— Ils vivent avec des *eta,* n'est-ce pas ?

— Oui.

— Est-ce pour ça que vous ne désirez pas leur présence ici ?

— C'est une de mes raisons, en effet.

— Je ne vous blâme pas. J'ai entendu dire qu'ils étaient devenus très querelleurs et qu'ils étaient soûls la plupart du temps. Saviez-vous qu'il y a eu une petite émeute entre eux et que leur maison a pris feu ? C'est du moins ce que l'on rapporte.

— Non. Y a-t-il eu des blessés ?

— Non, par la grâce de Dieu. La prochaine fois… C'est terrible ce que la boisson fait d'un homme. »

Alvito tourna son regard vers la charpente battue des vagues. « Je voulais vous dire avant de partir que je sais ce que la perte de Mariko-san représente pour vous. J'ai été très attristé par votre histoire, à Osaka. Je comprends ce que son sacrifice signifie… Pauvre Mariko… Mais ce qu'elle a fait a sauvé Toranaga, si Dieu le veut. » Les doigts d'Alvito touchèrent le rosaire. Il ajouta au bout d'un moment : « Je voulais aussi, pilote, vous présenter mes excuses pour… Je suis heureux que le père visiteur ait été là pour vous sauver.

— Présentez-vous des excuses pour mon bateau également ?

— Pas pour l'*Érasme,* car je n'ai rien à faire avec lui. Je présente seulement des excuses pour ces hommes, Pesaro et le capitaine. Je suis heureux que votre bateau ait été détruit.

— *Shi ata ga nai,* mon père. J'en aurai un autre bientôt.

— Pour attaquer le Vaisseau noir ?

— Pour retourner en Angleterre et me défendre contre tout assaillant.

— Tout ce travail est une perte de temps et d'énergie.

— Y aura-t-il un autre geste de Dieu ?

— Oui, ou un sabotage.

— Si cela arrive et que mon bateau est détruit, j'en construirai encore un autre et encore un autre si celui-là devait aussi être détruit, et ainsi de suite jusqu'à ce que je puisse rentrer en Angleterre. Et alors, je reviendrai.

— Oui, je sais, c'est bien pour ça que vous ne partirez jamais d'ici. Vous en savez trop, Anjin-san. Je vous l'ai déjà dit et vous le répète. Vous êtes un homme courageux, un merveilleux adversaire, quelqu'un à respecter et que je respecte. La paix devrait régner entre nous. Nous allons avoir l'occasion de beaucoup nous voir dans les années à venir, si nous survivons à cette guerre.

— Vraiment ?

— Oui. Vous êtes trop bon en japonais. Vous deviendrez bientôt l'interprète personnel de Toranaga. Nous ne devrions pas nous quereller, vous et moi. J'ai bien peur que nos destinées ne soient intimement liées. Mariko vous a-t-elle dit ça ? Elle me l'a dit.

— Non. Que vous a-t-elle dit d'autre ?

— Elle m'a supplié de devenir votre ami, de vous protéger si je le pouvais. Je ne suis pas venu ici pour chercher querelle ou me moquer de vous, Anjin-san, mais pour vous demander de faire la paix avant que je m'en aille.

— Où allez-vous ?

— D’abord à Nagasaki, ensuite là où se trouvera Toranaga, là où aura lieu la bataille.

— On vous laisse voyager librement en dépit de la guerre ?

— Quel que soit le vainqueur, il a besoin de nous. Nous pouvons certainement être des hommes raisonnables, vous et moi, et faire la paix. Je vous le demande pour Mariko. »

Blackthorne dit au bout d’un moment : « Nous avons fait une trêve une fois, à cause d’elle. Voilà tout ce que je puis vous offrir : une trêve, pas la paix, pourvu que vous acceptiez de ne pas venir à moins de cinquante miles de mon chantier naval.

— D’accord, pilote. Une trêve en sa mémoire. » Alvito tendit la main. « Merci. » Blackthorne la lui serra fermement.

« Sayonara, Anjin-san.

— *Sayonara,* Tsukku-san. Veuillez faire brûler un cierge pour elle… De ma part.

— Promis. »

Blackthorne serra la main du prêtre et le regarda s’en aller, grand et fort, un adversaire valeureux. Blackthorne s’en retourna satisfait auprès de Naga et dressa les plans du lendemain. Il grimpa ensuite la pente et regagna sa maison, près de celle de Toranaga. Il mangea un peu de riz, une tranche de poisson cru et trouva le repas frugal, délicieux. Il reprit une seconde portion et se mit à rire.

« Sire ?

— Rien. » Il revoyait Mariko-sama dans sa tête et l’entendait dire : « Anjin-san, nous arriverons peut-être à vous faire aimer le poisson cru un jour. Ce jour-là, vous aurez atteint la route menant au nirvana, la place de la paix parfaite. »

Toranaga escalada la pente, près du camp. Sa suite était groupée autour de lui. Kogo était sur son gantelet. Il avait

chassé le long de la côte et se dirigeait maintenant vers les collines, au-dessus du village. Il restait encore deux heures de soleil et il ne voulait pas les perdre, ne sachant pas quand il aurait à nouveau l'occasion de chasser. Aujourd'hui m'appartient. Je pars demain à la guerre, mais aujourd'hui est à moi. Je l'ai consacré à mettre ma maison en ordre, en faisant semblant de croire que le Kwanto et Izu étaient en sécurité, en faisant croire que je vivrais bien assez pour voir un autre hiver.

Il courait après un lièvre. Il lui était venu l'idée que l'Anjin-san apprécierait un morceau de viande. Aussi, au lieu de terminer sa journée, satisfait, il était reparti à la chasse. Il accéléra l'allure, ne voulant pas échouer. Les rabatteurs ouvrirent le chemin, dépassèrent le camp et montèrent la route sinueuse menant à la crête. Il était enchanté de cette journée. Son œil critique parcourut rapidement le paysage à la recherche d'un danger. Il n'en trouva pas. Il pouvait voir les hommes du Régiment s'entraîner au tir. En contrebas, il apercevait l'épave. Il nota qu'elle n'avait toujours pas bougé. Il se demanda comment l'Anjin-san allait s'y prendre pour l'amener et l'échouer sur le rivage.

Vous l'échouerez, pensa-t-il. Oh, oui, Anjin-san, et vous construirez votre nouveau bateau et je le détruirai comme le précédent, car les chrétiens sont beaucoup plus importants pour moi que tous vos bateaux, mon ami. Je suis désolé. Plus importants même que tous les bateaux qui attendent dans votre pays natal. Ce sont vos compatriotes qui me les amèneront. Pas vous. J'ai besoin de vous, ici.

Quand les temps seront venus, Anjin-san, je vous dirai pourquoi il m'a fallu détruire votre bateau. À ce moment-là, cela vous sera égal, car d'autres choses accapareront votre esprit. Vous comprendrez alors que ce que je vous ai dit était

bien la vérité : c'était un bateau ou votre vie. J'ai préféré votre vie. C'était correct, *neh ?* Nous rirons ensemble du « geste de Dieu ». Vraiment désolé, mais nécessaire, Anjin-san. Je vous ai sauvé la vie. Pourquoi ? C'est le jour de vérité, *neh ?* Parce que vous me faites rire et que j'ai *besoin d'un ami.* J'ai aussi besoin de posséder vos connaissances. Mariko-sama avait une fois de plus raison. Je veux savoir tout ce que vous savez avant que vous ne partiez. Je vous ai dit que nous avions, vous et moi, tout notre temps. La première fois que je vous ai vu, j'ai dit : « Il n'y a pas de "circonstances atténuantes" quand on se rebelle contre son seigneur souverain », et vous m'avez répondu : « Sauf si vous gagnez ! » Ah, Anjin-san, depuis ce jour-là, j'ai lié votre sort au mien. Je suis d'accord. Tout est vrai si vous gagnez. Stupide d'échouer. Impardonnable. Vous n'échouerez pas. Vous serez heureux dans votre grand fief d'Anjiro où Mura le pêcheur vous protégera des chrétiens et continuera de leur fournir des informations mensongères comme je le lui ai demandé. Oh, combien naïf est le Tsukku-san de croire que l'un de mes hommes, même chrétien, a volé les carnets et les a donnés secrètement aux prêtres, sans que j'en sache rien. Mura, vous m'êtes dévoué et fidèle, depuis trente ans. Vous serez bientôt récompensé. Que diraient les prêtres s'ils apprenaient que votre vrai nom est Akira Tonomoto, samouraï – espion à ma solde en même temps que pêcheur, chef de village et chrétien ?

Ils péteraient de la poussière, *neh ?*

Ne vous inquiétez donc pas, Anjin-san, je pense à votre avenir. Vous êtes entre de bonnes mains. Quel avenir je vous prépare !

« Je dois devenir la concubine du barbare ? gémit Kiku.

— Oui, d'ici un mois. Fujiko-san a officiellement accepté. » Il avait répété la vérité à Gyoko et Kiku en ajoutant : « Et vous

recevrez mille *koku* par an après la naissance du premier fils de l'Anjin-san.

— Mille… Qu'avez-vous dit ? »

Il avait affectueusement ajouté : « Après tout, un samouraï est un samouraï. Deux épées sont deux épées et ses enfants sont samouraïs. Il est *hatamoto,* l'un de mes vassaux les plus importants, amiral de ma flotte et mon conseiller le plus proche. Et même, un ami.

— Désolée, mais Sire…

— Vous serez *d'abord* sa concubine.

— *D'abord ?*

— Vous deviendrez peut-être sa femme. Fujiko-san m'a dit qu'elle ne voulait pas se remarier. Je crois qu'il faudrait que l'Anjin-san prenne femme. Pourquoi pas vous ? Oui, je crois que vous devriez devenir sa femme.

— Oh, oui ! Oh, oui ! Oh, oui ! » s'était-elle exclamée en se jetant dans ses bras, le bénissant et s'excusant de ses mauvaises manières.

Maintenant, elle a tout ce qu'elle veut. Gyoko-san aussi. Si le bateau est construit à temps et il le sera… Les prêtres ont donc…

— Sire ! » L'un des rabatteurs indiquait un fourré près de la route, Toranaga arrêta son cheval et prépara Kogo en relâchant le jet qui le rattachait à son poignet.

« Maintenant », lui ordonna-t-il doucement.

Le lièvre surgit du fourré et courut se mettre à l'abri. À ce moment-là, Toranaga lâcha Kogo. Le faucon partit à la poursuite du lièvre en donnant de violents et puissants coups d'aile – droit comme une flèche. Le lièvre courait en zigzaguant, terrorisé, et cherchait coûte que coûte à gagner un abri. Kogo comblait l'intervalle qui le séparait du lièvre. Le faucon arriva juste à la

verticale et plongea. Le lièvre poussa des cris aigus, se débattit, se libéra et repartit en sens inverse. Il tournoya dans un dernier effort pour trouver un terrier et hurla quand Kogo planta fermement ses serres dans sa chair. Sans effort, Kogo brisa le cou du lièvre. Un dernier cri. Kogo relâcha sa proie, resta un instant dans les airs, secoua ses plumes puis les replia et retomba sur le cadavre encore chaud et secoué de spasmes. Ce n'est qu'à ce moment-là que le faucon poussa son cri de victoire et siffla de plaisir. Il regarda Toranaga fixement. Celui-ci arriva au trot, sauta de cheval et présenta le leurre au faucon qui, obéissant, revint se percher sur son gantelet.

« Bravo, ma beauté. C'est du travail bien fait », dit-il en le récompensant d'un morceau de viande. Le rabatteur ramassa le lièvre.

« Envoie-le au camp. C'est pour l'Anjin-san. » Toranaga remonta en selle et fit signe aux autres de reprendre la chasse.

Il tourna son attention vers le village, en contrebas. De l'autre côté de la baie, à environ vingt *ri,* se trouvait Yedo. Quarante *ri* au sud-est, Anjiro. Deux cent quatre-vingt-dix *ri* à l'ouest, Osaka et, au nord, à trente *ri* à peine, Kyoto. C'est là que la principale bataille doit se dérouler, pensat-il. Près de la capitale. Un peu au nord, autour de Gifu, Ogaki ou Hashima, en retrait du Nakasendo, la grande route du Nord. Près du village de Sekigahara, peut-être, dans les montagnes. Quelque part par là. Oh, je pourrais rester en sécurité pendant des années derrière mes montagnes, mais voilà l'occasion que j'attendais : la jugulaire d'Ishido est sans protection.

Mon attaque principale portera le long de la route nord et pas le long du Tokaidô. Peut-être qu'entre-temps, j'aurai encore changé d'avis cinquante fois. Mon frère sera à mes côtés. Oui, je

pense que Zataki se rendra bien compte qu'Ishido l'a trahi en faveur de Kiyama. Mon frère n'est pas un imbécile. Je tiendrai ma promesse d'aller chercher Ochiba pour lui. Pendant la bataille, Kiyama changera de côté. S'il le fait, il tombera sur Onoshi. Ce sera le signal convenu pour charger les Mousquets. Oui, je gagnerai parce qu'Ochiba ne laissera jamais l'héritier prendre le commandement. Elle sait que si elle le fait, je serai forcé de le tuer. Toranaga sourit intérieurement. Dès que j'aurai gagné, je donnerai à Kiyama toutes les terres d'Onoshi et l'inviterai à désigner Saruji comme son héritier. Dès que je serai nouveau président du nouveau Conseil des régents, je présenterai l'offre de Zataki à Ochiba qui sera tellement offensée par son impertinence que le Conseil sera obligé d'inviter mon frère à se rendre dans l'au-delà. Qui pourrait prendre sa place comme régent ? Kasigi Omi. Kiyama deviendra la proie d'Omi… Oui, c'est très sage et très facile, car à ce moment-là Kiyama, seigneur de tous les chrétiens, affichera sa religion, ce qui est contraire à notre loi. Les édits d'expulsion du Taikô sont toujours légaux, *neh ?* Omi et les autres régents proposeront que les édits soient invoqués. Une fois Kiyama éliminé, plus de régent chrétien, plus jamais, et notre emprise se resserrera patiemment sur ce stupide, mais dangereux dogme étranger qui représente une menace pour ce pays des dieux. Nous, les régents, encouragerons les compatriotes de l'Anjin-san à prendre la relève du commerce portugais. Dès que possible, les régents ordonneront que tout le commerce et tous les étrangers soient relégués à Nagasaki, dans une petite partie de Nagasaki, sous bonne garde. Et nous leur fermerons le pays pour toujours… à eux, leurs mousquets et leurs poisons.

Que de choses merveilleuses à faire une fois que j'aurai gagné, si je gagne, quand je gagnerai.

Ce sera le règne de l'âge d'or. Ochiba et l'héritier tiendront leur Cour à Osaka. Nous irons de temps à autre nous prosterner devant eux et nous gouvernerons en leur nom, à l'extérieur de la citadelle d'Osaka. Dans trois ans environ, le Fils du Ciel m'invitera à dissoudre le Conseil et à devenir shôgun pendant les quelques années restant avant la majorité de l'héritier, mon neveu. Les régents me pousseront à accepter et, à contrecœur, j'accepterai. Au bout d'un an ou deux, j'abdiquerai en faveur de Sudara, garderai le pouvoir comme d'habitude et aurai les yeux fixés sur la citadelle d'Osaka. Je continuerai d'attendre patiemment. Un jour, les deux usurpateurs de la citadelle, Yaemon et Ochiba, commettront une erreur et seront éliminés. La citadelle d'Osaka aura été, d'une certaine façon, détruite. Juste un autre rêve au sein d'un rêve et le véritable but de ce Grand Jeu qui a commencé dès que je me suis mis à penser – devenu possible à la mort du Taikô le véritable but sera atteint : *le shôgunat.*

Voilà pourquoi je me suis battu toute ma vie. Moi seul suis l'héritier du royaume. Je serai shôgun et je viens de donner le jour à une nouvelle dynastie. Tout est maintenant possible à cause de Mariko-san et du barbare étranger venu de l'est. Mariko-san, c'était votre *karma* de mourir glorieusement et de vivre éternellement. Anjin-san, mon ami, c'est votre *karma* de ne jamais quitter ce pays. C'est mon *karma* de devenir shôgun.

Kogo, le faucon, voleta autour de son poignet et revint se poser en le regardant. Toranaga lui sourit. Je n'ai pas choisi d'être ce que je suis. C'est mon *karma.*

Cette année-là, à l'aube du vingt et unième jour du dixième mois, le mois sans dieux, les armées se rencontrèrent. C'était dans les montagnes près de Sekigahara, un peu en retrait de la route

du Nord. Le temps était mauvais – brouillard et bruine. Vers la fin de l'après-midi, Toranaga remporta la victoire et le massacre commença – quarante mille têtes tombèrent.

Trois jours plus tard, Ishido fut capturé vivant et Toranaga lui rappela la prédiction de l'astrologue. Il l'envoya enchaîné à Osaka pour être exposé en public, puis ordonna aux eta de planter profondément les pieds du général Ishido en terre. Seule la tête dépassait. Toranaga invita tous les passants à scier le cou le plus fameux du royaume avec une scie en bambou. Ishido tint pendant trois jours et mourut.

This file was downloaded from Z-Library project

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library